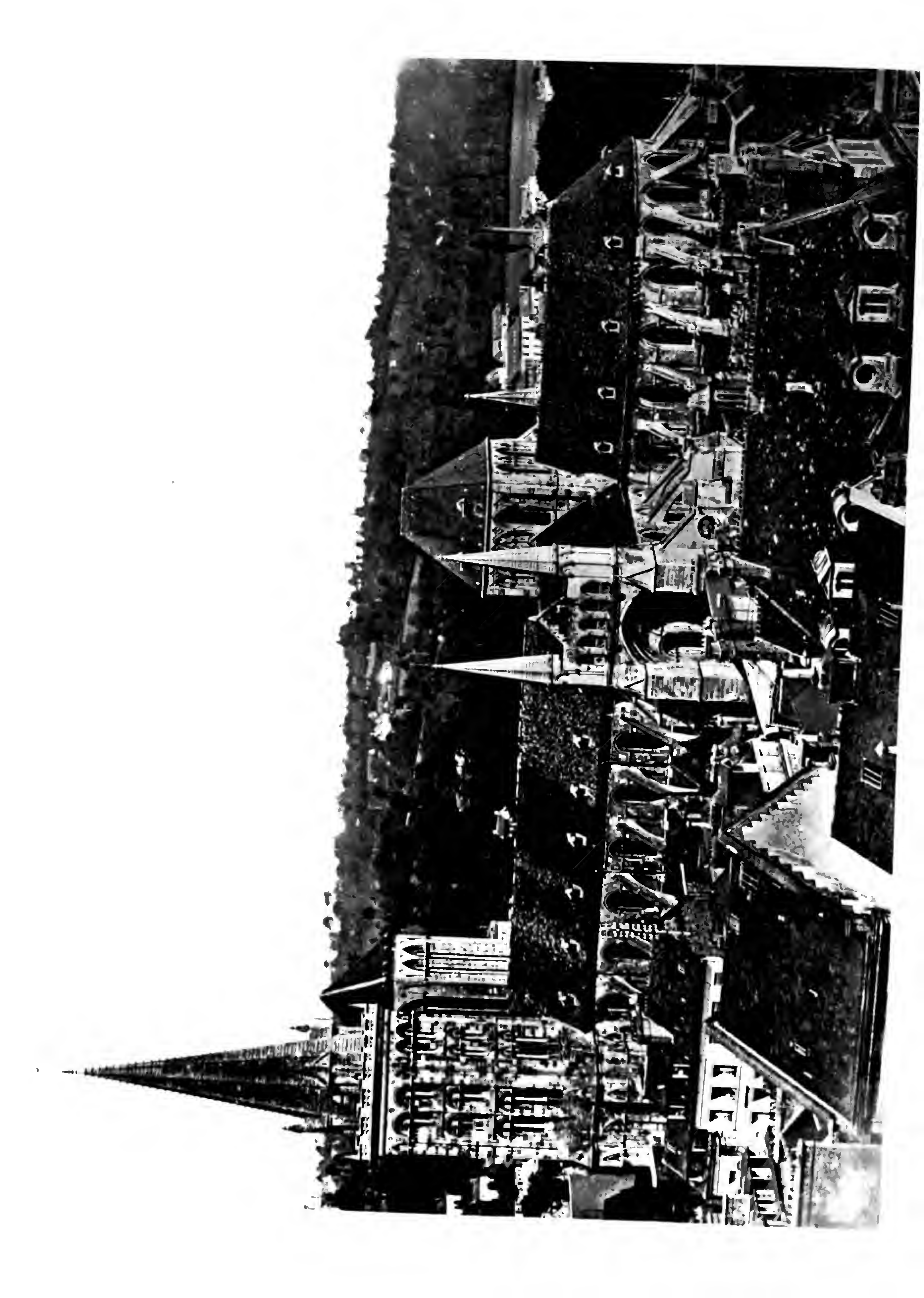
LA
CATHÉDRALE S[T]-PIERRE
DE LISIEUX

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

25 Exemplaires de grand luxe, avec lettrines enluminées à la main au monastère des Bénédictines de Lisieux.

180 Exemplaires sur papier « Normandy Velum » crème.

205 Exemplaires sur papier « Normandy Velum » blanc à la forme.



ABBÉ V. HARDY

VICAIRE A LA CATHÉDRALE SAINT-PIERRE
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ARCHÉOLOGIE
ET DE LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DE NORMANDIE

LA CATHÉDRALE S^T-PIERRE DE LISIEUX



PARIS
IMPRIMERIE FRAZIER-SOYE
1917

PENDANT LA GRANDE GUERRE

UN MAITRE-TYPOGRAPHE PARISIEN,
GLORIEUX BLESSÉ DE LA BATAILLE DE LA MARNE
IMPRIMA CE VOLUME DE LUXE
POUR AIDER AU RELÈVEMENT DE L'ART DU LIVRE
EN FRANCE

NOMBRE D'ILLUSTRATIONS
SONT L'ŒUVRE D'UN MUTILÉ, LE PEINTRE ROBERT SALLES.

PARMI LES AUTRES DESSINATEURS
NEUF SE TROUVENT AUX ARMÉES

Lisieux, le 15 août 1917

A SON ÉMINENCE LE CARDINAL AMETTE

Archevêque de Paris, ancien évêque de Bayeux.

A SA GRANDEUR MONSEIGNEUR LEMONNIER

qui me nomma vicaire à Lisieux.

A MONSIEUR LE CHANOINE HUGONIN

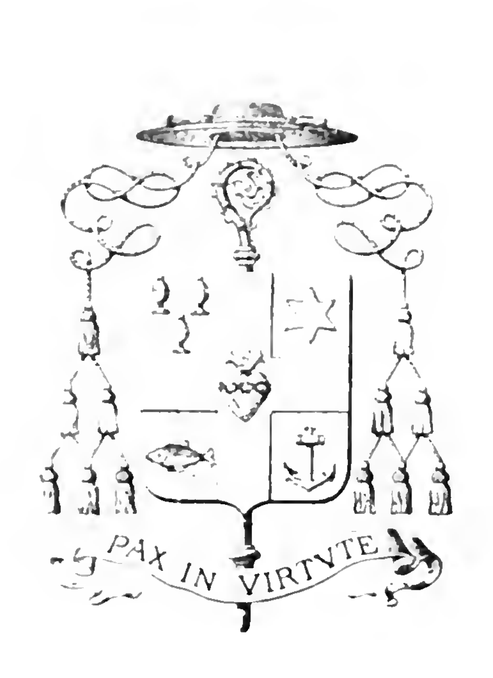
Archiprêtre de Lisieux.

A tous ceux qui, dans le passé ont aimé la cathédrale Saint-Pierre.

A tous ceux qui, dans le présent l'étudient et l'admirent,

Je dédie la pensée de ces pages.

V. H.



Mon cher Abbé.

J'ai lu votre Cathedrale de Saint-Pierre de Lisieux.

Vous etes pretre. Pour vous donc une église est avant tout la maison de Dieu: son sanctuaire est l'endroit le plus aimé par suite de la présence de Notre-Seigneur au tabernacle. Depuis sept ans cette cathédrale a été le lieu béni où vous avez accompli les actes les plus importants de votre ministère sacerdotal, et entretenu la piété de votre ame. Elle vous est donc bien chère, je ne m'étonne pas que vous ayez voulu en ecrire la monographie.

Je pense que plus d'une fois, dans vos méditations solitaires, vous avez évoqué les souvenirs du passé, & revu en imagination les cerémonies religieuses qui ont été célébrées, les cortèges qui se sont développés dans cet édifice qui leur pretait son cadre magnifique. Que de personnages célèbres y ont été solennellement reçus! Que d'artisans lexoviens y sont venus abriter leurs confreries dans ses chapelles! Que de traditions chrétiennes s'y sont conservées pendant des siècles! Vous avez esquissé cette histoire religieuse de la cathédrale tant aimée par vous.

Mais ce monument, s'il est un acte de foi, est aussi l'expression d'une idée esthétique. Vous avez observé, étudié ce côté humain & artistique de Saint-Pierre. Vous avez senti & compris ce que ses colonnes, ses piliers, ses voutes, ses lignes harmonieuses disent au visiteur instruit qui analyse tous ces eléments de la cathédrale, comme le botaniste observe & decrit les organes

variés de la fleur. De votre plume sont alors sortis les chapitres savants auxquels des hommes compétents ont donné leur suffrage. Puiſſiez-vous communiquer à tous vos lecteurs cet eſprit d'obſervation scientifique qui prépare l'âme à un enthousiasme plus conſcient & plus profond, à une admiration plus raiſonnée de l'enſemble.

La cathédrale Saint-Pierre est l'ornement par excellence de Liſieux. Toutes les générations de la cité ont travaillé, depuis plus de sept cents ans, à la bâtir, à la compléter, à l'orner, à la reconſtruire après les ravages du temps ou des hommes. Vous avez voulu raconter cette hiſtoire. Et tout d'abord vous avez rendu hommage au grand évêque Arnoul à qui revient la principale part dans la conception & l'entrepriſe de l'œuvre. Je souhaite avec vous qu'on ne gâte plus jamais cette merveille sous prétexte de l'embellir & qu'on lui conſerve sa belle unité dans la conſtruction & dans la décoration.

Perſonne ne pourrait se flatter d'avoir réſolu tous les problèmes d'hiſtoire & d'archéologie que soulève l'étude d'une telle œuvre. Vous avez dit le dernier mot sur beaucoup de queſtions, & l'on ne pourra plus écrire sur cette cathédrale sans vous citer. Quelle gloire pour vous d'avoir attaché votre nom à ces pierres séculaires!

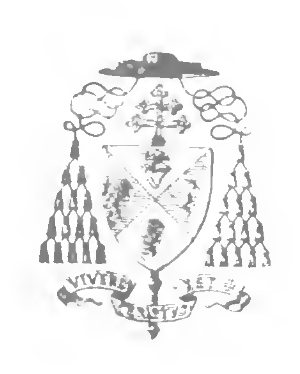
Ces quelques lignes diſent inſuffiſamment les satiſfactions que m'a procurées la lecture de votre travail; elles vous apportent du moins les félicitations de votre évêque, & les remerciements qu'il adreſſe à tous vos collaborateurs érudits, hiſtoriens, artiſtes, deſſinateurs, photographes... Vous avez fait tous enſemble une belle œuvre. Puiſſe mon témoignage être, aux amis des cathédrales, aux admirateurs des monuments normands, aux chercheurs des traditions du paſſé, une invitation à faire avec vous à la cathédrale de Saint-Pierre de Liſieux une viſite qu'ils ne termineront pas sans vous avoir remercié de leur avoir préparé des heures si délicieuſes.

Je vous prie d'agréer, mon cher Abbé, l'aſſurance de mes sentiments dévoués en N.-S.

+ Thomas, Ev. de Bayeux et Lisieux

Bayeux, le 22 février 1917.

ARCHEVÊCHÉ
DE
PARIS



Paris, le 27 juin 1917.

Cher Monsieur l'abbé,

J'ai reçu hier les bonnes feuilles du bel ouvrage que vous publiez sur la chère Cathédrale de Lisieux.

Dès que cet ouvrage a été annoncé, je me suis inscrit parmi les souscripteurs. Je serai heureux de le posséder & de pouvoir ainsi mieux connaitre l'histoire & les beautés de cette Cathédrale de Saint-Pierre que je ne me lassais pas de voir & d'admirer.

Je joins mes bien sincères félicitations à celles que vous avez reçues de Monseigneur Lemonnier pour ce remarquable travail, si merveilleusement illustré.

Recevez, cher Monsieur l'abbé, l'assurance de mes affectueux & dévoués sentiments.

† Léon-Ad. Card. Amette
Archev. de Paris

UN MOT DE M. MAURICE BARRÈS

A L'AUTEUR

Tandis que les envahiſſeurs s'acharnent pour anéantir nos monuments &, pis encore, notre eſprit, il eſt juſte, beau, néceſſaire, que ceux qui ne peuvent combattre expliquent & glorifient l'eſprit de nos monuments, de notre terre & de notre nation.

Dans la chaire, dans les livres, dans les journaux, dans la rue, il faut que la penſée françaiſe s'oppoſe à la penſée allemande, avant-courrière des armées germano-turco-bulgares.

Devant les soldats de la Germanie marchent une philoſophie, une morale, une eſthétique, qui nous ont envahis depuis des années. Soyez félicité & remercié, M. le premier vicaire, d'honorer & d'expliquer au fort de la bataille les vieilles pierres de la cathédrale de Liſieux, l'un de ces monuments qui, jaillis du cœur de nos pères, expriment pour l'éternité nos eſpérances & nos forces.

C'est le devoir de tous & d'abord des pretres d'aider les Français à comprendre & à aimer la valeur incomparable des égliſes de France. J'approuve les amis qui ont empeché M. l'abbé Hardy d'ajourner juſqu'après la guerre la publication de ce livre qu'il avait commencé de préparer avant 1914, & je me réjouis que l'écrivain & les artiſtes aient trouvé dans M. Odend'hal, imprimeur d'art, le plus digne metteur en œuvre.

Terriblement bleſſé pendant la bataille de la Marne, M. Odend'hal, qui porte la médaille militaire & la croix de guerre, veut continuer de servir la France. Ses amis en 1915 lui conſeillent d'abandonner son labeur & l'industrie du Livre, mais lui, dans une penſée patriotique, voulut sur ce nouveau champ d'action continuer sa lutte contre l'envahiſſeur. Il s'eſt donné pour

tache d'aider les éditeurs français à ravir aux Allemands leurs clients américains & anglais. & déjà ce sont les souſcriptions de nos alliés qui ont permis la belle exécution du préſent ouvrage.

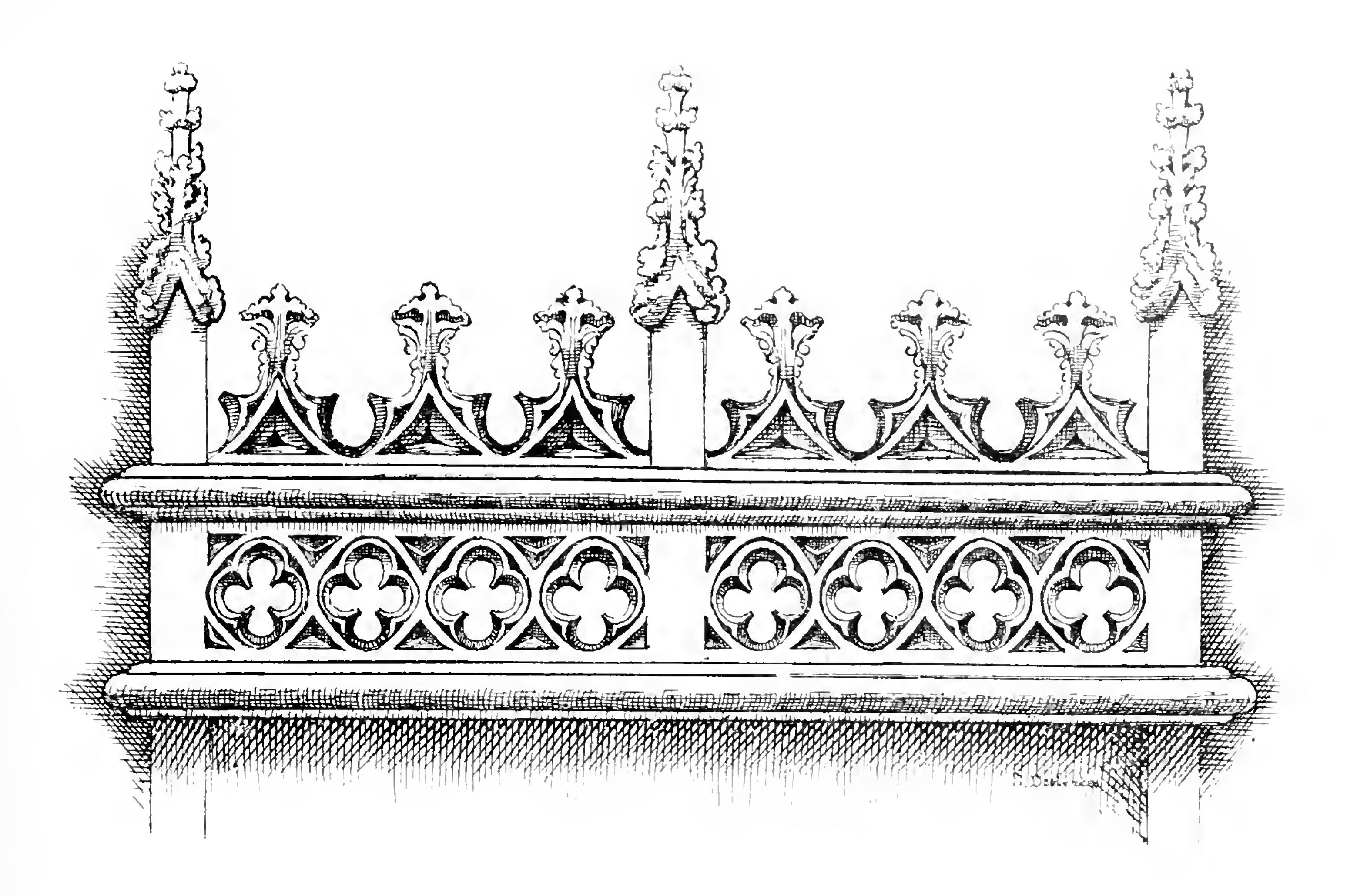
Les lecteurs apprendront avec une profonde sympathie qu'en même temps que l'imprimeur de ce livre eſt un grand bleſſé de la Marne. les collaborateurs & les artiſtes principaux de la partie illuſtrée sont des mutilés ou des mobiliſés. & quant à ceux qui n'ont plus l'âge d'être soldats. ils ont pris une part active aux œuvres de la guerre.

M. Robert Salles vient d'être amputé de la jambe gauche. La plupart de ses deſſins que nous admirons ont été crayonnés sur un lit d'hôpital. Le docteur de Sapincourt. médecin chef d'hôpitaux militaires. eſt revenu du front pour cauſe de maladie. M. L. Desportes eſt adminiſtrateur de l'hôpital auxiliaire 15. MM. R. Bigot. l'architecte Duroy. Geo Lefèvre. Paſquet. Pol Pitt. Caron. le lieutenant Renault sont des mobiliſés.

Quel témoignage. sur le cœur & l'intelligence de la France. qu'un tel livre. que de tels hommes! Nos héros groupés autour de la plus haute penſée traditionnelle de la patrie! Je ne m'étonne pas que les Américains aient déjà voulu s'aſſurer les plus beaux tirages de cette Cathédrale de Liſieux.

Barrès

de l'Académie française



AU LECTEUR

C'est une belle œuvre que Saint-Pierre de Lisieux, mais les siècles lui ont donné un visage sévère. Les pierres de sa façade, ses arcs-boutants, ses tours ont pris la couleur du brouillard & du ciel d'hiver. Depuis plus d'un siècle, les chanoines ont quitté les stalles du chœur & cessé de réciter les prières de la liturgie. Ne voyant que les restes de son ancienne gloire, beaucoup de Lexoviens ne comprennent plus guère la haute valeur esthétique de l'édifice. Parmi les visiteurs, d'aucuns s'étonnent que les araignées y puissent ourdir en paix leurs toiles épaisses & envelopper, comme d'une housse, piliers, arcatures & voûtes. D'autres regrettent de voir la poussière s'abattre sans trêve sur l'appui des fenêtres, sur les grilles des chapelles, les enfeux ou les vieilles boiseries.

Voir une cathédrale, ce n'eſt pas seulement la traverſer en quelques inſtants, juger plus ou moins sévèrement son entretien, surprendre l'effort deſtructeur des révolutions politiques ou des révolutions de goût. Voir une cathédrale, ce n'eſt même pas déchiffrer attentivement sur la pierre tombale un nom effacé, admirer un chapiteau, un détail de sculpture, un effet imprévu de lignes, se distraire un inſtant des fantaisies d'un imagier anonyme : mais conſidérer cette cathédrale comme un etre vivant, rechercher son âge, la situer dans sa lignée historique, la comparer avec les édifices similaires, raſſembler les souvenirs qu'elle évoque.

Par manie d'histoire & d'archéologie, ayant longtemps fureté dans le paſſé de la Cathédrale Saint-Pierre, ayant connu la joie de la regarder à loisir, il nous a paru opportun de livrer au public quelques-unes des réflexions qu'elle nous inspira dans ces flâneries répétées. Déjà en décembre 1913, à la Salle Patria, devant un auditoire auſſi nombreux que sympathique, nous avons eu l'occaſion d'étudier les beautés architecturales de Saint-Pierre. La conférence d'hier, retouchée & notablement augmentée, eſt devenue le livre d'aujourd'hui.

Le présent travail n'eſt qu'une simple esquiſſe. C'eſt la condition néceſſaire d'une monographie définitive d'exiger l'effort de pluſieurs générations. Rien que pour pénétrer le secret des multiples documents dépoſés aux Archives du Calvados, il faudrait une existence entière... Souligner les problèmes soulevés par la cathédrale au double point de vue historique & archéologique : présenter et discuter les textes qui concernent l'histoire de sa conſtruction ; rappeler les pages les plus belles & les plus émouvantes de sa vie d'autrefois ; telles furent nos préoccupations en écrivant cette modeste étude.

M. Labaye a bien voulu rédiger la partie consacrée à la chapelle de la Vierge. Le viſiteur, déſireux d'être renſeigné sur le paſſé de la cathédrale Saint-Pierre, trouvera toujours, dans le diſtingué Secrétaire de la Société historique de Lisieux, un guide auſſi aimable que compétent.

M. Etienne Deville s'eſt chargé d'étudier les trop rares verrières échappées aux fâcheuſes reſtaurations des XVIIe *et* XVIIIe *siècles.*

Abſolument convaincu que le meilleur moyen de parler à l'esprit eſt souvent de parler aux yeux, nous n'avons rien négligé pour fleurir notre texte d'images très variées.

La documentation photographique n'utilise que des clichés harmonieux & irréprochables.

Les aquarelles, fuſains, gouaches, lithographies qui égaient le volume sont signés des meilleurs artistes normands. L'un d'eux nous écrivait récemment : « L'architecture de la cathédrale de Lisieux eſt si riche qu'elle appauvrit les illustrateurs qui la reproduisent. » Nous avons le ferme eſpoir que le public d'élite, auquel nous nous adreſſons, sera vite perſuadé du contraire. Devant les beautés de Saint-Pierre, les âmes de nos collaborateurs ont profondément vibré. Leurs travaux révèlent la justeſſe de leur vision & la diverſité de leur tempérament. Cette diverſité même n'eſt pas sans charme. Heureux les artistes capables de fixer ainſi dans une belle forme l'émotion pieuse de tant de générations qui, sans arrêt, vinrent prier dans la vieille Cathédrale !

Il est d'uſage que les avant-propos s'achèvent sur des remerciements. J'éprouve un vif plaiſir à suivre cette respectable tradition. M. le docteur Coutan & M. Louis Régnier ont revu les pages deſcriptives avec une obligeance et un empreſſement qu'il m'eſt très agréable de reconnaître.

Comment oublierais-je M. Charles Puchot & M. Rémy du Vivier qui m'ont gracieusement introduit dans leurs magnifiques bibliothèques ? M. l'abbé Masselin, M. Sauvage, conſervateur de la Bibliothèque municipale de Caen, M. G. Huard, élève de l'école des Chartes, M. Moisy, préſident de la Société historique de Liſieux, nous ont présenté de judicieuses obſervations sur l'âge de la cathédrale & les textes qui intéreſſent son passé.

Mon ami M. Boutey, M. Albert Vuaflart, directeur de la Bibliothèque d'Art et d'Archéologie à Paris, MM. Montaſier & Odend'hal, directeurs de la célèbre imprimerie Frazier-Soye, ont secondé avec autant d'affabilité que de compétence nos efforts pour donner à ce livre une ordonnance & une présentation vraiment artistiques.

M. André Marty, dont les procédés de reproduction saisissent si fidèlement les demi-teintes, nous a procuré une incomparable série de phototypies dont les connaisseurs apprécieront la sincérité & la valeur documentaire.

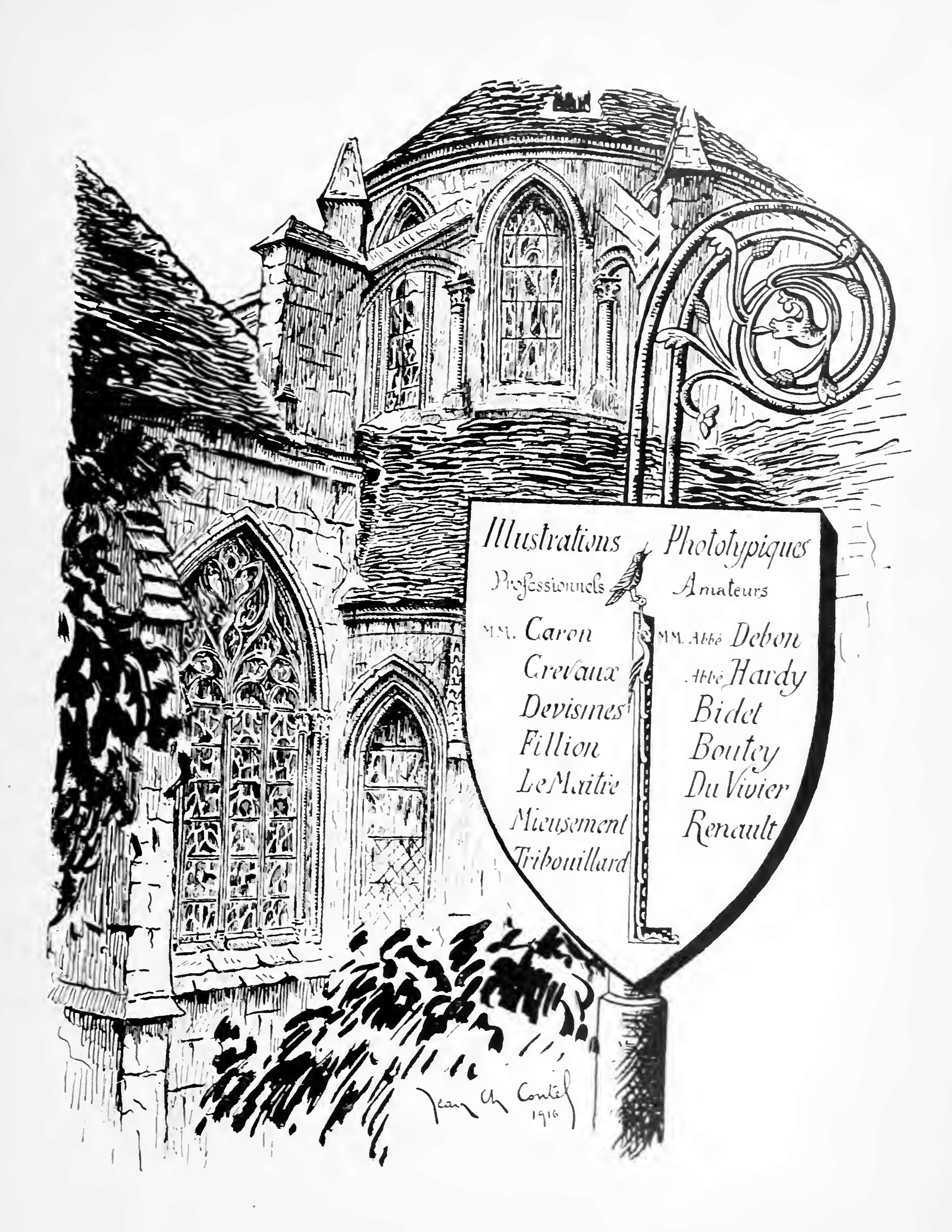
A tous ceux qui me prêtèrent leur concours bienveillant & dévoué j'adresse l'expression de ma profonde gratitude.

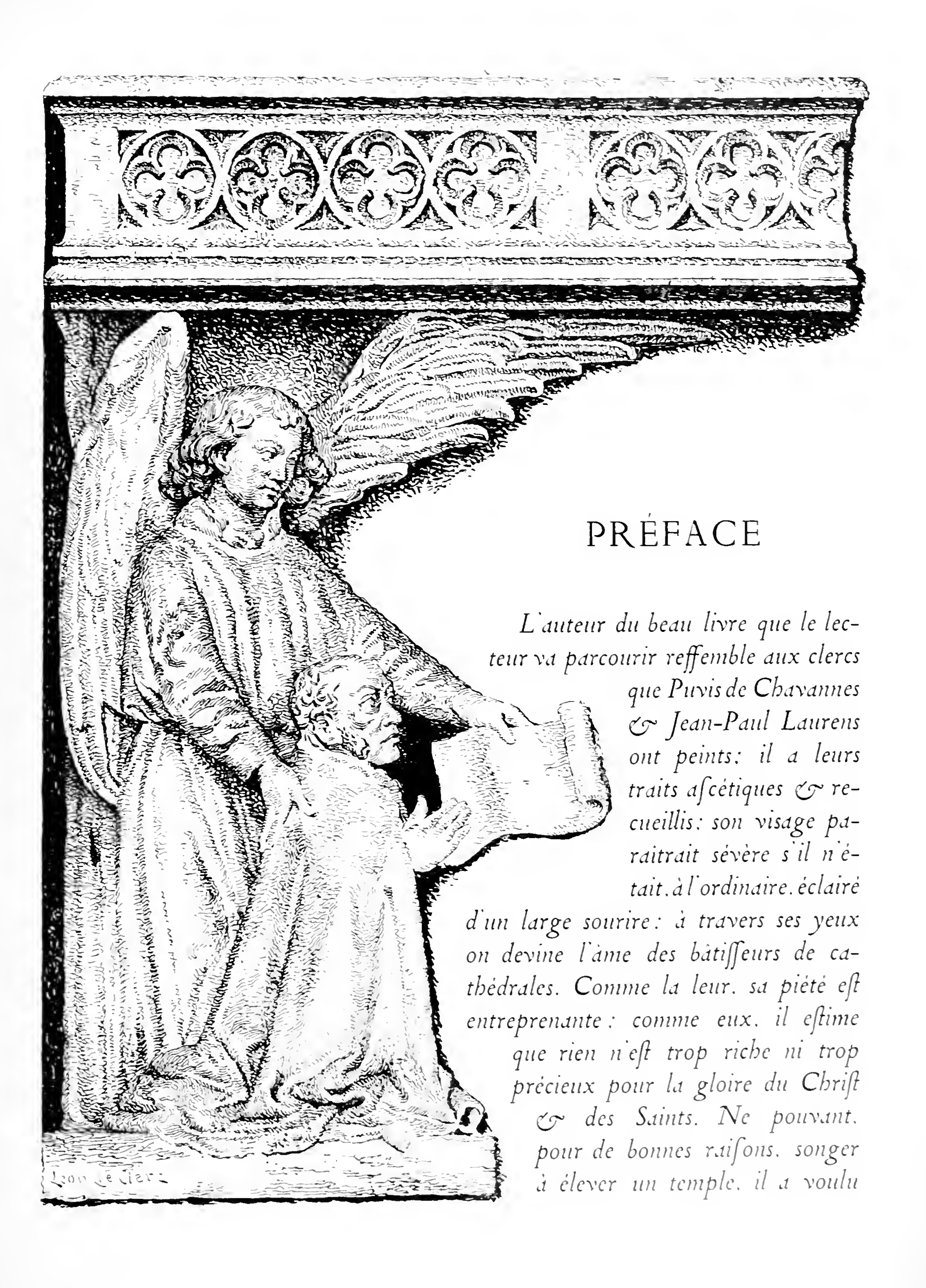
Je me reprocherais enfin de ne pas reconnaître la part lointaine & cependant décisive qui revient, dans ce travail, à mon oncle M. l'abbé V. Barbot & à M. le chanoine Dubosq, supérieur du Grand Séminaire de Bayeux, qui, au seuil de la jeunesse, m'initièrent l'un & l'autre à la science archéologique.

Lisieux, le 25 décembre 1916.




ILLUSTRATIONS
de
Mlle Desbordes. MM. Jouvenot.
MM. Balande. L. Leclerc.
Bigot. Géo Lefèvre.
Boutey. Patou.
Contel. Pol Pitt.
Duroy. de Sapincourt.
Gernez. R. Salles.
R. de Sapincourt


Illustrations
Phototypiques
Professionnels
Amateurs
MM. Caron
Crevaux
Devismes
Fillion
Le Maitre
Mieusement
Tribouillard
MM. Abbé Debon
Abbé Hardy
Bidet
Boutey
Du Vivier
Renault
Jean Ch Contel
1916



PRÉFACE

L'auteur du beau livre que le lecteur va parcourir reſſemble aux clercs que Puvis de Chavannes & Jean-Paul Laurens ont peints; il a leurs traits aſcétiques & recueillis; son visage paraitrait sévère s'il n'était, à l'ordinaire, éclairé d'un large sourire; à travers ses yeux on devine l'âme des bâtiſſeurs de cathédrales. Comme la leur, sa piété eſt entreprenante; comme eux, il eſtime que rien n'eſt trop riche ni trop précieux pour la gloire du Chriſt & des Saints. Ne pouvant, pour de bonnes raiſons, songer à élever un temple, il a voulu

faire un livre qui raconterait la vaste & sévère église où, jeune prêtre, il a connu ses plus graves & ses plus chères émotions.

Avec un désintéressement absolu, il souhaitait seulement que son livre fût une œuvre belle, destinée à un petit nombre. Mais, ayant rencontré un de ces maîtres dont le talent rappelle celui des grands imprimeurs de la Renaissance, c'est un véritable objet d'art, digne des Plantin-Moretus, que M. l'abbé Hardy a vu sortir des presses de la maison Frazier-Soye.

Son étude de la cathédrale Saint-Pierre de Lisieux s'est faite lentement, au cours des longues heures passées sous les hautes voûtes. Chaque pilier, chaque ogive, chaque détail lui est familier. Il a vu, au cours des années, le soleil promener sur chaque dalle l'ombre enluminée des vitraux &, sans effort, il a pu décrire son église, ayant vécu dans ses murs comme ceux qui les ont élevés.

L'ouvrage de M. l'abbé Hardy, conçu dans un calme claustral, a été exécuté durant les jours tragiques. Il préparait l'impression de la « Cathédrale de Lisieux » pendant que la cathédrale de Reims, incendiée par les Huns ressuscités, fumait encore & son livre voit le jour pendant que, sur le vieil occident, l'aube éclaire chaque fois des morts & des ruines nouvelles.

Est-il inopportun, en ces temps où un délire de cruauté secoue le monde, d'évoquer la période lointaine où, dans une éclaircie de paix, la France se couvrit d'un blanc manteau d'églises ? Non, certainement.

Elles paraissent si grandes, aujourd'hui, celles dont les voûtes éventrées par les obus laissent voir le ciel infini; leurs tours écroulées font un geste de protestation si tragique, semblables au moignon sanglant du mutilé que l'agresseur frappe encore! Celles qui restent intactes ne sont que plus précieuses. Il est temps de les préserver, d'en conserver l'image, d'en apprendre l'histoire obscure & de l'enseigner à ceux qui, près d'elles, ont passé trop indifférents.

Le livre de l'abbé Hardy arrive à son heure.

Il a voulu prendre ses collaborateurs parmi ceux qui vivent autour de lui; quelques-uns ont un nom qui honore leur petite patrie; d'autres, plus modestes, n'avaient pas prévu l'importance & le luxe de l'œuvre rêvée par leur savant vicaire.

En particulier, il lui eût été facile, parmi les historiens & les archéologues de Normandie — sans aller même bien loin de sa demeure — de trouver des savants & des lettrés qui eussent pris grand plaisir à signer la préface de

« La Cathédrale de Saint-Pierre de Lisieux ». Il s'eſt montré bien téméraire en tenant à ce qu'elle soit écrite par un ignoré juſtifiant de tous les titres du monde pour le demeurer toujours.

L'auteur a penſé que des collaborateurs nés ou vivant près des grandes tours de Saint-Pierre & comprenant son auſtère beauté compoſeraient à la belle cathédrale un hymne ayant un accent local dont les diſſonances pourraient se réſoudre en une harmonie originale & satiſfaiſante. M. Maurice Barrès n'a-t-il pas dit : « Les égliſes sont la voix, le chant de notre terre, une voix sortie du sol où elles s'appuient. »

Il eſt certaines villes de France où l'on se sent plus près du paſſé. Lisieux eſt de celles-là. Certains jours, ou plutôt certaines nuits claires, quand les taches apportées par les temps modernes s'eſtompent ou s'effacent, il eſt facile de s'y croire aux temps moyennâgeux. Comment ne pas songer à nos lointains ancêtres en frôlant leurs demeures, en voyant les silhouettes tourmentées de leurs toits, les ruelles où ils circulaient, les perſpectives familières que le temps a reſpectées.

C'eſt une des curioſités inſtinctives, mais, hélas! jamais satiſfaites, que de connaître l'intime penſée de ceux qui, aux premiers temps de l'occupation normande, vivaient sur le coin de terre où nous habitons : de ceux qui ont vu la cité nouvelle s'élever sur les ruines de l'oppidum gallo-romain qu'ils avaient saccagé. Comment la race de ces conquérants barbares s'est-elle fondue dans le sang vieilli des anciens habitants?

Les documents écrits sur ces époques reculées n'exiſtent pas, nous sommes réduits à conſulter les pierres pour nous inſtruire. En les interrogeant, on leur trouve un langage. Elles portent, comme nous, leur acte de naiſſance, leur âge, leurs rides. Elles parlent. Leur agencement raconte un peu leurs aventures.

C'eſt avec elles que nous avons maintes fois converſé & c'est à travers leurs signes que nous avons cherché, en ne nous diſſimulant pas le riſque de multiples erreurs, quelques renſeignements sur les tranſformations de notre petit pays.

A travers la ville d'aujourd'hui l'obſervateur retrouve, sans trop d'effort, l'antique cité. Le tracé de son enceinte se devine grâce aux subſtructions qui affleurent le sol ou se rencontrent encore dans les caves

Ici, le prætorium, transformé plus tard en forteresse & en basilique romane, formait le coté nord tout entier de la ville; à l'est, la muraille suivait une ligne tracée entre notre boulevard & la rue de la Paix; au midi, elle descendait entre la rue d'Ouville & le boulevard, jusqu'au canal.

Le quatrième coté du quadrilatère suivait la rive droite du cours d'eau; il allait ensuite rejoindre le palais du préteur, à l'endroit où nous voyons encore, sous la tour Sud de la cathédrale, un fragment de cette construction en petit appareil.

C'est dans ce cadre étroit, qui pouvait contenir au plus 500 maisons & 2.500 à 3.000 habitants, que l'évêque Arnoul, entre les années 1142 & 1172, entreprit de rebatir le palais à demi dévasté de ses prédécesseurs & d'édifier, sur l'emplacement agrandi des églises antérieures, le magnifique monument objet de ce livre.

M. l'abbé Hardy a écrit, en traits rapides, l'histoire du grand évêque qui illustra Lisieux, la Normandie & la France. Il fut un de ces hommes qui sont comme l'ossature de la société de leur temps. On ne pourrait trouver de physionomie plus expressive pour synthétiser l'Evêque dans le haut moyen âge. Tantôt conseiller des rois, tantôt persécuté par eux, il devient le banquier des uns après avoir été dépouillé par les autres. Il est constamment mêlé à leurs entreprises, à leurs succès, à leurs querelles, quand il n'est pas occupé à célébrer leur mariage.

Appelé maintes fois à Rome par chacun des huit papes qui ont régné sous son épiscopat, il rend à l'un d'eux & à l'Eglise un service qui suffirait à la gloire de son nom : il rallie les rois de France & d'Angleterre au pape Alexandre & parvient, par là même, à évincer l'anti-pape Victor.

Sa vie cependant s'achève tristement, dans la persécution & la douleur.

Quelle a pu être son influence sur les Lexoviens de cette époque?

Imaginez qu'aujourd'hui même, dans une ville de 3.000 habitants, le souverain séjourne durant de longues années. Il y est mêlé à tous les grands événements qui agitent l'Europe; il y reçoit les princes les plus puissants, les évêques, les abbés les plus renommés; une activité intense règne autour de lui. Le peuple, essentiellement pieux & mystique, sur lequel s'exerce sa double autorité de pontife & de comte, n'a pu suivre qu'avec une passion intense & filiale ses succès, ses préoccupations, ses déboires. Il est certain que

la vie économique de la région en a été tranſformée & que l'activité intellectuelle de notre ville s'en eſt développée.

Nous enviſagerions peut-être toutes ces viciſſitudes avec l'eſprit frondeur que nous nous sommes façonné. Mais l'âme du XIIe siècle eſt plus grave; elle est imprégnée d'une foi reſpectueuſe & profonde; elle vit conſtamment sous l'œil de Dieu. Les devoirs religieux priment tous les autres. il n'eſt pas de joies plus vives que celles de la piété; il n'eſt pas de fête qui ne soit celle du culte. L'Egliſe dirige le monde occidental d'une main puiſſante. souveraine; elle a porté partout. dans l'organiſation. son eſprit d'ordre. sa diſcipline. sa hiérarchie. comme elle a impoſé ses dogmes dans les consciences. Elle n'empêche pas nos aïeux de compter nombre de paillards rebelles & de pécheurs endurcis. Grands & petits sont loin d'être policés. & les vices inhérents à la nature humaine se manifeſtent avec une violence avérée. L'Egliſe parvient cependant à toucher même les révoltés. & c'eſt une erreur grave de croire que le peuple supportait mal la domination eccléſiastique. L'Egliſe n'était pas oppreſſive; elle se sentait forte. elle se montrait indulgente. Quand on voit son œuvre bienfaiſante. éducatrice. dans les premiers siècles de la société féodale. on comprend qu'elle ait rallié la foule des faibles. excité leur confiance & leur foi.

Pour nos pères. la conſtruction de la cathédrale Saint-Pierre fut un événement conſidérable qui les tint en haleine pendant quarante ans. peut-être pendant soixante.

Les textes qui pourraient nous enſeigner leur état d'eſprit sont rares; l'hiſtoire intime de ces temps s'eſt écrite par induction. Les grands travaux de cette période n'ont pu s'exécuter. avec l'enſemble & la perſévérance qui étaient indiſpenſables. sans une exaltation extraordinaire du sentiment religieux. A notre époque nous retrouvons cet enthouſiaſme dans les grands pèlerinages. comme ceux de Lourdes; mais il ne dure que quelques jours. alors qu'il a soutenu. pendant près d'un siècle. les conſtructeurs de nos grandes baſiliques.

Voici un document curieux qui nous apprend comment on travaillait à l'édification des cathédrales. C'eſt une lettre de Haimon. abbé de Saint-Pierre-sur-Dives. petite ville du diocèſe de Liſieux. Ce document écrit entre 1140 & 1150. par conſéquent au moment où l'on entreprend les travaux de Saint-Pierre. laiſſe entendre que. tour à tour. les députations des paroiſſes

environnantes & même lointaines viennent contribuer à l'œuvre. On a choisi la période où les récoltes ne retiennent pas au logis. &. comme il s'agit d'un acte pieux auquel sont attribués de célestes faveurs. chacun veut y contribuer. Aussi le convoi entraîne-t-il toute la famille : vieux & jeunes. valides & malades. On circule en cortège. trompettes & bannières en tête. dans les chars primitifs aux roues de bois. à travers les chemins peu praticables de notre région accidentée.

Haimon. écrit : « Quand le convoi s'arrête en chemin. on n'entend pas « autre chose que l'aveu des fautes et la demande suppliante du pardon « faite à Dieu.

« Là. à la prédication de la paix. les haines s'apaisent. la discorde cesse. « les dettes sont remises et l'unite des cœurs rétablie. Si quelqu'un est « assez endurci pour ne pas pardonner à celui qui lui a fait tort. ou pour « ne pas obéir aux pieux avertissements des prêtres du Christ. aussitôt son « offrande est rejetée du char comme impure et lui-même est séparé. avec « grande honte. de la société des vrais fidèles.

« Là. à la prière des fidèles. on voit des malades. des infirmes se lever « du char sur lequel ils avaient été couchés: on voit des muets ouvrir leurs « lèvres et louer Dieu et des possédés s'apaiser.

« On voit des prêtres. préposés à chacun des chars. exhorter à la péni- « tence. à la confession. aux cris de repentir. au ferme propos. On voit « des fidèles de tout âge prosternés à terre. invoquer la mère de Dieu et « faire entendre ses louanges.

« Mais les trompettes retentissent. les bannières sont hissées et portées « en tête du cortège. Le peuple fidèle reprend sa marche et avec une telle « vivacité que rien ne le retarde. ni les chemins des montagnes. ni la profon- « deur des gués...

« On arrive à l'église en construction. Autour d'elle. on dispose les « chars. comme un campement des ouvriers de Dieu et. toute la nuit sui- « vante. une veillée religieuse a lieu. consacrée aux hymnes et aux cantiques.

« Alors chaque char est éclairé de cierges et de torches. Sur chaque « char sont placés des malades et des infirmes pour le soulagement desquels « on apporte les reliques des saints.

« Les prêtres et les clercs font des processions solennelles. suivis d'un

« peuple recueilli, et tous implorent la miséricorde de Dieu et de Notre-
« Dame pour la guériſon de leurs frères. »

Rien ne permet de croire que ce tableau n'eſt pas exact & sincère : la vivacité de ses traits nous fait mesurer la puiſſance du levier myſtérieux & divin qui a lancé dans les airs les voûtes & les flèches de nos cathédrales.

A quels travaux employait-on la foule exaltée qui venait en aide aux maîtres de l'œuvre? En général, ces ouvriers volontaires travaillaient comme manœuvres. Les déblaiements, le nivellement, les fouilles des fondations furent conſidérables à Liſieux, où l'immense égliſe eſt conſtruite sur le flanc de la colline. L'extraction des matériaux fut une tâche qui impoſa de rudes fatigues. Les carrières de Saint-Hippolyte d'où on les a tirés, étaient à 3 kilomètres du chantier & leurs galeries repréſentent un vaſte réſeau dont il eſt difficile aujourd'hui de reconnaître les détours. C'eſt une montagne de pierres qui en sortit & que l'on tranſporta avec des moyens rudimentaires.

Les ouvriers de métier étaient en petit nombre. Les tailleurs de pierre habiles & les charpentiers y dominaient. Saint-Pierre n'offrant que peu de sculptures, on n'employa que peu d'artiſtes pour orner ses vaſtes nefs.

La cathédrale d'Arnoul eſt reſtée intacte depuis près de sept siècles. Les succeſſeurs du grand évêque y ajoutèrent diverſes parties sans troubler la conception primitive de l'œuvre. Celui qui conſtate cette rare conſervation éprouve le regret infini de ne pouvoir accoler le nom de l'architecte qui a conçu le plan de la baſilique au nom du prélat qui en a inſpiré & surveillé l'exécution. Toutefois, il faut penſer que l'artiſte a goûté une joie que ne connut pas l'évêque, son projet a été si scrupuleuſement reſpecté qu'il devait être là pour en diriger les travaux jusqu'à leur achèvement. Peu de ses rivaux connurent une telle satiſfaction.

Le critérium de la beauté c'eſt la durée de son influence. L'architecture ogivale françaiſe & normande, pendant près de quatre cents ans, inſpira toutes les branches de l'art dans le monde occidental. Si, pendant un certain nombre d'années, le déſir de céder à un goût nouveau préoccupa les artiſtes, leurs œuvres n'eurent qu'un succès fugitif & pour toujours endormi. L'admiration du peuple reſta toujours fidèle à l'architecture du moyen âge parce qu'elle était faite pour le peuple.

Le culte du paſſé nous eſt revenu : c'eſt un grand bien puiſque c'eſt un

acte de justice. Ceux qui méprisaient, au siècle dernier, le style de nos cathédrales tenaient en médiocre estime les hommes & les idées qui l'avaient fait fleurir. Au point de vue historique & philosophique ils se trompaient. Aujourd'hui, parmi les archéologues & les historiens, ceux qui sont peu enclins à la mystique reconnaissent les immenses services rendus par l'Eglise à l'humanité ; les autres ne passent jamais sans émotion devant les monuments modestes ou superbes dans lesquels des générations sans nombre sont venues pour prier dans les larmes ou dans la joie. Auprès de ces témoins de pierre, que les épaules ou les genoux ont polis, il est impossible de ne pas songer à la vanité des choses, à la pauvreté d'une organisation sans idéal, à la consolation infinie que le Christ apporte à ceux qui souffrent. Aussi, nous aimons nos cathédrales, non seulement pour l'impressionnante splendeur de leur forme, mais encore pour la divine leçon de morale qu'elles professent.

Tous ceux qui ont collaboré au livre de M. l'abbé Hardy sont de cet avis. Ce sont ces sentiments qui ont guidé l'habile crayon de Robert Salles, lexovien d'origine & l'un de nos meilleurs peintres normands, chez qui le désir d'être exact & sincère ne paralyse pas les belles qualités d'imagination. La cathédrale qui l'a vu naître lui aura fourni prétexte à une série de ses plus heureuses compositions.

L'amour des choses anciennes est une vieille passion chez l'excellent peintre & dessinateur, M. Léon Le Clerc, le créateur du musée du Vieux Honfleur, le collectionneur avisé des objets d'art populaire. Lui aussi a rôdé pendant de longues heures autour de la cathédrale de Lisieux, comparant sa haute masse à la fine élégance de Sainte-Catherine, chef-d'œuvre des charpentiers honfleurais du XVe siècle.

Près de lui, épris des mêmes beautés, M. Raymond Bigot, le robuste sculpteur descendant des huchiers qui furent la gloire de notre région, a voulu tracer pour Saint-Pierre quelques notes où ses hiboux préférés profilent leur nocturne silhouette.

M. Géo Lefèvre est son émule. M. Patou fut leur professeur. Il fut aussi celui du jeune Contel qui a trouvé le rare bonheur d'être original à 20 ans! Original et puissant aussi, M. Gernez qui, très moderne, a regardé avec raison & succès, nos vieux graveurs sur bois. D'autres, pleins de talent & de notoriété, sont devenus des collaborateurs de M. Hardy parce que

Liſieux exerça sur eux son invincible attraction, tels : MM. Balande, Duroy, Jouvenot. Des modeſtes, comme M. Boutey, Mlles Deſbordes & Caron, comme la religieuſe-infirmière qui trouve le temps de peindre en soignant les bleſſés de l'hôpital 15, ont dû céder auſſi aux demandes preſſantes de l'auteur & conſentir à ce qu'il publie dans son ouvrage luxueux des œuvres qui ne lui étaient pas deſtinées. MM. Paſquet & Pol Pitt, petits-fils des artiſtes qui stigmatiſèrent sur les modillons de nos cathédrales les ridicules de tous les temps, ont laiſſé leur satirique crayon pour ajouter une page pleine d'art au livre de leur abbé. De plus loin qu'eux encore eſt venu le Dr de Sapincourt dont les deſſins seront remarqués dans l'œuvre commune : en effet, pour les exécuter, il quitta, quelques heures, la salle de panſements et la table d'opération où il soignait les bleſſés de la grande guerre.

Les autres collaborateurs de M. l'abbé Hardy ont entendu rendre également hommage à la beauté de l'égliſe : ils en ont vu, comme les peintres, les lignes superbes, sa couleur toujours changeante, toujours émouvante, mais avec la forme extérieure de l'œuvre gothique — nous devons dire plus exactement françaiſe — ils ont conſidéré le séjour de prière & de charité, l'école du devoir & du sacrifice qu'abritent les murailles archi-centenaires. On peut le dire de M. Labaye, pour qui la cathédrale semble une seconde demeure qu'il surveille & défend avec des soins d'héritier. On peut le dire de M. Etienne Deville qui, ayant vécu de longues années au milieu d'objets d'art sans prix, revenu dans la terre natale, se plait à décrire ce que le génie a fait de plus riche & de plus beau.

Chacun d'eux a, le droit d'être félicité ; mais peut-être ont-ils savouré mieux que les louanges la joie d'avoir contribué à l'œuvre de M. l'abbé Hardy.

Pour lui, auteur à la fois modeſte & magnifique de la cathédrale lexovienne, il s'eſt aſſuré, je le lui affirme, la reconnaiſſance très profonde de ses concitoyens. C'eſt peu & c'eſt beaucoup. L'auguſte verbe : « In propria venit » ne lui sera pas appliqué.

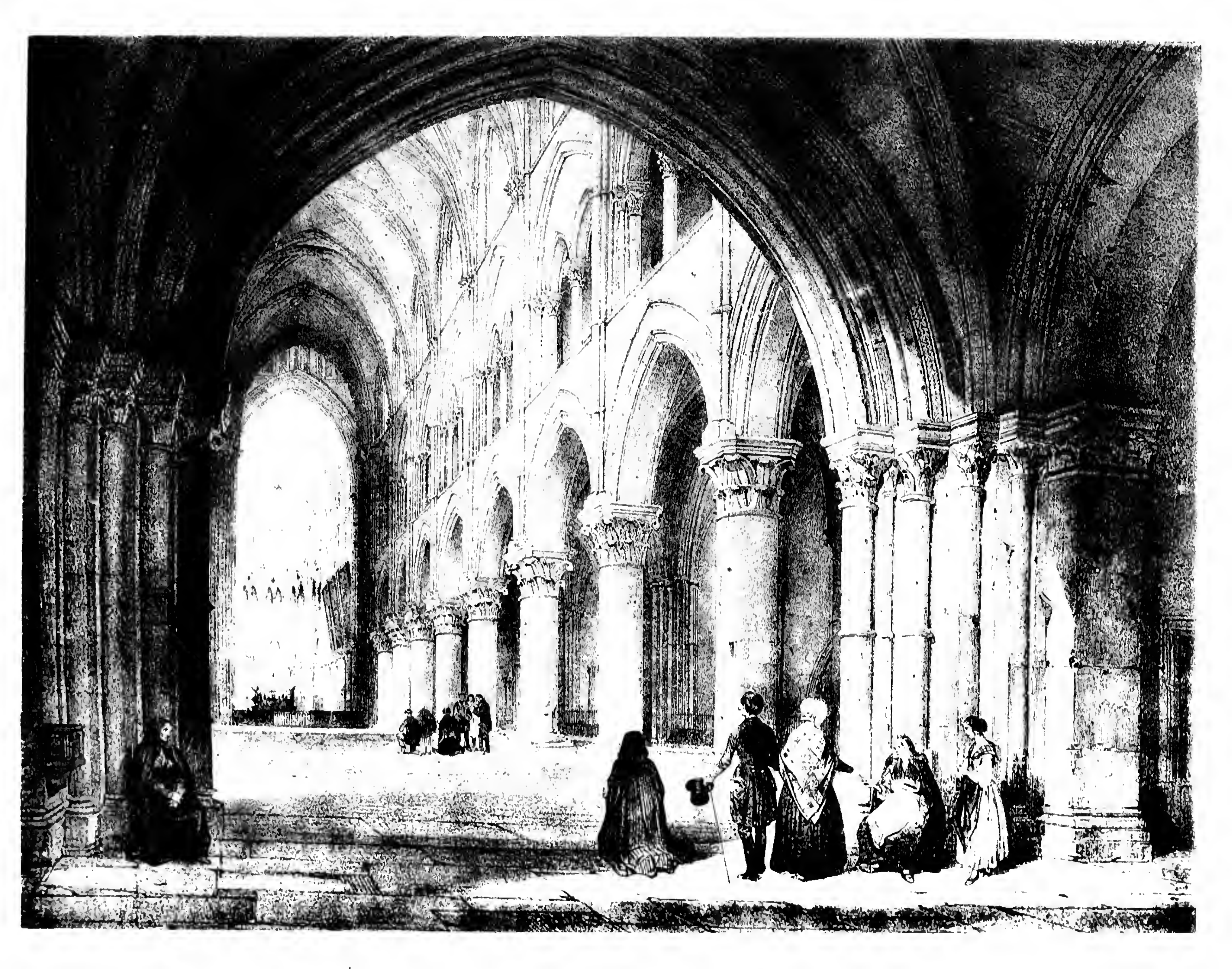
D'autres éloges lui sont venus de plus haut : les félicitations qui figurent en tête de ce beau livre & que lui adreſſent le grand cardinal & le saint évêque, succeſſeurs d'Arnoul, celles de l'illuſtre écrivain qui a signé « La grande pitié des Egliſes de France », la lettre flatteuſe de M. C. Enlart, qui le félicite très vivement d'avoir mené à bien, en pleine guerre, une

publication qui semble devoir faire tant d'honneur à l'érudition & à l'édition françaiſes : celle de M. R. de Laſteyrie, membre de l'Inſtitut, qui l'aſſure de la reconnaiſſance de tous les amis de nos vieux monuments, ont récompenſé de son labeur M. l'abbé Hardy.

Mais les confidents de sa penſée savent pourtant qu'il n'a ni cherché, ni voulu ce succès. Il n'a rêvé, en décrivant l'œuvre des grands & lointains devanciers, que d'ajouter, en quelques pages, un geſte filial & pieux au grand geſte d'adoration qu'ont fait, au Dieu crucifié, les bâtiſſeurs de Saint-Pierre-de-Liſieux.

Liſieux, Octobre 1917.



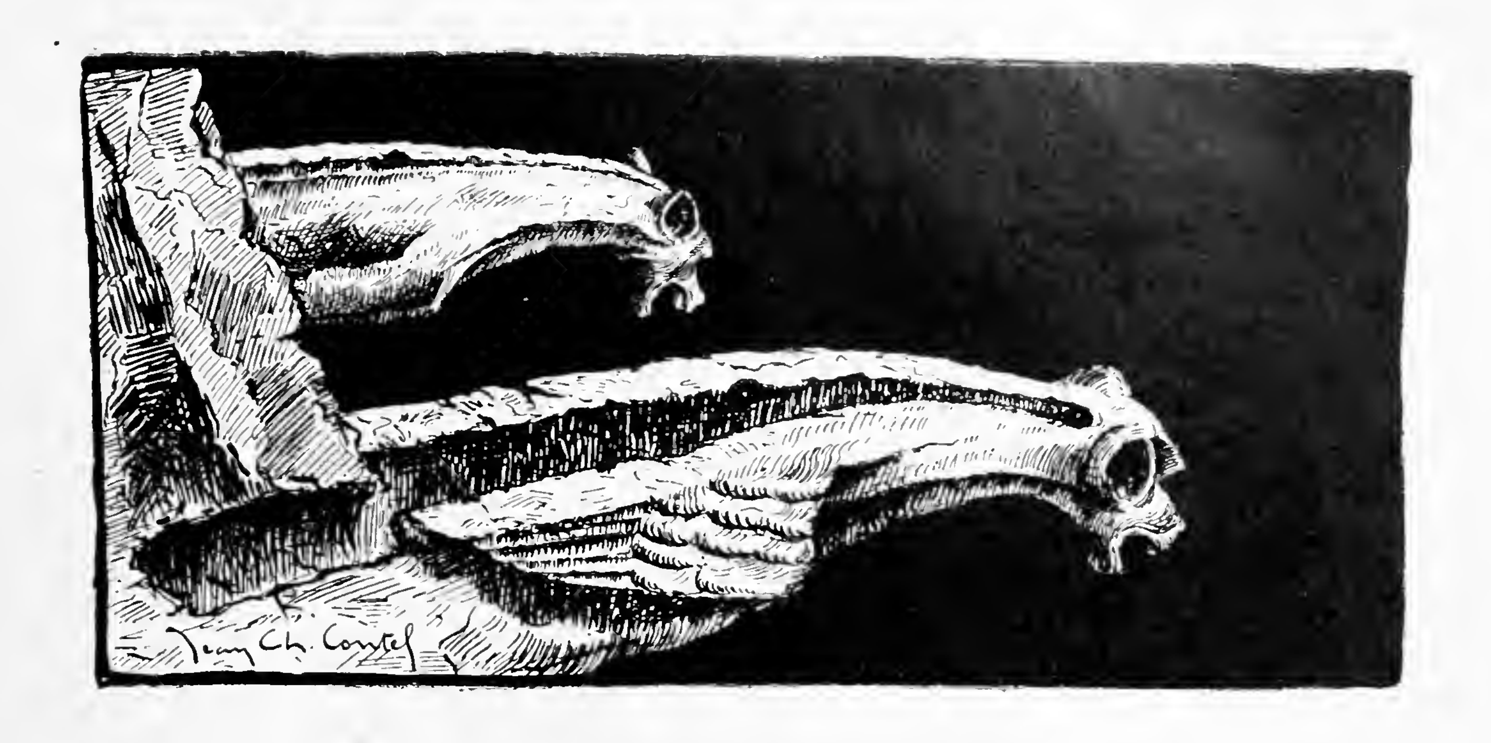


LA CATHÉDRALE, SES TABLEAUX, SON AUTEL (Lithographie d'après Chapuy).



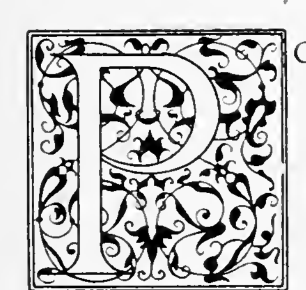
Cliché Devismes.

VUE EXTÉRIEURE DE LA CATHÉDRALE SAINT-PIERRE (Lithographie d'après Chapuy).



INTRODUCTION

ASPECT GÉNÉRAL DE LA CATHÉDRALE
SES HISTORIENS

OINT D'ORNEMENTS savamment ouvragés, point de contreforts aux fines dentelures, aucune recherche, aucune exubérance dans les formes, mais à l'extérieur des tours massives et robustes, une abside géométrique, des fenestrages sévères et sobres, un caractère de gravité méditative qui cadre admirablement avec le tempérament normand; à l'intérieur des lignes stables où le regard s'arrête avec plaisir; d'un bout à l'autre une réserve, une simplicité harmonieuse qui vous pénètrent, vous enveloppent dès le premier contact : telle est dans son ensemble la cathédrale Saint-Pierre de Lisieux.

Il serait téméraire d'affirmer que la cathédrale lexovienne est de toutes les églises normandes celle qui a le plus de vigueur, de goût épuré et de caractère. La cathédrale de Rouen, en dépit de quelques inégalités, présente une silhouette plus variée et plus séduisante, des sculptures plus somptueuses. Elle intéresse davantage les peintres et les sculpteurs. Saint-Pierre de Lisieux

intéresse plutôt les architectes et les admirateurs de la sobre pureté des lignes encore chargées d'archaïsme. Autant la nef de Notre-Dame de Bayeux est riante et gaie, autant celle de Lisieux semble sévère, grave, presque rigide dans sa majestueuse unité. Sans être la plus savante et la plus riche des églises de la province, la cathédrale Saint-Pierre compte cependant parmi les plus attiques et les plus attachantes. Après l'avoir visitée avec une érudite curiosité, un maître comme Viollet-le-Duc pouvait dire : « Savez-vous qu'à Lisieux vous possédez l'une des cathédrales les plus précieuses pour l'histoire de l'architecture du moyen âge. » L'élève préféré du grand gothisant, M. de Baudot, dans son magistral ouvrage sur la *Sculpture française*, n'a pas été moins enthousiaste : « Pour suivre le mouvement du style de transition, il faut, écrit-il, étudier Lisieux[1]. »

Etudier Lisieux. Chaque année, à la belle saison, de nombreux touristes, des architectes distingués, des archéologues de tous pays viennent interroger les vieilles pierres, leur demander leur âge et leurs antécédents historiques. Et nombreux sont ceux qui, après avoir exploré la vie organique et puissante de la vieille cathédrale, s'efforcent d'en souligner la valeur esthétique.

A cet égard les archéologues d'Angleterre méritent une mention spéciale. Détail piquant, le touriste amateur de gravures vraiment originales et vivantes doit s'adresser à quelque librairie anglaise, le chercheur avide de reconstituer l'aspect revêtu par la cathédrale aux diverses périodes de sa longue histoire, doit de toute nécessité ouvrir les études de Cotman, du Carel, Galli-Knight, Turner, Taylor's et John Ruskin[2].

Bien que les écrivains américains aient peu étudié les églises normandes, l'un d'eux Porter's, dans son livre sur l'architecture du moyen âge, a con-

1. De Baudot : *La Sculpture française au Moyen Age et à la Renaissance*, p. 10.

2. Voir la Bibliographie à la fin du volume.

« Eglise cathedrale Saint-Pierre, the reconstruction was begun in 1050, but which was destroyed in 1130 by a fire. Some debris is preserved in the present edifice, commenced by Bishop Arnoult. When the bishop died in 1181, the nave, the two arms of the transept, the lantern and a large part of the main facade had been constructed and the church was entirely finished when his successor, Jourdain de Hommet, died in 1218. Eight years after the edifice wat damaged by fire. The necessary restorations were carried out by William of Pont-de-l'Arche, who at the same time undertook other works of embellishment, notably the construction of the two lateral chapels of the chevet. It was perhaps this same bishop who erected the western towers, of which however only the Northern survives, the Southern, as is known from an. » — *Porter's Medieval Architecture.*

ſacré à la cathédrale de Liſieux les lignes suivantes : « La reconſtruction de l'égliſe cathédrale Saint-Pierre a été commencée en 1050, mais elle fut endommagée en 1136 par un incendie. Quelques débris ont été conſervés dans l'édifice actuel commencé par l'évèque Arnoul. A la mort du prélat, en 1181, la nef, les deux bras du tranſept, la lanterne et une grande partie de la façade principale étaient achevés. L'égliſe était complètement finie en 1218, à la mort de Jourdain du Hommet, l'un des ſucceſſeurs d'Arnoul. Huit ans plus tard l'édifice était ruiné par le feu. Les reſtaurations néceſſaires étaient faites par Guillaume du Pont-de-l'Arche qui, à la même époque, avait entrepris d'autres travaux d'embelliſſement, principalement la conſtruction de deux chapelles latérales du chevet. Le même évêque a peut-être édifié les tours occidentales. La tour du Sud, comme l'indique une ancienne inſcription, fut rebâtie en 1579. Les chapelles qui bordent la nef et la chapelle de la Vierge appartiennent au xve siècle. »



Fig. 1. Alexandre Piel.

Aſſurément les Anglais et les Américains n'ont pas été seuls à explorer les beautés de notre cathédrale. Avant Viollet-le-Duc, avant M. de Baudot, déjà cités l'un et l'autre, il se trouva dans Liſieux même un architecte patient et laborieux qui entreprit de révéler à ses contemporains la suprême perfection et les richeſſes ignorées des égliſes gothiques en général et de Saint-Pierre en particulier. Ce fut l'architecte Piel (fig. 1). Non content de se pencher affectueusement sur la vieille cathédrale pour la bien comprendre, dans ses chroniques d'art il eſſaie de faire partager à sa génération un peu de l'exaltation sereine qui rayonne du reſpectable édifice. Au retour

d'un long voyage en Allemagne. Piel conſtate avec une vive satiſfaction que les cathédrales d'outre-Rhin sont poſtérieures aux nôtres et sont loin d'être auſſi meſurées et auſſi expreſſives. Longtemps avant Emile Mâle, l'artiſte lexovien avait obſervé que les Allemands n'ont pas le tact exquis des races supérieures, l'inſtinct infaillible du moment où il faut s'arrêter. Et il en profite pour oppoſer la diſcrète ornementation de Saint-Pierre aux décorations heurtées des égliſes de Munich et de Wurtzbourg[1].

A côté de Piel, dont les notes sur la cathédrale sont trop brèves[2], il convient de citer M. l'abbé Farolet. Ce prêtre cultivé, amateur éclairé des choſes d'art, deſſervait la paroiſſe Saint-Pierre en 1840, au moment où l'égliſe fut claſſée monument hiſtorique. M. l'abbé Farolet « savait son égliſe par cœur ». Plein d'attention pour elle, son zèle sacerdotal souffrait de la voir pauvre, dénuée, vide du mobilier qui lui fit jadis une si gracieuſe parure. D'ordinaire, la moindre démarche près des autorités coûtait beaucoup à sa timidité naturelle, mais quand il s'agiſſait de sa chère cathédrale, il se découvrait une bravoure à toute épreuve. Au moment du claſſement, M. Farolet publia un aperçu hiſtorique et un diſcours de la plus grande utilité à tous ceux qui voudront étudier la cathédrale avec attention et exactitude[3].

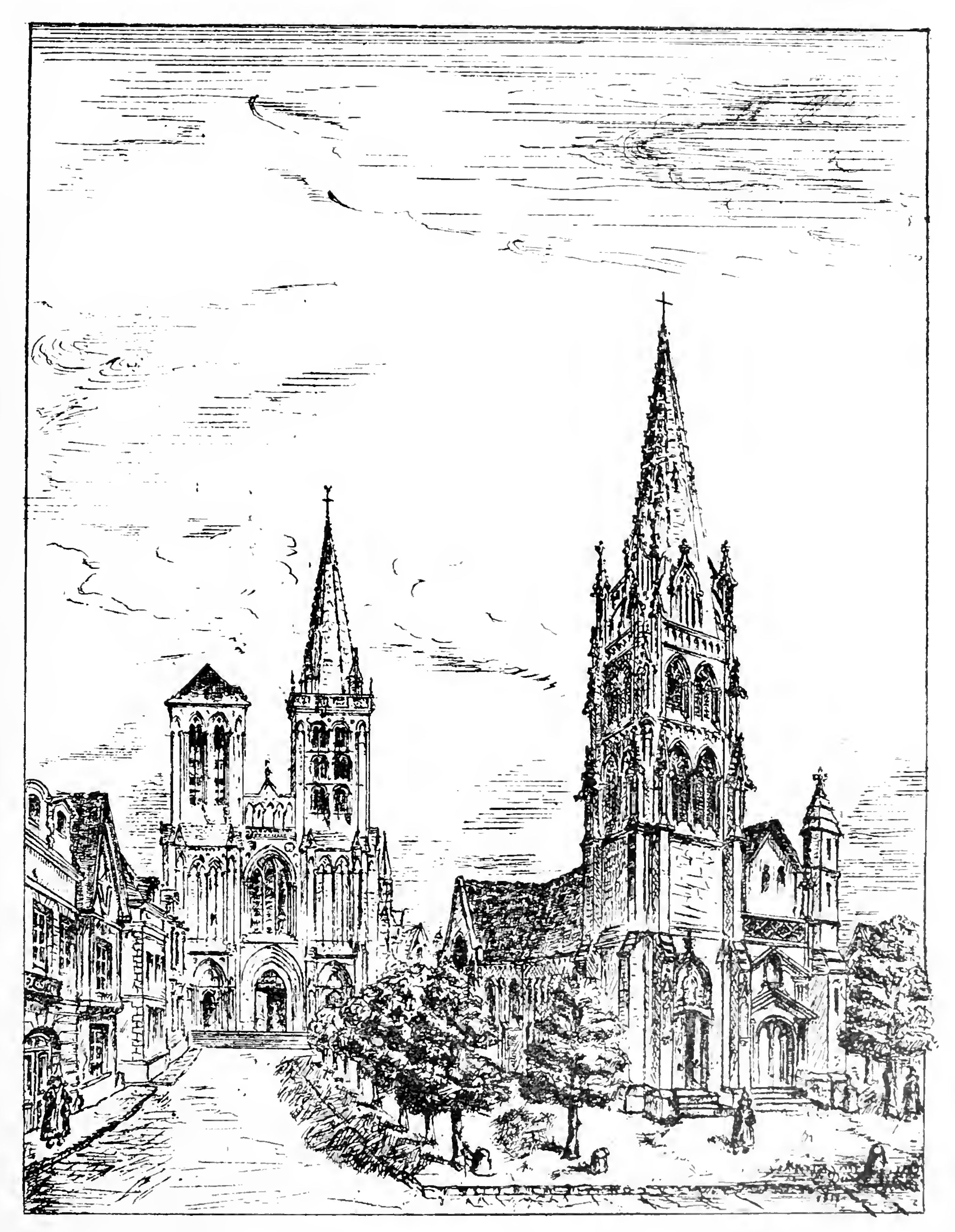
Parmi les meilleurs hiſtoriens de Saint-Pierre il faut également indiquer M. H. de Formeville[4]. Son étude sur l'ancien évêché-comté de Liſieux l'a fréquemment amené à parler de la cathédrale et de sa vie paſſée. Le dépouillement méthodique de nombreuses chartes échappées au pillage révolutionnaire et dépoſées aux archives du Calvados, ses relations avec les témoins de la splendeur d'avant 1789, lui ont permis d'écrire des pages très précieuſes, surtout au point de vue anecdotique. Si la documentation des ouvrages de M. de Formeville ne laiſſe guère à déſirer, leur rédaction est trop touffue et trop embarraſſée. L'insuffiſance de la table rend ses volumes difficilement consultables.

1. Voy. *Reliquiæ*, dans Teyssier, *Notice biographique sur L.-A. Piel*, Paris, 1843, in-8, p. 137 et suiv.

2. Alexandre Piel : *Miscellanées*, Lisieux, 1866, in-8, p. 100 à 103.

3. M. Farolet : *Diſcours et Notes sur l'ancienne Cathédrale de Liſieux*, Liſieux, 1840, in-8° de 32 pages.

4. H. de Formeville : *Hiſtoire de l'ancien Évêché de Liſieux*, Liſieux, 1873, 2 vol. in-8°.



Dessin de M. Duroy, architecte à Caen.

LA CATHÉDRALE SAINT-PIERRE ET L'ÉGLISE SAINT-GERMAIN

M. Arthème Pannier, dans de nombreux articles parus dans le journal *Le Normand*, de 1867 à 1870, a succeſſivement examiné, en archéologue, les parties principales de l'égliſe Saint-Pierre et aſſigné à chacune d'elles une date parfois conteſtable. Le style de M. Pannier eſt attrayant, quoique un peu diffus. L'avocat qu'il était n'a peut-être pas ſuffiſamment oublié ses artifices de rhétorique en plaidant devant le public lexovien la cauſe de la cathédrale. En définitive, M. Charles Vaſſeur a été le premier à traiter le sujet d'une façon enfin digne de lui. Familier avec les vieilles écritures, sachant regarder et pénétrer les formes architecturales, il a publié, en 1881, une étude de premier ordre dont les hiſtoriens de la cathédrale seront déſormais tributaires. C'est un simple avant-projet, un croquis, mais combien conſciencieux et fidèle [1]. Ce travail déjà très fouillé doit être complété par la brève deſcription insérée par M. de Caumont dans sa *Statistique monumentale du Calvados* [2]. « Je travaille, diſait-il, pour ceux qui ne savent rien, pour ceux qui n'ont pas épelé dans les grands livres. »

M. Louis Serbat [3] secrétaire général de la Société françaiſe d'Archéologie et chroniqueur du *Bulletin Monumental*, travaille au contraire pour les érudits et les savants. M. Serbat ne s'est pas contenté de viſiter à la hâte Saint-Pierre de Liſieux ; il y est revenu pluſieurs fois. Le mémoire qu'il a rédigé pour les membres du Congrès archéologique tenu à Caen, en 1908, doit être signalé comme un modèle de deſcription raiſonnée et scientifique. Avec un sens critique remarquable, l'auteur a su réſoudre des problèmes délicats soulevés par les remaniements succeſſifs subis par la cathédrale à travers les phaſes de sa longue deſtinée. Son travail n'a qu'un seul défaut : celui de n'être point acceſſible au grand public. Il faut du courage et de la perſévérance pour s'engager dans ce dédale de réflexions toutes hériſſées de termes abſtraits et techniques. D'une lecture extrêmement aride, l'étude archéologique de M. Serbat offre une remarquable préciſion documentaire. La voie lui avait été ouverte par M. E. Lambin, le baron de Béthune et l'abbé Marie, ancien vicaire de Saint-Jacques de Liſieux. Le premier de ces érudits

1. Ch. Vaſſeur : *Etudes hiſtoriques et archéologiques sur la Cathédrale de Liſieux*, Caen, Le Blanc-Hardel, 1881, in-8° de 83 pages.

2. *Statiſtique monumentale du Calvados*, t. V, Caen, 1867, pp. 200-230.

3. Congrès archéologique de 1908, t. I, pp. 300-318.

glisse très rapidement sur la description architecturale, mais s'attarde plus longuement sur la grammaire ornementale. Avec une compétence indiscutable, il désigne par leur nom les feuilles ou les fruits que la main des sculpteurs gothiques accrocha aux chapiteaux des piliers ou aux tympans des portails[1].

Le baron de Béthune, un archéologue belge, dans le *Bulletin de la Gilde de Saint-Thomas et de Saint-Luc*, a entrepris, en 1895, une description archéologique de la cathédrale lexovienne remplie de remarques judicieuses[2].

M. l'abbé Marie, dans la *Normandie Monumentale*, a résumé la plupart des travaux précédents, non sans y mêler quelques réflexions originales. Son esquisse se lit avec autant d'intérêt que de plaisir, mais elle est incomplète, faute d'études préliminaires approfondies. C'est l'œuvre d'un lettré qui, pour ne pas compliquer les difficultés de sa tâche, s'est fié aveuglément aux documents de seconde main[3].

Enfin, nous aurions mauvaise grâce à ne point rappeler que les membres des deux groupements locaux : « Le Vieux Lisieux » et « La Société Historique de Lisieux » ne cessent de rechercher, de conserver et d'interpréter les souvenirs qui intéressent la cathédrale Saint-Pierre. Tous les archéologues, architectes, historiens ou touristes dont nous venons de rappeler les noms et les travaux, s'accordent à glorifier la mesure, la réserve délicate, l'aisance et la puissante harmonie de Saint-Pierre. Qu'il y ait entre eux des divergences dans les dates assignées aux diverses parties de la cathédrale, dans la description d'un portail ou d'une chapelle, dans l'interprétation d'un haut-relief ou d'une effigie funéraire, nul ne saurait s'en étonner. Mais dès qu'il s'agit de se prononcer sur la valeur artistique du monument, toute cette pléiade d'érudits redevient unanime. La vieille cathédrale recueille ainsi « cet achèvement de beauté que donne aux plus parfaits chefs-d'œuvre l'adhésion émue des âmes humaines ». Seul, Louis Dubois s'est inscrit en faux contre l'assentiment général. Dans son second volume de l'*Histoire de Lisieux*[4], il s'efforce de dénigrer le style de la cathédrale. Rebelle de parti pris à toutes

1. Emile Lambin : *Revue de l'Art chrétien*, 4ᵉ série, t. VII, 1896, pp. 448-452.

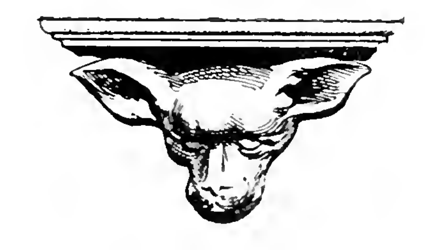
2. *Bulletin de la Gilde de Saint-Thomas et de Saint-Luc*, t. IX, 2ᵉ partie, 1895, pp. 640-650.

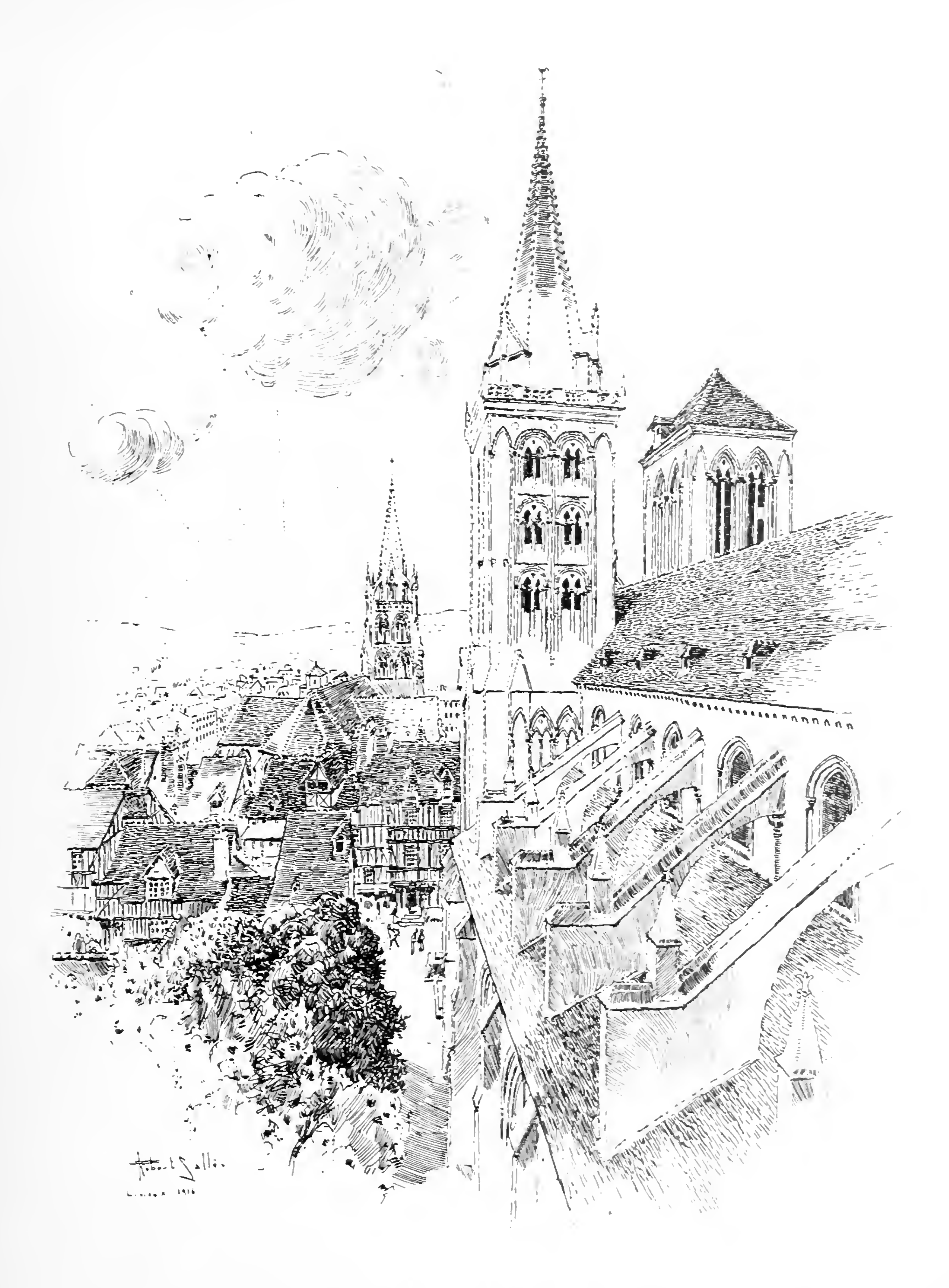
3. Abbé Marie : *L'Eglise Saint-Pierre de Lisieux*, dans la *Normandie Monumentale*, Calvados, t. II, p. 91.

4. L. Dubois : *Histoire de Lisieux*, Lisieux, 1845, 2 vol. in-8°, t. II, p. 203.

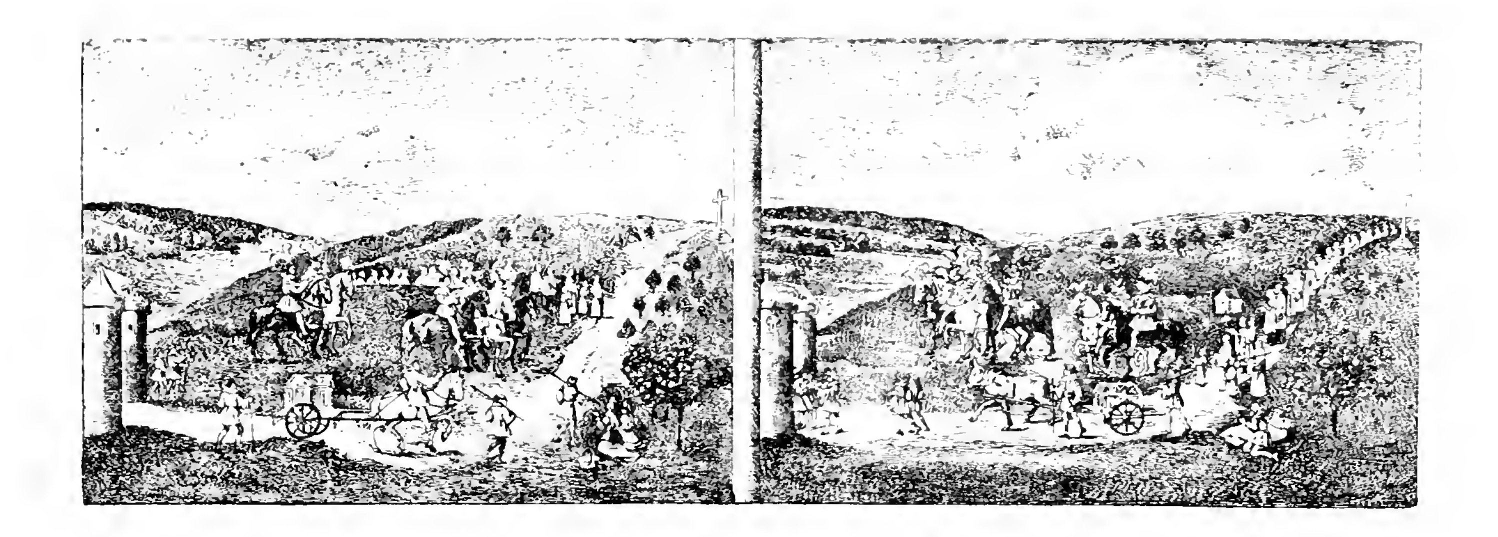
les œuvres non « classiques », à cette heure où Mérimée, Piel, Lassus mènent une campagne de réhabilitation en faveur de l'organisme gothique, Louis Dubois critique amèrement le thème décoratif de nos anciens architectes. « Au lieu des belles proportions de l'art grec, de la pureté et de la simplicité de l'ornementation, de la facilité de saisir l'ensemble au premier regard, il (l'art gothique) surabonde de recherches, et s'il présente des détails parfois charmants, ils sont trop multipliés et trop confus. On ne saurait nier, au surplus, que son ampleur a quelque chose d'auguste et son antiquité a quelque chose de vénérable. Au reste, cette architecture sarrasine, qu'on a mal à propos appelée gothique, n'eut jamais, quoi qu'on en ait dit, une expression de sentiment religieux : c'était tout simplement la réminiscence de l'architecture orientale rapportée par les croisés, trop souvent mêlée avec la barbarie de l'art dans son enfance : tels sont les ogives et les contreforts, les clochetons et les gargouilles ; tels sont les personnages trapus, rabougris et ratatinés, en opposition avec les colonnades effilées comme de gigantesques roseaux ; telles sont les moqueries parfois fort lestes, dans quelques parties fort inconvenantes. »

De telles remarques sont frivoles et ne méritent pas de discussion de détail. L'intelligence de l'historien doit être assez souple, assez accueillante pour suivre le goût français dans ses inclinations successives. Il n'y a que les petits esprits pour séparer dans leur admiration l'art classique et l'art médiéval. Avant de porter un jugement sévère sur les artistes de la France d'autrefois, ne faut-il pas commencer par se rendre compte de leurs préoccupations esthétiques et des difficultés théoriques qu'ils avaient à résoudre ?



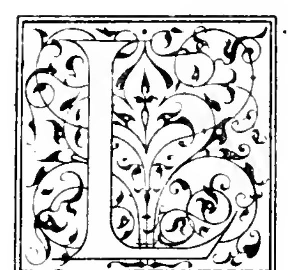


ASPECT EXTÉRIEUR DE LA CATHÉDRALE AVANT 1789 (Dessin de R. Sallès).



CHAPITRE PREMIER

LA CATHÉDRALE ROMANE



'ÉGLISE DE LISIEUX n'a pas, comme celle de Lyon, l'honneur de se rattacher aux temps apoſtoliques. Selon toutes vraiſemblances, la hiérarchie écclésiaſtique n'y fut parfaitement organiſée qu'à la fin du IVe ſiècle. Vers 385, Théodoſe, scinda la seconde Lyonnaiſe et diſtribua les cités qui relevaient d'elle entre les métropoles de Rouen et de Tours [1]. Liſieux fut placé sous la dépendance de Rouen. Saint Victrice (380 à 409) et saint Martin n'ont sans doute pas été étrangers à l'organiſation définitive du diocèſe de Liſieux. Evidemment le chriſtianisme peut y avoir pénétré auparavant, « si l'on en croit la tradition, saint Taurin prêcha le nom de Jéſus-Chriſt à Thiberville et en pluſieurs autres lieux du pays Lieuvin... Quelques-uns croient que la première égliſe de Liſieux, fondée au plus tard au commen-

1. Th. Mommſen, *Mémoires sur les provinces romaines*, trad. E. Picot, dans *Revue archéologique*, nouv. série, t. XIII, 1866, p. 377 ; t. XIV, 1866, p. 369 ; t. XV, 1867, p. 1. — « L'Egliſe de Liſieux ne paraît pas plus ancienne que 270, on n'en connait pas le premier apôtre. » Longueval, *Hiſtoire de l'Eglise gallicane*. — L'égliſe de Liſieux exiſtait avant la fin du VIe siècle, voy. Dom Chamard, *L'Etabliſſement du Christianisme et les Origines des Eglises de France*, Paris, 1873, p. 91, dans *Revue des Queſtions historiques*, t. XIV, 1873, p. 350.

cement du IVe siècle, a été originairement dédiée à la Sainte-Vierge. Je ne scay pas sur quoy cette opinion particulière peut être appuyée [1] ».

Une autre tradition non moins immémoriale, assure que le premier temple chrétien fut dédié à saint Aignan, mort en 453. Une chapelle de ce nom servit au culte jusqu'en février 1792 [2]. Située dans la rue Pont-Mortain, elle dépendait de la mense capitulaire. A l'aube du moyen âge, les chanoines y célébraient leurs offices liturgiques. Bien plus, il paraitrait que les premiers chrétiens de Lisieux avaient leur cimetière dans les terrains avoisinant la chapelle. Or, en 1863 et 1864, pendant la construction des maisons nos 14 et 25, en bordure de la rue Pont-Mortain, les maçons ont rencontré plusieurs rangées de squelettes. Des briques romaines, quelques débris de vases en terre de Samos, retrouvés près des ossements, permettent de supposer qu'il y avait là une nécropole gallo-romaine. Aucune médaille, aucune monnaie, aucun emblème chrétien n'ont été recueillis, et c'est dommage pour l'histoire des origines chrétiennes du pays d'Auge.

Thibaud reste le premier évêque de Lisieux connu des érudits et des chercheurs (538-549) [3]. L'obscurité la plus profonde enveloppe la mémoire des prédécesseurs de ce prélat. Ils avaient sans doute accompli leur tâche pastorale sans bruit et sans éclat.

Un bénédictin de l'abbaye de Fleury [Saint-Benoit-sur-Loire], qui vivait à la fin du XIe siècle et étayait d'ordinaire son exposition de preuves puisées dans les chartes ou les chroniques, le moine Aimoin, raconte qu'Etherius, évêque de Lisieux (560-577), employa un clerc de l'église du Mans à l'instruction des écoliers de son diocèse, convaincu qu'il était de sa compétence dans les lettres et l'enseignement [4].

Dès cette époque, l'école était une dépendance obligée de l'église épiscopale. La construction des édifices cultuels précédait toujours la création des

1. *Vie des saints Patrons du diocèse de Lisieux*, in-12, Lisieux, Duroncerey, p. 204 et p. 54-55. *Bulletin monumental*, 1866, p. 400.

2. Inventaire de la chapelle Saint-Aignan et adjudication des objets cultuels. Arch. du Calvados, 6 et 9 février 1792.

3. *Gallia Christiania*, t. II, 1759, *Ecclesia Lexoviensis*, p. 763, col. 1, Noël Deshays, éd. Formeville, t. II, p. 2.

4. *Grégoire de Tours*, *Historiæ ecclesiasticæ Francorum*, livre VI, chap. XXXVI, édit. Guadet et Taranne, t. II, p. 476.

établiſſements scolaires. Auſſi il n'eſt pas exagéré d'affirmer que Liſieux fut de bonne heure pourvu d'une baſilique. Ces sortes de sanctuaires n'étaient pas voûtés. Ils avaient un plafond ou une charpente apparente, à travers laquelle on voyait le toit. Cette égliſe dura sans doute jusqu'aux invaſions normandes (ixe siècle). A l'heure de la marée, les barques danoiſes jetaient l'ancre sur les grèves de la Manche, ou remontaient rapidement les fleuves côtiers. Que de paroiſſes furent alors ruinées. Habitués à contempler la plantureuſe vallée de la Touques, il nous est difficile d'imaginer ce qu'elle était après le paſſage des hommes du Nord. Les Normands, nos pères, furent d'abord nos perſécuteurs. Le chroniqueur de l'abbaye d'Ouche ne le cache pas. « Le diocèſe de Lisieux, remarque-t-il, fut autant exposé à la fureur des Normands que les autres ; ces pillards saccagèrent la ville épiſcopale, maſſacrèrent les habitants, brûlèrent les maiſons et les égliſes, tout ce qu'il y avait d'écrits et de documents relatifs au gouvernement civil et eccléſiastique périt dans cet incendie [1]. »

Les Normands étaient cruels et rapaces et s'en glorifiaient. S'il eſt vrai qu'un Normand d'un peu d'inſtruction et de religion était alors « merveille introuvable », il eſt à croire que l'école d'Etherius et la baſilique diſparurent dans cette tourmente [2].

A peine les malheurs des ixe et xe siècles ont-ils pris fin, qu'un magnifique renouveau de vie religieuſe se produit dans toute la chrétienté. Chaque cité importante veut à tout prix édifier une cathédrale pour abriter la méditation pieuſe des âmes. Un témoin de ce mouvement spontané de foi et d'art, Raoul Glabert, pouvait écrire dans sa chronique : « la terre semble dépouiller sa vieilleſſe et se parer d'un blanc manteau d'égliſes nouvelles [3] ».

Encouragés par l'évêque Herbert (1026 à 1050), les Lexoviens apportent leur peine, leur corvée et leur aumône pour la conſtruction d'une nouvelle cathédrale. Large et spacieuſe, elle devait l'être pour recevoir les flots preſſés des fidèles.

Pour aller plus vite en beſogne, Herbert aurait utiliſé pour la réédifi-

1. Orderic Vital. *Hisst. ecclés.*, lib. VI, édit. Le Prévost, t. III, p. 83.

2. Dumoulin. *Hiſtoire générale de Normandie*, 1636, livre I, p. 11.

3. *Baronius*, *Annales*, t. XI, p. 18. — *Rodulfi Glabri*, *Hiſtoriarum*, lib. III, cap. 3, édit. M. Prou.

cation de son église épiscopale, de nombreux matériaux provenant des anciennes fortifications de la ville [1]. D'un style sévère et puissant, cette église avait demandé des sommes importantes. Malgré la générosité de ses diocésains, le prélat dut recourir à des expédients pour solder les dépenses. S'adressant aux chanoines de Chartres possesseurs de bénéfices dans son diocèse, Herbert leur demanda de payer le droit de visite. Apparemment ses réclamations restèrent vaines [2].

L'évêque Hugues d'Eu (1050-1077) succéda à Herbert. Allié aux grandes familles de Normandie, petit-fils de Richard Ier, le nouvel élu devait contribuer largement à l'embellissement et à la décoration de la cathédrale romane. Probablement, en 1055, Hugues célébra la dédicace solennelle du nouveau sanctuaire au milieu d'un concours immense de fidèles et en présence des membres du concile provincial assemblé à Lisieux pour juger et destituer Mauger archevêque de Rouen.

Jean Ier (1107-1141) fit quelques additions au plan primitif de la cathédrale d'Herbert. Autour du domaine épiscopal, il réunit les établissements qui devaient particulièrement intéresser le peuple, comme les écoles, le prétoire, des maisons pour les chanoines, pour les clercs et serviteurs.

La cathédrale était devenue le cœur de la cité. Mais ses jours étaient comptés. En 1136, le jour de la fête de l'archange saint Michel, Geoffroy, comte d'Anjou, fit assiéger la ville de Lisieux. La lutte fut acharnée. Quelques chevaliers normands sortirent pour ravitailler la garnison commandée par Alain de Dinan. Redoutant l'arrivée du comte d'Anjou, Geoffroy, les gardiens de Lisieux mirent eux-mêmes le feu à la ville qu'ils devaient protéger. La cité « brûla avec toutes ses richesses », et les Angevins s'enfuirent sans livrer d'assaut. La cathédrale d'Herbert disparut-elle dans ce désastre ? ou fut-elle simplement abîmée, noircie par la fumée ? La pénurie de documents ne permet pas de résoudre cette question avec certitude [3].

1. Orderic Vital, *Hist. eccl.*, éd. Le Prévost, t. II, p. 300. — *Gallia Christiana*, éd. Palmé, t. XI, col. 768-769.

2. Bouquet, *Rerum Gallicarum Scriptores*, t. X, p. 408. — Noel Deshays, éd. Formeville, t. II, p. 18 et 19. — H. Le Court, *Les Possessions du chapitre de Chartres au pays d'Auge*, Vannes, 1901, in-8°.

3. Orderic Vital, *Hist. eccl.*, éd. Le Prévost, lib. XIII, t. V, p. 69. — *Gallia Christiana*, éd. Palmé, t. XI, col. 774.



ORDINATION D'ORDERIC VITAL (Gouache de Léon Leclerc).



SCEAU DE L'ÉVÊQUE ARNOUL



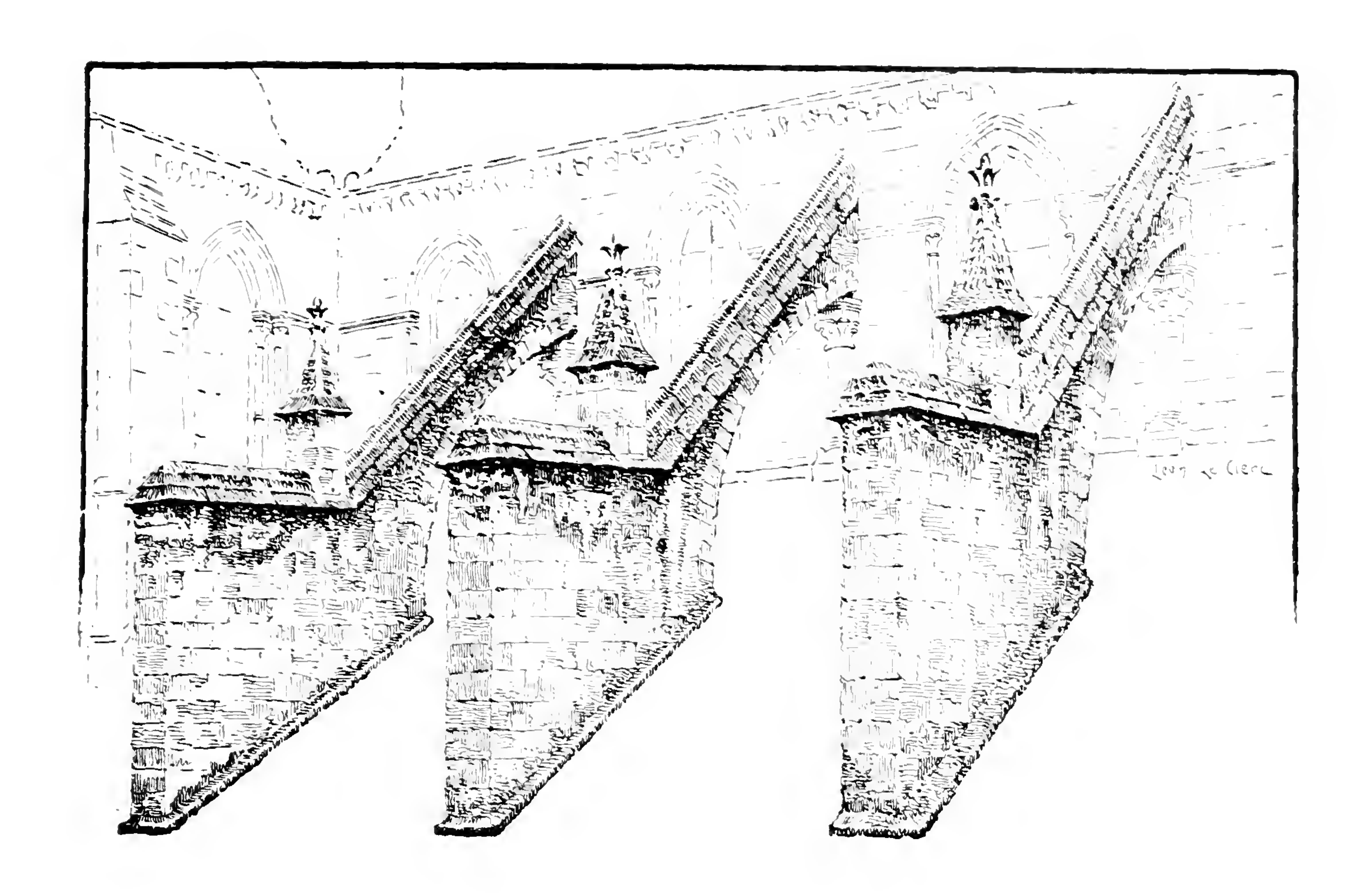
PORTRAIT DE MARIN BOURGEOIS

C'eſt dans la cathédrale romane que le grand hiſtorien normand Orderic Vital reçut le sous-diaconat. Lui-même nous a raconté ce grand événement de sa vie monaſtique. Un peintre d'Honfleur, M. Léon Leclerc, vient de nous en donner une curieuſe reſtitution.

Au printemps de 1091, Orderic quitte l'abbaye de Saint-Evroul et laiſſe entr'ouverts, sur le large pupitre de chêne, les manuſcrits sur velin où ses maîtres lui apprennent à travailler. En compagnie de pluſieurs religieux et de Serlon, l'abbé du monaſtère, le jeune homme vint juſqu'à la cité épiscopale. Le 15 mars, dans la matinée, l'évêque Gilbert Maminot, revêtu d'une chaſuble aux plis larges et ondoyants, la croſſe en main, entouré de quelques clercs, adreſſe la parole aux ordinants... Orderic s'agenouille avec ferveur sur les dalles du sanctuaire et reçoit pieuſement l'ordination des mains de l'évêque [1]. De cette antique baſilique, où le savant chroniqueur normand prit à 16 ans les engagements les plus solennels, que reſte-t-il- à l'heure préſente? Peu de choſes sans doute. Les deux piliers maſſifs qui servent d'encadrement intérieur à la porte principale pourraient être des veſtiges de cette égliſe du XI[e] siècle. Les moulures de ces piliers sont rudimentaires, les joints très larges et d'un mortier extrêmement réſistant. Sur l'une des aſſises eſt gravée une croix à branches égales qui reſſemble beaucoup à une croix de conſécration. Quelques archéologues eſtiment que les deux arcades cintrées du croiſillon Nord pourraient se rattacher à la même époque.

En 1864, en creuſant les tranchées du calorifère, dans le bas de la nef, les ouvriers découvrirent le sol de la baſilique d'Herbert et une partie de son pavage. C'était une moſaïque assez fruſte, compoſée de petits cubes de marbre de Carrare, de porphyre, d'ophite et de pierres de diverſes couleurs réunies par un ciment d'une dureté très grande. Pour compoſer un tel pavage les artiſans du XI[e] siècle avaient sans doute utiliſé des débris de conſtructions gallo-romaines. Il convient de remarquer que le pavage de la baſilique lexovienne reſſemblait preſque complètement à celui de l'égliſe élevée par Childebert I[er] sur l'emplacement actuel de Notre-Dame-de-Paris.

1. Orderic Vital, éd. Le Prévost, livre V, t. II, p. 31, et livre XIII, t. V, p. 136.



CHAPITRE II

LA CATHÉDRALE GOTHIQUE

ÉTUDE DESCRIPTIVE



AVANT D'ABORDER la description sommaire de la cathédrale, il semble opportun de donner une idée claire et précise des caractères essentiels du style ogival auquel elle appartient.

Tout d'abord il convient de s'entendre sur le sens du mot ogive. Ce n'est pas l'arc brisé ou en tiers point. Au moyen âge, le mot ogive désigne toujours et uniquement les nervures diagonales placées sous les voûtes [1].

En réalité, trois éléments principaux distinguent l'architecture gothique

1. *Comptes de la Fabrique de la Cathédrale :* Du lundi 1er décembre au 6, les maçons travaillent à tailler de la pierre des *ogyves de la voulst*, par Jean Britoms, 1507.

de l'architecture romane : la voûte sur croisée d'ogives, l'emploi des arcs-boutants, l'ornementation naturaliste. Avec un faible effort le constructeur de la belle époque ogivale cherche à obtenir un effet considérable. Une trouvaille ingénieuse, la croisée d'ogives, marque le point de départ de l'architecture nouvelle.

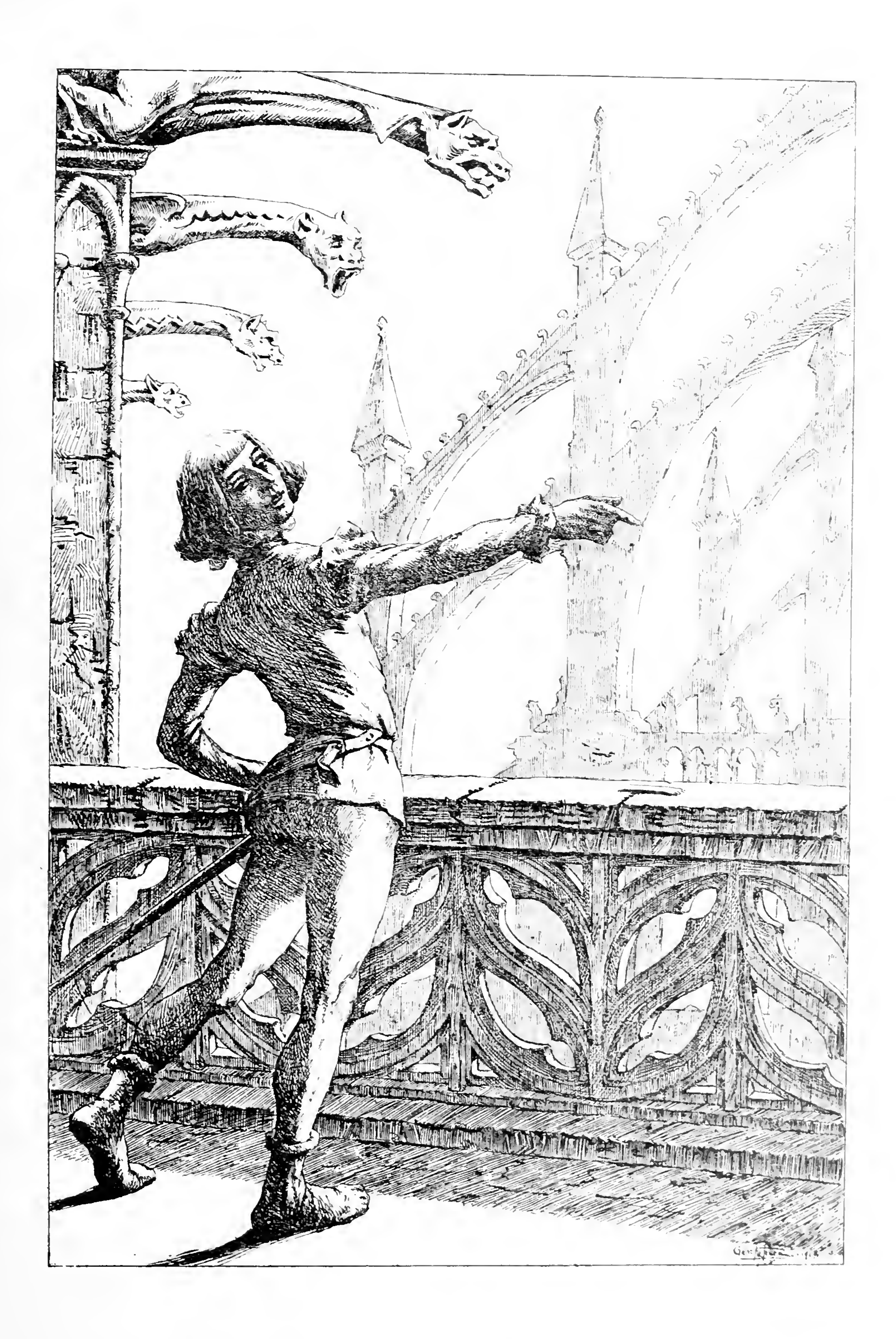
En une page très remarquée des historiens de l'art, un écrivain normand, Mlle Louise Pillion, a merveilleusement analysé le système de l'architecture gothique :

« C'est en France qu'il faut suivre l'effort, tenace et divers en ses manifestations, des architectes du moyen âge pour arriver à voûter en pierre d'une façon durable, élégante et logique, le plan notablement enrichi de la basilique romaine.

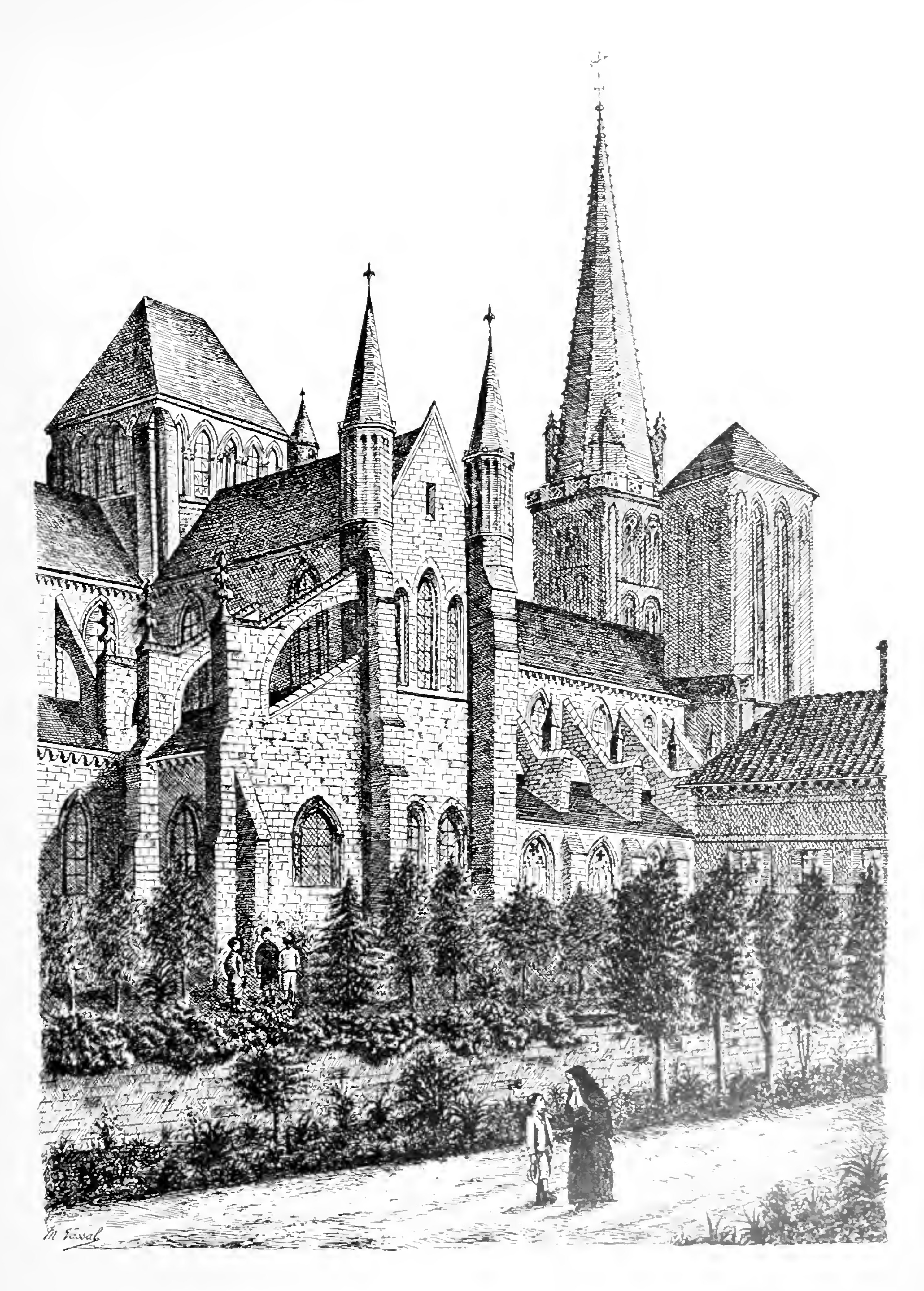
« Du jour où cet effort commence, il n'est plus possible d'y marquer des temps d'arrêt, d'y établir des divisions arbitraires : il ne s'interrompra que lorsqu'il aura trouvé la solution définitive du problème. Cette solution réside dans la croisée d'ogives, armature légère et solide, élastique et résistante qui permet de répartir et de diviser, au gré du constructeur, les poussées qu'exerce sur les supports verticaux d'un édifice la masse bombée d'une voûte de pierre.

« Dans les compartiments formés par cette armature, les quartiers de voûte sont bâtis indépendants les uns des autres : aux points où les ogives ont localisé les poussées, des piliers les reçoivent. Le surplus de force active qui, s'exerçant latéralement, tendrait à faire basculer les supports est, à son tour, recueilli, comme capté au dehors de l'édifice par l'arc-boutant, et est transmis au contrefort qui stabilise définitivement tout le système. Ainsi est constituée une sorte de membrure qui a l'activité latente et comme la flexibilité des articulations d'un corps vivant. Les murs, dans un édifice de ce type, restent utiles en tant que la clôture, ils ne sont plus indispensables pour l'équilibre et la solidité ; aussi la tendance constante de l'architecture nouvelle sera-t-elle de les ajouter, de les « tréforer » de fenêtres, jusqu'à n'en faire plus que d'immenses cloisons vitrées [1]. »

1. Mlle Pillion : *Les Sculpteurs français du XIII[e] siècle.* Collection *Les Maîtres de l'Art*, Paris, s. d., pp. 12 et 13.



L'ARCHITECTURE GOTHIQUE (Dessin de Géo Lefèvre).



LE CHEVET DU CROISILLON NORD ET LES TOURS (Dessin de M. Vassal).

L'aperçu dont le lecteur vient de prendre connaiſſance n'eſt-il pas un chef-d'œuvre de clarté et de science archéologique ?

A la même époque qui vit les maîtres d'œuvre poſer leur voûte sur des arceaux entrecroiſés, les sculpteurs et les tailleurs d'images s'attachèrent à imiter la vie réelle. Ils penſèrent avec raiſon que les plantes, les feuilles et les jolies fleurs qu'ils rencontraient chaque jour sur leur chemin offraient aſſez de nobleſſe pour orner la maiſon de Dieu. Au lieu de repréſenter des plantes factices, des volutes empruntées à l'art antique, ou les feuilles d'acanthe, ces fidèles obſervateurs de la nature accrochent aux chapiteaux les feuilles élargies du nénuphar, celles du chêne, les pétales de la roſe ou la fougère enroulée sur elle-même. A meſure que leur talent s'aſſouplit, les sculpteurs s'attachent à imiter des végétations plus complexes. Après avoir détaillé et reproduit les végétaux et les animaux, ils s'efforcent d'interpréter les formes vivantes du corps humain. La raideur hiératique et la gaucherie de la statuaire romane s'effacent peu à peu et laiſſent le champ libre à des créations d'une beauté supérieure. Le modelé s'accentue, les phyſionomies s'animent, expriment un caractère et des sentiments. Les geſtes deviennent moins embarraſſés et plus naturels.

Dans un ouvrage récemment écrit pour préſenter au public la synthèſe de l'art normand, M. le chanoine Porée aſſure que dans notre vieille province la statuaire n'eſt pas inférieure à l'architecture.

« On a volontiers reconnu aux Normands la qualité de grands bâtisseurs, mais généralement on leur refuſe celle de sculpteurs et de statuaires. Cette dernière aſſertion ne nous parait pas juſtifiée. A Liſieux, certains chapiteaux de la nef, les portes de la façade, les deux enfeux du tranſept Nord révèlent un goût délicat[1]. »

L'étude de la cathédrale lexovienne, de ses sculptures sur pierre et sur bois, nous permettra de souligner la vérité de cette appréciation.

L'EXTÉRIEUR

Dédiée à l'apôtre saint Pierre, la cathédrale actuelle repréſente une croix latine. Elle eſt orientée du levant au couchant, selon l'uſage des

1. Chanoine Porée. *L'Art Normand*, Paris, Fontemoing, in 8°, p. 20.

architectes du moyen âge. Le plan de l'édifice comprend : une nef de huit travées accompagnée de bas-côtés en liaison avec une série de chapelles ; un carré de transept couronné par une tour quadrangulaire ; deux croisillons voutés de trois croisées d'ogives et bordés à l'est de collatéraux ; un chœur composé de quatre travées droites et d'un chevet demi-circulaire. Sur le déambulatoire s'ouvrent trois chapelles rayonnantes ; celle du centre, dédiée à la Vierge, est de plus vastes dimensions que les autres. Quatre portes principales donnent accès dans l'intérieur de l'édifice, une au croisillon Sud, trois à la grande façade. Il serait à souhaiter que le portail du bas-côté Sud fût à nouveau livré à la libre circulation des fidèles, et le porche correspondant débarrassé des objets peu séduisants qui l'encombrent depuis une dizaine d'années.

Les dimensions principales sont les suivantes :

Largeur totale, hors œuvre du grand portail aux contreforts extérieurs de la chapelle Notre-Dame : 110 mètres.

Largeur de la nef d'axe en axe des maitres piliers : 8 m. 65.

Largeur du chœur, d'axe en axe des piles monocylindriques : 8 m. 20.

Hauteur de la grande nef sous clef : 19 m. 95.

Hauteur sous la lanterne : 29 m. 90.

Si l'on compare ces dimensions à celles des églises normandes les plus voisines, on constate que la cathédrale de Bayeux a 102 mètres de longueur totale et 10 mètres de largeur. Saint-Etienne de Caen mesure 115 mètres de longueur sur 11 m. 40 de largeur d'axe en axe des piliers.

La pierre calcaire, dont la cathédrale Saint-Pierre est construite, provient presque entièrement des vastes carrières des Loges, humble hameau situé dans la jolie vallée baignée par la Touques, à une faible distance de Saint-Martin-de-la-Lieue, sur la route de Lisieux à Livarot. Les pierres les plus résistantes et les plus fines ont été choisies de préférence pour les socles des larges piles, les pierres tendres ont été réservées pour les parties sculptées. En général, les pierres utilisées par les maitres maçons sont friables, faciles à tailler, promptes à s'effriter sous l'action du vent, de la pluie et de la

gelée. Auſſi, à l'heure préſente, divers meneaux de feneſtrages et certaines corniches extérieures sont-ils très endommagés.

FAÇADE OCCIDENTALE.

Cette façade s'élève sur un perron de dix-huit degrés refait en 1866. Le palier eſt large : l'agencement des marches diſpoſées en angle vif, sans entraver la circulation, rend au clergé les plus appréciables services dans les grandes solennités. Le jour de la première communion, rien n'eſt repoſant comme de voir les fillettes, enveloppées dans leur voile blanc, deſcendre lentement les degrés de granit, dont les teintes commencent à s'harmoniſer avec les couleurs rembrunies de la façade.



Fig. 2. — Vue de la Cathédrale d'après un calendrier de 1852.

La façade se diſtingue par son ample et noble simplicité. Quatre contreforts surmontés d'un fronton triangulaire et décorés d'arcatures, de niches et de dais, en marquent les diviſions verticales. Ces niches abritaient des statues. La porte centrale, tracée en arc briſé, a perdu sa riche décoration, son linteau et son trumeau, auquel s'adoſſait peut-être une statue. Un bas-relief, repréſentant probablement le Jugement dernier, recouvrait le tympan à trois lobes, senſiblement plus bas que la griſaille actuelle.

Il eſt facile de se rendre compte de la dimenſion préciſe des anciennes baies, car les deux petites portes ont été encadrées dans la porte moderne. Leurs ferrures ont été reſpectées. Dans l'embraſure de la porte reſtent quelques socles de colonnes recouverts de fleurs de lys et de feuillages de vigne. Ces sculptures sont à comparer avec celles des chapiteaux du porche intérieur. Le 30 novembre 1808 la foudre endommagea cette partie de l'édifice. Pour rendre le portail « plus propre », les marguilliers et le curé, M. Blondel, décidèrent de faire enlever les fragments de sculptures reſtés soit dans les vouſſures, soit sur le tympan. Les parties liſſes reçurent un

décor dans le goût de l'époque, c'eſt-à-dire des peintures rouge, brun et vert du plus pitoyable effet. L'étroit pilier qui séparait les deux vantaux de la porte fut supprimé, soit que la foudre l'eût endommagé, soit qu'il gênât le paſſage du dais dans les proceſſions.

Il eſt intéreſſant de savoir que parmi les sculptures du portail figuraient les signes du zodiaque et les quatre Évangéliſtes. Dans une lettre qu'il écrit à dom Bernard de Montfaucon, religieux de Saint-Germain-des-Prés, à Paris, un bénédictin de l'abbaye du Bec, dom Proſper Taſſin, s'exprime ainſi : « Je me souviens d'avoir remarqué au portail de l'égliſe cathédrale de Liſieux les quatre Évangéliſtes qui ont les têtes des quatre animaux, sous la figure deſquels on croit que l'Écriture nous les déſigne. Saint Jean, par exemple, a une tête d'aigle, etc. S'il eſtoit queſtion d'égliſes et d'égliſes anciennes, votre révérence sçait qu'on n'en trouve point de plus magnifique qu'en Normandie [1]. »

Vraiſemblablement les Évangéliſtes entouraient un Chriſt en majeſté sculpté sur le tympan. Avant les outrageantes et inguériſſables mutilations de la Révolution, l'un des portails de Saint-Taurin d'Evreux offrait au regard un thème décoratiſ analogue. Le bénédictin normand, Louis Le Monnier, signale le fait en ces termes : « Au-deſſous de pluſieurs cintres ornez de beaucoup de figures eſt un Sauveur beaucoup plus grand que le naturel, aſſis, qui donne la bénédiction d'une main et de la gauche tient une grande croix au haut d'un bâton, son auréole eſt comme une croix patée ; ce Sauveur eſt accompagné de cette diſposition * * * * des quatre Évangéliſtes de grandeur humaine, aſſis, qui tiennent chacun un pupitre et qui regardent le Sauveur, mais ces quatre Évangéliſtes ont sur des corps humains des têtes le premier d'un homme, le second a la tête d'aigle, le troisième d'un lion et le quatrième d'un bœuf [2]. »

L'état de lieux dreſſé le 26 février 1784, peu après le décès de Mgr de Condorcet, laiſſe suppoſer qu'il n'y eut jamais de statues entre les colon-

1 Lettre du 18 juillet 1729. *Revue Bénédictine*, année 1911, p. 200. — Georges Huard. *Quelques Lettres de Bénédictins normands*, dans *Baiocana*, 1912, pp. 264-283. Les signes du zodiaque, comme à Chartres, devaient remplir l'une des vouſſures.

2. *Lettre de Fr. Louis Le Monnier à Montfaucon*, 24 septembre 1729, Bibliothèque Nationale Ms fr. 17, 709, F° 174.



Photo Fillion.

FAÇADE OCCIDENTALE

nettes du grand portail : « Nous avons remarqué, dit l'architecte diocésain, qu'il manque au grand portail huit colonnes de pierre avec leurs bases, dont quatre de 7 pouces de diamètre sur huit pieds de haut, non compris les chapiteaux. Les quatre autres de 4 pouces de diamètre[1]. » Comme les deux portes voisines, celle du milieu avait ses voussures supportées par un double rang de colonnettes entièrement dégagées. Le portail occidental de Notre-Dame des Andelys et de l'église d'Eu permettent de se faire une juste idée de l'ébrasement du portail quand il était dans toute sa splendeur.

La statue de grandeur naturelle adossée naguère au trumeau représentait probablement le patron de la cathédrale : saint Pierre. Le 12 septembre 1560 « l'ymagier Estienne reçut une légère rétribution pour avoir faict une main à l'ymaige sainct Pierre du portail de l'église[2] ».

Au-dessus de la porte que nous venons de décrire s'ouvre sous une profonde archivolte portée par six colonnettes une immense fenêtre à trois meneaux feuillagés. Le même parti architectural se retrouve à Sens et à Noyon, à Saint-Pierre-sur-Dives, ainsi qu'aux cathédrales de Bayeux et de Coutances. A Lisieux, le tracé du remplage et sa décoration tourmentée laissent supposer une reprise du XVIe siècle. En 1849, l'architecte des Monuments historiques fit démolir et reconstruire entièrement la fenêtre. M. Danjoy a dû la rétablir telle qu'elle existait lors des travaux et non d'après sa forme primitive.

Depuis 1776 une horloge, dont le cadran est bien visible sur les gravures anciennes, dominait la fenêtre[3]. Œuvre d'Andrieu, de Bonneville-la-Louvet, cette horloge existe encore. En 1842 elle fut cédée par la fabrique à la ville de Lisieux à charge par le Conseil municipal de veiller à son entretien. « La commune fera conduire l'horloge avec une grande régularité[4] de sorte qu'elle marche constamment et qu'elle sonne les heures, les demies, les quarts et demi-quarts. »

Depuis 1852, une galerie fort simple relie les deux tours. C'est de ce

1. *Procès-verbal des Domaines de l'Evêché Le Lisieux 1784*, pièce appartenant à la Bibliothèque de Lisieux.

2. Abel Doynard : *Comptes 1559-1560*. Archives du Calvados.

3. L'Horloge, dans journal *Le Normand*, 9 juillet 1870.

4. *Délibérations de la Fabrique de Saint-Pierre de Lisieux*, 3 avril 1842.

balcon, protégé par une baluſtrade trilobée, que les enfants de la maitriſe Saint-Pierre chantent à Pâques fleuries, au retour de la proceſſion, la douce et grave mélodie du *Gloria Laus*[1]. La terraſſe située entre les tours sert de point d'attache à deux gargouilles au long cou. Elles repréſentent des monſtres hybrides. L'expreſſion de ces chimères eſt vraiment curieuſe. Si elles n'étaient retenues par leurs lourdes ailes de pierre, il semble qu'elles s'élanceraient, prendraient leur vol et emporteraient bien loin la proie qu'elles tiennent sous leurs griffes puiſſantes.

Un ange sonnant de la trompette sert d'amortiſſement au gâble.

Les deux portes latérales encadrent bien le portail principal. Elles présentent, d'ailleurs, le même aspect général. Les touriſtes et les archéologues s'arrêtent plus volontiers devant la porte du bas-côté Sud (fig. 3).

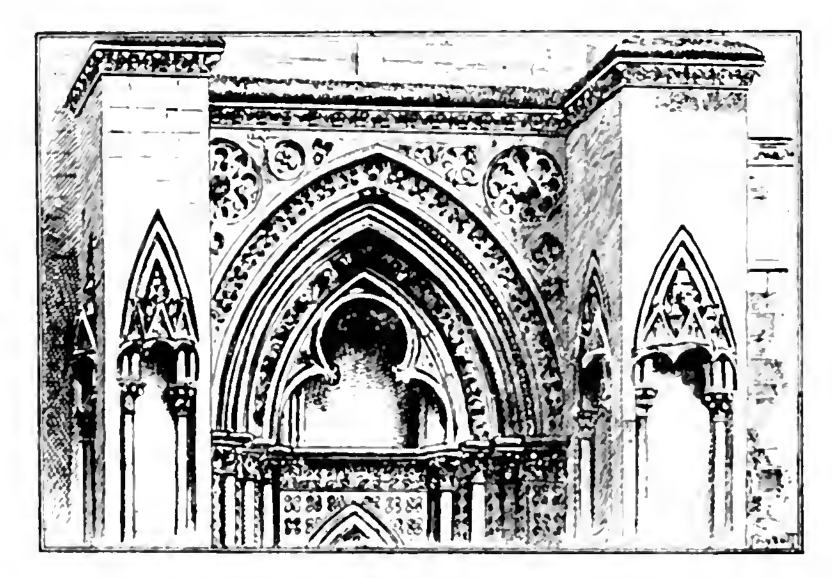


Fig 3 Détail du portail du bas-côté Sud

Cette belle ouverture eſt entourée de trois archivoltes à reſſauts, repoſant sur des colonnettes dégagées. Dans la vouſſure médiane courent des feuillages ajourés du plus gracieux effet. Deux remarquables figurines les soutiennent. Au sommet de la dernière archivolte, deux oiſeaux, étudiés d'après nature, becquètent des raiſins. On les croirait vivants.

Aux chapiteaux des colonnettes formant claire-voie s'accrochent des feuillages nerveux et fins. Sous l'arc trilobé du tympan, se dreſſait une statue dont le dais seul a été épargné.

Au dire de Ruskin : « l'entrée sud-oueſt de la Cathédrale de Liſieux eſt une des portes les plus originales et les plus intéreſſantes de la Nor-

1. « A Liſieux, c'est au-deſſus du portail de l'égliſe, entre les deux tours, en un endroit de là vulgairement appelé « Gloria Las » que les enfants de chœur et les muſiciens chantent le *Gloria Laus.* » Dom Claude du Vert : *Explication des cérémonies de l'Egliſe*, 2ᵉ édition, Paris, 1700, tome II, p. 07. *Compte d'Abel Doynard 1550*, « travaux du coſté du Gloria Laus. »

mandie. » Le couronnement du portail avec ses rosaces, trèfles, quatre-feuilles gravés, fournit à l'archéologue anglais l'occasion d'un dessin schématique vraiment suggestif et de remarques non moins intéressantes sur les principes décoratifs affectionnés des Normands : pénétrations des moulures, intersection d'arcs brisés, emploi des médaillons géométriques. J. Ruskin reproche à l'architecte de Lisieux d'avoir ajusté avec trop peu de correction les motifs sculptés avant la pose. L'ordonnance du portail en souffre un peu, encore que « la composition tout entière se présente d'une façon exquisement pittoresque et riche d'étranges effets de clair et obscur, « the whole disposition exquisitely picturesque and full of strange play of light and shade[1]. »

La porte latérale du bas-côté Nord est moins heureusement encadrée par les contreforts à cause de la proximité de l'ancien palais épiscopal. En 1842 et 1843 le portail nord fut presque entièrement renouvelé à cause de l'imprudence des maçons qui, en travaillant à l'ancien évêché, sectionnèrent par mégarde le soubassement. Presque toute la sculpture a été refaite à cette époque.

L'architecte M. Danjoy a cependant laissé quelques vestiges de l'ornementation ancienne afin de permettre la comparaison entre la sculpture primitive et la nouvelle. Plusieurs chapiteaux finement ouvragés représentent des oisillons voletant sur la feuillée, des souris grignotant des grappes de raisin, des boucs rongeant l'extrémité des branchages, une grenouille se balançant sur une plante d'une belle fraicheur.

Est-il besoin de faire remarquer que l'influence normande a laissé une profonde empreinte sur toute la façade, dans les médaillons tréflés ou quadrilobés, dans le tracé excessivement pointu des arcs brisés, dans la disposition en claire-voie des colonnettes des ébrasements, dans la dimension amplifiée et les gorges feuillagées de la grande fenêtre, dans la multiplicité des arcatures purement décoratives, tous détails qui, visiblement, procèdent de l'école régionale. A la cathédrale de Séez, à l'abbaye d'Ardennes, près Caen, à Ussy, au portail Saint-Jean de Notre-Dame de Rouen, le plan et

1. John Ruskin : *The Seven Lamps of Architecture*, in-8°, London : G. Routhedge et Sons Limited, New-York : E.-P. Dutton et C°, pp. 97 et 98.

les formes ornementales ne sont-ils pas interprétés d'une façon presque identique ?

LES TOURS.

La façade est surmontée de deux clochers d'inégale élévation et d'inégale beauté. Le corps carré des tours, sensiblement plus large que les bases, déborde partiellement sur le pignon central. Autant la tour du Nord est élégante, autant sa voisine parait sévère et lourde. L'une date de la belle époque gothique, du XIIIe siècle, et l'autre malgré son aspect roman ne remonte qu'au XVIe siècle. Dans la magnifique conférence qu'il a consacrée aux clochers de façade et aux tours lanternes du Calvados, M. Eugène Lefèvre-Pontalis a fait observer que « l'ancien évêché de Lisieux avec ses tristes flèches recouvertes d'ardoises ne possède que trois tours remarquables, celles de sa cathédrale[1] ».

La Tour du Nord se dresse à quarante mètres au-dessus du niveau de la place Thiers. Cette superbe tour aux lignes impeccables est un pur chef-d'œuvre d'élégance, de simplicité et d'harmonie. Elle s'appuie sur un socle en glacis recouvert d'imbrications. Sur chaque face du corps carré s'ouvrent deux lancettes refendues en deux ouvertures secondaires par une fine colonnette aux chapiteaux épanouis en crosses végétales. Suivant l'habitude des architectes normands, l'allongement de ces baies géminées est très considérable. Elles sont encadrées d'arcatures en tiers-point. Une suite de quatre-feuilles gravés tapissent les écoinçons. Des colonnes d'angles viennent adoucir les arêtes du corps-carré. Cette disposition a des analogues dans quelques édifices de la région, notamment à Saint-Pierre-sur-Dives, à la cathédrale de Bayeux (clocheton du transept), à Bazenville, Bernières et Ifs.

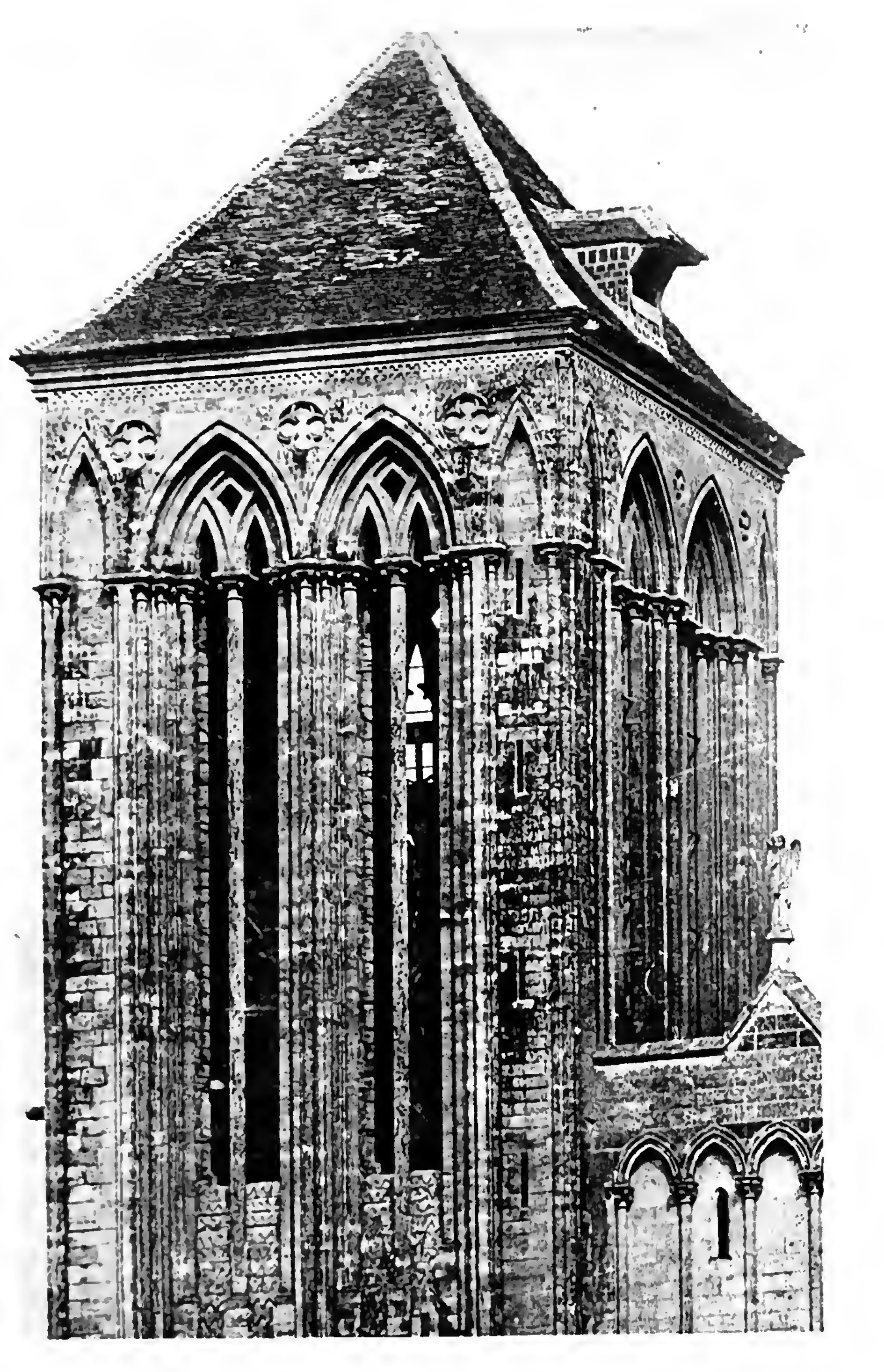
Des losanges curvilignes ornent le bandeau qui supporte la toiture à quatre pans. Tout porte à croire que le clocher Nord n'a jamais reçu de couronnement en pierre. La légende s'est efforcée de donner à cette anomalie une explication. Cette légende, rédigée au XVIe siècle et remise en vogue vers 1840, a pu satisfaire l'imagination populaire, toujours avide de détails pittoresques. En réalité elle est dénuée de toute vraisemblance[2].

1. *Congrès Archéologique de 1908*, t. II, p. 652.
2. *Almanach de Lisieux.*

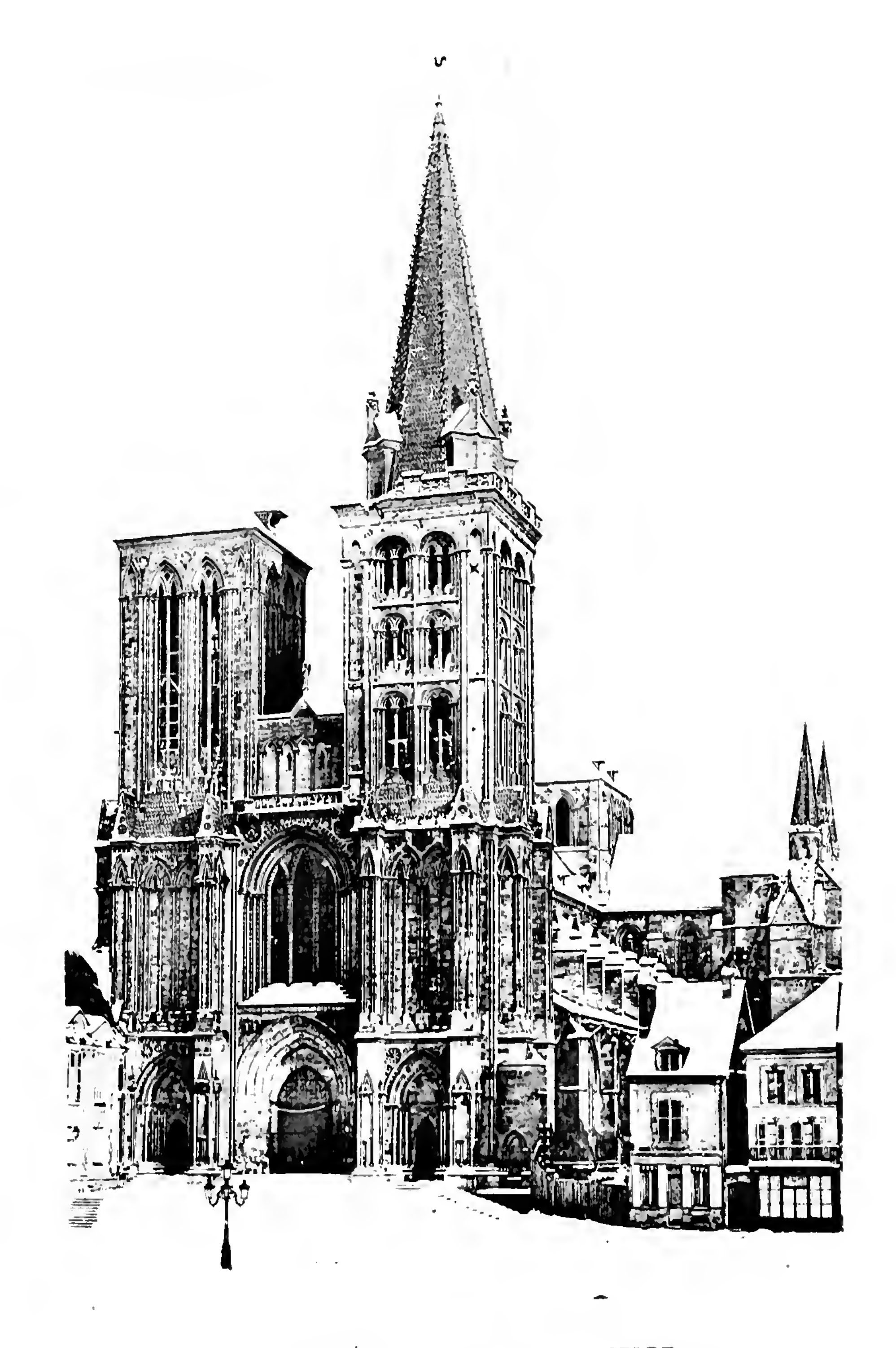


Cl. des Monuments historiques

PORTAIL DU BAS-COTÉ SUD



LA TOUR DU NORD



LA CATHÉDRALE SOUS LA NEIGE

La partie de la tour Nord enclavée dans l'ancien palais épiſcopal offre un intérêt archéologique exceptionnel. En effet, de ce côté, le second étage de la tour comporte une décoration d'une richeſſe surprenante. La cathédrale servait de mur de fond à une vaſte salle gothique où l'évêque de Liſieux recevait ses hôtes de marque et son nombreux clergé dans les circonſtances solennelles [1]. A en juger par les veſtiges reſpectés par le temps et les hommes, la salle gothique surpaſſait en beauté les parties les plus ornées de la cathédrale elle-même. Des arcatures décoratives d'un joli travail s'alignent tout le long de la muraille. Des roſaces profondément fouillées rempliſſent les tympans. Les archivoltes, très moulurées, comportent une série de gorges bien accuſées. Les chapiteaux revêtent leur corbeille de feuillages traités au naturel. Le bandeau fleuri qui réunit les arcatures semble soulevé par un vent aſſez vif. Parmi les feuilles qui friſſonnent se détache une tête d'homme. Évidemment, toutes les sculptures furent exécutées avant la poſe, car certains médaillons n'ont point trouvé la place exacte qui leur convenait. Sachant parfaitement que les invités des évêques arrêteraient volontiers leurs regards sur le mur de fond de la salle gothique, le maître d'œuvre du XIII[e] siècle mit tout son talent à l'embellir. Les dévôts de la cathédrale, déſireux de juger par eux-mêmes l'ornementation végétale qui nous occupe, devront gagner les greniers du Palais de Juſtice. La viſite achevée, une autre surpriſe les attend, à condition de s'aventurer juſque sous les combles de l'aile établie en bordure de la place Thiers. Un eſcalier de trois ou quatre marches y donne accès. Sous cet eſcalier règnent encore des arcatures décoratives toutes pénétrées de la tradition normande. A quelle conſtruction appartiennent ces membres d'architecture? Eſt-ce à la cathédrale? Eſt-ce au palais épiſcopal? Nous laiſſons à de plus habiles que nous le soin de réſoudre ce problème troublant (fig. 4).

La Tour du Sud. Une maçonnerie ancienne renforcée par des cordons de briques très larges sert en partie de soubaſſement à la tour du Sud. Quelques pierres dures et réſiſtantes protègent et encadrent cette subſtruction gallo-romaine, la déſignant à l'attention des viſiteurs.

Viollet-le-Duc a remarqué que pluſieurs cathédrales furent édifiées sur

1. Archives du Calvados. *Comptes de la Fabrique*, par J. Britoms, 28 avril au 3 mai 1505.

l'emplacement des batiments dépendant à l'origine du domaine public romain. Cette obſervation ne s'applique-t-elle pas à l'égliſe Saint-Pierre ? Les patientes inveſtigations de MM. Bouet, A. de la Porte, de Formeville, H. et A. Moiſy, A. Pannier, Ch. Vaſſeur et Raymond Lantier ont établi d'une façon certaine que le Liſieux d'aujourd'hui était habité au IVᵉ siècle.

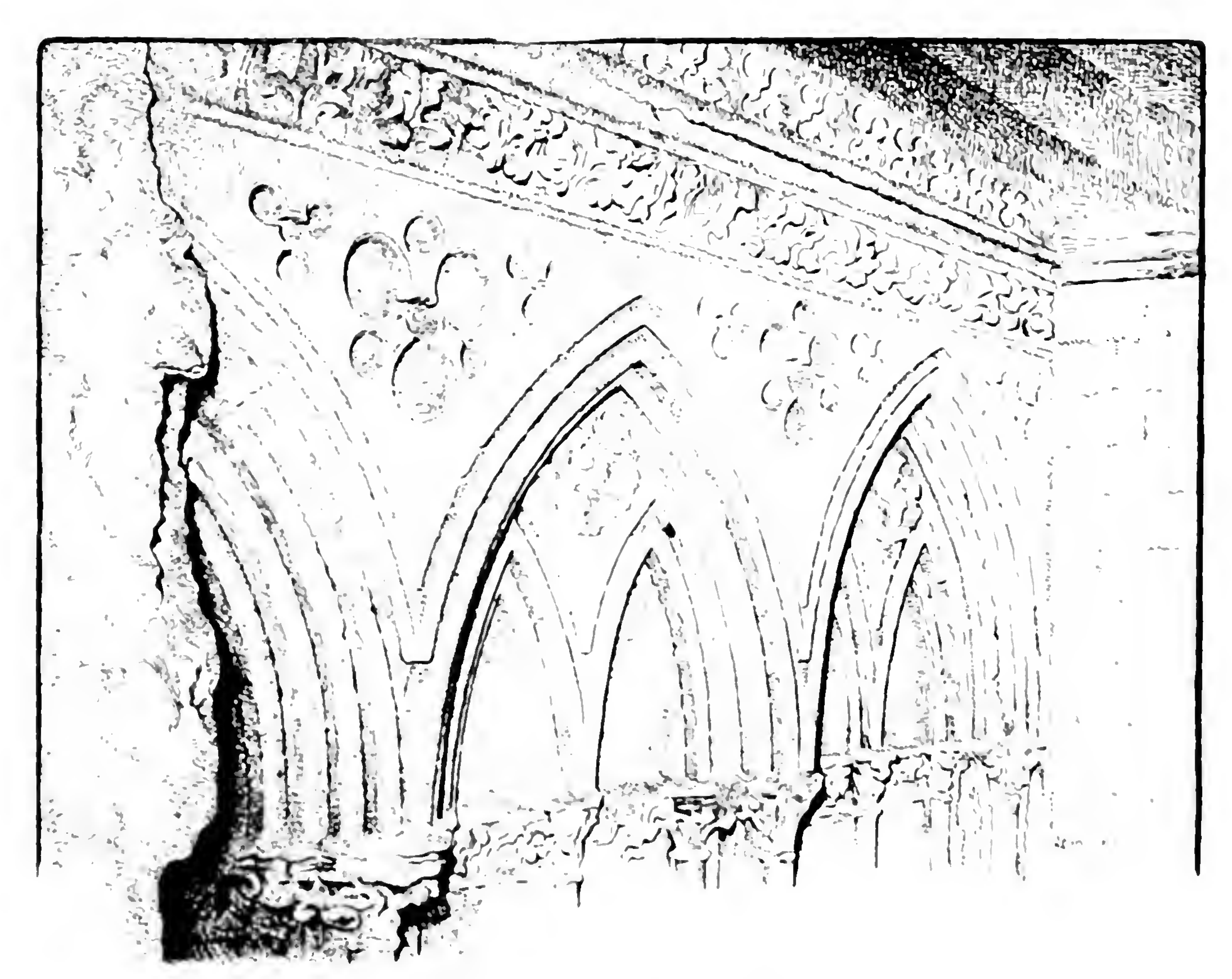


Fig. 4. — Arcatures de la salle gothique.

L'emplacement sur lequel se dreſſe la cathédrale semble bien avoir fait partie de l'enceinte militaire gallo-romaine. Les murs retrouvés au moment de la conſtruction de la Banque de France et de l'Hôtel des Poſtes confirment pleinement cette suppoſition [1].

1. R. Lantier : Liſieux gallo-romain dans *Etudes Lexoviennes*, I, 1915, Caen, Jouan, in-4°, pp. 94 et 95. — Ch. Vasseur : *Bulletin Monumental*, t. XXVI, 1880, pp. 314-322.

Il eſt vraiſemblable que primitivement les corps carrés des clochers préſentaient la même silhouette élégante, les mêmes baies allongées, le même remplage. L'élancement démeſuré des grandes ouvertures aura donné des inquiétudes pour la solidité de la tour Sud. Au xvie siècle, l'architecte de la cathédrale aura recoupé les feneſtrages du xiiie siècle par trois baies en plein cintre séparées par des meneaux imbriqués. Ces traverſes jouent le rôle d'étréſillons; larges et puiſſantes, elles sont capables de réſiſter au poids énorme que le maître d'œuvre voulut leur impoſer. Ce n'eſt là qu'une hypothèſe, mais bien plauſible et propoſée par des archéologues diſtingués, spécialement par MM. Lefèvre-Pontalis et Serbat[1]. La décoration des écoinçons des baies supérieures, les colonnes d'angle, les longues arcatures d'encadrement confirment cette ingénieuſe explication et semblent indiquer que la tour Sud fût bâtie sur le modèle de sa voiſine. L'hiſtoire locale nous apprend d'ailleurs qu'en 1367 et plus tard, en 1485, la tour méridionale menaçait ruine. La pierre s'effritait, certains déſordres s'étaient produits dans la conſtruction, des caſſures, puis des lézardes sérieuſes apparaiſſaient autour des longues baies du xiiie siècle. Vers la fin d'octobre 1485, maçons et charpentiers préparèrent un ſyſtème aſſez complexe d'étréſillonnements deſtiné à enrayer la pouſſée latérale des murs. A cet effet, « l'horlogier et serrurier » de Saint-Jacques entoure les quatre angles de la tour de vigoureux cercles en fer. La pouſſée verticale de la pyramide eſt neutraliſée à l'aide d'énormes piles de bois diſpoſées sous la partie supérieure des fenêtres. Malgré cette armature tant intérieure qu'extérieure, l'évêque Etienne Bloſſet de Carrouges et le chapitre de la cathédrale ont encore des inquiétudes. Le soutènement leur parait inſuffisant, une conſultation d'hommes compétents est décidée. Le 24 mai 1487 trois charpentiers de renom : Jehan le Meneſchier, Jehan le Saulnier, Thomas Leportiers, après avoir examiné la « haulte tour », réclament en effet de nouvelles meſures de sécurité, sinon, en cas de catastrophe, les cloches pourraient être totalement briſées.

A la suite de ces recommandations, une épaiſſe voûte de bois fut jetée

1. M. de la Rocque, architecte de la Cathédrale, eſtimait au contraire que la tour du Sud avait dès l'origine des baies en plein cintre sur chaque face. Cette opinion eſt partagée par plusieurs érudits lexoviens bien au courant des diſcuſſions hiſtoriques et archéologiques soulevées par l'étude de la cathédrale Saint-Pierre.

sur le beffroi. Au cas où le clocher viendrait à s'écrouler, la magnifique sonnerie resterait indemne. Les événements devaient montrer la haute sagesse de cette prévision des charpentiers lexoviens.

Le 16 mars 1553, veille de la fête Saint-Patrice, vers quatre heures de l'après-midi, *« la grande tour de pierre en forme de pyramide estoit tombée et avoit ruiné, gasté et démoly partie de la dicte église »*. Un témoin oculaire, Pierre Levesque, nous a détaillé les cruelles conséquences de la chute du clocher Sud. Si le récit n'est pas très coloré, il a du moins le mérite de la précision. Au jour le jour le diligent fabriquier de Saint-Pierre marque consciencieusement l'état de la dépense.

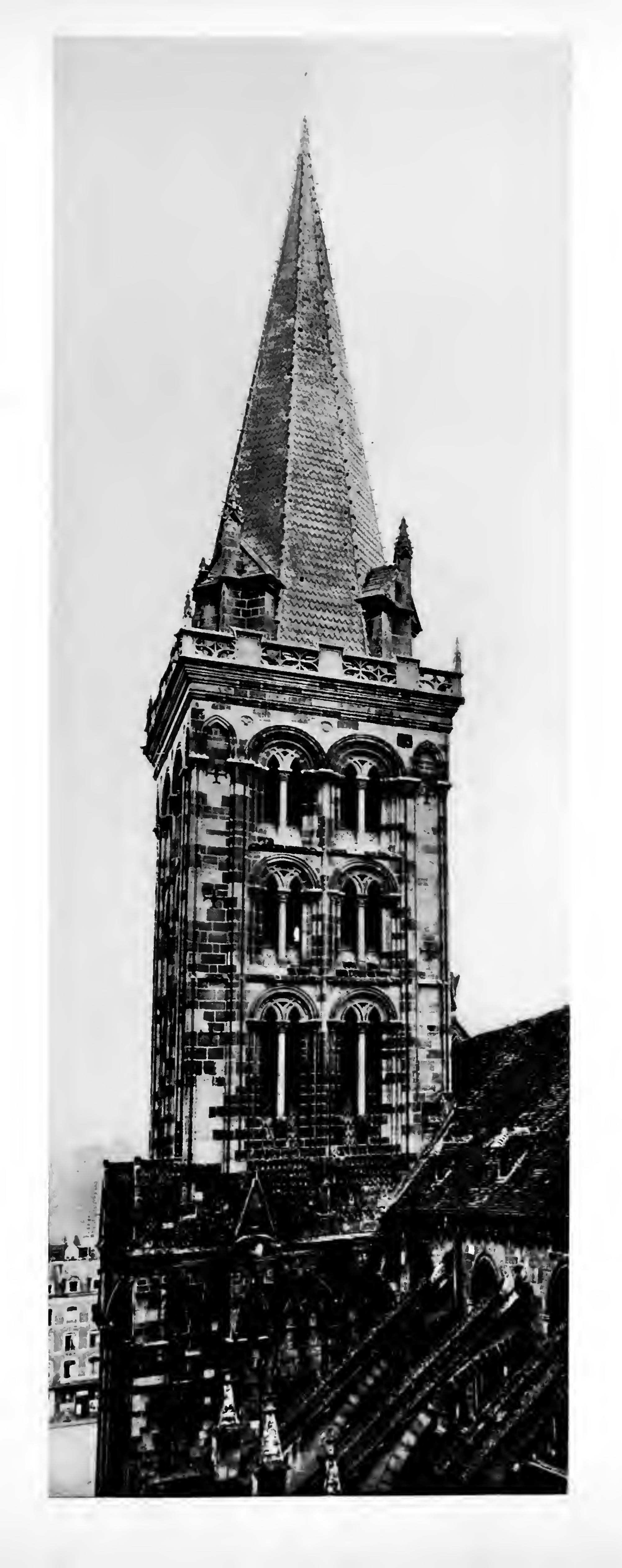
Dans sa chute, la flèche Sud endommagea gravement plusieurs édifices voisins. L'habitation d'Adrien Lehoux fût même complètement ensevelie sous les décombres. Conscients de leurs responsabilité, les chanoines s'empressèrent de lui procurer une autre maison.

Les porches, les trois premières travées de la nef, les verrières et les voûtes de plusieurs chapelles, les couvertures et quelques arcs-boutants subirent de fâcheux dommages. Des débris de toute sorte jonchaient le parvis et le dallage du vaisseau central. Des morceaux de grisaille, des débris de médaillons et de bordures, des plombs tordus par le choc craquaient à tout instant sous les pas.

Huit jours après cette « grande et importable ruine » c'était Pâques, la plus triomphale de toutes les fêtes. En ce beau jour, la plupart des Lexoviens tenaient à assister à l'office pontifical. Aussi Messieurs du chapitre se hâtèrent-ils de faire déblayer l'intérieur de « leur église ». André Goffet, maître-maçon, et une équipe de manœuvres se mirent résolument à l'œuvre. Les solennités pascales terminées, les charpentiers, maçons, couvreurs, verriers commencèrent les réparations indispensables. Les arcs-boutants du côté du palais épiscopal furent consolidés. On restaura les verrières des chapelles Saint-Denis et Saint-Michel. Dans la dernière semaine de juin les travaux de déblaiement étaient terminés. Il n'avait pas fallu moins de douze cents livres pour les accomplir. [1]

A l'approche de l'hiver il importait de mettre à l'abri des intempéries

1. *Compte de G. Levesque*, 1er novembre 1553 à même jour 1554.



le corps carré de la tour. Une charpente en bois et une couverture de chaume y pourvurent ; même pendant les plus mauvais jours, les ouvriers travaillèrent avec persévérance, arrivant très tôt, repartant très tard. Le 7 novembre, le comptable de la fabrique verse au cirier « par dix livres de chandelle pour éclairer aux machons ». Tous ces travaux demandaient du temps et beaucoup d'argent. Or, la fabrique était pauvre. En 1385, l'évêque Guillaume d'Estouteville lui avait fieffé environ quatre-vingt-dix livres de rente. Maigres ressources pour entretenir un édifice aussi vaste que Saint-Pierre. Depuis 1367 il y avait bien à l'entrée du chœur un tronc destiné à recevoir les offrandes volontaires des fidèles : dans les années heureuses ce tronc pouvait produire environ quatre livres de revenu, somme assez modique. Les donations, les droits sur les sépultures et les inscriptions funéraires ne pouvaient non plus fournir de bien larges subsides. Le principal bailleur de fonds, c'était l'évêque. Il est curieux de constater que le chapitre, si jaloux et si fier de ses prérogatives dans la cathédrale, n'était jamais pressé de la réparer quand elle menaçait ruine. Très au courant de ses droits, il feignait d'ignorer ses devoirs.

Par acte passé le 21 décembre 1555 devant Michel Lailler et Olivier Carrey, tabellions, l'évêque Jacques d'Annebault consacre son fief de la Gouyère, situé à Bonneville-la-Louvet, à la réfection de la tour [1]. Le souverain pontife Paul IV daigna stimuler les libéralités des Lexoviens par des indulgences. Ces pardons et jubilés, de 1555 à 1559, produisirent environ six cents livres [2]. Des quêtes générales eurent lieu, la fabrique reçut quelques legs ; enfin, après de longues hésitations, le chapitre consentit également à contribuer aux réparations en abandonnant les légères redevances que, de temps immémorial, chaque église et chaque paroisse lui versaient à l'époque de la Pentecôte.

Avant de reconstruire un clocher, il convenait d'abord de réparer les dégâts survenus dans les voûtes. Tel fut l'avis unanime de l'évêque et des chanoines. Les dévastations des Protestants devaient retarder jusqu'en 1579 la réfection de la flèche. Pendant vingt-deux années, les maçons s'y

1. Acte original. Archives départementales. *Fabrique de la Cathédrale*, 1re liasse.

2. *Comptes de Pierre Levesque et d'Abel Doynard* (1555 à 1557).

employèrent aſſez irrégulièrement. Il eſt vrai que chaque hiver la neige et le froid obligeaient les ouvriers à l'inactivité. En 1588, les sculpteurs travaillèrent la rangée de quatre-feuilles ajourés qui sert de baluſtrade au clocher. Les panneaux de pierre pleine, intercalés entre les quatre-feuilles, reçurent une décoration héraldique. Au début du XIX[e] siècle des perſonnes âgées nommaient encore cette baluſtrade : la galerie des armoiries. Pour l'exécution de ce travail d'art, le chapitre de Saint-Pierre se mit en rapport avec une célébrité lexovienne, Marin Bourgeoys, dont l'attachante phyſionomie, « l'induſtrye et savoir en l'art de painture » ont été récemment mis en relief par M. Georges Huard[1]. Quels blaſons précis le peintre esquiſſait-il sur la baluſtrade crénelée? Il eſt bien difficile de le savoir.

Quatre lourds clochetons, d'une forme inuſitée, contournent la flèche, dont les arêtes sont agrémentées de crochets et les huit pans recouverts d'imbrications de faible relief.

En 1901 et 1902 d'importants travaux de reſtauration ont été exécutés sur cette partie de la cathédrale, sous la direction éclairée de M. de La Rocque, architecte des Monuments hiſtoriques. La symétrie de l'échafaudage établi pour la circonſtance, sa quaſi-élégance, sa légèreté, ont été admirées des connaiſſeurs.

Pour perpétuer le souvenir de cette récente reſtauration, une plaque commémorative a été placée dans la corniche de la tour Sud (façade oueſt). Sur cette plaque en plomb a été gravée l'inſcription suivante :

« La tour Sud de l'égliſe cathédrale Saint-Pierre a été resſtaurée en 1901 et 1902.

« M. Henry Chéron, étant maire ;

« M. l'abbé Ducellier, curé-doyen de Saint-Pierre ;

« M. Simon, préſident du Conseil de fabrique ;

« M. de La Rocque, architecte en chef des Monuments hiſtoriques ;

« M. Lucas, architecte inſpecteur ;

« M. Prévoſt, entrepreneur. »

1. *Bulletin Société Hiſtorique Liſieux, 1913*, n° 20, pp. 5 à 37.

LES MURS LATÉRAUX. ARCS-BOUTANTS & CONTREFORTS.

Conftruits en moyen appareil, les murs de la cathédrale Saint-Pierre n'ont guère d'autre ornement que les légères colonnettes à bagues encadrant les fenêtres. Le tailloir de chaque chapiteau se prolonge en cordon. La toiture s'appuie sur une corniche confiftant en une tablette saillante portée par des corbeaux de faible dimenfion. Des modillons à têtes étranges efquiffent de plaifantes grimaces ou bien encore semblent faire de prodigieux efforts pour empêcher la corniche de s'abîmer dans le vide. Comme à Laon et à Noyon, la décoration romane aux formes circulaires se retrouve dans ces encorbellements, spécialement dans les annelets. Le long du déambulatoire, du chevet et des chapelles, les corbeaux sculptés font place à une mouluration horizontale.

Pour neutralifer la pouffée latérale développée par les croifées d'ogives, des étais obliques aux reins puiffamment maçonnés viennent épauler les arcs doubleaux des voûtes. Les arcs-boutants prennent leur point d'appui d'une part sur de solides contreforts et d'autre part sur une colonne à demi engagée dans les murs, indice certain de leur ancienneté. La pouffée des voûtes est ainfi progreffivement tranfmife au sol comme par une cafcade de pierre. Afin de rendre impoffible le gliffement des affifes supérieures des contreforts, les architectes du XIXe siècle les ont chargées le long de la nef de petites piles surmontées de flèches et autour du chœur et du chevet d'un pinacle fleuronné (fig. 5). La plupart des glacis des arcs-boutants sont tapiffés d'imbrications. De chaque côté de l'églife, à la naiffance de la courbe de l'abfide, s'élèvent des contreforts plus épais. Ils abritent un efcalier. Cette particularité eft, selon Viollet-le-Duc, l'une des caractériftiques des cathédrales de Normandie [1]. Si la charpente des bas-côtés eft sans intérêt, la charpente de la nef et des croifillons eft remarquable : elle eft compofée de chevrons portant ferme. Primitivement, des tuiles diverfement

1. Deux tourelles d'efcalier analogues s'obfervent à la Trinité de Fécamp, à l'Abbatiale d'Eu, à Saint-Georges de Bofcherville, à l'Abbaye-aux-Dames à Caen, à N.-D. de Rouen, à Saint-Etienne de Caen. Aux cathédrales de Bayeux et Coutances, les tourelles sont au nombre de quatre.

nuancées recouvraient la toiture de la cathédrale. Quand, par un beau soleil, on fait l'aſcenſion de la tour Sud, il n'eſt pas rare d'apercevoir des scintillements imprévus et charmants : ce sont d'anciennes tuiles verniſſées qui provoquent les mille jeux de la lumière. Lorſque toute la couverture était ainſi colorée, c'était une vraie fête des yeux. Les verts, les bleus profonds, les rouges de pourpre s'harmonisaient si joliment !



Fig. 5 — Pinacle fleuronné du chœur

LE PORTAIL DU PARADIS.

Le porche latéral du croiſillon Sud s'appelle « portail du Paradis », sans doute parce qu'il s'ouvre sur la petite rue de ce nom. Il fut certainement élevé dans le dernier tiers du XIIe siècle comme il est aiſé de s'en convaincre par l'examen attentif de la sculpture. Quoique aſſez défiguré par des refaçons et des remaniements divers, ce très sévère morceau d'architecture s'impoſe à l'attention des archéologues. Quand un habile photographe eſſaie de reproduire le portail du croiſillon Sud, à son grand étonnement, l'image obtenue subit toujours une déformation fort prononcée. Elle est inévitable ; elle tient au monument lui-même. Édifié sur un terrain mouvant, à proximité de l'enceinte



ARRIÈRE-CHŒUR DE LA CATHÉDRALE

Photo Tribouillard.

LE PORTAIL DU PARADIS

militaire, cette façade a perdu son équilibre et s'eſt écartée de l'aplomb que lui donna le maître primitif.

Tout au bas de la façade s'ouvre une porte entourée de trois archivoltes à moulures toriques. Trois colonnettes saillantes et trois fûts en délit rempliſſent l'ébraſement. Des crochets ornent les chapiteaux. Au-deſſus de la porte, court une double rangée d'arcatures dont l'archivolte supérieure est refouillée de palmettes exquiſes. Des bandeaux peu saillants et de profils aſſez sobres servent de ligne de démarcation entre les deux zones décoratives. Le premier regiſtre comporte d'élégantes lancettes géminées; le second rappelle davantage les procédés de la période romane. L'heureux avancement des arcatures donne de la légèreté à la façade et remplit agréablement l'auſtère nudité du mur. Malheureuſement les contreforts d'angle maſſifs et largement empattés projettent trop d'ombre sur l'ensemble de la décoration et alourdiſſent la silhouette générale du portail.

Pendant la guerre de Cent ans, des fortifications protégées par des foſſés profonds avaient été creuſés autour de la cathédrale et du manoir épiſcopal. En cas d'alerte, les habitants de Liſieux et des faubourgs venaient chercher abri et protection dans cette enceinte flanquée de tours et de casemates [1]. Les foſſés paſſant trop près du portail méridional provoquèrent un fléchissement dans les fondations. La façade surplombait de 3 centimètres par mètre sur la place Saint-Pierre (c'est-à-dire sur l'emplacement actuel de la rue du Paradis). Pour enrayer cette effrayante pouſſée du croiſillon sud, l'architecte commença par combler les vaſtes foſſés défenſifs. Une grande quantité de terres apportée en toute hâte vint conſolider le soubassement du portail. Il en réſulta un notable exhauſſement du sol extérieur. Au lieu de monter pour entrer dans l'égliſe de ce côté, il fallut déſormais deſcendre pluſieurs degrés. Non content de cette surélévation donnée au sol, Guillemot de Samaiſon, maiſtre maçon de l'égliſe Saint-Jacques, de 1488 à 1506, réſolut d'épauler la façade à l'aide de vigoureux éperons. C'était le seul moyen de la préſerver d'une ruine certaine. Un tel expédient, s'il aſſurait la stabilité de la maſſe, devait fatalement compromettre l'harmonie des

1. « Ou quel chaſtel le peuple de la ville de Liſieux et d'environ a accouſtumé soy retraire et avoir son refuge en cas de néceſſité et de péril. » (*Cart. de Thomas Basin*, F° 6.)

lignes d'architecture. En 1909, lorſque le miniſtère des Beaux-Arts a renouvelé cette partie de l'égliſe, en démoliſſant l'extrême pointe des contreforts, les maçons ont retrouvé non seulement les amorces de la galerie primitive mais encore pluſieurs arcatures aveugles (fig. 6) du XIIe siècle et l'arc de décharge de la même époque. Sa décoration rappelle les derniers reflets de l'art roman (fig. 7).

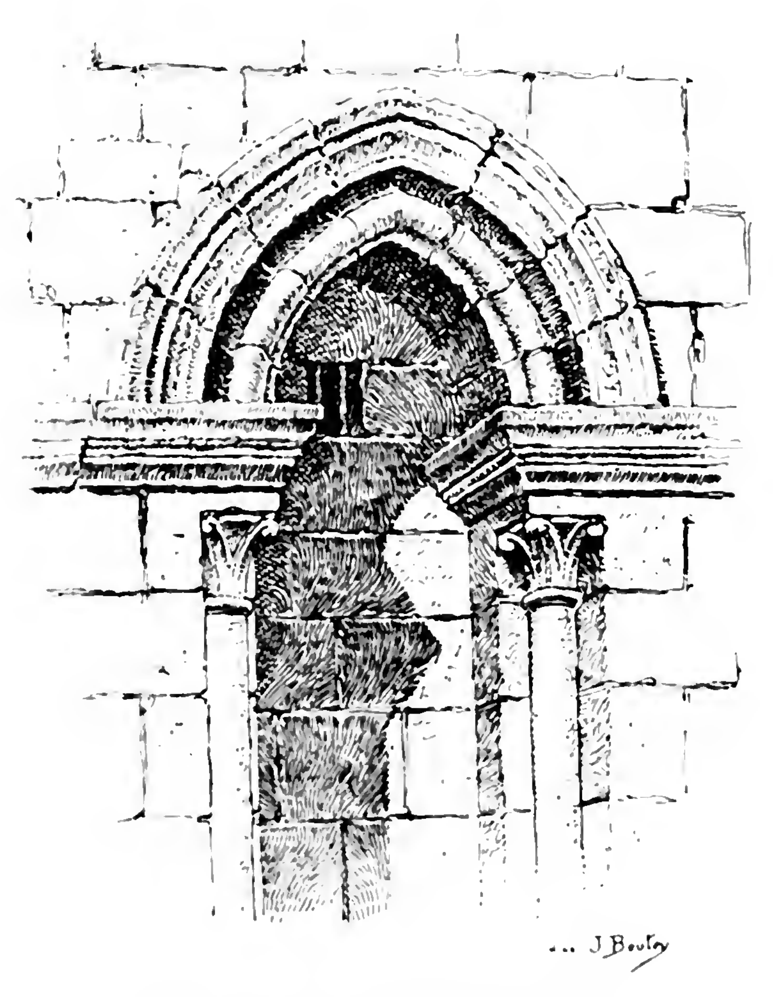


Fig. 6 Arcature aveugle, croisillon sud

En 1841 et 1842, M. Danjoy a pris la précaution de soulager les éperons du XVe siècle à l'aide d'armatures en fer d'un poids supérieur à deux mille kilogrammes. De puiſſantes pièces de ce métal pénètrent dans l'intérieur des voûtes et attirent la façade vers l'intérieur pour l'empêcher de s'échapper bruſquement dans le vide. Malgré ces meſures de sécurité, malgré les récents travaux de 1909, un mouvement de déſagrégation lente s'opère encore du côté du portail du Paradis. Pour le conſtater, il suffit de regarder attentivement les murs intérieurs à la naiſſance du triforium, proche l'entrée du déambulatoire, une caſſure de pluſieurs centimètres de longueur eſt bien apparente. Depuis 1911 elle ne ceſſe de s'agrandir.

La façade méridionale de Saint-Pierre pourrait être comparée avec le chevet droit de Laon, soutenu par de robuſtes contreforts surmontés de pinacles, percé à la partie inférieure par trois hautes lancettes. L'ordonnance générale se reſſemble singulièrement. Cependant, à Liſieux, il n'y a pas de roſe dans la décoration.

LE CHEVET DU CROISILLON NORD.

Plein de force et d'énergie austère, contrebuté par des contreforts d'angle assez saillants, le chevet du croisillon nord n'a point de portail. Trois hautes fenêtres en tiers-point dominent un soubassement très élevé dont les murs sont percés de deux baies également en tiers-point. Deux flèches octogonales, dont les assises présentent des arcatures dépourvues de colon-

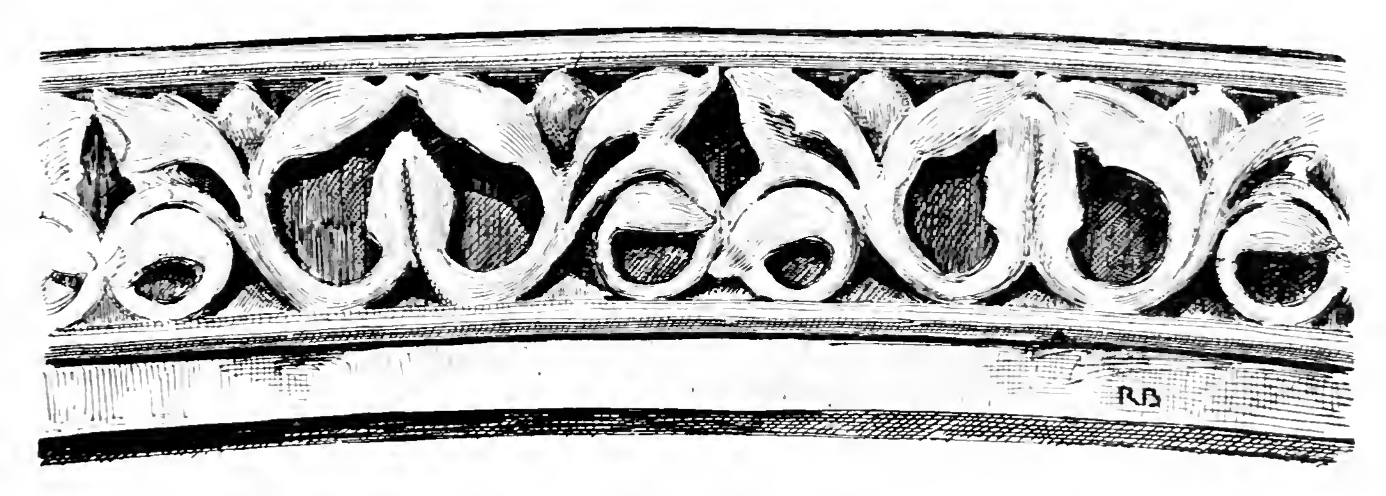


Fig. 7. — Arc de décharge, croisillon sud.

nettes, couronnent les épais contreforts. Malgré sa nudité sévère, le chevet nord s'harmonise agréablement avec l'ossature de l'église et donne à sa silhouette extérieure une note grave qui rappelle la technique romane. M[lle] Vassal nous a dessiné très joliment ce coin de la cathédrale trop peu remarqué des visiteurs.

LA TOUR LANTERNE.

Aux XII[e] et XIII[e] siècles les constructeurs normands ont montré un goût décidé pour les tours centrales. Ils aimaient ces hauts clochers, dont la masse se profilait au point d'intersection des transepts. En passant du roman au style nouveau, les architectes ne voulurent point renoncer à leurs tours-lanternes, dont la carrure puissante produisait des oppositions intéressantes, des jeux de ligne et des jeux de lumières remarquables, en évitant que les

faces latérales des églises ne se dressent comme les murs d'une maison ordinaire, brusquement et sans variété. M. Lefèvre-Pontalis estime que la tour-lanterne de la cathédrale de Lisieux n'était pas prévue à l'origine [1]. L'examen du monument rend cette hypothèse plausible. A l'intérieur plusieurs colonnes d'angle ne supportent aucune charge, aucune poussée verticale de la voûte. La tour centrale a pu être ajoutée à la partie française de la cathédrale par le constructeur du début du XIIIe siècle, soucieux d'imprimer à son travail un accent local et bien normand.

Flanquée de contreforts à ressauts, la tour-lanterne est ajourée de deux fenêtres en arcs brisés sur chacune de ses faces. Aux angles, une longue colonnette à bagues monte jusqu'à la corniche. Une tourelle ronde, décorée à sa partie supérieure d'étroites arcatures sans colonnettes, se dresse à l'angle nord-ouest. Sa flèche couverte d'ardoises est amortie par un fleuron. Un double rang de bâtons brisés sert de corniche à la tour. Des quatre-feuilles gravés occupent les écoinçons formés par les fenêtres et les arcatures aveugles qui les séparent.

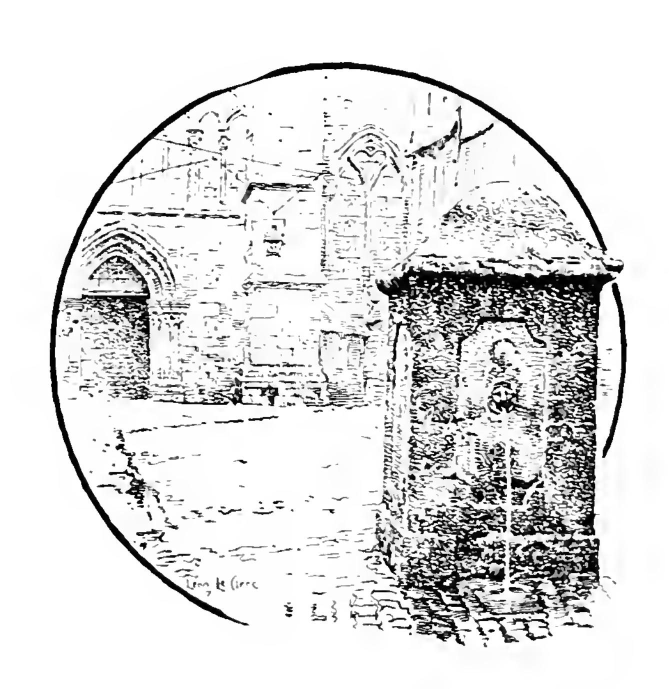
Une simple toiture à quatre pans, en charpente couverte d'ardoises, remplace la svelte pyramide en bois revêtu de plomb dont l'élégante silhouette pointait bien haut par-dessus les allées et les manoirs humblement réunis au pied de la cathédrale. Au déclin du XVIIIe siècle, une seule cloche surnommée la « cloche des chanoines » séjournait encore dans la tour-lanterne. Elle était destinée à convoquer les réunions capitulaires.

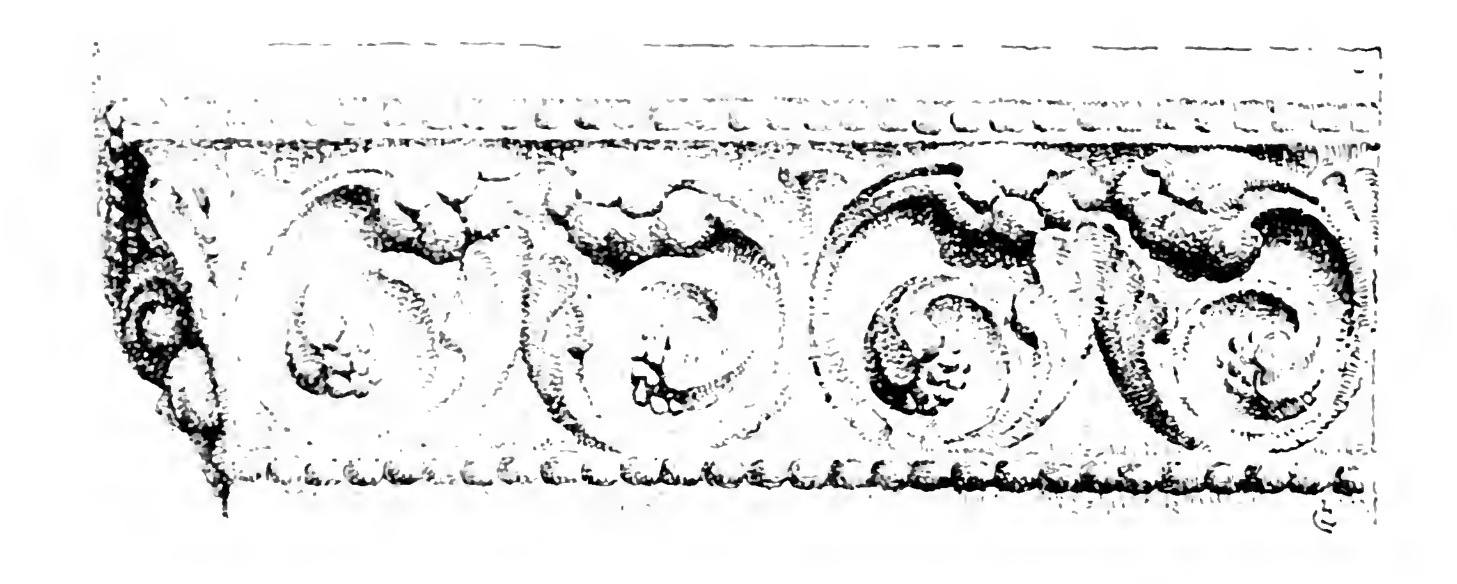
Sous l'épiscopat de Thomas Basin, au XVe siècle, les murs extérieurs de la tour centrale furent complètement restaurés. Les comptes du fabriquier, Guillaume Guéroult [2] (1451-1452), apportent à ce sujet d'intéressantes précisions. La face nord était particulièrement délabrée. Quarante-huit jours de travail suffirent à l'appareilleur Béroult pour remettre à neuf la base de la tour. Comment ne pas admirer la conscience de ce maitre-ouvrier ? Redoutant que la démolition des murailles ébranlées n'occasionne de graves dommages aux croisées d'ogives du croisillon nord, l'entrepreneur recommande à ses manœuvres de disposer sur les voûtes des nattes usagées et des

1. *Congrès Archéologique de Caen*, *1909*, t. II, p. 675.

2. Comptes de Guéroult, Archives du Calvados, et Quicherat, Thomas Basin, t. IV, p. 199.

claies « *afin que les pierres et le grougin et le mortier qui cherroient de haut de ladite lanterne en machonnant ne fiſſent pas si grant dommage à la tieulle comme ils euſſent peu faire* ». En 1869, l'architecte chargé par le gouvernement impérial de reſtaurer la tour centrale, M. Millet, a découvert à la baſe du contrefort sur lequel s'appuie le premier l'arc-boutant du chœur (côté nord), une pierre sculptée offrant les armoiries de Thomas Basin, nouvelle preuve indéniable du zèle mis par ce prélat à employer pour la réparation de sa cathédrale la part qui lui revint dans la succeſſion de son prédéceſſeur Paſquier de Vaux.





L'INTÉRIEUR

LE NARTHEX

Pour apprécier comme il convient l'auſtère beauté de la cathédrale Saint-Pierre, il eſt préférable d'entrer par le grand portail. Quand le regard s'arrête sur les gros piliers de la nef, l'effet eſt conſidérable. La longue série des puiſſants supports fait penſer à une rangée de colonnes antiques. Comme ces piles s'appuient fortement sur le sol! On sent qu'elles sont faites pour porter et qu'elles réſiſteront indéfiniment au poids énorme que le maitre d'œuvre voulut leur impoſer. Parmi les grands édifices de la première époque gothique, la nef de Liſieux se diſtingue par son harmonieuſe unité, son style impeccable et un peu nu, et par la simplicité de ses lignes. Clarté et force, plus de profondeur que d'envolée, telle nous parait être l'impreſſion d'enſemble.

La nef eſt d'une médiocre largeur, mais ce défaut ajoute à l'idée de profondeur qu'elle suggère dès le premier coup d'œil.

Suivant une tradition aſſez fréquemment suivie par les architectes romans, une sorte de veſtibule, preſqu'une petite égliſe précède la grande égliſe. Un narthex d'une travée s'obſervait pareillement à Saint-Evroul, abbaye bénédictine de l'ancien diocèſe de Liſieux. A la cathédrale Saint-Pierre, le porche intérieur reflète fidèlement les diverſes viciſſitudes subies par la conſtruction.

Au moment où les tours s'élevaient, d'importantes retouches furent pratiquées dans l'ordonnance du narthex. Malgré l'enchevêtrement des procédés de deux écoles d'architecture, le visiteur exercé peut sans peine apercevoir les reprises en sous-œuvre.

Evidemment les deux larges massifs qui s'élèvent de chaque côté de la grande porte appartiennent à la cathédrale du xie siècle.

La muraille ouest a été exhaussée et solidement renforcée, les pieds-droits sensiblement allongés, des faisceaux de colonnettes établis dans les angles (fig. 8). Plusieurs colonnes du xiie siècle gardent encore leur fonction primitive ; mais sur leurs abaques reposent de nouveaux supports destinés à recevoir la retombée des croisées d'ogives. Un architecte normand présida sans doute à ces refaçons. Le profil arrondi des bases et des chapiteaux, la disposition circulaire des colonnes rassemblées par des gorges profondes, l'acuité surprenante des arcs-brisés, la prédominance de la sculpture végétale, dénotent, à n'en point douter, l'architecture de la province. L'ordonnateur précédent préférait les tailloirs rectangulaires, les profils et les courbes d'arcatures en vogue dans le domaine royal.

La voûte médiane du porche intérieur, écrasée en 1553 par la chute du clocher sud, s'orne d'une mouluration Renaissance. Au point d'intersection de branches d'ogives, se détachent les armoiries du chapitre : deux clefs en sautoir cantonnées de quatre étoiles.

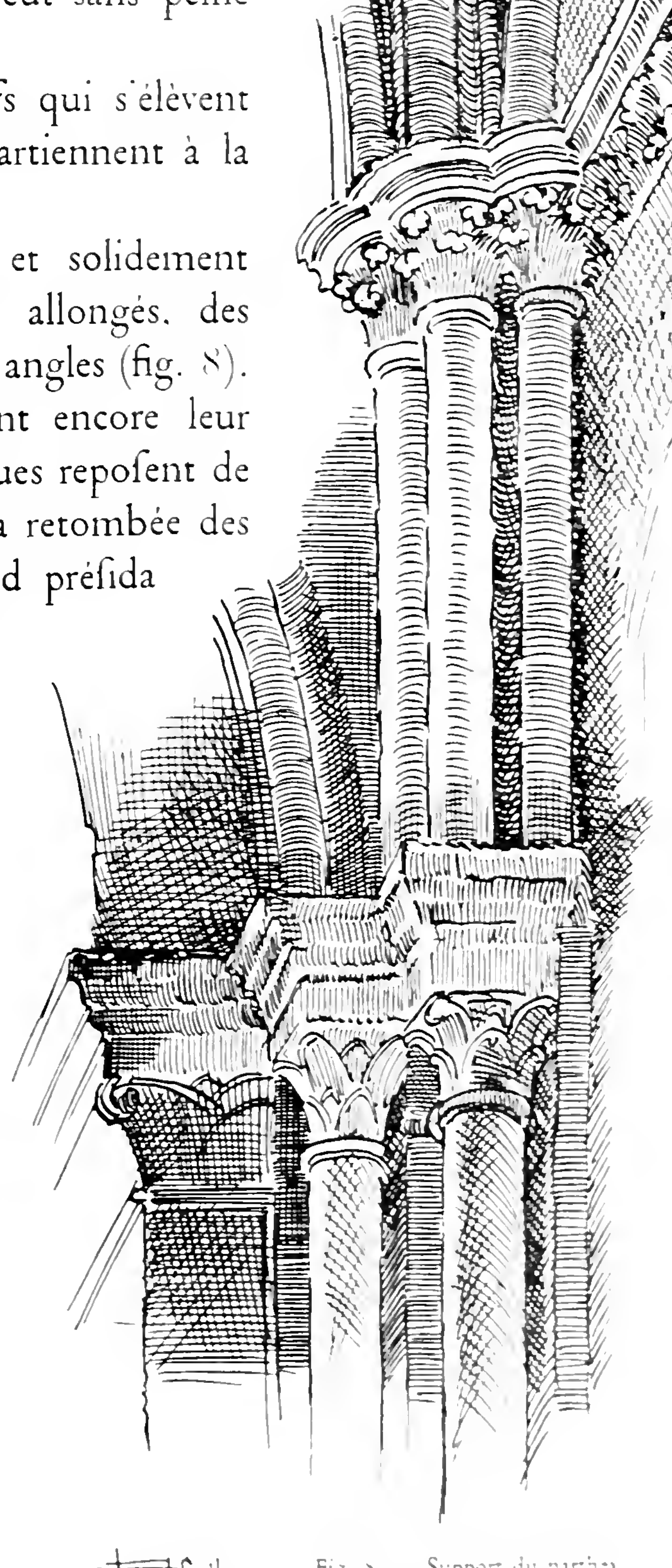
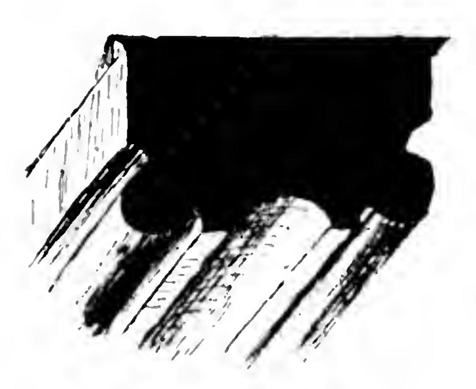


Fig. 8. — Support du narthex allongé au xiiie siècle.

La tribune occupée par l'orgue et les deux salles contiguës furent recouvertes de croisées d'ogives, au XIIIe siècle. Le profil des nervures l'indique clairement (fig. 9).

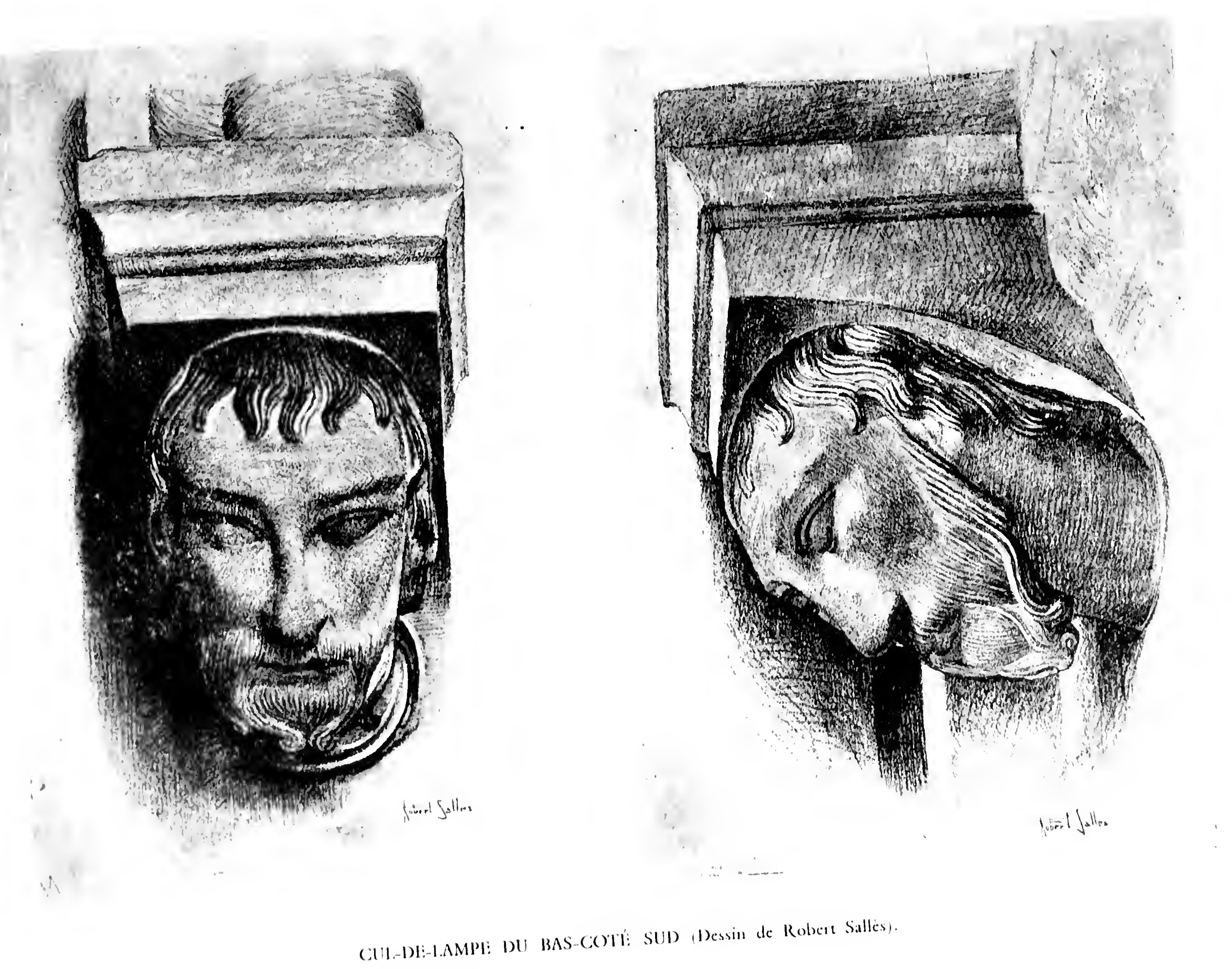

Fig. 9. — Profil du doubleau du bas de la nef

La porte qui s'ouvre sur l'escalier des orgues est encadrée par une archivolte terminée par des culots normands[1]. Nous en avons remarqué de semblables dans la salle capitulaire de Saint-Pierre-sur-Dives et dans les chapelles du chevet à Saint-Etienne de Caen.

La grande arcade qui met le porche en communication avec le vaisseau central a traversé la période révolutionnaire sans éprouver de trop graves préjudices. Cependant quelques supports ont subi des mutilations qui paraissent avoir été intentionnelles et remontent sans doute à ces temps si troublés. C'est certainement l'un des plus jolis coins de Saint-Pierre. Lorsque Viollet-le-Duc visita la cathédrale, nous savons qu'il s'arrêta avec complaisance devant l'arcade centrale pour en admirer l'heureux agencement et l'ornementation délicate. Dans son Dictionnaire raisonné d'Architecture, en deux mots explicatifs, il a voulu en caractériser la sculpture. Un dessin de M. Sauvageot illustre son texte (fig. 10). L'un des chapiteaux du narthex présente des feuillages combinés avec des figurines. Ne serait-il pas une réplique savante d'un chapiteau du triforium de la nef pareillement orné d'une tête d'homme ? Dans la sculpture, on trouve des feuilles d'acanthe. Les fines et multiples découpures de cette plante conventionnelle, la forme des fruits, le repliement des folioles entourées par un galon perlé, tout indique que le sculpteur achève de s'affranchir des derniers souvenirs romans. Les légers rinceaux qui courent le long des archivoltes, les deux têtes couronnées qui servent de som-


Fig. 10. — Chapiteaux feuillagés du narthex

1. Un culot normand se peut définir : un cul-de-lampe dont la partie inférieure en forme de cône renversé se coude à angle droit pour pénétrer dans le mur.



CUL-DE-LAMPE DU BAS-COTÉ SUD (Dessin de Robert Sallès).

miers témoignent d'une obfervation pénétrante des formes; sans être très animées, ces figures n'en ont pas moins une grande beauté et une nobleffe remarquable. M. Patou, profeffeur de sculpture au collège de Lifieux, a mis toute son habileté à les reproduire (fig. 11). Naguère le mufée du Trocadéro a fait mouler ces têtes ainfi que trois ou quatre chapiteaux feuillagés. Sur les catalogues, le confervateur date ces morceaux de sculpture du début du XIIIe siècle. Ils pourraient être un peu plus anciens. Dans la façade occidentale de la cathédrale de Sens, élevée vers 1175 à 1180, nous avons remarqué des chapiteaux et des rinceaux très reffemblants avec ceux du narthex de Saint-Pierre.


Fig. 11. — Rinceau et figurine du narthex.

Avant de s'éloigner du porche, il importe de donner un moment d'attention à deux culs-de-lampe situés près de l'entrée de chaque collatéral. Au nord c'eft un homme avec une sorte de bonnet de docteur en guife de coiffure. Au sud, c'eft auffi une tête humaine, un bel ovale. Les boucles des cheveux et de la barbe sont détachées et frifées. Le front large, les yeux profondément enfoncés sous l'arcade sourcilière, le pliffement des lèvres, la phyfionomie penfive donnent à cette sculpture beaucoup de nobleffe. Il y a sur les traits un air de trifteffe et de gravité qui intéreffe. Nous ignorons quels perfonnages hiftoriques ou religieux, idéalifés ou réels, l'imagier de la cathédrale a voulu repréfenter.

LA NEF

Au lieu de se hauffer brufquement, d'un seul élan, vers le sommet des voûtes, les lignes afcendantes, encore timides dans leur mouvement, sont

coupées d'aſſiſes horizontales où elles s'appuient. Il faut pluſieurs arrêts, pluſieurs départs avant que les supports inférieurs atteignent les nervures qu'ils doivent soulager et soutenir.

En élévation, la nef comprend trois zones : les arcades du rez-de-chauſſée, le triforium, les fenêtres ou claire-voie. Les huit travées de la nef, larges chacune de 4 m. 10, étant de même structure, il suffit de décrire une seule d'entre elles pour avoir une idée de l'enſemble.

Les arcades du rez-de-chauſſée, tracées en arc-briſé, s'appuient sur de robuſtes piles cylindriques uniformément les mêmes. Pareille diſpoſition se retouve à Notre-Dame-de-Louviers. Un tel soubaſſement eſt encore roman. Le syſtème gothique n'eſt très apparent qu'au second étage.

Les baſes de ces vigoureux supports portent sur un socle carré aux angles abattus; elles sont munies d'agrafes ou empattements. L'une des piles présente même une griffe de lion parfaitement imitée[1]. Depuis 1687 le socle eſt enfoui dans le sol a une profondeur de quarante à cinquante centimètres.

Le fût de chaque colonne monocylindrique eſt en pierre calcaire groſſière, la baſe en pierre plus dure et plus fine. Depuis le piédeſtal juſqu'à l'aſtragale, la hauteur des supports atteint 4 m. 53 à raiſon de 3 m. 20 de circonférence. Sur deux piles se voient encore des traces de peintures funéraires; beaucoup de défunts, en effet, ne pouvant prétendre à l'honneur de la statue tombale, devaient se contenter d'une inſcription relevée d'une simple peinture.

L'ornementation des chapiteaux conſiſte en deux et parfois trois rangées de feuillages dérivés de la claſſique feuille d'acanthe. L'arum, le nénuphar, la vigne et la fougère y figurent; leur pointe se termine en forme de volute retournée. En général la sculpture n'offre qu'un relief peu senſible; mais elle reſte vigoureuſe et ample. Deux chapiteaux rappellent ceux du déambulatoire de Saint-Rémi de Reims élevé vers 1170-1190. Suivant une opinion émiſe par Viollet-le-Duc, les sculptures, au moyen âge, étaient exécutées avant la poſe; parfois les artiſtes se bornaient à les épanneler, à les dégroſſir, en tenant compte des divers ornements qu'elles devaient recevoir dans la suite.

1. *Mouluration des bases*: deux boudins séparés par une gorge ou scotie entre deux minces filets. Au lieu d'être rond, le tore inférieur eſt aplati. C'eſt le type général des bases au XII[e] siècle.

Un bon nombre de chapiteaux de la nef pourraient n'être que de sommaires ébauches. Des archéologues expérimentés, notamment MM. Vasseur, Pannier et Serbat soutiennent cette hypothèse; mais d'autres archéologues, en particulier M. le docteur Coutan, eſtiment la décoration des chapiteaux achevée. La surface de pierre semble trop plate, trop mince pour permettre un refouillement ultérieur. Les tailloirs des chapiteaux ont leurs pans coupés[1].

La hauteur des grandes arcades donnerait davantage l'impreſſion d'élancement si le maître de l'œuvre ne les avait encadrées par un large plat deſſiné par une moulure[2].

Il eſt permis de regretter cet enjolivement. Ce n'eſt plus la suprême élégance de l'arc briſé aux lignes si pures et si simples de Laon, Notre-Dame-de-Paris, Saint-Yved de Braine et Longpont. Les nervures de la voûte centrale retombent sur des colonnettes qui s'appuient sur le tailloir des groſſes colonnes cylindriques : parti adopté dans les nefs de Laon, Notre-Dame-de-Paris, et dans de nombreuſes égliſes de l'Ile-de-France. Le beſoin de légèreté, qui eſt un des caractères eſſentiels de l'art gothique, commence à se manifeſter à Liſieux; l'architecte, en effet, a réduit à trois le nombre des colonnettes baguées repoſant sur le tailloir. La colonne des arcs formerets appuie déjà sur le triforium.

Diſons sans plus tarder que les voûtes de la nef, comme d'ailleurs celles du chœur et des croiſillons, sont des croiſées d'ogives simples sur plan barlong ou rectangulaire. Des croiſées d'ogives sur plan carré se voient dans les bas-côtés de la nef, dans les croiſillons et les trois premières travées du déambulatoire, car la quatrième travée eſt presque rectangulaire. Les travées tournantes sont appareillées sur plan trapèze. Cette énumération peut sembler un peu aride, mais elle eſt indiſpenſable pour mettre en relief les difficultés rencontrées par les maîtres de l'œuvre dans le voûtement des diverſes parties de la cathédrale. Dans les travées du déambulatoire, l'architecte s'eſt trouvé en

1. Profil des tailloirs : de haut en bas, un filet, des doucines superpoſées (S peu allongé) et un bandeau. Ce profil fut très en vogue dans la région pariſienne vers 1100.

2. La courbe intérieure des grandes arcades comporte un large méplat entouré d'un tore entre deux cavets. Le tailloir des colonnes qui répondent aux ogives n'eſt pas placé de biais. La mouluration des arcs doubleaux et des ogives préſente un léger bandeau entre deux tores et deux cavets. Les formerets ont un boudin dégagé par un canal.

face d'un problème difficile à résoudre. En effet, dans le rond-point, l'espace à couvrir devenait irrégulier, plus large vers l'extérieur que vers l'intérieur. Instruit par l'expérience, l'architecte a triomphalement utilisé toutes les ressources que présente l'ogive. Les quatre compartiments de la voûte s'inscrivent dans des triangles inégaux qui, repliés d'un côté, ouverts de l'autre, suivent fidèlement la courbe du déambulatoire. L'épaisseur des arcs doubleaux trahit leur ancienneté. Ils ont la forme brisée qui pousse moins au vide que le plein cintre. Les arcs-ogives sont d'un diamètre plus faible.

De légers feuillages garnissent les clefs de voûte, sauf dans les quatre premières travées remaniées de 1556 à 1559. Le sommet des nervures fut remis à neuf avec de la pierre blanche prise dans les carrières d'Hermival[1]. La réparation de chaque croisée d'ogives revenait à environ quatre-vingts livres. Les entrepreneurs d'aujourd'hui seraient sans doute très embarrassés pour travailler à si bon compte.

LE TRIFORIUM

Les anciens textes du moyen âge entendent par ce terme tout ouvrage percé d'une série de jours ou d'arcades. Les archéologues contemporains réservent ce mot pour désigner la série d'arcatures décoratives, qui, dans une église gothique, court entre les arches du rez-de-chaussée et les fenêtres. Certaines cathédrales, par exemple Laon et Noyon, possèdent à la fois des tribunes et un triforium. A Lisieux le triforium offre simplement l'apparence d'une tribune.

A chaque travée, il se compose d'une arcature en tiers-point subdivisée en deux lancettes. Le tympan et les baies ont été aveuglés assez tardivement. Le mur de remplissage est un peu épais et très fruste. Un architecte du moyen âge eût apporté plus d'attention et plus de soin à une cloison ainsi comprise. Primitivement les baies pouvaient servir soit à faciliter la circulation de l'air sous les combles des collatéraux, soit à permettre les réparations des parties hautes du monument et le placement des tapisseries et des tentures dans les cérémonies solennelles. Il suffit de monter sur les bas-côtés et d'ou-

1. Comptes de Levesque et Doynard (1555-1559). Archives du Calvados.



Photo Lemaitre

LA NEF DE LA CATHÉDRALE

vrir la porte d'une baie pour remarquer qu'à une époque antérieure la colonne principale destinée à recevoir les deux arcs secondaires était accompagnée de deux minces colonnettes. Dans les chapiteaux du triforium, le sculpteur a imité de préférence des feuilles de chêne, d'acanthe et de vigne[1]. Ce sont les feuilles enroulées du commencement du printemps, des jeunes pousses aux lignes encore simples, des bourgeons prêts à briser leur frêle enveloppe. Le triforium de Saint-Pierre-de-Lisieux peut être comparé avec le triforium édifié par Guillaume de Sens au-dessus du chœur de la cathédrale de Cantorbéry vers 1175. Le triforium de la cathédrale anglaise est cependant plus complexe. Au lieu d'une archivolte unique, l'encadrement des arcatures comprend deux archivoltes et deux colonnettes en guise d'appui. Le triforium de la cathédrale de Sens se rapproche également de celui de Lisieux.

L'étage supérieur de la nef ou claire-voie est très simple. Chaque travée comprend deux fenestrages en tiers-point dont l'ébrasement rappelle le style parisien. Chaque fenêtre n'offre qu'une seule verrière. Il se pourrait qu'à l'origine ces baies eussent été plus petites et traitées comme celles des croisillons. L'archivolte des fenêtres porte sur des colonnettes annelées. Quel dommage qu'en 1688 la suppression des vitraux anciens ait privé la cathédrale de cette lumière discrète et voilée si propice à la méditation et au recueillement. Les clartés crues ne conviennent guère aux édifices du moyen âge. Une certaine pénombre leur donne, au contraire, un caractère de mystérieuse poésie... Au XVIIe siècle « les gens de goût » n'étaient point de cet avis. Grands ennemis des vitraux obscurs, les chanoines de Lisieux achetèrent dans les verreries de Beaumont-le-Roger et de Conches les verres blancs nécessaires à une large distribution de lumière dans la nef. Le ton rembruni des murailles disparut sous un épais badigeon d'une éclatante blancheur. Les moulures et les sculptures les plus finement ouvragées furent

1. La présence de la vigne dans la décoration de Saint-Pierre n'a rien qui puisse nous étonner, car certaines parties du pays normand étaient très anciennement couvertes de vignobles. Ex. : Cesny-aux-Vignes. Dès le VIe siècle, l'évêque de Lisieux, Etherius donna des terres et des vignes au clerc chargé d'instruire les enfants de la cité épiscopale. Grégoire de Tours, *Historia Francorum*, liv. VI, ch. XXXVI, éd. de la Soc. de l'Hist. de France, t. II, p. 470. — L. Delisle. *Etudes sur la condition de la Classe agricole et l'état de l'Agriculture en Normandie au moyen âge*, p. 418 et suiv.

littéralement empâtées par ce revêtement à la mode. Dans la penſée du chapitre, ce diſpendieux placage devait diſſimuler les rides et la vétuſté de la cathédrale, la parer de nouvelles grâces, lui donner des aſpects singulièrement rajeunis. Avec cette exubérance de décor, l'édifice a bien failli perdre pour toujours son harmonieuſe beauté. Tout l'effort réparateur du dernier siècle n'a pas encore suffi à lui reſtituer sa couleur et sa phyſionomie d'autrefois. On a crié au vandalisme à propos des travaux exécutés au xviie siècle dans la nef de la cathédrale. Le mot eſt un peu gros pour qualifier une tranſformation, d'ailleurs fâcheuſe, mais inſpirée par une admiration exceſſive du style claſſique. Ne soyons pas trop sévères pour les architectes des xviie et xviiie siècles; ne les excommunions pas trop vite. La grande coupable fut la mode. A travers les âges, elle a commis tant de fautes.

D'abord peu favorable aux déplorables entrepriſes de son chapitre, Mgr Léonor II de Matignon finit par le suivre dans ses errements et ses innovations. C'eſt en 1687 que fut commencé, grâce à la généroſité mal compriſe du prélat, le renouvellement du dallage. Juſqu'à cette époque, si funeſte, la cathédrale était preſque entièrement pavée de pierres tombales. Les morts eux-mêmes s'aſſociaient aux vivants dans un même élan de ferveur. Les générations diſparues, les mains jointes sur leurs dalles funèbres, entretenaient dans les générations nouvelles l'idée de la prière et de la confiance en Dieu. Près de ces tombeaux, le paſſé et le préſent s'uniſſaient dans un même sentiment d'amour.

Or, en 1687, pendant de longues semaines, tandis que fidèle à sa conſigne, le veilleur prêchait à tous le reſpect des défunts en psalmodiant à travers la ville endormie :

Réveillez-vous, gens qui dormez,
Priez Dieu pour les trépaſſés,

les équipes de maçons relevaient les tombes hiſtoriées et les transportaient, non sans quelque fracas, dans la chapelle abſidale et le pourtour du chœur. Le menu peuple n'aime guère ceux qui dérangent ses habitudes et les œuvres des ancêtres. Il ne manqua point de déplorer amèrement l'éloignement des giſants couchés sur leurs tombeaux. Toujours senſible à leurs muettes oraiſons, il se plaiſait à prier à leurs côtés.

Un chroniqueur de l'époque nous laiſſe deviner l'écho des plaintes et des critiques formulées par l'opinion publique : « En cette année 1687, Mgr l'Evêque a fait réparer de neuf toute l'égliſe cathédrale, et pour cet effet, on a ôté toutes les tombes qui étaient dans la nef et dans les ailes; les unes étaient de belle pierre et les autres de cuivre. Elles ont été tranſportées derrière le chœur et dans la chapelle de Notre-Dame; mais une bonne quantité de ces belles tombes ont été caſſées par l'imprudence des ouvriers. L'on a trouvé vis-à-vis la chaire à prêcher, un puits fort profond, que l'on a laiſſé en son même état, après l'avoir couvert d'une grande pierre. L'on a pareillement ôté les tombes de pierre et de cuivre de pluſieurs évêques qui étaient dans le chœur, même un tombeau élevé en boſſe contre une des murailles des ailes de la nef, dans lequel on a trouvé les oſſements d'un enfant qui apparemment était de qualité. Le commun s'eſt scandaliſé de ce qu'on a ainſy ôté tous les tombeaux en ce que cela ôte la mémoire de pluſieurs perſonnes dignes de conſidération [1]. »

Ce puits, dont parle l'auteur du *Mémorial*, c'était évidemment le puits de l'œuvre. Son utilité fut par la suite appréciée soit en cas d'incendie, soit en cas de guerre. C'eſt ainſi qu'au XIV[e] et XV[e] siècles, quand les Anglais ou même les bandes de pillards français étaient signalés dans le pays d'Auge, à la moindre alerte, les Lexoviens venaient chercher abri dans la citadelle épiscopale et dans l'égliſe Saint-Pierre. Le chanoine lexovien, Jean Le Prévost, nous l'apprend dans son ouvrage sur la charité de Thiberville. Le menu peuple habitait alors la cathédrale, il y allumait du feu pour ses beſoins, il en dégradait à l'occaſion les colonnes et les murailles [2]. A partir de 1407, la conſtruction d'une enceinte fortifiée rendit la cathédrale inutile comme place de refuge en temps de guerre; l'édifice jouiſſait pourtant encore du droit d'aſile. Au mois de septembre 1436, le recteur des écoles de la ville, Jacques Anquetil, accuſé de vouloir préparer la reddition de Liſieux en faveur du roi de France, pour éviter les pourſuites, se réfugia dans Saint-Pierre: pourſuivi, arrêté, il fut finalement condamné à mort comme traitre à la patrie... Sans prendre parti sur le fond du débat, l'évêque Pierre Cauchon

1. *Mémorial de ce qui s'est passé de plus remarquable à Liſieux depuis l'an 1676 à 1717*, petit in-4°. *Bulletin, Société hiſtorique de Liſieux*, 1875, n° 6.

2. *Vie des SS. Patrons du Diocèse de Liſieux*, p. 187.

et son chapitre revendiquèrent pour la cathédrale le droit d'asile. Gain de cause leur resta.

Plus d'une fois pendant les guerres, la nef servit à recueillir les blessés, les malades ou même les soldats de passage notamment en 1815 et en 1870. Des personnes qui en décembre 1870 ont vu arriver par milliers les soldats nous ont dépeint leur affreux dénuement. La plupart étaient si soucieux, si accablés par la fatigue et la faim! c'était pitié de les voir gravir les degrés du parvis. Un froid rigoureux venait encore ajouter sa terrible morsure à leurs souffrances physiques. Une neige abondante couvrait le sol. Douce comme une aïeule, la cathédrale eût voulu être tiède comme un nid pour offrir un refuge guérisseur à ces pauvres victimes du devoir. Ne connait-elle pas les misères humaines, elle qui les vit passer toutes? Malgré la tristesse de l'heure, la maison de Dieu dut tressaillir de fierté en devenant, pour quelques nuits, la maison des héros malheureux... En 1815, sa peine avait dû être plus douloureuse encore: elle devait ouvrir toutes grandes ses portes, non pas devant les fils de France, mais devant les orgueilleux soldats du général prussien Blücher.

LES COLLATÉRAUX

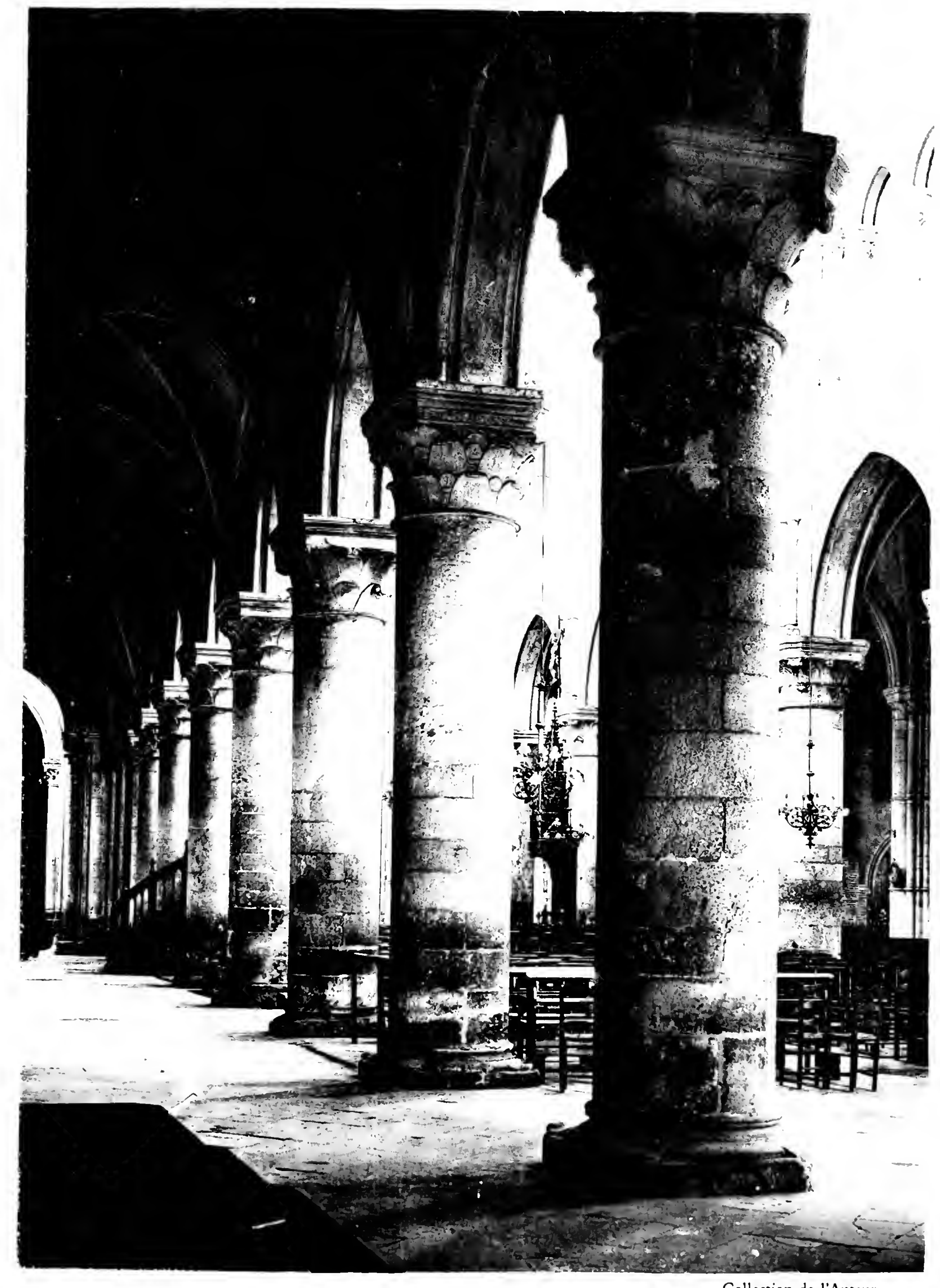
Les collatéraux ou bas-côtés qui bordent la nef sont d'une médiocre hauteur. Le dallage est un peu plus élevé dans le collatéral Nord que dans l'autre bas-côté. Les voûtes appareillées sur plan carré n'ont pas la même élégance que dans la nef (fig. 12). Si la coupe des ogives est aussi pure, les colonnettes et les nervures ne sont pas toujours disposées avec une rigoureuse régularité. Les constructeurs du moyen âge étaient loin d'être aussi « rationalistes » que les archéologues de notre temps. Quand la réalisation de leur plan leur semblait trop difficile, dût la symétrie en souffrir légèrement, les architectes recouraient à des expédients. Un support de plus qu'il ne fallait avait-il été édifié, le maître de l'œuvre le laissait tout de même en place; au contraire, un point d'appui faisait-il défaut, aussitôt une pièce sur lit horizontal placée en saillie sur le nu des murailles venait recevoir la charge. A chaque extrémité des collatéraux, des corbeaux ornés de grotesques ont été ajoutés pour recevoir la retombée des ogives, certains supports,



DÉTAIL DU NARTHEX

Cl. Bidet.

LE BAS-COTÉ SUD ET LA NEF



Collection de l'Auteur.

ENTRÉE DU BAS-COTÉ NORD

quoique inutilisés, ont été maintenus dans les angles. Pour se rendre compte de l'aspect primitif des collatéraux, le visiteur devra se placer au bas de la nef, face à la statue de saint Pierre. Au XIIIe siècle, les bas-côtés étaient fermés par un mur simplement ajouré de fenestrage en arcs brisés semblables aux deux fenêtres aveugles les plus rapprochées de la sacristie des enfants de chœur.

L'alignement des robustes piles cylindriques de la nef donne beaucoup de profondeur à ce coin de la cathédrale. Toutefois dans le bas-côté Nord l'escalier de la chaire et le vaste buffet de l'orgue de chœur nuisent un peu à la rectitude de la perspective. Malgré les nombreuses chaises qui l'encombrent, le collatéral Sud garde toute sa poésie, surtout en été, lorsque dans la fraîcheur de l'aurore, les vitraux du XVe siècle l'enveloppent de leurs chaudes colorations (fig. 13).

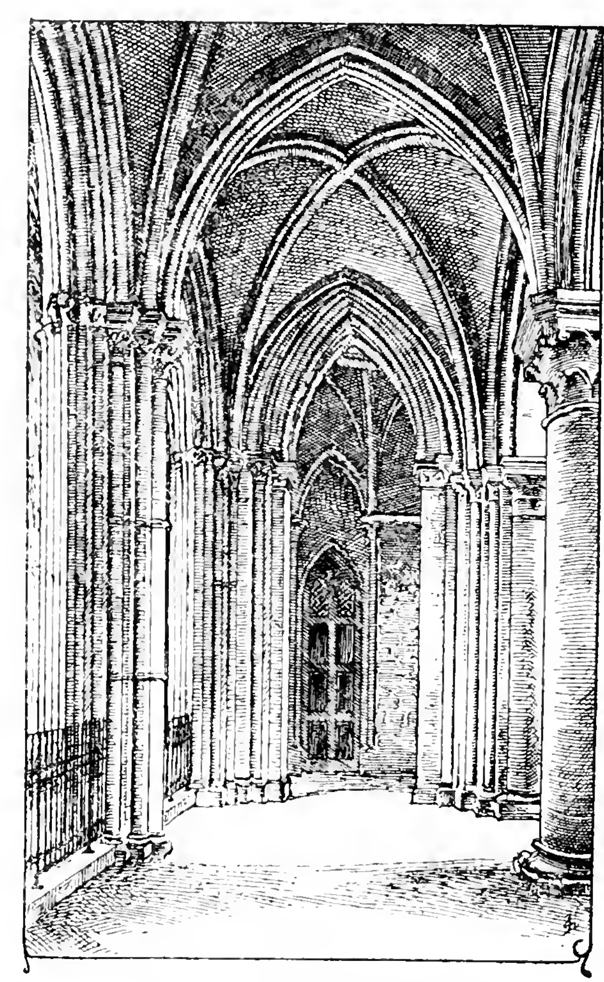


Fig. 12. — Collatéral Sud et narthex.

La cathédrale ne renfermait à l'origine qu'un petit nombre d'autels; mais aux XIIIe et XIVe siècles, les pieuses libéralités en faveur des vivants et des morts s'étant multipliées, le plan primitif de l'église dut subir de sensibles modifications. Tout le long des collatéraux, les murs gouttereaux disparurent. Les contreforts furent prolongés vers l'extérieur et toute une série de chapelles latérales s'élevèrent après coup entre les culées des arcs-boutants. Au sud, l'emplacement originaire des contreforts est nettement visible sur les murs de séparation des chapelles saint Joseph et Notre-Dame-de-la-Salette. A en juger par la disposition des baies et le caractère des remplages, les chapelles du collatéral Nord paraissent avoir été ouvertes avant les chapelles du sud. M. Arthème Pannier, s'appuyant sur les fouilles pratiquées dans la première et la troisième chapelle, était porté à dater de la fin du XIIIe siècle

la série des chapelles du collatéral Nord. Nous les croyons du début du xiv[e] siècle. En effet, à l'étude de M[e] Delarue, notaire à Lisieux, nous avons lu un texte de 1390 qui mentionne les six chapelles du bas-côté Nord. Roger de Jumièges se charge de remplacer leurs verrières. Il est permis de croire que les vitraux primitifs avaient duré quelque espace de temps avant de tomber en miettes[1].

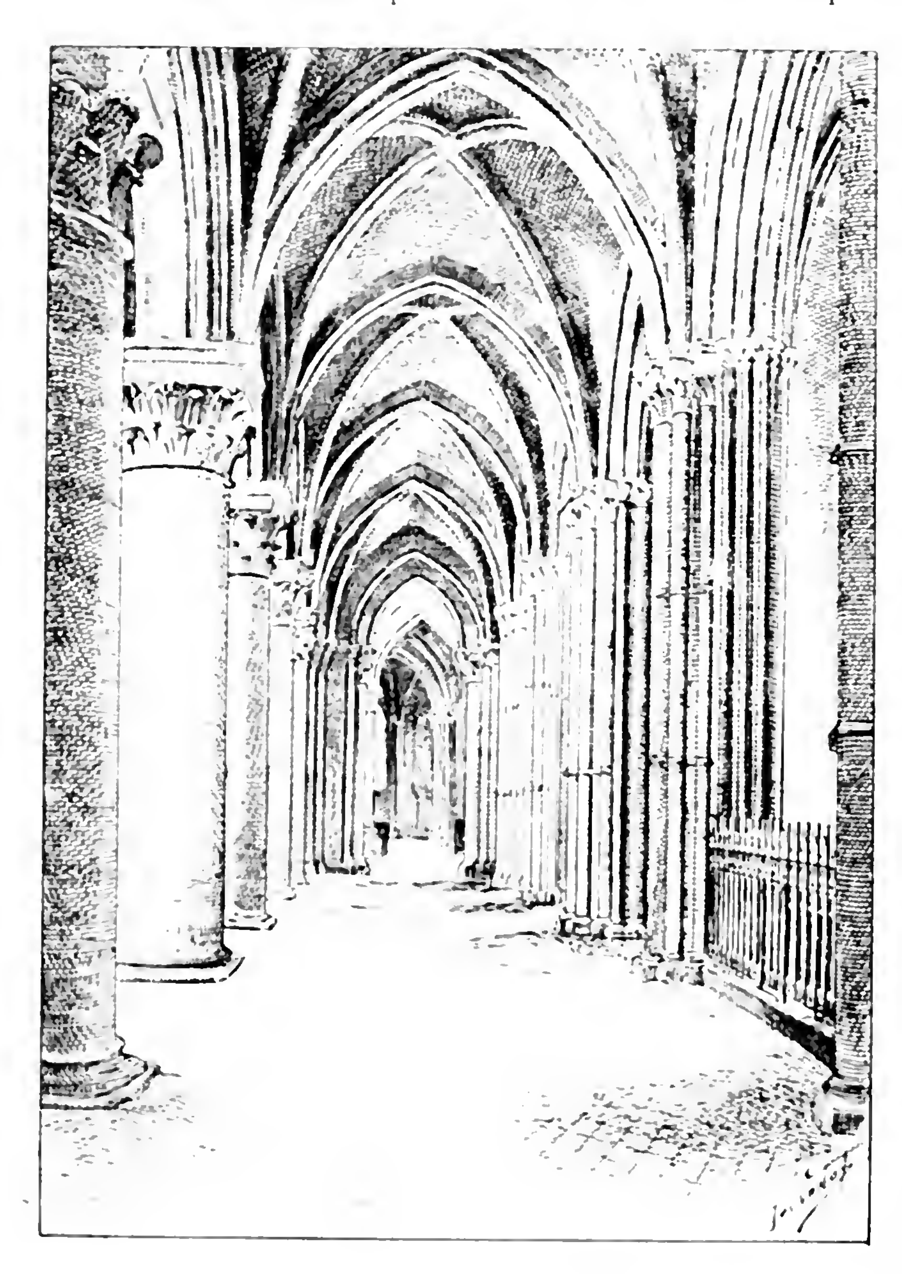


Fig. 13. Aspect général du collatéral Sud

Toutes les chapelles, de dimensions à peu près identiques, s'ouvrent sur les collatéraux par une haute arcade pratiquée entre les colonnettes annelées qui servent de support aux voûtes des bas-côtés. Une fenêtre en tiers-point déverse la lumière dans chaque chapelle. Au nord, trois meneaux garnis de fines colonnettes et reliés par des arcs trilobés divisent le vitrail en quatre panneaux. Dans les baies à tracerie rayonnante, le meneau central sert de point d'appui à deux arcs brisés qui encadrent six quatre-feuilles et à une grande rosace à cinq lobes. Au xv[e] siècle, quatre fenêtres ont eu leur tympan renouvelé dans le style ogival dit flamboyant. Les remplages prennent un caractère anguleux et prismatique qui n'est pas sans quelque sécheresse. Les

1. Voir le texte de Roger de Jumièges au chapitre des Vitraux.

pétales des trèfles se terminent en une pointe aiguë et se contournent comme des flammes ondulant sous l'emprise du vent.

Les quatre premières chapelles du collatéral Sud accusent une retouche et un élargissement du xve siècle. Les profils prismatiques des meneaux, les rosaces en ellipse ou en forme de cœur correspondent bien avec cette période. Les chapelles de ce côté possèdent encore leur décoration primitive : arcade destinée à recevoir l'autel et élégantes piscines trilobées à double cuvette, dont les trois archivoltes d'encadrement retombent sur de minces colonnettes terminées par des chapiteaux feuillagés. Dans le collatéral Nord, les arcades ont été agrandies pour permettre le placement de tableaux.

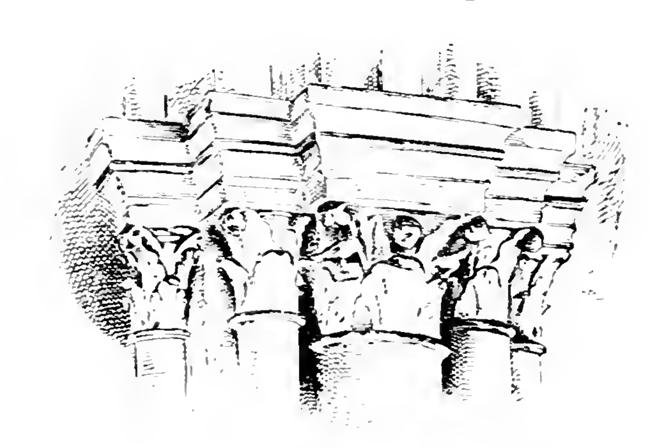


Fig. 14. — Chapiteaux du collatéral Nord.

Dans ses pénétrantes observations sur la flore des grandes cathédrales françaises, M. Lambin assure que l'ornementation de Saint-Pierre de Lisieux est celle des xiiie et xive siècles pour la suite des chapelles des collatéraux de la nef. On y voit se développer la chélidoine, la renoncule, le liseron, le rosier sauvage, du lierre, du chêne et de la vigne. Ces feuillages ne sont pas plissés, ondulés, nervés en creux comme ceux du milieu du xive siècle : c'est touffu, simple et charmant (fig. 14).

Dans les collatéraux, les chapiteaux des colonnettes annelées sont traités avec un art délicat, le tailloir est carré. Les feuillages se collent à la corbeille moins intimement que dans la nef. L'églantier et le liseron sont imités avec une saisissante fidélité.

LE TRANSEPT

Quatre arcs en tiers-point limitent le carré du transept et le mettent en communication avec les croisillons, la nef et le chœur. Aux quatre angles de la croisée s'élèvent d'énormes piliers composés. Sous la lanterne, mieux encore qu'au bas du porche, la vieille cathédrale prend une allure décorative et monumentale admirable. La croisée et les bras du transept furent édifiés par l'architecte de la nef. Seule la lanterne date du xiiie siècle.

Les colonnes d'angles ont été ajoutées après coup en encorbellement[1]. Elles ne partent point du sol meme, mais simplement du sommet des grandes arcades de soutènement. A l'entrée du chœur, les faisceaux de supports s'arrêtent au niveau d'une conſole feuillagée. Pareille diſpoſition avait été également adoptée à la cathédrale de Noyon et à Saint-Yved de Braine. Le triforium de la lanterne de Liſieux n'eſt pas identique dans toute sa hauteur. Les tailloirs des chapiteaux rappellent encore le style pariſien, tandis que

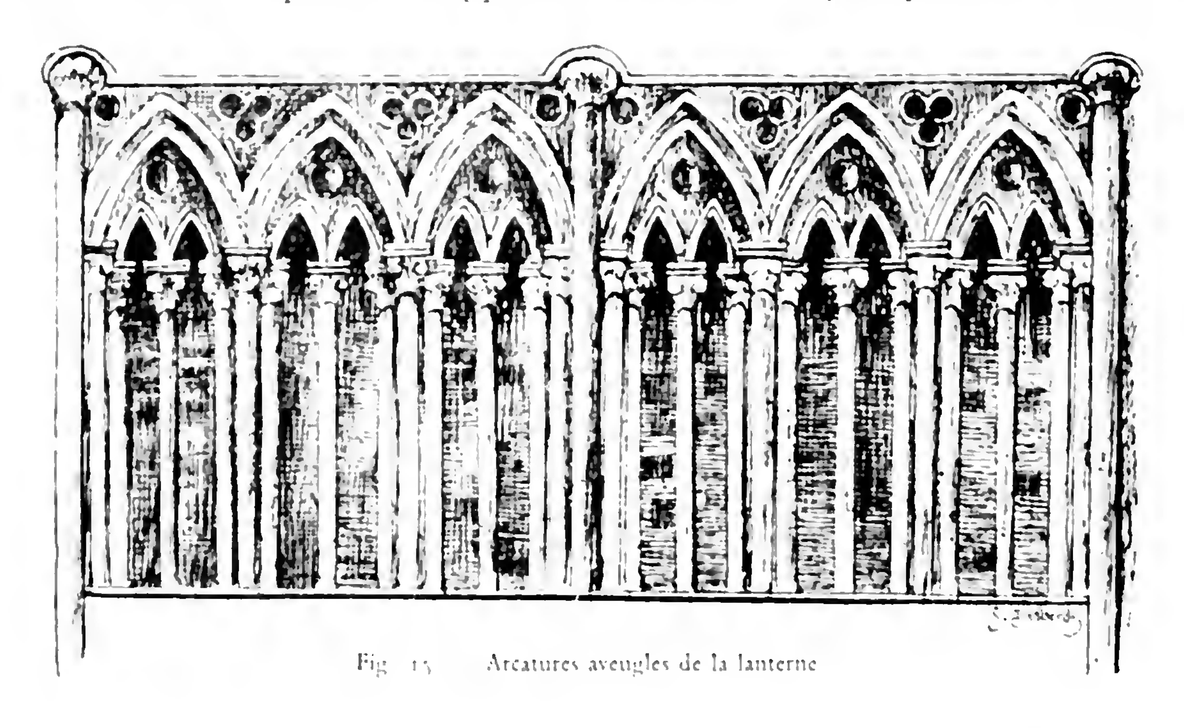


Fig. 15. Arcatures aveugles de la lanterne

les baſes et les tailloirs des colonnes d'angles sont devenues circulaires (fig. 15).

Les archivoltes et la série de médaillons ornant chaque groupe de lancettes dénotent plutôt le style normand. La claire-voie porte une empreinte régionale indiſcutable, les profils des nervures et la préſence de gorges profondes dans les encadrements des feneſtrages en sont un indice certain. Bref, si la claire-voie eſt une œuvre normande, la partie inférieure de la tour-lanterne flotte entre deux styles et a subi l'influence de deux écoles diſtinctes. La claire-voie se compose de deux fenêtres sur chacune des quatre faces. Sur leur appui passe une galerie de circulation. La voûte eſt établie sur huit ner-

1. A Nouvion-le-Vineux, l'architecte du chœur n'ayant pas prévu la lanterne de la croiſée a, comme à Liſieux, ajouté des supports dans les angles, du côté de l'orient.

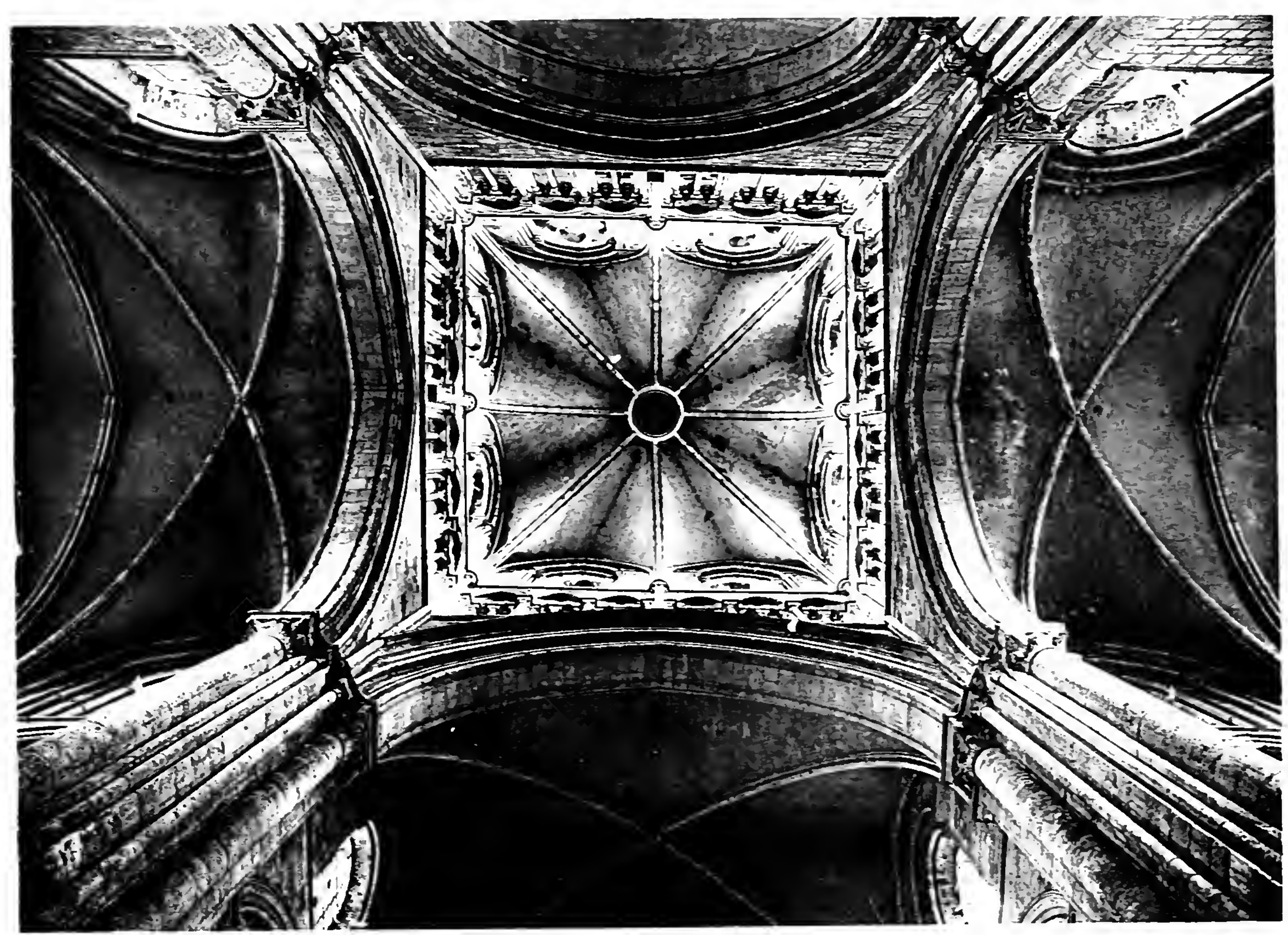
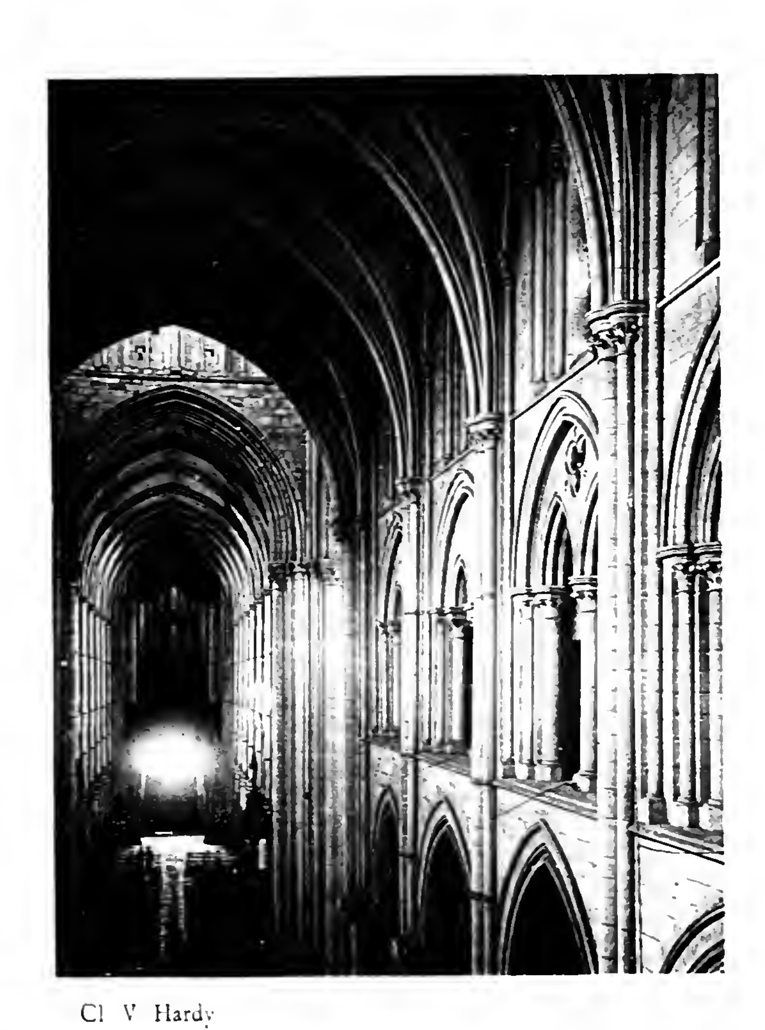


Photo Boutey.

INTÉRIEUR DE LA TOUR-LANTERNE



Cl V Hardy

LE TRIFORIUM DU CHŒUR



LE DÉAMBULATOIRE DU NORD

vures rayonnant autour d'une clef circulaire. La clef avait été ainſi diſpoſée pour livrer paſſage à la cloche abritée par la flèche en charpente.

Au cours des âges, de notables travaux de reſtauration ont été entrepris à la croiſée et dans les deux croiſillons. Les derniers en date sont de 1869 et 1870. M. Arthème Pannier les réſume ainſi : « La lanterne du XIIIe siècle a été conſolidée et complètement reſtaurée à l'intérieur. Les larges crevaſſes, que l'on apercevait de chaque côté des grandes arcades ogivales sur leſquelles repoſe cette tour ont néceſſité la fermeture des huit baies aveugles de la galerie placée à la baſe de la lanterne, et dont l'ombre mettait parfaitement en relief les parties saillantes. Tout le poids de la maſſe architecturale portait sur la partie centrale du mur qu'il a fallu fortifier et équilibrer en bouchant ces ouvertures. Cette tour, qui était autrefois surmontée d'une pyramide en bois très élancée et probablement travaillée à jour, fut réparée au XVe siècle, à l'intérieur, par les soins de Thomas Basin, l'un des prélats les plus diſtingués et les plus zélés de l'ancien évêché de Liſieux[1]... » (Fig. 16).


Fig. 16. — Th. Basin, d'après un vitrail de Caudebec-en-Caux.

1. *Almanach de Liſieux*, 1871, p. 136.

Nous avons précédemment donné une idée de ces travaux extérieurs; il reste à préciser et à détailler les réfections intérieures, commencées en 1505 sous l'épiſcopat du cardinal Jean IV Le Veneur et décidées sous son prédéceſſeur Etienne Bloſſet de Carrouges.

C'était en novembre 1504. Un prêtre de Liſieux chargé par le « chapitre de quérir des maitres-maçons pour veoir et viſiter leuvre de l'égliſe », se rendit à Evreux et à Rouen. Ses démarches aboutirent. Quelques jours plus tard, l'appareilleur de la cathédrale d'Évreux, André Coſſart, arrivait à Liſieux. Apparemment aſſez simple, ce perſonnage deſcendit à l'auberge de l'Écu-de-France. L'architecte de la cathédrale de Rouen, Me Jacques Leroux devait être plus conſcient de son titre et de sa compétence : son fils l'accompagnait, tous deux s'inſtallèrent confortablement en « l'oſtellerie Notre-Dame. » Le chapitre s'en aperçut à ses dépens. Au lieu de trois écus d'or, l'expert rouennais s'en fit octroyer quatre, sans compter les frais de voyage et de séjour. Avant de repartir, les architectes établirent un rapport consultatif et un devis.

Le 3 février 1505, deux maçons, Thomas Legrand et Pierre Turgis commencèrent de tailler avec précaution de larges blocs de pierre blanche provenant des carrières de la Bove et des Loges. Denis Gosset vint les aider le 1er mars. Les charpentiers travaillent de leur côté. Ils apportent de nombreuses poutres, les réuniſſent, les aſſemblent. L'échafaudage devait être maſſif, car le bois fut employé avec profuſion. Sachant qu'un échafaudage solidement combiné fait gagner du temps aux ouvriers, Guillemot de Samaiſon, « maiſtre principal de l'œuvre de machonnerie », exerce une surveillance attentive sur les charpentiers, leur donne à l'occaſion d'utiles conſeils et quand il le faut ne craint pas de mettre lui-même la main à l'œuvre, par exemple pour « lever et dresser l'eſtablie siſe et situé de soubz l'arche du pupitre ». Ainſi furent évitées bien des pertes de temps et bien des dépenſes inutiles. En peu de jours, de puiſſantes arcades de bois s'élevèrent sous les voûtes du croiſillon Sud. Elles formaient comme un cintrage proviſoire deſtiné à soulager et à soutenir la maçonnerie « en danger de cheoir. »

Le 7 avril, au matin, les maçons prennent poſſeſſion des échafaudages. Un simple manœuvre leur apporte les matériaux au fur et à meſure des

befoins. L'arc d'entrée du chœur, les piliers qui reçoivent sa retombée, le triforium et la claire-voie de la tour-lanterne, les voûtes du croifillon Sud et de son collatéral sont fucceffivement remis en état par l'atelier de « maiftre Goffet. » Au début, ces artifans étaient affez inexpérimentés, auffi Guillemot de Samaifon, dont la science toute pratique n'était pas faite de formules inertes, leur donnait des leçons, befognant de ses mains, soit pour tracer les épures à grandeur d'exécution, soit pour agencer avec précifion les pierres de taille, les doubleaux et les arcs-ogives. Il ne fallut pas moins de quinze mois pour mener à bien les réparations prévues et indiquées par les experts consultés. Le 9 avril 1506, Laurent Boullaye peintre décorateur recevait 7 sols 6 deniers « pour un écuffon aux armes de Monfieur de Lifieux garni de feuillage de tous coftés en la clef de voulte de la croifée nouvellement édifiée [1]. » La réparation des verrières de la lanterne et du croifillon Sud, l'élargiffement de plufieurs d'entre elles avaient été confiés à Thomas Doenart « verrinier de la paroiffe de Saint-Jacques. » Ce détail eft intéreffant, car il permet de remarquer que les baies de la tour-lanterne furent agrandies au cours des travaux de reftauration.

LES CROISILLONS

Les deux croifillons, très saillants, donnent de l'ampleur à la cathédrale. Leur conftruction se rattache à la première campagne de travaux, et trois croifées d'ogives les recouvrent. Les nervures, ogives et doubleaux, retombent sur des faifceaux de fûts maintenus par des tenons en forme de bague. Du côté occidental, les retombées des voûtes s'arrêtent sur de larges consoles ; du côté oriental, elles sont reçues par les tailloirs des groffes colonnes du rez-de-chauffée. Ces piles sont traitées comme celles de la nef, mais leur bafe et leur socle sont complètement à découvert [2].

Les arcs formerets descendent seulement jufqu'à la bafe des fenêtres hautes, leurs moulures y forment des pénétrations coudées. En bas, dans le mur occidental de chaque croifillon, une baie en tiers-point a été aveuglée.

1. Comptes du fabriquier, 9 avril 1506.
2. *Profil des ogives :* un tore entre deux cavets. — *Profil des doubleaux :* une gorge entre deux boudins.

au nord par la dernière chapelle, batie après coup : au sud, par la conſtruction de la salle capitulaire dont la porte d'entrée ſubſiſte encore.

A l'est le triforium se préſente à la façon d'une tribune. Au moment de la reſtauration du tranſept, l'architecte n'ayant pu reſtituer avec certitude la phyſionomie primitive de cet étage, s'est contenté de ſubſtituer à l'ancien blocage, élevé entre les baies, une simple cloiſon en bois. Si l'avenir apporte des données moins précaires, il sera ainſi plus aiſé de les mettre à exécution.

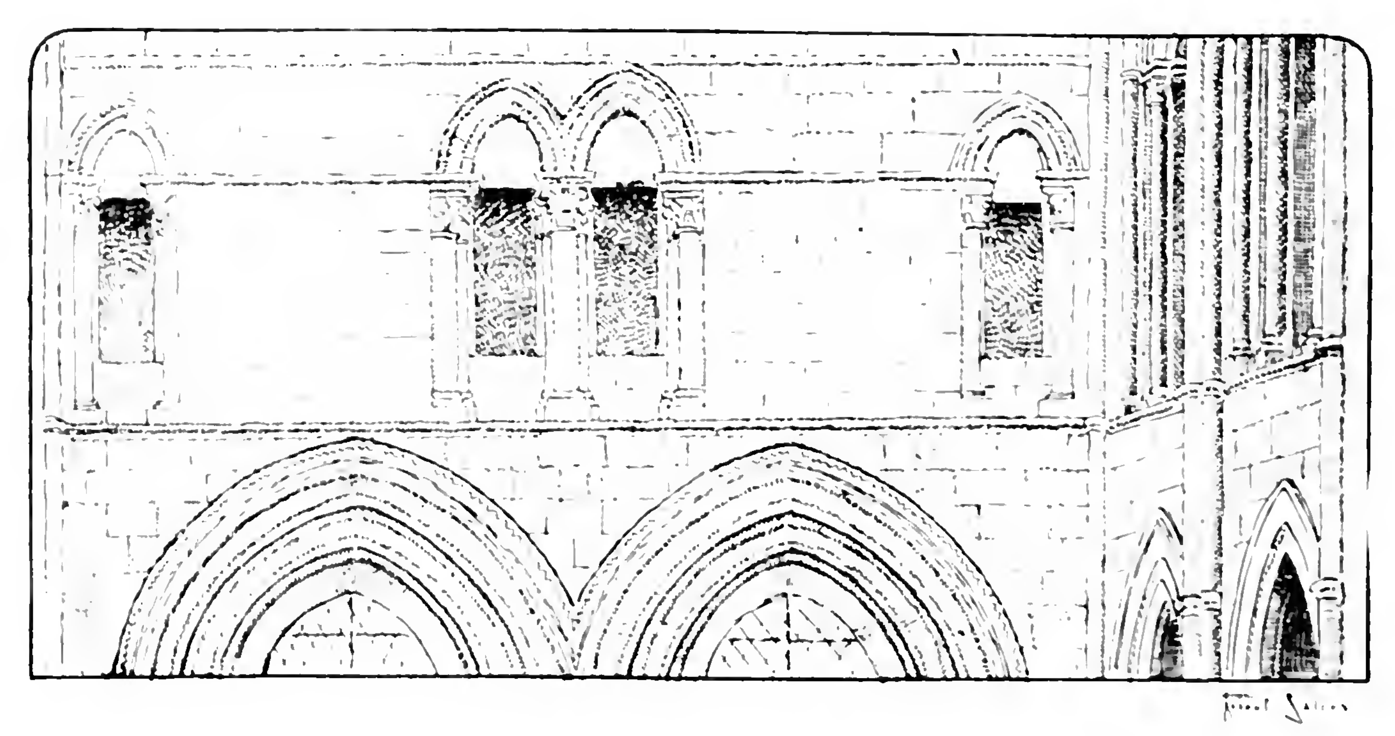


Fig. 1 Triforium du croiſillon Nord

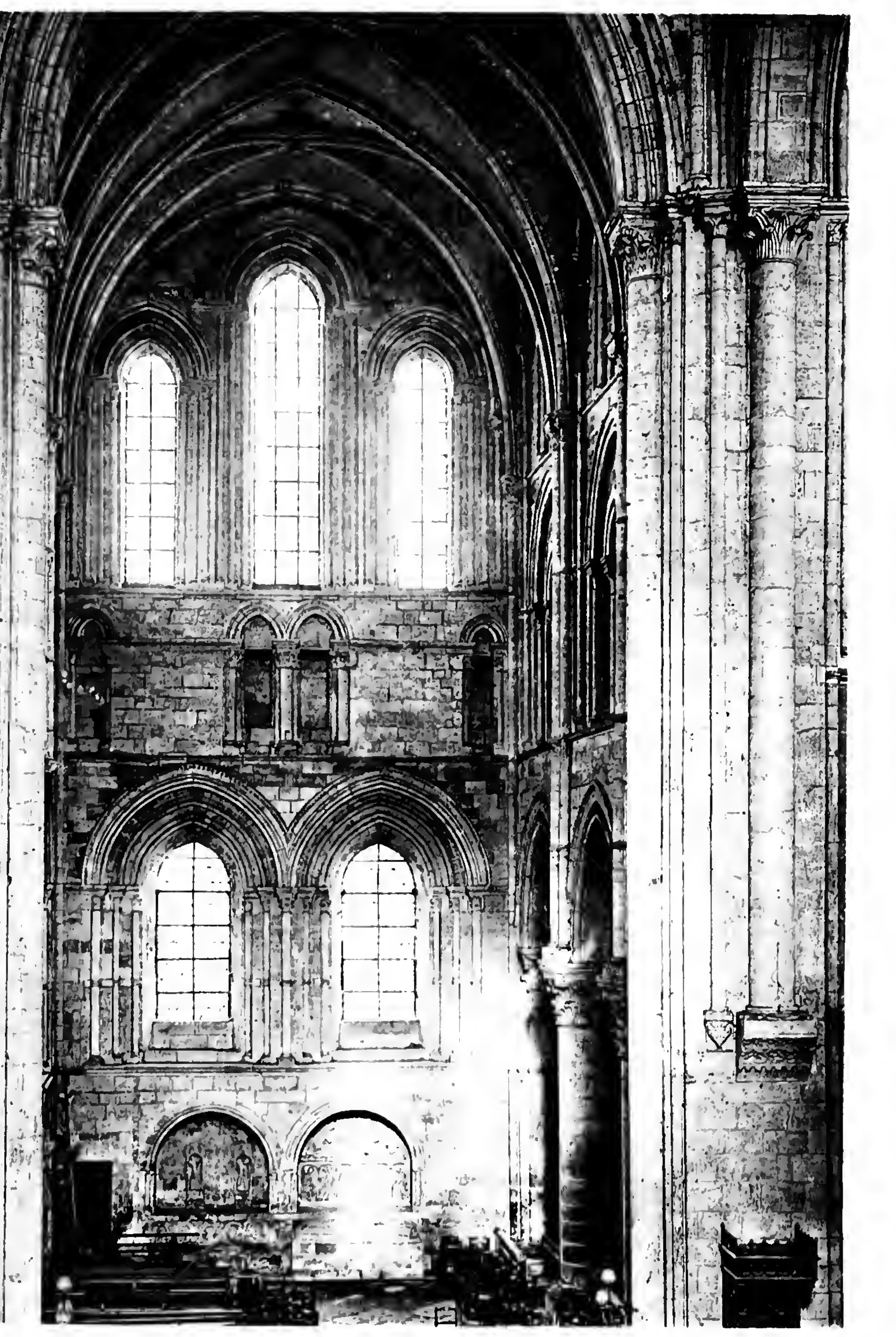
A l'oueſt, le triforium ne manque pas d'originalité (fig. 17). C'eſt une galerie fort resserrée, éclairée par des arcatures percées de baies rectangulaires analogues à celles qui forment la galerie intérieure de la tour Sud. Une voûte en berceau surmonte le triforium occidental dans les deux croiſillons.

CROISILLON NORD

Le mur du fond appelle de nombreuſes obſervations. Décorer avec goût une surface nue auſſi vaſte n'était point choſe facile. Il eſt merveilleux de voir avec quelle aiſance le maitre de l'œuvre a surmonté la difficulté. Un




GUERRIER ARMÉ



Cl. Fillion.



LE CROISILLON NORD ET SES ENFEUX



Dessin de Villemin.

GUERRIER ARMÉ



Cl. des Monuments historiques.

MÉDAILLONS CIRCULAIRES DÉCORANT LE SOUBASSEMENT D'UN ENFEU DU CROISILLON NORD

long cordon marque la divifion des quatre étages. Aucune sécherefle, aucune monotonie dans la difpofition des membres d'architecture. Le tracé, la forme des arcs, leur emplacement varie à chaque étage. De grandes lignes, un heureux arrangement de la décoration, l'union intelligente du beau et de l'utile, voilà ce qui donne à l'extrémité du croifillon un magnifique afpect monumental. Tous ceux qui voudront contempler le mur terminal en se plaçant près de la porte du Paradis, sont certains de goûter une satifaction artiftique très réelle et très complète.

La claire-voie supérieure comprend trois fenêtres en arc brifé, celle du milieu plus élancée que les autres. Vient enfuite le triforium, puis deux feneftrages largement ébrafés. Leurs archivoltes retombent de chaque côté sur trois colonnettes, dont les chapiteaux préfentent de jolis feuillages. L'un des supports eft commun aux deux baies. Au-deflous de ces fenêtres accolées s'élève le soubaflement avec deux arcades extrêmement remarquées des archéologues.

Prévoyant que les tombeaux de grande taille peuvent gêner l'exercice du culte et la circulation des fidèles, l'un des architectes de la cathédrale a fait creufer dans le soubaflement deux niches funéraires d'une profondeur de 80 centimètres. Naguère, ce genre de niches s'appelait « arcosolium », en français on dit un enfeu. A l'époque romane, cette forme de maufolée devint particulièrement à la mode dans les provinces de l'oueft de la France. Les deux enfeux de Saint-Pierre-de-Lifieux ont vivement piqué la curiofité des artiftes, et il faut bien avouer que, jufqu'à préfent, les interprétations diffèrent profondément.

Le monument de gauche consifte en une niche avec soubaflement imitant un sarcophage. Ce soubaflement eft enclavé dans le mur, de telle sorte qu'on pourrait croire qu'il y fut dépofé au moment de la conftruction de l'églife. Cependant, une étude plus attentive de la difpofition des pierres permet d'affirmer que le sarcophage n'a été placé là que dans un but de confervation à une date moins lointaine. Cinq médaillons affreufement mutilés ornent le devant du tombeau. Un riche bandeau circulaire compofé de palmettes, d'S accolés et de feuillages conventionnels encadre cinq têtes d'infpiration purement païenne. La tête du milieu se préfente de face. Elle a la chevelure partagée en deux parties égales par une raie aflez profonde.

Deux épis de froment forment couronne sur le sommet de la tête. Les quatre autres têtes d'accompagnement sont vues de profil, trois d'entre elles portent des diadèmes rehaussés de fines pierreries (fig. 18). Au premier aspect, deux figures ont une allure féminine, mais la disposition des cheveux indique des jeunes hommes. Dans les écoinçons que laissent entre eux les médaillons, se détachent des acanthes. Enfin, une ligne de perles espacées sert de bordure à la partie inférieure de la pierre tombale. Les sculptures des cinq figurines révèlent un tailleur d'images sûr de lui et de son outil (fig. 19). L'Anglais Turner a été l'un des premiers à étudier ces morceaux de sculpture. A son avis « l'étude des têtes, des couronnes, la disposition des rinceaux de feuillage permettent de considérer ce sarcophage comme une production de la période carolingienne, encore qu'elle puisse être d'une date antérieure ». L'historien de Lisieux, Louis Dubois, connaissait le passage précité de Turner, mais il l'a traduit avec une complète inexactitude [1]. En effet, si Turner attribue à l'époque des Carolingiens les médaillons en ronde bosse, il date du XIIe ou XIIIe siècles les deux statues en armes enchâssées dans le fond de la niche funéraire. En 1873, M. de Formeville proposa une interprétation différente de l'opinion émise par Turner [2] : « Nous pensons tout simplement



Fig. 18. — Croisillon Nord : figurines d'un enfeu.

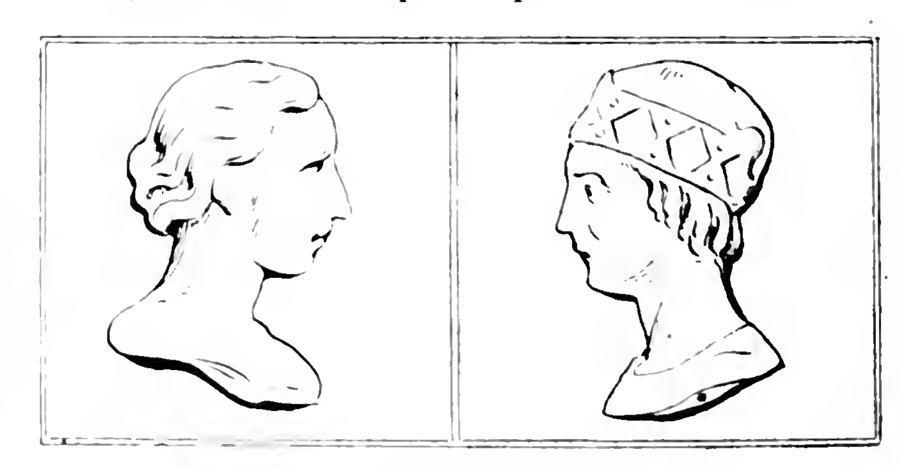


Fig. 19. — Croisillon Nord : figurines d'un enfeu.

1. L. Dubois, *Histoire de Lisieux* t. II, p. 202.
2. De Formeville, *Histoire de l'ancien évêché-comté de Lisieux*, t. I, p. cxvij.

que les médaillons sont l'œuvre des artiſtes capricieux du XVIe siècle. Qu'on les compare, en effet, à ceux qui décoraient l'intérieur de la belle maiſon de la rue aux Fèvres et à quelques autres de cette époque, on y reconnaîtra aiſément un caractère frappant d'analogie ou même d'identité : c'eſt bien le même mélange de coiffure romaine et du moyen âge et la même ornementation sur les encadrements. Cette pierre, dont rien au surplus ne juſtifie l'incruſtation dans le mur en cet endroit, puiſqu'elle n'a même pas les dimenſions de l'arcade sous laquelle elle se trouve, nous paraît avoir été placée là dans un but unique de conſervation. » En 1908[1], le chroniqueur si apprécié des lecteurs du *Bulletin Monumental* a repris l'explication donnée par M. de Formeville. « Ces têtes, écrit-il, d'une belle sculpture paraiſſent à première vue appartenir, ainſi que leurs encadrements, au XIIe siècle, mais un examen attentif des détails prouve que ce travail n'eſt pas antérieur au XVIIe siècle. » A notre demande, pluſieurs sculpteurs, très experts dans leur art, ont examiné avec attention les détails et l'ensemble du sarcophage et les ont comparés avec des travaux du XVIe siècle, particulièrement avec les médaillons du manoir François Ier à Liſieux et du manoir des Gens-d'Armes à Caen. En réalité, de sérieuſes différences exiſtent entre les deux séries de sculptures, et les analogies paraiſſent aſſez lointaines. Leur concluſion a été que le travail eſt bien antérieur à la Renaiſſance. Dans les médaillons de cette dernière époque, les épaules sont souvent entièrement deſſinées et preſque toujours elles sont au moins indiquées ; dans le monument funéraire, aucune eſquiſſe des épaules, tout le fond du médaillon eſt occupé par le viſage et le cou, les coiffures diffèrent complètement ; dans les médaillons Renaiſſance, elles ont plus d'importance.

Au point de vue du fini de l'œuvre, à la cathédrale de Liſieux, la sculpture des bandeaux circulaires eſt encore collante, peu détachée ; dans les manoirs elle a un relief plus accentué. Les traits des figures sont délicats, plus fouillés dans le mauſolée que dans les panneaux Renaiſſance. Enfin, dans l'enfeu, les écoinçons ont des palmettes autrement anguleuſes. Pour réſumer d'un mot notre impreſſion : les bas-reliefs avec lesquels nous venons de faire connaiſſance pourraient être une œuvre de tranſition créée

1. *Congrès archéologique*, 1908, t. I, p. 310.

par un artiſte imprégné de la tradition romane et utiliſant les données gallo-romaines et byzantines. Nous sommes convaincus qu'il avait sous les yeux une collection de fines et précieuſes médailles anciennes. Il eſt intéressant de remarquer l'encadrement circulaire qui rayonne autour de la première figure à droite. Il rappelle à s'y méprendre certains rinceaux de l'égliſe Sancta-Maria-in-Valle à Cividale, en Frioul, œuvre inſpirée par la Renaissance byzantine du xᵉ siècle et utiliſée par le maitre de l'œuvre au début du xɪɪᵉ siècle [1].

Dans le fond de la niche on a placé deux statues malheureuſement briſées. Villemin les a deſſinées au xvɪɪɪᵉ siècle avec peu d'exactitude ; au bas de son eſquiſſe on lit cette légende : « Guerriers armés dans la nef de la cathédrale de Liſieux [2]. »

En 1817, John Cotmann a exécuté un deſſin plus conſciencieux et plus complet. Les deux chevaliers portent une tunique d'étoffe sans manche, recouverte d'un vêtement de mailles d'acier. Un long bouclier protège l'épaule gauche. Un ceinturon retient le fourreau d'une épée effilée vers la pointe. L'un des chevaliers tient d'une main une palme, de l'autre une banderole à inſcription ou phylactère. L'autre chevalier tient également une palme de la main droite, mais son bras gauche diſparait sous l'armure. Le sculpteur a mis sous les pieds des deux combattants un lion comme symbole de bravoure et de fier courage. Le coſtume de guerre, l'attitude des défunts laiſſe deviner le génie de ce grand xɪɪɪᵉ siècle qui a ennobli la vie et embelli la mort. Quel dommage qu'il ne nous soit pas poſſible de savoir le nom de ces personnages contemporains des croiſades !

Le *second enfeu* conſiſte également en une niche circulaire. Deux courtes colonnettes poſées sur les extrémités du soubaſſement supportent une archivolte moulurée. Les chapiteaux, du même style que les sculptures des feneſtrages et du triforium du tranſept, annoncent la fin du xɪɪᵉ siècle.

Tout au bas de la niche six anges couronnés, placés en regard l'un de l'autre, portent en main des palmes ou des phylactères. Leur tête eſt abritée par une arcade cintrée aux écoinçons garnis de quatre-feuilles. Aſſis sur des

1. R. de Lasteyrie, *L'Architecture religieuſe en France à l'époque romane*, Paris 1912, in-8, p. 36.
2. *Monuments français inédits pour servir à l'hiſtoire des arts*, t. Iᵉʳ, pl. 67.

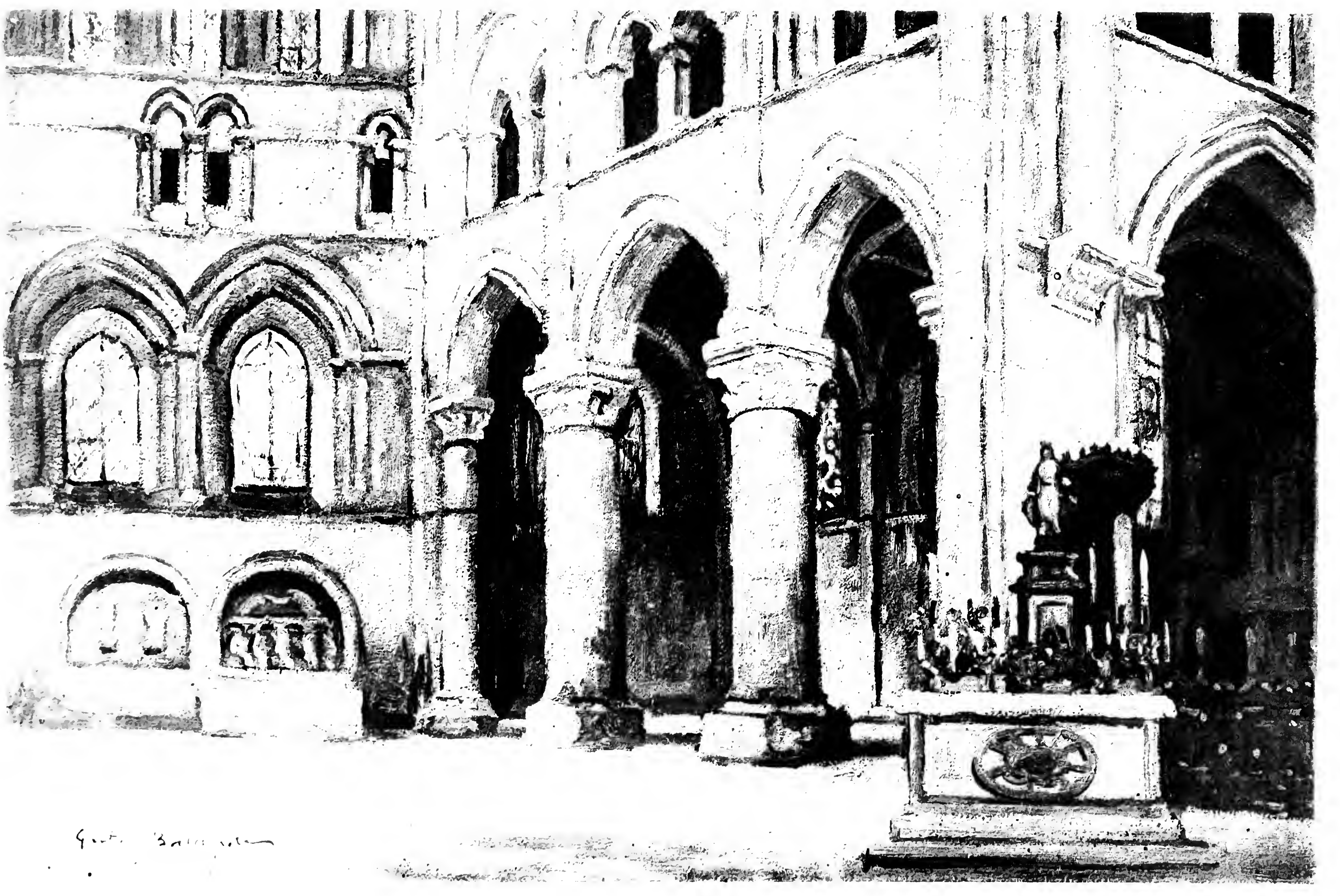


Photo Crevaux.

LE CROISILLON NORD ET SON COLLATÉRAL, tableau de Gaston Balande.

cippes aſſez simples, les anges portent des palmes et des phylactères, dont les inſcriptions ont diſparu. Ce cortège d'anges n'exiſta pas toujours comme décoration de l'enſeu, c'eſt une sculpture rapportée. Le haut du tympan repréſente la préſentation d'un défunt au tribunal de Dieu. Deux anges, revêtus de longues tuniques finement drapées, tiennent avec précaution l'âme du défunt enveloppée dans un long linceul et symboliſée par un perſonnage nu (fig. 20). Au XIIIe siècle, l'iconographie du tombeau préſentait volontiers l'âme des juſtes sous les traits d'un perſonnage non vêtu, apparemment parce que les bons n'avaient rien à cacher au regard divin. Les méchants,

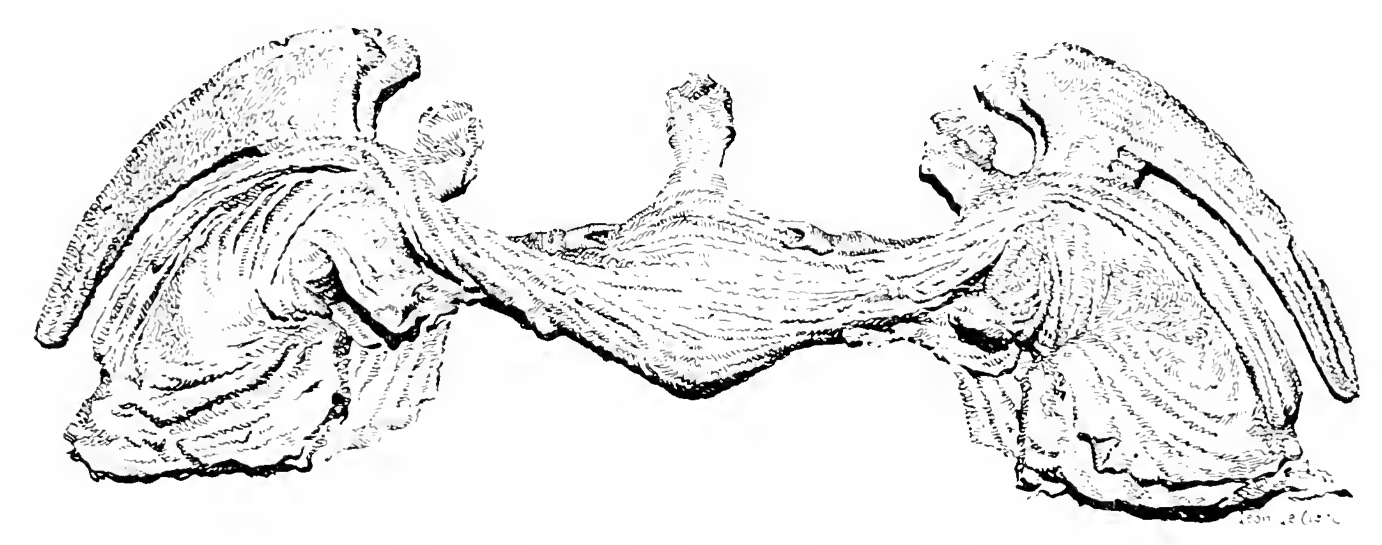


Fig. 20. — La présentation d'un défunt au tribunal de Dieu.

juſtement effrayés à la vue de leurs laideurs morales, s'efforçaient de les diſſimuler sous d'amples vêtements. Pour mieux exprimer son eſpoir en la bonté miſéricordieuſe du Suprême Juſticier, le sculpteur de la cathédrale Saint-Pierre confie aux anges le mort qu'il veut honorer. A travers les nuées du ciel, les deux meſſagers emportent doucement leur précieux fardeau juſqu'au Paradis, lieu du repos et de la gloire des élus. Les ailes des anges aux plumes délicatement fouillées, leur fine chevelure, le relief des perſonnages, dont les corps s'infléchiſſent avec grâce, l'heureux agencement de leurs mains, les lignes merveilleuſement souples du linceul dont les extrémités se recourbent avec une surprenante légèreté, la très belle diſpoſition de chaque groupe tout laiſſe preſſentir un travail du XIIIe siècle.

L'enfeu que nous venons de décrire pourrait renfermer les reſtes de l'enfant dont parle le *Mémorial* : « L'on a ôté même un tombeau élevé en boſſe contre une des murailles des ailes de la nef, dans lequel on a trouvé des oſſements d'un enfant qui apparemment était de qualité. »

En avant de l'enfeu, il faut signaler une statue tombale du XIIe siècle. Découverte en juillet 1845 dans la cour de l'Hôtel-de-Ville, elle était engagée dans les parois d'un réſervoir à eau. La municipalité de Liſieux, persuadée que ce gisant provenait de la cathédrale, le rendit à sa deſtination première.

Taillée dans une pierre grisâtre, analogue au marbre de Vieux, la statue offre 2 m. 15 de longueur sur 0 m. 90 de largeur au sommet. Le gisant foule aux pieds un dragon ailé. Il porte le coſtume pontifical : chaſuble large et ondoyante, aube à parements rehauſſés de galons, tunique, étole. La main droite se dreſſe pour bénir. La main gauche tient une croſſe très fruſte. Le corps a huit fois et demi la longueur de la tête, ce qui fait paraître les bras extrêmement courts. La tête eſt découverte, les cheveux groſſièrement contournés, le viſage grêle, les mains paraiſſent d'une maigreur aſcétique. Le défunt préſente la croſſe tournée en dehors pour indiquer sa juridiction, c'eſt donc bien l'effigie d'un évêque. M. de Formeville suppoſe qu'il s'agit de Jean Ier, évêque de Liſieux décédé en 1141 et inhumé dans la cathédrale du côté du septentrion [1]. Le style de la statue, la raideur et la gaucherie des membres, le manque de mouvement et de soupleſſe dans les draperies indiquent la facture romane [2].

Avant de quitter l'extrémité du croiſillon Nord, il convient de se souvenir que les fonts baptiſmaux s'y trouvaient avant la Révolution. La cathédrale était paroiſſe pour les serviteurs et les gens du chapitre ; c'eſt là que leurs enfants recevaient le baptême. Leur entrée dans l'égliſe s'effectuait par la porte située près du mur de fond. L'ancienne cuve baptiſmale, datant du XVIIe ou XVIIIe siècle, eſt reléguée dans un coin de la cathédrale sous le

1. Dr Billon, dans *Bulletin mon.*, t. XIII, 1848, p. 100.

2. La statue tombale conſervée à Saint-Pierre doit être d'autant plus remarquée que selon Emile Mâle : « C'eſt dans les dernières années du XIIe siècle, suivant toutes les vraiſemblances, que l'on vit pour la première fois une statue couchée sur un tombeau. » Emile Mâle, *L'Art religieux en France à la fin du moyen âge*, p. 420.

narthex. Elle était pourtant plus eſthétique que l'étroite cuve de marbre qui la remplace.

Au XVIIe siècle, les enfeux et, sans doute, les autels de Saint-Gilles et de Saint-Ouen reçurent une décoration à la mode. Les sculptures de chaque tombeau et les parties liſſes furent peintes à la colle de même que les boudins d'encadrement et les colonnettes. Il en reſte encore des traces imperceptibles, le rouge-brun et le vert dominaient.

LE COLLATÉRAL DU CROISILLON NORD

L'exiſtence d'un bas-côté oriental au tranſept conſtitue l'une des plus curieuſes particularités architecturales de la cathédrale Saint-Pierre.

Une diſpoſition preſque identique se retrouve à Longues, Beauport, Lauſanne. L'abbatiale de Saint-Denis, à l'époque de Suger[1], comportait également un bas-côté oriental, diſpoſition tout à fait exceptionnelle en France, mais fréquente en Angleterre (Lincoln, Rocheſter, Durham, Hereford, Lichfield, Salisbury, Peterborough). Le bas-côté de chaque croiſillon à Liſieux est voûté de trois croiſées d'ogives sur plan carré. Deux chapelles ont été ménagées le long du mur oriental. Les autels manquent des qualités même du style qu'ils prétendent imiter. Les maitres d'autrefois, s'ils revenaient, les renieraient. Ces paſtiches sont loin d'offrir les élégances correctes et pures du cadre qu'ils doivent embellir. Les statues placées au-deſſus de ces autels paraiſſent si étriquées et si grêles! Pour être juſte, il faut ajouter qu'elles étaient deſtinées à orner le grand autel où des statues en bronze doré sont venues les remplacer. Près du palier de l'autel le plus rapproché du déambulatoire, en 1909 chacun pouvait contempler une pierre tumulaire de 1564. Aujourd'hui elle n'eſt plus guère viſible. C'était la tombe de Foulques Coſtard, chanoine de la cathédrale. Le défunt avait les mains jointes, la tête recouverte d'une aumuſſe, une chappe sur les épaules. Des pilaſtres cannelés et chargés de rinceaux feuillagés supportaient une riche arcade d'encadrement. L'inſcription gravée en lettres gothiques était bien liſible. M. Arthème Pannier nous l'a conſervée :

1. Viollet-le-Duc : *Dict.*, t. IX, p. 228.

Icy eſt la ſépulture de vénb^e et diſcrète perſonne
Me Foulqs Coſtard en son vivant p^bre chanoine de céans
licencié en droict canon et bachelier en théologie
lequel décéda le VIIIe jour de Novembre mil VccLXIII
Requieſcat in Pace.
Amen[1].

LE CROISILLON SUD

Le bas-côté oriental du croiſillon Sud offre tous les caractères remarqués dans le croiſillon Nord. Seul le mur du fond diffère. La fenêtre géminée fut agrandie et diviſée par un meneau au xvi siècle. Le soubaſſement du mur renferme un enfeu voûté de deux jolies croiſées d'ogives. Malheureuſement le coffre reſte nu, la pierre tombale a été bûchée. Cependant en la regardant avec précaution, il eſt encore poſſible de diſtinguer la place des mains, la forme de la croſſe, les contours d'une ample chaſuble et même quelques traces d'un animal symbolique. C'était évidemment la ſépulture d'un évêque de Liſieux. L'ordonnance du mausolée indique le treizième siècle. L'un des médaillons sculptés sur le tympan de l'arcature extérieure repréſente un moine à la beſace entr'ouverte. Sur sa tête se remarque un bonnet de bouffon. L'artiſte aura voulu faire une charge. Sa verve se sera égayée aux dépens de quelque docte perſonnage de son entourage (fig. 21). Il n'y eut jamais de cenſeurs moins sévères que les clercs du moyen âge; ils ne se scandaliſaient guère des saillies de la gaité populaire et laiſſaient pénétrer dans la cathédrale les motifs décoratifs les plus fantaiſiſtes, même les plus facétieux. Quand les bons chanoines de Liſieux aperçurent le curieux motif exécuté par l'imagier de leur égliſe, ils ſurent sans doute les premiers à sourire de son badinage inoffenſif.

Le mur de fond du croiſillon proprement dit a son rez-de-chauſſée

1. Il eſt queſtion de ce chanoine dans un obituaire de la cathédrale appartenant à la Bibliothèque Nationale (xvie siècle, fonds latin nouv. acq., n° 1778). Au 7e feuillet de ce précieux manuſcrit, M. Foulques Coſtard eſt porté domicilié dans la maiſon canoniale du titre de Sainte-Barbe située sur la rue aux Chanoines, non loin de l'emplacement actuel de la Banque de France.

PLAFOND DE BOIS SCULPTÉ PROVENANT DE L'ANCIENNE TRIBUNE DES MUSICIENS



Gouache de Léon Leclerc.

GROUPE D'ANGES, BAS-RELIEF PIERRE. ENFEU DU CROISILLON NORD

marqué par un tambour dont le deſſus poſſède un riche plafond Renaiſſance. A la fin du xviᵉ siècle, peut-être à partir de 1578, dans les grandes cérémonies religieuſes, l'orcheſtre de la cathédrale venait se placer sur une tribune élevée à l'extrémité du tranſept. La galerie de service ayant été fermée par Guillemot de Samaiſon, « la tribune des muſiciens » permettait de paſſer d'un côté du tranſept à l'autre à la hauteur du triſorium. Le plafond de la tribune repoſait sur une énorme traverſe de bois s'appuyant d'un côté sur le mur occidental et de l'autre côté sur les deux premières colonnes, ce qui explique les entailles profondes qu'elles préſentent au regard. L'eſcalier de la bibliothèque du chapitre deſſervait cette tribune. En 1866 elle fut démontée, diminuée et recompoſée par les soins de M. Larcher, menuiſier, et Lemainier, sculpteur, à la grande joie de nombreux artiſtes.



Fig. 21. — Médaillon sculpté, enfeu du croiſillon Sud.

Le centre du plafond eſt formé de cinq grands panneaux octogones encadrant des caiſſons garnis de roſaces, de clefs pendantes sculptées à jour et de scènes religieuſes. L'une d'elles repréſente David pinçant de la harpe, l'autre glorifie sainte Cécile, patronne des muſiciens. La vierge romaine promène ses doigts sur un clavier d'orgue; un ange se tient à ses côtés, comme pour diriger son jeu et lui inſpirer de délicates et prenantes mélodies. Quatre loſanges ornés de têtes d'anges, ou de fines arabeſques entourent les médaillons de fond. Des moulures, d'élégants pendentifs, des deſſins courants servent de bordure au plafond soutenu par deux colonnes corinthiennes en beau bois de chêne décoré de cannelures et de branches

de lierre. Des trophées d'inſtruments de muſique et des figures allégoriques et mythologiques sont diſpoſés sur la friſe d'entablement. Pris à part, le plafond eſt une pièce de menuiſerie remarquable par son aſſemblage, son tracé géométrique et sa très riche décoration. Malheureuſement il eſt fort mal éclairé et puis ne trouble-t-il pas un peu l'harmonie de la cathédrale, en dérobant aux regards la porte dite du Paradis, dont l'ordonnance intérieure et la fine sculpture paſſent trop inaperçues? Par ailleurs, ce serait dommage de supprimer un auſſi curieux morceau de sculpture sur bois; tous ceux qui s'occupent d'archéologie savent avec quelle prudente réſerve on doit toucher aux anciennes boiſeries, aux vieux panneaux à caiſſons dont très peu sont parvenus juſqu'à nous. Conſidérant la tribune des muſiciens comme une adjonction diſparate, en 1853, M. l'abbé Cagniard fort de l'autoriſation préfectorale, réſolut de la supprimer. De violents blâmes et d'acerbes proteſtations s'élevèrent de toutes parts contre cet enlèvement inattendu. Se faiſant l'écho de ces critiques, le *Bulletin monumental* écrivait : « La société françaiſe doit, en regrettant les actes de vandaliſme, ménager ceux qui s'en rendent coupables lorſqu'ils peuvent prétexter l'ignorance. Mais ici M. le curé de Saint-Pierre de Liſieux a agi en connaiſſance de cauſe[1]. » Celui-ci ne se laiſſait pas émouvoir par ces plaintes amères, c'était un cœur d'or mais une volonté décidée. Dans une difficulté, il s'arrangeait toujours pour avoir le dernier mot. Pourtant après treize années de réſiſtance M. le curé de Saint-Pierre se laiſſa convaincre et la tribune Sainte-Cécile, rajeunie et tranſformée, reparut dans la cathédrale. Vu de cet endroit élevé, l'égliſe prend un aſpect grandioſe, le chœur réſerve aux regards une bien jolie perſpective, le tranſept se montre dans toute sa beauté, la lanterne surgit comme une apparition vivante et joyeuse.

Au-deſſus du plafond à caiſſons, la muraille eſt tapiſſée d'arcatures géminées encadrées deux à deux par une arcature plus grande. La retombée de l'archivolte supérieure se fait soit sur des têtes humaines d'aſpect bizarre, soit sur des têtes d'animaux.

Le triforium eſt aveugle et formé de baies rectangulaires séparées par une large maçonnerie entourée d'un arc briſé. Avant la reſtauration du xve siècle cette galerie permettait de contourner le croiſillon tout entier.

1. *Bulletin monumental*, t. XIX, 1853, p. 354-355.

A l'étage supérieur, l'architecture eſt preſque identique à celle du croisillon Nord. Trois hautes fenêtres à lancettes l'ajourent. Comme M. Serbat l'a remarqué avec juſteſſe, le feneſtrage du milieu eſt plus élevé, sans que son arc soit surhauſſé, il en réſulte que les chapiteaux des colonnettes ne sont pas au niveau des chapiteaux des baies latérales. La fenêtre située à l'angle occidental du tambour a été mutilée au moment de la conſtruction de la tribune des muſiciens.

A droite de la porte des chanoines, qui fut d'abord une porte donnant sur l'extérieur, subſiſte un curieux bas-relief inſcrit sous une arcature trilobée. C'eſt un groupe funéraire.

Un arc en accolade à rampants feuillagés et fleuronnés surmonte le trilobe. De légers contreforts amortis par des pinacles superpoſés mettent en valeur le groupe sculpté. Une série d'arcatures à remplages relie les pinacles au fleuron.



Fig. 22. — Groupe funéraire, croiſillon Sud

La Vierge est aſſiſe sous le lobe droit. Son manteau retenu par une agrafe tombe juſqu'à terre en se creuſant de plis horizontaux. Une longue chevelure ondule sur les épaules de Notre-Dame, un magnifique diadème entoure son front. La physionomie ouverte, les joues pleines, le regard droit, tout contribue à rendre la Vierge plus aimable que majeſtueuſe (fig. 22). Ce n'eſt pas une reine solennelle et froide, c'eſt une mère aimante et gracieuſe. Debout sur les genoux de Marie, l'enfant Jéſus se penche avec infiniment de bienveillance vers un eccléſiaſtique, très fervent dans son agenouillement. La figure du Sauveur s'anime, ses yeux s'illuminent, ses lèvres se détendent, il va sourire. Un accueil enthouſiaſte sera certainement réſervé au chanoine qui, mains jointes, l'aumuſſe sur le bras, la tonſure bien marquée, vient de préſenter sa supplique avec moult révérence. Devant le Juge Suprême, l'eccléſiaſtique n'eſt pas un iſolé. Le patron de sa maiſon canoniale, saint Sébaſtien aſſiſte à cette déciſive entrevue. Pour rendre la scène plus pathetique, le sculpteur préſente le martyr attaché à un arbre. Un arc à la main, un

paquet de flèches à la ceinture, le bourreau le suit. Anachronisme charmant : cet exécuteur des hautes œuvres porte la coiffure, le pourpoint et le haut-de-chausse de la seconde moitié du xve siècle. Les larges plis des étoffes, la figure fine et expressive de l'enfant Jésus, le commencement de réalisme qui s'affirme dans le geste protecteur de saint Sébastien, les profils prismatiques des arcatures, les feuillages recroquevillés, froissés et très détaillés, permettent de rattacher le bas-relief à l'art du temps de Charles VII ou de Louis XI.

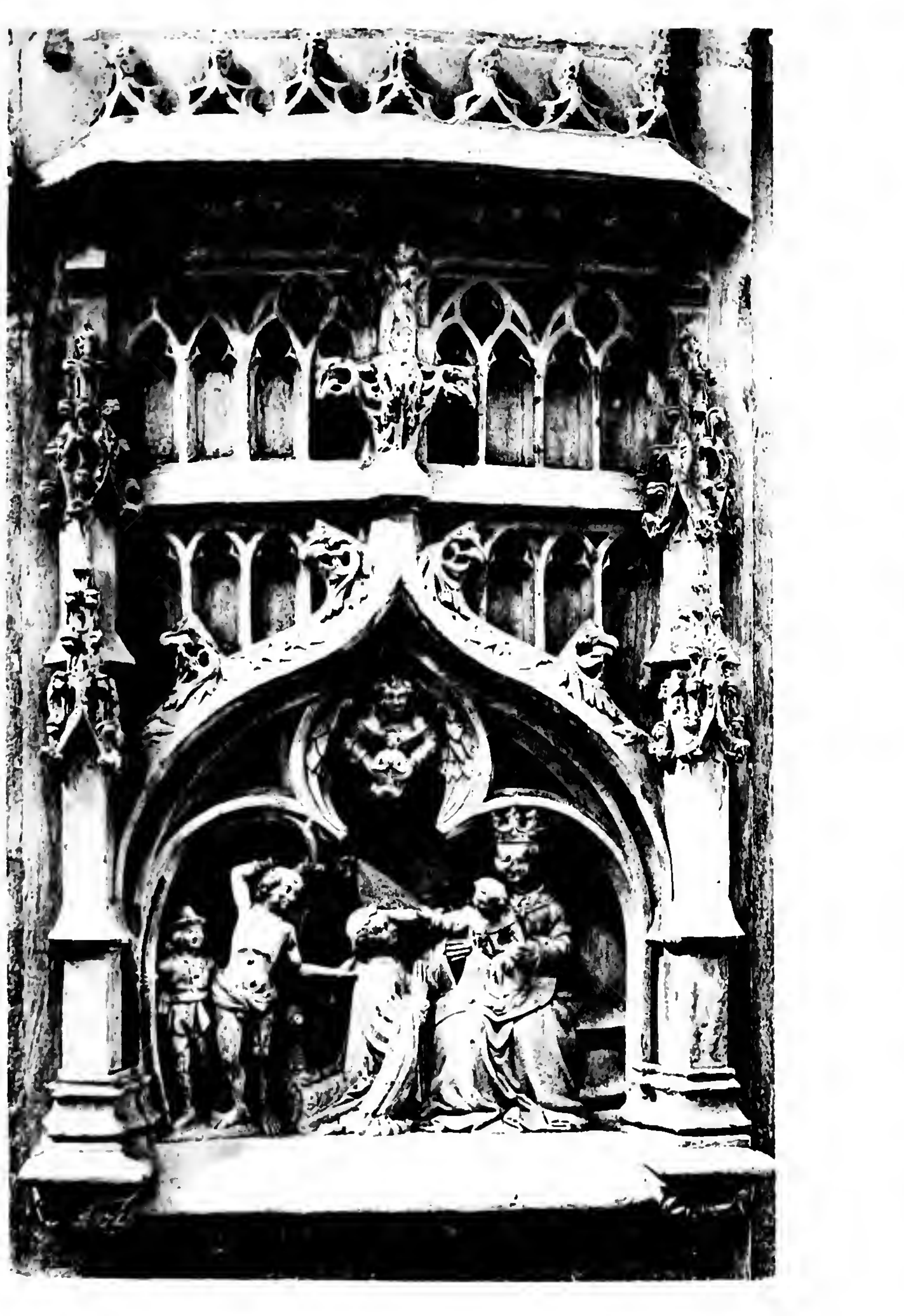


Fig. 23. — Groupe funéraire du croisillon Sud, détail.

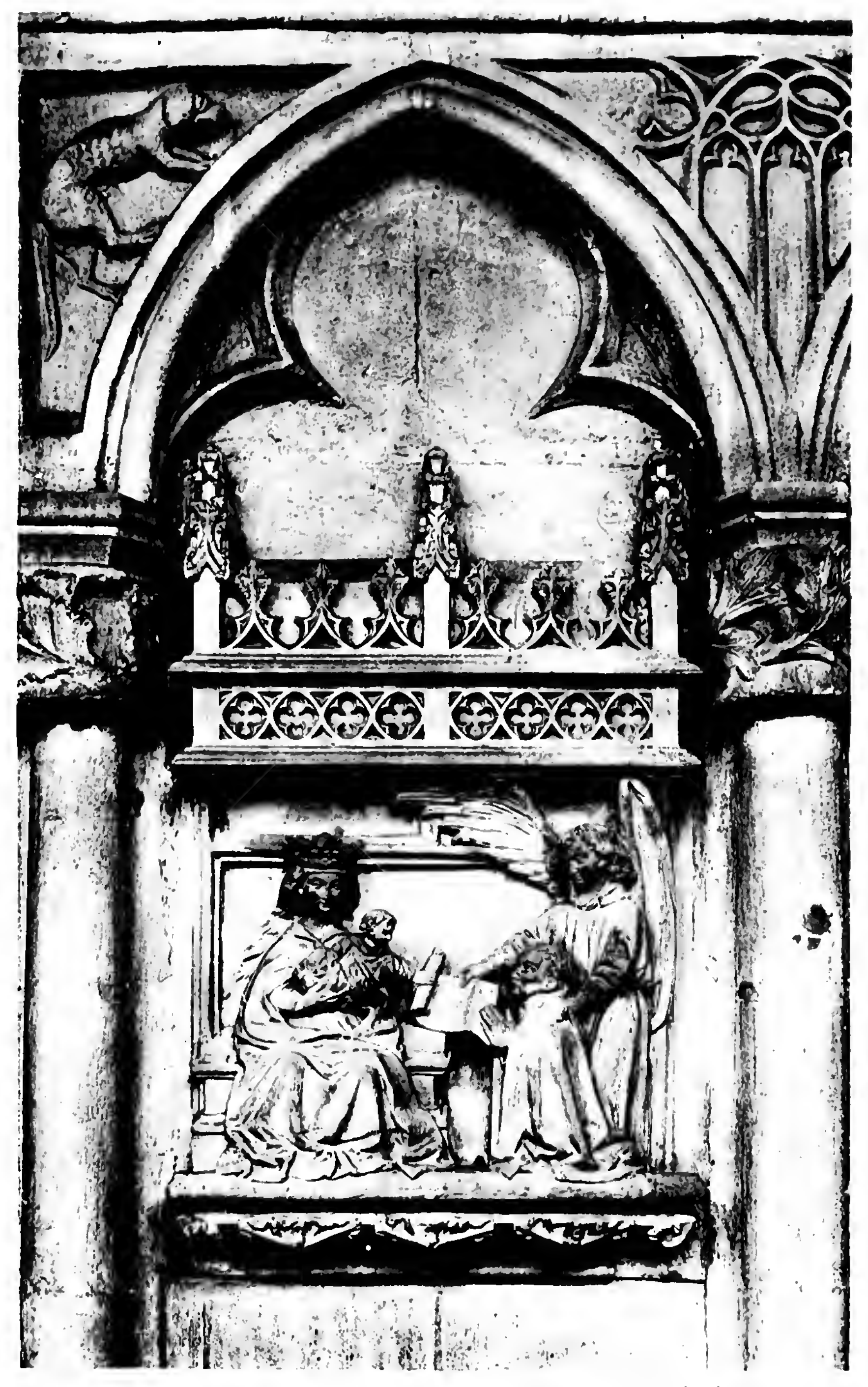
Dans le lobe supérieur, un ange aux ailes étendues emporte au ciel l'âme du défunt symbolisée par un frêle enfant en prière (fig. 23). Une inscription obituaire, gravée sur une plaque de marbre, était jadis apposée au-dessous du groupe : elle a disparu, mais la place qu'elle occupait est nettement apparente. Le bas-relief est donc bien une représentation funéraire. C'était le tombeau d'un chanoine du titre de Saint-Sébastien. Des sculptures funéraires analogues se rencontrent à Eu, à Moyaux, et à Pierrefitte-en-Auge. Il suffit d'ouvrir le recueil de Gaignières pour en retrouver de nombreux exemples.

LE CHŒUR

Dans la construction des églises, au moyen âge, l'usage habituel était d'élever tout d'abord le chœur. A Lisieux, le maitre de l'œuvre commença les travaux par la nef, qui se trouve être la partie la plus ancienne de l'édifice. Moins étroit et mieux proportionné que la nef, le chœur présente une légère déviation de l'axe et une déformation sensible due sans doute au mouvement de la construction. Dès 1367, l'édifice avait joué principalement dans la région du transept et du chœur. Grâce à l'élasticité des formules



MONUMENT FUNÉRAIRE D'UN CHANOINE
DU TITRE DE SAINT-SÉBASTIEN
(CROISILLON SUD)



Cl. Bidet-Desportes.

MONUMENT FUNÉRAIRE D'UN CHANOINE
DU TITRE DE SAINT-MICHEL
(CHAPELLE NOTRE-DAME)

gothiques, le taſſement n'a pu rompre à l'équilibre. L'adroite oppoſition des membres d'architecture a pleinement réuſſi à empêcher un gliſſement fatal des parties hautes.

Le chœur de Saint-Pierre comprend quatre travées droites et une abſide demi-circulaire comme à Bayeux, Saint-Etienne de Caen, Senlis, Noyon, Nantes et Notre-Dame-de-Paris.

Au rez-de-chauſſée, les huit supports de la partie droite sont des colonnes cylindriques, avec baſes et chapiteaux octogones traités comme dans les croiſillons. Les deux rangs d'acanthes de chaque corbeille correspondent à deux aſſiſes. Une seconde aſtragale accentue davantage cette diviſion. Le même procédé se remarque également dans la nef, le tranſept, et se retrouve à Saint-Quentin, Soiſſons, Longpont, Braiſne, Reims et Chartres. Au moment de la reſtauration moderne du chœur, dans les travées supérieures, des feuillages à crochets furent ſubſtitués aux larges feuilles côtelées précédemment appliquées aux corbeilles anciennes.

Si l'étage inférieur du chœur proprement dit rappelle le style de la nef et des croiſillons, par les mêmes procédés d'appareil, des profils semblables et d'identiques ornements, les étages supérieurs préſentent diverſes modifications. Elles sont plus nombreuſes et plus apparentes dans le voiſinage immédiat du chevet. A mesure que l'œuvre se développe, elle renouvelle ses moyens d'expreſſion. Dès la seconde travée les fenêtres hautes préſentent une mouluration plus complexe. A la troiſième travée, le triforium diffère senſiblement (fig. 24). Les supports s'affinent, s'iſolent de la muraille, et finiſſent sur un tailloir octogonal. La sculpture des chapiteaux s'épanouit en crochets; la mouluration intérieure des archivoltes n'offre plus de claveaux à fond plat, mais des boudins parallèles dégagés par des gorges. Enfin le tympan eſt percé d'un trèfle accoſté de trois fleurons. Ces caractériſtiques nouvelles se voient également à la quatrième travée et d'autres divergences encore. En effet, les trois supports de la voûte portent sur des socles circulaires et se terminent par des tailloirs arrondis. Le fût ceſſe d'être entouré par des bagues. La clef de voûte devient plus large et plus ornée.

D'où viennent ces différences d'ornementation dans le chœur? Les opinions sont partagées. La plupart des archéologues avec M. Charles Vaſſeur, eſtiment que les deux dernières travées ne furent pas prévues par le premier

conſtructeur. Primitivement le chœur s'arrêtait après l'orgue d'accompagnement. Il suffit pour s'en convaincre d'examiner les chapiteaux des groſſes colonnes qui limitent la seconde travée. Les tailloirs affectent un tracé curviligne. La courbe de l'ancien hémicycle commençait au droit des troiſièmes colonnes. Une autre preuve de l'allongement du chœur serait fournie par l'exiſtence d'une piſcine retrouvée naguère dans l'entre-colonnement. Cet édicule maſqué par les bancs du déambulatoire Sud recevait l'eau provenant des ablutions et indiquerait la poſition occupée par l'autel primitif. L'or-

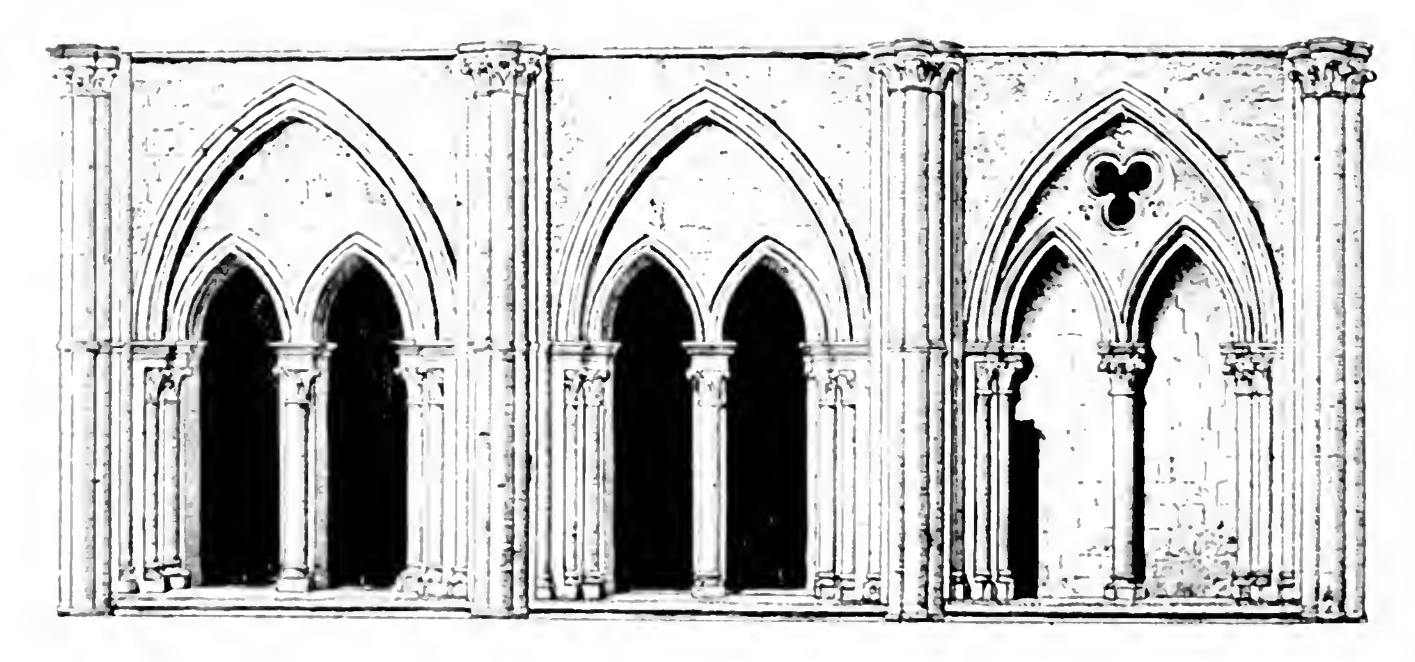


Fig. 24. — Triforium du chœur

donnance des deux premières travées du déambulatoire confirmerait cette hypothèſe. Elles sont complètement différentes des autres travées et beaucoup plus françaiſes que normandes.

En 1908, M. Louis Serbat, dans le guide du Congrès de Caen, a mis en doute les concluſions de ses devanciers. A son avis, les différences dans l'élévation des étages n'indiquent ni un allongement du chœur ni deux campagnes diſtinctes dans sa conſtruction, mais seulement une certaine lenteur dans les travaux, un simple repentir en cours d'exécution. La repriſe n'a eu lieu qu'à la naiſſance du chevet. En effet, à l'extérieur, les quatre travées droites sont presque identiques d'en bas juſqu'en haut.

A défaut de textes, seules des fouilles conciencieuſes pourraient apporter

des renſeignements déciſifs sur l'étendue du chœur primitif. Mais il eſt permis de conſtater que l'influence locale se fait sentir dans les parties hautes des trois dernières travées du chœur.

L'archéologue peut y surprendre les tendances qui sépareront l'école gothique de l'Ile-de-France de l'école gothique normande. La mouluration se complique, les profils deviennent parallèles, la décoration symétrique, les tailloirs s'arrondiſſent, certains boudins se coudent. En résumé un nouvel architecte vient de prendre la direction des travaux tout en s'inſpirant des traditions de la province, il eſſaie de ménager une tranſition entre son œuvre et celle de son prédéceſſeur.

La partie droite du chœur eſt voûtée sur croiſée d'ogives de plan barlong. Chaque voûtain appareillé en petits moellons, noyés dans un mortier extrêmement réſiſtant, offre une épaiſſeur d'environ vingt-cinq centimètres.

LE SANCTUAIRE

La partie tournante du chœur sert de sanctuaire à la cathédrale Saint-Pierre; pour les très jolies et savantes choſes, c'eſt le conſtructeur du chevet qui sait les secrets. Là, toute force eſt active, l'architecture s'affine, s'allège. Aucun tâtonnement, aucune héſitation, le maître de l'œuvre domine les procédés gothiques. Prévoyant exactement les points de pouſſée des voûtes, il leur oppoſe des arcs-boutants diſpoſés avec beaucoup d'art. Ainſi la preſſion oblique devient verticale, une longue colonnette effilée la tranſmet au tailloir des piles du rez-de-chauſſée, tandis que les nervures du déambulatoire maintiennent l'équilibre en faiſant contrepoids. Dans le triforium, la succeſſion des vides et des pleins calculés avec une grande habileté, produit de belles oppoſitions de lumière, des ombres profondes et des clairs vigoureux. La décoration, les profils, la compoſition générale, indiquent une œuvre normande. D'ailleurs en élévation et pour divers détails, le chevet de Saint-Pierre de Liſieux a été souvent comparé avec ceux de Saint-Etienne de Caen et de Notre-Dame de Bayeux. De réelles reſſemblances se remarquent dans les trois édifices. Arcades suraiguës, moulures formées de boudins parallèles et de gorges profondes, nervures en pénétration les unes dans les autres,

tailloirs ronds : autant de caractériſtiques qui se retrouvent à Caen, à Bayeux et à Liſieux. Le chevet de l'Abbaye-aux-Hommes marque les débuts de l'école gothique de Normandie. Les chœurs de Bayeux et de Liſieux en marquent l'apogée. Le premier avec ses écoinçons couverts de rameaux fleuris, avec sa voûte rehauſſée de peintures, éblouit le regard par la splendeur de son décor ; le second attire par sa noble simplicité. Là-bas c'eſt déjà la jolieſſe dans les détails, ici c'eſt la pureté de la compoſition générale, une beauté preſque sévère mais d'une douce attirance. Avant la Révolution, le menu peuple, en parlant des deux diocèſes et des deux cathédrales, diſait : « Liſieux le noble et Bayeux le riche. » Il y a dans cette appréciation une nuance qui convient parſaitement au style des deux monuments.

Au chevet de Saint-Pierre, les piliers du sanctuaire au nombre de six s'appuient sur un soubaſſement demi-circulaire. Moins épaiſſes que les colonnes de la partie droite du chœur, ces piles comprennent deux gros supports établis l'un derrière l'autre, flanqués sur les côtés de deux minces colonnettes. La corbeille s'orne de feuillages et de nombreux crochets diſpoſés en alternance. Le tailloir eſt commun aux quatre fûts. A cauſe du rétréciſsement survenu dans l'entre-colonnement, les sept arcades du chevet offrent un tracé d'une extrême acuité [1].

Un cordon mouluré marque l'étage du triforium, jolie galerie de circulation formée d'un arc en tiers-point partagé en deux lancettes. Le tympan également paré d'ajours, les fûts très finement arrondis, les chapiteaux à tailloirs octogones, donnent au triforium une légèreté et une élégance inconteſtables. Un mur plein cache les combles.

Quand l'archéologue viſite cette galerie, il lui eſt facile de remarquer que l'alignement de la partie tournante du chœur s'avance de quelques centimètres sur la partie droite. L'architecte du chevet a voulu ainſi nettement délimiter son œuvre.

Au-deſſus de la galerie du triforium court un bandeau de quatre-feuilles découpés comme à l'emporte-pièce. L'éclairage eſt donné par des feneſtrages en arc-briſé tangents aux formerets et entourés des boudins parallèles. Un paſſage de service traverſe les embraſures des fenêtres et permet

1. *Profil des arcades du chevet* : cinq tores parallèles dégagés par des gorges.



Photo M. H.

LE TRIFORIUM ET LES VOUTES DU CHŒUR



Photo Boutey.

ANGLE DU CHŒUR ET DU CROISILLON SUD

de circuler autour de la claire-voie [1]. Les huit nervures de la voûte retombent sur de sveltes colonnettes qui partent des tailloirs des supports du rez-de-chauſſée. Les arcs diagonaux se rejoignent à la clef de voûte ornée des armoiries du chapitre. Toutefois quatre petites branches d'ogives, au lieu de s'arrêter à la clef, convergent vers le doubleau comme à Bayeux. Les compartiments de voûte sont conſtruits en petit appareil taillé avec la plus grande symétrie. La clef pendante de la quatrième travée droite du chœur indique une repriſe du XVIe siècle. Les voûtes du sanctuaire furent sans doute remaniées dans la même campagne.

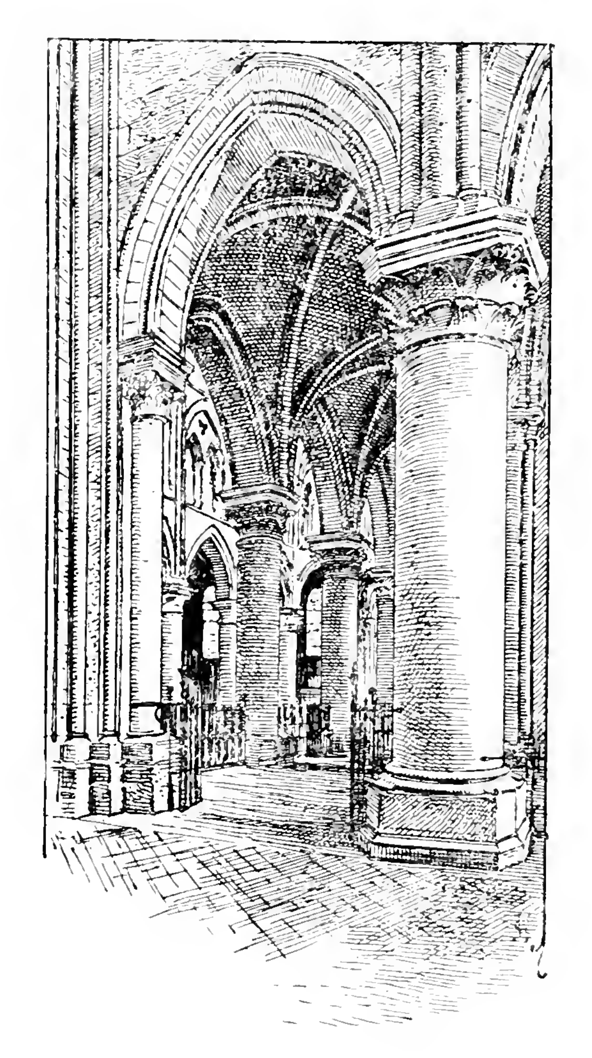


Fig. 25. — Entrée du déambulatoire.

DÉAMBULATOIRE

Il s'ouvre de chaque côté du chœur par un grand arc, dont l'archivolte intérieure reſte plate (fig. 25). La travée tangente au croiſillon en forme le prolongement. Elle eſt un peu plus large que celui-ci. La seconde travée, cloſe latéralement par un mur aſſez simple, eſt percée d'une porte. Celle du collatéral Nord donne accès dans l'enclos de la cathédrale, celle du collatéral Sud conduit à la sacriſtie.

Dans les deux premières travées du déambulatoire, les supports, chapiteaux, tailloirs, les nervures des voûtes sont traités comme dans les collatéraux de la nef. A partir de la troiſième travée, le style porte l'empreinte d'influences normandes indiſcutables.

Les supports de la voûte perdent leurs bagues. Doubleaux et ogives d'un profil plus léger repoſent d'un côté sur les tailloirs des chapiteaux des

1. *Profil des nervures du chevet :* un tore entre deux cavets.—*Profil des doubleaux du chœur :* deux boudins séparés par un canal. — *Profil des ogives :* un boudin entre deux cavets.

piliers du chœur et, du côté des murs latéraux, sur un faiſceau non plus de trois colonnes, mais de cinq supports réunis par des gorges très accentuées. Les chapiteaux ont des crochets et des feuillages diſpoſés avec beaucoup d'art. Le tailloir, de forme arrondie, eſt commun au faiſceau des cinq colonnettes. Les baſes et les socles sont circulaires.

D'un banc de pierre, où les anciens Lexoviens pouvaient s'aſſeoir dans les grandes fêtes liturgiques, partent des arcatures décoratives d'un profil bien normand. Les architectes de la cathédrale de Bayeux et de Norrey ont fait appel au même procédé de décoration dans le déambulatoire, en l'enrichiſſant de jolis motifs. A Bayeux, les arcatures sont couronnées par un bandeau de feuillage ; à Norrey le ciſeau du sculpteur, fouillant profondément la pierre, a repréſenté le triomphe de l'Euchariſtie. A Liſieux, la décoration du soubaſſement reſte très sobre. Au-deſſus d'un bandeau mouluré, de belles fenêtres géminées, à double remplage, montent juſqu'à la voûte. Les écoinçons sont garnis d'une roſace feuillagée, d'un trèfle ou d'un quatre-feuille fleuronné. Ces médaillons gravés, ces roſaces en relief, sont à rapprocher des motifs analogues des porches latéraux et de la salle gothique de l'ancien palais épiſcopal.

L'ordonnance de la claire-voie du déambulatoire de Bayeux et du chœur de Coutances rappelle les feneſtrages de Liſieux, mais dans cette dernière cathédrale aucun paſſage n'a été pratiqué au niveau des baies.

Dans la partie tournante du déambulatoire de Saint-Pierre, chaque travée de voûte ayant la forme d'un trapèze, l'architecte en prit le centre et, à l'aide d'ogives d'inégale longueur, réunit le point ainſi obtenu aux quatre angles.

En 1869, M. Millet, architecte des monuments hiſtoriques et M. Bellot, entrepreneur, reſtaurèrent très adroitement les collatéraux du chœur. De nombreux bancs en gradins obſtruaient le déambulatoire. Les colonnettes du soubaſſement avaient été affreuſement mutilées pour placer ces bancs de bois blanc. Après avoir débadigeonné cette partie de l'égliſe d'une main experte, les ouvriers rétablirent les futs et les chapiteaux détruits, remirent en état les arcatures avec tant d'attention qu'il est presque impossible de diſtinguer les traces des anciennes dégradations.

Les deux petites portes situées près des chapelles abſidales conduiſent

l'une à la tour Saint-Ursin [1] et l'autre à la tour Saint-Martin, tourelles établies à la naiſſance du chevet, comme à Saint-Étienne de Caen, Bayeux et Coutances.

Au XIIIe siècle, les architectes gothiques se plaiſaient à faire rayonner autour du chœur une ligne continue d'abſidioles. Contrairement à cet uſage généralement reſpecté, à Liſieux, sur la partie tournante du déambulatoire s'ouvrent trois chapelles eſpacées, réunies entre elles par un soubassement circulaire. Une diſpoſition analogue, legs de la tradition romane, fut également adoptée par les maitres d'œuvres de Rouen, Bourges, Saint-Julien du Mans, et dans les égliſes picardes de Saint-Sauve, de Montreuil-sur-Mer, Notre-Dame-de-Saint-Omer. Au XIIIe siècle, la chapelle Notre-Dame était loin d'être auſſi profonde et spacieuſe. Après la mort de Jeanne d'Arc, Pierre Cauchon « alla paſſer les dernières années de sa vie, oublié et meurtri, dans son évêché de Liſieux. Il y employa ses loiſirs et le fruit de ses peines à élever une chapelle en l'honneur de la Vierge, qui eſt un des plus exquis monuments de l'époque, car cet homme énergique avait, comme Louis XI, le goût fin et sûr [2]. » M. Lahaye donnera dans cet ouvrage la deſcription détaillée de cette chapelle, véritable bijou d'architecture flamboyante.

Les deux autres chapelles abſidales sont contemporaines du sanctuaire et auſſi habilement conçues qu'élégantes d'aſpect. Édifiées sur plan semi-circulaire, elles ne deviennent pas polygonales au niveau de l'appui des feneſtrages. Sachant par expérience que les baies ouvertes dans un mur cylindrique pouſſent au vide, et que la taille des meneaux sur un plan courbe préſente de sérieuſes difficultés, le conſtructeur n'a point pratiqué de fenêtres géminées dans les abſidioles.

Trois fenêtres simples en arc briſé éclairent chaque chapelle, dont le soubaſſement eſt orné d'un côté par une jolie piſcine, de l'autre par un sacraire où le chapelain dépoſait jadis les vaſes sacrés après la meſſe matinale.

La voûte comprend six branches d'ogives, deux d'entre elles, dépaſſant la clef, viennent rejoindre le doubleau d'entrée. Comme à la cathédrale de

1. Comptes de 1573.
2. G. Hanotaux, *Jeanne-d'Arc*, Paris, 1911, p. 278.

Bayeux, dans la mouluration se remarquent des tores rainés entre deux gorges. Les cinq colonnettes qui encadrent les trois chapelles de l'abſide sont réunies par des gorges profondes.

Avant la Révolution, la chapelle située à l'extrémité du collatéral Sud avait pour titulaire « Monſieur Saint-Urſin ». C'eſt là que le Jeudi-Saint, après l'office liturgique, l'évêque de Liſieux, accompagné d'un nombreux clergé, venait dépoſer la réſerve euchariſtique sur un repoſoir entouré de tentures, de fleurs et de cierges. Chaque jour, des pèlerins y venaient réclamer la protection de l'illuſtre guériſſeur des fiévreux. Un long tableau à l'air vieillot, dont M. Robert Salles nous a fait un curieux deſſin, permettait aux clients de « Monſieur Saint-Urſin » de se rendre compte des grâces spéciales dont Liſieux lui était redevable.

La chapelle édifiée à l'extrémité du collatéral Nord avait jadis pour titulaire saint Martin, dont le souvenir intéreſſait vivement les Normands d'autrefois.

Ainſi qu'un payſan qui défriche les landes,
L'hiſtoire impitoyable arrache les légendes.

François Coppée avait bien raiſon de jeter cette plainte à tous les échos, la légende n'eſt pas l'ennemie de l'hiſtoire, elle la complète, l'agrémente, lui donne une teinte plus douce et attirante. Les vieilles hiſtoires, comme les vieilles mélodies, comme les vieilles images, nous livrent un peu de l'âme de nos aïeux et nous révèlent tant de détails inédits sur leurs habitudes religieuſes.

Il y a de cela de longues années... Une jeune fille de Liſieux [1] devint subitement aveugle. Confiante en la protection de saint Martin, elle entreprend le pèlerinage de Tours. Ses parents l'accompagnaient. Durant plusieurs jours, la pieuſe pèlerine prie avec un indicible eſpoir. La guériſon ne vient pas. Impatients de revoir le pays d'Auge, les parents de la jeune fille insiſtent pour reprendre le chemin du retour. Mais, avant de s'éloigner, l'aveugle revient encore une fois implorer le vieil archevêque.

1. *Vie des Saints Patrons*, p. 210. — Grégoire de Tours, *Les Livres des Miracles*, lib. II, ch. LIV, édit. Bordier, Soc. hist. de France, Paris, 1860, pp. 180-181.



Collection photographique de l'Auteur.

LES COLONNES DU CHŒUR, COTÉ NORD

Agenouillée près du tombeau du grand thaumaturge, elle se confie à Lui. Tout à coup, une inſpiration lui vient : si elle approchait de ses paupières le voile précieux qui recouvre le tombeau. Elle le fit sans aucun réſultat... Il ne lui reſte plus qu'à regagner Liſieux... Pendant la traverſée de la Loire, au lieu de se laiſſer abattre par la cruauté de l'heure, au lieu de se plaindre et de murmurer, elle continue de prier saint Martin. A genoux dans la frêle embarcation qui gliſſe doucement sur les eaux tranquilles, elle ne ceſſe de répéter cette parole d'eſpoir : « Que vous êtes bon ! Comment vous remercier dignement. Bienheureux confeſſeur, sans doute je n'ai pas eu la joie de regarder votre tombe, mais au moins je vous suis reconnaissante d'avoir pu la toucher de mes mains. » De groſſes larmes gliſſaient sur son viſage. Elle veut les eſſuyer et soudain ses yeux s'ouvrent à nouveau à la lumière... Vite elle retourne à Tours. Elle joint les mains avec ferveur... Elle ouvre les lèvres pour chanter son cantique d'actions de grâces. « Plusieurs entendirent les acclamations qu'elle fit à la louange du saint ; puis, ayant achevé son oraiſon, elle se retira avec grande joie. » On peut sans trop d'effort comprendre avec quel charme les Lexoviens du moyen âge ouïrent cette merveilleuſe hiſtoire. L'humble fidèle, qui ne connaiſſait au monde que son clocher et sa rue tortueuſe, trouvait dans ce récit tout ce qu'il aimait : un pèlerinage heureux, des épiſodes délicieux, un miracle.

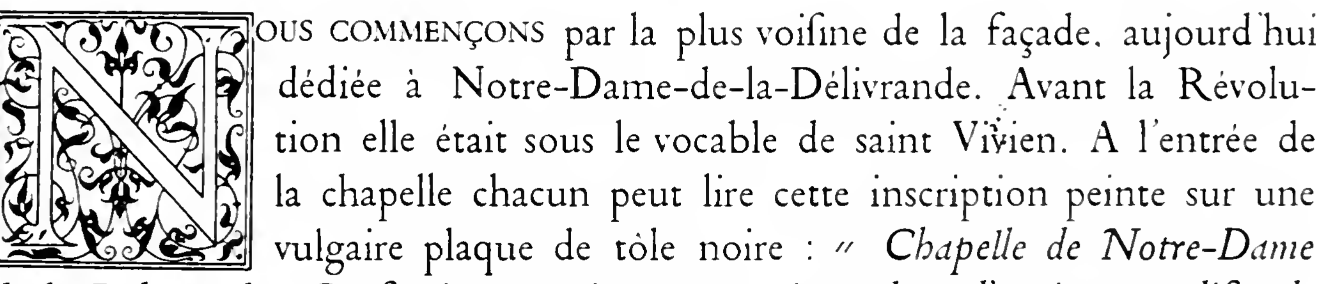




DÉTAIL DES CHAPELLES

CHAPELLES DU COLLATÉRAL NORD

CHAPELLE SAINT-VIVIEN (CHAPELLE NOTRE-DAME DE LA DÉLIVRANDE)



NOUS COMMENÇONS par la plus voiſine de la façade, aujourd'hui dédiée à Notre-Dame-de-la-Délivrande. Avant la Révolution elle était sous le vocable de saint Vivien. A l'entrée de la chapelle chacun peut lire cette inscription peinte sur une vulgaire plaque de tôle noire : « *Chapelle de Notre-Dame de-la-Délivrande, Confrérie canoniquement érigée dans l'ancienne égliſe de Saint-Germain de Liſieux et régulièrement tranſférée dans l'égliſe de Saint-Pierre avec conceſſion d'indulgences.* » Dans l'égliſe Saint-Germain, vendue à l'encan et démolie en 1798, du côté de l'Epitre, entre le troiſième et le quatrième pilier, juſte derrière la chaire, exiſtait une chapelle dédiée à Notre-Dame-de-la-Délivrande. C'était là devant une Vierge en bois doré, que les pieuſes Lexoviennes venaient égrener leur chapelet ou faire brûler quelques cierges en souvenir de leurs défunts. Le 2 juillet, les 15 et 22 août, l'affluence était conſidérable. En 1759, le clergé de Saint-Germain conſtatant avec

joie la grande dévotion des fidèles pour Notre-Dame-de-la-Délivrande, demanda au pape Clément XIII d'ériger en confrérie cette pieuse association. Le Souverain Pontife accueillit favorablement cette requête et enrichit la confrérie de nombreux privilèges.

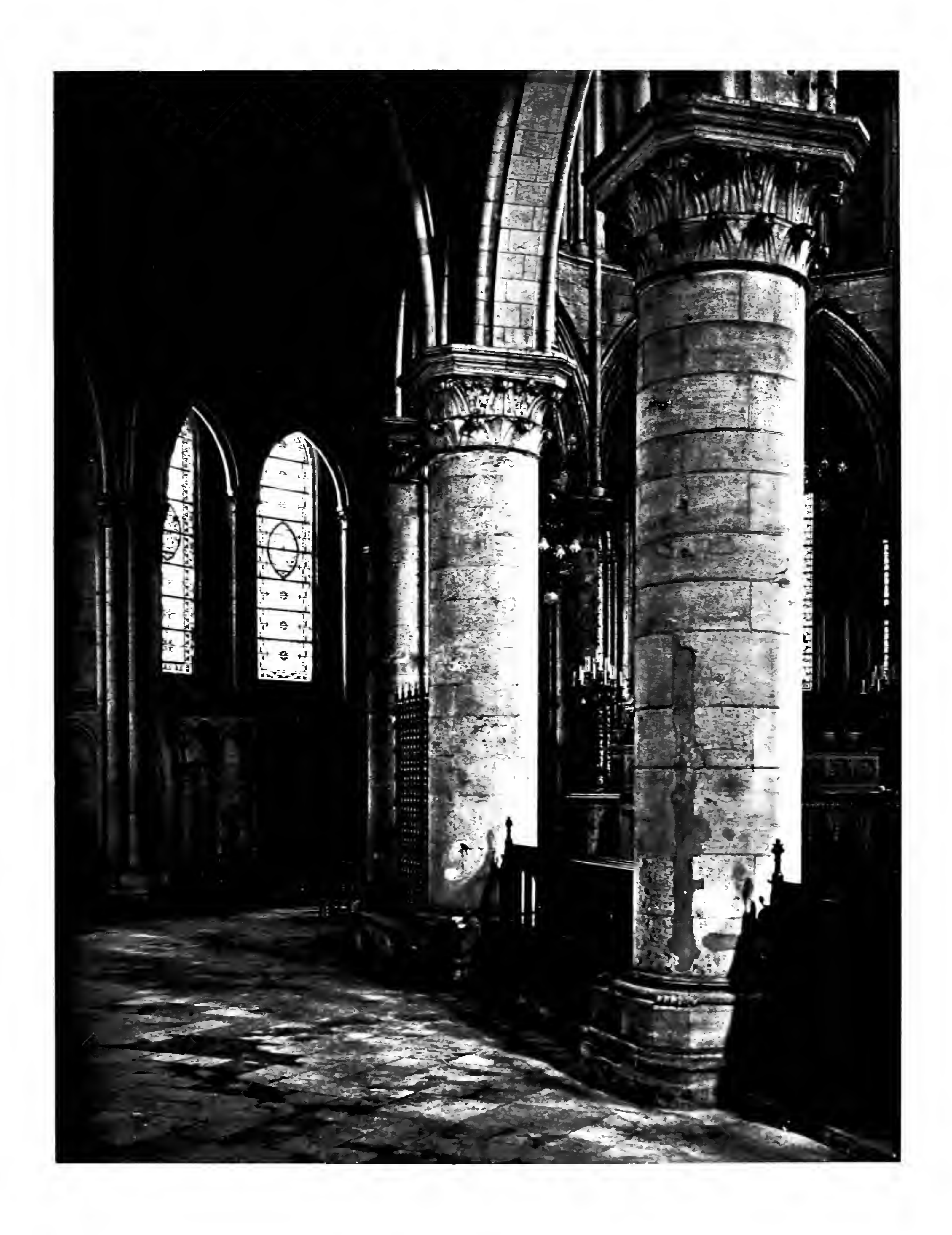
En 1809, un vicaire de Saint-Pierre obtint de Mgr Brault la permission de rétablir dans la cathédrale la confrérie disparue. Jusqu'en 1860 nombreuses furent les inscriptions sur les registres d'admission, nombreuses aussi les ressources. En 1854, la confrérie offrait à la fabrique de Saint-Pierre la garniture de soie rouge qui recouvre le siège principal du banc-d'œuvre lorsque Mgr l'évêque de Bayeux vient présider une grande fête dans sa seconde cathédrale. Quelques années plus tard, M. l'abbé Cagniard, toujours soucieux de rehausser l'éclat des offices liturgiques, demanda à la confrérie, pour le suisse de Saint-Pierre, vieux grognard de la garde, un costume de drap rouge tout chamarré d'or.

En 1854, au moment de l'établissement du calorifère, les ouvriers mirent à découvert l'ancien pavage de la chapelle de la Délivrande composé de carreaux de terre cuite émaillée, offrant un joli dessin jaune sur fond rouge. Provenant de la fabrique du Pré-d'Auge, ce dallage formait une série de rosaces de l'effet le plus gracieux.

A la même date, deux caveaux superposés furent également trouvés dans la même chapelle. M. Arthème Pannier, témoin de cette trouvaille, l'a signalée à l'attention des lecteurs du journal *Le Normand* en ces termes : « L'une des pierres qui recouvraient le caveau supérieur offrait une inscription en grande partie effacée et un écusson qui paraissait remonter au XIII[e] siècle. Le caveau inférieur était fortement scellé et recouvert d'une large pierre. Dans les terres qu'on a retirées de cette chapelle, dont le sol a été exhaussé de 30 centimètres environ, on a recueilli avec de nombreux fragments de pavés émaillés, une belle pièce de monnaie, grand module (argent et cuivre), offrant d'un côté un quatre-feuilles dont les lobes sont occupés par quatre lions rampants, et le champ par deux L accolés avec légende :

LUDOVICUS, DEI : GRA : COMES : ET : DNS : FLANDRIE

Cette pièce que nous attribuons à Louis I[er] (1322) ou à Louis II (1346), comtes de Flandre, se rapporte parfaitement à l'époque de la construction



des chapelles qui bordent les bas-côtés de la nef lesquelles datent, comme on sait, du XIVe siècle[1]. »

Il convient de remarquer que la chapelle de Notre-Dame-de-la-Délivrande, ou plus exactement Notre-Dame-de-Délivrande, n'a rien de commun avec Notre-Dame-de-la-Délivrande près de Douvres. A Saint-Ouen de Rouen et à Notre-Dame de Louviers, la Vierge était invoquée sous la même appellation qu'à Lisieux.

CHAPELLE SAINT-MANDÉ (CHAPELLE DE L'ENFANT-JÉSUS)

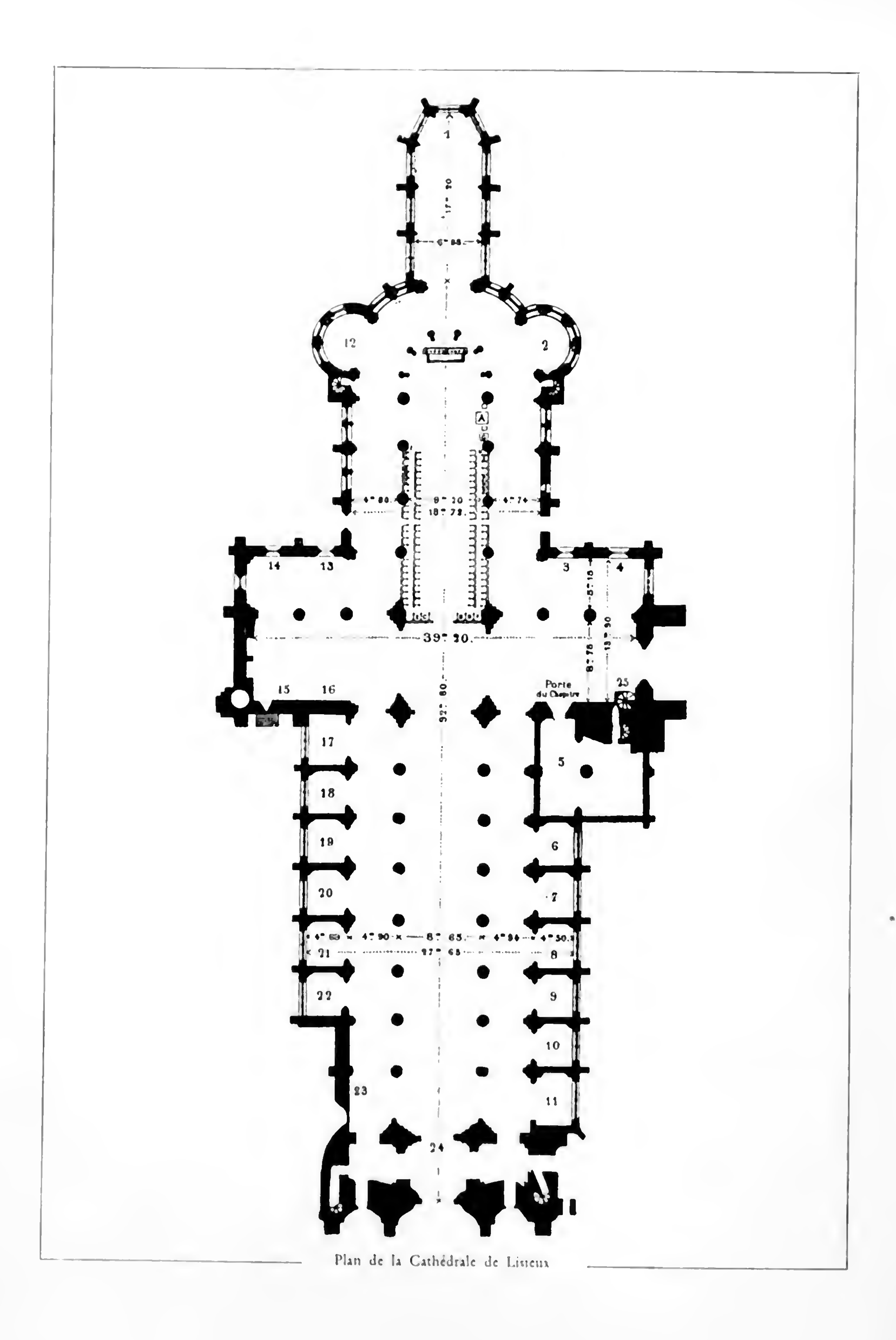
Cette chapelle était autrefois dédiée à saint Mandé. Une statue de l'Enfant-Jésus remarquable par sa polychromie criarde et son insignifiance, a été adossée à l'arcade d'entrée, au grand détriment des lignes. Le mur septentrional est décoré d'une statue de sainte Germaine, d'une médiocrité déconcertante. Créée avec la principale préoccupation d'un moulage facile, par son attitude, son manque d'expression, elle a un air de famille avec les articles de mauvais goût qui déshonorent certaines vitrines du quartier Saint-Sulpice, à Paris. De 1885 à 1895 toute une série de statues sans caractère s'est glissée dans la cathédrale. Ceux qui aiment la beauté de la maison de Dieu peuvent regretter cet envahissement de la laideur. Selon la juste observation de Mgr Baunard : « Il ne faut pas faire rire de ce que nous devons faire vénérer et aimer[2]. »

CHAPELLE SAINTE-AGNÈS (CHAPELLE NOTRE-DAME-DE-LOURDES)

Anciennement sous le vocable de sainte Agnès, la chapelle de Notre-Dame-de-Lourdes renferme une piscine trilobée assez riche de sculpture et d'une composition charmante. L'arc-brisé qui encadre cet édicule est lui-même enveloppé par un fronton triangulaire à rampants garnis de crochets et d'un fleuron.

Une pierre tombale dans le style du XIIIe siècle se trouve encastrée dans les pavés de la chapelle. Au point de vue iconographique, cette tombe est

1. Journal *Le Normand*, 14 sept. 1867.
2. Mgr Baunard. *Un siècle de l'Eglise de France*, Paris 1902, p. 255.



Plan de la Cathédrale de Lisieux

LÉGENDE DÉTAILLÉE DU PLAN DE LA CATHÉDRALE

TITRE DES CHAPELLES[1]

1. *Notre-Dame.*
2. *Saint Urſin.*
3. *Saint André.*
4. *Saint Jean l'Évangéliſte.*
5. *La salle capitulaire.*
6. *Ste Catherine et Ste Croix* (1re portion).
7. *Saint Thomas-le-Martyr.*
8. *Sainte Madeleine et Saint Gatien.*
9. *Saint Auguſtin.*
10. *Saint Laurent.*
11. *Saint Denis et Saint Taurin.*
12. *St Martin, St Romain et St Sébastien.*
13. *Saint Jean-Baptiſte* (1re et 2e portion).
14. *Saint Etienne* (1re et 2e portion).
15. *Ste Croix,* 2e portion ou *St Gilles-St Leu.*
16. *Saint Ouen.*
17. *Saint Nicolas.*
18. *Saint Léonard.*
19. *Saint Maur.*
20. *Sainte Agnès.*
21. *Saint Mandé.*
22. *Saint Vivien.*
23. *Tous les Saints.*
24. *Saint Michel (dans la tribune).*

SIÈGES DES MEMBRES DU CHAPITRE

A *L'Evêque.*
B *Le haut-doyen.*
C *Le grand-chantre.*
D *Le scolaſte.*
E *L'archidiacre du Lieuvin.*
F *L'archidiacre d'Auge.*
G *Le chanoine de semaine.*
H *Le tréſorier.*
I *Le chèvecier.*
K *L'archidiacre de Pont-Audemer.*
L *L'archidiacre de Gacé.*
M *Le premier sous-chantre.*
N *Le deuxième sous-chantre.*
O *Le vicaire de Rays ou Retz.*
P *Le premier vicaire.*
Q *Le quatrième vicaire.*
R *Le deuxième vicaire.*

Les chanoines, dans les hautes stalles par rang d'ancienneté.

1. Pour la liſte des chapelles conſulter : *Obituaire de la Cathédrale*, Bibliothèque nationale, Ms latin. Nouv. acq. 1778.

typique, car elle exprime, avec une ſcrupuleuſe fidélité, les traditions du moyen âge sur la mort. Pour l'artiſan de ce monument funéraire, le trépas n'eſt pas ſeulement un grand myſtère, il eſt ſurtout une immenſe eſpérance. C'eſt à deſſein, dans une penſée myſtique, que le graveur abrita la tête de l'eccléſiaſtique défunt ſous une ſorte de dais ou arcade ſurmontée d'un gâble ajouré par un trèfle et garni de têtes de feuillages. De légers contreforts finement dentelés donnent du relief à la figure où plane une nobleſſe, une ſérénité qui ne ſont déjà plus de ce monde. Sommes-nous en préſence d'un élu ? L'artiſte l'eſpère, et c'eſt pourquoi, non content de mettre au-deſſus de la tête du mort un dais ſculpté comme en poſſèdent les ſaints des portails, il a placé dans les écoinçons deux anges thuriféraires. Les deux ſerviteurs de Dieu balancent des encenſoirs devant le défunt en ſigne de vénération, comme ils font devant les martyrs et les confeſſeurs de la foi. Enfin les pieds de l'eccléſiaſtique repoſent ſur un dragon. Ce ſupport ſymbolique eſt malheureuſement caché au regard par le confeſſionnal. Dans la penſée des théologiens du XIII[e] ſiècle, au ſeuil de l'éternité, le chrétien devient une image du Chriſt ; comme le Sauveur ne doit-il pas fouler aux pieds le monſtre infernal, l'éternel ſéducteur, le péché et tous les bas inſtincts de la nature humaine ?

De l'inſcription, il ne reſte que quelques mots. M. Charles Vaſſeur propoſa naguère la lecture ſuivante :

IOUEN . DIT : LE NEVOU (Neveu)
IADIS D. (Doyen)
EN PARADIS : ET : EN : REPOS : SEIT (Soit) **MISE**
(**N**) **DAME : AMEN.**

L'invocation de la Vierge, ſur laquelle l'inſcription ſe termine, permet de ſuppoſer que la tombe était précédemment placée dans la chapelle abſidale. Depuis 1868, époque où M. Vaſſeur étudiait l'épigraphie religieuſe de la cathédrale, pluſieurs mots et divers ornements gravés au trait ont beaucoup ſouffert par endroits. Qui ſait ? Dans quelques années, cette pierre tombale ſera peut-être complètement effacée. Auſſi nous avons demandé à Jean Contel de prendre une empreinte de la partie ſupérieure du tombeau de Jouen ou Jean



LA CATHÉDRALE VUE DU NARTHEX (Bois gravé de Gernez).

Leneveu, ancien doyen du chapitre de Liſieux. Nous savons que cet eccléſiaſtique a tenu une grande place dans l'hiſtoire locale. Dans les luttes entre l'évêque et le chapitre, son rôle fut conſidérable. En vertu de l'autorité temporelle qu'il tenait de son titre de comte de Liſieux, l'évêque poſſédait en principe les pouvoirs les plus étendus dans son fief. Mais en réalité le chapitre de la cathédrale en était arrivé à exercer un contrôle immédiat sur l'organisation de la ville et de la banlieue. En maintes circonſtances, le doyen avait étendu avec adreſſe les privilèges du chapitre dont il était l'élu. C'était en son nom et sous son autorité que les affaires se traitaient. Quand un prélat énergique proteſtait contre ses empiètements, le doyen produiſait des cartulaires anciens et des actes plus ou moins authentiques, établiſſant sa prétendue indépendance spirituelle et temporelle. C'eſt ce qui arriva sous Guillaume d'Aſnières, en 1290; Jean Leneveu défendit avec vigueur les prérogatives du chapitre et prétendit exercer librement sa juridiction à Liſieux et aux alentours. L'évêque d'Avranches, Raoul de Thiéville, et Jean de Bernières, évêque de Séez, après avoir examiné le différend, reconnurent que le doyen était juge ordinaire dans la ville de Liſieux et sa banlieue. M. de Formeville rapporte ce jugement et, dans la liſte des hauts-doyens, il aſſigne à Jean Leneveu le XIIe rang. La *Gallia Christiana* lui conſacre quelques lignes : « Jean III Neveu figure en 1287 sur les chartes de l'abbaye du Bec. Il eut avec l'évêque Guillaume une querelle judiciaire à propos de la juridiction à exercer dans la ville et banlieue de Liſieux. L'évêque d'Avranches Raoul, et l'évêque de Séez, en octobre 1290, servirent d'arbitres pour trancher le débat. En 1293, Jean était encore à la tête du chapitre et le nécrologe mentionne son décès à la date du 24 avril[1]. »

CHAPELLE SAINT-MAUR (CHAPELLE DU SACRÉ-CŒUR)

Saint Maur fut d'abord le patron de cette chapelle. Elle eſt éclairée par un feneſtrage dont le remplage rayonnant n'a subi aucun remaniement eſſentiel : le vitrail ancien a seul diſparu. Le tableau formant retable

1. De Formeville, t. I, p. CLXXXXVIII et p. CCCXLVIII. *Gallia Christiana*, t. XI, édition Palmé, t. VI, col. 810.

a été peint par Mlle Godard, profeſſeur de peinture à Liſieux. L'apparition du Sacré-Cœur à la bienheureuſe Marguerite-Marie en eſt le thème. En avril 1869, l'enlèvement proviſoire du précédent tableau a permis d'entrevoir une peinture murale du XVIe siècle fort altérée par le temps. Cette curieuſe freſque repréſentait l'Arbre de Jeſſé. Le confeſſionnal de la chapelle du Sacré-Cœur, d'excellent style Louis XIV, offre une porte sculptée à jour d'un très beau travail. Les rinceaux formés de feuillages fantaisiſtes dénotent une parfaite sûreté d'exécution.

CHAPELLE SAINT-LÉONARD (CHAPELLE DE NOTRE-DAME-DES-VICTOIRES)

CHAPELLE SAINT-NICOLAS (CHAPELLE SAINT-FRANÇOIS-DE-SALES-SAINT-FRANÇOIS-XAVIER)

La première de ces chapelles était primitivement sous le vocable de saint Léonard, la seconde avait pour protecteur saint Nicolas. Les reliques de ce saint évêque étaient au nombre de celles que les calviniſtes ravirent en 1562. Labbé Piel[1] se plaint avec raiſon de ce que les anciens titres des chapelles de la cathédrale, à l'exception de celui de la Vierge, aient diſparu. « Il semble pourtant qu'il était facile d'établir dans ces chapelles les dévotions bien reſpectables aſſurément que l'on y trouve aujourd'hui, sans en chaſſer des saints habitués depuis des siècles à y recevoir les hommages des fidèles. N'était-il pas poſſible d'établir le culte du Sacré-Cœur, par exemple, dans la chapelle Saint-Maur; la dévotion à Notre-Dame-de-Lourdes dans la chapelle de Sainte-Agnès, et ainſi des autres, sans changer le vocable de ces chapelles? »

Nous aurions mauvaiſe grâce à ne point obſerver que si le souvenir des anciens patrons des chapelles a été sacrifié au moment des reſtaurations, par contre, on a eu l'heureuſe idée de reconſtituer dans les vitraux qui ornent le tympan de chaque fenêtre une intéreſſante suite d'armoiries des évêques de Liſieux. Les érudits et les artiſtes ne peuvent manquer d'applaudir à cette initiative.

1. *Inventaire hiſtorique des actes tranſcrits aux Inſinuations eccléſiaſtiques de l'ancien diocèſe de Liſieux*, t. I, p. XVIII.

CHAPELLES DU COLLATÉRAL SUD

CHAPELLE NOTRE-DAME-DE-GRACE

CHAPELLE DE L'ANGE GARDIEN

Sans cachet artiſtique. ces chapelles ne datent que du début du siècle paſſé. Elles occupent l'emplacement de la salle capitulaire dont. en superficie. elles repréſentent à peu près la moitié.

CHAPELLE SAINTE-CATHERINE (CHAPELLE NOTRE-DAME DU PERPÉTUEL SECOURS)

Anciennement elle avait pour patronne sainte Catherine. Le titulaire de cette chapelle était nommé par le seigneur de Combray. de la paroiſſe de Fauguernon : toutes les autres chapelles étaient à la nomination du chanoine de semaine. L'évêque avait rarement beſoin d'intervenir dans la collation du bénéfice. Après avoir promis obéiſſance au chapitre dans la salle de ses réunions. chaque nouveau chapelain venait prendre place dans une stalle du chœur. reſtait quelques inſtants en adoration devant le Saint-Sacrement. puis. pénétrant dans la chapelle qui lui était deſtinée. il baisait reſpectueuſement l'autel et se mettait à genoux sur le palier pour réciter une prière.

Dans le tympan de la verrière. le peintre a repréſenté dans le regiſtre supérieur : les armes de l'abbaye de Notre-Dame-de-Bernay et de Notre-Dame-du-Pré à Liſieux. Dans le regiſtre inférieur. figurent les armoiries de Notre-Dame-de-Greſtain et de l'abbaye de Saint-Évroul. Les côtés sont occupés par les blaſons de l'abbaye de Saint-Pierre de Préaux et Notre-Dame de Cormeilles. Ces six monaſtères vivaient sous le règle de Saint-Benoît. Seule. l'abbaye royale de Saint-Déſir a survécu à la tourmente révolutionnaire. Des autres monaſtères. il ne reſte guère que des débris de murailles. quelques arceaux romans ou gothiques enfouis dans l'herbe haute et le lierre. N'était-ce pas faire œuvre pie que d'inſcrire le nom de ces abbayes sur un vitrail de la cathédrale. où. joignant les mains. baiſſant les yeux. ces travailleurs infatigables paſſaient lentement quand venait l'époque des ordinations ?

CHAPELLE SAINT-THOMAS LE MARTYR (CHAPELLE SAINTE-ANNE).

C'eſt à Saint-Thomas de Cantorbéry que cette chapelle fut d'abord dédiée. « Dès que l'on eut connaiſſance à Liſieux des miracles et de la canoniſation de saint Thomas, Arnoul, qui était encore évêque, conſacra dans son égliſe cathédrale, sous l'invocation de ce saint martyr, un autel et chapelle qui eſt encore aujourd'hui un titre de bénéfice [1]. » Ainſi s'exprime l'auteur de la *Vie des Saints Patrons du diocèſe de Liſieux*. Les chapelles latérales de Saint-Pierre étant poſtérieures aux conſtructions d'Arnoul, il eſt manifeſte que la chapelle Saint-Thomas Becket se trouvait à l'origine dans une autre partie de l'égliſe, sans doute dans l'un des croiſillons.

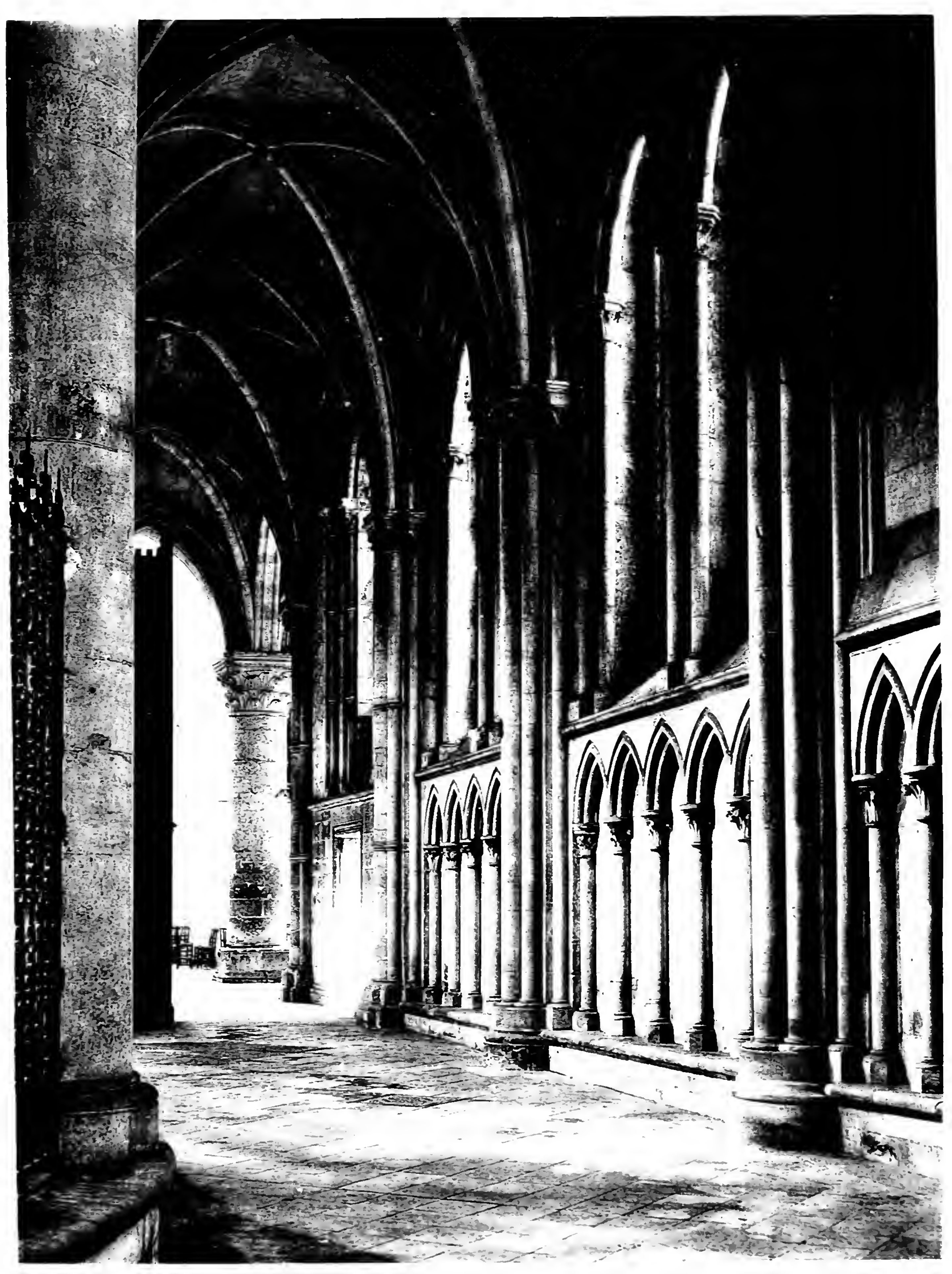
L'arcade destinée à recevoir l'autel prend naiſſance sur deux sommiers ornés de sculptures refaites sur d'anciens motifs, aujourd'hui en poſſeſſion du muſée d'art populaire : « Le vieux Liſieux ». La copie a été particulièrement fidèle. Un autel moderne en argent repouſſé au marteau a été placé sous l'arcade en 1857 par les soins de M. l'abbé Hoſpice Farolet. Le deſſin en fut donné par M. Danjoy, architecte chargé de la reſtauration de l'égliſe [2]. L'exécution, confiée à M. Chevalier, orfèvre à Paris, revint à 2,000 francs. Cet autel semble beaucoup plus heureux comme style que les autels en pierre des autres chapelles. Le tombeau, surtout, quoique très simple de forme, eſt traité avec un soin et un goût parfaits. Sur la face du mur oriental, du côté de l'Évangile, une sorte de niche encadrée dans une arcade tréflée a été creuſée pour servir de sacraire. C'eſt dans cette sorte d'armoire fermée par un seul vantail que les vaſes sacrés étaient mis en sécurité.

CHAPELLE SAINTE-MADELEINE ET SAINT-GATIEN (CHAPELLE SAINTE-CÉCILE)

Anciennement dédiée à Sainte-Madeleine et à Saint-Gatien, la chapelle Sainte-Cécile offre dans le tympan de la fenêtre qui l'éclaire de beaux fragments de vitraux, dont les tons harmonieux font contraſte avec les verrières modernes.

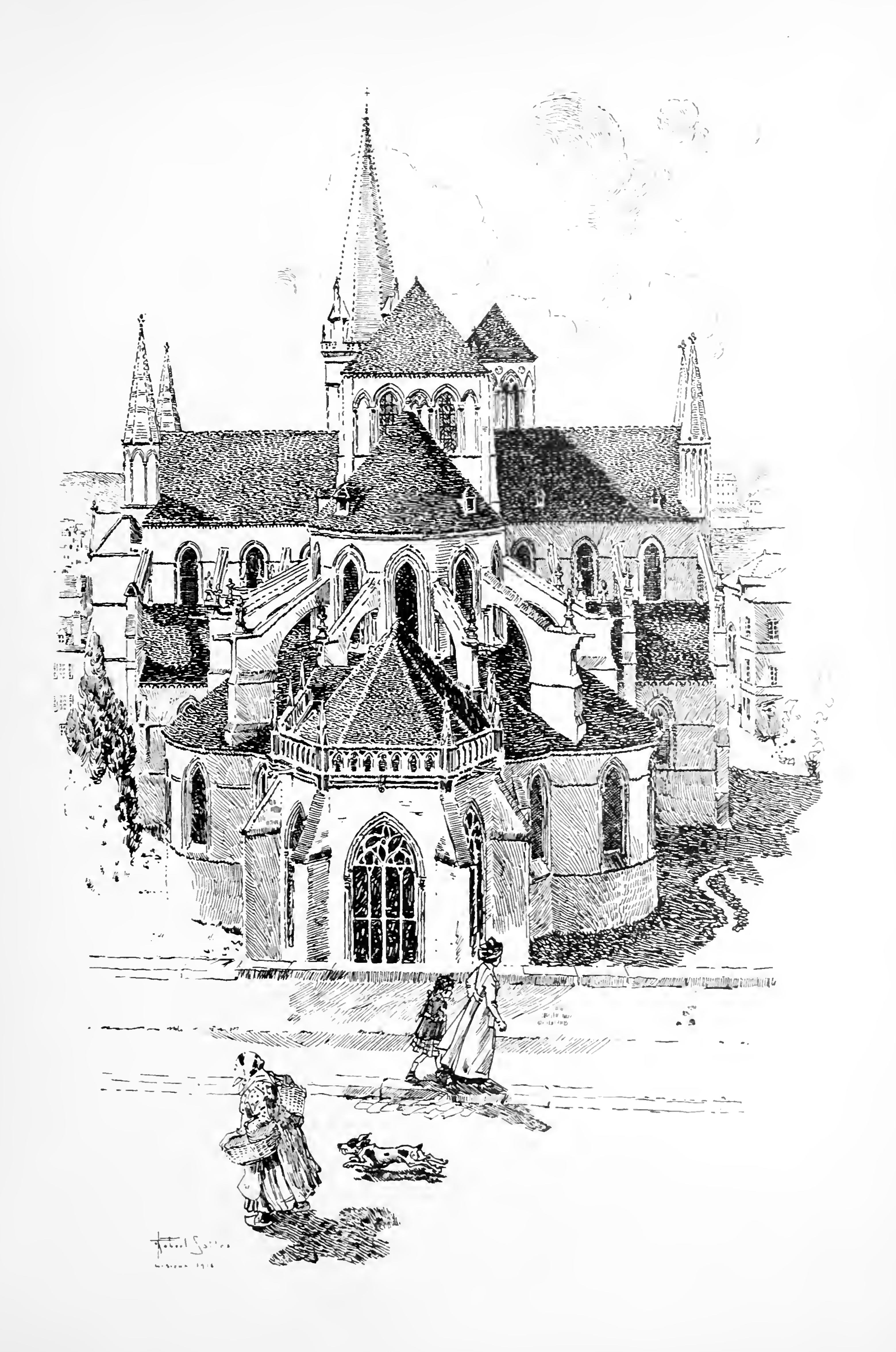
1. *Vie des saints Patrons*, p. 100.

2. Certains érudits ayant peine à admettre que l'autel soit en argent, nous avons demandé à un bijoutier d'étudier la queſtion. Sa concluſion a été que l'autel est réellement en argent pur de tout alliage.



Collection photographique de l'Auteur

LE DÉAMBULATOIRE, COTÉ NORD



CHAPELLE SAINT-AUGUSTIN (CHAPELLE SAINT-JOSEPH).

Autrefois chapelle Saint-Auguſtin.

Les trois chapelles les plus rapprochées du portail ont eu leurs voûtes refaites après la chute de la longue tour, par conſéquent vers 1553. Les clefs pendantes et les arcs d'ogives indiquent nettement cette refaçon par leurs profils et leur structure. Quand le pavage a été placé, les ouvriers ont découvert un puits voûté en berceau, d'une profondeur d'un mètre environ.

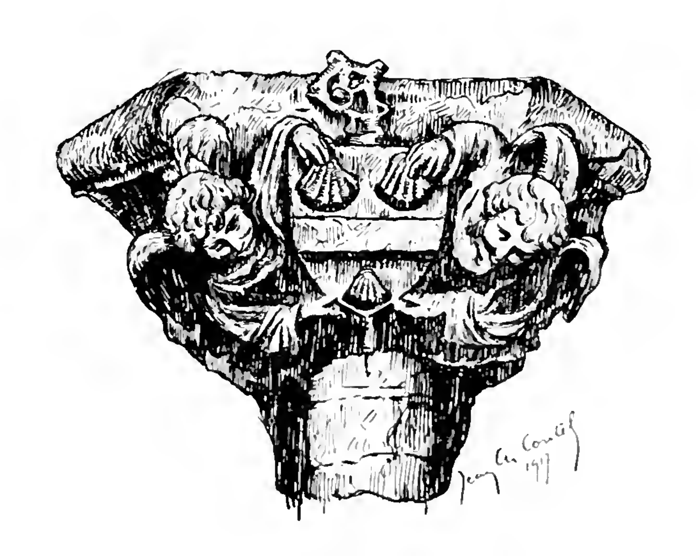
CHAPELLE SAINT-LAURENT (CHAPELLE NOTRE-DAME DE LA SALETTE).

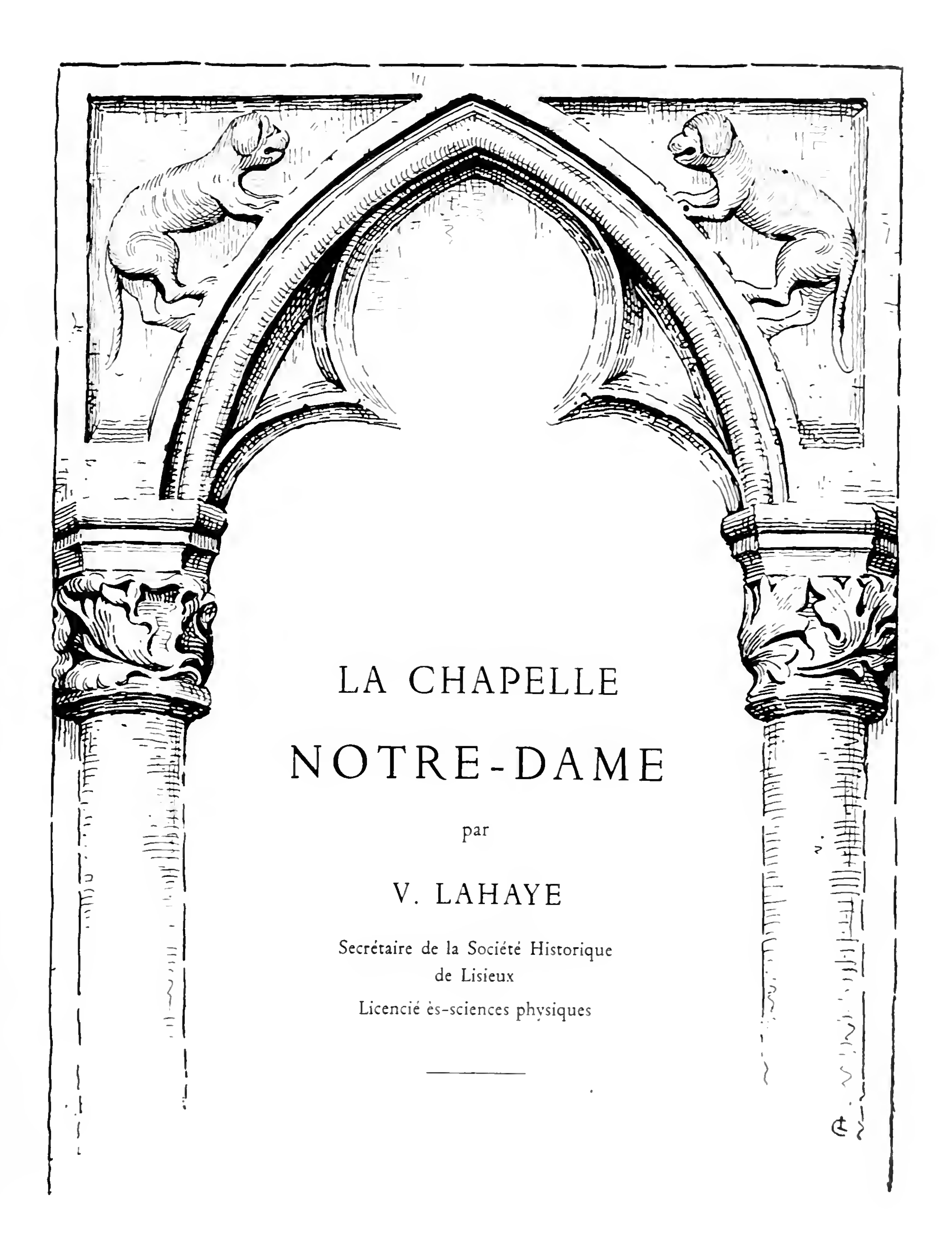
L'ancienne chapelle Saint-Laurent conserve, elle auſſi, une portion de vitrail du XVe siècle repréſentant le myſtère de la Pentecôte.

CHAPELLE SAINT-MICHEL

La chapelle de Saint-Michel était autrefois au-deſſus du grand portail près des orgues. L'uſage de placer des chapelles dans les tours était fréquent au moyen âge.

Celle de Saint-Michel se trouvait toujours dans un lieu élevé. Actuellement, la chapelle de l'Archange renferme les fonts baptiſmaux. Avant la Révolution, elle était sous le vocable de saint Denis et saint Taurin.





LA CHAPELLE NOTRE-DAME

par

V. LAHAYE

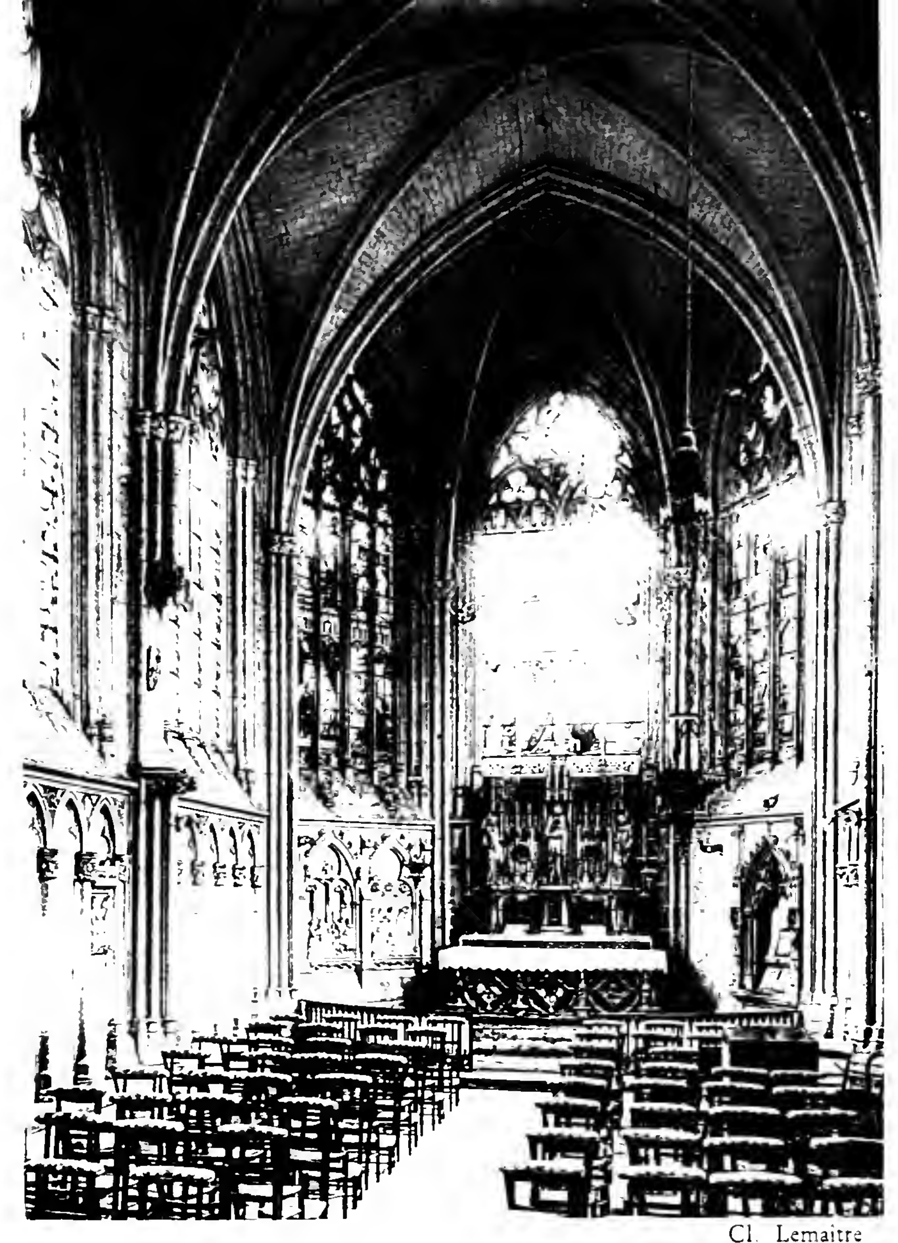
Secrétaire de la Société Historique
de Lisieux

Licencié ès-sciences physiques



Cl. Tribouillard

JEANNE D'ARC, par Ch. Desvergnes.

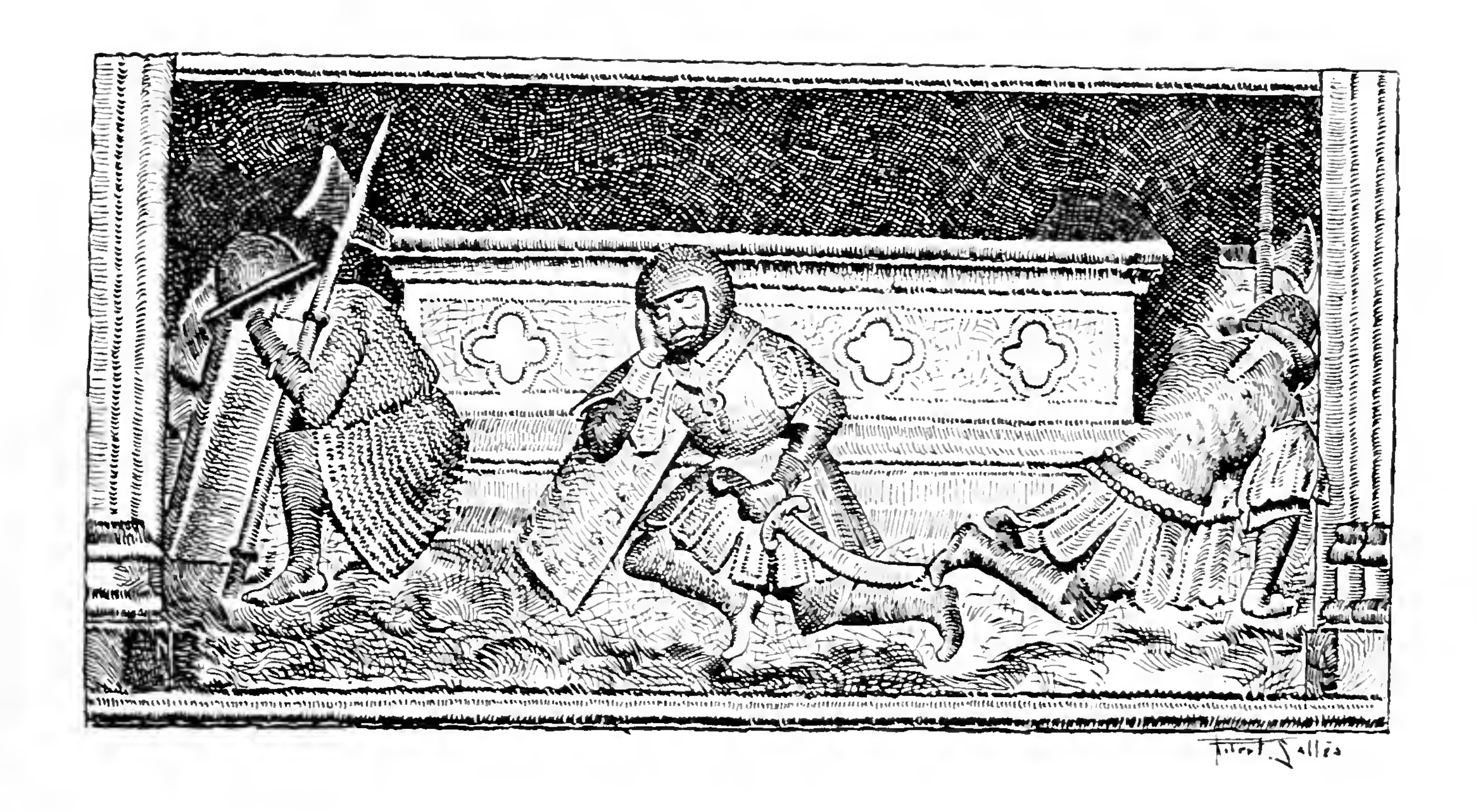


Cl. Lemaitre

L'INTÉRIEUR DE LA CHAPELLE NOTRE-DAME

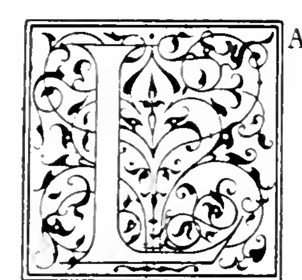
Cl. Caron

L'EXTÉRIEUR DE LA CHAPELLE NOTRE-DAME



CHAPITRE III

LA CHAPELLE NOTRE-DAME



A CHAPELLE qui orne l'abside de la Cathédrale fut édifiée sous l'épiscopat et par les soins de Pierre Cauchon, évêque de Lisieux, de 1432 à 1442.

Il en existait une autre auparavant à la même place, probablement dans le même genre que les deux autres chapelles du déambulatoire[1].

L'ancienne chapelle ayant été ruinée par les faits de guerre, Nicolas de Savigny, doyen du chapitre, voulut contribuer aux dépenses de la reconstruction et légua pour cet effet 60 livres. « *Legavit 60 libras ad construen-*

1. Voir la Charte de novembre 1233 publiée en fin de volume dans les Documents annexes ; — les Registres de Guillaume Guérart, tabellion du roi et de l'évêque, acte du 14 août 1390 (étude de Mᵉ Delarue, notaire à Lisieux) ; — l'accord du 17 novembre 1433 entre Pierre Cauchon et son chapitre (Bibliothèque de l'abbé Loir).

dam capellam B. M. bellorum tempeſtate funditus eversam et a Petro epiſcopo cum magnis sumptibus ædificatam. » (*Gallia Chriſtiana*, t. XI.)

Il n'apparait nulle part, soit dans les titres anciens, soit dans la chapelle elle-même, que Pierre Cauchon ait voulu élever ce monument en expiation de la sentence inique qu'il avait prononcée contre Jeanne d'Arc.

Cependant d'aucuns ont prétendu que Pierre Cauchon avait fait élever cette chapelle en expiation de son injuſte sentence. Cette légende du repentir a pris naiſſance au XVIIIe siècle et elle s'eſt propagée çà et là jusqu'à nos jours sans examen et sans preuves. Elle apparait dans un manuſcrit, écrit sous l'épiſcopat de Mgr de Brancas, vers 1730. Ce manuſcrit, qui reproduit surtout les armoiries des évêques de Liſieux, et qui contient quelques erreurs, eſt attribué à un curé de Beuvron-en-Auge. On y lit, au sujet de Pierre Cauchon : « *Petrus Cauchon, Campanus, antea Bellovacenſis Epûs. Quartum Vicarium inſtituit, miſſam qua quotidie hora oct. a pueris cantatus fundavit. Obiit 15 déc. 1442. Jacet in parte dextra altaris Capell. B. M. quam extruit pœnitentia ductus sententiæ mortis quam contra Joannam puellam Aurelianensem dixerat.* »

Par contre, Noël Deshayes, curé de Campigny, qui écrivait, au milieu du XVIIIe siècle, une *Hiſtoire des Evêques de Liſieux*, dit que le repentir de Pierre Cauchon n'eſt prouvé par aucun titre.

Les hiſtoriens et les érudits s'accordent généralement à penſer que Pierre Cauchon n'a pas donné de preuves réelles de son repentir. Toute sa vie il fut l'homme des Anglais, il eut toujours l'âme anglaiſe, et, comme les Anglais de son temps, il ne songea pas au repentir[1].

Cette chapelle se compoſe de trois travées complétées par une abſide à pans coupés. Elle meſure dans œuvre 17 m. 20 de longueur sur 6 m. 88 de large. Elle eſt éclairée par neuf grandes ſenêtres flamboyantes partagées en quatre baies par un meneau central et quatre meneaux secondaires. Les tympans offrent des traceries élégantes et variées.

Sur un banc établi devant ces trois travées s'élèvent les colonnes des voûtes et celle des arcatures qui décorent tout le soubaſſement. Ces arcatures sont trilobées et les écoinçons remplis de sculptures aſſez bizarres (fig. 26).

1. Ch. Engelhard, *Pierre Cauchon, son prétendu repentir.*

Elles reposent sur des colonnettes à chapiteaux feuillagés. Les colonnes des voûtes groupées en faisceaux sont appliquées contre le trumeau des fenêtres et reçoivent les arceaux d'une voûte d'arête.

La clef de voûte qui eſt au-deſſus du sanctuaire contient l'écuſſon de Pierre Cauchon. L'autre clef de voûte en-deçà du sanctuaire préſente les armoiries du Chapitre.

L'un des faiſceaux de colonnettes du côté nord eſt interrompu par une niche qui abritait anciennement une statue de la Sainte-Vierge. Le soubaſſement de cette niche porte encore les armoiries de Pierre Cauchon.

Il n'y a pas d'arcatures dans le bas du chevet, mais du côté sud se trouve une très jolie piſcine.

Les deux grands bas-reliefs que l'on remarque du côté nord représentent

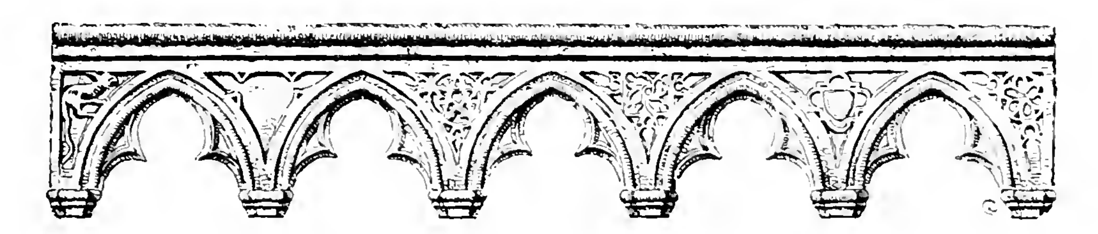


Fig. 26. — Écoinçons des arcatures trilobées de la chapelle abſidale.

le Crucifiement et la Résurrection de Notre-Seigneur. Ils proviennent de l'ancien jubé en pierre des Loges, élevé à l'entrée du chœur au commencement du xiv[e] siècle et détruit en 1689 par Léonor II de Matignon.

Sur les murs latéraux se trouvent six curieux bas-reliefs — trois de chaque côté — qui ont été souvent mal interprétés. Nous en avons propoſé naguère une explication qui a été reconnue comme très rationnelle et vraiment définitive[1]. Cette interprétation eſt la suivante :

Ces bas-reliefs ont les caractères du xv[e] siècle et ils apparaiſſent comme échelonnés dans la deuxième moitié de ce xv[e] siècle. Celui qui se trouve du côté méridional, le plus avancé vers l'autel, eſt évidemment le plus riche et le dernier en date (fig. 27).

Les ornements et les encadrements diffèrent suivant l'époque de l'exécution.

1. *Bulletin de la Société Hiſtorique de Liſieux.* Année 1913, n° 21, p. 38-39.

Immédiatement au-dessous de ces bas-reliefs, on remarque l'emplacement occupé autrefois par des plaques de cuivre maintenues par des crampons (dont quelques-uns sont encore apparents) et sur lesquelles se trouvaient très probablement des inscriptions relatives à des personnages inhumés plus bas.

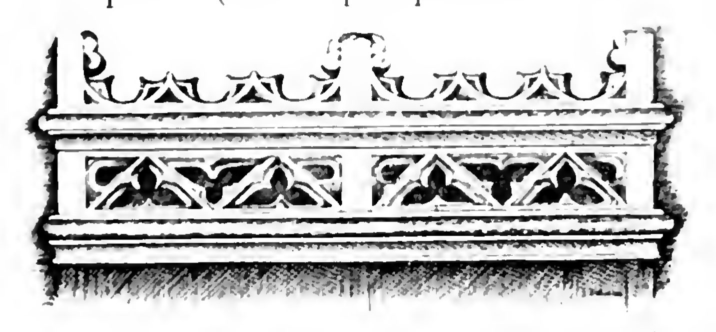


Fig. 27. — Chapelle Notre-Dame : couronnement d'un bas-relief.

Tous sont composés de la même manière : un chanoine à genoux, et derrière lequel est son protecteur, adresse une supplique à l'Enfant-Jésus porté par la Sainte Vierge ou à Notre-Seigneur étendu mort sur les genoux de sa mère. Ces chanoines et leurs protecteurs sont tournés vers l'autel. Il en résulte que les dispositions des bas-reliefs de droite sont symétriques de celles des tableaux de gauche, ce qui semble bien indiquer aussi que ces bas-reliefs ont été faits pour être accrochés là où ils sont (fig. 28).

Pierre Cauchon fut inhumé dans cette chapelle et son tombeau fut un peu monumental.

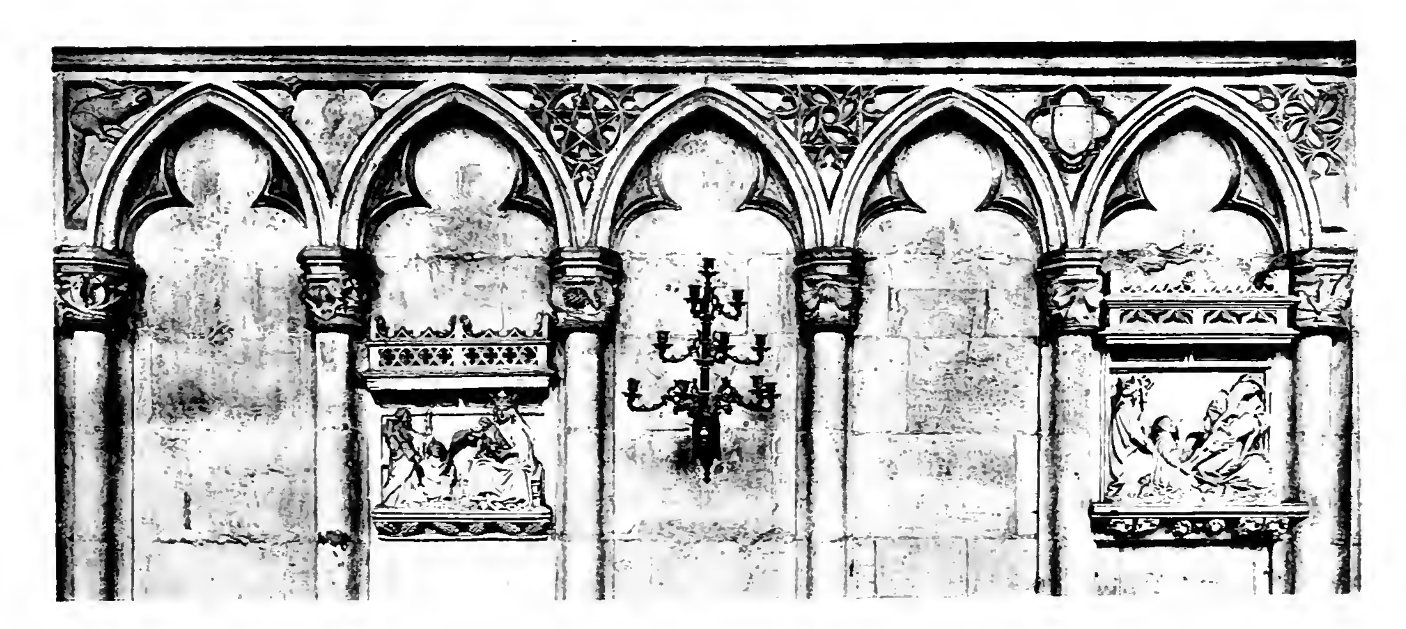


Fig. 28. — Un chanoine du titre de Sainte-Catherine présente une supplique à l'Enfant-Jésus.

Il semblerait que les chanoines d'alors tinrent à honneur d'être inhumés, eux aussi, dans cette nouvelle chapelle. Les bas-reliefs qui nous occupent sont des petits monuments funéraires élevés à la mémoire de ces chanoines. Dans chacun d'eux, nous voyons, en effet, un chanoine à genoux ayant pour protecteur un saint personnage reconnaissable à son attribut : saint Paul avec son glaive, saint Jacques avec son bâton de pèlerin, sainte Catherine avec sa roue, un ange avec ses ailes, etc. Ce chanoine présente une supplique, évidemment en faveur de son âme.



MONUMENTS FUNÉRAIRES DE LA CHAPELLE NOTRE-DAME



MONUMENT FUNÉRAIRE D'UN CHANOINE DU TITRE DE SAINT-JACQUES (Chapelle N.-D.).

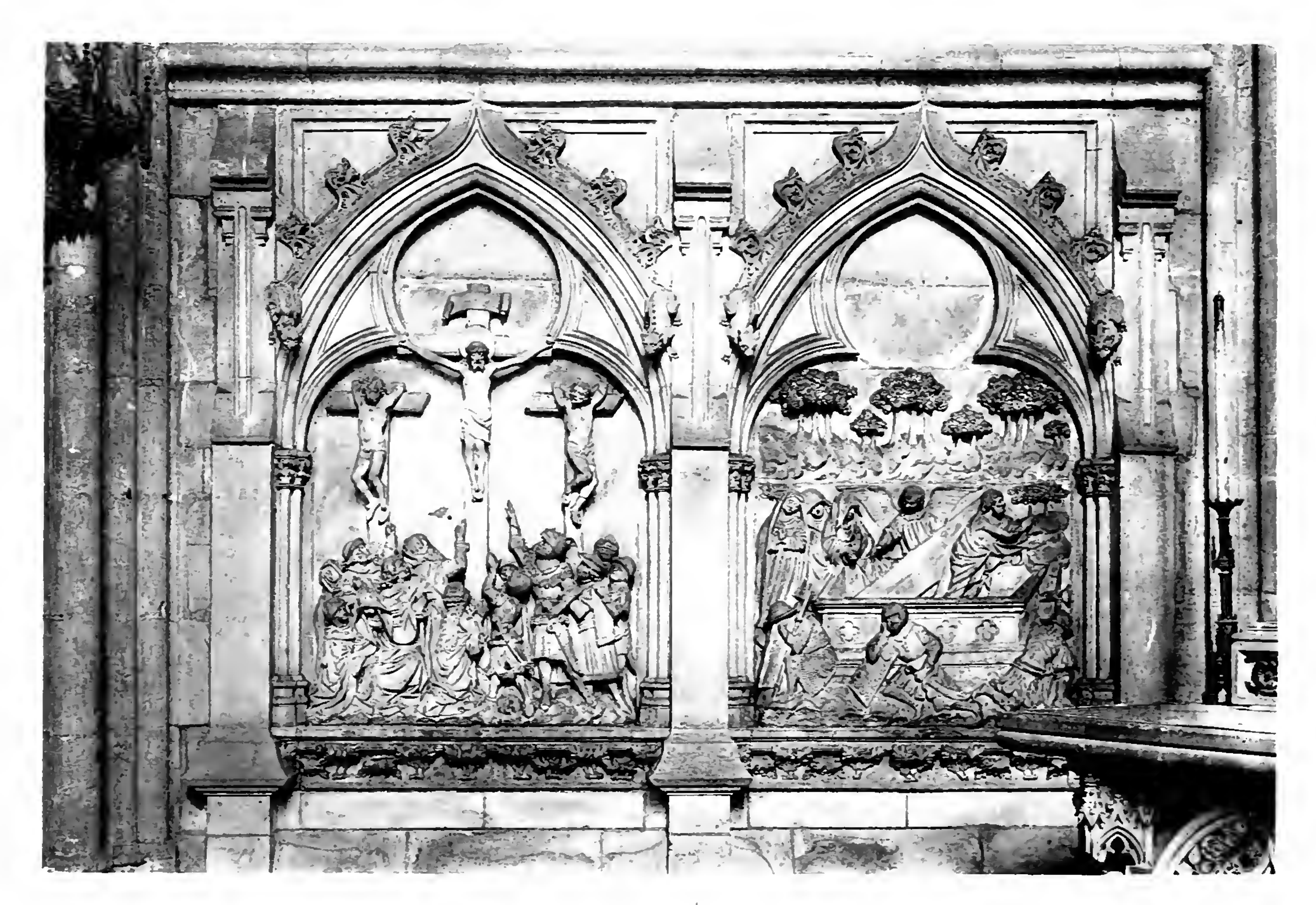


Photos Boutey.

MONUMENT FUNÉRAIRE D'UN CHANOINE DU TITRE DE SAINT-PAUL (Chapelle N.-D.).



MONUMENT FUNÉRAIRE D'UN CHANOINE, CHAPELLE NOTRE-DAME



FRAGMENTS DE L'ANCIEN JUBÉ, CHAPELLE NOTRE-DAME



Photo du Vivier

STATUE TOMBALE, CROISILLON NORD

Et ces saints protecteurs ne sont autres que les saints patrons des maiſons canoniales dont les chanoines étaient titulaires. Il y avait, en effet, des maisons canoniales des titres de Saint-Paul, de Sainte-Catherine, de Saint-Michel, Saint-Martin, de Sain-Urſin, de Saint-Jacques, etc. Un septième bas-relief semblable aux précédents se trouve dans le transept méridional de la Cathédrale près de la porte de l'ancienne salle capitulaire. Il vient corroborer nos explications d'une façon plus réaliſte, car ici l'âme du défunt eſt matérialiſée sous la forme d'un enfant sans sexe tenu par un ange. Ce bas-relief doit s'interpréter ainſi : *Un chanoine, patronné par saint Sébaſtien, préſente une supplique à l'Enfant-Jéſus, en faveur de son âme, portée par un ange.*

L'autel en pierre qui décore le sanctuaire a été exécuté en 1852, d'après les deſſins de M. Bouet. C'eſt une des compoſitions les plus savantes et les plus gracieuſes de cet artiſte. Il repréſente d'un côté les myſtères joyeux et de l'autre les myſtères douloureux de la Sainte Vierge.

En voici une deſcription remarquable publiée par M. Arthème Pannier, dans les journaux de Liſieux, en 1852, lors de l'érection :

« ..... Cet autel étale aux yeux tout le luxe d'ornementation de la dernière période ogivale, et préſente les mêmes caractères architectoniques. Il eſt compoſé de deux parties diſtinctes, le tombeau et le retable.

« Du côté de l'épitre eſt repréſentée la vie douloureuse de la Sainte Vierge, et du côté de l'évangile sa vie glorieuse et triomphante.

« La face du tombeau est diviſée en trois compartiments, décorés chacun d'un médaillon symbolique. La couronne qui orne le médaillon du milieu eſt formée de lis et d'épines ; l'artiſte a sans doute voulu figurer par ces lis et ces épines étroitement enlacés les angoiſſes de Marie, la plus pure de toutes les Vierges. La couronne du médaillon de droite eſt compoſée d'épines : elle eſt l'emblème de la douleur et de la souffrance. La couronne de roſes qui décore le médaillon de gauche eſt l'emblème de la gloire et du triomphe. Le médaillon du milieu porte le monogramme de Marie, surmonté d'une couronne ducale ; celui de droite repréſente une étoile rayonnante, avec cette inſcription : *Quaſi stella matutina*. Le médaillon de gauche eſt décoré d'un palmier autour duquel s'enroule un phylactère portant cette inscription : *Quaſi palma exaltata sum*.

« Tous ces médaillons sont sculptés avec une grande délicateſſe et parfaitement fouillés. Ils sont séparés par deux niches surmontées de dais à jour. Celle de droite contient la statue du prophète Iſaïe tenant dans ses mains une banderole sur laquelle on lit : *Ecce Virgo concipiet.* Dans la niche de gauche eſt la statue du roi David, avec cette inſcription : *Glorioſa dicta sunt de te.* Sur chaque angle eſt placée une niche beaucoup plus large que celles dont nous venons de parler, et qui eſt partagée en deux par une légère colonnette : la niche de droite contient un groupe de statues repréſentant la Viſitation : le vieillard Siméon tient dans ses bras l'Enfant-Jéſus. Dans la niche de gauche se trouve un autre groupe figurant l'Annonciation : l'ange Gabriel tient de la main droite une branche de lis, et de l'autre un phylactère portant cette inſcription : *Ave, gratiâ plena.*

« Le gradin qui relie le tombeau au retable repréſente des lis et des épines entrelacés avec beaucoup d'art, et qui se détachent parfaitement du fond.

« Le retable de l'autel, non moins riche que le tombeau, eſt décoré de trois niches surmontées de dais à jour, sculptées avec une extrême délicateſſe et un fini admirable. Ces niches repoſent sur un large stylobate dans lequel eſt pris le tabernacle, de forme octogone. La niche du milieu, un peu plus large que les deux autres, contient la statue de la Sainte Vierge tenant dans ses bras l'Enfant-Jéſus. La poſe de la Sainte Vierge eſt admirable de grâce et de majeſté ; sa robe et son manteau sont sculptés de mains de maître. L'artiſte a scrupuleuſement suivi les règles de la statuaire au xve siècle.

« Les deux autres niches contiennent un ange. Celui de droite eſt vêtu d'une dalmatique à manches avec amict brodé, et tient dans ses mains le glaive de la douleur ; celui de gauche porte une longue robe recouverte d'un manteau ; il tient de la main droite la palme du triomphe, et de l'autre une couronne. Entre ces niches règne une charmante galerie travaillée à jour, et formée de fenêtres flamboyantes surmontées de gâbles, leſquels sont terminés par d'élégants panaches. Devant cette galerie se déploie une jolie draperie attachée à des pilaſtres gothiques sur leſquels se détachent deux riches médaillons : celui de droite eſt formé d'une couronne d'épines au centre de laquelle sont figurés sept glaives entrelacés de manière à former le monogramme de Marie ; l'autre médaillon repréſente une couronne de roſes, avec le

monogramme de Marie compoſé de sept palmes. Sur le riche cordon qui termine le stylobate, et qui eſt entièrement compoſé de feuilles de varech, se détachent deux banderoles correſpondant à chaque médaillon: celle de droite porte pour inſcription : *Pertranſibit gladius*. Sur celle de gauche on lit : *Veni coronaberis*. »

Les vitraux qui garniſſent les trois fenêtres de l'abſide sont modernes. Les sujets qu'ils repréſentent sont relatifs à la vie glorieuſe et à la vie douloureuſe de la mère du Sauveur.

Ces trois verrières, faites en 1855 dans la fabrique du Mans, dirigée par M. Luſſon, ont été placées en 1856 dans la Chapelle Notre-Dame.

L'une (côté de l'Evangile) repréſente l'Annonciation, la Viſitation, la Nativité et l'Adoration des Mages.

Une autre (côté de l'Epître) retrace les scènes douloureuſes de la vie de la Sainte Vierge.

Celle du fond eſt conſacrée à l'Aſſomption et au couronnement de la Vierge.

— « Mgr Cauchon mourut subitement dans la maiſon du doyenné de Saint-Cande, à Rouen, appelé l'hôtel de Liſieux, le 18 décembre 1442. Son corps fut tranſporté et inhumé à Liſieux dans la chapelle de la Vierge, qu'il avait fait bâtir. On y voit son tombeau en marbre noir sur lequel eſt sa statue en marbre blanc (Noël Deshayes).

Tumulatus eſt Lexovii in æde Cathedralis S^ti^ Petri propre altare a latere evangelii in quà vicarium quartum inſtituerat, dotaveratque et sacellum B^æ^ Mariæ Virginis ædificaverat, ubi sub tumulo e marmore, nigro quieſcit (Gallia Chriſt., t. XI).

Le *Mémorial de ce qui s'eſt paſſé de plus remarquable à Liſieux depuis 1676 jusqu'en 1717*, dit : « En décembre 1705, on a réparé l'autel de la chapelle Notre-Dame dans la cathédrale de Liſieux, ce qui obligea d'ôter encore une ancienne et mémorable antiquité de cette chapelle : c'était le tombeau de Me Pierre Cauchon, évêque de Beauvais, et depuis de Liſieux, inhumé en cette chapelle, comme ayant fait faire la dépenſe pour l'augmentation d'icelle. Ce tombeau était orné d'une voûte de pierre de Caen, qui le couvrait, et d'une grille de fer très solide. De tout cecy il n'eſt reſté que le seul tombeau, en l'état qu'on le voit encore à préſent. »

(Sur le mur avoisinant ce qui restait du tombeau, on plaça deux bas-reliefs provenant du jubé construit au XIV[e] siècle et démoli en 1689 ainsi qu'il a été dit plus haut. Ces deux bas-reliefs furent remontés tout près de l'autel lors des réparations qu'on fit à la chapelle vers 1878.)

Le tombeau de Pierre Cauchon se trouvait donc près de l'autel de la chapelle, du côté de l'Evangile. En 1705, on ne détruisit que la voûte en pierre de Caen et la grille de fer. La statue tombale dut rester intacte, puisque le *Mémorial* et Noël Deshayes, qui écrivait en 1754, en parlent dans les termes ci-dessus.

Ce fut, sans doute, entre les années 1754 et 1783 que ce tombeau fut complètement détruit. Car à la mort de Mgr de Condorcet, en 1783, on trouve dans les registres des sépultures de la Cathédrale, tenus par le chapitre, que « Mgr de Condorcet fut inhumé dans le caveau de M[e] Pierre Cauchon. » Sur le caveau on plaça une table de marbre[1] avec cette inscription : « 1783. Jacques-Marie de Condorcet, évêque et comte de Lisieux. »

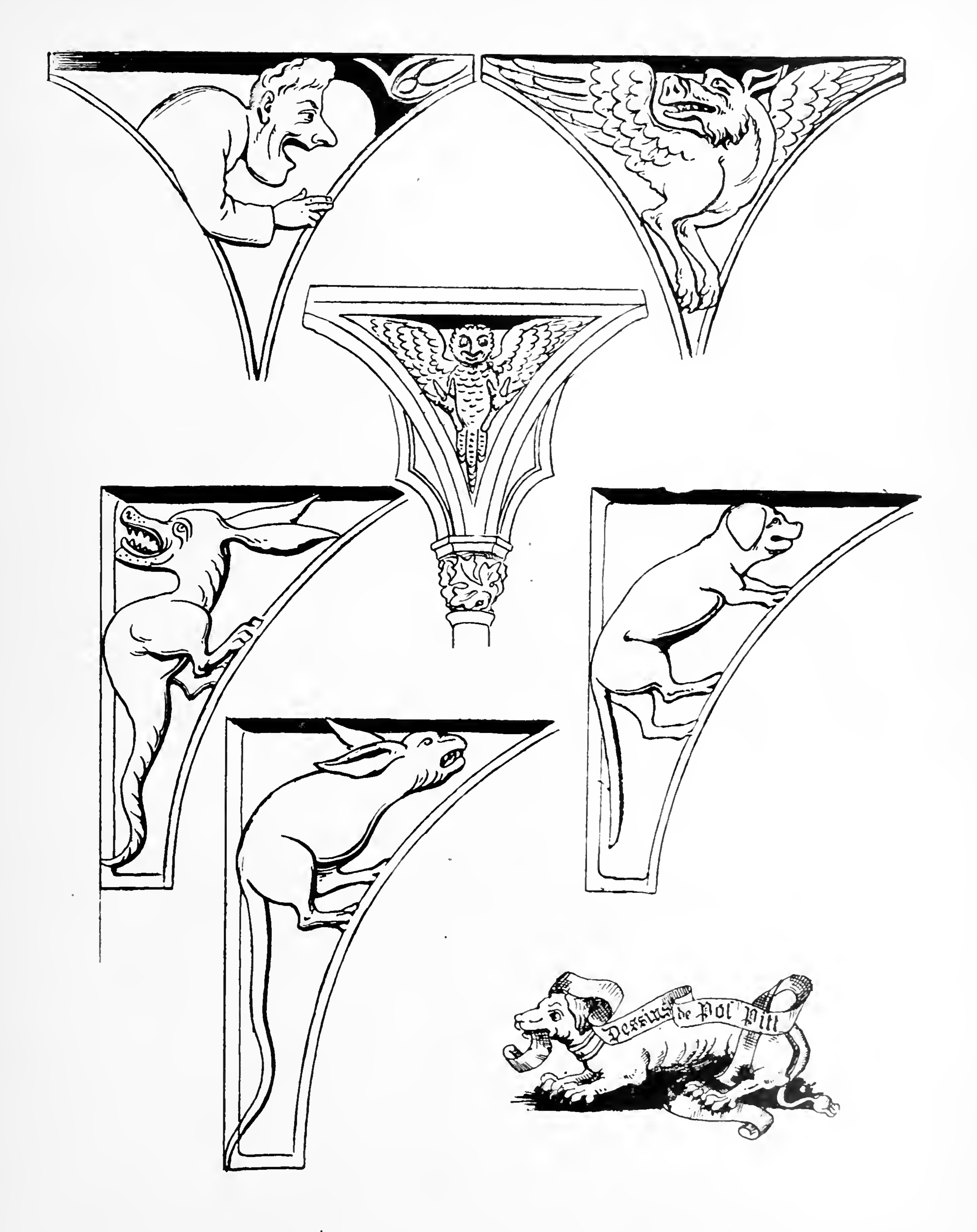
Que devinrent alors les cendres de Pierre Cauchon ? Il est possible que le cercueil de Mgr de Condorcet fut placé au-dessus du corps de Pierre Cauchon. Nous avons, en effet, dans la Cathédrale un exemple de deux caveaux superposés : ceux d'Etienne Blosset de Carrouges et du Cardinal Le Veneur (l'oncle et le neveu).

Pendant la Révolution, en 1793, le tombeau de Mgr de Condorcet fut ouvert et profané. Le corps du vieil évêque fut porté au cimetière du Champ-Remouleux et jeté dans une fosse commune.

Qui sait ? les violateurs n'eurent peut-être pas l'idée d'aller au-dessous du corps de Mgr de Condorcet. Si Pierre Cauchon y est resté, ils l'y ont peut-être laissé, et alors il y reposerait encore aujourd'hui. Une petite fouille pourrait nous renseigner.

Quoi qu'il en soit, lorsque le tombeau de Pierre Cauchon fut enlevé, nous avons lieu de penser que la statue tombale fut affreusement mutilée et que les morceaux servirent à boucher la première fenêtre du collatéral du croisillon Nord, probablement pour l'installation, en cet endroit, d'un autel avec retable.

1. Cette plaque de marbre se trouve aujourd'hui au Musée de la Ville.



CURIEUX ÉCOINÇONS DE LA CHAPELLE NOTRE-DAME

En octobre 1869, on a rouvert cette fenêtre, et on a retrouvé les nombreux fragments de marbre de Carrare, qui avaient été employés comme blocage. Ces fragments, avec leurs gracieux ornements, le style avancé des draperies qui sont fort belles et les rosaces délicatement sculptées, révèlent l'œuvre d'un artiste du xv[e] siècle. Ils ont été rassemblés et maintenus au moyen de plâtre. Malheureusement la tête et les mains manquent. Cette statue est bien celle d'un évêque ainsi que l'atteste le vêtement sacerdotal composé d'une tunique et d'une dalmatique, posées l'une sur l'autre, et d'une chasuble relevée sur les bras. Les dessins qui couvrent la chasuble sont formés de rosaces polylobées, autrefois garnies de cabochons imitant les pierres précieuses. Le personnage représenté couché porte le manipule sur le bras gauche ; l'étole apparaît entre la tunique et la dalmatique, qui est bordée d'une belle frange. On remarque également une trace longitudinale que recouvrait une crosse disparue et qui avait été fixée par un crampon de cuivre sur le devant de l'épaule gauche.



Fig. 29. — Tombeau de Pierre Cauchon, d'après Gaignières.

Parmi les évêques inhumés dans la cathédrale, il n'y en a que deux dont le tombeau fut surmonté de leur effigie en marbre blanc : Guillaume d'Estouville, mort en 1414, et Pierre Cauchon (fig. 29).

Or, il y a, à la Bibliothèque Nationale (collection Gaignières), un deſsin qui répréſente avec détails, l'effigie du tombeau de Pierre Cauchon. Un artiſte a reproduit fidèlement ce deſſin, directement sur les cartons de Gaignières. En le comparant avec la statue reconſtituée, on reconnait entre les deux une très grande similitude.

Les morceaux raſſemblés de cette statue repoſent actuellement dans une chapelle collatérale du croiſillon Nord de la Cathédrale.

Sur l'emplacement du tombeau de Cauchon, M. l'archiprêtre Ducellier fit placer en 1912 une statue de la bienheureuſe Jeanne d'Arc, trop mouvementée, trop moderne, œuvre du sculpteur orléanais Ch. Deſvergnes. Cette statue fut bénite, le 25 août 1912, par S. E. le cardinal Amette en présence de Mgr Lemonnier et d'une aſſiſtance conſidérable. Le cardinal, qui a toujours le sens de l'à-propos, fit alluſion, dans son diſcours, à ces paroles du Pſalmiſte, pour les appliquer à Jeanne d'Arc : « *Donec ponam inimicos tuos, scabellum pedum tuorum.* »

Auparavant, le 24 octobre 1909, Mgr Touchet avait donné dans la cathédrale un inoubliable panégyrique de Jeanne d'Arc à l'occaſion de la béatification de l'héroïne.

Du côté sud, et faiſant pendant à celui de Pierre Cauchon, se trouvait autrefois le cénotaphe d'Antoine Raguier, évêque de Liſieux, mort en 1482. Cet évêque y était repréſenté à genoux, tourné vers l'autel ; son épithaphe était au-deſſus de son buſte.

Au milieu de cette même travée on dépoſa en 1680 le corps de Léonor Ier de Matignon, mais il fut plus tard reporté à Thorigny. Cet emplacement servit enſuite pour la sépulture de Mgr de Brancas, en 1760.

Guillaume de Hautemer, maréchal de Fervaques, avait été également inhumé dans cette chapelle en 1613, entre les tombeaux de Pierre Cauchon et d'Antoine Raguier.

Beaucoup de chanoines, dont on ignore les noms, eurent auſſi leurs sépultures dans cette chapelle. Les pierres tombales ont été saccagées ou détruites ; les inſcriptions tumulaires sont diſparues.



CHAPITRE IV

L'AGE DE LA CATHÉDRALE

LA CATHÉDRALE SAINT-PIERRE semble mettre une certaine coquetterie à cacher son âge : celui qui connaitrait à fond la vie mouvementée de l'évêque de Lisieux, Arnoul, pourrait sans doute la dater d'une façon assez certaine.

Beaucoup de maitres de l'archéologie savent-ils la place privilégiée occupée par la forte personnalité d'Arnoul dans l'œuvre politique, littéraire et artistique du XIIe siècle[1] ?

Esquisser le portrait de ce prélat n'est pas chose facile, car si la plupart des historiens lui sont très favorables, quelques-uns le dénigrent à plaisir, à cause de son rôle mystérieux dans l'affaire de Thomas Becket[2].

Normand d'origine, aimable, généreux, disert, plein de la lecture des livres saints, parfaitement au courant des questions juridiques, humaniste à ses heures, Arnoul ne s'avance qu'à coup sûr, ne se livre que rarement. Il sait attendre, intriguer, négocier, arriver à ses fins à force de tact et de diplomatie. Esprit prompt et prudent, par la souplesse de son caractère il s'efforce de dissiper les malentendus et les complications.

1. Fleury, *Histoire ecclésiastique*, Paris, 1721, t. XV, pp. 87, 142, 188, 195, 441. — Dom Ceillier, *Hist. gén. des auteurs*, t. XIV, pp. 751-758.

2. Dom L'Huillier, *Saint Thomas de Cantorbéry*, t. I, 1891, pp. 72-74.

Sa science s'impose aux plus savants, sa dialectique aux plus éloquents. Il voyage beaucoup, prodigue ses conseils aux rois, aux papes, comme aux simples laïques. En un temps où l'influence de la religion chrétienne pénètre les lois et les institutions, rien n'échappe à son incroyable activité.

Que l'on s'imagine un érudit qui serait un poète, un homme d'action qui ne dédaignerait pas d'être un amateur éclairé des œuvres d'art, un constructeur qui aurait le secret de recueillir de fortes sommes, un voyageur qui, en chevauchant sur les chemins de France et d'Angleterre, de Palestine et d'Italie, saurait faire ample moisson d'idées et d'initiatives : ce sont là les principaux traits de la physionomie d'Arnoul, d'après sa correspondance et les écrits de ses contemporains. Comme le disait très justement Mgr Touchet dans son panégyrique d'Orderic Vital : « Conseiller et modérateur, autant qu'il put, du plus violent des souverains (Henri II d'Angleterre), Arnoul apparait en définitive comme un homme d'église distingué et un véritable homme d'État[1]. »

Le sceau d'Arnoul compte parmi les plus beaux. Il le représente debout, revêtu d'une chasuble magnifiquement drapée. La tête, très fine, porte la mitre. La main gauche s'appuie sur une crosse élégante, tandis que la droite se lève avec gravité pour bénir. Autour du sceau se lisent ces mots : « *Arnulfus Dei gratia lexoviensis episcop.* »

Parmi les défenseurs de l'évêque de Lisieux, il est intéressant de relever les noms de saint Bernard et de Pierre-le-Vénérable abbé de Cluny, deux personnages qui, par leur génie, honorèrent le plus l'Église aux environs de 1150.

Le souci des affaires publiques ne fit point oublier à l'évêque Arnoul les intérêts de ses diocésains. La réparation, puis la réédification de sa cathédrale sur un plan plus vaste restent la pensée dominante et l'occupation de son long épiscopat (1141-1181). Il suffit de parcourir attentivement sa correspondance pour comprendre qu'il a été l'ordonnateur par excellence et le fidèle bailleur de fonds de ce grand œuvre. Au moins quatre lettres de ce docte prélat permettent de préciser son rôle de bâtisseur. Ce sont les premiers renseignements positifs qui permettent de fixer approximativement l'âge de la cathédrale Saint-Pierre.

La première lettre à étudier remonte à 1143, car elle est adressée au

1. Mgr Touchet, *Orderic Vital*, Paris 1912, pp. 11-12.



DÉTAIL D'UN MONUMENT FUNÉRAIRE DE LA CHAPELLE ABSIDALE

pape Céleſtin II, ancien élève d'Abélard, qui n'a régné que cinq mois, du 27 septembre 1143 au 8 mars 1144. Il était renommé par sa science et son caractère pacifique et conciliant. Auſſi Arnoul avait-il chaudement plaidé sa cauſe en Normandie et en Angleterre. Quelle joie ç'eût été pour l'évêque de Liſieux de se rendre près du nouveau pape pour lui offrir ses hommages et ses vœux. Malheureuſement, de graves empêchements le retiennent dans son diocèſe. « *Je serais*, écrit-il, *venu vous viſiter*, *si je n'étais vivement occupé à me concilier de plus en plus les faveurs du nouveau prince* (Geoffroy d'Anjou), à réparer les ruines de notre égliſe et de notre demeure, *à prendre soin des funérailles de mes proches. A cauſe de cela, je n'ai eu ni le temps, ni la joie, ni les moyens d'aller vers vous*[1]. »

Des hiſtoriens normands, notamment MM. Vasseur[2], Ch. Bréard[3], A. Pannier[4], M. Farolet[5], l'abbé Marie[6], interprètent la formule : « *Reſarciendas eccleſiæ et domus noſtræ ruinas* » dans le sens d'une reconstruction et non pas d'une simple réparation. A les en croire, Arnoul (fig. 30), en montant sur le siège épiſcopal de Liſieux, n'eut à prendre poſſeſſion que d'une cathédrale en ruines et d'un palais en cendres ; car, en 1136, Geoffroy, comte d'Anjou, avait incendié Liſieux et la cathédrale. Les ravages du feu furent-ils auſſi sérieux que l'affirment ces chercheurs ? Il semble que non. En effet, si la cathédrale avait été auſſi abîmée, comment en 1141, le 21 mai, Rotrou, évêque d'Évreux, Renoul, abbé de Saint-Évroul, les abbés bénédictins du diocèſe de Liſieux et de nombreux fidèles euſſent-ils pu inhumer l'évêque Jean Ier dans « la baſilique de Saint-Pierre

1. « Veniſſem autem ad vos, niſi circa confirmandam mihi recentem novi principis gratiam, et reſarciendas ecclesiæ et domus noſtræ ruinas et curanda germanorum funera gravius occuparer. Quibus cauſis, nec tempus adhuc, nec alacritatem habui nec expenſas. Veniam autem, Deo volente, quantocius, ut oculis meis vultus veſtri serenitas illuceſcat, et ariditatem meam quaſi uberior de proximo novœ benedictionis riget ubertas, quia modicum id quod sum, totus sum sanctitatis veſtræ sanctæque Romanæ Eccleſiæ devotiſſimus servus. » *Lettres d'Arnoul*, édition Giles, Oxford, 1844, in-8°, p. 83. — *Patr. lat.*, t. CCI, col. 10. En 1141, Geoffroy Plantagenet avait énergiquement combattu l'élection d'Arnoul au siège de Liſieux et saiſi le temporel de l'évêché ; ce qui avait occaſionné de nombreux soucis au nouvel évêque.

2. *Etudes sur la Cathédrale de Liſieux*, Caen, 1881, pp. 20-25.

3. *L'Abbaye de Greſtain*, Rouen, 1904, p. 54.

4. Dans journal *Le Normand*.

5. *Notes pour servir à l'Hiſtoire de la Cathédrale de Liſieux*, Liſieux, 1840, pp. 21-24.

6. Dans *La Normandie monumentale*.

au pied de l'autel Saint-Michel[1]. » S'appuyant sur un fait célèbre : le mariage de la reine Aliénor d'Aquitaine avec le jeune Henri Plantagenet, célébré à Lisieux le 18 mai 1152, on prétend qu'à cette date l'évêque Arnoul avait achevé le gros œuvre de sa cathédrale. Cet argument nous semble très faible, car la basilique romane qui, en 1141, avait servi aux obsèques de l'évêque de Lisieux, dix ans plus tard, pouvait tout aussi bien être utilisée pour le mariage royal.



Fig. 30. — L'évêque Arnoul

Il nous parait difficile de s'appuyer sur ces souvenirs historiques pour interpréter le texte d'Arnoul et établir que le distingué prélat, dès le début de son épiscopat, fit réédifier une cathédrale toute gothique d'inspiration et d'exécution. A notre avis, la première en date des lettres d'Arnoul ne vise qu'une simple restauration de la cathédrale romane.

Cependant, une autre lettre de l'évêque de Lisieux adressée à son confrère de Noyon indique que dans le troisième quart du XIIe siècle Arnoul s'occupait de la construction d'une nouvelle cathédrale. « *Certains prêtres de votre diocèse sont venus vers Nous.* Nous avons cru devoir les retenir pour constituer des associations et faire des quêtes pour la reconstruction de notre église, *parce qu'ils avaient la réputation d'être habiles et bien préparés pour ce genre d'opérations. Mais après avoir parcouru le diocèse et séjourné quelque temps chez Nous, presque tous se sont enfuis clandestinement, comme après une défaite. Ils m'ont laissé avec une dette de plus de 30 livres à payer à leurs créanciers. J'ai soldé cette dette pour tenir jusqu'au bout ma promesse. Bien plus, ces quêteurs ont également dérobé soixante-dix pièces d'or au prêtre R., le*

1. Orderic Vital, *Hist. ecclés.*, éd. Le Prévost, t. V, p. 133 ; édit. Guizot, t. IV, p. 334.

porteur de la présente lettre. Pourtant ils avaient prêté serment, la main sur l'Évangile, de nous servir fidèlement durant tout leur mandat. Très Cher, à cause de cela, nous vous demandons bien instamment de nous donner une juste satisfaction et de reprendre comme ils le méritent ces vils criminels. Ce n'est pas tant la question d'argent qui nous inquiète que la punition de leur mauvaise foi et de l'affront qu'ils nous ont causé[1]. »

Quand les ressources devenaient insuffisantes, les évêques bâtisseurs songeaient à intéresser à leurs constructions non seulement leur diocèse mais les provinces voisines. C'est ainsi que Thibaut, évêque de Senlis, envoya des quêteurs dans les villes du domaine royal, avec des lettres de recommandation de Louis VII. Ils revinrent en 1156 ou 1157[2]. L'évêque de Lisieux recourut au même expédient. Les collecteurs s'enfuirent inopinément avec une partie de leurs recettes. Arnoul s'en plaint à Beaudoin, évêque de Noyon, et demande à son confrère de prendre des mesures coercitives contre ces escrocs. Au dire des Bénédictins qui rédigèrent la *Gallia Christiana*, la lettre de l'évêque Arnoul daterait de 1174 environ et s'adresserait à Beaudoin III (1167-1174) : « *Arnoul, évêque de Lisieux, écrivit à Beaudoin au sujet du préjudice que lui avaient causé certains prêtres de Noyon. Après avoir recueilli de l'argent, ils prirent la fuite*[3]. » M. Charles Vasseur a fait remarquer très justement que la lettre de l'évêque Arnoul pouvait aussi avoir été adressée à Beaudoin II, évêque de Noyon de 1148 à 1167. C'est un point d'histoire difficile à débrouiller. Il convient toute-

1. « Venerunt ad nos sacerdotes quidam de episcopatu vestro, quos ad fraternitates constituendas, et faciendas collectas ad reædificationem Ecclesiæ nostræ, quia periti et instructi super hujusmodi officio dicebantur, duximus retinendos. Cum autem perlustrato episcopatu apud nos aliquandiu resedissent, omnes fere quasi facto agmine fuga clandestina discesserunt. Me quidem in summa majore XXX librarum; suis fidejussorio nomine obligatum creditoribus relinquentes, quas ego nimirum omnes servata promisionis meœ veritate persolvi. Sed et latori præsentium R. Sacerdoti nostro eadem fraude LXX solidos abstulerunt, cum ipsi, nobis tactis sacrosanctis Evangeliis juramentum corporale, se fidem bonam nobis servaturos in tota exsecutione negotii præstitissent. Super quo charissimam nobis fraternitatem vestram obnixius exoramus, non tam sane recuperationem pecuniæ, quam viadictam tantæ fraudis et injuriæ persequentes, ut nobis justitia vestra satisfieri faciat, et tantum crimen animadversione debitâ corrigatis. » *Arnuphi Epist. LIX ad Baldewinum Novionensem episcopum* dans Migne, *Patrologie latine*, t. CCI, col. 90.

2. M. Aubert, *Monographie de la Cathédrale de Senlis*, Senlis, 1910, in-4°, p. 11.

3. (1174) « Ad eum scripsit Arnulfus Lexoviensis episcopus, de fraude sibi facta a quibusdam presbyteris diœcesis Noviomensis, qui corrasa pecunia, fuga postea se subtraxerant. » *Gallia Christiana*, t. IX, col. 1004.

fois d'obſerver qu'en 1174 le gros œuvre de la cathédrale de Noyon était achevé, par conſéquent, à cette date, les quêteurs de ce diocèſe devaient être libérés de leur mission. Il se pourrait qu'à ce moment ces « spécialiſtes » aient cherché d'un autre côté l'emploi de leurs talents. C'eſt une simple probabilité, une conjecture vraiſemblable. De ce texte ne retenons qu'une choſe, en 1174, Arnoul travaillait activement à réédifier une égliſe cathédrale.



Fig. 31. Liſieux et sa cathédrale d'après les *Plans et profilz de Normandie*

Inſtruit par l'expérience, l'évêque de Liſieux, un peu plus tard, s'adreſſa pour le miniſtère de quêteur, non plus à des étrangers, mais à ses diocésains. Une troiſième lettre apporte à cet égard de curieux détails. Si les quêteurs furent plus honnêtes, leur tâche ne laiſſa pas d'être terriblement difficile. Arnoul le déclare lui-même d'une façon piquante. S'adreſſant au pape Alexandre III il dénonce en ces termes l'accueil déplorable réſervé à ses envoyés par les moines de Greſtain, abbaye bénédictine du diocèſe de Liſieux, supprimée en 1775 : « *Nous ne pouvons ni n'oſons paſſer le ſait sous silence, un de nos prêtres et un sous-diacre, que nous avons envoyés organiſer des aſſociations, en vue de la réédification de notre égliſe que nous faiſons reconſtruire de fond en comble, franchirent un jour, à l'heure du dîner, la grande porte du dit monastère pour demander l'aumône. Un des moines les plus importants, à savoir le prieur de la maiſon et le portier, les aſſaillirent avec la dernière violence, les injurièrent copieuſement et puis (ce que je ne puis dire sans honte et sans amertume) les roulèrent dans la boue*[1]. »

1. Interim, quod silentio preterire non poſſumus nec audemus, quidam sacerdos noſter et subdiaconus, qui a nobis ob conſtituendas fraternitates ad reedificationem ecclesiæ noſtræ quam a fundamentis incepimus mittebantur, noviſſimas fores prædicte domus hora prandii cauſa requi-

Irrité d'une telle conduite, l'évêque Arnoul demanda aux moines une réparation; mais l'abbé Guillaume Huband ou d'Exeter ne leur permit pas de s'humilier de la sorte. Au contraire, il était le premier à leur donner l'exemple de la rébellion [1]. La lettre que nous étudions montre que vers 1179 Arnoul travaillait encore à la conſtruction de sa cathédrale. Cette lettre ne peut se placer avant 1179, puiſqu'elle dénonce l'abbé Guillaume élu en cette année même [2]. D'autre part, elle ne peut être poſtérieure à 1181, époque de la mort d'Alexandre III, décédé en exil à Civita-Caſtellana, le 30 août [3]. Quoique publiée dès 1863 par Fr. Hiverani, dans son *Spicilegium*, imprimé à Florence, la lettre d'Arnoul n'était pas connue de M. Vasseur et M. Serbat ne l'a pas non plus utiliſée, bien que M. René Poupardin l'ait de nouveau réimprimée en 1902 dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. LXIII. Si MM. Pannier et Marie, avaient eu sous les yeux le texte dont il s'agit, ils auraient certes modifié leur opinion sur l'âge de la cathédrale Saint-Pierre, qui n'eſt peut-être pas auſſi ancienne qu'ils se l'imaginaient.

Cependant, *une quatrième lettre d'Arnoul* établit que la cathédrale lui a coûté fort cher à conſtruire. Au déclin de sa vie, le chapitre de Liſieux l'accuſe de dilapidations. L'évêque, dans un mémoire adreſſé au pape Lucius III (1er septembre 1181 — 25 novembre 1185), réduit à néant l'accuſation de ses chanoines en détaillant les nombreuſes largeſſes dont ces meſſieurs lui sont redevables. La réponſe d'Arnoul, écrite avec âpreté, montre toute sa puiſſance de dialectique et jette une lumière nouvelle sur son rôle de bâtiſſeur.

« *Les chanoines m'accuſent d'avoir dilapidé mon égliſe, moi qui lui ai acquis plus de 1.200 livres de revenu à perpétuité;* qui en ai porté 500 dans le tréſor; qui en ai employé 10.000 en bâtiments qui subsiſtent;

rendæ caritatis ingreſſi sunt ipſisque a monacho quodam majore, scilicet procuratore domus, et a portario violente manus illatæ sunt, gravibuſque affecti injuriis in luto (quod sine rubore et amaritudine dicere non poſſumus) convoluti. » *18 Lettres d'Arnoul*, éditées par René Poupardin, Paris, 1902, p. 9.

1. Bréard, *Abbaye de Greſtain*, pp. 44 à 56.

2. *Gallia Chriſtiana*, t. XI, col. 842. — *Neuſtria Pia*, pp. 528-34. — *Monaſticon Anglic.*, VI, II, 1090. — Canel, *Eſſai sur l'arrondiſſement de Pont-Audemer*, t. II, p. 458. — Le Prévoſt, *Mémoires et Notes pour servir à l'Hiſtoire du département de l'Eure*, Evreux 1862, t. I, p. 460.

3. F. Mourret, *La Chrétienté*, Paris, 1916, p. 425.

moi qui ai renouvelé la cathédrale, en partie à mes frais, et à l'aide des acquets que j'ai faits, *qui ai augmenté de 600 livres la mense canoniale, qui en ai ajouté plus de 500 à la mense épiscopale. Il est vrai qu'à mon avènement j'ai pris dans le trésor 17 marcs, parce que j'étais dans l'obligation de retirer des mains du comte d'Anjou les biens de ma mense, qu'il retenait depuis 27 mois, sous prétexte que je m'étais fait sacrer sans son assentiment. En cette affaire, je n'ai agi qu'avec l'agrément du pape Innocent, de glorieuse mémoire, et après avoir versé 900 livres de mes propres deniers. Pour l'expédition de Jérusalem, dans laquelle je fus engagé par ordre du pape Eugène, j'ai vendu, avec son agrément, un calice d'or pesant 34 onces. Le Souverain Pontife m'avait donné la permission, s'il en était besoin, pour la croisade. Je passe sous silence — pour éviter tout soupçon de vanité — la manière libérale avec laquelle j'ai toujours exercé l'hospitalité, le grand nombre de dons que j'ai faits, et qui de l'aveu de ceux qui en bénéficièrent, surpassent ce qu'on pouvait attendre d'un homme dont la fortune était aussi précaire que la mienne. Les témoins ne manquent pas pour attester au besoin ce que j'avance. J'ai supplié mes juges d'établir une compensation entre ce que j'avais pris et ce que j'avais donné. Ma requête n'a pas été prise en considération. J'ai été condamné à payer aux chanoines 100 livres pour être employées aux besoins de la cathédrale. Bien plus, ces juges impitoyables m'ont retenu ma propre chapelle, soit une chasuble, avec tunique et dalmatique, que j'avais acquises récemment. C'est ainsi que les chanoines m'ont laissé sans argent et sans vêtements liturgiques. Mis au courant de ces procédés indignes, vous avez cassé leur sentence et, comme votre correspondance le laissait entendre, vous m'avez arraché à leur haine implacable. Je prie Votre Sainteté de maintenir son jugement et de me faire restituer ce qui m'a été injustement enlevé, afin que ces objets puissent revenir aux frères (les chanoines de Saint-Victor de Paris), au milieu desquels je me suis retiré. Les chanoines se moquent de mon infortune, après s'être attribué arbitrairement ce que je destinais à des bonnes œuvres, ils se réjouissent méchamment de m'avoir forcé à partir comme le dernier des pauvres. Que Votre Bonté continue ce qu'elle a si bien commencé, pour que le Chapitre ne puisse s'égayer aux dépens de mes malheurs*[1]. »

1. « ..... Proposuerunt itaque me bona Ecclesiæ dilapidasse profusius, cum me mille ducentas libras et eo amplius perpetuas acquisisse constaret, et thesauro etiam intulisse quingen-

Arnoul dans sa lettre prouve par des chiffres que les chanoines, auxquels il avait fait beaucoup de bien, n'avaient aucun sujet de se plaindre et que dans ses largeſſes il n'a pas oublié la cathédrale. Pour la rebâtir, non seulement il a ouvert sa bourſe toute grande, mais encore il a ſait l'uſage le plus légitime et le plus noble des profits de sa diplomatie. Soit du côté du roi d'Angleterre, Henri II, soit du côté de Louis VII, roi de France, l'évêque de Liſieux a reçu l'or à pleines mains. C'était la récompenſe obligée des services exceptionnels qu'il a rendus aux deux souverains. Entre les Français et les Anglais, le prélat parut toujours prêt à servir d'intermédiaire, en bons termes avec les uns et les autres; attriſté de les voir en lutte, que

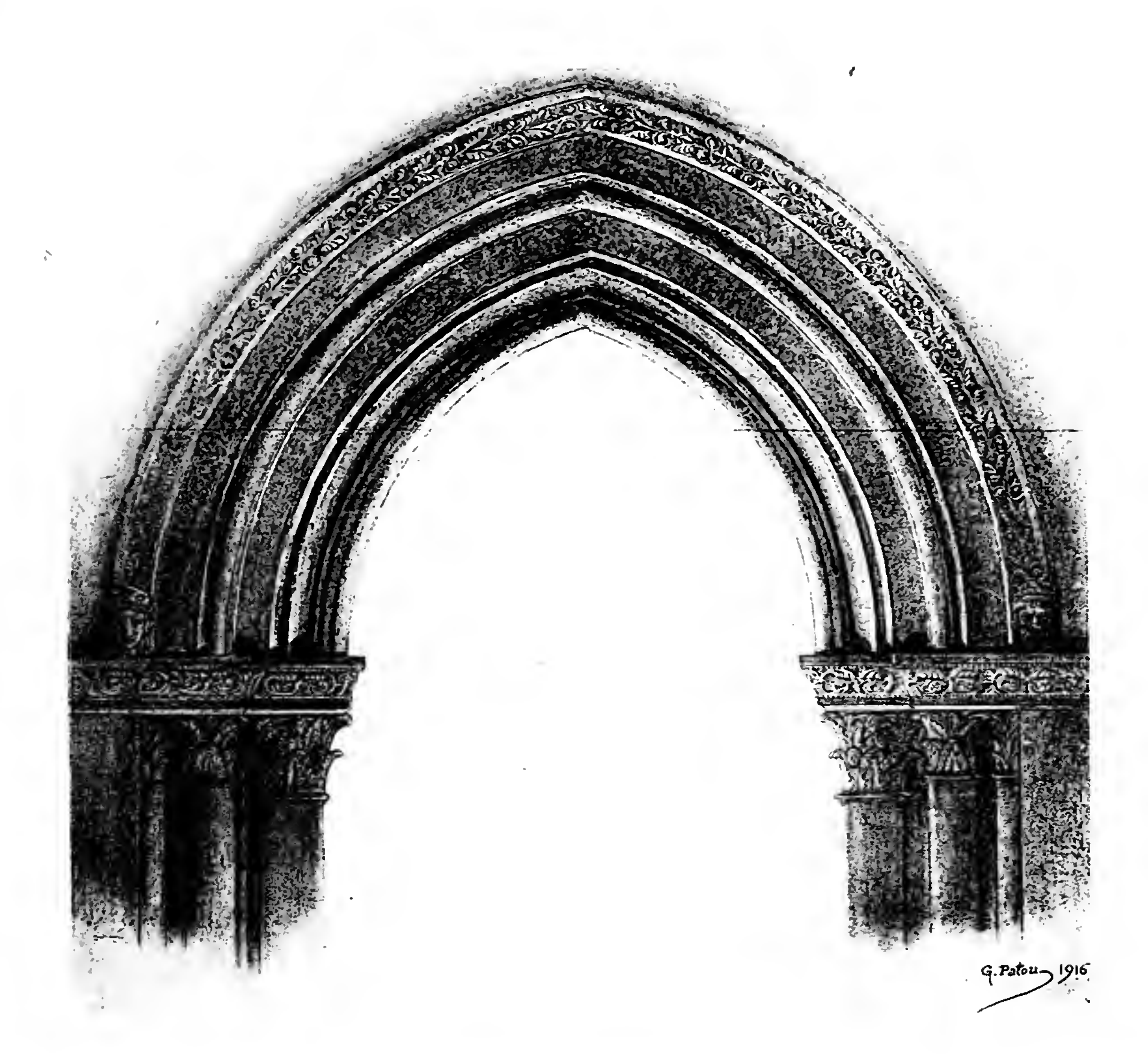
tas, et duodecim millia librarum exſtantibus ædificiis impendiſſe : *ipsamque Eccleſiam Epiſcopalem ex parte sumptibus meis, et acquiſitionibus innovatam* : ad Communiam quoque Canonicorum sexcentas libras annuas et perpetuas acquiſivi, atque mensam Epiſcopalem quingentis libris, et eo amplius, annuis et perpetuis augmentavi. De ipſo autem theſauro ut nihil subtraham, decem et septem marcas in initio meæ promotionis aſſumpſi, quia bona omnia Epiſcopalia redimere de manu comitis Andegavenſis angebar, quœ ipſe mihi per duos annos et tres menſes abſtulerat, quia electus canonice sine ipſius deſignatione fueram conſecratus. Quod ego quidem de permissione Domini mei glorioſæ memoriœ Pape Innocencii feci, cum ego prius de meo nongentas libras in eam cauſam et amplius expendiſſem. In expeditione quoque Jeroſolymitana ad quam me Sanctus Pater Eugenius Papa deſtinavit invitam, mandato ipſius calicem aureum trigenta et quatuor unciarum expendi, cum ipſe mihi, si amplius oporteret, mea causa aſſumere conceciſſet. Praeterea, ne forte jactantia videatur, quanta interim fuerit hoſpitalitatis effuſio, quam etiam frequens donorum caritas illuſtrabat, adeo ut ab homine mediocritatis meae vix tanta poſſet largitas exſpextari, quod ab his qui viderunt, et his qui experti sunt, publico paſſim teſtimonio confirmatur. Supplicavi judicibus ut eorum quæ appoſita sunt et detracta, quantitate perſpecta, rationem compenſationis admitterent, si tamem æſtimandum videretur quod in tam pias et neceſſarias cauſas expenſum fuerat, et poſtea plusquam septuagies septies reſtitutum. Non sum exauditus in aliquo, quia ora eorum et corda novi metus, et antiquæ simultatis obſtinatio clauserat : neque jam latens odium, sed prorupta in omnibus audacia videbatur. Condemnaverunt me itaque in centum libras donendas canonicis, quas in utilitates Eccleſiæ et legitimos sumptus expenderant, mihique de Capellâ prorſùs novâ quam mihi paraveram, caſulam, dalmaticam, tunicam, abſtulerunt ; sicque me privatum pecuniâ et sacris spoliatum veſtibus emiſerunt. Quod sane cum ad veſtram audientiam perveniſſet, sententiam eorum Apoſtolicâ severitate quaſſaſtis, et me sicut ex litteris veſtis intelligi poteſt ab ipſorum voluiſtis pervicaciâ liberari. Rogo itaque ut veſtra in decreto suo sententia perſeveret, suumque litteræ veſtrœ conſequantur effectum, mihique quod ex injuſtâ cauſa sublatum eſt, reſtitui faciatio, ut ad fratres (Canonicos Regg. SS. Victoris Paris. innuit) ad quos conceſſi, pervenire poſſit quod iis ab initio fuerat deſtinatum. Inſultant illi siquidem, suoque quod ad pias cauſas deputatum fuerat, diſtribuunt arbitratu, et me quaſi nudum et inopem exiiſſe improba congratulatione lœtentur. Faciat itaque veſtra miſericordia quod coepiſtis, et quod a vobis quaſi decretum eſt diſtricta severitate præcipite consummari, ne de noſtris gaudeat simplex vel imperita malicia detrimentis. » — D'Achéry, *Spicilegium*, édit. de 1723, t. III, p. 512 ; — Migne, *Patr. lat.*, t. CCI, col. 101 ; — *Hiſt. littér.*, t. XVI, p. 329 ; *Almanach de Liſieux*, 1871, p. 149.

de démarches n'a-t-il pas tenté pour les concilier ! Cette remarque n'eſt pas une digreſſion, au lieu de nous éloigner de notre sujet, elle nous permet de le creuſer davantage et d'expliquer aux archéologues comment l'évêque Arnoul, en pleine Normandie, a pu bâtir un édifice dans le style français. L'influence pariſienne, regardée généralement comme une conſéquence de l'annexion de la Normandie au domaine royal, à Liſieux, se peut expliquer par les relations d'Arnoul avec les moines et les évêques bâtiſſeurs de l'Ile-de-France, de la Champagne et même de la Bourgogne. Arnoul voyagea beaucoup pour les affaires de l'Égliſe, de la France et de l'Angleterre. Un homme comme lui ne pouvait voyager sans obſerver et sans apprendre. En parcourant le domaine royal, comment n'aurait-il pas regardé, admiré et étudié attentivement les égliſes et les cathédrales qui, de toutes parts, surgiſſaient sur le territoire de Louis VII ? Le nouveau ſyſtème de bâtir, l'art gothique, si supérieur aux ſyſtèmes antérieurs, n'a-t-il pas reçu ses applications les plus caractériſées à l'abbatiale de Saint-Denis, à Notre-Dame de Senlis, à Noyon, à Saint-Étienne de Sens, à Laon, à Notre-Dame de Paris, à Vézelay, à Saint-Rémy de Reims. Or, Arnoul connaiſſait ces édifices, ou tout au moins les abbés ou les prélats qui en furent les inſpirateurs et les utiles ordonnateurs. Plus qu'à tout autre évêque il lui devenait aiſé de recruter dans ses chantiers un nombreux perſonnel de maitres et de compagnons. Suger et Louis VII lui devaient de la reconnaiſſance. En Orient, pendant la seconde croiſade, n'avait-il pas aidé de ses deniers le souverain, dont la situation financière n'était guère enviable [1]. A peine de retour de la



Fig. 32. — Corniche à modillons du bas-côté Sud

1. Suger : *Lettre LII*, dans *Patr. lat.*, t. CLXXXVI, col. 1375.



ARCATURES DU NARTHEX (Dessin de G. Patou).



LE CHEVET DE LA CATHÉDRALE (Dessin de R. Bigot).

Terre-Sainte, l'évêque de Lisieux aide l'abbé Suger à éviter à la dynastie capétienne les rigueurs de Geoffroy, comte d'Anjou [1]. En 1160, Arnoul sert de témoin dans le traité de paix conclu entre Louis VII et Henri II d'Angleterre [2]. En 1165, le prélat présente ses vœux et souhaits de prospérité à Louis VII, à l'occasion de la naissance de son fils Philippe-Auguste, en des termes qui ne laissent aucun doute sur la cordialité de leurs rapports [3]. Enfin, en 1173, Arnoul tente vainement d'apaiser le conflit survenu entre Henri II, le roi de France, la reine Aliénor et les princes anglais Richard et Geoffroy [4]. Pour ces services, et pour d'autres encore, l'évêque de Lisieux recueillit évidemment de fructueux présents. Le roi Henri II, « qui encouragea les artistes de la pierre, autant que les historiens et les poètes », ne dut pas oublier non plus ses intimes, quand ils servaient sa politique aussi adroitement qu'Arnoul. L'intelligence des affaires, le sens pratique, la perspicacité du prélat normand lui épargnèrent d'ailleurs de très graves déconvenues. Non seulement Arnoul assiste au mariage d'Henri avec Aliénor d'Aquitaine, mais deux ans plus tard, en 1154, le 20 décembre, il prend part à la cérémonie solennelle du sacre royal, dans l'église de Westminster [5].

En avril 1160, Arnoul parvient à décider le souverain anglais à se rallier à la cause du pape Alexandre III [6]. Le 11 mars 1162, l'évêque de Lisieux assiste à la translation des corps de Richard Ier et Richard II, ducs de Normandie, à Fécamp [7]. Mais c'est surtout après la rupture de Henri II avec l'archevêque de Cantorbéry qu'il déploie toute son activité. Durant ce douloureux conflit, que n'a-t-il point tenté pour inviter les deux adversaires à ne pas troubler la paix!

1. Suger : *Lettres CLXVII et CLXVIII*, dans Migne, *Patr. lat.*, t. CLXXXVI, col. 1427-1429.

2. Bréquigny, dans *Mémoires de l'Acad. des Inscript.*, t. XLIII ; — *Soc. libre de l'Eure*, t. X, 1839, p. 172.

3. André Duchesne : *Historiæ Francorum*, t. IV, p. 649.

4. A. Luchaire : dans Lavisse, *Histoire de France*, t. III, p. 325.

5. *Chronique de Robert de Torigni*, édit. L. Delisle pour la Société de l'Histoire de Normandie, Rouen, 1872, t. I, p. 290.

6. Fleury : *Hist. ecclésiast.*, Paris, 1721, t. XV, p. 88-89.

7. *Chronique de Robert de Torigni*, t. I, p. 336-337.

C'eſt ainſi qu'Arnoul, en 1164, fait à quatre repriſes différentes le voyage de Sens (alors que la cathédrale Saint-Etienne était en pleine construction) pour demander au pape Alexandre III d'apaiſer le différend entre Thomas Becket et Henri « que ses heureux succès ont rendu si délicat, qu'il prend pour injure un manque de complaiſance [1] ». Enfin au moment même où Henri Plantagenet, après le meurtre tragique de son ancien chancelier, allait encourir les cenſures du Souverain Pontife, Arnoul, dans une lettre mémorable [2], plaida si bien la cauſe du roi, qu'il déſarma contre tout eſpoir la Cour de Rome [3]. Pour les beſoins de sa politique, le roi d'Angleterre était très large, ce qui permet de croire qu'Arnoul fut amplement dédommagé de ses peines et de ses difficiles miſſions. Du reſte, Jean de Salisbury nous dit sans ambages que l'évêque de Liſieux, dans ses négociations, savait en impoſer par ses dehors séduisants et surtout par des prodigalités étonnantes. Arnoul, en fin diplomate, savait au moment opportun, donner aux barons ou même aux eccléſiaſtiques autre chose que de bonnes paroles [4]. C'eſt un argument auquel certaines natures réſiſtent difficilement.

De l'expoſé hiſtorique qui précède, il réſulte qu'à tous égards Arnoul nous apparait dans une situation privilégiée pour mener à bien la conſtruction d'une cathédrale nouvelle. Lui-même nous affirme que ce ne fut pas le moindre de ses soucis. Son témoignage n'a pas paru concluant à l'hiſtorien de Liſieux, Louis Dubois. Quant aux travaux de l'évêque Arnoul : « Il eſt certain, écrit-il, qu'ils se bornèrent à la consſtruction de son palais épiscopal, et à quelques réparations de la cathédrale. S'il en était autrement, Orderic Vital en aurait parlé avec détail. Ce ne fut qu'au commencement du XIIIe siècle, que l'évêque Jourdain du Houmet fit faire de grands travaux à ce bel édifice [5]. » Louis Dubois, qui a donné au public une traduction de l'hiſtoire eccléſiaſtique du moine de Saint-Evroul, devait savoir mieux que perſonne, qu'en 1141, la vieilleſſe et les infirmités forcèrent Orderic Vital

1. Dom L'Huillier : *Saint Thomas de Cantorbéry*, Paris, 1891, t. I, p. 200.
2. Arnoul : *Lettre à Thomas Becket*, dans d'Achéry, *Spicilegium*, t. II, p. 485.
3. Arnoul : *Lettre XV*, dans Migne, *Patr. lat.*, t. CCI, col. 83.
4. J.-C. Robertſon : *Materials for the hiſtory of Thomas Becket*, t. V, p. 95.
5. L. Dubois : *Hiſtoire de Liſieux*, t. II, p. 200.

à mettre un terme à ses travaux de chroniqueur. A la dernière page de son récit le laborieux bénédictin s'en explique en ces termes :

« Voilà que fatigué par la vieilleſſe et les infirmités, j'éprouve le déſir de terminer ce livre..... Voilà que la chaire de Liſieux eſt privée d'évêque par la mort de ſon prélat (Jean Ier, 1107-1141) et je ne sais quand il aura un ſucceſſeur ni quel il pourra être[1]. » Comment Orderic Vital pouvait-il parler des travaux d'un prélat qui n'était pas encore élu canoniquement quand il ceſſe d'écrire? L'objection de Louis Dubois ne mérite par conſéquent aucune attention, elle montre avec quelle déſinvolture il a écrit l'hiſtoire. Au cours des recherches qu'il nous a été donné de faire, pendant la préparation de cette monographie, plus d'une fois nous avons pu conſtater la faibleſſe de documentation et surtout l'extrême partialité de cet érudit.

Avant de révoquer en doute le rétabliſſement de l'égliſe Saint-Pierre par Arnoul, Louis Dubois n'avait qu'à parcourir la *Gallia Chriſtiana*[2] ou même les notes hiſtoriques de M. Farolet[3]. Dans ces deux ouvrages, qu'il poſſédait certainement, il eût pris connaiſſance d'un paſſage de Robert de Torigni bien propre à éclaircir la queſtion. Contemporain d'Arnoul, « le plus exact des anciens hiſtoriens de Normandie[4] » connaiſſait perſonnellement l'évêque de Liſieux pour l'avoir rencontré à Tours, à Fécamp, à Caen, et ailleurs encore. Le portrait qu'il nous a laiſſé d'Arnoul n'eſt pas flatté, au contraire. A ses yeux, l'évêque de Liſieux n'était qu'un politique dans le mauvais sens du mot (*vir admodum callidus*[5]).

Comme d'autre part Robert du Mont fut lui-même un grand constructeur, son appréciation sur les travaux d'Arnoul n'en a que plus de poids et de valeur. L'abbé du mont Saint-Michel s'exprime ainſi dans le supplément qu'il a joint à la chronique de Sigebert, moine de Gemblours : « *Arnoul, évêque de Liſieux, après avoir gouverné pendant quarante années le même diocèſe, et* après avoir travaillé à rebâtir sa cathédrale *et de magnifiques demeures, renonça à l'épiſcopat, et vint terminer ses jours à Paris dans une très*

1. Orderic Vital : *Hiſt. eccléſiaſt.*, lib. XIII, édit. Le Prévoſt, t. V, p. 133.
2. *Gallia Chriſtiana*, t. XI, col. 778.
3. Farolet : *Notes*, p. 23.
4. *Chronique de Robert de Torigni*, édit. Deliſle, t. II, p. 11.
5. *Ibid.*, t. I, p. 224.

belle maison qu'il s'était fait édifier à l'abbaye de Saint-Victor[1]. » Après ce témoignage péremptoire, il semble impoſſible de ne pas admettre que l'évêque Arnoul a réellement pourſuivi la reconſtruction d'une cathédrale.

Au moment où nous écrivions ces lignes, M. Georges Huard communiquait à la Société des antiquaires de Normandie un paſſage des « Miracles de saint Thomas », de Guillaume de Cantorbéry, où celui-ci raconte que des ouvriers qui travaillaient aux fondations de l'égliſe neuve d'Arnoul furent victimes d'un éboulement et ne durent leur salut qu'à l'interceſſion du martyr de Cantorbéry. Ce fut le 29 décembre 1170 que Thomas Becket succomba sous les coups de quatre chevaliers normands en recommandant sa cauſe et celle de l'égliſe à Dieu, à la Vierge et à saint Denys, patron de la douce France.

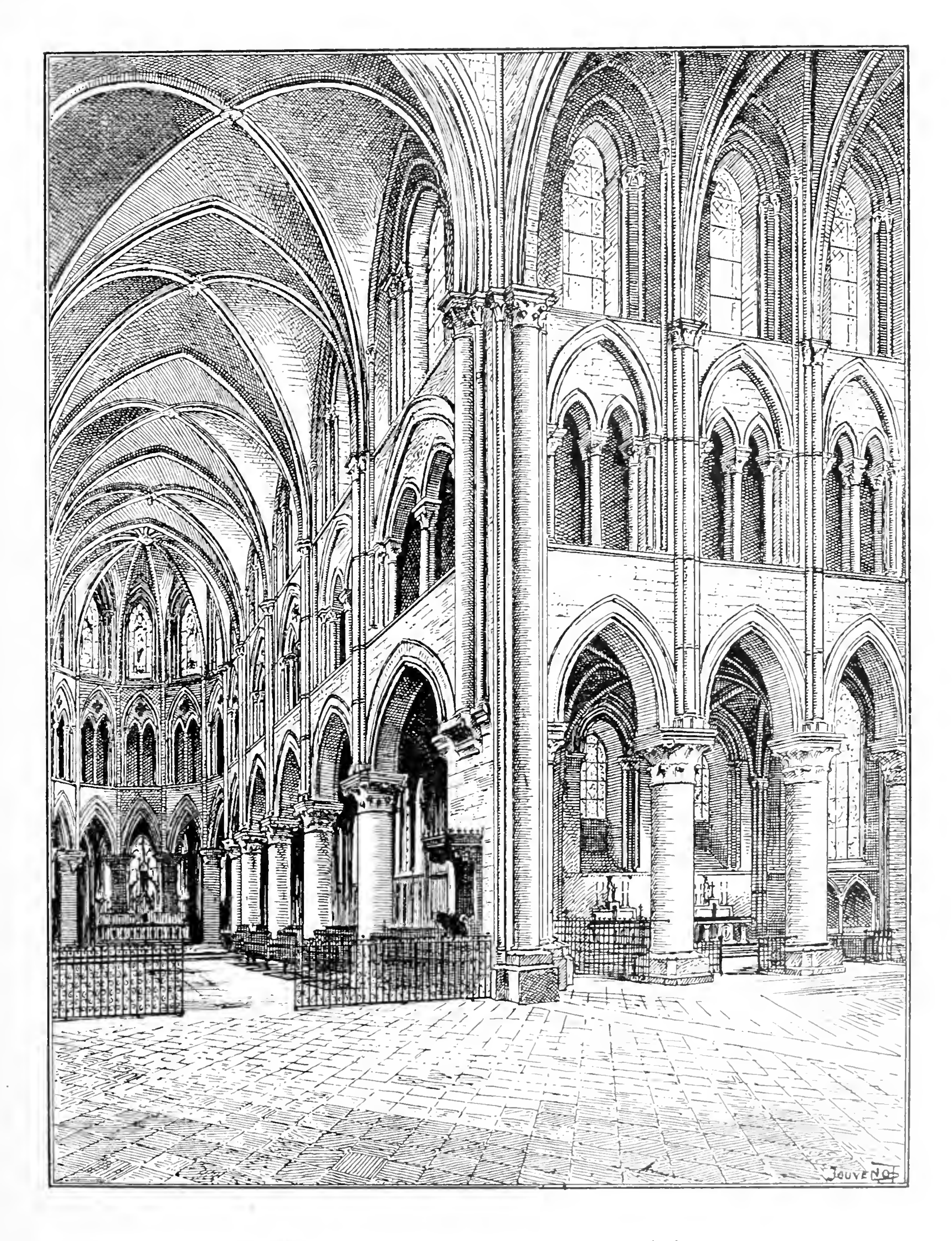
Les mains miſt à sun vis, à Dampnedeu se rent,
Al martir Saint-Denis, cui dulce France apent,
E as sainz de l'Ygliſe se commande erraument,
La cauſe seinte Ygliſe et la sue ensement[2].

Le texte que le lecteur va parcourir ne peut être antérieur au martyre du vaillant archevêque, canoniſé solennellement le 21 février 1173, dans la cathédrale de Segni, en préſence du Sacré-Collège, par le pape Alexandre III.

« *Il eſt dans le cours des choſes, comme chacun peut le remarquer, que le malheur atteigne les bons, alors que les méchants sont dans la proſpérité. Dans la ville épiſcopale de Liſieux, un habitant de la ville du nom de Roger, occupé avec deux compagnons à creuſer des fondations pour la réédification*

1. *Chr. R. de T.*, t. II, p. 107. « Arnulfus, Luxovienſis epiſcopus, cum per XL annos eandem eccleſiam rexiſſet, *et in ædificando eccleſiam* et pulcherrimas domos laboraſſet, renunciavit epiſcopatui, et perrexit Pariſius, suos dies dimidiaturus apud Sanctum Victorem in domibus pulcherrimis, quas ibi ad opus suum conſtruxerat. » Suivant Benoit de Peterborough (I, 278) Arnoul abandonna son évêché par suite de la diſgrâce qu'il avait encourue en 1173 pour avoir pris le parti de sa famille hoſtile à Henri II et liée à ses deux fils rebelles. Noël Deshays penſe qu'il s'était brouillé avec le souverain anglais pour une queſtion de juridiction féodale. D'après la *Gallia Chriſtiana*, c'eſt préciſément à cette date que l'évêque de Lſieux fait quêter pour sa cathédrale, n'ayant plus rien à eſpérer du roi d'Angleterre.

2. Garnier de Pont-Sainte-Maxence, édit. Hippeau, Paris, 1859, p. 194.



LE CHŒUR ET LE CROISILLON SUD (Dessin de Jouvenot).

de l'ancienne église, alors qu'il se trouvait à environ 20 pieds, au-dessous du niveau du sol, se vit soudainement précipité sous l'amas de terre accumulée au haut de l'excavation et qui avait glissé sur lui; l'un de ses compagnons du nom de Robert, voyant le péril et voulant y échapper, fut arrêté et à demi enfoui. S'efforçant de se protéger, en se servant de ses bras comme de rames, il ne réussit qu'à déterminer un nouveau glissement de la terre qui le recouvrit tout entier, sauf le haut du corps. De là, il tendait les mains et cherchait des yeux comment l'on pourrait lui venir en aide. Roger était, sous ses pieds, écrasé par la masse, et tout ce qu'il put faire ce fut d'invoquer le saint martyr Thomas en faisant vœu de se rendre à son pèlerinage. Il le priait de cœur, non des lèvres, car la terre lui entrait dans la bouche quand il l'ouvrait, et il était d'autant plus attentif à sa prière, qu'il ne pouvait la faire de vive voix. La mort le pressait tellement qu'il ne pouvait à peine se rendre compte de son état. Cependant, ses deux frères se tenaient près de la fosse, suppliant de leurs vœux, de leurs larmes et de leurs plaintes saint Thomas, le conjurant de ne pas permettre qu'ils perdissent leur frère. Le bon saint, exauçant leurs justes prières, arracha à la terre celui qui y était enfoui, en sorte que cela put être attribué tout à la fois à son intervention et à celle des saints patrons de l'église de Lisieux. En effet, feu de bonne mémoire, l'évêque de Lisieux (Arnoul) qui était présent, demandant à Robert dont la tête sortait de la terre ce qu'il pouvait être advenu de Roger, et Robert affirmant que, sous une telle masse, personne ne saurait échapper à la mort, l'évêque attristé se prosterna en prières devant les saints patrons de son Eglise. Sous leur inspiration, la foule, se saisissant d'outils, retira la terre accumulée et ouvrit la fosse, voulant avoir Roger sinon vivant du moins mort, afin qu'un cadavre ne souillât point les fondements de l'église. Enfin, Roger apparut, la tête frappée d'un triple coup de hoyau et, à l'admiration de l'assistance, rendu fort sur l'heure par le secours des saints, il put lui-même monter rapidement les échelons de l'échelle. Mais, parvenu au haut, sauvé de l'enfouissement, il succomba à l'oppression et ne put bouger. L'aide des Saints l'avait soutenu, abandonné à lui-même, il resta faible et sans forces, à ce point que si on ne l'eût porté, il n'eût pu assister à la cérémonie d'action de grâces, à laquelle était accourue toute la cité[1]. »

1. *De Juvene Luxoviensi terrea oppresso.* — « Mala vicina bonis esse, et adversa prosperis intervenire ex vario rerum eventu quivis advertit. Civitate Luxoviis Rogerius quidam, ejusdem

Le texte de Guillaume de Cantorbéry ne prouve pas néceſſairement qu'il faille fixer la date initiale des travaux d'Arnoul à 1171 au plus tôt. En effet, dans ce paſſage, il peut être queſtion des fondations du tranſept évidemment conſtruit après la nef. Même après lecture d'un auſſi curieux document, il eſt poſſible de soutenir que l'évêque de Liſieux n'a pas attendu le déclin de son épiſcopat pour démolir l'égliſe romane et la remplacer par une conſtruction plus en rapport avec les préoccupations eſthétiques de son temps.

Dans son *Hiſtoire de Normandie*, imprimée à Rouen en 1704, Masseville, après avoir donné quelques renſeignements sur nombre de « *Temples élevez pour la gloire de Dieu dans le douzième siècle* », conſacre à l'égliſe cathédrale de Liſieux cette brève notice : « *Vers 1200, l'égliſe de Notre-Dame de Liſieux fut augmentée et achevée, vers la fin de ce siècle, par Jour-*

civitatis inquilinus, *dum in reedificatione veteris eccleſiæ humum effoderet cum duobus aliis*, quaſique viginti duobus pedibus in viſcera terræ penetraret, ruit ex improviſo humus egeſta de summitate foſſæ, et eum quidem penitus obruit, alium vero quendam, Robertum nomine, præconſiderantem caſum et fugientem interupit. Qui cum sepultus ex parte contra caſum niteretur, remigio brachiorum sibi subveniens, rurſus desuper moles abrupta devolvitur, et quamvis non penitus totum, totum tamen a vertice deorsum penitus abſcondit. Hincque manus prætendebat, et viſum non effugerat quomodo subvenire poterat. Qui vero subtus pedes ejus interreptus eſt, cum tanta mole preſſus anxiaretur, quod solum potuit, cum invocatione sanctorum martyri Thomæ se voto peregrinationis aſtrinxit, orans corde, non ore. Siquando autem os aperiret, humus inſiliebat, et attentius ei orandum erat, qui orare non vocabat. Quem et mors tanta pulsabat anguſtia ut vix adverteret quid ex se fieret. Sed et duo fratres ejus aſtabant, votu, fletu et planctu martyrem Thomam sollicitius interpellantes ne in fratre fraternum nomen amitterent. Quorum juſtam petitionem pius pater exaudiens, sic obrutum extumulare procuravit ut et sibi sanctiſque Luxovienſis eccleſiæ patronis extumulatio communiter aſcribi poſſet. Si quidem eo cujus vertex eminebat effoſſo, cum interrogaret super obruto venerandæ memoriæ Luxovienſis epiſcopus, qui et ipse praeſens erat, et acciperet neminem tanta preſſum ruina poſſe morti subduci, triſtis se ante patronas eccleſiæ suæ projecit in oratione. Quibus inſpirantibus populus accenſus arreptis utenſibus molem injectam diſſipavit, sepulchrum diſjecit, *volens si non vivum vel mortuum extrahere ne fundamentum fumus præveniret*. Tandem sepultus apparuit, ter ligone capite percuſſus. Qui munere sanctorum mutuato ad horam vigore celerrime non sine circumſtantium admiratione scalam aſcendit. Sed cum superis reſtitutus ruinosæ molis injurias evaſiſſet, non protinus moleſtias oppreſſionis evasit, nam se penitus dimovere non potuit. Quippe sanctorum fretus auxilio prævaluit et roboratus eſt ; dimissus sibi, defecit et debilitatus eſt in tantum ut, niſi deportatus fuiſſet, gratiarum actionibus, ad quas tota civitas accita cucurrit, non interfuiſſet. » — *Miracula S. Thomæ Cantuarienſis, auctore Willelmo Cantuarienſi*, lib. III, 2, dans Robertſon, *Materials for the hiſtory of Thomas Becket*, London, 1875, t. I, pp. 256-257.

dain du Hommet son Evêque[1]. » Le texte de l'hiſtorien du xviii[e] siècle renferme deux légères inexactitudes : le prélat dont il signale l'activité artiſtique a occupé le siège épiſcopal de Liſieux non pas au déclin du xii[e] siècle, mais au début du xiii[e] siècle (1202-1218). De plus, la cathédrale lexovienne ne fut pas dédiée à la Vierge, mais au prince des Apôtres, à saint Pierre.

En 1881, M. Charles Vaſſeur a eu la bonne fortune de retrouver, dans les archives de l'Hoſpice de Liſieux, le texte suivant : « Extrait d'un petit traité intitulé : *Ordo et Series epiſcoporum Lexovienſium,* ce qui en suit, page 57. »

« 22. — *Jordanus de Humeto ob præclara geſta, virtutes et eleemoſime* (sic?) *magni nomen conſecutus, electus anno 1181 Eccleſiam reædificavit, 10 clericos in eccleſia inſtituit, 1208. Contra Albigenſes dimicat, 1212, cum epiſcopo* Rigonensi (*sic*). *Multa beneficia et decimas Capitulo Lexovienſium 1215 largitur. Domum-Dei dotat;* dicat et perficit eccleſiam 1219. *Moritur in expeditione Hieroſolimitana v. 1220, ibique de morte per mortem* defere (sic) *triumphat*[2]. »

Nombreuſes sont les erreurs contenues dans le texte de l'*Ordo et Series.* Jourdain du Hommet n'a pas été élu évêque de Liſieux en 1181, mais en 1201. Il n'eſt pas mort en 1220, mais en 1218. Il n'a donc pu conſacrer une égliſe en 1219. D'autre part, à s'en tenir au contexte, eſt-ce de la cathédrale Saint-Pierre ou de l'égliſe de l'Hôtel-Dieu (ancienne égliſe des Mathurins) dont il s'agit? Les deux interprétations se peuvent soutenir avec autant de vraiſemblance. Quoi qu'il en soit de ces interprétations, il semble que Jourdain du Hommet s'intéreſſa à sa cathédrale. En effet, dans ses *Mémoires pour servir à l'Hiſtoire des évêques de Liſieux,* Noël Deſhays, curé de Campigny, s'exprime ainſi, en 1754 :

« *On dit que cet évêque, qui se diſtingua toujours par sa généroſité, rebâtit, ou du moins répara l'égliſe cathédrale*[3]. » Les bénédictins, qui, en 1759, rédigèrent l'hiſtoire du diocèſe de Liſieux, dans la *Gallia Chriſtiana,* en utiliſant les documents que les chanoines avaient mis à leur diſpoſition, pré-

1. Maſſeville : *Hiſtoire de Normandie*, Rouen, 1704, t. II, p. 208.
2. Ch. Vaſſeur : *Etudes sur la Cathédrale de Liſieux*, Caen, 1881, p. 20-27.
3. Formeville : *Hiſtoire de l'ancien Evêché de Liſieux*, t. II, p. 92.

cifent un peu le rôle de Jourdain du Hommet : « *En 1215, le prélat concéda la somme de cent livres tournois à douze clercs du chœur de son églife, à charge pour eux de chanter chaque jour toutes les heures canoniales?....*[1] Dans la *Chronique de Normandie* se lifent ces mots : *Jourdain, évêque de Lifieux, mourut au-delà des mers et y fut inhumé, après avoir gouverné, augmenté et enrichi son églife durant près de 17 ans*[2]. »

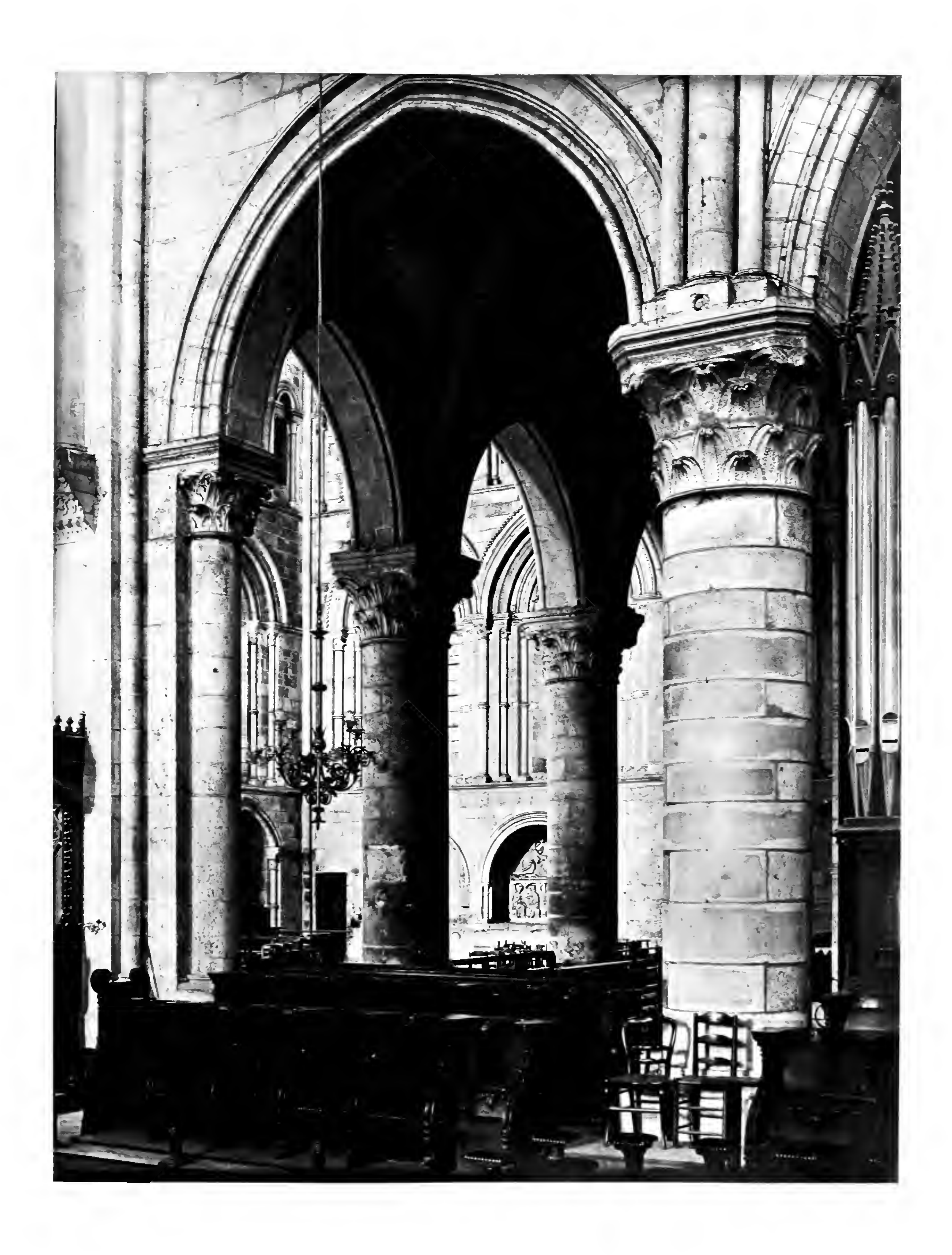
Récemment, M. l'abbé Maffelin a bien voulu nous communiquer un paffage ou plus exactement une annotation marginale d'un manufcrit du chapitre de Bayeux (ms 118, f° 84), sur Jourdain du Hommet. C'eft un martyrologe d'Ufuard provenant de l'abbaye de Mondaye dont le prélat fut le fondateur et le zélé protecteur. Un religieux de ce monaftère, pour perpétuer le souvenir des largeffes de l'évêque à l'égard du diocèfe de Lifieux, a infcrit dans la marge du livre liturgique cette mention qui parait bien une simple réédition de la *Chronique de Normandie* : « *L'an 1217, beaucoup de nobles partirent pour la croifade de Terre Sainte (la cinquième). L'évêque de Lifieux, Jourdain, prit part à l'expédition. En 1218, il mourut au-delà des mers et y fut inhumé, lui qui avait beaucoup agrandi et enrichi l'églife de Lifieux pendant près de 17 ans*[3]. » Les nombreufes donations confenties au chapitre de la cathédrale, par le diftingué prélat[4], permettent de suppofer que lorfque Guillaume du Pont-de-l'Arche, en 1218, monta sur le siège épifcopal, il trouva le chœur achevé. Le nouvel évêque gouvernait le diocèfe depuis huit ans quand un incendie vint encore exercer ses ravages sur la cathédrale.

1. « Centum libras Turonenfes duodecim clericis chori affignavit, anno 1215, qui omnes horas canonicas per singulos dies decantarent. » *Gallia Chrift.*, t. XI, col. 781.

2. « In *Chronico Normanniæ* : Obiit Jordanus Lexov., epifcopus in partibus tranfmarinis, ibique sepultus eft, qui ecclefiam Lexoviensem rexit fere annis, 17, et multum accrevit et ditavit eamdem. » *Gallia Chrift.*, t. XI, col. 782.

3. « Anno Domini M CC XVII, multi nobilium, ut in Jerufalem irent pro peregrinatione, hoc tempore cruce signati, mare tranfierunt, in qua expeditione Jordanus epifcopus Lexovienfis perrexit. Anno M CC XVIII, obiit predictus Jordanus Lexovienfis epifcopus in partibus transmarinis ibique sepultus eft, qui ecclefiam Lexovienfem rexit fere annis XVII et multum acrevit et ditavit eamdem. Anno M CC XXI Guillelmus de Ponte de l'Arche confecratur et fit epifcopus Lexovienfis.... Anno M CC LXVII, obiit Fulco Daftum, venerabilis episcopus Lexovienfis et sepelitur cathedrali sancti Petri Lexovienfis ante majus altare cui succeffit Guido de Merula, archidiaconus Conftantienfis. »

4. Formeville, t. II, pp. 90 à 93.



D'après les frères Sainte-Marthe[1], le feu prit à l'égliſe Saint-Pierre en 1224. Dom Brice, bénédictin de Saint-Germain-des-Prés, le Rituel de 1661, et l'*Ancienne Chronique de Normandie* ne datent avec raiſon cet événement que de 1226. Quelle fut l'étendue du déſaſtre? Certains archéologues prenant à la lettre le texte de la *Gallia Chriſtiana* : « *Igne combuſta eſt Lexoviensis Eccleſia*[2] » prétendent que tous les travaux d'Arnoul et de Jourdain furent anéantis par ce siniſtre[3].

Il y a lieu de revenir sur un jugement auſſi péremptoire.

A Noyon et à Rouen, les incendies mentionnés par les chroniqueurs furent partiels et pourtant les textes sont auſſi abſolus que pour le déſaſtre survenu à Liſieux en 1226.

L'opinion de Gally-Knight repriſe récemment par MM. Gonſe et Enlart ne cadre guère avec l'étude archéologique du monument. Si le rétabliſſement intégral de la cathédrale avait eu lieu après 1226, comment expliquer la différence de style entre l'abſide et la nef? De plus, une égliſe auſſi vaſte que Saint-Pierre ne se reconſtruit pas en quelques années. Si l'évêque Guillaume du Pont-de-l'Arche avait eu les soucis d'une réédification complète, aurait-il pu, dès 1233, s'occuper d'embelliſſements et doter la chapelle Notre-Dame[4] tandis que son frère s'intéreſſait à la chapelle Saint-Urſin, deux morceaux d'architecture très avancés de style? La *Gallia Chriſtiana* nous apprend qu'à la même date l'évêque de Liſieux fondait dans sa cathédrale les chapelles de Saint-Ouen, de Saint-Gilles et de Saint-Leu[5]. C'eſt donc bien au xiie et au xiiie siècle qu'on doit les travaux eſſentiels de Saint-Pierre de Liſieux et comme l'oſſature de l'œuvre. Il ne reſtait aux siècles suivants qu'à parfaire cette œuvre, à la reprendre dans le détail, à conſolider les parties les moins réſiſtantes. Quand en 1250, le 21 janvier, l'archevêque franciscain Eudes Rigaud fit sa viſite à l'évêque de Liſieux, son suffragant, le chapitre le reçut avec tous les honneurs dus à son rang dans la cathé-

1. *Gallia Chriſtiana*, Ant., t. II, in Episc. Lexov.

2. *Gallia Chriſtiana*, t. XI, col. 782.

3. Gally-Knight, *Relation d'un Voyage archéologique fait en Normandie en 1833*, London, in-8°, p. 31.

4. Voir à la fin du volume une charte de 1233 dépoſée au Archives du Calvados.

5. « Fundavit an. 1233 capellam SS Audoëni, Egidii et Lupi, ejus vero frater dotavit capellam sancti Ursini in ecclesia Lexoviensi. » *Gallia Christiana*, t. XI, col. 782.

drale magnifiquement ornée. Lui-même, dans le Regiſtre des Viſites, nous a minutieusement conſervé les réſultats de l'enquête à laquelle il soumit le chapitre. Il apprit que l'évêque avait été plus d'une année sans prêcher, ni officier dans sa cathédrale. Si, alors, elle avait été en reconſtruction, n'eût-il pas mentionné le fait comme une circonſtance atténuante ?

Le jour de l'Épiphanie, de 1258, l'archevêque de Rouen préſide une proceſſion faite dans la cathédrale Saint-Pierre et adresse la parole aux chanoines et aux fidèles. Dix ans plus tard, le 4 janvier 1268, le pieux conſeiller de saint Louis revient de nouveau à la cathédrale de Liſieux. Reçu solennellement sous le narthex, il adreſſe un diſcours latin aux chanoines, chapelains et clercs de la cathédrale. Cette fois, les renſeignements qu'il recueille sur la situation matérielle et spirituelle de l'égliſe lui donnent toute satiſfaction[1].

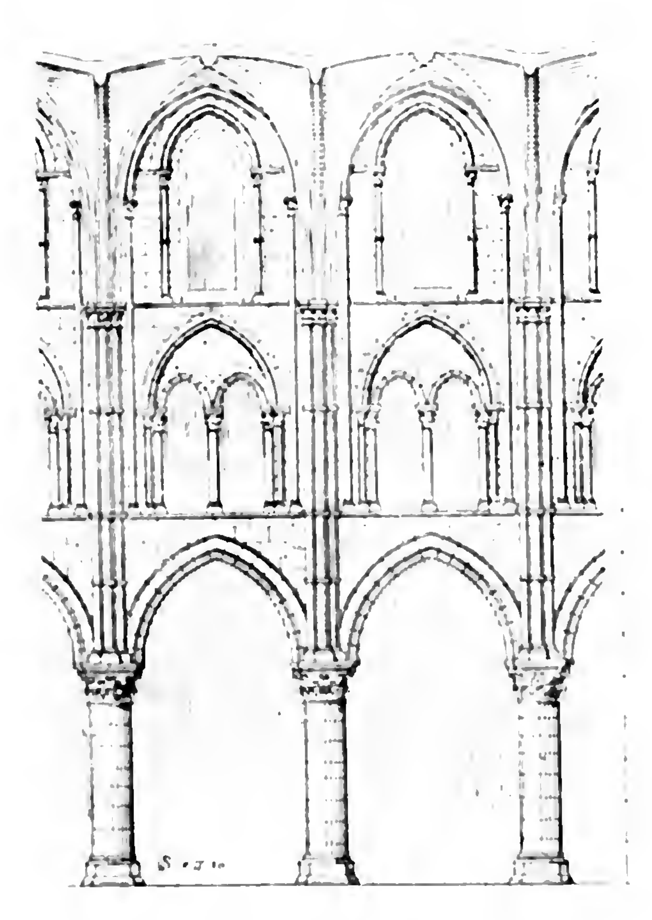


Fig. 33. Travée de Saint-Pierre de Liſieux. Coupe longitudinale.

CONFRONTATION DE LA CATHÉDRALE AVEC DES ÉDIFICES SIMILAIRES

L'égliſe dont parlent les textes que nous venons d'indiquer et d'interpréter eſt-elle réellement celle que nous avons sous les yeux ? L'inſpection archéologique du monument, son étude directe, à pied-d'œuvre, sa confrontation avec des édifices similaires à peu près contemporains et à date certaine pourront vraiſemblablement nous apporter d'utiles préciſions. En archéologie, l'obſervation directe complète les données hiſtoriques et les met en valeur.

L'étude deſcriptive de Saint-Pierre de Liſieux nous a révélé que si la cathédrale appartient toute entière au style ogival, elle a du moins subi l'in-

1. Voir à la fin du volume les passages essentiels du registre d'Eudes Rigaud.

fluence de deux écoles d'architecture. L'*Ecole françaiſse* domine dans le narthex, la nef et ses collatéraux, les croiſillons, mais son empreinte s'atténue de plus en plus dans le chœur et le déambulatoire. L'*École normande* l'emporte nettement dans les deux dernières travées droites du déambulatoire et sa partie tournante. Les chapelles eſpacées, le chevet en hémicycle, les parties hautes du chœur, la tour-lanterne et la façade occidentale se rattachent évidemment à l'école de la province. Or, c'eſt seulement au début du XIIIe siècle que les architectes normands ont commencé d'imprimer au style gothique un caractère local bien tranché (arcs très aigus, colonnettes et moulures multipliées, emploi du cul-de-lampe coudé, double remplage des fenêtres, tailloirs circulaires, emploi des gorges et des chanfreins creux, médaillons tréflés ou quadrilobés, sculpture décorative toujours un peu symétrique). Les parties de Saint-Pierre où ces détails architectoniques se remarquent nous paraiſſent antérieures à 1233. Le chœur de Saint-Etienne de Caen, conſtruit vers 1200 par maître Guillaume, ne serait-il pas l'antécédent exact, le prototype du chevet de l'égliſe de Saint-Pierre de Liſieux ? Le chœur de Notre-Dame de Bayeux, élevé sous le pontificat de Robert des Ablèges (1206-1231), parait poſtérieur au chevet de la cathédrale-sœur. En effet le gothique bayeuſain eſt plus svelte, plus orné, moins calme, moins pondéré que le style si pur de la cathédrale de Liſieux.

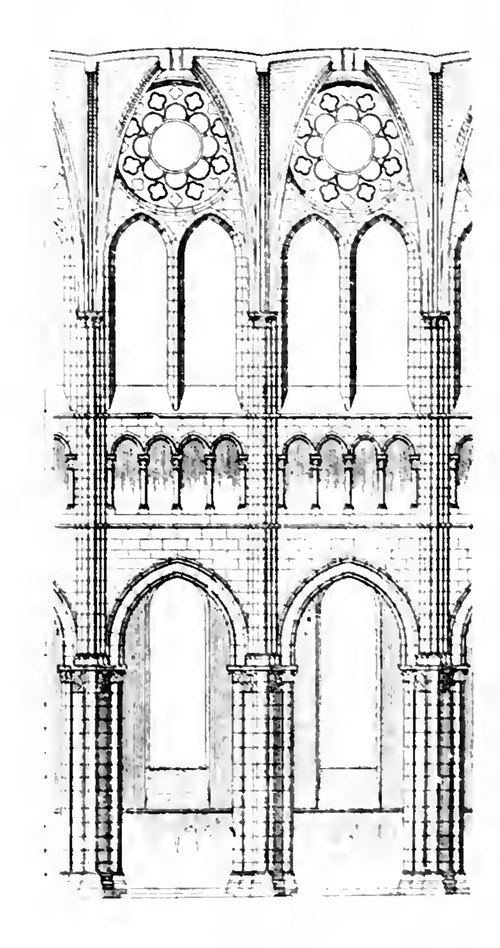


Fig. 31. Travée de Chartres

Que la partie normande de la vieille baſilique lexovienne se rattache au treizième siècle, preſque tous les archéologues expérimentés en conviennent. La partie françaiſe eſt au contraire d'une datation beaucoup plus difficile.

La comparaiſon de Saint-Pierre avec Noyon, Sens, Paris, Laon et Chartres semble devoir nous renſeigner approximativement sur la vraie date de notre cathédrale.

D'abord il eſt inconteſtable que Liſieux dans ses portions françaiſes

précède Chartres (fig. 34). Ce fut le vendredi 10 juin 1194, que survint le siniſtre qui occaſionna la ruine de la baſilique romane. Il faut lire dans Huysmans le récit de l'élan prodigieux de zèle et d'enthouſiaſme qui suivit la deſtruction du sanctuaire dédié à la Vierge noire. Tous travaillèrent au nouvel édifice. Selon la jolie réflexion d'Emile Mâle : le peuple offrit ce qu'il avait, ses bras robuſtes. Il s'attela aux chars, porta les pierres sur ses épaules. Le bourgeois donna son argent, le baron sa terre, l'architecte son génie. Dès 1198, le chœur était conſacré. En élévation, Chartres et Liſieux comportent trois étages et des voûtes d'ogives sur plan barlong. A Chartres les supports sont déjà quadrilobés, par conſéquent plus franchement gothiques. Chaque colonnette a sa fonction bien prévue. Dans les baſes, la scotie eſt davantage creuſée, les chapiteaux offrent des corbeilles plus riches et plus variées. Le triforium, d'une élégance remarquable, n'a nullement l'apparence d'une tribune. Enfin à l'étage supérieur, preſque tout l'eſpace compris entre le triforium et le sommet des formerets eſt ajouré par des fenêtres géminées et une roſace à huit lobes. Quand on étudie attentivement les lignes générales, les profils et la grammaire ornementale des deux édifices, la concluſion s'impoſe : Chartres, dans la lignée des cathédrales, apparut après la conſtruction de Liſieux.

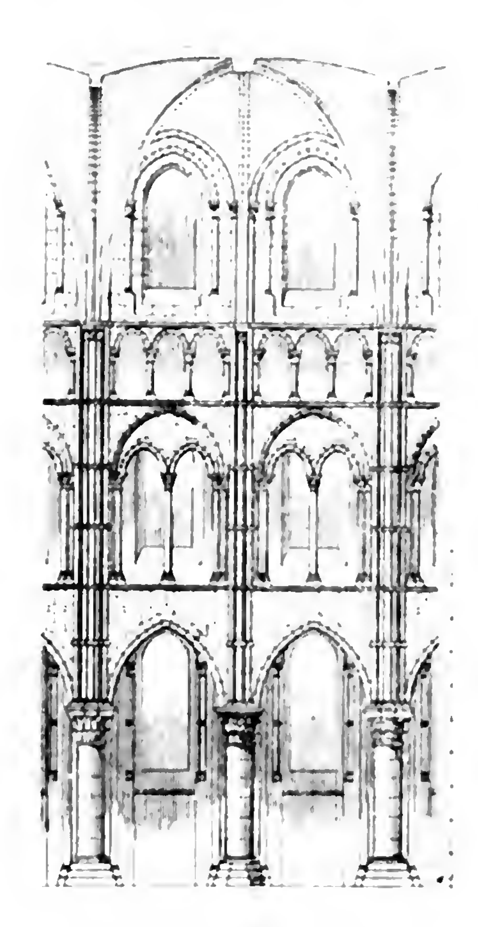
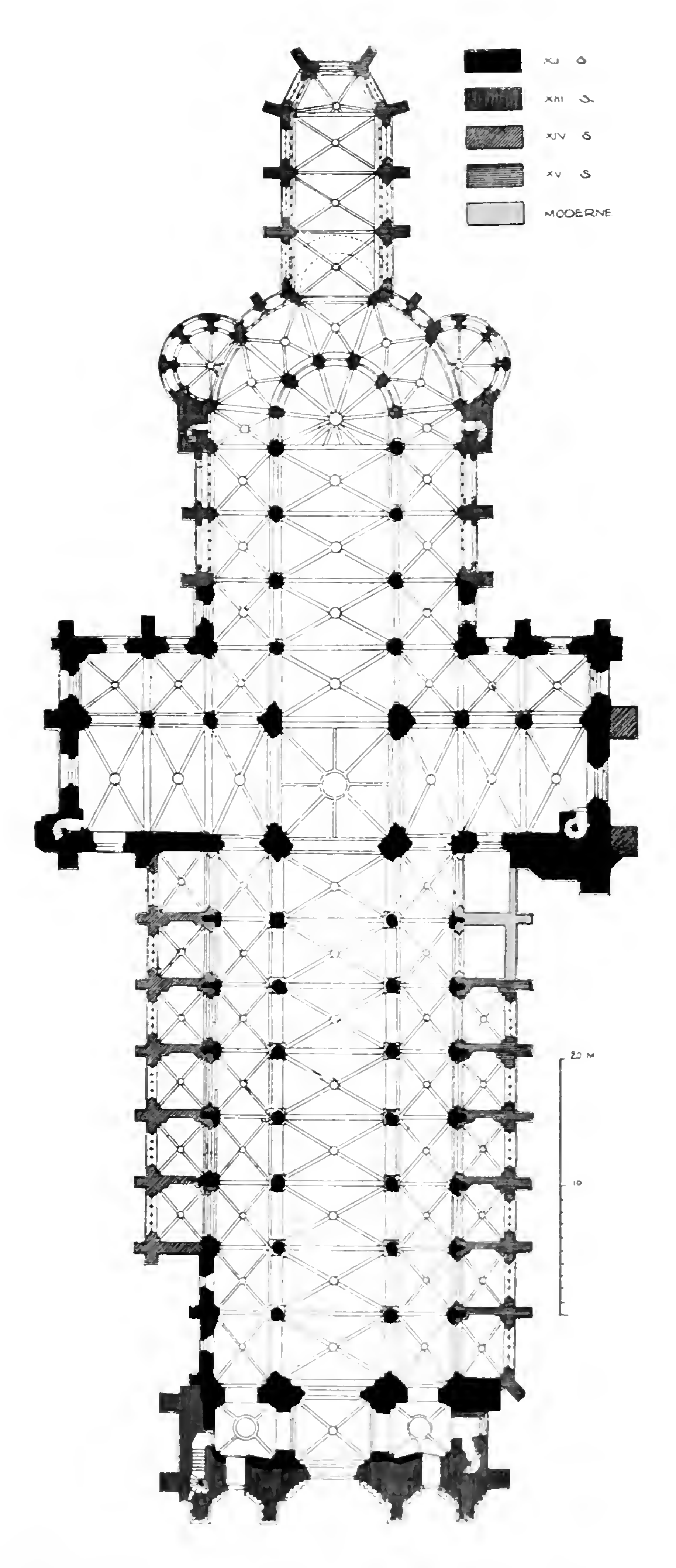


Fig. 35. Travée de Noyon

Si la cathédrale de Liſieux précède Chartres, elle suit Noyon et Sens.

Dans l'étude si conſciencieuſe qu'il a conſacrée à Noyon, M. Eugène Lefèvre-Pontalis conclut que le chevet actuel de la cathédrale devait être à peu près terminé le 25 juin 1157. L'évêque Baudouin III (1167-1174) vit sans doute l'achèvement du tranſept et la conſtruction des deux dernières

1. René Merlet : *La Cathédrale de Chartres*, Paris, 1909, in-8°. — Abbé Clerval : *Chartres, sa Cathédrale*, 1905, in-8°. — Bulteau et Brou : *Monographie de la Cathédrale*, Chartres, 1887-1890, 3 vol. in-8°.



PLAN DE LA CATHÉDRALE DE LISIEUX

travées de la nef. Quand Etienne de Nemours monta sur le siège de Noyon en 1188, la nef et les bas-côtés se trouvaient presque édifiés [1].

En élévation, la travée de Noyon (fig. 35) comprend quatre membres. Nous y trouvons un étage de plus qu'à Saint-Pierre de Lisieux. Tribunes et triforium voisinent et sont superposés. Les arcs-boutants se cachent et n'osent avouer franchement leur présence. Tandis qu'à Lisieux les supports consistent uniformément en une grosse pile ronde, dans la cathédrale de l'Ile-de-France, les voûtes reposent sur des piliers alternés. Cette disposition si particulière était nécessitée par l'emploi des voûtes sexpartites. Le plein cintre reste encore associé à l'arc brisé. Les nervures des voûtes du chœur présentent des pointes de diamant, des perles ou de petites fleurs entre deux boudins. Ce genre de décoration des ogives ne se retrouve pas à Lisieux. Seul le profil des bases du déambulatoire rappelle un peu les bases des croisillons de Saint-Pierre. Dans le chœur et le transept de Noyon les bagues relient les faisceaux de colonnes et des annelets se remarquent aux corniches extérieures ; l'intrados des arcs reste plat. Malgré ces affinités, Lisieux dans la généalogie des cathédrales se classe après Noyon. On peut même supposer que l'architecte de l'église normande connaissait l'édifice que nous venons d'étudier. M. Anthyme Saint-Paul estime qu'il connaissait également la cathédrale de Sens : « La cathédrale de Sens (fig. 36), malgré son infériorité comparativement à Saint-Denis, est

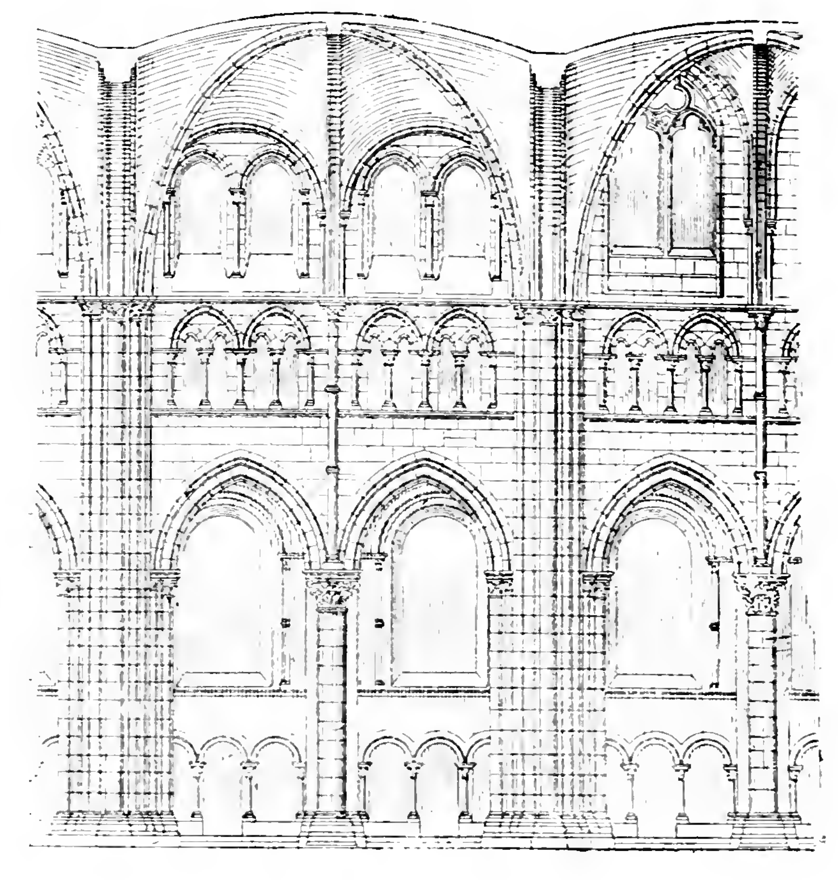


Fig. 36. Travée de Sens.

1. Lefèvre-Pontalis : *Histoire de la Cathédrale de Noyon*, Noyon, 1902, in-8°, pp. 21-29.

déjà gothique, elle aussi et, gloire exceptionnelle, la première en date des cathédrales gothiques. Le chœur de Saint-Germain-des-Prés, consacré en 1163, relève, pour moitié, de l'influence de Sens, qui semble se retrouver aussi aux plans des cathédrales de Rouen et de Lisieux [1] ». D'après M. E. Lambin « certaines ressemblances qui existent entre Saint-Pierre de Lisieux et les cathédrales de Sens et de Cantorbéry, construites vers la même époque par Guillaume de Sens, permettent de penser que cet architecte a pu donner le plan de la cathédrale normande [2]. »

Dès 1867, l'avocat lexovien Arthème Pannier écrivait : « Le nom de l'architecte qui a élevé ce magnifique édifice (Lisieux) n'est pas connu. La similitude de caractères qui existe entre certaines parties de l'église Saint-Pierre et les cathédrales de Sens et de Cantorbéry, construites vers le même temps par Guillaume de Sens, nous portent à attribuer à cet habile architecte une large part dans la construction de notre cathédrale [3]. »

Qu'au point de vue du plan et de l'ordonnance des travées la cathédrale Saint-Etienne puisse être considérée comme le prototype de Saint-Pierre de Lisieux, nous n'en sommes point surpris ; mais les analogies entre les deux monuments nous paraissent trop lointaines, trop peu accentuées, pour en conclure à l'identité d'architecte. En tous cas, les lignes générales de Lisieux, le profil des nervures, la disposition des supports et des voûtes indiquent une œuvre postérieure à Sens et antérieure au chevet de Cantorbéry où la sculpture est plus avancée et la mouluration plus compliquée. La cathédrale de Sens, commencée dans le second quart du XIIe siècle, était presque achevée en 1168 [4]. Ce fut en 1175 que le chapitre le Cantorbéry demanda à l'architecte Guillaume de reconstruire la cathédrale incendiée. A Sens, si l'ordonnance des travées ne comprend, comme à Lisieux, que les arches du rez-de-chaussée, le triforium et les fenêtres, les voûtes du vaisseau central sont sexpartites et les piles alternativement fortes et faibles. Le triforium présente des ressemblances intimes avec celui de Lisieux. La voûte actuelle est plus bombée qu'à Saint-Pierre et elle l'était bien davantage avant le relèvement

1. Anthyme Saint-Paul : *Histoire monumentale de la France*, Paris, 1911, p. 145.
2. Emile Lambin dans *Revue de l'Art chrétien*, 1896, 6e livraison, p. 1.
3. *Statistique monumentale du Calvados*, t. V, pp. 203-204.
4. *Guide archéologique du Congrès d'Avallon*, 1907, in-8°, pp. 209-224

des formerets. Les arcs ogives sont en plein cintre. Le profil des grandes arcades offre un large méplat accoſté de deux tores; les gros chapiteaux s'ornent de feuilles d'acanthe largement traitées. La travée d'entre les clochers eſt rectangulaire et rappelle les nervures de Liſieux. Or, cette travée

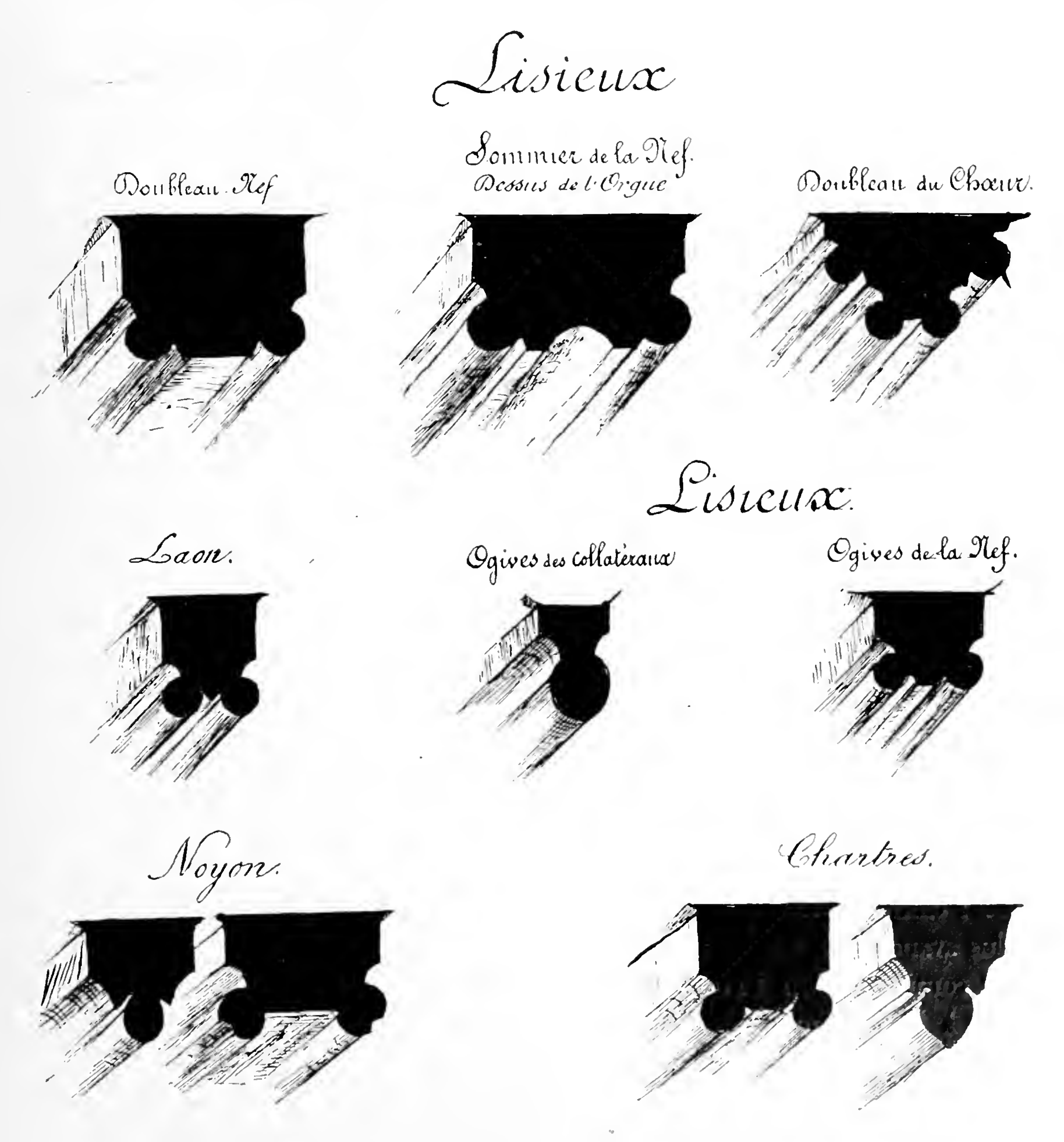


Fig. 37. — Profils de Saint-Pierre de Liſieux et des cathédrales de la même période.

était achevée en 1180. Naguère cette date nous fut confirmée de vive voix par M. le chanoine E. Chartraire, dont les études sur la cathédrale Saint-Etienne font autorité. Puisque les plus sérieuses analogies entre les deux monuments se rencontrent surtout dans la partie de la basilique sénonaise édifiée entre 1168 et 1180, il est permis de supposer que les chantiers de Lisieux étaient en pleine activité durant cet espace de temps.

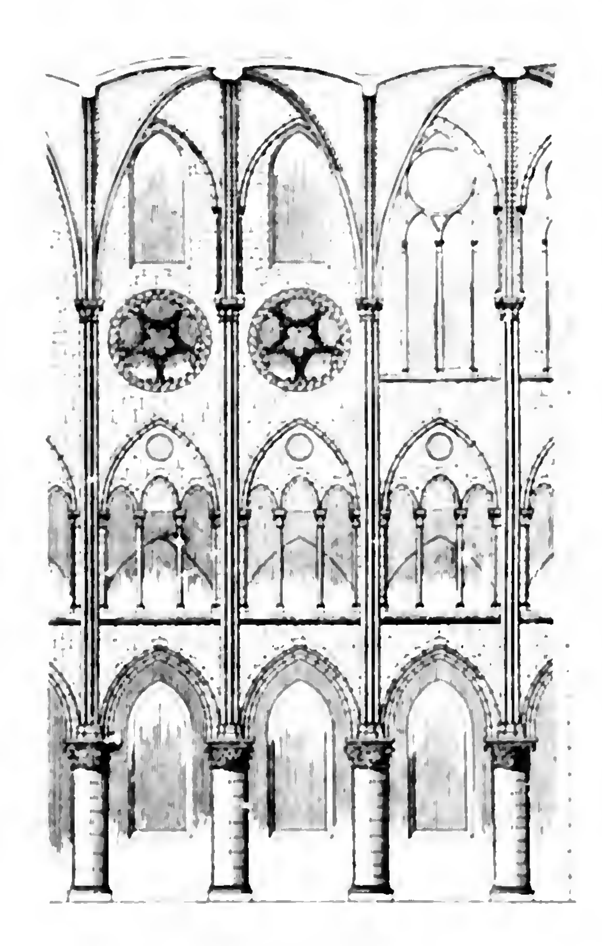
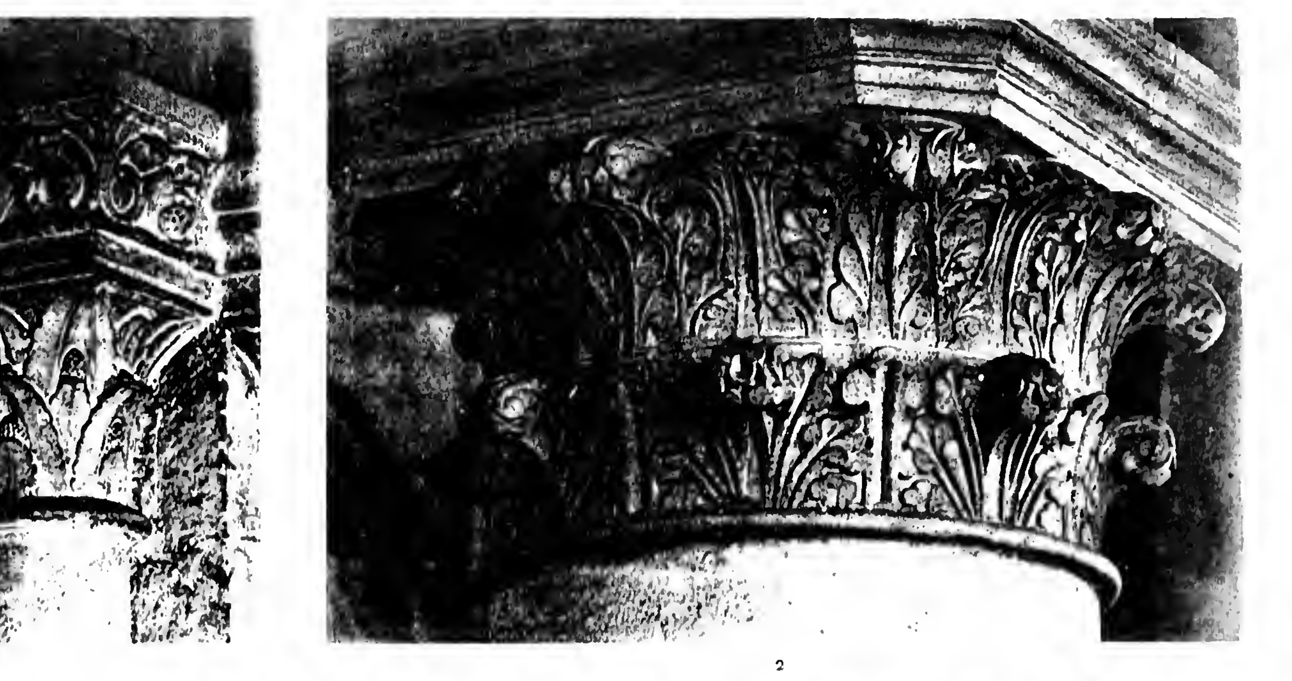


Fig. 38. — Travée de Notre-Dame de Paris.

Tandis que les maitres d'œuvre de Sens et de Lisieux suppriment les tribunes, soit parce qu'elles prennent trop sur la hauteur des collatéraux, soit parce qu'elles augmentent considérablement les charges des piliers du soubassement, à Notre-Dame de Paris l'architecte conserve aux tribunes leur ampleur (fig. 38). Le plan des supports monocylindriques rappelle les piles de la nef et des croisillons de Saint-Pierre de Lisieux. Les voûtes sont sexpartites, mais au lieu de renforcer, comme à Sens, de deux en deux les piliers qui bordent le vaisseau central, l'architecte a trouvé une solution plus élégante : ce sont les supports des bas-côtés qui ont été renforcés alternativement à l'aide de douze colonnettes. Le profil des nervures est plus léger qu'à Lisieux : c'est une baguette centrale entre deux boudins qu'il est facile d'inscrire dans un épannelage rectangulaire. Les fenêtres se composent de deux arcs brisés surmontés d'une rose décorative. L'arc en plein cintre ne sert que pour les voûtes. Les arcs-boutants sont d'un style plus avancé que ceux de Lisieux. Chacun sait que Notre-Dame de Paris fut commencée en 1163, consacrée en 1182 ; en 1196, il ne manquait plus à la nef que deux travées. De l'avis d'un grand nombre d'archéologues la cathédrale de Laon serait le « brouillon » de celle de Paris et de Lisieux [1].

1. Abel Fabre : *Pages d'Art chrétien*, pp. 89-90.



1



2



3



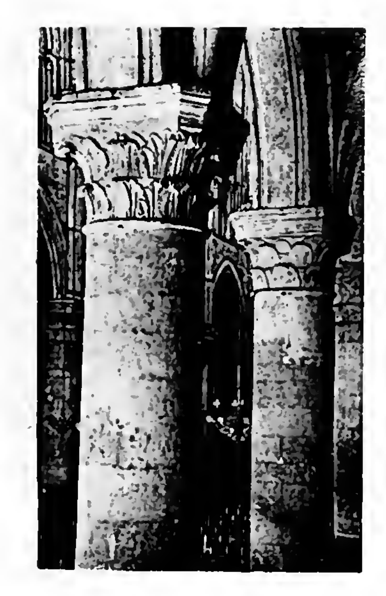
4

1. SCULPTURES DU NARTHEX. — 2, 3, 4. CHAPITEAUX DU CHŒUR





PILES DU CHŒUR ET DE LA NEF





PILES DE LA NEF — ASPECT PRIMITIF DU COLLATÉRAL NORD DE LA NEF
ENTRÉE DU DÉAMBULATOIRE SUD

M. le chanoine Porée, dans son livre sur l'art normand, partage cette manière de voir : « Il n'eſt pas étonnant que la Normandie s'attarde, jusqu'après le milieu du XIIe siècle, au roman qu'elle affectionne et qu'elle pratique avec maîtriſe. Le style gothique eſt alors importé, tout formé, par des maçons de l'Ile-de-France à Rouen (tour Saint-Romain) et du pays de Laon à Liſieux (nef de la cathédrale)[1]. » Il eſt manifeſte qu'une parenté étroite exiſte entre les deux édifices. Toutefois, à Liſieux, l'imitation n'eſt pas servile. L'arc briſé a toutes les préférences de l'architecte. Pour éviter une certaine confuſion dans les membrures de la voûte il abandonne les voûtes sexpartites, mais garde certains motifs décoratifs encore teintés de roman, par exemple les modillons et les annelets dans les corniches, la flore large et graſſe des chapiteaux, le fond plat des arcs briſés, les griffes des socles, les bagues le long des colonnettes.

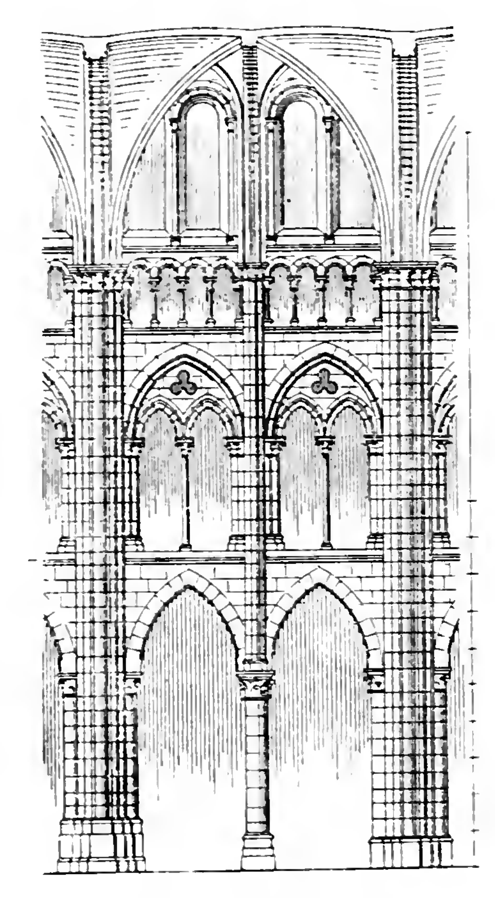


Fig. 39. — Travée de Laon.

La travée de Liſieux n'eſt qu'une réplique du parti architectural adopté dans le tranſept de Laon élevé avant 1174[2].

Le cloître de la cathédrale de Laon, édifié après cette date, offre les caractériſtiques même de Liſieux (fûts monocylindriques, socles bas, carrés, à griffes, chapiteaux généralement à deux rangs de feuilles larges, tailloir carré, intrados plat à boudins dégagés sur les angles par des cavets).

Pour quiconque s'efforce de démêler les liens qui uniſſent les grandes égliſes françaiſes, il eſt évident qu'au moment où la nef, les collatéraux, les croiſillons et les deux premières travées du chœur de Saint-Pierre se conſtruiſaient, le syſtème gothique achevait sa longue et lente évolution. Il se trouvait en pleine poſſeſſion de ses éléments eſſentiels : voûtes à pouſſées

1. *L'Art normand*, p. 56.

2. Abbé Bouxin : *La Cathédrale de Laon*, in-8°, Laon, 1902. — *Congrès arch. de Reims*, t. I, Paris, 1912, pp. 162 à 219.

localisées sur des points précis : clefs au même niveau par l'emploi raisonné des arcs brisés ; application ouverte des arcs-boutants pour maintenir l'équilibre, autant de particularités qui ne permettent guère de placer la date initiale de la reconstruction avant 1160 à 1170.

Ni timide, ni hésitant, le style de la cathédrale de Lisieux n'a pas toutefois les raffinements d'élégance, l'allègement aérien, l'heureux mélange de logique et d'audace du gothique plus épanoui du XIIIe siècle. Contenue, nullement préoccupée du détail, ne cédant jamais aux sollicitations dangereuses du pittoresque, l'architecture de Lisieux ne se permet aucune outrance ni aucune hardiesse d'expression. Elle respire l'effort et non la joie de vivre. Il ne se peut rien de plus calme et de plus grave que la nef. Pour qui l'a examinée de près, elle manque cependant de largeur, ses supports sont robustes comme des tours, ses doubleaux offrent une épaisseur relativement considérable, son triforium a l'aspect mystérieux d'une tribune. Au lieu de ces verrières qui éblouissent le regard, le maître d'œuvre n'a percé que des fenêtres d'assez médiocre largeur, nulle part il n'a utilisé cette jolie trouvaille de l'art national : la rose, si répandue dans les églises de la région parisienne. Pour toutes ces raisons d'ordre technique, nous ne pouvons avec C. Enlart [1], Gonse [2], Jean Bertot [3], L. Dubois, rajeunir Saint-Pierre de Lisieux et reporter sa construction en plein XIIIe siècle. M. le chanoine Porée nous paraît beaucoup plus près de la vérité quand il écrit :



Fig. [illegible]. — Lisieux : base du croisillon Sud.

1. Enlart, *Histoire de l'Art*, t. II, 1re partie, Paris, 1906, p. 25. « Parmi les principaux monuments normands, on peut citer la cathédrale de Lisieux, dont l'abside fut rebâtie de 1220 à 1235, et le reste sans doute aussi vers le même temps, bien qu'on ait une date de construction de 1160 à 1188 qui paraît trop ancienne pour l'édifice actuel. »

2. Gonse : *L'Art gothique*, p. 207. « Chronologiquement, Saint-Pierre de Lisieux serait, après la cathédrale de Rouen du XIIe siècle, le plus ancien édifice gothique de Normandie. Les documents nous apprennent, en effet, qu'elle fut construite de 1141 à 1182 ; mais il ne reste

« La période gothique proprement dite a doté la Normandie de monuments d'une beauté supérieure. Le premier en date eſt la cathédrale de Liſieux. Conſtruite dans sa majeure partie de 1160 à 1190, elle offre par la sévère ordonnance de ses colonnes et la belle sculpture de quelques chapiteaux, une certaine analogie avec sa contemporaine la cathédrale de Laon. Nous ferons remarquer que le rond-point de l'abſide, de style normand, a été rebâti à la suite d'un incendie, entre les années 1226 et 1235. Le grand portail et la tour-lanterne sont également de ces dernières dates. » *(L'Art normand*, p. 16).

Du rapide expoſé qui précède, il résulte que dans sa partie française la cathédrale Saint-Pierre date au plus tôt du dernier tiers du XIIe siècle. Dans sa partie normande, elle appartient au premier tiers du XIIIe siècle. Il eſt probable que les parties hautes du chœur étaient terminées en 1218. Il eſt certain qu'en 1233 le chevet et les chapelles eſpacées exiſtaient. La tour centrale a suivi de près l'achèvement du chœur. La tour Nord a précédé les sculptures des portails de la façade occidentale. Le cours du XIVe siècle vit s'élever les chapelles de la nef entre les contreforts. Les six chapelles du collatéral Nord exiſtaient avant 1390. La chapelle de la Vierge, reconſtruite sous l'épiſcopat de Pierre Cauchon, était achevée en 1444 : « jouxte d'un côté aux murs de la cloſture de la chapelle Noſtre-Dame de nouvel édifiée. » *(Cartulaire de Thomas Baſin*, fol. 39, verſo. Acte du 22 juillet 1444.)

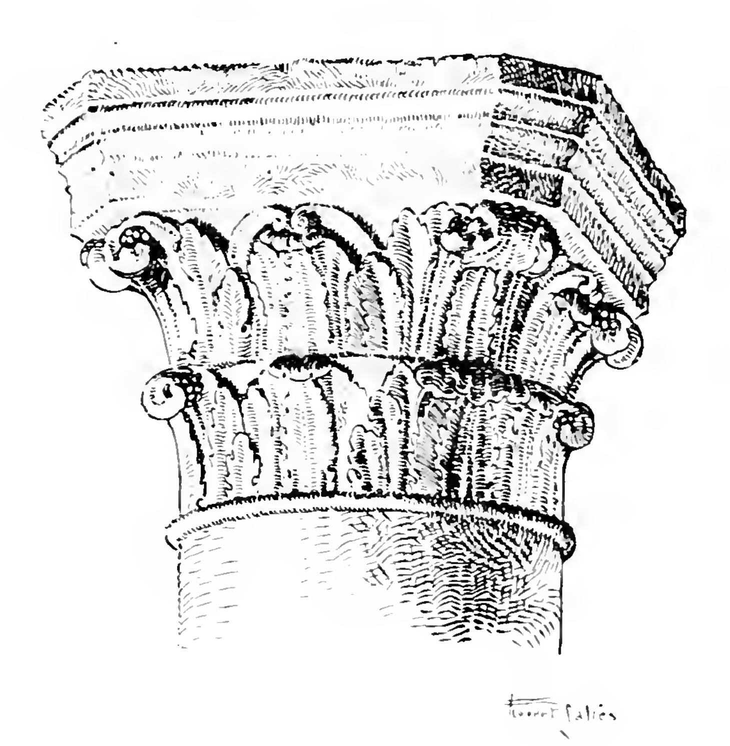


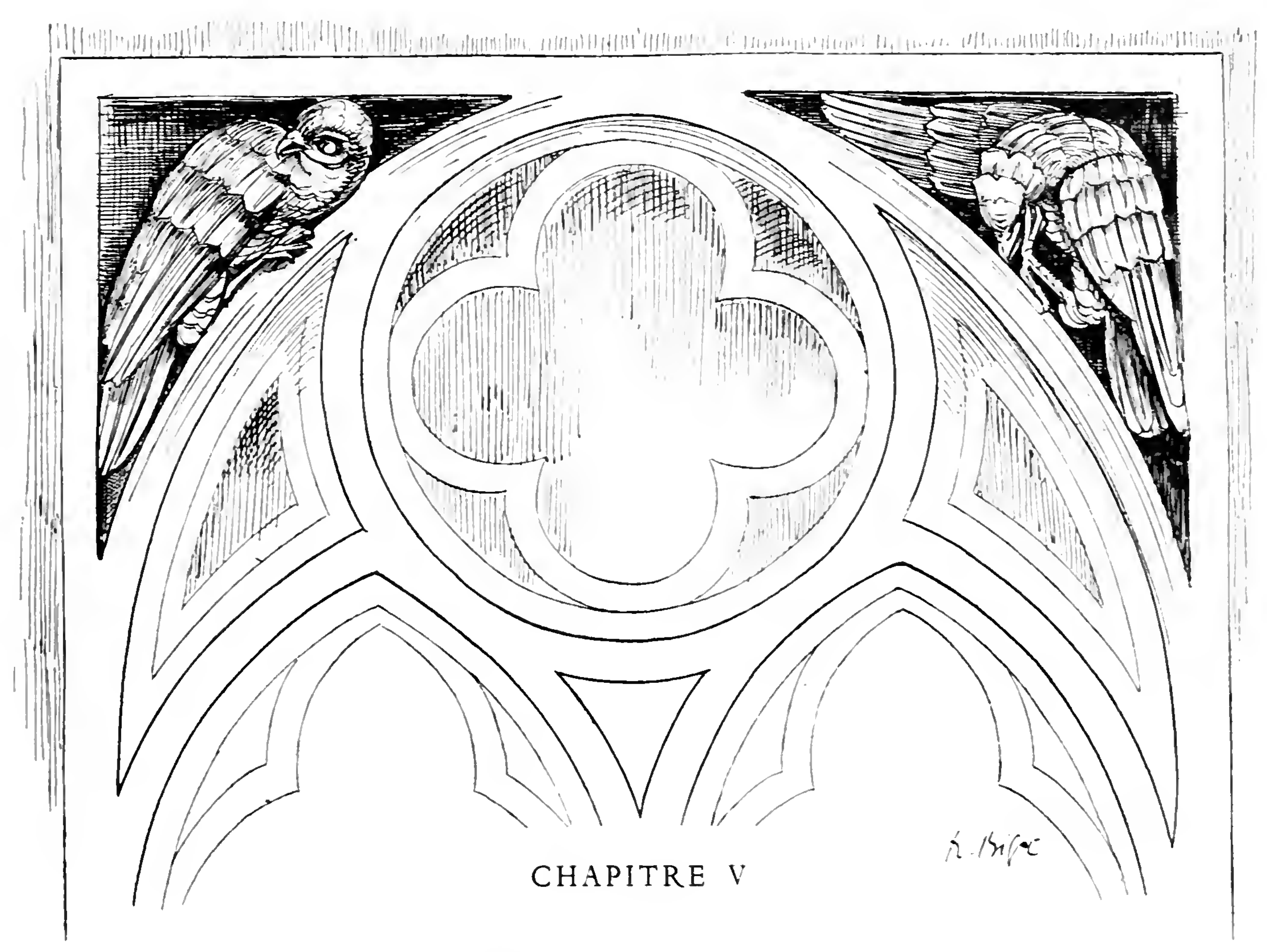
Fig. 41. — Liſieux : chapiteau de la nef.

de l'édifice primitif, qui fut agrandi et preſque totalement reconſtruit de 1218 à 1233, que quelques admirables chapiteaux. Celui que nous voyons aujourd'hui offre des morceaux d'un style riche et élégant qui se rapprochent aſſez de Laon. »

3. J. Bertot : *Livre du Millénaire de Normandie*, p. 140. « A Liſieux, il nous faudrait voir la cathédrale du XIIIe siècle d'aſpect grave et de lignes un peu guindées (?), caractériſtique du XIIIe siècle normand. »

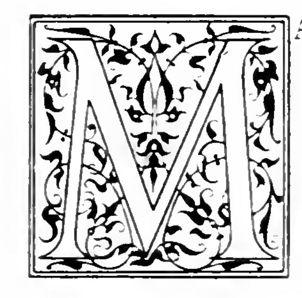
Photo Boutey.

GROUPE DE STALLES DU XIVe SIÈCLE



CHAPITRE V

LE MOBILIER



AINTENANT que nous avons décrit sommairement l'architecture intérieure et extérieure de la cathédrale Saint-Pierre, il semble néceſſaire de préſenter quelques remarques sur son mobilier, c'eſt-à-dire sur ses sculptures sur bois, ses tableaux et ses verrières.

LES STALLES

Les stalles sont inconteſtablement la parure artiſtique la plus précieuſe de l'égliſe Saint-Pierre[1]. Malgré les germes de deſtruction que le bois porte en

1. Voy. de Caumont, *Statiſtique monumentale du Calvados*, t. V, p. 238. — *Guide de Liſieux*, 1870, p. 24. — L. Régnier, *Notre-Dame d'Ecouis*, Paris, 1913, p. 113. — Chanoine

lui-même, malgré les outrages du temps et des hommes, soixante stalles s'alignent encore le long du chœur. Douze ont diſparu. Patiemment aſſemblées par des huchiers anonymes, magnifiquement polies par un long frottement, hautes et baſſes stalles, à cauſe de leur valeur eſthétique, ont été miſes au nombre des monuments hiſtoriques. Les stalles de la cathédrale de Rouen offrent des miſéricordes plus variées et plus originales : celles de Bayeux avec leurs riches baldaquins et leurs lions si majeſtueux ont une décoration plus luxuriante, mais celles de Liſieux avec leurs figurines, leurs écoinçons, leurs feneſtrages intéreſſent vivement les connaiſſeurs. La compoſition toujours claire et sobre s'adapte admirablement à la surface à décorer ; la préciſion des sculptures dénote l'obſervation directe de la nature. Les geſtes pris sur le vif plaiſent par leur juſteſſe et expriment fidèlement les sentiments des personnages. Enfin l'ancienneté même des boiſeries, leur teinte d'ébène charment les amateurs les plus avertis.

La plupart des archéologues, notamment M. Charles Vaſſeur et M. le chanoine Porée attribuent les stalles de Saint-Pierre de Liſieux aux premières années du XIVe siècle. M. Louis Serbat les date de la fin de ce même siècle. Dans sa monographie de N.-D. d'Ecouis, M. Louis Régnier propoſe une date un peu différente. « Les stalles d'Ecouis, écrit-t-il, doivent être rangées parmi les plus anciennes qui exiſtent en France à l'heure actuelle ; ce sont, en tout cas, les plus anciennes de la Normandie, car celles de la cathédrale de Liſieux, que certains archéologues ont attribuées aux premières années du XIVe siècle, sont d'un style plus avancé, et les détails de leur ornementation ne permettent pas de les croire antérieures au règne de Charles V. » D'après M. Régnier, les stalles de Saint-Pierre se pourraient donc placer entre 1360 et 1380. Les colonnettes à pans coupés, les baſes à renflement, les feuilles d'érable deſſéchées et recroquevillées des chapiteaux autoriſent une telle opinion. Mais, d'autre part, le modelé des viſages, les plis simples et calmes des vêtements, les coiſſures à bandeaux rappellent les habitudes des sculpteurs de la première moitié du XIVe siècle. De plus, il convient de remarquer qu'en Normandie l'emploi de la baſe à plinthe renflée se rencontre

Porée, *L'Art normand*, Paris, 1913, p. 22. — *Congrès archéologique*, 1908, p. 313. — Mallet, *Cours d'archéologie*, t. II, p. 220. — Gonſe, *L'Art gothique*, p. 448. — Didron, *Annales archéologiques*, t. XXIII, p. 113. — *Revue illuſtrée du Calvados*, 1914, p. 100.

fréquemment entre 1320 et 1350. Enfin, à dater de 1346 et surtout de 1356 à 1386, les invaſions anglaiſes déſolèrent Liſieux : les réparations les plus urgentes étaient négligées par l'évêque et le chapitre, tandis que sous l'épiſcopat de Guy II de Harcourt, 1303 à 1336, et juſqu'en 1346 le temporel de l'évêché fut sans ceſſe amplifié par de nouvelles donations. Il eſt donc permis de suppoſer que les stalles de la cathédrale lexovienne se rapportent à cette période. Le caractère archaïque de certaines coiffures, la chaſuble de l'évêque, les dalmatiques des diacres, pluſieurs détails très fréquents dans le coſtume féminin de la première moitié du XIVe siècle, l'arrangement des cheveux, les chauſſures déjà pointues, l'élégance harmonieuſe et meſurée des silhouettes, autant de détails qui autoriſent une telle datation.

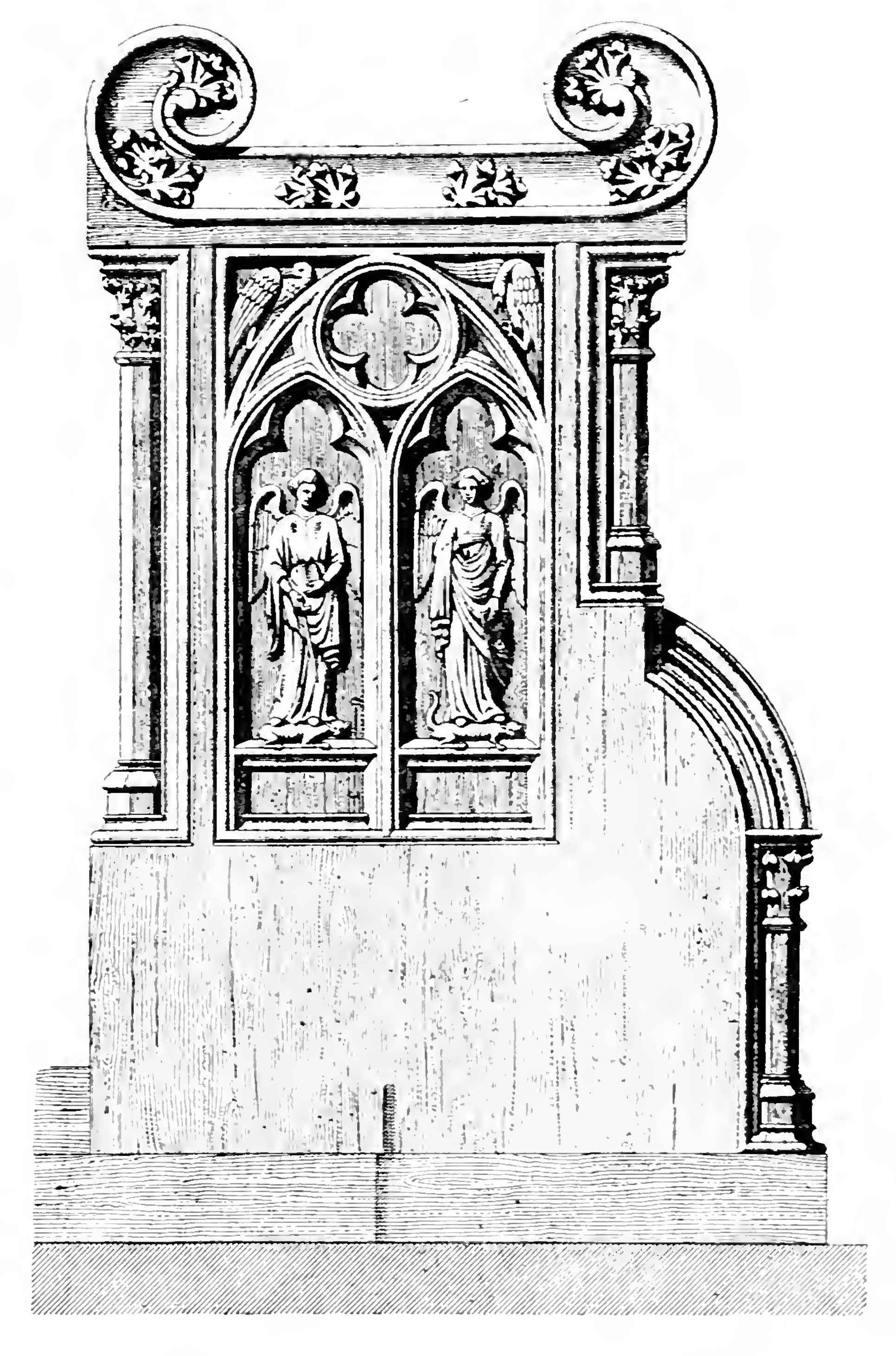


Fig. 42. — L'une des stalles de Lisieux, dessin de Sauvageot.

Lorſque Cl. Sauvageot, en 1863, étudiait dans les Annales archéologiques de Didron, les stalles de Liſieux, elles étaient couvertes d'une peinture jaunâtre de l'aſpect le plus déſagréable, ce qui empêcha le diſtingué viſiteur de les apprécier à leur juſte valeur. Séduit par l'élégance, la fineſſe, la belle exécution des stalles de Notre-Dame de la Roche (Seine-et-Oiſe) Sauvageot écrivait : « Bien qu'elles soient, en tous points, de beaucoup inférieures à celles de Notre-Dame de la Roche, nous n'avons pas héſité à les graver (fig. 42).

Ce sont à proprement parler les mêmes stalles, mais avec la fineſſe et l'énergie en moins; les formes sont alourdies et amollies, l'architecture de la menuiſerie n'y eſt plus si bien raiſonnée, et l'on n'y retrouve plus d'auſſi heureuſes proportions. Cependant, hâtons-nous de le dire, on reconnait encore, par place, un certain entrain dans l'exécution; elles ne sont pas complètement dénuées de mérite; les figures sculptées dans les feneſtrages des panneaux de clôture poſſèdent, par exemple, un aſſez bon caractère. L'habileté, la tournure, la main puiſſante du XIIIe siècle s'y retrouveraient encore au beſoin ». Aujourd'hui qu'elles sont débarraſſées de leur déteſtable badigeon, les stalles peuvent être mieux jugées. De ci, de là, dans les friſes feuillagées, dans l'aſſemblage et le décor des parcloſes apparaiſſent des négligences qui provoquent l'étonnement des hommes du métier. Parmi les miſéricordes, d'aucunes décèlent une facture peu raffinée, il en eſt de grossièrement traitées. Mais M. Sauvageot ignorait sans doute qu'en 1562 deux huchiers lexoviens travaillèrent pendant six mois à refaire les patiences et les couronnements mutilés par les proteſtants. Quoique l'art n'ait point gagné à cette reſtautation, il parait opportun de tranſcrire le texte qui la concerne.

« Le mardi xxvij^e jour d'avril mil V^c LXII, alleu faict par Messrs du
» Chap. à Jehan Bullet et son fils pour bien et deument repareoir lesd. chaires
» à chacun vj^s pour jour comprins les deſpends.

» Le dernier jour dud. moys, payé à Girot Heulte pour avoir mis en
» bougons le boys de la planchette qui eſtoit au coupeau de la groſſe tour
» pour faire des sièges pour leſd. chaires et y a vacqué p. deux jours co-
» prins les deſpens x^s. »

(Le travail dure juſqu'au 10 octobre).

Le xvij^e jour dud. moys, Bullet et son fils pour avoir refaict les armures de derrière le maitre autel, faict des huyſſets et récolté le chapier eſtant en ce lyeu pour deux jours : xxiiij^s.

» Il a eſté prins du boys de l'égliſe tant po^r les chaires du chœur que pour le banc de reliques le nobre de vij membreures et huit ens.

» Tout total : 118^s - 18^l 1^s 7^d - 1^l 10^s 10^d [1]. »

1. Comptes d'Abel Doynart, fabriquier, de Touſſaint, 1561 pour un an.



LA CHARITÉ, PANNEAU DE STALLE (Dessin de R. Bigot).



Dessins de R Bigot.

SAINT-MICHEL — LE MENDIANT ET SA BIENFAITRICE, PANNEAUX DES STALLES

Lors de la démolition du jubé gothique, en 1689, les stalles furent déplacées et rapprochées du sanctuaire. Sous Louis XV les chanoines, voulant plus d'aiſes et moins de courants d'air, complétèrent leurs sièges par une clôture en chêne. Très riche, au point de vue sculptural, cette magnifique boiſerie s'harmoniſait péniblement avec le style de la cathédrale. Sous le premier Empire, elle fut diſpoſée contre les murs latéraux de la chapelle de la Vierge. En 1883, quand la chapelle retrouva son ancien aſpect,

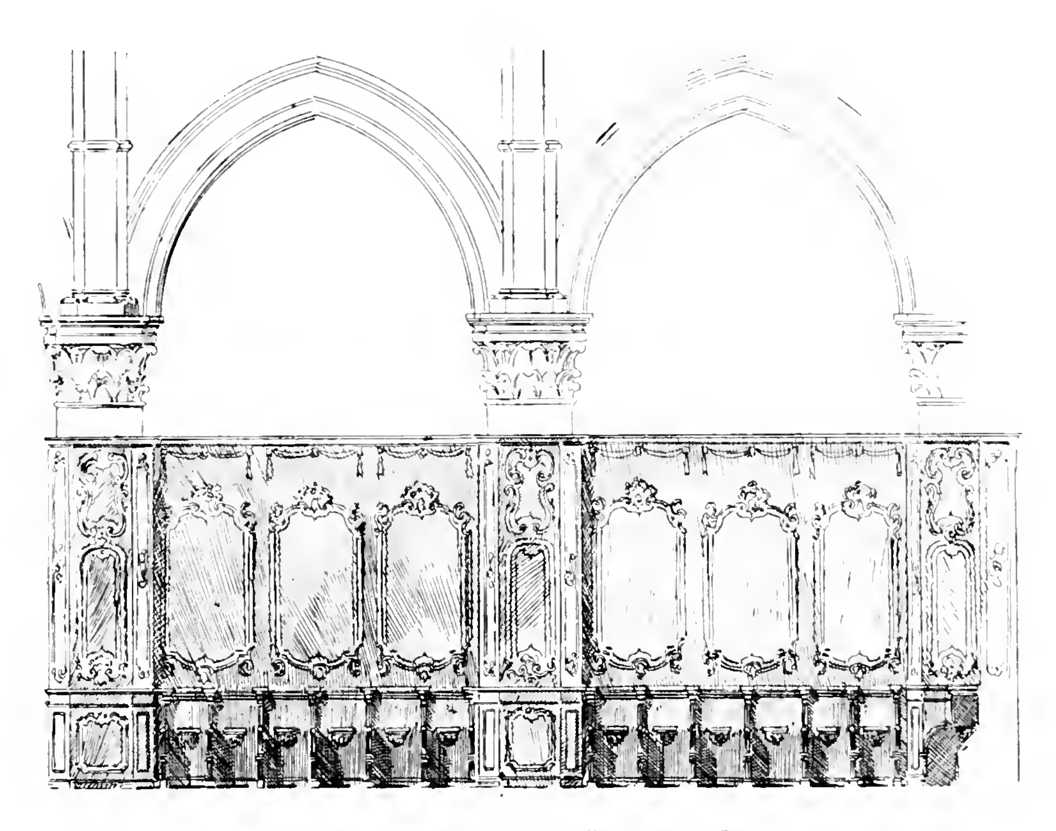


Fig. 43. — Aspect des stalles avant 1789.

les panneaux sculptés furent cédés à Mme Herbet, par la ville de Liſieux, moyennant 3.000 francs. Dans le château de Combray, la bibliothèque a été lambriſſée avec ces revêtements Louis XV. C'eſt merveille de voir quel heureux parti les architectes en ont tiré. Que n'a-t-on décoré avec ces panneaux si finement ouvragés la sacriſtie de Saint-Pierre en utiliſant comme plafond l'ancienne tribune des muſiciens, quel bel aſpect elle autait préſenté aux regards!

Il semble qu'avant le XVIIe siècle, les stalles de Liſieux ne poſſédaient point de doſſiers. Avant les retouches de 1881 à 1883, aucune entaille, aucune

trace n'en révelait l'exiſtence. C'eſt M. Naples, architecte des monuments hiſtoriques, qui a dirigé les recentes reſtaurations des stalles. Le 12 septembre 1884, son ſucceſſeur M. Sainte-Anne Louzier préciſait ainſi les dépenſes occaſionnées par le déplacement et les réfections partielles :

Menuiſerie.	10.010 fr. 28
Serrurerie	4.508 fr. 80
Sculpture	1.725 fr. 00
Travaux.	17.240 fr. 08
Honoraires de l'Architecte.	802 fr. 00
Honoraires de l'Inſpecteur.	431 fr. 00

« Je vous prie de conſidérer, écrit-il à M. Simon, préſident de la fabrique, que les stalles sont devenues magnifiques et que le chœur a pris un aſpect charmant qui juſtifierait un nouveau sacrifice de la fabrique.

« Le mobilier du chœur pour être complet devrait être augmenté de deux stalles avec dais et d'une clôture en fer analogue à celle du tranſept. Monsieur le curé Rohée en a exprimé le déſir et je suis heureux de me trouver en communion d'idée avec lui... Je crois qu'il faudrait compter sur une dépenſe de cinq mille francs. »

M. Hoffmann, menuiſier, Corbel, sculpteur, Moutier, serrurier, furent les principaux artiſans de la reſtauration des stalles. Tous les trois habitaient Saint-Germain-en-Laye.

Les deux stalles à baldaquins, œuvre de M. Hauſſaire, de Reims, furent diſpoſées à l'entrée du chœur en 1888. Le 7 juillet, M. Sainte-Anne Louzier écrit à M. Simon : « J'ai profité d'un voyage dans la Marne pour m'arrêter à Reims afin de voir où en était l'exécution des stalles. Elles sont en bonne voie. Je crois que vous serez satiſfait. »

La satiſfaction des Lexoviens n'a pas été auſſi grande que l'eſpérait l'architecte des Beaux-Arts. La séchereſſe de la sculpture, l'aſpect meſquin des dais ont provoqué de nombreuſes critiques de la part d'excellents juges.

DÉTAIL DES STALLES

LES MISÉRICORDES

La plupart des miſéricordes sont décorées de têtes de chiens de toutes tailles et de toutes races. Nous en avons compté quarante-quatre. Parmi ces chiens de bois, quelques-uns n'offrent pas d'intérêt. Taillés à coups de hache, au XVI[e] siècle, leur allure manque de vérité et de réaliſme. Par contre, sur les miſéricordes non remaniées, le viſiteur attentif remarque vite certains chiens vraiment typiques. Ici, c'eſt une fine levrette, là un chien de chaſſe aux longues oreilles rabattues, plus loin un gros bouledogue à mâchoires proéminentes, ou encore un chien de garde à l'air rébarbatif et moroſe. Il serait impoſſible de cataloguer et d'identifier toutes ces bêtes : « c'eſt un mélange curieux d'animaux sans eſpèce définie, têtes de chiens à oreilles de bovidés, ou inverſement. » Les sculpteurs anonymes du XIV[e] siècle eſquiſſèrent avec bonhomie ces silhouettes fantaisiſtes, ne se souciant pas outre meſure de la reſſemblance et du symboliſme. Ingénieux et spirituels, ils laiſſèrent volontiers libre cours à leur verve, sans s'inquiéter d'exprimer une penſée. La tentative d'explication propoſée par M. Cl. Sauvageot nous semble bien hypothétique. « Nous avons vu là, écrit-il (dans les stalles de Liſieux) des têtes de chiens, de loups et de moutons, touchant rapprochement entre les gardiens, les aſſaſſins et les victimes. » A vrai dire, nous ne rencontrons dans les stalles qu'une seule tête de mouton ; en admettant que la reproduction du loup y figure également, il ne fau-

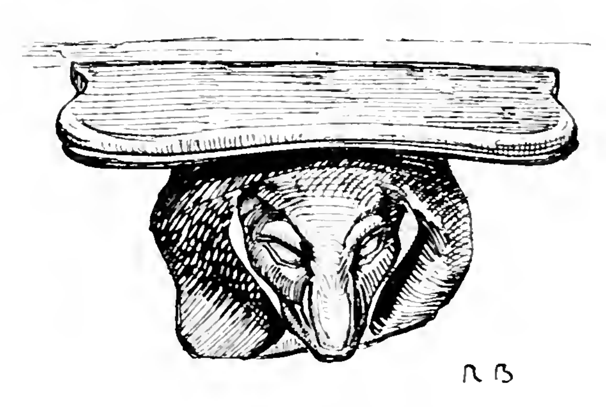


Fig. 44. — Miséricorde de stalle.



Fig. 45. — Miséricorde de stalle.



Fig. 46. — L'Imaygier des stalles (2)

drait guère y voir autre chofe qu'une fantaifie de sculpteur, fantaifie sans portée, ni intention symbolique.

Deux têtes de bélier, cinq grotefques, sept têtes d'anges aux ailes diverfement éployées complètent la décoration des miféricordes. Enfin, sur l'une des tablettes, le sculpteur a efquiffé un portrait d'homme, aux traits individuels et fins. Ne serait-ce pas sa propre effigie ? (fig. 46.) Dans cette œuvre, l' « imaygier » a mis certainement un peu de son cœur... La rare fermeté du deffin, le vifage singulièrement expreffif et perfonnel, intelligent, prefque malicieux, flattent le goût le plus raffiné. La bouche aux lèvres un peu fortes, les pommettes saillantes, la divifion de la barbe en mèches légèrement bouclées, tous ces détails donnent à la phyfionomie beaucoup de caractère.

LES PARCLOSES

Les parclofes, c'eft-à-dire les panneaux de bois qui séparent les stalles entre elles, préfentent au regard de jolies découpures et des feneftrages intéreffants.

La raideur de certaines sculptures, la négligence de quelques drapés laiffent deviner plufieurs mains.

Chaque feneftrage comporte une arcature en tiers-point recoupée par deux trilobes. Un quatre-feuilles occupe le tympan, des plantes et des animaux variés rempliffent les écoinçons produits par le feneftrage et son cadre rectangulaire.

Les colonnettes des parclofes, de forme octogonale, préfentent des feuilles d'érable. Sur le couronnement à double volute de chaque parclofe s'obferve une frife de feuilles de vigne.

Sur l'une des parclofes le tailleur d'images a repréfenté deux anges

aux ailes fermées : saint Gabriel ? (fig. 47) et saint Michel terraſſant le dragon. L'artiſte a sans doute voulu traduire la doctrine enſeignée par la liturgie lexovienne. Aux premières vêpres de la fête Saint-Michel les fidèles glorifiaient l'archange en ces termes suggeſtifs :

Inter omnes fulguranti
Enſe victor emicat,
Qui draconis inſolentem
Contudit ferociam
De polo truſit rebellum
In profonda tartara.

La main gauche du glorieux archange s'appuie sur un écu orné d'une tête de lion, de l'autre main il s'apprête à plonger son épée dans la gueule de l'Eternel Ennemi.

L'autre ange, armé d'un glaive, un eucologe en main, écraſe sous ses pieds un animal fabuleux. Pour les Lexoviens d'avant la Révolution, l'épopée de saint Michel n'allait pas sans celle de saint Gabriel. Héros de la même lutte, ils avaient tous les deux arraché les Iſraélites à l'empriſe du Démon, au moment du retour à Jéruſalem [1]. Unis dans le combat, ils pouvaient être unis dans l'iconographie. Les écoinçons de la parcloſe servent d'abri à deux oi-

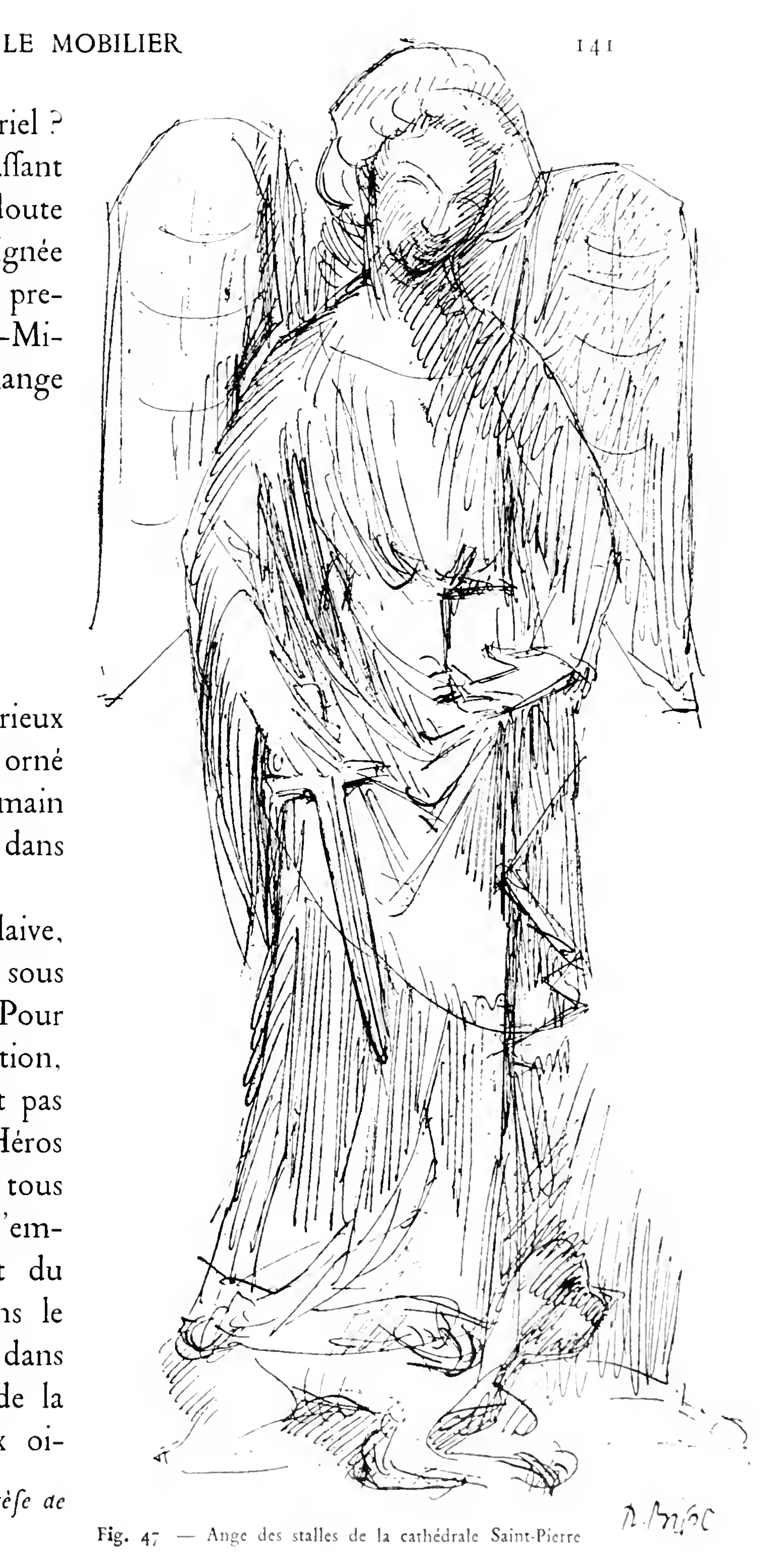


Fig. 47 — Ange des stalles de la cathédrale Saint-Pierre

1. *Vie des Saints Patrons du diocèſe de Liſieux*, p. 59.

ſeaux de proie, à la poſe vraiment eſthétique. L'un d'eux eſt endormi et l'autre s'occupe activement de sa toilette. La poſe ingénieuſe des volatiles, la jolieſſe de leur plumage ont inſpiré à M. Raymond Bigot un deſſin délicatement ouvré. C'eſt merveille comme l'animalier moderne a su recopier avec exactitude l'œuvre des huchiers normands, ses devanciers.

La stalle qui sert de pendant à celle que nous venons d'étudier n'a subi aucun remaniement au cours des âges. Toute la parcloſe eſt d'un seul morceau. Les figurines, taillées dans la maſſe du bois, sont conſacrées l'une à la glorification de saint Pierre, l'autre à un perſonnage impoſſible à identifier.

Le prince des Apôtres porte une clef, en mémoire du pouvoir que lui donna le Chriſt de lier et de délier. Il a les cheveux crépus, les pieds nus et la longue tunique flottante. Une femme voilée, à la phyſionomie pensive, se tient aux côtés de saint Pierre. Entre ses mains se voit un livre à fermoir. La tête ovale s'encadre joliment dans les boucles soyeuſes des cheveux. Les draperies, sans recherche, enveloppent judicieuſement les diverſes parties du corps.

Des mufles de lions, à la crinière largement étendue, au regard perçant, occupent les écoinçons.

Les Apôtres sont repréſentés sur les autres feneſtrages. La nudité des pieds permet de les diſtinguer, pluſieurs d'entre eux portent l'épée pour symboliſer leur mort violente.

Saint Paul, saint André, saint Jacques avec son bâton de pèlerin se peuvent identifier. Il eſt difficile de mettre un nom sur les autres, car leurs emblèmes ont été détruits en 1562 ou en 1793, au moment des guerres de religion ou pendant la Révolution. Le diacre saint Laurent avec son gril, et saint Étienne avec les pierres qu'il tient entre ses mains, se distinguent aſſez aiſément. Enfin un évêque majeſtueuſement drapé dans une chaſuble aux plis calmes et riches, eſquiſſe un geſte de bénédiction. Ne serait-ce pas saint Urſin ? Dans la liturgie lexovienne il tenait une si large place que le clergé de la cathédrale aura déſiré le voir figurer sur les stalles près des diacres et des Apôtres. Dans un livre d'heures du xve siècle [1],

1. Manuſcrit sur vélin du xve siècle, derniers feuillets, propriété de Mlle du Campart.

dans les litanies des saints, nous le voyons invoqué immédiatement après les disciples de la première heure. Dans des eucologes plus récents, aux prières pour la recommandation de l'âme, Monsieur saint Ursin est imploré aussitôt après saint Etienne et saint Laurent[2].

Dans les écoinçons de la stalle qui nous occupe, et dans trois autres, le tailleur d'images a sculpté des rats aux oreilles allongées (fig. 48). Ces rongeurs se replient, s'amincissent le long des panneaux de bois, ils se pelotonnent sans bruit, de peur d'éveiller l'attention. Ils étudient fiévreusement les alentours, à la piste de la moindre alerte. Avec une science surprenante, le sculpteur du moyen âge s'est appliqué à rendre les gestes familiers de ces animaux, qu'il avait vu trottiner dans les recoins de son atelier.

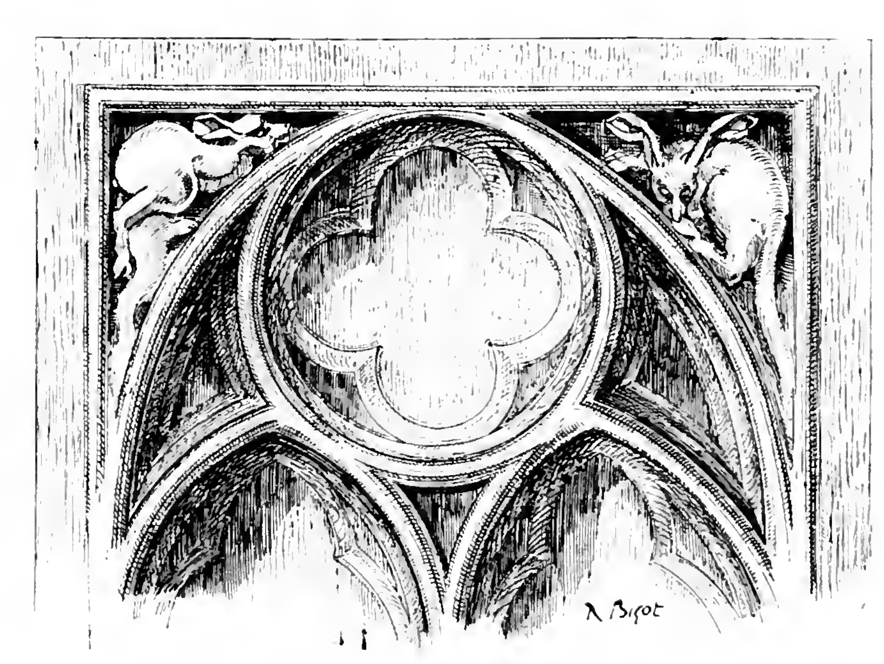


Fig. 48. — Ecoinçons d'une parclose : les rats.

Deux scènes pleines de saveur et de vérité glorifient la charité chrétienne, scènes graves, mais très humaines et vraiment vécues. Pauvre de tout, riche seulement d'espoir, un mutilé demande l'aumône à une grande dame qu'il vient de rencontrer dans quelque ruelle tortueuse. Appuyé sur ses deux béquilles, l'estropié regarde la noble châtelaine avec une fervente insistance. Oh ! l'acuité de ce regard interrogateur ! Bonne, sensible, accueillante, la jeune femme donne gracieusement avec un charme simple qui rehausse le bienfait. Le plus noble geste qui soit c'est d'ouvrir la main toute grande, telle est l'idée du sculpteur. Qui ne la comprendrait en regardant les deux tableaux qu'il a légués à la cathédrale ?

Dans la scène qui sert de pendant à la première, la main du boiteux

2. *Heures de Lisieux*, p. XLVI, chez Du Roncerey, à Lisieux, 1753.

se lève en un geſte suppliant. Aucune exagération dans le pathétique : la riche Lexovienne écoute avec bienveillance les doléances de l'infortuné. Elle va entr'ouvrir son aumônière et répondre généreuſement à la demande. A conſidérer ces compoſitions des huchiers, nous pouvons savoir comment s'habillaient les Lexoviennes du xivᵉ siècle. Elles nous apparaiſſent revêtues de longues robes senſiblement échancrées sur la poitrine. Les manches s'arrêtent à l'avant-bras, s'élargiſſent et pendent comme aujourd'hui les robes des religieuſes. Une coiffure aſſez simple ou encore un mince bandeau retient les cheveux. Le coſtume eſt complété par des chauſſures poin-

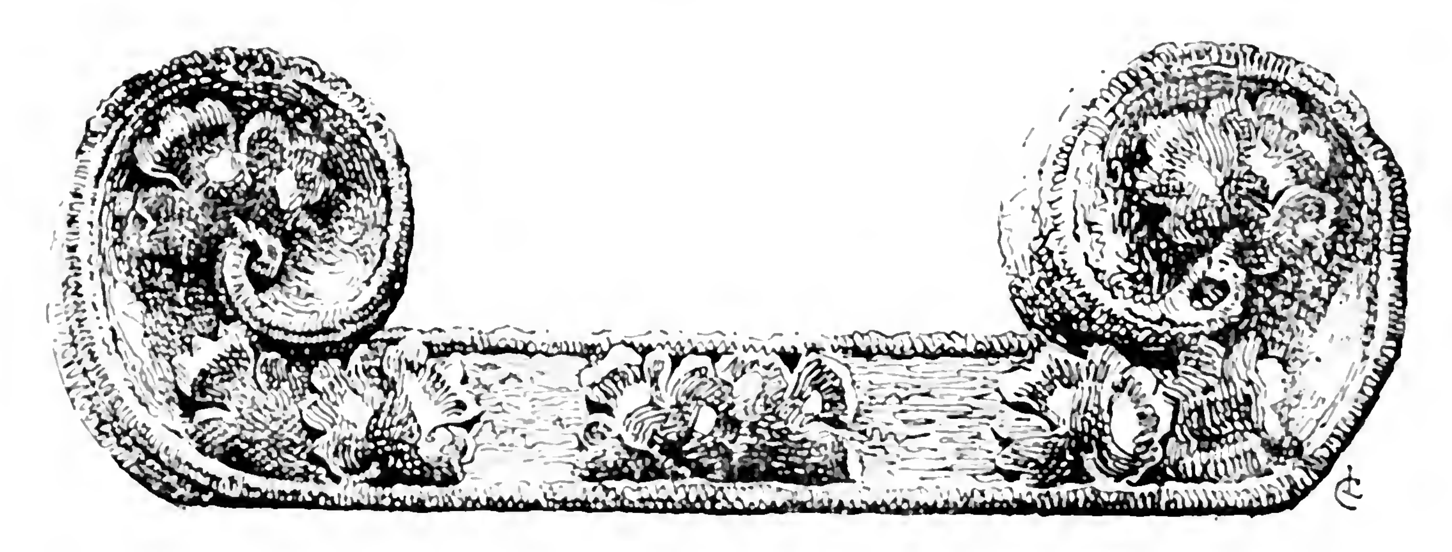


Fig. 50. — Couronnement d'une stalle

tues, et par une ceinture où s'attache l'aumônière d'étoffe avec cordelière de laine. Comme elle eſt élégante et sobre, la miſe de ces dames! Aucun ornement inutile, ni bijoux, ni affiquets, preſque pas de feſtons. L'attitude des personnages, le léger fléchiſſement des corps, indique bien qu'ils ne sont point empriſonnés dans des vêtements ajuſtés. Le sculpteur a compris que la beauté d'une chaſuble, d'une dalmatique, d'une robe, se trouve eſſentiellement dans le drapé. Parmi ses contemporains, la richeſſe d'un vêtement tenait à la richeſſe des plis et à la soupleſſe de l'étoffe.

LA CHAIRE ÉPISCOPALE

Le cardinal Leveneur (1505-1539) avait donné à la cathédrale de Liſieux une chaire épiſcopale en pierre de Vernon, regardée « comme une

des plus belles qui fussent dans le royaume[1]. » Sur les instances du chapitre, Léonor II de Matignon la fit enlever et remplacer par une chaire en bois. Un peu plus tard, le prélat « se repentit d'avoir suivi l'avis de ceux qui lui avaient conseillé de détruire ce beau monument de la générosité de Mgr Leveneur. » Avant la Révolution la chaire de l'évêque se trouvait près du sanctuaire, du côté de l'Epître, à l'endroit où se voient présentement les affreux fauteuils des conseillers paroissiaux.

Le 25 mars 1903, Mgr Amette a inauguré un nouveau trône épiscopal offert à la cathédrale Saint-Pierre par Mme Herbet, née Fournet, veuve de M. E. Herbet, directeur des Affaires Etrangères à Paris. M. d'Espouy, professeur des Beaux-Arts, donna les dessins de cette œuvre fantaisiste, en s'inspirant des trônes épiscopaux du Midi de la France, particulièrement des trônes du XVIe siècle. L'exécution du trône fut confiée à la maison Noirot-Biais.

LA CHAIRE A PRÊCHER

La chaire en bois de chêne qui décore aujourd'hui l'église Saint-Pierre fut exécutée en 1854 par M. Chevalier, menuisier à Rouen, et M. Delahaye, sculpteur, d'après les dessins de M. Didron et Darcel architecte à Paris[2]. D'ordonnance un peu lourde, elle prétend rappeler le style du XIIIe siècle. Trop haute, elle dérobe aux regards l'une des grosses piles de la nef. Pourquoi ne pas l'avoir laissée dans l'entre-colonnement, là, même, où se dressait la chaire précédente ?

Le tribune hexagonale est soutenue par douze colonnettes surmontées de six consoles ornées de crochets et de rosaces. Les panneaux qui sont répartis sur les quatre faces de la tribune représentent les Evangélistes. Saint Mathieu a pour attribut l'homme. Le lion désigne saint Marc. Le veau symbolise saint Luc. L'aigle enfin est la figure de saint Jean. Autour d'une chaire, les mêmes animaux expriment les vertus que le chrétien doit pratiquer pour être sauvé : la sagesse, le sacrifice, le courage, le détachement des

1. Noël Deshays, édition Formeville, p. 215 et 279. — *Mémorial Lexovien, Bulletin de la Société historique de Lisieux*, n° 6, p. 14.

2. Journal *Le Normand*, 6 oct. 1854.

richeſſes. Un Chriſt en majeſté occupe le fond de la chaire. Des cinq bas-reliefs c'eſt le plus heureux comme modelé.

L'abat-voix se termine par une niche qui abrite une statue de saint



Le vray Pourtraict d'Illustrissime et Reuerendissime Seig[illegible] Messire Philippe de Cospean Evesque et Comte de Lisieux [illegible]

Fig. 50

Pierre tenant d'une main les clefs du Paradis et de l'autre l'Evangéliaire. Les deux plus grands orateurs qui soient montés dans cette chaire sont : Mgr Touchet le 24 octobre 1900 et le Père Monſabré le 3 décembre 1868. Dans la lettre d'invitation qu'il adreſſait, le 25 novembre à ses paroiſſiens,

M. Cagniard faisait l'éloge de l'éloquent dominicain en ces termes : « Son éloquence, le feu sacré dont son cœur est rempli, le désir ardent de faire briller les victoires et les conquêtes de la religion, tout se réunit en lui pour le rendre tour à tour tendre, véhément et quelquefois sublime. Il vous ravira par la beauté de son style, la richesse de son savoir et sa profonde connaissance de l'art oratoire. Au reste, tout Paris le connait, et l'immense cathédrale de Notre-Dame est trop étroite quand il monte dans la chaire, il y a dans l'auditoire plus d'hommes que de femmes. » A Lisieux la cathédrale fut également trop étroite; mais, dans la foule, il y eut tout de même plus de femmes que d'hommes.

L'ancienne chaire de style Louis XIII était surmontée d'un abat-voix en sapin d'une affligeante laideur. Avec ses balustres et ses anges cariatides, seule la tribune offrait quelque valeur esthétique. La tradition lexovienne veut que Bossuet, invité par Mgr de Cospéan (fig. 50), y ait prononcé un discours. C'est en raison de ce souvenir historique que la tribune de cette chaire a été transformée en tombeau d'autel et utilisée comme telle dans la chapelle de l'Ange gardien [1].

LE JUBÉ

Conformément aux anciennes traditions, au XIV[e] siècle, le chœur de Saint-Pierre était clos par un riche jubé gothique. Chacun sait qu'on ne compte plus guère en France que quelques rares jubés dont les plus ouvragés sont le jubé de l'église de Brou, celui de la cathédrale d'Albi, celui de Saint-Etienne-du-Mont et de Saint-Urbain de Troyes.

A Lisieux, le jubé était une sorte de tribune transversale solidement encastrée dans les massifs situés à droite et à gauche de l'entrée du chœur. La plate-forme devait être assez large, car le mercredi des cendres et le jeudi saint, l'évêque accompagné d'un nombreux clergé y prononçait l'absolution en faveur des pénitents humblement agenouillés sous la lanterne [2]. Dans les fêtes solennelles, l'Epitre et l'Evangile étaient chantés du haut du jubé. Durant l'office canonial, certains passages des livres saints s'y lisaient. C'est même parce que le lecteur demandait, avant de commencer, la béné-

1. *Le Normand*, 14 sept. 1867.
2. *Cerem. Lexov.*, MDCCXLVII, in-12 Lexoviis Apud Duroncerey, pp. 188 et 208.

diction du célébrant par ces paroles : *jube domne, benedicere*, que ce charmant monument avait reçu le nom de *Jubé*. Deux lutrins de cuivre soutenus par une colonne en bois sculpté supportaient l'évangéliaire ou le lectionnaire .

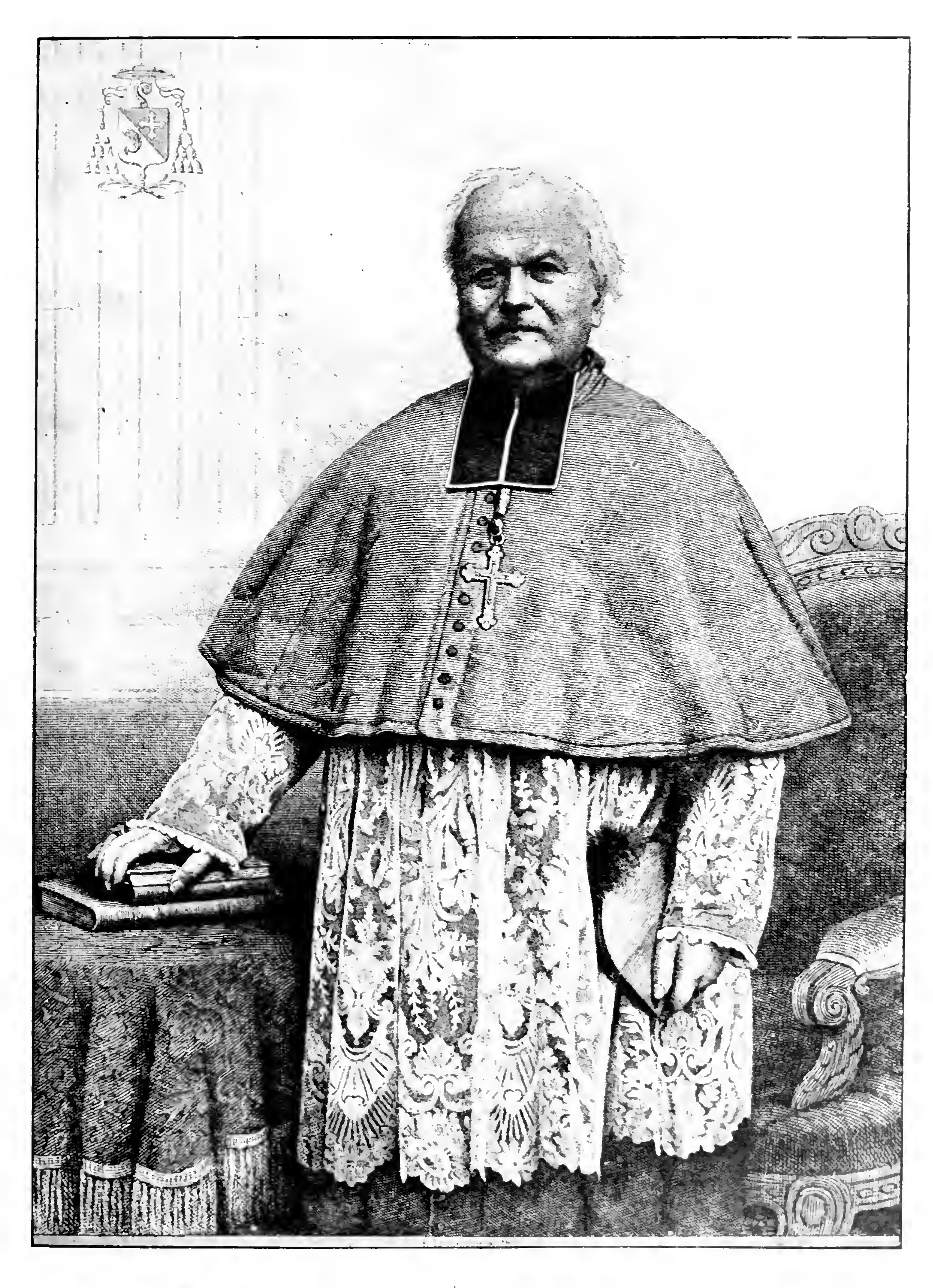
En 1562, les proteſtants briſèrent une partie des hauts reliefs et les figurines qui formaient le plus bel ornement du jubé. En 1577 et 1578, d'importantes réparations s'y accompliſſent sous la direction d'un peintre de la ville, Pierre Hesbert. « Le xve jour d'octobre payé à Pierre Hesbert, paintre, pour avoyr racouſtré et refait les ymages du pulpitre, ci...... 22^{l} 10^{s} [2]. »

Dans les comptes de Jacques Mignot pour l'année 1578 nous liſons : « Payé à un ung nommé Pierre Hesbert paintre, sur l'alleu quil avoyt faict avec meſſieurs du chappitre pour paindre et remeſtre en coulleur le pulpytre et les ymages d'icelluy..... 67^{l}. »

Dans les cérémonies funèbres importantes, par exemple le jour de l'inhumation de l'évêque, le jubé diſparaiſſait sous une immenſe tenture noire rehauſſée d'armoiries[3].

Le jubé avait le grave inconvénient d'arrêter les regards des fidèles. Quelles que fuſſent sa richeſſe et son élégance, il gênait le paſſage et empêchait le viſiteur de jouir de la perſpective du chœur, c'eſt ce qui explique qu'en 1680 le chapitre réclama son enlèvement. « En l'an 1689, le jubé de l'égliſe cathédrale qui avançait environ de trois pieds dans la croiſée de l'égliſe et qui était bâti de la pierre des Loges, fort induſtrieusement, mais à l'antique, auquel étoient repréſentés les myſtères de notre foy, comme la salutation de la Vierge, l'Annonciation, la naiſſance du Sauveur du monde, la Circonciſion, l'Adoration des roys, la Paſſion et la Réſurrection de Jéſus-Chriſt, tout ce beau travail a été démoli par Mond. Seig. évêque (Léonor II de Matignon). Cet ouvrage subſiſtait depuis près de 400 ans; mais, comme toutes ces figures étoient faites à l'antique et que le jubé occupoit ladite croiſée de l'égliſe et en ôtait l'architecture, on y miſt à la place celuy qu'on y voit aujourd'hui qui a été fait en la ville de Caen par le s. Brasnu, maitre

1. Comptes de 1573.
2. Comptes de 1577 et 1578.
3. *Mémorial*, édition de la *Société Hiſtorique de Liſieux*, p. 6.



MONSEIGNEUR HUGONIN, ÉVEQUE DE BAYEUX ET LISIEUX

sculpteur. L'ancien jubé était eſtimé à plus de six mille livres, et le nouveau n'a coûté que 1800 livres[1]. »

Du jubé en bois on n'a malheureuſement conſervé que le souvenir. Du jubé en pierre, nous n'avons plus que deux panneaux décorant actuellement les murs de la chapelle Notre-Dame. L'un repréſente le crucifiement de Jéſus et l'autre sa glorieuſe réſurrection.

Le 25 août 1792, deux députés de la société de la liberté et de l'égalité adreſſèrent une pétition au conſeil général du diſtrict de Liſieux pour demander la démolition du jubé et de la chaire épiſcopale. Le bureau municipal eut le bon sens de n'y point prêter attention. Mais quelques jours plus tard, le 17 septembre, les deux zélés patriotes s'introduiſent dans la salle des séances, et le plus entreprenant réclame la parole pour établir : « qu'il exiſtait encore dans différents endroits de cette ville et notamment dans la ci-devant cathédrale, différents monuments et armoiries qui annoncent encore l'ancien régime et le deſpotiſme, pourquoi ils demandent à l'aſſemblée d'en faire faire la suppreſſion sans aucune perte de temps ainſi que la chaire ci-devant épiſcopale et du jubé.

« L'aſſemblée a arrêté que, dès demain il sera mis des ouvriers pour supprimer tous les monuments et armoiries qui pourraient exiſter dans cette ville ainſi que lesdites chaire et jubé, afin qu'il ne reſte aucun veſtige de l'ancien régime[2]. » La délibération ne fut pas vaine. Le lendemain, 19 septembre, le chœur de la cathédrale n'avait plus de clôture ; déſormais les patriotes pourraient suivre attentivement et librement les cérémonies du culte !

Depuis 1864 le chœur eſt fermé par une grille en fer forgé, dans le style du XIIIe siècle, exécutée dans les ateliers de M. Evraert, ferronnier d'art à Paris. Des roſaces, pommes de pin, palmettes, d'une exécution irréprochable terminent les enroulements et les rinceaux. Les grilles qui entourent le sanctuaire ont été façonnées par le même artiſte en 1865. La clôture primitive du sanctuaire, d'une hauteur de 1 m. 80, était en pierre sculptée. Sacrifiée par les chanoines du XVIIe siècle, elle fut remplacée par des grilles en fer forgé et embouti démolies pendant la Révolution[3].

1. *Mémorial*, édition de la *Société Hiſtorique de Liſieux*, pp. 13-14.
2. *Délibération du Conſeil général de la commune de Liſieux*, année 1792.
3. Journal *Le Normand*, 16 avril 1864 et 16 juillet 1865.

LE GRAND AUTEL

C'eſt le 28 mai 1890 que Mgr Hugonin conſacra l'autel actuel. Le Chriſt en bronze ne fut placé que le 7 juillet 1891. Cet intéreſſant morceau de sculpture, œuvre. comme l'autel. d'un artiſte rémois. M. Hauſlaire. diſparait trop au regard. Les colonnettes du tombeau le maſquent preſque entièrement. De bons juges reprochent à l'autel de ne point s'harmoniſer avec l'architecture du chevet de la cathédrale. Le clergé peut regretter également la diſpoſition inuſitée et dangereuſe du palier et des degrés à angles droits. Au contraire. les simples fidèles. dans les offices du soir. ne ceſſent de s'extaſier devant les nombreuſes ampoules électriques. dont les clartés légères mettent des tranſparences neigeuſes sur les vitraux de l'abſide. A vrai dire. l'autel soulève certaines critiques juſtifiées: cependant ses divers éléments : table. gradin et tabernacle dépaſſent de beaucoup les créations simili-gothiques expoſées dans la collection commerciale du quartier Saint-Sulpice à Paris. Les maitres d'autrefois. s'ils revenaient. seraient sans doute indulgents pour l'inſpirateur de cette œuvre. M. Saint-Anne Louzier. Pluſieurs détails de compoſition et de sculpture les intéreſſeraient. mais ils répudieraient comme un morceau adventice le long édicule de bois doré qui domine le tabernacle. Maigre et grèle. sous prétexte d'élancement. ce baldaquin à jour n'offre pas une liaiſon suffiſante avec le corps même de l'autel.

L'autel primitif. au lieu d'ètre au fond de la courbure du chœur. se trouvait à l'entrée du sanctuaire actuel. Un chappier et deux armoires étaient diſpoſés derrière l'autel.

Dans les cérémonies liturgiques. le banc de pierre qui deſſine le rond-point servait de siège aux clercs. Un parement de soie recouvrait le devant de l'autel et de belles courtines frangées de laine l'entouraient. Six anges de cuivre complétaient la décoration. L'ancien autel majeur de la cathédrale d'Arras. dont Viollet-le-Duc a donné un joli deſſin dans son Dictionnaire. permet de se faire une juſte idée de l'ancien autel de Liſieux.

De pluſieurs paſſages des comptes du fabriquier de la cathédrale [1]. il

1. Comptes de 1561, 1572, 1578, 1577, 1501.

reſſort que la réſerve euchariſtique était suſpendue à une croſſe de métal. Les hoſties se dépoſaient dans une coupe précieuſe ou pyxide, enveloppée d'un pavillon d'étoffe. Une chaînette, recouverte de feuilles d'or et montée sur une poulie, permettait d'élever ou d'abaisser le ciboire au gré des beſoins. Le contre-autel servait de point d'attache à la hampe et à la croſſe de suſpenſion ; il servait également de support au tabernacle de *la Fierte*. La Fierte, c'était la châſſe qui contenait les reliques de saint Urſin, patron de la ville de Liſieux. Chaque soir, au moment de la fermeture de la cathédrale, le tréſorier du chapitre mettait à l'abri les reliques et les joyaux d'or et d'argent dans le coffre-fort de la salle capitulaire. Le 31 octobre 1512, « vigile de Touſſaintz », il advint que le tréſorier, meſſire Nicolas d'Harcourt, négligea cette précaution. La nuit même, un nommé Jean Laſnier, aidé de quelques complices et recéleurs, pénétra dans le chœur de Saint-Pierre, et enleva la plupart des reliques et objets d'art situés soit sur l'autel, soit sur l'eſtrade élevée immédiatement en arrière. Une bulle de Léon X, datée de Rome, le 28 mai 1517, énumère les objets « prins et dérrobez ». C'était d'abord une croix d'or, haute de 33 centimètres et de même largeur, enrichie du bois de la vraie croix et de pierres précieuſes d'une valeur ineſtimable. Une topaze était enchâſſée aux pieds du Chriſt. Parmi les objets diſparus, il faut signaler une statue et quelques cheveux de la Vierge ; une image en vermeil repréſentant saint Pierre. L'apôtre tenait en main un reliquaire avec cette inſcription : *De veſtibus Domini Noſtri Jeſu Chriſti et Sancti Petri.* Les malfaiteurs avaient également emporté un archevêque tenant une côte de saint Urſin avec deux anges d'encadrement, des calices, patènes, pixydes, deux couvertures d'évangéliaires et quantité d'autres richeſſes artiſtiques.

Après de nombreuſes démarches infructueuſes, le voleur fut découvert, condamné « à être attaché d'une cheſne par le corps d'une actache et eſtre fait du feu à l'entour d'icelle. » En réparation du dommage et pour les frais de procédure, le roi Louis XII, sur les biens de Jean Laſnier, devait verſer 6.000 livres tournois au chapitre de la cathédrale[1].

1. H. de Formeville, t. II, pp. 208-209. — L. Dubois, t. I, p. 145. — *Cartulaire de Thomas Baſin*, fol. 96-97. — R.-N. Sauvage, *Un vol de reliques à Saint-Pierre de Liſieux en 1512*, dans *Bulletin de la Société Hiſtorique de Liſieux*, n° 18, année 1910.

ORGUES

Les grandes orgues de Saint-Pierre comptent parmi les plus harmonieuſes de Normandie. Sur la boiſerie se lit l'inſcription suivante :

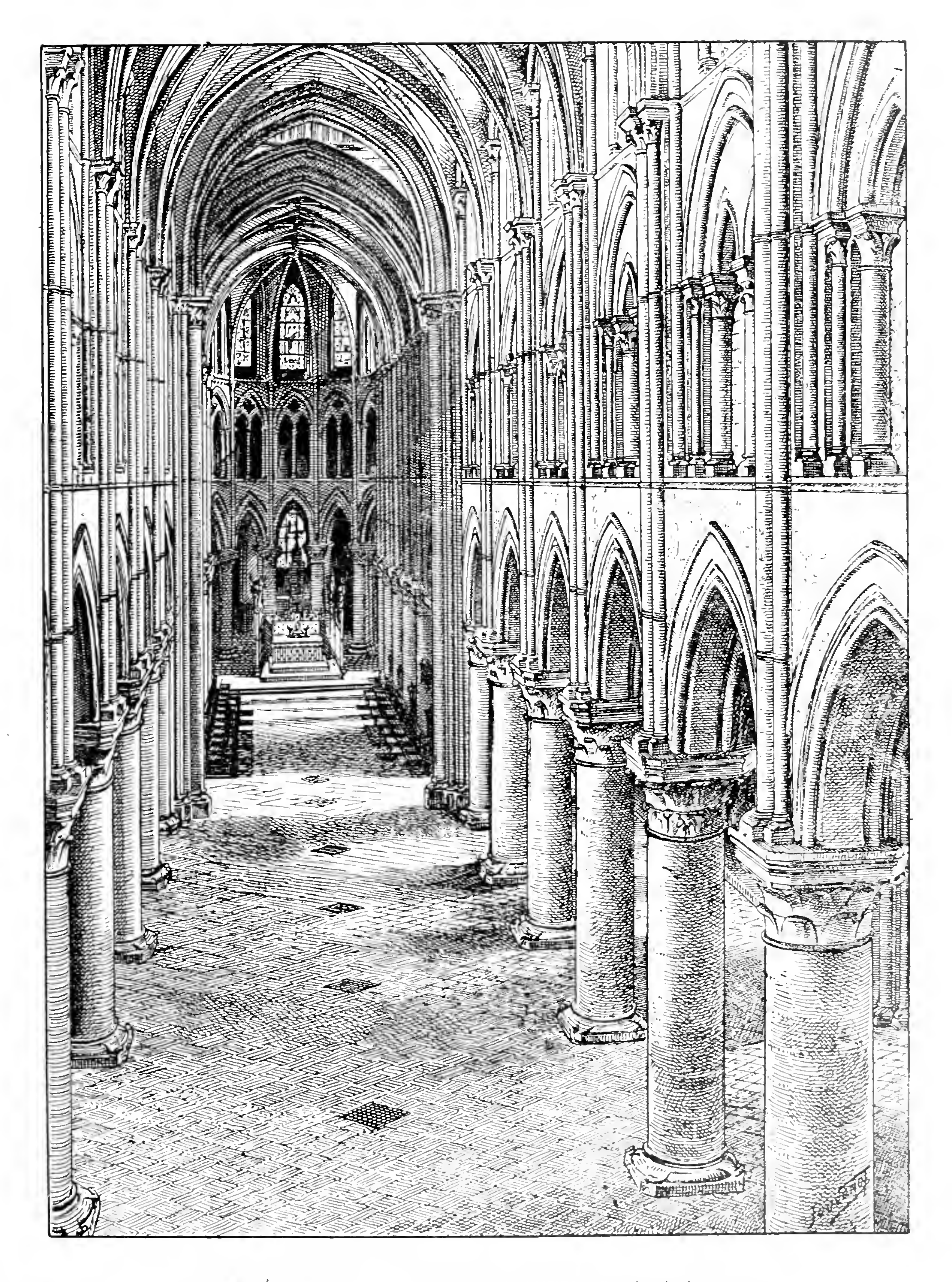
CET ORGUE
A ÉTÉ DONNÉ EN L'AN 1871
PAR M. JEAN-LAMBERT FOURNET,
MANUFACTURIER,
ANCIEN MAIRE DE LISIEUX,
MEMBRE DU CONSEIL GÉNÉRAL DU CALVADOS,
OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR,
BIENFAITEUR INSIGNE
DE CETTE ÉGLISE
ET DES PAUVRES DE LA VILLE.

Conſtruit par M. A. Cavaillé-Coll, le grand orgue fut béni, le 23 novembre 1874, par Mgr Hugonin et solennellement inauguré par Guilmant, organiſte de la Trinité à Paris. Au dire du savant praticien, l'orgue « eſt un des chefs-d'œuvre de la facture moderne, mais il n'eſt pas suffiſamment avancé sur la nef. » Si les muſiciens critiquent la place de l'orgue, les architectes et les archéologues la regrettent également, parce qu'il maſque les arcades et le feneſtrage du fond de la cathédrale. M. de la Rocque, architecte en chef des monuments hiſtoriques, aurait préféré de beaucoup placer l'orgue dans l'un des croiſillons, de la sorte ses accords rempliraient plus sûrement toutes les parties de l'égliſe.

Le mardi 25 novembre 1874, à 3 heures, eut lieu un récital d'orgue avec la collaboration des artiſtes dont les noms suivent :

M. Dupaigne, artiſte à Paris.
M. Henri Tournaillon, organiſte de la cathédrale d'Orléans.
M. Aloys Klein, organiſte de la cathédrale de Rouen.
M. Fleury, organiſte de Bon-Secours, à Rouen.
M. J. Marie, organiſte de Saint-Sauveur, à Caen.
MM. A. Carlez et A. Decq, organiſtes à Saint-Jacques de Liſieux.
M. P. Beretta, titulaire de l'orgue de Saint-Pierre de Liſieux.

Endommagé par la foudre en 1887, l'orgue a été reſtauré l'année suivante, aux frais de la famille Ducheſne-Fournet, par la maiſon Cavaillé-Coll.



LA CATHÉDRALE ET SON ANCIEN AUTEL (Dessin de Jouvenot).

En mai 1898, le conseil de fabrique de Saint-Pierre ayant décidé de consulter M. A. Guilmant, professeur au Conservatoire et organiste de la Trinité à Paris, sur l'opportunité de certains perfectionnements susceptibles d'augmenter la puissance et les ressources du grand orgue, le maître proposa diverses modifications : l'addition de nouveaux jeux, le renforcement des anciens jeux, les deux claviers, positif et récit, seraient munis de machines pneumatiques, afin de porter le nombre des pédales de combinaison à 17. L'instrument aurait ainsi quarante-neuf jeux complets, dont :

1 jeu de 32 pédales.	1 jeu de 2 2/3 pédales.
8 jeux de 16 pédales.	2 jeux de 2 pédales.
23 jeux de 8 pédales.	1 jeu de 1 1/3 pédales.
10 jeux de 4 pédales.	3 jeux de mutation.

Le montant de ces travaux se serait élevé à 18.000 francs.

Madame Herbet, en 1907, a voulu continuer les traditions de générosité de son père ; grâce à ses bienveillantes largesses, l'orgue de Saint-Pierre restera longtemps entre les mains d'un musicien de valeur. Une inscription latine gravée sur une plaque de marbre blanc, fixée sur l'un des pieds-droits du porche, évoque, en termes délicats, l'initiative charitable de l'insigne bienfaitrice de Lisieux.

L'ancien orgue, démoli en 1793, était remarquable par sa force et par la beauté de ses jeux, dont quelques-uns « imitaient, à s'y méprendre, la voix humaine ». Le dernier organiste, M. Darrey, commença ses fonctions en 1774 sous l'épiscopat de Mgr de Condorcet.

L'ORGUE DU CHŒUR

Dès 1562, il y avait un orgue de chœur, car après les dévastations et les troubles survenus dans leur église, Messieurs du chapitre chargèrent Jehan Gaillard, serrurier, de fournir « troys crampons de fer pour tenir deux pierres du bordage du pipitre soubs les petites orgues rompus par les Huguenots ».

L'orgue d'accompagnement qui se voit actuellement dans le chœur a été inauguré, le 17 novembre 1901, par M. A. Garcin, organiste du grand orgue, avec le gracieux concours de M. Christin, ténor solo de l'église de la

A partir de la 9e ligne, au lieu de pédales lire pieds.

Trinité, de la Société orphéonique et de la maitrise de Saint-Pierre sous la direction de M. Trembloy. Si la boiserie n'offre aucun intérêt, l'instrument lui-même rallie tous les suffrages. En France, comme orgue d'accompagnement, seul celui de Saint-Sulpice, à Paris, le dépasse en puissance. Le titulaire, M. Joseph Mauger, en explique ainsi la composition et les ressources musicales : « L'orgue du chœur, don de Mme Osmont, a été construit par la maison Cavaillé-Coll. Il renferme 25 jeux. Il possède de jolis jeux de fonds et des mixtures bien timbrées. Parmi les jeux d'anches, le basson de 16 est remarquable. Les anches et les mixtures sont enfermées dans la boite expressive. Ses claviers sont très perfectionnés; une machine pneumatique actionne le clavier du grand orgue.

« Il joint à ses nombreuses ressources des qualités de douceur et d'éclat qui permettent à l'exécutant de produire des effets très variés et d'interpréter, aussi bien que sur un instrument plus important, n'importe quelle musique des maitres : Bach, César Franck, Widor, Vierne, etc... »

Le grand orgue et l'orgue du chœur ajoutent une gloire de plus à la renommée de la cathédrale.

L'orgue est par excellence l'instrument sacré du culte et de la liturgie. Il est non seulement une parure architecturale, mais il est avant tout la voix géante, évocatrice du passé, lorsqu'il chante les douces et pénétrantes mélopées grégoriennes, perpétuelle et vivante prière de nos aïeux.

Si la majesté des voûtes d'une belle cathédrale nous invite au recueillement, l'orgue, par les harmonies puissantes qui jaillissent de ses tuyaux et qui se répandent dans les nefs, exalte lui aussi la grandeur infinie du Créateur.

LES CLOCHES

L'ANCIENNE SONNERIE

Jusqu'à la Révolution, la tour Nord abrita deux majestueux bourdons. Le plus puissant, Saint-Pierre, pesait douze mille livres, et son diamètre dépassait 2 mètres[1]. Le second bourdon, Saint-Ursin, pesait neuf mille

1. Pour se renseigner sur l'ancienne sonnerie consulter : *Le Devis et Estimation* fourni par Pierre Fontaine, architecte juré-expert au bailliage de Pontoise en 1784 après la mort de Mgr de Condorcet, in-fol. (Lisieux, Bibliothèque municipale.)

livres. La sonorité de ces cloches avait un tel moelleux, une telle ampleur, que Lifieux s'appelait couramment à la fin du moyen âge la ville sonnante.

Le clocher Sud renfermait huit cloches en accord avec les bourdons.

La plus lourde, Sainte-Cécile, s'appelait vulgairement l'Echauguette (mot qui signifie guet de troupe et par extenfion éveil, surveillance). En cas d'incendie ou de grave danger, le guetteur de nuit devait la mettre en branle pour donner l'alarme. Offerte en 1285 par Guy Guyardon, refondue le 4 juin 1490, elle pefait 3.836 livres. Sur ses parois d'airain se détachait en caractères gothiques une infcription dont l'empreinte a été recueillie par M. l'abbé Loir :

† ANNO...DNI. M^mo . DUCET^mo . QUITO . GUIDO . GUIARDON . DAT .
CUJUS . SONUS . ARCE . REDUNDAT .
EJUS . SPIRAMEN .
PACE . QUIESCAT .
AMEN .
AUCTA . FUI . DE . BONIS . PIE . RECORDACOIS . GUILLI . LEX .
QUOND . PSULIS . DIGNISSIMI . ANNO . DNI . MO . QUADRINGEN^mo :
NONAGESIMO iii^to . JUNII

« L'an du Seigneur 1285, Guy Guyardon donna cette cloche dont le son retentit avec éclat du haut du clocher. Que son âme repofe en paix. Le 4 juin, de l'an de grâce 1490, j'ai été augmentée grâce aux libéralités de Guillaume, de pieufe mémoire, autrefois évêque de Lifieux. »

La deuxième cloche s'appelait Notre-Dame. D'un poids de 1.250 kilos, elle était fêlée, en 1784 à la mort de Mgr de Condorcet. Déjà, en 1562, le chapitre de la cathédrale avait payé 36 sols « à Thoynet Mallays, maréchal pour avoir reforché les bateaulx de la cloche Notre-Dame et Saint-Jehan rompus par les Huguenots [1] ».

La troifième cloche se nommait Saint-Patrice; la quatrième Saint-Paul : elle sonnait chaque soir pour indiquer le moment d'éteindre feu et lumière. Cette série de cloches occupait la partie baffe du beffroi. Dans l'étage supérieur se trouvaient les quatre autres.

La cinquième avait nom Marie. La sixième, Saint-Cande fut offerte, bénite et nommée en 1565 par Jehan Le Hennuyer, évêque et comte de Lifieux [2].

1. Comptes du fabriquier de 1562.
2. Comptes du fabriquier de 1564.

Elle sortait des ateliers de Jean Aubert, fondeur de Lisieux, très apprécié pour la sonorité parfaite, la justesse et la richesse de vibrations de ses cloches. En 1680, l'illustre praticien avait fourni une octave d'une grande puissance pour la tour Saint-Romain à Rouen.

La septième s'appelait Saint-Bertivin ; la huitième, Saint-Sébastien. L'acuité et la clarté de son timbre l'avait fait surnommer la cloche d'argent. Déplacée en 1565, elle avait été refondue deux fois en 1685[1].

LA SONNERIE ACTUELLE

Depuis le 5 juin 1855, le clocher Nord abrite cinq cloches, dont trois seulement ont été fondues par la maison Bollée du Mans.

La grosse cloche, MARIE-IMMACULÉE, pèse 2.445 kilos et offre 1 m. 62 de diamètre. Offerte par Madame Delaunay, elle eut pour parrain M. Jean-Lambert Fournet, industriel à Lisieux, et pour marraine Madame Adrien Gillottin. La décoration de cette cloche est vraiment artistique.

De légers rinceaux entourent sa partie inférieure, sur une face on voit l'effigie de la Vierge Immaculée, sur l'autre un Christ en croix et les écussons de Mgr Robin et de la cathédrale Saint-Pierre.

Une banderole porte pour légende : « AMOR MEUS, JESUS CHRISTUS ».

Sur la seconde cloche, SAINT-PIERRE, est gravée l'inscription suivante :

« L'an 1827, j'ai été bénite et nommée Saint-Pierre par M. l'abbé Eustache le Jeune de Créqui, grand vicaire et chanoine honoraire de Bayeux, et par Madame Napoline-Julienne-Joséphine de Caffarelli Bejouen, assistés de M. Jacques Blondel, curé de Saint-Pierre de Lisieux.

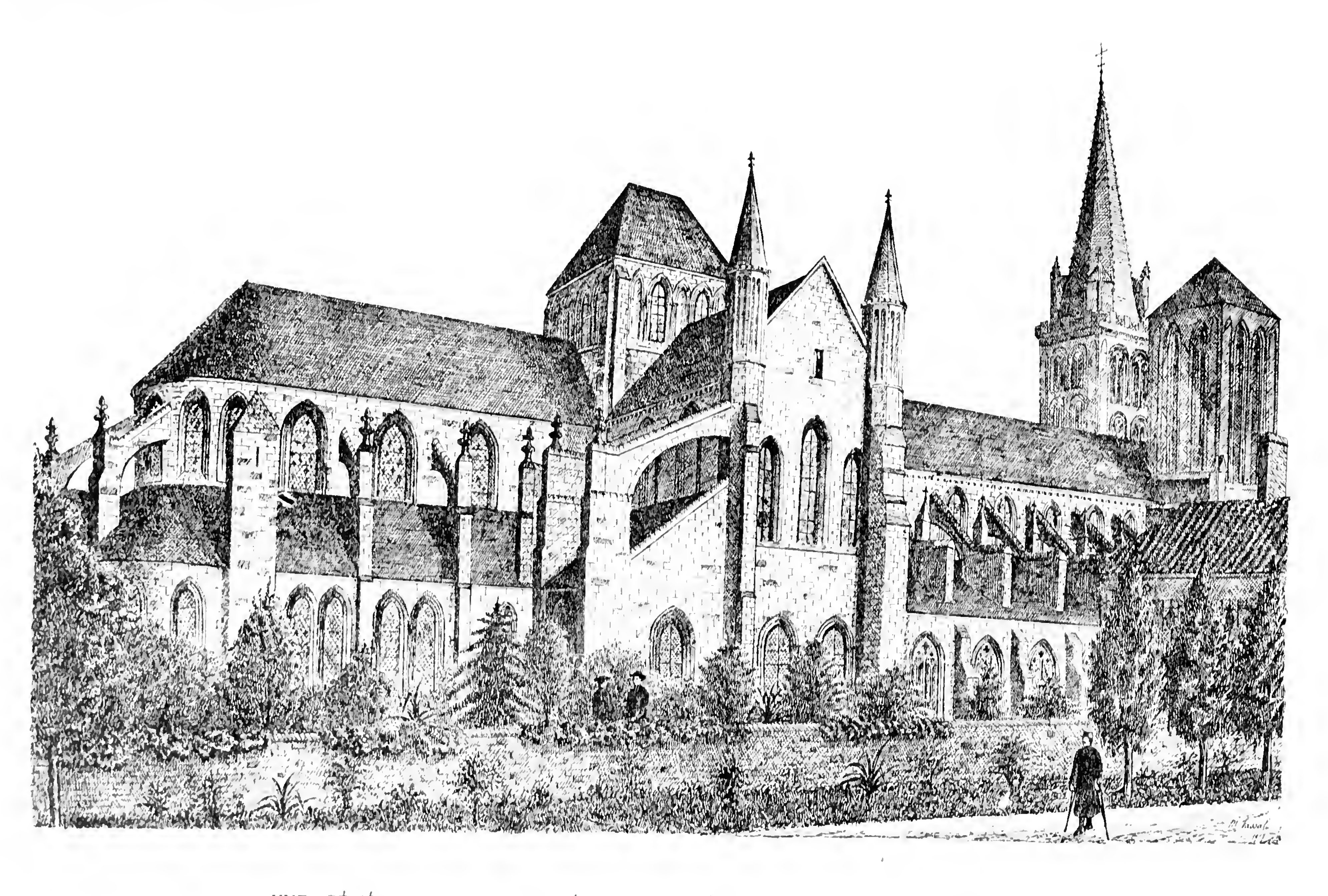
« J.-Baptiste Burel, fondeur à Bernay. »

Le poids de cette cloche est de 1.431 kilos.

La troisième cloche, d'un poids de 1.150 kilos, d'un diamètre de 1 m. 28, porte pour légende : « VOX DOMINI IN VIRTUTE ». M. Fauque, maire de Lisieux, et Madame Médéric Lefrançois, née Boursin, l'ont nommée SAINT-URSIN.

Cette cloche remplace une cloche fondue en 1818.

1. Dr Billon, *Campanalogie*, Caen, Le Blanc-Hardel, in-8°, pp. 77-81. — Journal *Le Normand*, 2 juin 1855. — *Le Progrès Lexovien*, 24 mai 1896.



VUE GÉNÉRALE DE LA CATHÉDRALE, COTÉ NORD (Dessin de M. Vassal).

La quatrième cloche pèſe 750 kilos et s'appelle Saint-Paul.

Refondue en septembre 1860, elle eut pour parrain M. Jules Delarue, docteur en droit, et pour marraine Delphine-Adèle Samſon, épouse de Jean-Alfred Fleuriot, docteur en médecine de la Faculté de Paris. Au bas de la cloche se lit cette jolie deviſe :

VOX EGO SUM VITÆ ET MORTIS, VOX SEMPER LAUDIS ET SALUTIS

« Je suis la voix de la vie et de la mort, la voix de la louange perpétuelle et du salut. »

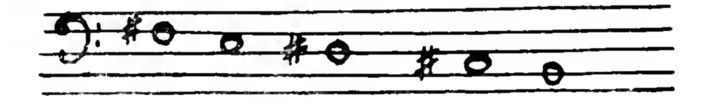
La cinquième cloche ne pèse que 650 kilos, son diamètre eſt de 1 m. 04 et son nom Saint-Germain, parce qu'elle annonce l'angélus matinal. Sur ses parois d'airain, le fondeur a gravé en relief un beau crucifix avec ces mots :

DE MANE VIGILO AD TE

Elle porte l'inſcription suivante :

« J'ai été nommée SAINT-GERMAIN (en souvenir de l'égliſe de ce nom détruite en 1798) par Léonor Perrier, chevalier de la Légion d'honneur, et par Céline Fournet, épouſe de Auguſte Ducheſne. »

Les cloches forment une quinte juſte qui donne les notes :



La sonnerie reſte le plus beau souvenir que M. l'abbé Cagniard ait laiſſé à la cathédrale. « Les évêques, ses prédéceſſeurs », n'étaient pas plus magnifiques dans leur généroſité. Balancées avec une lente régularité, les cinq cloches de Saint-Pierre produiſent des mélodies rythmiques vraiment expreſſives. Au matin d'une grande ſête, comme leur tumulte eſt joyeux!

Lorſqu'en octobre 1909, Mgr Touchet daigna accepter de glorifier Jeanne d'Arc dans la cathédrale Saint-Pierre, le 23, à la nuit tombante, il ne put cacher sa prenante satiſfaction d'entendre à nouveau la voix muſicale de ces cloches, dont la sonorité douce et pleine l'avait charmé dans sa jeuneſſe. Le lendemain, le puiſſant orateur, dans une envolée superbe, lançait à toutes les cloches de France l'invite de sonner éperduement le triomphe de la Vierge martyre.

Là où le Juge dormait son dernier sommeil, quel contentement pour

l'évêque d'Orléans d'ouïr les cloches normandes développer leurs brillants accords en l'honneur de la Victime. Il eſt aiſé de comprendre pourquoi, en cette minute, l'éloquent prélat se fit ouvrir toutes grandes les fenêtres de la modeſte salle où il était aſſis. Ce soir-là, les cloches de Saint-Pierre devaient enchanter son âme...

Le carillon funèbre eſt plus impreſſionnant encore. Quand revient le mois de novembre et que, dans l'apaiſement du soir de la Touſſaint, les cinq cloches jettent des notes endeuillées au large du ciel, leurs appels mélancoliques, leur solennelle et pénétrante poéſie font treſſaillir d'un singulier friſſon les plus oublieux comme les plus croyants.

Thème de la sonnerie funèbre des premières classes :



Indépendamment des cloches, il faut encore mentionner les trois timbres de l'horloge. Le plus gros, qui sonne les heures, pèſe 600 kilogrammes. Sa forme eſt hémiſphérique. Sur son bord, se liſent les mots suivants :

Sumptibus fabricæ anno 1775

I. Cavillier, fondeur.

TRÉSOR

Le tréſor, diſperſé à l'aventure dans la haute sacriſtie, renferme quelques objets de valeur. Nous nous bornerons à signaler un vitrail du XIIe ou XIIIe siècle repréſentant un Chriſt en majeſté ; un portrait de Léonor Ier de Matignon, avec son cadre Louis XIV ; le bréviaire de Mgr de Condorcet ; deux curieuſes statues en bois doré du XVIIe siècle, sainte Urſule et Notre-Dame-de-Lieſſe.

L'ancien tréſor a complètement diſparu. Il était fort riche, surtout au XVIe siècle. Pour s'en convaincre, il suffit de parcourir pluſieurs intéreſſants documents de l'époque : une lettre de Louis XII du 20 septembre 1513, une bulle de Léon X, datée de Rouen le 28 mai 1517, un monitoire de l'Official de Liſieux du 13 mars 1518 ; enfin « l'Extraict des articles

donnés contre ceux qui pillèrent l'égliſe Saint-Pierre de Liſieux l'an 1562 ». La plus belle pièce du tréſor était la châsse de saint Urſin, peſant 500 marcs d'argent, enrichie de pierres précieuſes, et des statues en argent des douze apôtres.

Dans sa livraiſon du 15 juillet 1910, *Baiocana* a publié un inventaire du tréſor de Saint-Pierre, au xviie siècle, provenant de la bibliothèque de M. l'abbé Loir.

L'état du recenſement des effets mobiliers de la cathédrale, dreſſé par ordre du directoire du département du Calvados en décembre 1790, permet de conſtater qu'à la veille de la Révolution le tréſor de la cathédrale était bien diminué. A cauſe du malheur des temps, les chanoines du xviiie siècle avaient aliéné diverſes pièces d'orfèvrerie à « un prix raiſonnable [1] ».

Le reliquaire de saint Urſin lui-même ne poſſédait plus ses parures anciennes. Après avoir énuméré la plus grande partie de l'argenterie, les commiſſaires du diſtrict s'expriment ainſi : « Plus un grand reliquaire de saint Urſin, dont peſée a été faite par le sieur Courdemanche, et qui s'eſt trouvé d'un poids net de 22 marcs, déduction faite par eſtimation d'un marc pour les Reliques qu'il contient, d'une plaque de cuivre servant à soutenir les dites Reliques et quelques petits médaillons de verre attachés au dit Reliquaire, plus un médaillon d'or orné de pluſieurs pierres fines et d'un camée égallement attaché au dit Reliquaire, et dont le dit sieur Courdemanche a évallué l'or au poids d'environ une once. »

Le jeudi 5 juillet 1731, Mgr de Brancas dépoſa dans une châſſe soutenue par un ange une partie des reliques de saint Urſin. « Le surplus des Saintes Reliques, demeuré dans l'ancienne châſſe de bois doré, a eſté placé dans la chapelle Saint-Urſin, au coſté de l'Evangile [2]. »

LES TOMBEAUX

Divers fragments retrouvés ça et là, pendant les reſtaurations du chœur de Saint-Pierre, peuvent donner une idée des tombeaux dont les plus riches se dreſſaient de chaque côté du maître-autel.

1. *Délibération du Chapitre*, 15 mai 1720.
2. *Délibération du Chapitre*, 5 juillet 1731.

TOMBEAU DU CARDINAL D'ESTOUTEVILLE (1382-1414)

Le 4 aout 1874, en soulevant les larges dalles du déambulatoire, entre les deux dernières piles du chœur, près le sanctuaire, du côté de l'Evangile, des maçons aperçurent un caveau. Cinq marches aſſez rapides en permettaient l'accès. M. Auguſtin Delaporte y pénétra. Quelle ne fut pas sa surpriſe d'y trouver des débris de cercueil, un squelette, et plus de deux cents morceaux de marbre de diverſes nuances. C'était la tombe du cardinal d'Eſtouteville car, sur fond bleu, en lettres gothiques, se détachait ce mot : ESTOUTEVILLE.

Une autre inſcription deux fois tracée à la pierre noire était ainſi libellée : « Tombeau de M. d'Eſtouteville, ouvert en l'an 1689. »

Trois deſcriptions[1] nous permettent de nous faire une idée aſſez exacte du mauſolée. C'était un sarcophage en marbre de Carrare sur lequel la statue du prélat, en habits pontificaux, était couchée. Sur l'une des faces, figurait l'écuſſon du cardinal, tenu par un ange. Ce précieux fragment retrouvé vers 1860, dans une maiſon de la ville, fut deſſiné à cette époque par M. Bouet, inſpecteur des monuments du Calvados. Mgr d'Eſtouteville mourut au château de Courtonne le 21 décembre 1414. Noël Deshays raconte qu'au pied de son mauſolee, en marbre blanc, il y avait « un autel sur lequel les deux demi-douze livres qu'il avait fondés étaient obligés de dire tous les jours la meſſe pour le repos de son âme ».

Endommagé en 1562 par les calviniſtes, rapetiſſé en 1689, le tombeau du prélat, en août 1723, « fut tranſféré près l'autel de Sainte-Cécile, dans la muraille du côté de l'évêché laquelle, pour cet effet, sera peu creuſée à moins de frais poſſible ». Le fabriquier ne dépenſa que 15 livres 9 sous pour la confection d'un piédeſtal. Le 26 juin 1724, son regiſtre accuſe un léger supplément : « Payé à Jacques Fougé 22 sous, pour avoir peint le mauſolée de Mgr d'Eſtouteville, qui a été tranſporté du chœur devant Sainte-Cécile. » Des érudits se sont demandé si la statue en marbre qui achève

1. Jean Schopper, dans *Bulletin Archéologique*, t. XVII, 1860, pp. 367-369. — *Bulletin des Antiquaires de Normandie*, t. III, p. 413. — *Noel Deshays*, p. 155. *Almanach de Liſieux*, 1874, p. 154 à 162, art. de M. l'abbé Loir. — *Mémorial*, édition *Société Hiſtorique*, p. 14.

de se détériorer dans le croisillon Nord ne serait pas la statue funéraire du cardinal d'Estouteville. Elle ne peut être que la sienne ou celle de Pierre Cauchon.

TOMBEAU DE FOULQUES D'ASTIN (1250-1267)

Du même côté que le tombeau du cardinal d'Estouteville, mais un peu plus près de la courbure de l'abside, s'élevait la sépulture de Foulques d'Astin. C'était un tombeau en bronze. Jean Schopper, dans ses documents relatifs à l'art du moyen âge, lui consacre ces lignes : « Fulco, évesque, tombeau en l'église de Lisieux, cuivre dont le champ est tout fleurdelysé et comparty en losanges. Et ce peut être celui qui a fait bastir la chapelle du Palais, parce que les vitres en sont fleurdelysées et chastellies, qui est le siècle de saint Louis et de sa mère [1]. »

En 1689, le tombeau de ce prélat, fut rapproché du fond de l'abside et embelli.

TOMBEAU DE GUY D'HARCOURT (1303-1336)

Le tombeau de Guy d'Harcourt était placé auprès du maître-autel, du côté de l'Epître; point de gisant, une table de marbre noir. Un fragment de ce mausolée, retrouvé vers 1865, montre que la pierre tombale était décorée d'arcatures reposant sur de fines colonnettes. Noël Deshays, le consciencieux historien des évêques de Lisieux, nous apprend que Mgr d'Harcourt avait édifié son tombeau de son vivant, sur le modèle de celui de son père et de sa mère placé dans l'église Notre-Dame-du-Parc près du château d'Harcourt [2].

TOMBEAU DE GUY DU MERLE (1267-1285)

En février 1865, à l'entrée du chœur, près du lutrin, en creusant les galeries du calorifère, les ouvriers terrassiers mirent à découvert un caveau sépulcral renfermant le corps assez bien conservé d'un évêque. A côté des ossements et des restes d'ornements pontificaux, était posée une très belle

1. *Bulletin Archéologique, loc. cit.*
2. N. Deshays, p. 122.

crosse de cuivre, décorée de pommes de pin et d'une volute terminée par une tete de dauphin. La main droite laissait voir encore l'anneau pastoral garni d'une émeraude finement ciselée. Cette sépulture devait être celle de Guy du Merle. En effet, nous savons qu'il fut enterré dans le chœur de la cathédrale, sous le banc des choristes. Ancien grand chantre de la cathédrale de Rouen, peut-etre avait-il exprimé le désir de reposer sous le lutrin, en souvenir de son ancienne obédience? La crosse de Guy du Merle a été laissée en terre. Toutefois, plusieurs amateurs en ont pris des dessins. L'une de ces esquisses illustre les premières pages de notre ouvrage.

Les travaux d'installation du calorifère firent également découvrir, au milieu du chœur, une autre crosse plus petite et moins ouvragée que celle de Guy du Merle. Un fac-similé de cette crosse se trouve actuellement dans le trésor de l'ancienne fabrique Saint-Pierre. L'original en bronze a malheureusement disparu (fig. 51).

TOMBEAU D'ÉTIENNE BLOSSET DE CARROUGES (1482-1505) et du CARDINAL LE VENEUR son neveu (1505-1539)

Les sépultures de ces deux prélats retrouvées, en février 1865, dans la troisième travée du chœur du côté de l'Epitre, consistaient en deux caveaux superposés. Dans le caveau supérieur, les hommes de peine aperçurent et relevèrent une plaque de cuivre avec deux inscriptions, dont l'épitaphe du cardinal Leveneur ainsi conçue :

Cy gist et repose le corps de feu reverendissime père en Dieu Jehan Le Veneur par
la grace et permission divine en son vivant Cardinal du Saint-Siège apostolique
titre de Saint-Barthélemi-en-l'Isle, grand omosnier de France, évèque et conte
de Lisieux abbe comendataire des abbayes de Notre-Dame du Bec-Hellouin, diocèse de Rouen
Notre-Dame-de-Lire, diocèse d(Evreux), Saint-Pierre-de-Préaulx et Notre-Dame de Grestain
diocèse de Lisieux), Notre-Dame-de-Lonlay, diocèse du Mans, du Mont Saint-Michel, dioc
èse d'Avrenches, (Saint Sierge d'Angiers et de Saint-Fuscien, diocèse d'Amiens, prieur com
mendataire (de Saint-Victor-les-Mans, de Saint-Nicolas-de-Maupas, dépendant de ladite a
bbaye de I , prieur d'Anvremeu dudit diocèse de Rouen dependant de ladite abbaye du Be
aussi chancelier et lieutenant du Roy en Normendie et conservateur des privilèges
de l'Université de Caen, lequel déceda le septiesme jour d'aoust l'an de grace
mil.V° XLVIII et a regné évesque le temps de XXXVIII ans immediatement après
feu de bonne mémoire Estienne Blosset(t) son oncle, duquel le corps est inhu-
mé joignant ce present sepulchre. Leurs ames soient en l'eternel repos et
gloire de Paradis. Amen.

Au revers de l'inſcription funéraire précédente, se détache une autre inſcription en lettres gothiques, dont le fac-similé eſt reproduit à la page suivante (fig. 52).

Ces inſcriptions sont actuellement la propriété du muſée de la ville de Liſieux[1].

PIERRE TOMBALE DE Mgr DE MATIGNON (1677-1714)

En avant du maître-autel se trouve une pierre de marbre blanc avec cette longue épitaphe :

D. O. M.
HIC
QUIESCIT
BEATAM EXPECTANS RESURRECTIONEM
LEONORIUS DE MATIGNON
LEXOVIENSIS EPISCOPUS NOMINE SECUNDUS
ANTIQUAM AVORUM GLORIAM
PROPRIA VIRTUTE ILLUSTRAVIT
PRÆCESSORUM LAUDEM
FIDE, PIETATE, CHARITATE, VIGILANTIA
UNUS OMNIUM COMPLEXUS EST.
GREGI PASTOR BONUS
NOVITATUM OSOR,
DOCTOR ECCLESIÆ ET DISCIPULUS.
CLERO MAGNUM EXEMPLUM
PAUPERUM AMORE, DIVITIARUM USU.
QUÆRIS PRÆSULIS EXIMII MONUMENTUM.
URBS TOTA MONUMENTUM EST,
ERECTIS PASSIM ET DOTATIS
SEMINARIIS, NOSOCOMIIS PTOCHOTROPHIIS.
PAUPERES HÆREDES RELIQUIT,
NE QUOS VIVENS ALUERAT MORIENS DESERERET
QUANTUM DILEXERIT DECOREM DOMUS DEI,
HOC TEMPLUM, HÆC ARA, TESTANTUR.
OBIIT
ANNO M DCCXIIII DIE XIV JULII
ÆTATIS ANNO LXXIIII EPISCOPATUS XXXVII.
VIRTUTES IMITARE.
REQUIESCAT IN PACE.

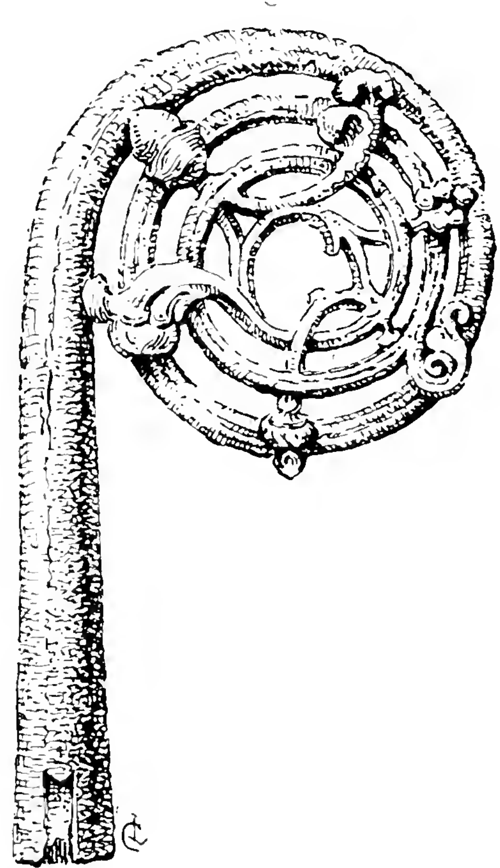


Fig. 51. — Croſſe épiſcopale (Tréſor de la cathédrale).

La traduction de cette inſcription tumulaire se peut rendre ainſi : Ici repoſe, dans l'attente de la réſurrection glorieuſe, Léonor de Matignon, évêque de Liſieux, deuxième de ce nom, qui, par ses vertus donna un nouvel éclat à l'antique renommée de ses aïeux. En lui seul, toutes les qualités de

1. F. de Mély et A. de Montaiglon, *Hiſtoire et deſcription du muſée de Liſieux*, dans *Inventaire général des Richeſſes d'art de la France, province, monuments civils*, t. VI, 1892, p. 255. — Journal *Le Normand*, février 1865.

ses prédéceſſeurs se trouvent réunies : foi, piété charité, vigilance. Paſteur attaché à son troupeau, ennemi de la nouveauté doctrinale, docteur et fils soumis de l'Egliſe, il donna à ses clercs un bel exemple de détachement des richeſſes et de charité envers les pauvres. Vous cherchez le monument élevé en l'honneur de cet illuſtre prélat : la ville entière eſt ce monument. Des séminaires, des hoſpices pour les déshérités ont été érigés en divers endroits et dotés grâce à ses libéralités. Pour ne point abandonner après sa mort ceux qu'il avait secourus pendant sa vie, il inſtitua les pauvres pour ses légataires.

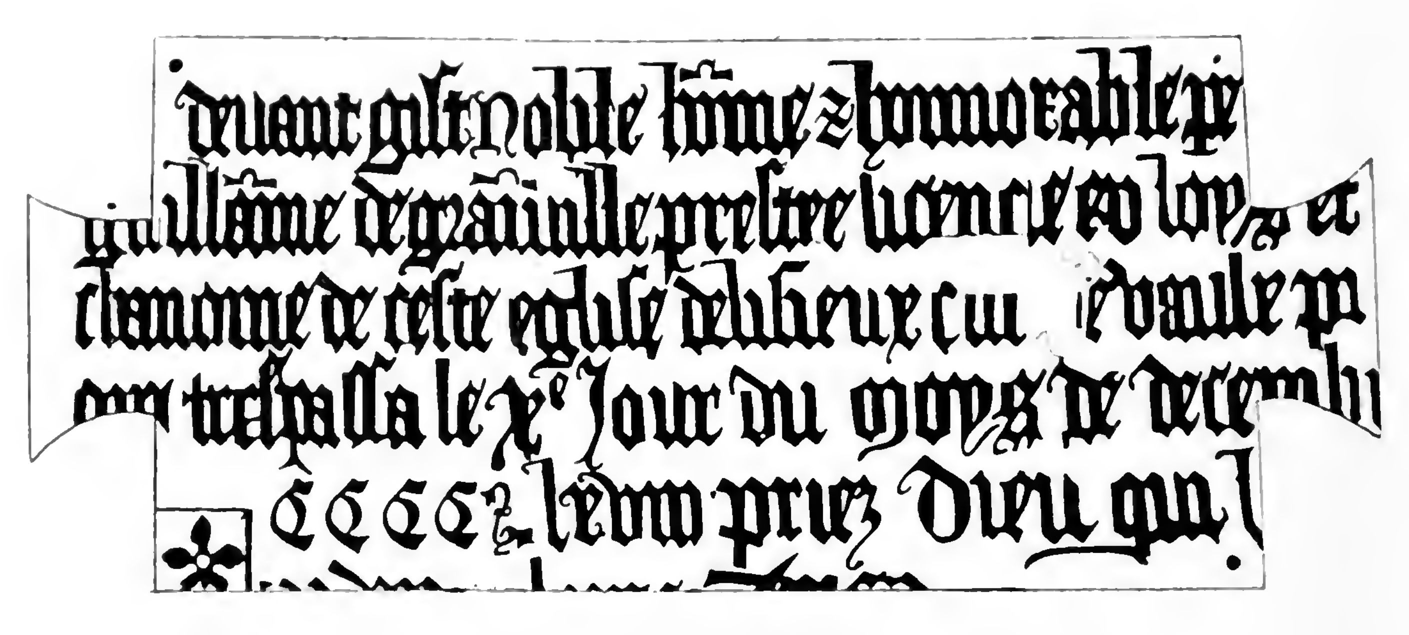


Fig. 52. — Inſcription tumulaire de Guillaume de Grainville, chanoine de la cathédrale, † 10 décembre 1468.

Cette égliſe et cet autel atteſtent combien il aimait à embellir la maiſon de Dieu.

Il mourut l'an 1714, le 14 juillet, à l'âge de 74 ans, dans la 37e année de son épiſcopat.

« Imitez ses vertus.

Qu'il repoſe en paix.

En 1793, quand les révolutionnaires retirèrent des caveaux du chœur les cercueils de plomb pour en faire des balles, ou y chercher du salpêtre, ils laiſſèrent Léonor II de Matignon dormir en paix son dernier sommeil. Le souvenir de ses bienfaits triompha de leur haine deſtructrice.

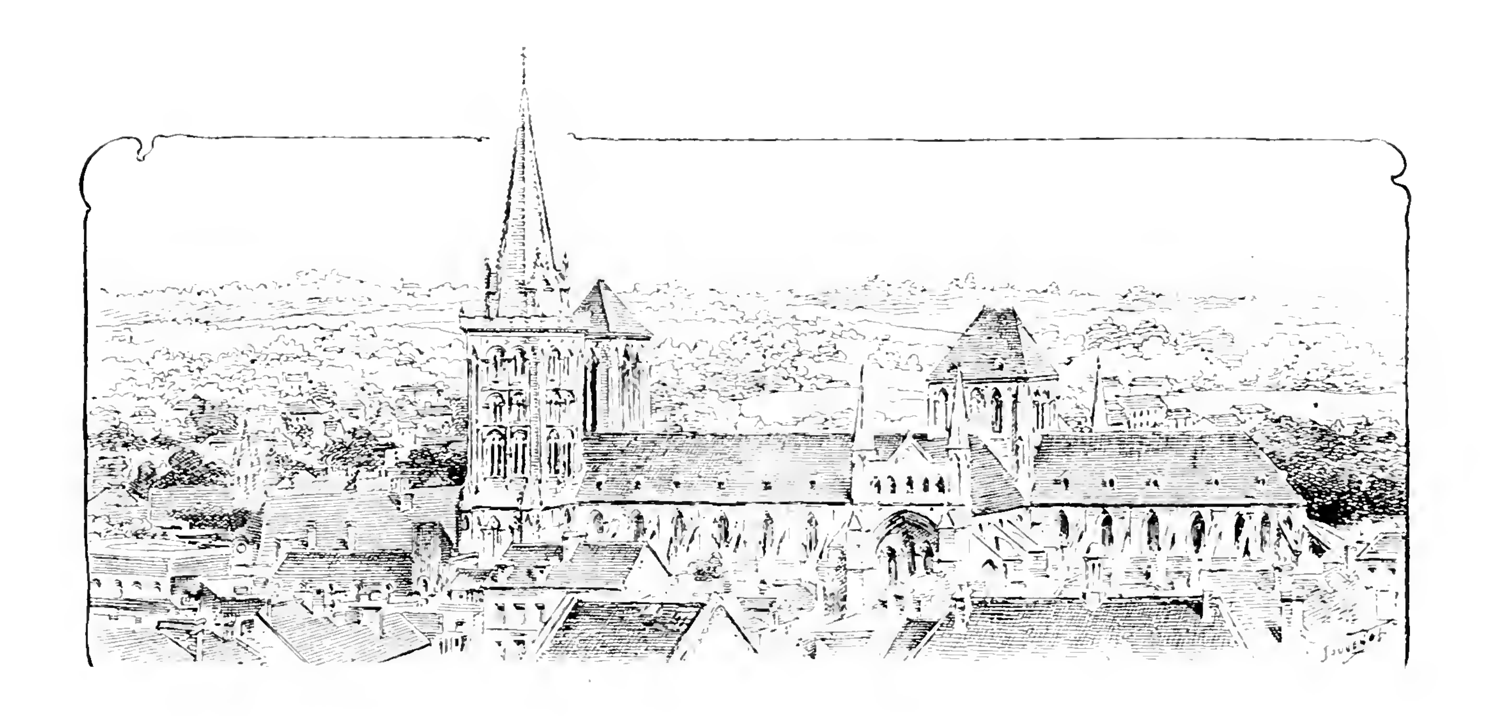
Dans la vie si laborieufe du prélat un seul épifode fait tache : le zèle funefte qu'il mit à modernifer la cathédrale Saint-Pierre. Ombre légère en comparaifon de ses initiatives charitables.

Il eft de ceux auxquels il sera beaucoup pardonné parce qu'ils ont beaucoup aimé.

Son dernier gefte fut un gefte généreux ; par teftament, Léonor II de Matignon légua 50.000 livres aux pauvres et donna 20.000 livres pour édifier le maître-autel de la cathédrale.

Cet autel en marbre était accompagné de deux anges adorateurs et surmonté d'une gloire resplendiffante dont les derniers rayons achèvent de se ternir dans un recoin de la sacriftie. Si les chanoines du XVIII[e] siècle pouvaient revenir dans leur cathédrale, qu'elle ne serait pas leur surprise, eux qui, le 6 avril 1726, chargeaient le fabriquier « d'acheter de la toile pour couvrir la gloire toutes les fois qu'on baliera l'église ».





CHAPITRE VI

HISTOIRE ANECDOTIQUE DE LA CATHÉDRALE

SAINT-PIERRE DE LISIEUX n'eſt pas seulement un joyau d'architecture et une œuvre d'art : elle eſt davantage ; elle eſt autre choſe encore. La cathédrale a été et reſtera le cœur de la cité.

Jaillie de l'élan populaire, si ancienne que l'archéologue dénombre difficilement ses années, elle fut intimement mêlée à la vie du pays d'Auge dont elle évoque bien les aspects. Elle a reçu l'empreinte diverſe des croyants qui paſſèrent sous ses portails, pourſuivant à leur manière, selon leurs idées et leur goût, son laborieux relèvement ou sa décoration judicieuſe. Si chaque époque y vient chercher refuge, eſpoir et conſolation, elle y pénètre également avec des préoccupations nouvelles, lui confie des beſoins ou des inquiétudes intellectuelles, que les âges précédents n'ont pas soupçonnés.

Pour l'érudit qui se plaît à regarder bien loin dans le paſſé et bien avant dans l'âme des générations diſparues, tout un peuple d'ombres se

lève et se ranime sous les voutes sonores de cette grande église. C'eſt une hiſtoire singulièrement émouvante que la sienne.

A cauſe du progrès de l'archéologie et de l'hiſtoire, l'idée que nous avons d'elle se préciſe, s'achève sans ceſſe, et c'eſt le plus beau réſultat de ce long effort des siècles que de nous permettre, sinon de la reſpecter davantage, du moins de la connaitre d'une manière plus concrète et plus fidèle.

Rien donc ne sera plus attachant que de demander à ce témoin de nous livrer un peu de la vie qu'il exprime.



Fig. 53. — La colline Saint-Urſin en 1724

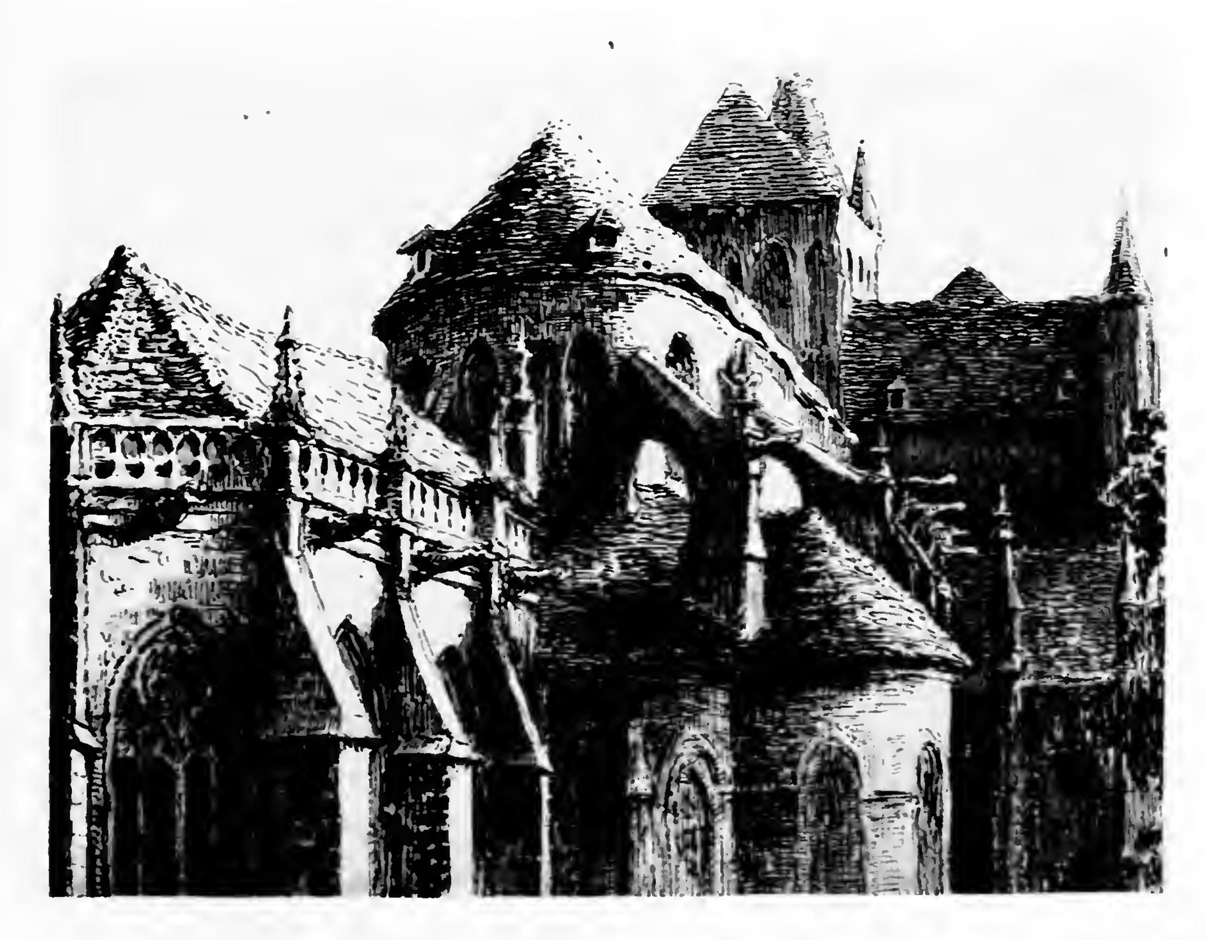
L'entrée solennelle de l'évêque était autrefois, dans l'exiſtence de Saint-Pierre, un événement fort conſidérable.

Le prélat, avant de traverſer sa ville épiſcopale, devait s'arrêter sous les hautes futaies de la colline Saint-Urſin, sur la route d'Évreux, à une faible diſtance de la porte de Paris. Par un jour lumineux de mai, quand le soleil déclinait sur les pommiers couverts de fleurs, l'auguſte voyageur ne pouvait manquer d'être agréablement impreſſionné. Le châtelain de Saint-Denis de Mailloc, dont le rôle eſt d'aſſiſter l'évêque à sa descente de haquenée, saiſit la bride, tient l'étrier et auſſitôt enfourche la monture qui, déſormais, lui appartient de plein droit.

Une tranſaction paſſée le 4 janvier 1476 reconnait le privilège du tenancier du fief de Saint-Denis, mais l'oblige à faire l'office de maitre



LA FAÇADE OCCIDENTALE DE LA CATHÉDRALE SAINT-PIERRE



L'ABSIDE DE LA CATHÉDRALE (Dessins du docteur de Sapincourt).



L'ENTRÉE DE L'ÉVÊQUE DANS SA CATHÉDRALE



Gouaches de Léon Leclerc

LE FEU DE JOIE DE LA FÊTE SAINT-PIERRE

d'hôtel au dîner d'apparat donné par le nouvel évêque, lors de sa prise de possession [1].

Au XVII[e] siècle, les routes devenant spacieuses, les évêques de Lisieux préfèrent arriver en carrosse. En fin Normand, le châtelain de Saint-Denis de Mailloc se demande s'il ne pourrait pas revendiquer non plus seulement les chevaux, mais la voiture elle-même. Il y eut à ce sujet d'ardentes discussions et d'interminables procès. Après 1613, l'évêque passe la soirée et la nuit au couvent des Capucins ; c'est là qu'il reçoit les dignitaires du chapitre et arrête avec eux les moindres détails de la cérémonie d'installation. Avant de regagner la ville, ces messieurs du chapitre réclament les trois chapes de drap d'or, la chasuble et les deux dalmatiques que le prélat est tenu d'offrir à sa cathédrale comme don de joyeux avènement.



Fig. 54. — Léonor II de Matignon.

Ce fut le 29 juillet 1677 que Léonor II de Matignon prit officiellement possession de son évêché. En principe, il devait s'acheminer nu-pieds vers la cathédrale, en marchant sur des planches recouvertes d'étoffes. Pareille cérémonie n'avait rien de réjouissant, aussi l'évêque s'en fit dispenser par le chapitre, et le 27 juillet se rendit directement à son palais. La milice bourgeoise, sous les ordres du capitaine-gouverneur César d'Oraison, avait été au-devant de Mgr de Matignon jusqu'à L'Hôtellerie. Le 29 juillet, vers neuf heures du matin, un nombreux clergé se présenta

1. Archives du Calvados, n° 93, cote 73, n° 98 à 102 ; 74, 5 sentences de 1617, 1618, 1622, 1693, 1697.

dans la grande salle du palais epiſcopal. Une foule innombrable se preſſait aux abords de la cathedrale, luxueuſement entourée de guirlandes de lierre, parée d'écuſſons aux armes du nouvel elu. Des bourgeois en armes, diviſés en quatre compagnies, faiſaient eſcorte. En rochet, l'évêque, assiſté de ses archidiacres, suivit la proceſſion. Arrivé au bas du perron de Saint-Pierre, il s'agenouilla sur un superbe prie-Dieu, couvert d'un tapis de velours violet, pour réciter sa profeſſion de foi.

Après une première proteſtation de bienveillance à l'égard du chapitre, le prélat, revetu de sa chape, mitre en tête, croſſe en main, gravit les degrés du perron de pierre blanche et s'arrête une seconde fois avant de pénétrer dans l'egliſe tendue de tapiſſeries. Le haut doyen, M. Nicolas Taignier-de-la-Breteſche, docteur en théologie de la Faculté de Paris, s'avance vers Mgr de Matignon, déroule avec gravité un parchemin allongé, sur lequel figure une formule de serment, dont voici l'exacte traduction :

« Moi, Léonor de Matignon, évêque et comte de Liſieux, je jure par les Saints Évangiles de Dieu, que je touche corporellement de la main, de reſpecter inviolablement les droits et immunités de l'Égliſe lexovienne, les statuts du diocèſe concernant dignitaires et prébendés, comme auſſi les privilèges et traditions en uſage dans ladite Égliſe. »

La lecture à haute voix du serment précédent une fois achevée, la porte principale de la cathédrale s'ouvre toute grande. Le doyen du chapitre introduit le prélat dans le chœur, lui fait renouveler une fois encore sa proteſtation de bienveillance à l'égard du corps canonial, et, après diverſes prières et cérémonies, l'inſtalle dans la chaire épiſcopale, pendant que la grande voix des orgues exhale sur la foule agenouillée le *Te Deum*, hymne de louange et de reconnaiſſance.

Le maître de chapelle prend ses suprêmes diſpoſitions, inſpecte l'orcheſtre, encourage du geſte et de la voix les soliſtes pour aſſurer une exécution impeccable de la meſſe célébrée par M. Goſſet, chanoine prébendé... Soudain, un silence impreſſionnant s'établit dans la cathédrale, la première bénédiction solennelle de l'évêque descend sur la foule qui s'incline reſpectueuſement... Les cloches de la ville entière se mettent à chanter dans leurs guérites aériennes ; les canons empliſſent l'atmoſphère de

leur grondement confus, pendant que l'orgue module de brillantes phrafes muficales sur l'affistance qui, lentement, se preffe vers les portes pour accompagner l'évêque jufque dans le palais[1] en partie édifié par Léonor Ier de Matignon.

Admirable lignée que celle des évêques de Lifieux, allant de Thibaud (538-549) à Mgr de la Ferronays, mort en exil en 1799, tandis que la cathédrale était la proie du sacrilège. Hommes de prière ou hommes d'action, âmes d'artiftes et de théologiens, grands bâtiffeurs, lettrés délicats, ils eurent la confolation de trouver dans leur peuple de profondes et généreufes sympathies. Soucieux d'éviter les complications et les conflits, ils cherchaient dans l'adminiftration du diocèfe le moyen de refter en bons termes avec tout le monde, et le plus curieux c'eft qu'ils y parvinrent difficilement.



Fig. 55. — Léonor Ier de Matignon

Nobles et riches pour la plupart, les prélats remplirent souvent d'importantes fonctions auprès de la cour royale. Auffi, à partir du XVIe siècle, Paris et plus tard Verfailles les virent fréquemment. Les abfents ont toujours tort.

L'occafion se préfentant, le collège des chanoines ne manquait pas d'attirer doucement à lui certaines attributions épifcopales. Une à une, les prérogatives de l'évêque s'égrenaient[2]. Il finit par n'être plus maître dans sa cathédrale. Les fêtes où il devait célébrer l'office pontifical étaient nettement déterminées, et le chapitre ne lui eût point permis d'outrepas-

1. *Mémorial*, édition *Société Hiftorique*, pp. 3-4-5. — *Infinuations*, édition Piel, XI, 200; XXXIX, 162. — *Mémoires de la Soc. des Antiq. de Normandie*, Paris, 1838, pp. 25-26-27.

2. H. de Formeville, *Notice sur les Chanoines de Lifieux*, Paris, 1866, in-8 de 24 pages.

ser ses droits. Pour ordonner ses prêtres à Saint-Pierre, l'évêque devait en référer au corps canonial pour obtenir l'autoriſation. Elle était accordée, mais de fort mauvaiſe grâce.



Fig. 56. — Saint Urſin, patron de Liſieux

Dans certaines circonſtances, le chapitre se montrait parfois plus aimable, c'était surtout lorsqu'il avait affaire à un prélat influent à la cour, qui pouvait l'aider pécuniairement, ou le tirer d'embarras dans certaines queſtions épineuſes.

A peine Mgr de Brancas eſt-il nommé évêque de Liſieux, que le chapitre s'empreſſe de lui offrir des lettres de vicaire capitulaire, parce qu'il était d'une famille puiſſante et pourrait lui rendre de nombreux services [1].

Ces diverſes critiques de détails ne nous empêcheront pas de reconnaitre que le chapitre de Liſieux compta parmi ses membres de remarquables perſonnalités.

Les dehors des hommes paſſent, les œuvres reſtent, le chapitre en a accompli de grandes. Il était très attaché à ses devoirs, savait s'adapter aux circonſtances. Le pape Innocent III rend hommage à sa diſtinction : « *Sacrum collegium canonicorum Lexovienſium imprimis spectabile.* » Et le Parlement de Rouen, en 1644 et 1788, fait l'éloge de sa sageſſe, de ses lumières et de sa conduite noble entre toutes.

A l'occaſion de la Saint-Urſin, le pouvoir féodal de l'évêque paſſait pour deux jours entre les mains des chanoines. Deux d'entre eux, élus par leurs confrères, exerçaient, en vertu d'un uſage antique, les divers droits seigneuriaux réſervés à l'évêque-comte.

1. Regiſtres, *Délibération du Chapitre*, 31 oct. 1714.



LA CAVALCADE SAINT-URSIN (Gouache de Léon Leclerc).



LES FUNÉRAILLES DU MARÉCHAL DE FERVAQUES (Gouache de Léon Leclerc).

Le 10 juin, toutes les cloches annonçaient la fête. A 2 heures et demie les deux chanoines-comtes quittaient leurs manoirs et se rendaient à Saint-Pierre au milieu des acclamations du peuple. A la fin des vêpres, un impofant cortège s'organifait sous la haute direction du maître des cérémonies. Deux superbes chevaux blancs magnifiquement harnachés attendaient avec quelque impatience à côté du parvis.

Vêtus de leurs cappas rouges, les deux comtes paffaient sous le grand portail, où leurs armoiries étaient accrochées, defcendaient les degrés du perron, mettaient le pied à l'étrier et, avec une appréhenfion affez vive, enfourchaient leurs montures.... A cet inftant le cortège se mettait en marche.

En avant les tambours et trompettes, puis vingt-cinq hommes bardés de fer et armés de pied en cap. Derrière les hommes de fer venaient les appariteurs du chapitre, tenant d'une main leur bâton d'argent et de l'autre un bouquet aux chatoyantes couleurs. Deux chapelains en surplis, avec des fleurs et des feuillages en bandoulière, s'avançaient à pas comptés, puis les deux comtes, les officiers de haute juftice et enfin le peuple, se boufculant un peu, pour mieux voir, dans un brouhaha, un piétinement continu. Un peu inquiets par le pas saccadé de leurs montures, embarraffés par leurs gerbes de fleurs, ces deux meffieurs amufaient fort les nombreux témoins de la « cavalcade ».

Le cortège gagnait d'abord la porte de Paris, ornée de fleurs et d'écuffons. Clefs en main, les gardiens attendaient la venue des comtes. Les murailles voifines difparaiffent sous la richeffe des courtepointes ; les habitants du quartier ont tendu aux balcons des draperies écarlates et, d'une porte à l'autre, jeté des guirlandes enrubannées de soie rouge et mauve.

Dans la rue c'eft une ondulation immenfe, comme du vent sur les blés. Au moment où les comtes s'approchent, deux échevins prennent les clefs de la porte de Paris et les préfentent sur un couffin de velours cramoifi. Les chanoines font la révérence, reçoivent les clefs, d'un mot aimable remercient les notables et, comme signe de leur autorité féodale, laiffent à la porte une garde prife parmi leurs hommes de fer.

Les roulements de tambours, les joyeufes fanfares des trompettes

reprennent à l'envi, le cortège continue sa marche, se dirigeant ſucceſſivement vers les portes d'Orbec, de la chauſſée et de Caen.

Après la priſe de poſſeſſion des quatre portes de la cité, les deux seigneurs se rendaient au faubourg Saint-Déſir juſqu'à un arbre célèbre, appelé vulgairement l'Épine-du-Chapitre. Plantée au milieu de la rue, cette épine marquait les limites du fief épiſcopal et le commencement du territoire, où l'abbeſſe de Notre-Dame-du-Pré pouvait exercer sa juridiction temporelle. A la Saint-Urſin, les deux comtes devaient contourner cette borne de verdure, pendant que les cloches de l'abbaye rempliſſaient l'air de leurs doux tintements.

La cavalcade n'avait plus qu'à rentrer dans la ville par la porte de Caen et à s'arrêter rue du Bouteiller, en face le collège. Les profeſſeurs préſentent leurs élèves. Les illuſtres viſiteurs donnent congé. En guiſe de remerciements, les écoliers s'écrient joyeuſement : « *Vivant Comites!* Vivent les chanoines-comtes ! » Et si, d'aventure, le congé paraiſſait insuffisant, alors les collégiens ne se gênaient pas pour crier d'une voix retentiſſante : « *Moriantur Comites!* A mort les chanoines-comtes ! » Cet

Fig. 57. Arrivée de la cavalcade Saint Ursin à la porte de Paris

âge est sans pitié!... Mais l'heure s'avançait, les deux élus du chapitre se rendaient « à la cohue », c'eſt-à-dire au prétoire épiſcopal pour la reconnaiſſance de leurs droits seigneuriaux, puis c'était le retour à la cathédrale.

Eſt-il beſoin d'ajouter que cette cavalcade faiſait la joie des Lexoviens de jadis. Du haut de leurs lucarnes aux pignons pointus, portant le haut bonnet normand bien joliment orné de dentelle, un mantelet coquettement poſé sur leurs épaules, les Lexoviennes d'antan regardaient curieuſement l'interminable défilé de la Saint-Urſin. Et l'on imagine qu'elles aimaient à détailler entre elles tout le décor extérieur de la fête, les nuances des aumusses, les moindres plis des cappas.

Pendant que les aïeules aux mains tremblantes égrènent un lourd chapelet, accoudées sur le rebord des fenêtres à meneaux, les jeunes dames soulignent d'un sourire l'allure trop peu martiale d'un chanoine tout courbé par l'âge, ou prennent plaiſir à contempler les aſpects toujours amuſants et imprévus des coiffes blanches aux ailes de dentelle [1].

Quelques jours plus tard, c'était la Saint-Pierre. La veille, à l'iſſue des vêpres, l'évêque et les chanoines deſcendaient la grande nef de la cathédrale. Les uns et les autres se rangeaient en cercle près d'un bûcher géant préparé tantôt sur le parvis, tantôt au bas des degrés du perron. L'évêque, ou à son défaut le doyen du chapitre, mettait le feu aux bûches de hêtre. Et la foule d'applaudir avec enthouſiasme, les tambours et les clairons de ville de sonner aux champs, cependant que d'allègres carillons annonçaient aux paroiſſes environnantes la réuſſite du feu de joie.

A la nuit cloſe, quand se faiſaient entendre les derniers crépitements des flammes, le spectacle était vraiment féerique. La cathédrale s'éclairait si joliment ! Par instants, les grandes lignes de la façade se deſſinaient avec préciſion. Parfois les clartés diſcrètes de la lune venaient à leur tour se jouer au travers des flèches ajourées et careſſer les courbes des arcs-boutants.

1. L. Echard, *Dictionnaire géographique*, traduit de l'anglais par M. Vosgien, chanoine de Vaucouleurs, édition de 1746, p. 319. — L. Dubois et de Formeville, *Hiſtoire de Liſieux. Mémoire des paix des Comtes en 1667*. — Bibliothèque Loir. — *La journée d'un Lexovien en 1787*. Liſieux, E. Lerebour, 1888, in-8° de 29 pages. — *Almanach de Liſieux de 1777*, pp. 43-44, chez Miſtral, imprimeur de Mgr l'Evêque. — *Les Chanoines-comtes, La Saint-Urſin* dans *Bulletin de la Société Hiſtorique de Liſieux*, n° 15, année 1903.

les pieds-droits des portails. Éblouies par le feu de joie, les chouettes qui habitent les charpentes des clochers sortent de leurs cachettes, tournoient autour des murs aſſombris de la haute abſide, s'accrochent le long des contreforts ou des corniches extérieures... Puis, inſenſiblement, les flammes diſparaiſſent, recommencent un inſtant leur courſe légère, atteignent les dernières brindilles de bois sous leur morſure et le bûcher s'évanouit. L'ombre reprend son domaine, lentement la lune deſcend à l'horizon et se perd derrière les collines boiſées.


Fig. 58. Pinacles fleuronnés de l'abſide

Depuis longtemps déjà, les gardiens de la cité ont fermé les portes. Comme un eſſaim blotti dans sa ruche, la petite ville repoſe en paix. Nul bruit, nul écho, nul pas. Au sein de la nuit, la grande égliſe solitaire n'eſt plus surveillée que par le guetteur de ville aidé d'un fidèle chien de garde, dont les services parurent indiſpenſables à dater de 1560.

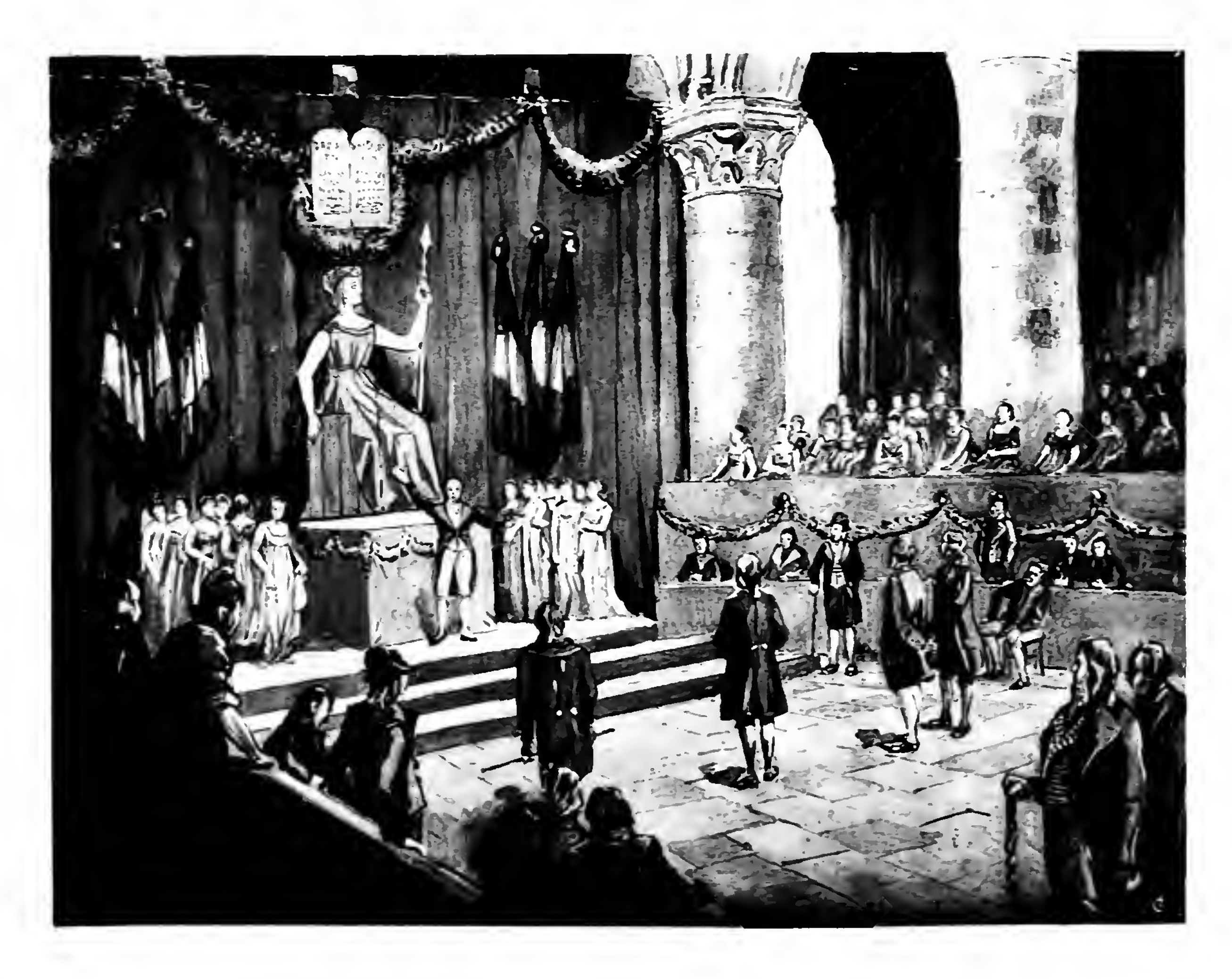
L'humble peuple qui, naguère, s'émerveillait aux « Myſtères », aimait paſſionnément les fêtes dont nous venons d'évoquer le souvenir. Elles l'arrachaient à sa vie beſogneuſe et monotone.

A Liſieux, de toutes les solennités, Noël a toujours été la plus populaire, la plus attirante et la plus suivie. Fiers habitants des manoirs sculptés, soldats chercheurs d'aventures exceptionnelles, vaillants chefs de la milice bourgeoiſe, nobles dames aux manteaux longs coupés de bandes d'hermine, écoliers eſpiègles et remuants, en ces Noëls de jadis combien s'agenouillèrent sur les dalles de la nef de Saint-Pierre, à l'ombre de ses larges piliers, pour implorer la bénédiction du divin Rédempteur !

A l'office de nuit, après le chant de la généalogie, trois vicaires de la



LA NOEL AU XVIII[e] SIÈCLE (Gouache de Léon Leclerc).



LA FÊTE DE LA DÉESSE RAISON (Gouache de Léon Leclerc).

cathédrale revêtus de chapes blanches, précédés d'un cortège d'enfants, défilaient le long du chœur... Privilège insigne, car, en d'autres temps, un vicaire qui eût traversé cette partie de la cathédrale pendant l'office capitulaire eût payé fort cher sa témérité...

Debout à gauche de l'autel, l'un des chanoines attendait les trois visiteurs, leur demandait avec solennité le but de leur démarche. « Nous venons adorer notre Sauveur », répondaient les « pasteurs ». Avec la pointe de leurs bâtons à poignées d'argent, les appariteurs décrochaient le voile de laine qui dissimulait une crèche, où la Vierge, à genoux, adorait son Fils en joignant les mains. Trois fois de suite, les vicaires balançaient l'encensoir tout parfumé d'encens devant cette représentation symbolique de la Nativité de Jésus. L'encensement terminé, les « bergers » s'inclinaient respectueusement et descendaient le chœur en chantant l'alleluia, suivi des grandioses accents du *Te Deum*[1].

Arrivés près de l'aigle, les vicaires entonnaient l'*Introït* de la messe, en français, et déambulaient dans le chœur au moment du *Kyrie* et du *Gloria*. Ils étaient seuls à baiser le texte après l'Évangile et à se présenter à l'offrande. Alors leur rôle avait pris fin, il ne leur restait plus qu'à regagner le vestiaire pour y déposer les chapes aux agrafes d'orfèvrerie.

Le jour de la Pentecôte, du haut des galeries de la tour-lanterne, le sonneur laissait tomber sur la foule compacte une pluie de flammes et de fleurs d'oublies. Bien plus, un pigeon blanc aux pattes enguirlandées de rubans rouges s'échappait soudain, à la grande joie des enfants de chœur qui, sur leurs sièges espacés, épiaient sa sortie, le regardant avec satisfaction voleter au ras des hautes voûtes ou dans l'intervalle des piliers[2].

Ainsi, par des symboles un peu naïfs, étaient représentées d'une manière très vivante et la descente de l'Esprit Saint dans les âmes des Apôtres et les lumières qu'il leur apporta. Libre aux intellectuels de sourire de ces cérémonies archaïques, elles faisaient plaisir aux ancêtres : c'était un moment de détente dans leur vie rude et difficile, un baume versé sur les plaies vives, un coin du ciel entrevu par ceux auxquels la terre n'offrait que d'insuffisantes consolations.

1. *Cérémonial Lexovien*, MDCCXLVII, pp. 177-180. — *Obituaire*, *1782*, p. 105.
2. Ducange, *Verbo nebula*, 2.

Pour l'hiſtorien, il y a dans de telles scènes un souvenir des « Myſtères ». Au théâtre par exemple dans le myſtère de Jean Michel, sur la Réſurrection, pour figurer la Deſcente du Saint-Eſprit, les acteurs devaient laiſſer choir sur les spectateurs un « grand brandon de feu artificiellement fait par eau-de-vie ». L'interrogatoire des bergers se retrouve dans pluſieurs Myſtères. Contempler Jéſus en personne, le voir s'éveiller à la vie, recevoir les adorations des humbles et des riches, le regarder monter au calvaire et s'étendre sur la Croix douloureuſe, c'était pour la foule une joie incomparable. Le clergé le savait bien, auſſi ne dédaigna-t-il pas de perpétuer dans la liturgie certaines scènes plus nobles ou plus touchantes. Mais à force de vouloir devenir émouvant, à force de repréſenter les scènes de deuil ou d'angoiſſe, le théâtre religieux tomba dans un réaliſme choquant.

Le 17 novembre 1548, le Parlement de Paris enjoint aux confréries de ne plus repréſenter « le myſtère de la Paſſion Notre-Sauveur, ni autres myſtères sacrés ». Cependant, dans les diocèſes normands, pluſieurs troupes continuèrent à monter diverſes pièces de théâtre religieux. En août 1572, l'échevinage lexovien défendit expreſſément de jouer « le myſtère de Madame sainte Barbe. »

L'heureux âge de ces repréſentations pittoreſques, ſucceſſivement enrichies de mille détails pathétiques, était maintenant paſſé. Les calviniſtes travaillèrent avec perſévérance à diſſiper cette poéſie..... Si les proteſtants n'avaient prononcé des paroles menaçantes que sur les légendes dramatiques et les traditions apocryphes du moyen âge, il serait aiſé d'être indulgent à leur égard. Mais leur audace devait être beaucoup plus grande.

Avec la Réforme, c'eſt non seulement un lambeau de notre patrimoine légendaire qui s'en va, ce sont les richeſſes artiſtiques de la France qui succombent. L'effort des générations antérieures, le travail heureux des artiſtes chrétiens sont reniés par les calviniſtes.

Dès le mois de mars 1562, à Liſieux, tout est en alarme. La rumeur publique répète de toutes parts que dans les villes où les diſſidents pénètrent, leur colère se tourne auſſitôt contre les égliſes. Une émotion bien facile à comprendre s'empare du collège des chanoines. En toute hâte, à l'exemple du chapitre de Rouen, le chapitre de Liſieux prend diverſes précautions. Dix ou douze gardes devront empêcher les proteſtants d'interrompre le ser-

vice divin et de saccager les richeſſes artiſtiques de la cathédrale[1]. Une ample proviſion de pierres eſt faite « aux voultes pour ruer contre les Hugenotz », les portes de la cathédrale et de la salle capitulaire sont conſolidées à l'aide de solides barres de bois. La grande fierte aux reliques une fois enterrée dans la salle des délibérations du chapitre, le tréſorier va porter les objets les plus précieux dans une foſſe creuſée « à coſté l'eſtable de la fabrique », c'eſt-à-dire au pied de la tour Nord.

Le 29 avril, toutes meſures de précautions étant priſes, les partiſans de la religion nouvelle pouvaient paraitre, une terrible réception leur serait ménagée! Les défenſeurs du chapitre se diſent prêts à toute éventualité; pour plus de sûreté, une clef leur ouvrira la porte de la tour Saint-Martin. En un clin-d'œil, la garde de la cathédrale pourra ainſi gagner les combles et, avec un entrain furieux cribler de coups les démoliſſeurs des égliſes.

Ce fut souvent la deſtinée de la maiſon de paix de devenir le centre des tourbillons de bataille. La première rencontre ne fut guère favorable aux catholiques. C'eſt le 5 mai, avant-veille de l'Aſcenſion, le bailli et vicomte d'Evreux, dont dépendait la ville de Liſieux, pénètre dans Saint-Pierre entouré de quelques dizaines de gentilshommes dévoués à la cauſe proteſtante. L'office canonial était commencé. Force fut au chapitre de l'interrompre bruſquement pour écouter les récriminations du bailli Louis d'Orbec. Les chanoines devront diſperſer immédiatement la garde de la cathédrale, lui remettre armes et munitions, ou sinon c'eſt la mort. Les dignitaires du chapitre eſſaient vainement de parlementer. Armés de piſtolets, de dagues et d'épées, les compagnons du bailli s'impatientent et inſultent copieuſement les gardes levés par le chapitre. Ceux-ci, pris de peur, s'enfuient preſtement, gagnent les combles, oublient leur belle audace des jours précédents, leurs tas de cailloux amoncelés dans les voûtes, se dérobent à leur devoir et rentrent piteuſement chez, eux « délaiſſant la garde qu'ils avaient promis faire en icelle égliſe ».

Les partiſans de la religion nouvelle savaient déſormais à quoi s'en tenir sur la force de réſiſtance des gardiens de la cathédrale; mais les catholiques de la ville n'allaient-ils pas engager la lutte avec plus d'énergie et de fermeté?

1. Voir l'importante bibliographie donnée par M. Sauvage dans *Etudes lexoviennes*, I, 1915, in-8°, p. 51-74.

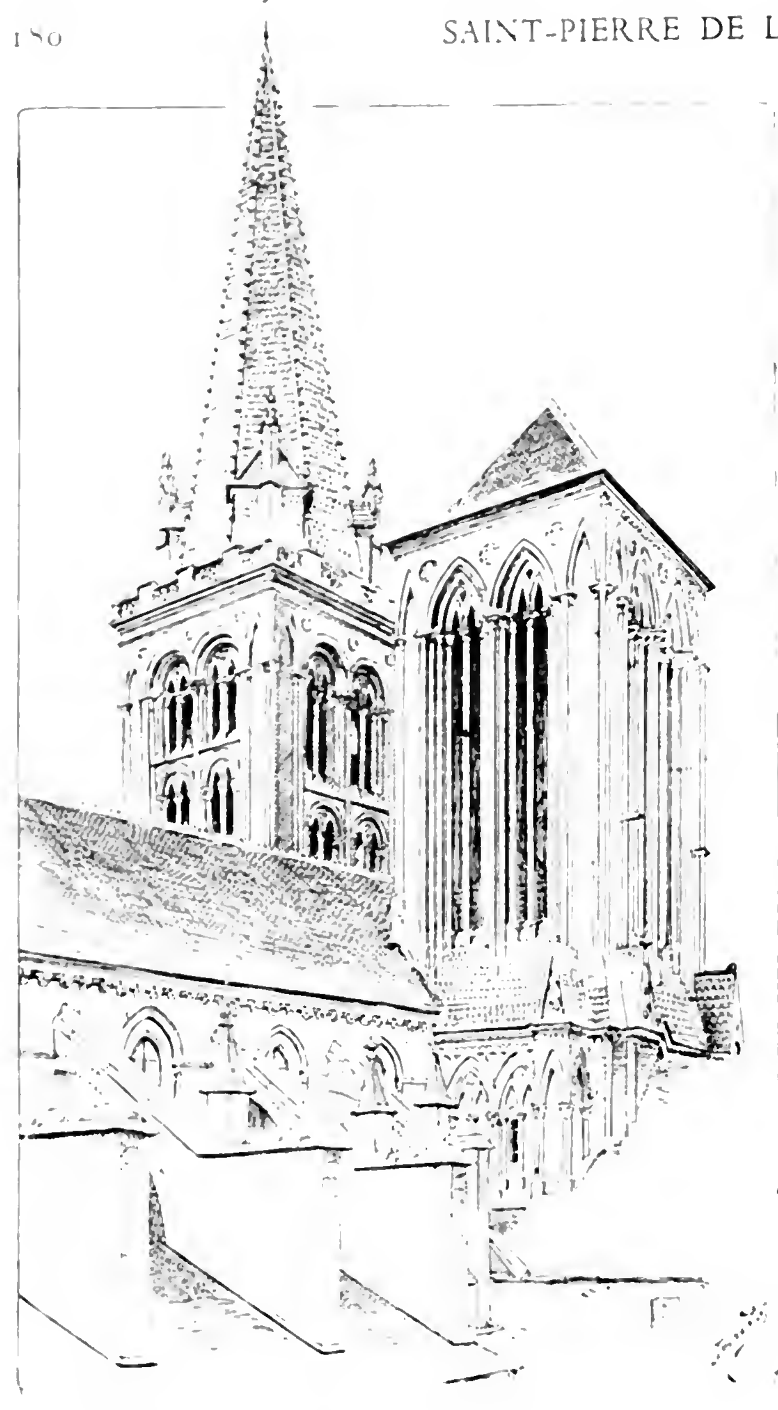


Fig. 57. — La cathédrale vue de l'ancienne gendarmerie

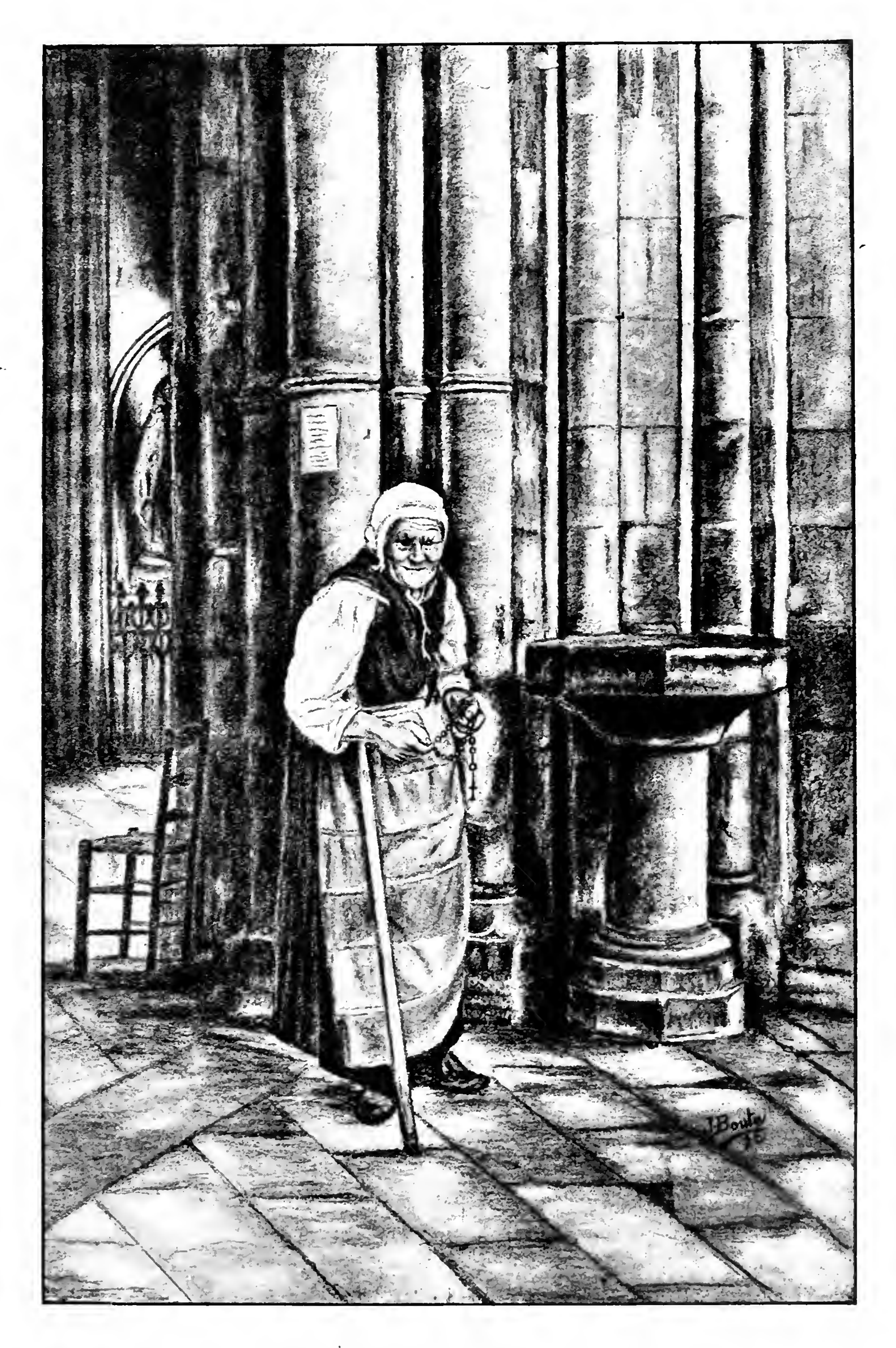
Queſtion bien embarraſſante. On pouvait craindre une bataille dans les rues même de la cité.

Le soir de l'Aſcenſion, le bailli d'Evreux se rend maitre des portes; de la sorte, impoſſible de pénétrer en ville sans son ordre ou sa permiſſion.

Le 8 mai, trois cents proteſtants d'Honfleur, Pont-l'Evêque et des environs d'Orbec viennent se mettre aux ordres de Louis d'Orbec. Le lendemain, entre 9 et 10 heures du matin, « *tous d'un commun accord, armés de diverſes sortes d'armes, comme piſtolets, hallebardes, piques, marteaux de fer et autres bâtons, comme chiens enragés entrèrent par force et violence en ladite égliſe de Saint-Pierre et en icelle rompirent les images et autels, ravirent calices, reliques et autres joyaux d'or et d'argent; brûlèrent chappes, ornements, parements, nappes et autres linges*[1] ».

Non contents de ces méfaits, la rage iconoclaſte des calviniſtes s'acharne contre les chartes et titres de fondations. Indignées de ce pillage sacrilège, pluſieurs vaillantes Lexoviennes s'approchent du braſier ardent où se con-

1. Extrait des articles donnés contre ceux qui pillèrent l'égliſe Saint-Pierre de Liſieux 1562, copie donnée à la *Société Hiſtorique de Liſieux*, par Le Métayer des Planches (Arch. n° 75) et copie appartenant à M. le Dr La Néelle.



LA PRIÈRE DE L'AIEULE. de J. Boutey.

ſument toutes les richeſſes de la cathédrale, se saiſiſſent de nombreux ornements et s'apprêtent à les emporter dans leurs manoirs. Ce noble geſte ne déplaît pas aux reîtres surpris de tant de bravoure et d'énergie. Les crucifix briſés, les statues jetées à bas, les autels dépouillés n'eſt-ce pas un réſultat suffiſant? Un bourgeois de Liſieux a malheureuſement aperçu la scène : homme violent, groſſier, incapable d'un bon mouvement, il se jette sur les pieuſes femmes, leur arrache des mains le précieux fardeau et, avec délice, précipite dans les flammes allumées au milieu du chœur les chaſubles brodées de soie et d'or. Certains pavés, aujourd'hui diſperſés dans le chœur, gardent encore les teintes noires de la flamme et de la fumée.

Il était réſervé à la cathédrale de subir une dévaſtation plus complète encore. Les arquebuſiers de Guillaume Paulmier criblèrent de coups le crucifix et les statues des saints. Les ciboires, les calices, les vaſes d'or enrichis de pierreries sont emportés pour être fondus, mis en lingot et monnayés. Le plomb des couvertures servira à fabriquer des munitions. Le pavage du chœur, une fois défoncé, les chefs proteſtants laiſſent fouiller les sépultures afin de mettre les morts à contribution. Les nouveaux barbares, ne comprenant pas l'éloquence des tombes, ouvrent les caveaux et retirent les cercueils de plomb pour s'en servir contre les vivants. Les mauſolées élevés à la mémoire des évêques Bloſſet de Carrouges et Leveneur furent martelés par quelque soudard sans aveu. Le vandaliſme huguenot n'épargna que ce qu'il ne put atteindre; les cloches Notre-Dame et Saint-Jean, les hauts doſſiers et les miséricordes des stalles, l'aigle, les lutrins, les retables sculptés, le jubé, la porte occidentale du chœur, la clôture du sanctuaire et quantité d'autres objets cultuels subirent de cruelles mutilations.

A l'extérieur de la cathédrale, les portes de la façade principale volèrent en éclats sous les coups répétés des marteaux de fer, l'imagerie du portail, quoique abîmée, ne diſparut pas complètement dans la tourmente. En effet, un écrivain du dix-huitième siècle, le bénédictin normand dom Taſſin, la signale encore à l'attention de ses confrères pariſiens.

Il faut être juſte et ne pas attribuer à une seule époque les actes de vandaliſme que nous conſtatons aujourd'hui. Les agreſſeurs de 1562 gardèrent les clefs de la cathédrale juſqu'au 16 mai. A cette date, le gouverneur de Normandie, Henry-Robert de Lamarck, duc de Bouillon, ſit

remettre entre les mains des chanoines les clefs de la grande porte occidentale.

Les « séditieux et mal sentans de la foi » n'en continuèrent pas moins leurs dépradations. Ils s'entendaient admirablement à vider les caves des chanoines. Loin de désavouer de tels excès, Guillaume de Hautemer, seigneur de Fervaques, les encourageait visiblement. Apre au gain, ambitieux, batailleur, perpétuellement en quête de profitables aventures, politique avisé, capitaine royal de Lisieux par intérim ou par ruse, Fervaques mit résolument son autorité et son crédit au service des partisans de la religion nouvelle. Dès lors la guerre religieuse tourne au brigandage : Fervaques s'installe confortablement dans la maison de l'official, supprime la pompe des cérémonies catholiques, fait main basse sur la fierte, sur les trésors du chapitre et un superbe évangéliaire, l'une des plus riches pièces du patrimoine artistique de la cathédrale. La doctrine des réformés pouvait être austère, à Lisieux leur vie était joyeuse : de longs dîners, avec des menus somptueux, aidaient la persévérance des nouveaux convertis ! Fervaques, qui aimait les manifestations bruyantes, avait parfois d'atroces plaisanteries soit contre les dévôts de saint Ursin, soit contre les ecclésiastiques. Certains érudits ont prétendu qu'il entra à cheval dans la cathédrale Saint-Pierre et convertit en écurie la chapelle de la Vierge. Nous avons vainement cherché dans les documents contemporains un écho de ces douloureux sacrilèges.



Fig. 60. — Les piles de la nef. Dessin de Mlle Caron.

Les chanoines avaient demandé du secours à Claude de Lorraine, duc d'Aumale. Fervaques quitta la ville de Liſieux au début de juillet et le 18, sans coup férir, les troupes royales y pénétrèrent et organiſèrent la défenſe de la place en prévifion d'un retour offenſif des bandes iconoclaſtes.

Les paiſibles habitants de Liſieux étaient au comble de la joie, ils fournirent de l'argent, des munitions pour le plus grand profit de la religion romaine.

Le Parlement de Rouen prépara de ſérieuſes repréſailles. La juſtice ne devait pas atteindre les fortes têtes du parti. Les meneurs se dérobèrent en temps opportun, laiſſant condamner une vingtaine de leurs compagnons de vandaliſme.



Fig. 61. — Rouxel de Médavy.

Louis d'Orbec demeura bailli d'Evreux, et Fervaques, comblé d'honneurs et de dignités, ne connut jamais la mauvaiſe fortune. On a dit du diable qu'en devenant vieux il se fit ermite. Le maréchal de Fervaques, sur le déclin de l'âge, s'il ne devint pas ermite, ni moine, aida les Jéſuites à s'inſtaller à Caen et, avec l'aſſentiment de l'évêque Rouxel de Médavy, créa à Liſieux, près la côte Saint-Urſin, un couvent de capucins. Il voulait peut-être montrer à ses contemporains comment un gentilhomme normand savait se réhabiliter quand il avait failli. La crainte des châtiments éternels l'avait acheminé vers la sageſſe. Le chapitre de Liſieux, oubliant les ravages de 1562, en 1613, accorda à son ancien perſécuteur des obſèques grandioſes et un caveau dans la chapelle Notre-Dame. Cette cérémonie extraordinaire nous eſt décrite dans une brochure d'une inſigne rareté conservée à la Bibliothèque nationale[1]. Le récit permet d'apprécier l'originalité

1. *Le Tou-Beau-Feu de la mémoire du Maréchal de Fervaques*, par P. Beaunis, édition Le Verdier, Rouen, MDCCXCII.

et la magnificence des corteges funebres qui se deroulerent dans la cathédrale au début du grand siecle. Sitot connue la mort du maréchal de Fervaques, « les crieurs de patenoftres de la ville de Lifieux », affiftés d'un maitre des céremonies, proclament par les rues, avec les titres du défunt, la date de son decès survenu a Rouen le 14 novembre 1613, et les jours des funérailles fixés aux 12 et 13 décembre.

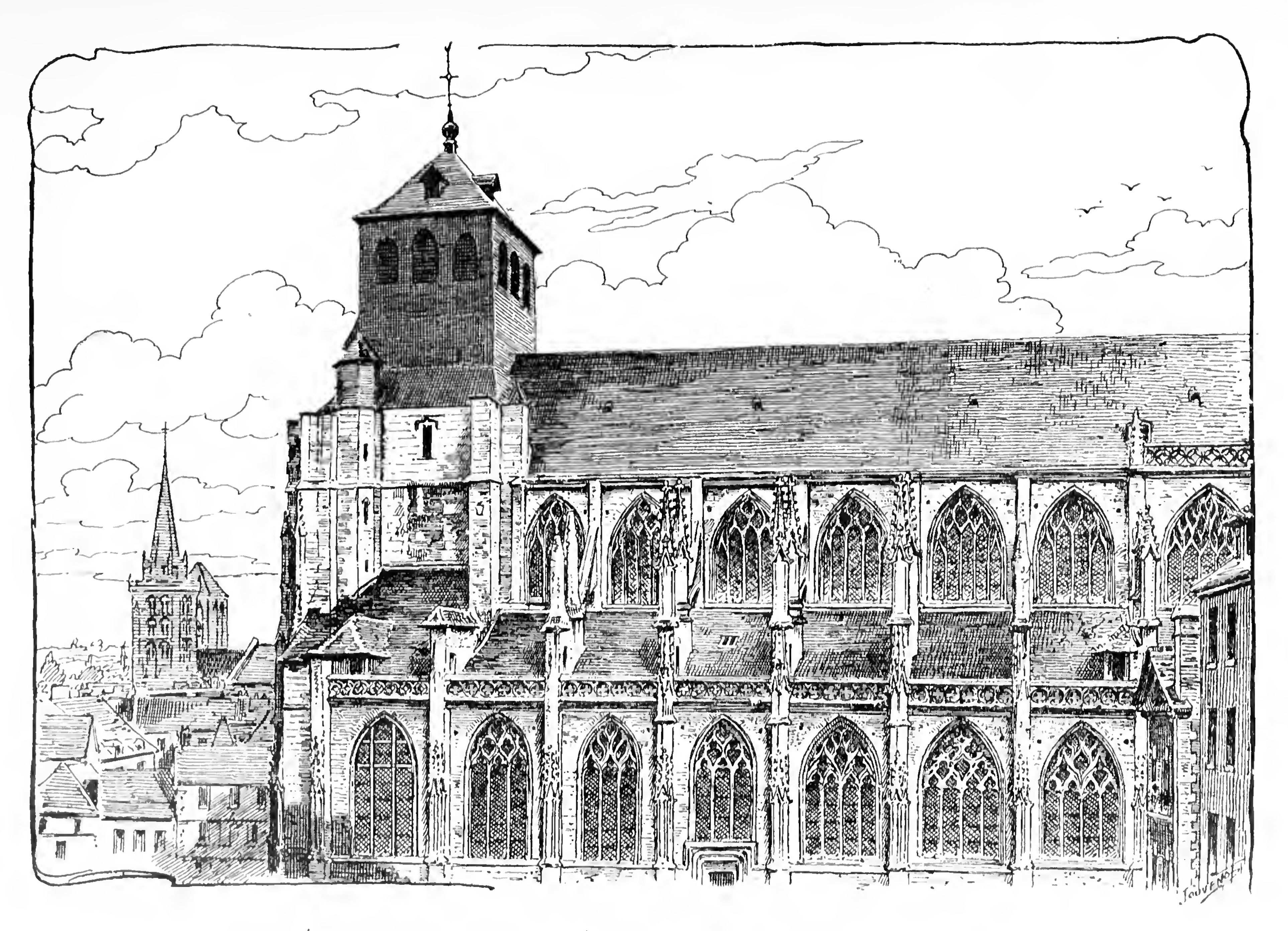
Après l'annonce de la douloureufe nouvelle, les crieurs agitent leurs tintenelles en signe de deuil. Puis, le maitre des cérémonies de recommencer son annonce : « Meffieurs vous prierez Dieu pour l'âme du Haut et Puiffant seigneur feu Meffire Guillaume de Hautemer, maréchal de France... »



[illegible]

Le mardi 10 décembre, le corps eft apporté en l'églife Saint-Défir de Lifieux et dépofé provifoirement dans une chapelle ardente. Deux jours après, dans l'après-midi, matines et laudes sont chantées avec solennité. Le lendemain, le convoi s'organife et gagne la cathédrale Saint-Pierre, lieu de la sépulture. L'évêque Rouxel de Medavy, frère de Pierre de Médavy, gendre du maréchal de Fervaques, préfide la levée du corps. Les archers de la maréchauffée maintiennent l'ordre dans le cortège. De nombreux pauvres, revêtus de robes et chaperons noirs, ouvrent la marche, rangés sur deux rangs, de chaque côté de la rue. « Après marchaient neuf charitez, et deux confrairies différentes en leurs chaperons suivirent les bons hommes eftant en prières. » Suivant le rite traditionnel, le plus jeune « chariton » porte le goupillon et le bénitier ; le plus robufte porte la bannière enrichie de fines broderies. Les autres confrères, revetus de chaperons frangés d'or, la longue torche sur l'épaule, marchent fièrement, écoutant avec une vifible satiffaction le tintement des campanelles.

Lentement le défilé s'ébranle. A toutes les fenêtres s'écrafent des « contemplatifs ». Un nombre confidérable d'eccléfiaftiques, « les capucins en dévotion », les bourgeois, les échevins de Lifieux, le bailli vicomtal, les



L'ÉGLISE SAINT-PIERRE ET L'ÉGLISE SAINT-JACQUES (Dessin de Jouvenot).

médecins et apothicaires suivent et portent un cierge ou un bâton noir à la main. Toutes les marques d'honneur de l'illuſtre défunt, étendard, bannière de combat, armures, épées, décorations, bâton de maréchal, sont portés par des gentilshommes ou des pages. Le cheval de bataille caparaçonné d'étoffes rehauſſées de franges d'or, de broderies et de clinquants d'argent, eſt conduit par six valets de pied.

Une foule extraordinaire moutonne dans la rue Grande et les ruelles tranſverſales. Chacun obſerve attentivement le cortège. Voici les perſonnages en vue, les barons, chevaliers, comtes et ducs « accouſtrés en deuil.... aucuns la larme à l'œil ». Voici Mgr de Médavy, encadré par ses porte-inſignes et par le chapitre de la cathédrale. Ces « Meſſieurs du clergé » précèdent le cercueil soutenu par onze archers sous un dais armorié. Un chapelain portait le cœur du maréchal. Récemment, M. l'abbé Delamare l'a retrouvé dans l'égliſe de Fervaques. Les proches parents du défunts marchaient derrière le dais funèbre...



Fig. 63. — Le Maréchal de Fervaques.

Un tel défilé devait onduler longtemps à travers la cité... La place du marché et le parvis de la cathédrale frémiſſent d'une animation inaccoutumée. Enfin des croix débouchent devant le palais épiſcopal, environnées de chandeliers et de cierges... Les antiennes succèdent aux psaumes, les bourdons et les cloches chantent sur la dépouille du maréchal l'eſpoir de la résurrection immortelle. Les chants s'apaiſent, la multitude se recueille. Le cercueil vient de paſſer près de l'égliſe Saint-Germain. Mgr de Médavy, voyant le portail occidental de Saint-Pierre aſſiégé par des milliers de curieux,

fait signe d'entrer « par la porte qui eſt au droit du cieur et annef de la ſuſdite égliſe.... appareillée et ornée en deuil ». Les archers dépoſent la bière sous un catafalque encadré de très nombreux cierges.

L'évèque de Liſieux officie, un capucin prononce l'oraiſon funèbre de l'illuſtre défunt, l'élite des aſſiſtants se préſente à l'offrande. « Le service eſtant achevé, le cercueil fut levé en grand honneur, et porté devant l'image Noſtre-Dame, ou eſtait le préparatif, en arche voûtée, et l'autel orné pour subvenir à la réception de ce dernier honneur temporel. » Le corps eſt deſcendu dans le caveau, les colliers d'ordre, l'enſeigne, tous les inſignes du commandement militaire, sont réunis autour de la chapelle ardente. Les pauvres emportent leurs cierges, les archers et « maiſtres d'hôtel leurs baſtons noirs », le baton de maréchal de France, dernier hochet de la vanité humaine, eſt briſé en préſence de toute l'aſſiſtance. Tout eſt ſini, c'eſt le dernier adieu.

Le maréchal ne devait pas dormir dans les caveaux de la chapelle Notre-Dame d'un sommeil inviolé. Par une cruelle ironie des événements, celui qui naguère avait laiſſé profaner les tombeaux des évèques de Liſieux devint la victime des soudards qui ne reſpectaient ni les souvenirs du paſſé, ni le repos des morts.

En 1789, à Liſieux comme dans la plupart des villes, des cérémonies impoſantes célèbrent l'union de la religion et de la liberté. Dès le 14 avril 1790, le diſtrict de Liſieux reçoit plein pouvoir pour adminiſtrer et aliéner à son gré le patrimoine eccléſiaſtique de la région. Le 21 avril, le projet Martineau supprime les chapitres des égliſes cathédrales et ne maintient qu'un seul évèque par département. Le 24 août, Louis XVI, trop faible pour braver l'Aſſemblée nationale, sanctionne les divers décrets connus sous le nom de « Conſtitution civile du Clergé. » Sous prétexte de renouveler l'Egliſe de France, les parlementaires eſpéraient la détacher de Rome et l'aſſervir au pouvoir civil. Le 23 octobre, en pénétrant dans « leur égliſe », les chanoines de Liſieux virent aux portes une affiche annonçant leur suppreſſion.

Ces premiers proſcrits de la hiérarchie eccléſiaſtique ne s'éloignèrent pas subitement. Pendant pluſieurs jours encore, aſſis dans les stalles du chœur, revêtus du rochet et de l'hermine mouchetée de noir, les membres du chapitre continuent à glorifier Dieu par leurs prières et leurs chants.

Le maire de Lisieux, M. Le Roy, homme de loi, ne peut comprendre une telle résistance; devant la légalité tout doit céder... même un chapitre de cathédrale. Dominé par le club des Amis de la Constitution, établi depuis le 29 juillet dans le couvent des Frères Prêcheurs, le pauvre maire allait, venait, se torturant à la recherche d'un compromis.

En face de l'attitude du chapitre que devenir ?

Dès le 26 octobre, hésitant, incertain, n'osant prendre de responsabilités, le maire fait part à son conseil des décrets sur la suppression de l'évêché et des chanoines de Lisieux. « Le chapitre, dit-il, s'est assemblé au mépris du décret, a célébré l'office dimanche dernier et ce jour. Le procureur de la commune [1] et son substitut [2] regardent ce fait comme une infraction à la loi, dont l'effet principal est de retarder ou empêcher l'aliénation des biens nationaux à laquelle est attaché le salut de l'Etat. »



Fig. 64. — Les chanoines de Lisieux.

Après délibération, le conseil général de la commune décide d'en référer au conseil général du district qui, à son tour, implore les conseils du directoire du département du Calvados [3]. Le 13 novembre, quatre dignitaires du chapitre présentent au district de Lisieux l'état détaillé des biens, revenus et charges de leur association. A s'en tenir aux déclarations des intéressés, le chapitre de Lisieux était à l'abri du besoin, puisque, bon an, mal an, son revenu dépassait soixante mille livres, déduction faite des charges [4] dont cer-

1. M. Yon, rue Pont-Mortain.
2. M. Le Rat, rue Porte-de-Paris.
3. Extrait des Regist. Municip., 26 oct. 1790. — *Archives départementales.*
4. Déclarations des Biens du clergé. — *Achives départementales.*

taines fondations étaient grevées. Avant le vendredi 10 novembre, les adminiſtrateurs du directoire du diſtrict de Liſieux avaient tranſmis au chapitre de la cathédrale Saint-Pierre l'ordonnance du département du Calvados, portant défenſe aux chanoines de s'aſſembler et continuer l'exercice du culte. Dans une proteſtation calme, courtoiſe et pleine de dignité, les membres du chapitre rappellent à l'autorité civile leur place dans la hiérarchie eccléſiaſtique et les objets multiples de leur exiſtence corporative. Spécialiſtes de la prière, dépoſitaires des précieuſes traditions de l'égliſe de Liſieux, conſeillers nés de l'évêque, chargés du double devoir de ſoulager les vivants et d'implorer pour les morts, les chanoines demandent à Meſſieurs les adminiſtrateurs du diſtrict la liberté de pourſuivre leur miniſtère, duſſent-ils subvenir eux-mêmes aux frais du service divin [1].

Les plaintes et réclamations du chapitre, malgré leur modération, ne trouvèrent aucun écho près des adminiſtrations publiques. Le 11 novembre, le conſeil général de la commune dénonce au Comité des Recherches et supprime « comme attentatoire à l'autorité des lois » une lettre paſtorale de Mgr de la Ferronnays en date du 27 octobre. Cet écrit attirait l'attention des prêtres et des laïques sur les regrettables innovations de l'Aſſemblée Conſtituante.

La délibération du conſeil général prouve que le prélat était très sympathique dans son diocèſe, sa charité s'y trouve nettement soulignée ; mais les officiers municipaux, nullement préparés à l'exercice de l'autorité, ne peuvent comprendre qu'un évêque proteſte contre la ſuppreſſion de son siège et déſobéiſſe à la Conſtitution. Sans s'inquiéter des récents décrets, Mgr de la Ferronnays garde sa juridiction, baptiſe, confirme, reçoit dans sa cathédrale l'abjuration d'un juif alſacien [2], confère des diſpenſes, viſite les communautés religieuſes, les encourageant à reſter fidèles à leur règle et à leur volontaire immolation.

La vigilance soupçonneuſe de la société populaire, l'attitude malveillante d'une partie de la population, décidèrent l'évêque de Liſieux à quitter sa ville épiſcopale, ce qu'il fit sans doute dans le courant de novembre 1790.

1. Dernière délibération du chapitre de Saint-Pierre, *Bajocana*, 2e année, 1re livraiſon, 15 mai 1910, pp. 31-32-33.

2. Regiſtre de l'Evêché de Liſieux, 8 oct. 1790.

Avant de porter ses regards vers la terre étrangère, le pieux prélat séjourna quelques semaines au château du Pin, propriété d'un ami très sûr, M. de Boismont, membre de l'Académie française, archidiacre de Rouen. En s'éloignant, l'évêque de Lisieux se flattait de revenir bientôt présider quelque solennité dans sa cathédrale. A brève échéance, l'apaisement se produirait sûrement, la volonté de quelques-uns ne pouvait devenir la volonté du peuple. Ainsi raisonnaient également les chanoines. Les événements allaient donner à ces prévisions un démenti cruel.



Fig. 65. — Mgr de la Ferronnays.

Du 14 au 18 décembre, des commissaires nommés par le directoire du département, dressent l'inventaire « des effets mobiliers de la cy-devant cathédrale Saint-Pierre ». Les ornements de la grande et petite sacristies sont recensés et les scellés apposés sur les chasubliers. Les calices, ciboires, burettes anciennes, les croix et chandeliers et toute l'argenterie de la salle capitulaire sont pareillement enfermés sous scellés.

Après l'inventaire du chœur et de la nef, les commissaires ferment soigneusement les portes d'entrée, montent à la bibliothèque et dressent la liste des nombreux ouvrages ou manuscrits qu'elle renferme. Pierre Vivien, âgé de trente-et-un ans, sonneur et bedeau de Saint-Pierre, et Charles Cuilié, âgé de soixante-et-un ans, presque infirme, second sonneur et souffleur d'orgue depuis une quarantaine d'années, deviennent gardiens des biens mis sous séquestre.

Trouvant portes closes, les chanoines ne peuvent plus s'assembler. Une seule ressource leur reste, celle d'implorer la clémence de l'autorité municipale. Sur l'heure, le chapitre s'empressa de recourir à cet expédient. Les

magiſtrats locaux reçurent avec une joie enfantine les doléances des chanoines et les tranſmirent sans tarder à l'autorité départementale. « Aujourd'hui, diſent-ils dans leur lettre de recommandation, les chanoines nous prient de leur accorder la permiſſion de célébrer des meſſes baſſes dans les chapelles de l'égliſe et d'y acquitter les fondations auſſi à voix baſſe comme simples prêtres en abandonnant le coſtume qu'ils avaient comme cy-devant chanoines, de leur délivrer à cette fin quelques vaſes sacrés, linges et ornements dont ils se rendront gardiens et reſponſables, ainſi que l'uſage de la petite sacriſtie, nous obſervant que cela se pratique ainſi dans quantité de cathédrales du royaume ».

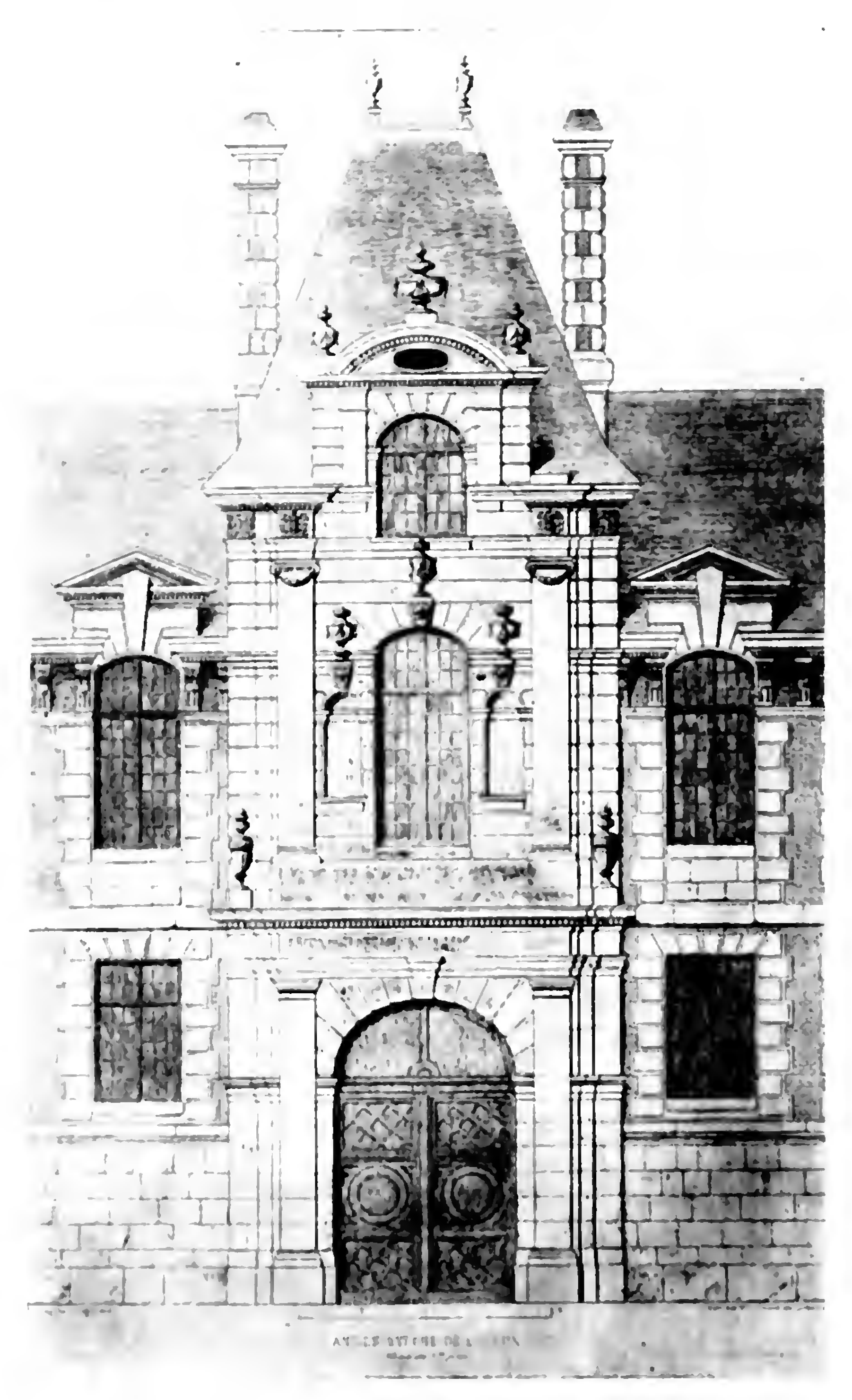


Fig. 66. — L'ancien évêché de Liſieux.

La demande fut accordée et les chanoines virent ainſi leurs privilèges s'amoindrir et diminuer graduellement. Certains prêtres des paroiſſes aſſiſtent avec une secrète complaiſance à cette déchéance du haut clergé. Pluſieurs eccléſiaſtiques, très pénétrés de philoſophiſme, applaudiſſent même ouvertement à ces meſures égalitaires, ne se doutant pas

que cette abſence de solidarité leur apportera dans l'avenir de douloureux mécomptes [1].

Pour le chapitre de Liſieux, l'hiver se paſſa sans trop d'anxiété : les magnificences du culte diſparues, les prières devinrent plus ferventes.

Le 20 avril 1791, le conſeil général adreſſe ses vœux de bienvenue à l'évêque conſtitutionnel Claude Fauchet, en des termes où l'enflure se mêle au contentement : « Depuis longtemps nous déſirions voir l'épiſcopat confié à des mains pures, votre nom, mille et mille fois répété par les vrais amis de la Conſtitution, prouvait aſſez que vous étiez digne de remplir cette place éminente qui, jadis livrée à l'intrigue, ne sera déſormais que la récompenſe de l'homme vertueux qui sait, sans hypocriſie, rendre à Dieu ce qui eſt à Dieu et donner l'exemple de l'obéiſſance aux lois de sa patrie. Votre élection, Monſieur, a été un sujet de fête pour les patriotes, et les ennemis de la Conſtitution en ont gémi. Ce n'eſt point pour vous en complimenter que nous vous écrivons, nous seuls devons nous féliciter de votre promotion. Veuillez bien nous certifier de votre acceptation. Le jour où nous en recevrons l'aſſurance sera, n'en doutez pas, pour nous un beau jour et nous eſpérons, sous la conduite d'un paſteur auſſi méritant, marcher dans le sentier difficile du salut avec autant de courage et de succès que nous volons à la liberté [2]. »

L'air impoſant du nouveau venu, sa belle taille, son regard pénétrant, sa voix muſicale, son geſte très sûr réjouirent les partiſans de l'égliſe nouvelle. Rien ne dut être négligé pour le cérémonial au moment de son entrée solennelle à Liſieux.

Dès le 22 avril, les officiers municipaux s'inquiètent du jour et de l'heure du paſſage de M. Fauchet, « afin de donner à ce digne paſteur des preuves non équivoques de leur satiſfaction [3]. »

Le 21 mai, les mêmes magiſtrats invitent le clergé de la ville à ne plus recommander aux prières des ſidèles Mgr de La Ferronnays, sous peine

1. Inventaire du 12 décembre, 1790 in-fol. — *Archives départementales.* — Pierre de la Gorce, *Hiſtoire de la Révolution*, t. I, p. 26.

2. Correspondance de la municipalité de Liſieux, 1791.

3. Municipalité de Liſieux, lettre à M. Dejean, membre du cercle social, Corresp., année 1791.

d'une grave infraction aux lois. Le 3 juin, M. Duprey, curé de Saint-Germain, est sommé de remettre la clef de son presbytère à la municipalité, car deux jours après, M. Bunel, le curé constitutionnel, désigné par l'évêque du Calvados, doit être solennellement installé dans ses nouvelles fonctions. Le 16 juin et le 19 août, diverses maisons canoniales et plusieurs propriétés rurales appartenant à la cathédrale Saint-Pierre sont aliénées. Parmi les acheteurs figurent des négociants, des bourgeois, de simples artisans.

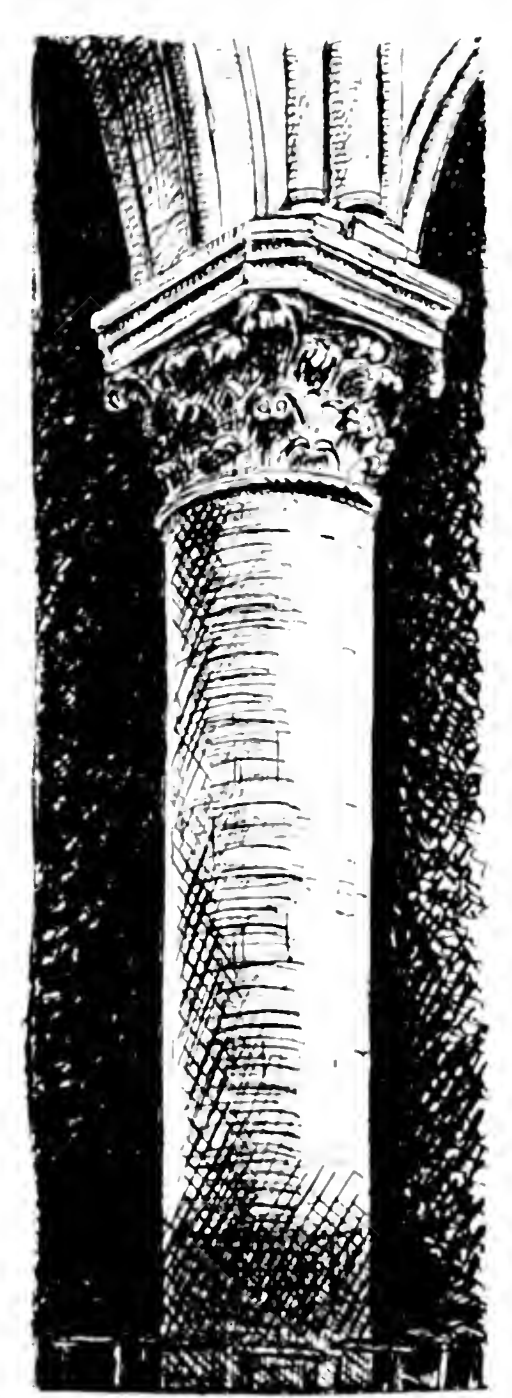


Fig. 67. Pile de la nef
Dessin de Mlle Caron.

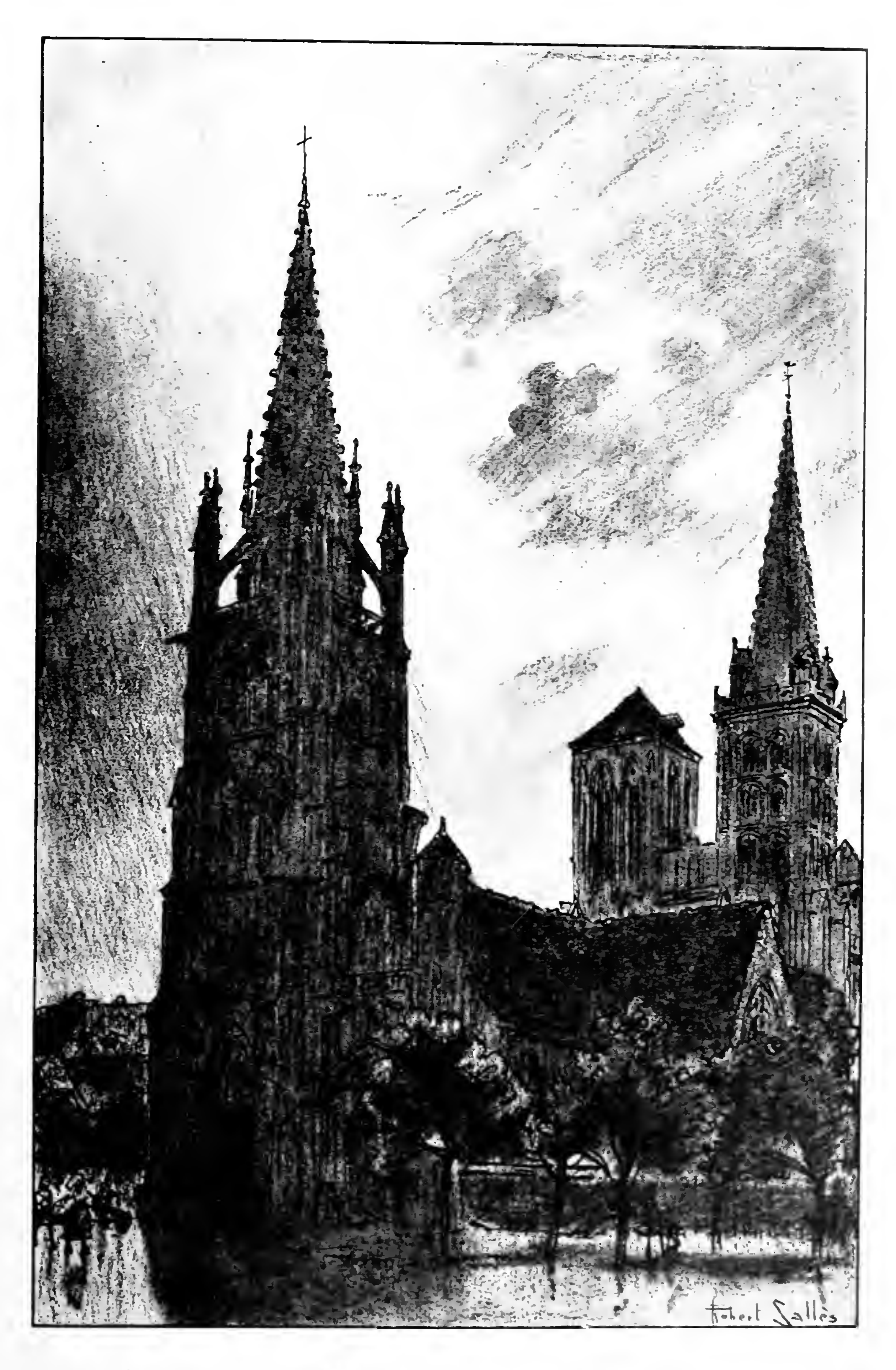
Les acquéreurs avaient la faculté de se libérer par annuités avec du papier monnaie devenu célèbre sous le nom d'assignats.

A la Noël, les officiers municipaux décidèrent de substituer l'église Saint-Pierre à l'église Saint-Germain comme paroisse. Celle-ci semblait beaucoup trop exiguë pour les réunions populaires. La cathédrale serait infiniment plus propice aux grands auditoires, et aux grands effets d'éloquence.

Le directoire du département du Calvados et le district ne pouvaient refuser pareille faveur; aussi, le dernier jour de décembre, toutes précautions sont prises pour que le 15 janvier 1792 le service divin se fasse non plus à Saint-Germain mais à Saint-Pierre [1].

C'était un dimanche, vers dix heures du matin, le clergé de Saint-Jacques et Saint-Désir, la garde nationale, quittent la maison commune et se rendent processionnellement à l'église Saint-Germain, coquettement assise entre le

1. Arrêté du conseil général relatif à la translation du service divin, *Archives municipales*.



VUE DE L'ÉGLISE SAINT-GERMAIN, d'apres un crayon de Le Cerf. Eglise démolie en 1798.

cimetière et la rue au Cerf ; sa flèche émerge agréablement au-deſſus des maiſons voiſines, son portail à tympan sculpté, les fines dentelures de ses clochetons effilés, les arcades légères de sa façade, font de ce vaiſſeau un des plus élégants qu'ait élevé la fin du moyen âge sur la terre normande.

Le cortège entre dans l'égliſe Saint-Germain, le curé sous le dais porte les divines eſpèces, puis la grande porte s'ouvre de nouveau pour laisser paſſage aux autorités et à la foule.

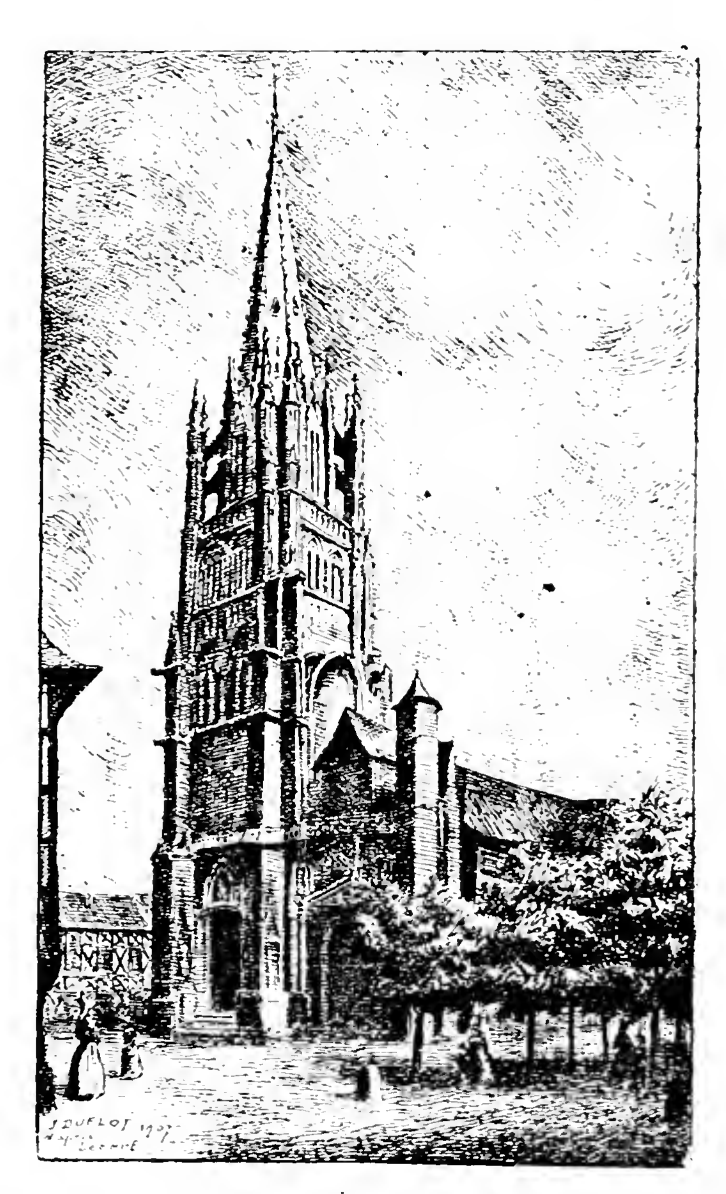


Fig. 68. — L'Église Saint-Germain.

Le défilé eſt long : après avoir pris la gauche, il remonte la grand'rue, gagne la place du Marché, le parvis, et pénètre dans la cathédrale. Les fidèles s'agenouillent, le canon tonne, et pendant que le clergé en chape remplit le sanctuaire, comme pour mettre un peu de joie sous le ciel grisâtre, toutes les cloches de la ci-devant cathédrale sonnent éperdument. Durant la cérémonie, les portes de l'égliſe désaffectée sont cloſes. Jamais plus elle ne reverra son hôte aimé ; avant que ne s'achève la tourmente révolutionnaire, en 1798, la pioche des démoliſſeurs l'aura jetée bas. Le théâtre de Liſieux, Saint-Mards de Freſne, Saint-Jacques et Saint-Pierre, Auvillars et Ammeville, ont rivaliſé d'ardeur pour obtenir quelques-unes des dépouilles de Saint-Germain.

Peu de jours après la priſe de poſſeſſion de Saint-Pierre par le clergé aſſermenté, deux cents affiches blanches, placardées tant à Liſieux que dans les localités environnantes, annoncent « la vente publique et à l'encan, à

la porte de l'églife Saint-Pierre, ci-devant cathédrale de Lifieux, de plufieurs meubles d'églife » et d'une foule d'objets provenant de la maitrife [1].

Dans ce temple, hier encore si riche de pièces d'orfèvrerie, de soieries, de brocarts et d'objets d'art, le clergé conftitutionnel, maitre et triomphant, pourrait à son aife organifer des réunions plus simples et plus fraternelles que celles de l'Églife privilégiée. Un orcheftre ne pouvait-il donc point

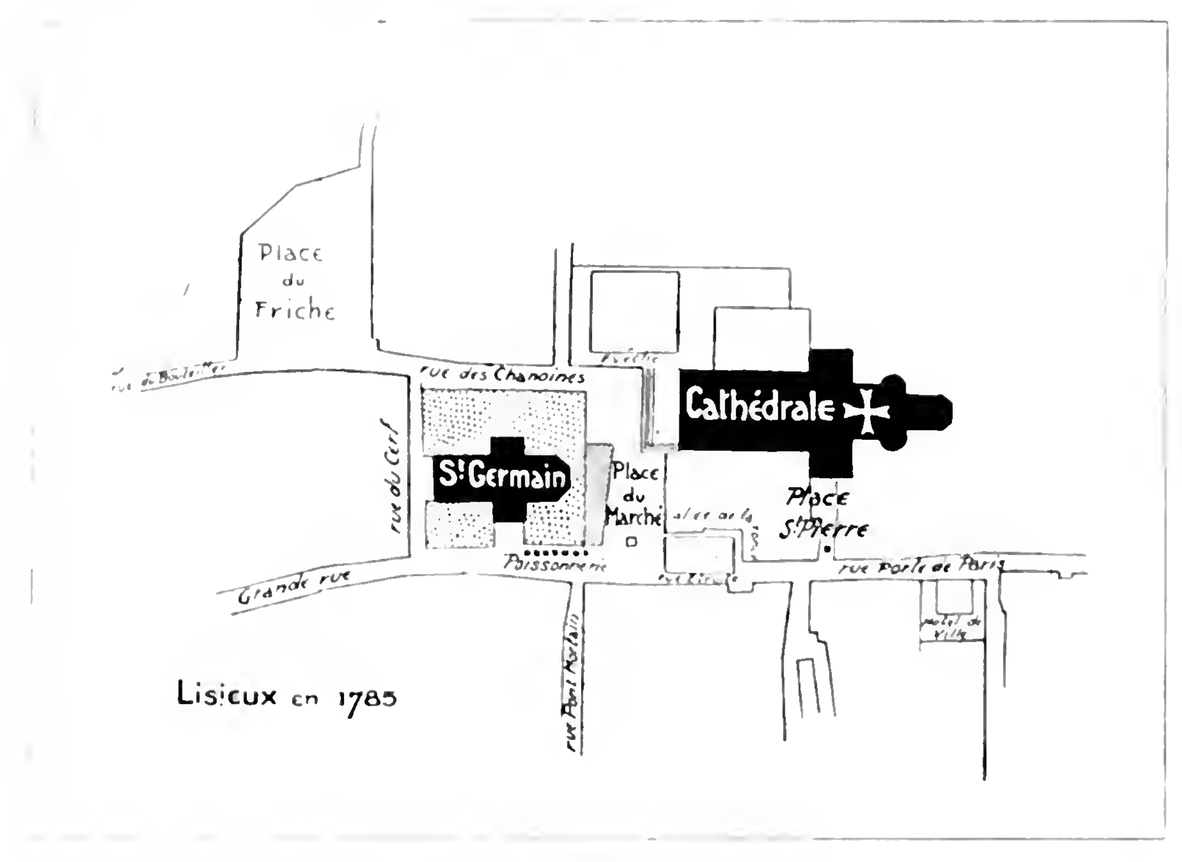


Fig. 69.

remplacer les orgues muettes ? Des faifceaux de drapeaux, de longues guirlandes entremêlées de cocardes multicolores, feraient oublier les « monuments et armoiries qui annoncent encore l'ancien régime et le defpotifme [2]. »

Le même drap mortuaire servira déformais pour tous les citoyens, tout le clergé salarié par la nation devra affifter à chaque inhumation, quelle que soit la condition du défunt, « et ce pour prouver l'égalité décrétée par

1. Affiche du 1er février 1792. A Lifieux, chez J. Delaunay, impr., rue Etroite. — *Archives départementales.*

2. *Regiftre municipal de Lifieux*, 1792. — *Délibérations et Correfpondances.*

l'Aſſemblée nationale[1] ». L'office sera d'égale durée pour les humbles comme pour les bourgeois, et nul emblème seigneurial, aucune tenture ne sera plus accrochée aux piliers de la nef et du chœur. Pour plus de simplicité encore, le sonneur ne mettra en branle qu'une seule cloche, non seulement pour les inhumations, mais auſſi pour les offices du dimanche, sauf dans les fêtes majeures où deux cloches pourront sonner.

Le 31 août, une adreſſe eſt envoyée à Mgr Fauchet, évêque du Calvados, pour solliciter de l'Aſſemblée nationale que « la ci-devant cathédrale soit définitivement accordée pour paroiſſe Saint-Germain ». Le 14 août, la Conſtituante avait ordonné « de détruire, sans aucun délai, les monuments, reſte de la féodalité, de quelque nature qu'ils soient, exiſtant encore dans les temples et autres lieux publics, et même à l'extérieur des maiſons particulières ».

Ces preſcriptions barbares furent exécutées à Liſieux avec une aveugle fidélité et une étonnante précipitation. La chaire épiſcopale, le jubé, les mauſolées et les armoiries qui décoraient les murailles de la cathédrale Saint-Pierre diſparurent en quelques jours. Seule, l'image de l'évêque Hennuyer devait être reſpectée, grâce à l'initiative de la société populaire : au conſeil général elle adreſſa la pétition suivante :

A Meſſieurs les Adminiſtrateurs du Conſeil général du Diſtrict,
Maire, Officiers municipaux et Notables réunis,

Meſſieurs,

Jean Hennuyer honora son siècle par un trait rare d'humanité, la fatale journée de la Saint-Barthélemy fut pour lui un jour de gloire, puiſqu'il détourna les citoyens de cette ville de tremper leurs mains dans le sang de leurs frères. La mémoire d'un homme si grand et si humain, de ce premier ami de la liberté, doit être à jamais conſervée. Son image eſt un dépôt sacré que les hommes libres méritent seuls de poſſéder, et s'il doit être retiré du lieu qu'il occupe, ce ne peut être que pour être placé au milieu d'eux.

Nous venons, en conſéquence, Meſſieurs, vous demander au nom des

1. *Délibération du Conſeil municipal* des 25, 30 août et 17 sept. 1792.

amis de la liberté et de l'égalité, que l'image de cet homme vertueux leur soit accordée pour être placée dans le lieu de leurs séances, en face du bureau, et que l'inſcription étant au pied soit traduite en langue françaiſe pour devenir intelligible à tous les citoyens.

La fraternité avec laquelle vous nous accueillez eſt sûr garant de la réussite de notre intéreſſante pétition.

Les commiſſaires de la Société des Amis de la liberté et de l'égalité.

Languencur fils, Bellière, Prey[1].

Les officiers municipaux accueillirent favorablement la demande du club, mais quand, le 13 septembre, les commiſſaires de la société entrèrent dans la cathédrale, la statue de l'évêque Hennuyer était déjà décapitée. Des patriotes trop zélés s'étaient hâtés de briſer ce précieux veſtige du paſſé.

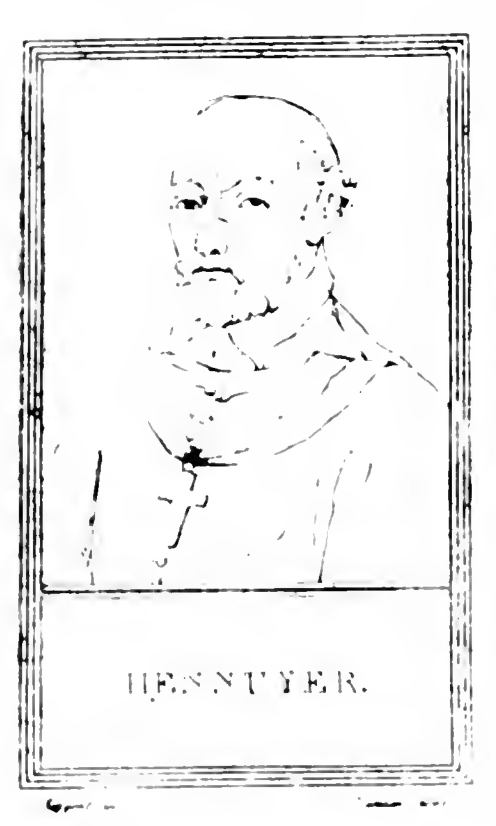


Fig. 70.

Le 17 septembre, à 10 heures du matin, les électeurs de la 2e section se réunirent à Saint-Pierre pour la nomination des juges de paix, de leurs aſſeſſeurs et greffiers. Le lendemain, à 8 heures, les citoyens de la même section s'occupent du renouvellement de la municipalité.

Ce n'était pas la première fois que la cathédrale servait à ces aſſemblées électorales, maintes fois les patriotes y étaient venus soit pour des services solennels, soit pour des réunions purement civiles et politiques. La maiſon de Dieu, en vertu de l'égalité, n'était-elle pas la maiſon de tous ? Des dames, des jeunes filles de la bourgeoiſie, des femmes d'aſpect minable, saturées de déclamations, aſſiſtent souvent à ces raſſemblements. Pendant les séances publiques, leur tricotage d'une main, l'aiguille de l'autre, elles applaudiſſent les harangues ou s'égaient

1. *Délibération du Conſeil municipal*, 12 sept^bre^ 1792.

comme à la comédie. Les plus mal coiffées, les plus mal vêtues se moquaient de la police ; au fond elle n'exiſtait pas.

Les orateurs devaient parler au milieu d'interruptions inceſſantes et d'un bourdonnement continu. Même pendant les cérémonies religieuſes, l'ordre devenait difficile. Les « vrais républicains » prirent plus d'une fois les « royaliſtes » en flagrant délit « d'inciviſme ». Quelque fâcheux s'ingéniait à renverſer un banc, un autre contrefaiſait les geſtes, les attitudes, le parler des orateurs. Le dimanche à la meſſe « la bonne compagnie » raillait les proclamations du directoire départemental ou les décrets de l'Aſſemblée nationale, et le peuple, au moment des prières pour la nation, chantait obſtinément l'antienne liturgique en uſage sous la monarchie. Les citoyens muſiciens de la garde nationale finirent par s'offuſquer d'une telle audace et demandèrent à la municipalité d'y mettre bon ordre. Le 28 décembre parvenait la réponſe suivante :

Citoyens,

Nous ne pouvons qu'applaudir à l'obſervation que vous nous avez faite au sujet de l'abus qui réſulte de la prière Domine salvum fac regem, *que des perſonnes, par habitude et qui ne savent pas le latin, chantent au lieu de* Domine salvum fac gentem et legem : *nous sentons, comme vous, que c'eſt un larcin fait à la nation et à la loi qui méritent à tous égards qu'on adreſſe des vœux au Ciel en leur faveur et non pas pour le roy, dont le nom seul eſt odieux aux vrais républicains.*

Pour éviter cette erreur, il eſt un moyen, c'eſt de changer l'air ancien et d'en subſtituer un nouveau qui soit facile. Le peuple, en l'apprenant lorſque vous le chanterez en symphonie, se familiariſera avec les mots gentem *et* legem, *il oubliera celui de* regem *et tout sera dans l'ordre. Comme cela eſt de votre compétence, nous vous invitons de vous en occuper : votre zèle que nous connaiſſons nous promet que vous vous en acquitterez au plus tôt*[1].

L'enlèvement des cloches devait suivre de près la suppression des armoiries et des mauſolées. Mettant à profit un décret de la Convention, du

1. Lettre du 28 décembre 1792, *Correſpondance de la Municipalité.*

23 février 1793, les officiers municipaux de Lisieux décidèrent d'utiliser la sonnerie de la cathédrale pour la défense de la cité et de la République. Transformées en canons, les cloches seraient beaucoup plus utiles. Le 25 février, vers huit heures du matin, commença « le déplacement des cloches inutiles ». Cinquante gardes nationaux surveillaient les abords de la cathédrale, afin d'éviter des scènes douloureuses dans la population.

Dans une lettre aux officiers municipaux d'Honfleur, le 9 mars, la municipalité lexovienne fait connaitre les termes du marché relatif aux cloches :

« Les citoyens frères Perié, demeurant à Paris, ont acheté le métal de nos cloches pour le prix de 30 sols par livre et se sont obligés nous fournir 8 pièces de canon du calibre de quatre, montés sur leur affût, aux conditions que nous fairions porter nos cloches à nos frais; nous avons pris celles des communautés et couvents supprimés, de même que celles de l'église Saint-Germain qui l'a également été, nous n'en avons laissé à celle de l'église Saint-Pierre, qui sert provisoirement de paroisse au lieu et place de cette dernière, que deux moyennes et deux petites et à Saint-Jacques autant. »

Aux sept cloches de la cathédrale adressées au fondeur parisien, la municipalité ajoute, le 4 mars, une effigie d'évesque en cuivre, d'un poids de 899 livres.

Le 11 mars, les patriotes de Lisieux s'impatientent : à leur gré, les canons tardent bien d'arriver... Le maire, M. Bloche, est accablé de réclamations impérieuses, le peuple murmure, les esprits s'aigrissent et nombre de gens réclament bien haut qu'il eût été préférable de vendre les cloches à un chaudronnier bien connu à Paris, Armandie, qui le 16 février avait soumissionné l'achat des cloches pour 23 sols la livre. Le marché était évidemment moins lucratif, mais plus sûr.

Enfin, le 17 mars, des pièces de canon arrivent à Lisieux. Les efforts et les diligentes démarches du maire Jouenne de Longchamp, député de la Convention, avaient abouti à ce premier résultat. Néanmoins, à l'arrivée des voitures, les vrais républicains éprouvèrent une déception cruelle. Ils avaient beau regarder, au lieu des huit pièces de canon promises en échange des cloches, les chariots n'en contenaient que deux d'assez médiocre gros-

seur. La Convention avait gardé le surplus pour ses armées aux priſes avec la coaliſation des grandes puiſſances européennes.

Non sans peine, les édiles de Liſieux expliquent à leurs concitoyens que l'intérêt particulier doit céder devant l'intérêt général, que, dans des conjonctures si graves, faire éprouver des déſagréments à de véritables patriotes, ce serait provoquer les rires « des ariſtocrates [1] ». De telles raisons n'avaient guère d'empriſe sur la « cautèle normande » des habitants du pays d'Auge.

Une seule cloche, l'Echauguette, demeura dans le beffroi de Saint-Pierre, les trois autres furent deſcendues, au début d'avril 1794, pour être converties en canons [2].

Le 23 juillet de l'année précédente, la Convention avait ordonné de ne laiſſer par paroiſſe qu'une seule cloche et de tranſporter les autres aux fonderies voiſines. Une telle déciſion ne fut pas appliquée sur l'heure, pour ne point éveiller les susceptibilités de la population très attachée à ses richeſſes campanaires. Avant de laiſſer partir les onze cloches de leur carillon, les paroiſſiens de Saint-Jacques ne les avaient-ils pas sonnées durant pluſieurs jours et pluſieurs nuits ? Les habitants de Saint-Germain n'avaient-ils pas envahi l'hôtel de ville pour les replacer dans leur clocher, et permettre au célèbre carillonneur Meſnier d'exercer à nouveau son talent ?

Malgré leur civiſme, les autorités locales devaient compter avec l'exaspération des conſciences religieuſes. Tout contribuait d'ailleurs à surexciter les colères des honnêtes gens : en octobre, les cercueils de plomb renfermés dans les caveaux de la cathédrale avaient été enlevés. Les cadavres des évêques jetés pêle-mêle au cimetière actuel. Les plombs des cercueils devaient être tranſformés en balles. Le corps du maréchal de Fervaques fut retrouvé dans un parfait état de conſervation, enserré dans de longues et fines bandelettes de toile, que se diſputèrent les femmes préſentes à cette triſte beſogne de l'extraction des cercueils.

La profanation de la tombe du maréchal n'excita pas les mêmes répugnances que les autres exhumations. Vers 1839, le couvreur de la cathé-

1. *Correſpondance de la Municipalité* du 24 février.
2. Conſeil général de Liſieux. — Délibération, 17 germinal, 2ᵉ année rép.

drale Saint-Pierre, un nommé Picot, racontait avec délices qu'au moment où le squelette du seigneur de Fervaques fut mis à découvert, un ouvrier afféna un vigoureux coup de bêche sur le crâne du cadavre en s'écriant : « Ah! gredin, tu en as fait souffrir affez d'autres. »

De pareilles befognes ne pouvaient manquer d'ouvrir la porte au vandalifme des sectaires de la Révolution, excités par les gazettes, les placards, les brochures et les harangues qu'ils entendaient dans les réunions publiques.

Le 27 octobre 1793, un détachement de huffards et quelques énergumènes, Picot, cabaretier, Le Maréchal, Le Roy, perruquier, et Mignot,



Fig. 71. — Lisieux au XVIe siècle

tailleur, pénètrent dans l'églife Saint-Pierre et s'y livrent aux plus lamentables déprédations. La chapelle Sainte-Anne, située à gauche du chœur, reçoit les premiers dommages. Le citoyen Le Roy efcalade preftement les grilles d'entrée, monte sur l'autel, déplace la statue de saint Germain et autres pieufes images. Prenant l'une de ces statues par la tête, le zélé démoliffeur interroge ses compagnons : « Que ceux qui sont d'avis de jeter ce saint à terre lèvent la main. » Auffitôt plufieurs mains se lèvent, un bruit strident résonne sur les pavés, la statue vient de s'y abîmer.

Tambour en tête, huffards et « bourgeois » fracturant tout, brifant tout, explorent la chapelle Notre-Dame. Monsieur Saint-Urfin perd bras et

1. Notes manufcrites de MM. Loir et Puchot.



LE VANDALISME RÉVOLUTIONNAIRE,
en octobre 1793.



Gouaches de Léon Leclerc.

LA REOUVERTURE DE LA CATHÉDRALE,
15 août 1802.

jambes; saint Laurent, saint Michel gifent sur les dalles affreufement mutilés. Et comme si la deftruction de ces images vénérables ne suffifait pas à apaifer sa rage antireligieufe, l'un des profanateurs, voyant un afficheur de la rue aux Fèvres, Simon Vaudin, sauver un Chrift de la deftruction sacrilège, se saifit de l'image de Jéfus crucifié, la jette par terre et lui donne un vigoureux coup de pied. Avant de quitter la cathédrale, ces hommes de défordre jettent la statue de saint François la face contre terre, la font rouler les degrés du perron, la mettent debout et la portent auprès de « l'arbre de la fraternité, planté sur la place publique ». Les huffards frappent le pauvre saint François à coups de sabre avec tant de violence que l'un de ces sabres vole en éclats.

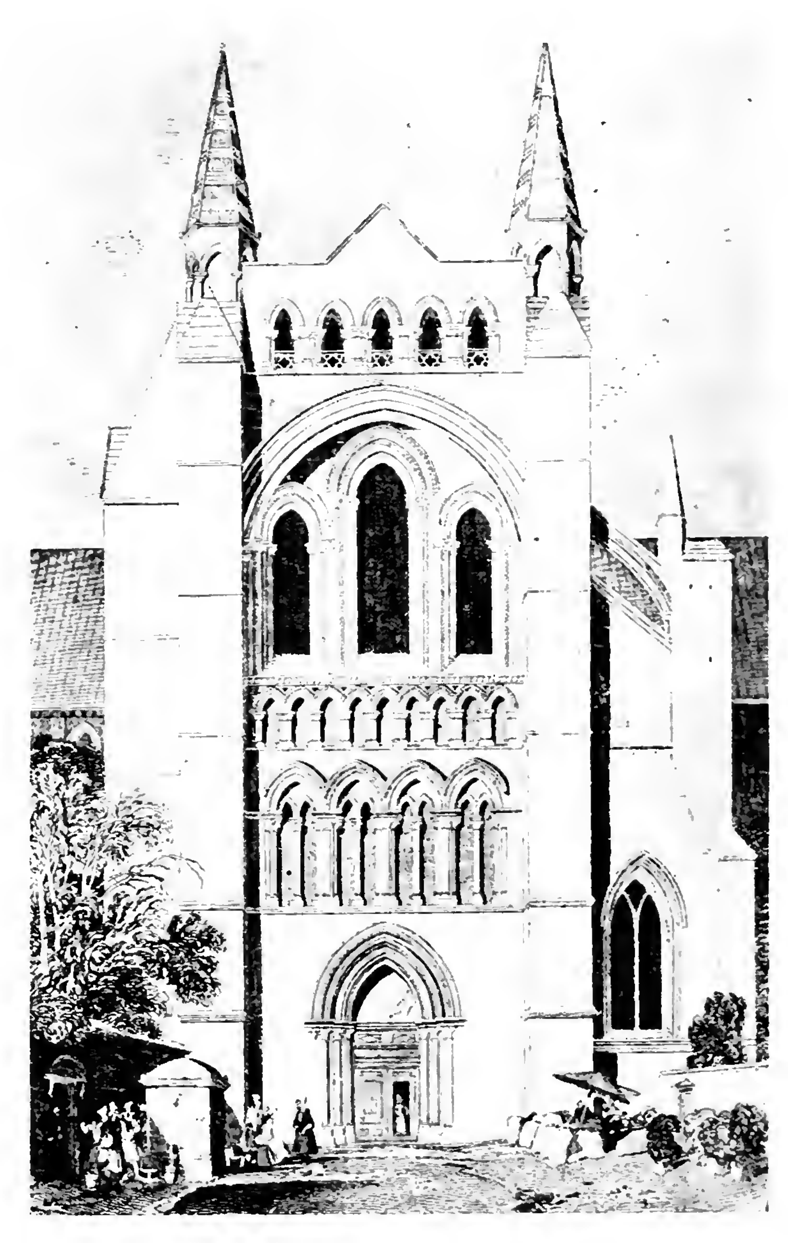


Fig. 72. — Le portail du Paradis vers 1800

Plufieurs Lexoviens proteftèrent immédiatement contre ces attentats sacrilèges. Sur cette dénonciation, la municipalité impuiffante traduifit les profanateurs devant le juge de paix non moins impuiffant. Devant le parti de la violence, le parti de la modération et de l'ordre devenait de jour en jour plus faible.

Perfécuté, mais non anéanti, le catholicifme avait toujours ses fidèles. Dans la cathédrale devenue temple de la Raifon « au lieu d'écouter la morale saine et républicaine », bien des perfonnes continuent de venir prier près de leur saint de prédilection.

Pour mettre fin à ce « fanatiſme trop invétéré », le 21 pluvióſe an II (9 février 1794), le conſeil général décide « que toutes les idoles qui sont dans la ci-devant cathédrale de cette commune et qui a eſté choiſie pour le temple de la Raiſon en seront retirées et pour cet effet, le conſeil général a nommé pour ses commiſſaires les citoyens Granval, officier municipal, et Lozout, notable, leſquels sont invités de s'occuper inceſſamment et ce, à commencer dès le jour de demain, à retirer toutes les dites idoles, sauf au conſeil général à se pourvoir aux repréſentants du peuple pour obtenir la dite ci-devant cathédrale définitivement pour temple de la Raiſon [1]. »

Les maçons eurent beau ôter « les marques tant extérieures qu'intérieures du fanatiſme », c'était la foi du peuple, l'habitude religieuſe qu'il fallait changer, attacher du moins ailleurs, pour obtenir de réels réſultats.

Proſcrit de ses temples, à Liſieux comme dans beaucoup d'autres cités, le culte catholique s'exerça dans les demeures des particuliers. A la faveur des ténèbres, la meſſe se célèbre. Dans le grand silence nocturne, uſant de ruſes héroïques, quelques prêtres au milieu des fidèles agenouillés, sur un autel improviſé, font deſcendre le Chriſt miſéricordieux. Certaines de ces meſſes silencieuſes durent revêtir une solennité saiſiſſante par la penſée qu'elles pouvaient être les dernières...

La violence peut s'acharner contre les croyances, les pratiques traditionnelles perſiſtent. Le conſeil de la commune de Liſieux peut fermer la ci-devant cathédrale le 24 décembre 1793 pour empêcher les habitants de la ville de célébrer la Noel, toutes ces meſures de rigueur ne servent qu'à raviver dans les âmes les grands souvenirs des fêtes diſparues.

Le peuple sent plus qu'il ne réfléchit. Il tient aux cérémonies religieuſes : au jour fixé par le calendrier catholique, les fidèles se souviennent des belles solennités d'autrefois et mettent tout en œuvre pour les célébrer encore.

Soucieuſe de remplacer ce qu'elle avait détruit, la Convention multiplie les fêtes en l'honneur de la Raiſon. Ce culte laïque était très artificiel en regard du culte héréditaire. Tout étriqués dans leur sévère coſtume noir, les repréſentants du peuple semblaient bien petits sous les hautes voûtes édifiées par la foi des anciennes générations.

1. *Délibération du Conſeil général*, 21 pluvioſe, 7 floréal, an II.

Enfermées dans le cercle des banalités de commande : fanfares, illuminations, harangues enflammées, salves d'artillerie, les réjouiſſances de la Révolution trouvent froids les spectateurs. A Liſieux, l'ingénieur Queſnel fut le grand organiſateur de ces manifeſtations politiques, morales et civiques. Malgré son zèle, malgré son entente du décor et de la miſe en scène, le nouveau maître des cérémonies n'aboutit qu'à un échec déplorable.

Les solennités révolutionnaires firent du bruit les premiers mois, mais leur faſtueuſe monotonie, l'exagération de leur nombre, les expédients artificiels de leur célébration, les diſcréditèrent promptement dans l'opinion publique. De toutes ces fêtes, l'une des mieux réuſſies fut sans doute celle du 8 juin 1794, en l'honneur de l'Être suprême et de la Nature. Elle se déroula dans la nef de la cathédrale Saint-Pierre. L'entrée du chœur était fermée par un immenſe rideau tricolore, rehauſſé de guirlandes également tricolores entremêlées de verdure. Chaque pilier reçut également une décoration de guirlandes. Au milieu de la nouvelle clôture du chœur, se détachait un tableau sur lequel se liſait la *Déclaration des Droits de l'Homme*. Au-deſſus de ce cadre et sur toute la largeur du rideau, en lettres de fleurs, apparaiſſait l'inſcription suivante :

A L'ÊTRE SUPRÊME

Sous la tour-lanterne se dreſſait l'autel de la Nature, aux gradins chargés de fruits et de fleurs. En face la chaire, deux eſtrades : l'une pour les orateurs, l'autre pour les muſiciens. Une draperie émaillée de verdure et de fleurs recouvrait la porte extérieure, sur le tympan, les promoteurs du culte de la Raiſon avaient fixé une plaque de marbre noir avec ces mots : TEMPLE DE LA RAISON. Récemment, M. Lahaye a retrouvé cette plaque dans un recoin de l'Hôtel de ville.

Le 8 juin, à 8 heures et demie, les tambours de chaque compagnie de la garde nationale battent le rappel. Un peu après 10 heures, les citoyens et citoyennes, chefs militaires, juges, conſeillers municipaux, magiſtrats de toute sorte entrent dans le Temple : les hommes se placent d'un côté de la nef, les femmes de l'autre, les enfants occupent l'allée centrale. Un roulement de tambour invite l'aſſemblée au silence. La municipalité monte sur l'eſtrade réſervée aux orateurs. Après lecture d'un extrait du diſcours de Robeſpierre sur la fête

du jour, le maire Cœfsin proclame le décret de la Convention nationale. Les applaudiſſements et acclamations prévus au programme ne manquent pas. La muſique de la garde nationale donne un morceau de circonſtance, un enfant, au nom de la jeuneſſe des écoles, prononce une allocution. Un chœur de jeunes filles chante l'hymne à l'Eternel, suivi d'un diſcours et d'un autre hymne religieux exécuté par un groupe d'hommes. Le maire, ceint de l'écharpe tricolore, revient sur l'eſtrade, répète le décret de la Convention, se met en tête de la jeuneſſe et fait signe au cortège de quitter la ci-devant cathédrale. Telle fut la fête en l'honneur de l'Être Suprême.

Les grandes lignes de ce cérémonial servirent pour la fête de la Jeuneſſe, pour la fête des Époux, pour la solennité de la Reconnaiſſance et des Victoires, pour les fêtes de l'Agriculture et des Vieillards, pour l'anniverſaire de la fondation de la République et de la mort de Louis XVI...

Une fête, à vrai dire, ne se décrète pas, elle réſulte d'un idéal commun. Si, dans les années 1793 et 1794, une foule compacte, par curioſité ou par peur, se preſſait dans la vieille cathédrale grande ouverte, en 1795 et 1796 l'aſſiſtance diminue senſiblement, même les fonctionnaires deviennent tièdes, des fâcheux troublent les fêtes, les muſiciens ne préparent plus leurs partitions « comme cela se pratiquait dans les années précédentes où l'émulation était générale [1]. »

A Liſieux, comme dans nombre de villes, se vérifie l'appréciation de M. Erneſt Laviſſe : « l'Égliſe seule en France sait créer des fêtes et les perpétuer. » Les fêtes révolutionnaires n'ont abouti qu'à un « fiaſco déplorable » [2].

Le 12 thermidor an II (30 juillet 1794), le conſeil général alloue cent cinquante livres au citoyen Vivien pour les services qu'il fait au temple de la Raiſon. Il doit, en effet, balayer régulièrement l'ancienne cathédrale, la laiſſer viſiter aux étrangers avides d'admirer ses splendeurs, prendre soin de l'horloge.

Le 2 frimaire (22 novembre 1794), le citoyen Granval est nommé commiſſaire pour aſſiſter au dégalonnement des ornements liturgiques. Le 19 ventôſe (9 mars 1795), raſſemblement du peuple dans le temple de

1. *Correſpondance de la Municipalité*, 1796.
2. Joſeph Fabre, *Les bourreaux de Jeanne-d'Arc*, Paris, 1915, p. 217.

l'Éternel, afin d'établir la liſte des indigents. Le 11 floréal (30 avril 1795), les sections de l'Unité, de l'Égalité et de la Fraternité s'entendent « pour enſemble aller demander à la municipalité tous les renſeignements néceſſaires sur les dilapidations et dévaſtations commiſes dans les ci-devant égliſes de cette commune, s'enquérir s'il y a eu des réquiſitions formelles données par Frémanger, repréſentant du peuple, pour les commettre ». Habilement, le conſeil général évite la réunion, mais le 7 fructidor (24 septembre 1795), pluſieurs membres de la section de l'Egalité réclament l'ouverture d'un édifice pour y profeſſer le culte catholique.



Fig. 73. — Vue de Lisieux, prise de la route de Pont-l'Evêque.

Un mouvement irréſiſtible de l'opinion avait forcé la Convention à voter, le 30 mai 1795, le libre usage des égliſes non aliénées; de tous côtés, les paroiſſes redemandent leurs égliſes. Dans pluſieurs, on force la main aux municipalités, les prêtres qui se cachaient réapparaiſſent. Le conſeil de la commune, à Liſieux, ne montra aucun empreſſement à ſavoriſer un pareil mouvement. Cependant, le 28 fructidor (14 septembre 1795), l'horloge de la ci-devant cathédrale eſt miſe en réparation. La couverture eſt auſſi viſitée. Le 22 floréal an IV (11 mai 1796), l'adminiſtration municipale, dans une lettre au département, « réclame contre l'aliénation poſſible de la ci-devant cathédrale Saint-Pierre », c'eſt le seul local convenable pour réunir les citoyens en aſſemblées primaires; ce motif intéreſſant doit le faire conſerver et excepter de la vente. La conſervation de l'égliſe ci-devant Saint-Germain ne s'impoſe pas moins : « Cet édifice servant de magaſin aux fourrages,

tant des diſtricts de Liſieux que de Pont-l'Évêque, ne peut être vendu puiſqu'il est eſſentiel au service public. »

Le 12 prairial an IV (31 mai 1796), la municipalité s'explique près de l'adminiſtration départementale sur les orgues : « Il nous eſt impoſſible de conſtater des buffets d'orgues dans notre commune, ceux qui y exiſtaient ayant été vendus sans réſerve par la ci-devant adminiſtration du diſtrict. » Le 2 vendémiaire, an IV (23 septembre 1796), la municipalité reçoit une pétition demandant une égliſe pour l'exercice excluſif du culte catholique. La réponſe eſt nettement défavorable. L'adminiſtration redoute que l'ouverture d'une égliſe n'occaſionne des troubles et ne diſſipe la tranquillité dont jouit la cité depuis la fermeture de ces édifices religieux. Toutefois, s'apercevant que les catholiques étaient décidés à s'emparer par la force de leurs anciennes égliſes, dès le 27 vendémiaire an V (18 octobre 1796), l'adminiſtration municipale rendait au culte la ci-devant égliſe de l'Abbaye.

Le 3 ventôse an V (21 février 1797), « le citoyen Gondouin choiſissait l'enceinte de la ci-devant égliſe Saint-Jacques pour y exercer le culte catholique. »

Durant ce temps, Saint-Pierre servait toujours aux fêtes civiques, de plus en plus troublées, de plus en plus affadies par l'abus de froides abstractions. Le 15 germinal an V (4 avril 1797), l'adminiſtration municipale décide de réparer la toiture de la sacriſtie où la pluie tombe avec abondance.

Le 8 thermidor an VI (26 juillet 1798), la muſique de la garde nationale reçoit de la municipalité d'amers reproches pour son manque de zèle dans les fêtes républicaines célébrées dans Saint-Pierre. Le 27 vendémiaire an VII (18 octobre 1798), le commandant de la garde nationale est à son tour admoneſté dans ces termes : « *C'eſt avec peine, citoyen, que l'Adminiſtration a vu, dans le lieu deſtiné à la réunion des citoyens que le silence n'eſt pas obſervé. En vain elle a réclamé ce silence si néceſſaire, elle n'a pu l'obtenir, la malveillance y serait-elle pour quelque choſe? ou les enfants sans leurs parents, se rendant dans ce lieu sans s'être pénétrés du sujet du raſſemblement ordonné par la loi du 13 fructidor dernier, se sont-ils abandonnés à des jeux et à des bruits qui ne sont que pour troubler l'ordre et empêcher que les plus près de l'eſtrade, où se place l'Adminiſtration, n'entendent*

qu'avec beaucoup de peine la lecture des lois et actes émanés de l'autorité publique, parvenus à l'Adminiſtration pendant le cours de la décade?

C'eſt pour obvier à ces inconvénients que nous vous adreſſons la préſente et vous invitons à l'avenir, et jusqu'à nouvel ordre, de donner pour conſigne que tous ceux qui seront trouvés faiſant du bruit dans l'enceinte deſtinée à la réunion des citoyens pendant la cérémonie décadaire soient contraints d'en sortir, et, en cas de refus d'obéir, qu'ils soient conduits à la salle de diſcipline jusqu'après la cérémonie, pour être par l'Adminiſtration pris le parti convenable. »

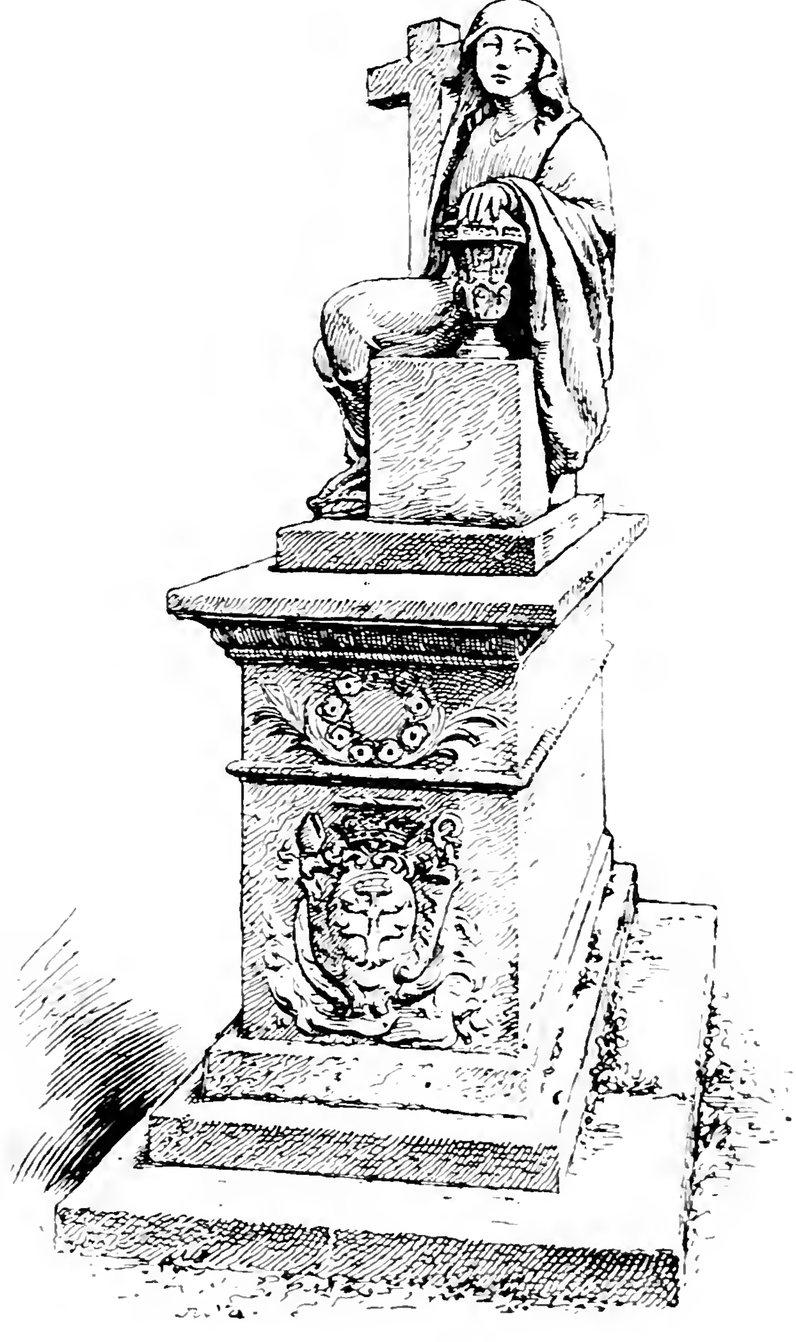


Fig. 74.
Tombeau de M. de Crequy, au cimetière de Saint-Désir de Lisieux.

A partir du 13 août 1800, les fonctionnaires, les salariés du gouvernement, les autorités locales viennent seuls au temple décadaire... Deux ans plus tard, le 15 août 1802, la cathédrale Saint-Pierre était officiellement rendue au culte catholique comme simple paroiſſe. L'évêque de Bayeux, Monseigneur Brault, déſigna, pour préſider la cérémonie de réouverture, M. Euſtache Le Jeune de Créquy, ancien vicaire général de Mgr de la Ferronnays.

En cette fête de l'Aſſomption de Notre-Dame, la cathédrale était trop petite pour la foule immenſe. Après le chant du *Miſerere* et du *Te Deum*, M. de Créquy, tenant à la main le Saint-Sacrement, fit le tour de l'égliſe. Précédant la proceſſion, M. l'abbé Millet diſait à la foule : « A genoux, c'eſt votre Dieu qui paſſe. » Au souvenir de leurs égarements d'hier, beau-

coup d'assistants ne purent retenir leurs larmes. La messe fut célébrée sur un autel très rudimentaire dressé à la hâte par MM. Goron et Farcy, menuisiers.

Dans la cathédrale rendue au culte, tout est délabré, rien ne reste des objets nécessaires à la célébration des offices. C'est la grande désolation ! Le sous-sol bouleversé par endroits, des statues sans tête, des arcatures et des colonnes brisées, les tableaux lacérés, les vitraux en ruine redisent à tous les horreurs et les attentats qui s'y commirent pendant près de dix années.



Fig. 7[illegible] — M. Danjoy, architecte

L'excès du désastre provoqua le renouvellement nécessaire. Malheureusement, les gardiens du temple ne surent point aiguiller dans un sens esthétique les premiers essais de restauration. Ils coururent au plus pressé. Soucieux de panser en toute hâte les plaies béantes de la vieille cathédrale, les restaurateurs du premier Empire accomplirent des travaux coûteux qui restent le désespoir des architectes contemporains.

Après 1840, MM. Piel, Danjoy, Naples, Sainte-Anne Louzier, De la Rocques, ont tour à tour repris, pierre à pierre, les assises branlantes du monument; dans le calcaire rongé par l'âge, ils ont inséré avec discrétion de la pierre neuve. Les murs ont été débarrassés du vilain badigeon qui dérobait au regard les profils et les sculptures. Le premier de ces architectes, Piel, n'a fait qu'amorcer le travail de renouvellement, et cependant sa physionomie restera désormais inséparable de la cathédrale Saint-Pierre.

Piel aimait passionnément ce bel édifice ogival. Son plus vif désir était de créer autour du glorieux sanctuaire une atmosphère d'affection. Un de

ses amis nous l'a montré errant dans la nef, paſſant de longues heures à contempler les larges aſſiſes des piliers, les corbeilles des chapiteaux, les arcatures, les retombées des voûtes, obſervant les jeux d'ombre et de lumière et les reflets des vitraux. Mais c'était surtout pendant les offices du soir qu'il se plaiſait à regarder attentivement l'édifice, quand la foule le rendait vivant, quand les ombres à peine diſſipées par endroits, lui donnaient une profondeur myſtérieuſe. Les piliers de la nef, ceux du tranſept, ceux du chœur, les croiſées d'ogives, à cette heure diſcrète, laiſſaient mieux deviner les penſées des créateurs de l'œuvre.

La cathédrale ne fut pas ingrate à l'égard de son ardent protecteur. Elle devait le ramener à la pratique religieuſe. Et c'eſt là, semble-t-il, l'une des plus belles pages de son hiſtoire à travers les âges.

Sans doute, il n'eſt pas néceſſaire de poſſéder des convictions religieuſes pour éprouver un plaiſir de vénération devant les temples catholiques. Quoique n'admettant pas encore la vérité tranſcendante et divine de la religion du Chriſt, Maurice Barrès, dans un livre rythmé comme un poème, ne vient-il pas de plaider magnifiquement la cauſe des égliſes de France? Piel commence par jouir de la beauté sereine de Saint-Pierre. Son âme eſt impreſſionnée, elle s'accoutume à l'ordonnance de l'édifice, et ne tarde pas à se prendre d'une ardente sympathie, puis d'une admiration croiſſante pour les grandes lignes inaltérées de l'œuvre. La forme ne peut se séparer de l'idée qui l'anime. Peu à peu,

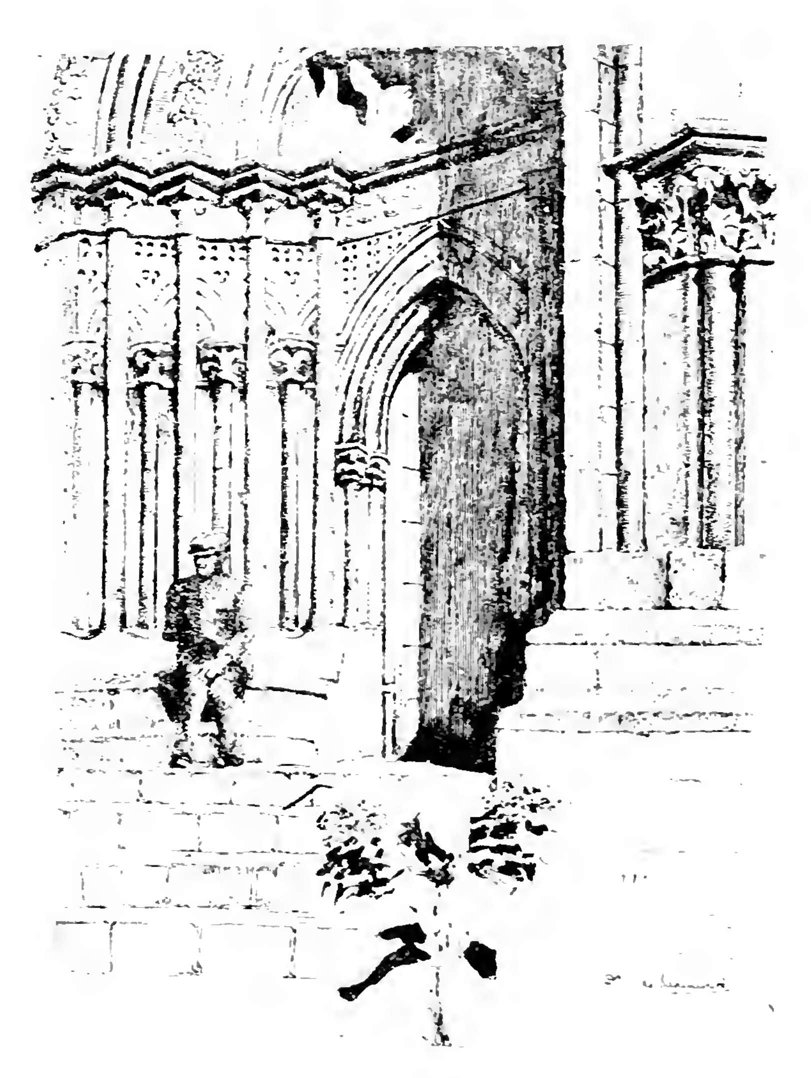


Fig. 76. — Détails du grand portail.

le jeune architecte comprend qu'une telle merveille d'art doit être l'expression concrete d'une idee vraiment superieure. Dans la cathédrale, son cœur reſſent un apaiſement tout intime, une securité inexprimable. « Pour en meſurer la grandeur, ecrit-il, pour en admirer la majeſte, je suis obligé de lever les yeux vers le ciel et me voila deja dans l'attitude de la prière. »

Il y a pluſieurs chemins qui menent à la croyance, a declaré F. Brunetiere dans un livre celèbre. Et de fait, on peut croire, pour des raiſons intellectuelles, ou morales, ou hiſtoriques, ou sociales et pour d'autres motifs encore. Piel a cru pour des raiſons d'ordre eſthetique. C'eſt en dreſſant l'inventaire architectural de la vieille cathédrale gothique, qu'un jour il a entendu les pas et la voix qui firent treſſaillir les diſciples de l'Évangile. Œuvre d'art, symbole de vérité, la cathédrale devenait pour l'architecte le corps myſtique du Chriſt dont l'âme se mêlait à son âme.

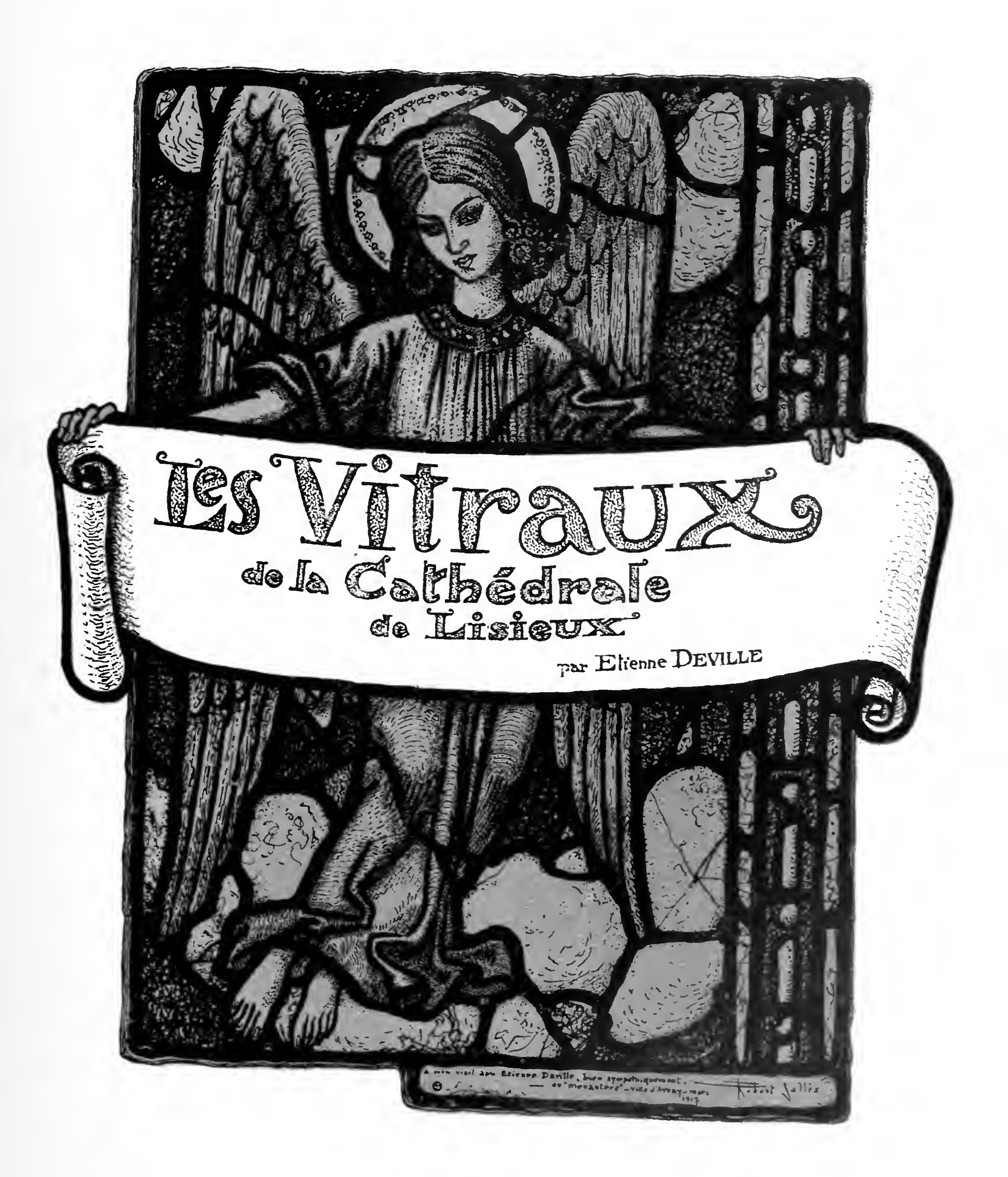
Commencee dans l'indifférence, sa vie s'acheva dans la pénitence, le silence et le recueillement d'un monaſtère italien tout proche de l'immenſe plaine de Marengo. A peine le nouveau converti avait-il revêtu la robe blanche des dominicains, que le Père Lacordaire devina sa haute valeur morale. « *Dieu*, écrivait-il, *nous a envoyé dernièrement, dans L.-A. Piel, un jeune homme d'un rare mérite.* »

A l'aube du vingtième siècle, le 6 mai 1909, Mgr Lemonnier, évêque de Bayeux, en souvenir du paſſé de la cathédrale, a daigné accorder aux curés ſucceſſifs de Saint-Pierre le titre d'archiprêtre et aux vicaires de la paroiſſe, chantres et enfants de chœur, le coſtume en uſage à la cathédrale de Bayeux.

La brillante fortune de l'une n'empêche pas l'autre d'être vivante encore. Au jour d'une belle fête, quand la cité tout entière emplit la vieille cathédrale, quand les clartés joyeuſes de l'électricité soulignent puiſſamment l'harmonie de son architecture, quand la maitriſe exécute les plus belles créations des grands maitres, elle préſente toujours une richeſſe inouie de penſees et d'emotions. Aux générations actuelles, la cathédrale montre par son exemple comment il faut s'adapter aux circonſtances et, après une vie somptueuſe, accepter une vie plus simple.



MONSEIGNEUR LEMONNIER, ÉVÊQUE DE BAYEUX ET LISIEUX


Les Vitraux
de la Cathédrale
de Lisieux
par Etienne DEVILLE



CHAPITRE VII

LES VITRAUX

ORNEMENTAL au plus haut chef, l'art somptueux du vitrail qui, pendant le moyen âge et la Renaissance, a été, en France, inséparable de l'architecture, fut la forme la plus brillante et la plus riche de la peinture monumentale. C'est un art aussi français que l'architecture dite gothique.

Léon d'Ostie[1] et le moine Théophile[2] sont les premiers qui aient parlé clairement de l'art du peintre verrier; le second surtout reconnaissait la supériorité des ouvriers de la Gaule « *in hoc opere peritissimi* ».

Une véritable révolution s'accomplit dans l'art chrétien lorsque la figure humaine fut transportée de la paroi dans la fenêtre et de la mosaïque ou de la fresque sur le vitrail. Ce fut alors tout un enseignement théologique en images lumineuses.

Cette profonde poésie de la lumière que nos climats ne connaissent pas, éclat des verdures éternelles, splendeurs des montagnes lointaines et de la

1. *Chronici Casinensis*, édit. Dubreuil, Paris, 1603, lib. III, cap. 10, 27.

2. *Theophili presbyteri et monachi libri III, seu diversarum artium schedula*, édit. de l'Escalopier, Paris, 1843, lib. II.

mer, tout cet enchantement dont rêve l'homme du Nord, nos artiſtes le mirent dans leurs vitraux. Le vitrail eſt l'art des pays sans soleil.

Juſqu'à l'apogée de la Renaiſſance, les égliſes de France, toujours plus légères et plus aériennes, s'enrichirent à l'envi de ces clôtures splendides qui conſtituaient des peintures tranſparentes.

La cathédrale Saint-Pierre reçut, à l'origine même de sa conſtruction, une décoration en rapport avec son importance, notamment des vitraux peints. Il nous en reſte un témoignage précieux dans un médaillon représentant le Chriſt aſſis et béniſſant, qui remonte à la fin du XIIe siècle.

Deux autres fragments pour le XIIIe et quelques morceaux aſſez importants pour le XVe, prouvent que notre vénérable cathédrale avait été pourvue d'une vitrerie peinte sur laquelle, malheureuſement, nous ne poſſédons que fort peu de textes narratifs.

Il nous faut arriver à la fin du XIVe siècle pour trouver une mention préciſe se rapportant aux vitraux. Nous savons en effet que le 17 janvier 1390, nouveau style, « *Rogier de Jumièges*[1] *congnut que, pour la somme de LXVII livres tournois, dont il se tint pour content, de XXX livres et de tout le vieil verre que, il doit avoir pour cauſe de ce, il eſtoit tenu et promiſt verrer les VI chapelles de Saint-Pierre de Liſieux, devers le manoir Monſieur, si comme plus à plain eſt contenu par la cédule sur ce faite, laquelle meſſire Jacques Guérart a devers lui, laquelle il doit baillier, et les XXXVII livres qui demeurent à paier à ces termes : quand IIII feneſtres premières seront verrez, XVII livres X soubs, et les autres XVII livres X soubs quant la beſogne sera parfaite*[2]. »

Ce texte, dans son laconisme, ne nous permet pas de nous faire une idée très préciſe du genre de travail que devait exécuter Roger de Jumièges. On sait toutefois qu'il s'agit des chapelles du collatéral Nord et qu'un

1. Roger de Jumièges dut se fixer à Liſieux où il poſſédait un héritage près la place aux Fruitages de la cohue de l'éveque. Cet heritage fut acquis par la suite par Richard du Boulay et son frère qui le fieſſèrent, le 2 avril 1445, à Jean Piel, moyennant une rente de 4 livres 10 sols. *Cartulaire de Thomas Baſin*, fol. 70, ms. n° 5 de la Bibliothèque de Liſieux. — De Formeville, *Hiſtoire de l'ancien évêché-comté de Liſieux*, t. II, p. 325.

2. Extrait du *Regiſtre de Guillaume Guérart, tabellion de M. de Liſieux, 1390-1392*. Archives de Me Delarue, notaire. — Voir *Le Réveil libéral* du 4 novembre 1005.

marché, plus amplement defcriptif du travail à exécuter, avait été paffé avec l'artifte à cet effet.

Un autre texte, emprunté au même regiftre, eft beaucoup plus explicite en ce qui concerne la vitrerie des hautes fenêtres de la nef et du chœur. Voici ce texte : « *7 avril 1390. En dit jour fut préfent Rogier de Jumièges qui congnut que pour la somme de LV livres tournois que lui avoit promis meffire Jacques Guérart, fabriquer de la fabrique de Saint-Pierre de Lifieux, il eftoit tenu et promift faire et verrer à ses propres cous et defpens, tout le haut de la nef de ladicte églife de Saint-Pierre et toutes les verrières, border de bonnes coulleurs et en celles de devers le cuer, en chacune un ymage avecquez son tabernacle, et avecquez ce, doit icelluy Rogier, faire et verrer XVI feneftres, ceft affavoir X de neuf verre et VI de vieil verre qui y eft, et promift faire ycelle befoingne, à commencher du jour dud. et continuer jufquez ad ce que la befoingne soit achevée.* »

Nous savons donc par cet acte que les fenêtres du chœur étaient garnies de vitraux à perfonnages placés sous des édicules ou dais, se détachant sans doute sur des étoffes damaffées, comme c'était la coutume alors.

Il nous faut parvenir au milieu du xve siècle pour trouver de nouvelles mentions relatives aux vitraux, encore semblent-elles se rapporter à des verrières garnies de réfilles de plomb. Dans un ancien regiftre des comptes de la fabrique, sous l'adminiftration de Thomas Basin[1], on trouve qu'en 1452 Robin d'Arques, vitrier, avait defcendu de la lanterne de l'églife VII formes de verre pour les rappareiller et les remettre en plomb neuf. Chaque forme contenait 63 pieds et il lui était alloué 2 sols 3 deniers par forme suivant le marché qui avait été paffé avec lui par le doyen, le vicaire, le tréforier et autres de la chapelle Saint-Nicolas.

C'eft probablement en vue de ce travail que Robin Jehan avait touché, en cette même année, une somme de 18 sols pour avoir fait XVIII claies de bois neuf.

Pendant le cours du xvie siècle, de nombreux travaux furent faits aux vitraux, simples travaux d'entretien que nous nous contenterons d'énumérer

1. Quicherat, *Hiftoire de Charles VII et de Louis XI*, par Thomas Bafin, *Société de l'Hiftoire de France*, t. IV, p. 299.

sommairement, les textes s'y rapportant ayant été intégralement publiés[1].

1505, 28 septembre. Thomas Doesnart, « verrinier de la paroisse Saint-Jacques », répare et remet en plomb sept fenêtres de la lanterne.

1506. Le même descend, répare et remet en place les trois verrières du pignon de la croisée « vers la fontaine bouillant » et une autre verrière proche le doyenné. A la fenêtre du milieu du croisillon Sud, il pose trois écussons et plusieurs autres pièces peintes.

1525. Le même répare l'une des vitres du haut de l'église. Vincent Blosset « voirinier », relève deux des panneaux de la fenêtre du côté du palais près le grand autel du chœur; en répare une autre devant les orgues et devers le revestiaire et met des lozanges à la chapelle de Saint-Ursin.

1528. Le même remet en plomb neuf une des « voirrines » de la lanterne.

1548. Jehan Le Grand, travaille à la chapelle Saint-Taurin et à la chapelle Saint-Michel.

1554-1565. Pierre Gauvin entretient la vitrerie et fait quelques travaux aux chapelles Saint-Denis, Saint-Michel et Saint-Martin.

Quelques menus travaux furent faits, en 1582 et 1596, par Laurent Le Charpentier et Guillaume Mocquerie.

La destruction de nos vitraux fut commencée par le fanatisme religieux des calvinistes; mais elle fut continuée de façon systématique par les chanoines du XVIIe siècle, sous prétexte que les verres de couleur obscurcissaient l'église et qu'ils les gênaient dans la lecture des offices.

En 1687, l'œuvre de destruction était très avancée à Lisieux: François Samson et Rochery, serruriers, travaillaient avec Mercier, vitrier, à la vitrerie de la cathédrale pour laquelle on ne dépensa pas moins de 666 livres 15 sols, et pourtant, par économie, on allait chercher le verre en paniers aux verreries de Conches et de Beaumont. L'année suivante, l'œuvre de vandalisme était accomplie. Rien ne fut oublié, pas même les fenêtres de la lanterne[2].

1. *Comptes de la fabrique de la Cathédrale*, dans *Bulletin de la Société Historique de Lisieux*, n° 12, 1900, p. 12 et suiv.

2. Charles Vasseur, *Etudes historiques et archéologiques sur la Cathédrale de Lisieux*, p. 70.

L'auteur anonyme du *Mémorial*, à la date de 1688, parlant des travaux faits par ordre de Meſſieurs les chanoines pour embellir leur égliſe, écrit tout simplement : « Ils l'ont fait vitrer de neuf en ôtant toutes les anciennes vitres qui eſtoient fort obſcures[1]. »

Le vandaliſme des chanoines dépaſſa celui des calviniſtes du XVIe siècle ; ceux-ci ne s'attaquèrent qu'aux sujets à portée de leurs atteintes, tandis que les premiers détruiſirent méthodiquement les verrières les plus élevées, à grands renforts de diſpendieux échafaudages.

Ce sont les verriers du XIIe siècle qui imaginèrent d'enfermer les divers épiſodes d'un récit dans une série de médaillons circulaires, et le vitrail tout entier dans une bordure magnifique. Ce sont eux qui étudièrent patiemment les lois de l'harmonie des couleurs et qui découvrirent ce beau bleu profond, pareil à un ciel d'été, qui palpite dans l'atmoſphère, derrière les personnages.

Les vitraux du XIIe siècle nous apparaiſſent déjà dans toute la splendeur de leur coloration harmonieuſe et puiſſante, témoignant d'une technique très avancée. La tradition byzantine se reflète sur les verrières. La simplicité des compoſitions et des mouvements, l'expreſſion calme des figures sont inspirées d'un sentiment très profond. Les sujets, généralement de petite dimenſion et inſcrits dans les médaillons, s'enlèvent en coloration franche sur des fonds d'intenſité variée.

A Saint-Pierre nous ne poſſédons plus que deux fragments de ces vitraux primitifs : une petite roſace décorative et un Chriſt aſſis et béniſſant, conſervés à la sacriſtie de la cathédrale.

La roſace, qui n'a que 24 centimètres de diamètre, eſt sur fond bleu, formée de quatre palmettes jaunes sur fond brun et quatre feuilles rouges sur fond noir. Au centre, un quatre-feuille en vert clair sur un fond sombre.

Le médaillon, qui meſure 43 centimètres de diamètre, repréſente un Chriſt de majeſté, aſſis et béniſſant. Un nimbe bleu, crucifère jaune, entoure sa tête; il porte une robe jaune-brun que recouvre un manteau vert; l'en-

1. *Mémorial de ce qui s'eſt paſſé de plus remarquable dans la ville de Liſieux, 1676-1717*, dans *Bulletin Soc. Hiſt. de Liſieux*, n° 6, 1875, p. 13.

semble de la compofition se détache sur un fond brun foncé. « La figure du Chrift eft traitée en lignes raides sur des verres d'une teinte sombre afin de faire mieux reffortir l'expreffion de la tête encadrée de bleu clair. Quelques incorrections se remarquent dans la figure; l'enfemble du coftume eft lourdement drapé, la monture de plomb durcit encore les traits, mais cette dureté n'eft pas inutile, elle augmente le réalifme de la peinture[1]. »

Et ceci eft conforme à la tradition de cette époque, qui repréfente toujours le Chrift comme un homme dans la force de l'âge, de trente-cinq à quarante ans, conftamment barbu, jamais souriant, à la figure sérieuse quand elle n'eft pas trifte[2]. Le Chrift symbolife à la fois l'être et la puissance par excellence; les beaux manufcrits grecs de la Bibliothèque nationale le démontrent dans leurs miniatures, et Guillaume Durand[3] remarque que, même dans l'églife latine, la toute-puiffance eft attribuée à Jéfus. Il dit : *Imago Chrifti... picta ut refidens in throno, seu in solio excelfo, præfentem indicat majeftatem, quafi dicat : Data eft ei poteftas in cœlo et in terra.* »

Au XIII[e] siècle, notre cathédrale s'enveloppa dans ce voile irifé dont nous admirons encore les reftes de ses scintillantes broderies.

Les médaillons dits légendaires, à fonds bleu ou rouge, s'enlèvent sur d'étincelantes mosaïques qu'entourent de riches et larges bordures à feuillages. Les armatures de fer forgé suivent le contour des médaillons, forment comme le squelette du vitrail et contribuent, par leurs silhouettes noires, à donner de la fermeté à la compofition qui, à diftance, n'eft jamais confufe.

Le verrier ne cherche pas à faire une œuvre individuelle, deftinée à être examinée ifolément; son but eft de concourir, sous la direction unique du maître de l'œuvre, à l'ornementation du monument.

Non seulement par une judicieufe et harmonieufe diftribution des couleurs, il illumine l'intérieur de la cathédrale d'un jour à la fois myftérieux et splendide qui ajoute à la sévérité grandiofe de l'architecture; mais encore il afpire, comme l'imagier, à présenter l'enfeignement des vérités fondamentales de la religion, les récits de la Bible, les vies des saints et, parfois,

1. Conférence de M. l'abbé Hardy, donnée à Lisieux en décembre 1913.
2. Voy. Didron, *Iconographie chrétienne, Hiftoire de Dieu*, Paris, 1843, p. 215 et suiv.
3. *Rationale divinorum officiorum*, lib. I, cap. III.



LE CHRIST EN MAJESTÉ, VITRAIL DU XII[e] SIÈCLE (Desin de R. Sallès).

il exprime des idées théologiques plus savantes et plus compliquées que celles que développent les sculptures des façades.

Les vitraux narratifs conſacrés à la légende des saints sont beaucoup plus fréquents ; ce sont les pages éclatantes d'une légende dorée. L'enſemble formait un des plus beaux livres à miniatures que jamais prince ait payé au poids de l'or.

Que reſte-t-il aujourd'hui de cette vitrerie merveilleuſe qui raviſſait et extaſiait nos aïeux du moyen âge ? A peine un vitrail complet ou du moins un médaillon à double scène, que l'on a diviſé pour l'inſcrire dans deux verrières modernes exécutées, avec aſſez de goût, dans le style qui nous occupe.

Ces vénérables fragments de la riche parure de notre cathédrale se voient aujourd'hui dans le collatéral du croisillon Nord, au-deſſus des autels Saint-Pierre et Saint-Paul.

Le vitrail au-deſſus de l'autel Saint-Paul a conſervé une scène de la vie de saint Jean l'Évangéliſte, son martyre à Rome devant la porte Latine. Sous le nom de saint Jean Porte-Latine *(Joannes ante portam latinam)* on fête chaque année le martyre que, vers l'an 96, l'empereur Domitien, fit endurer à l'apôtre, en le plongeant dans une chaudière d'huile bouillante, dont il sortit sain et sauf suivant la parole de Notre-Seigneur Jéſus-Christ[1].

Nous trouvons cette scène fréquemment repréſentée dans les manuſcrits du moyen âge, notamment dans les *Apocalypſes figurées*, dont les bibliothèques poſſèdent de nombreux exemplaires. De tous les manuſcrits signalés par L. Delisle[2], nous en avons choiſi deux qui, par leur caractère éminemment artiſtique et par leur origine anglo-normande, nous ont paru offrir un intéreſſant objet d'étude et de comparaiſon avec les vitraux qui nous occupent.

C'eſt d'abord le beau manuſcrit R. 16, 2, du collège de la Trinité à

1. *Joan*, XXI, 22. — *Act. Apoſt.*, III, 1-8. — Voy. *Legenda aurea. De Sancto Johanne*. A Rome encore, la chapelle *San-Giovanni-in-oleo* paſſe pour occuper l'emplacement même du supplice. Ce sujet a été très souvent repréſenté au XIIIe siècle ; voyez notamment Emile Mâle, *L'Art religieux du XIIIe siècle en France*, p. 350. — Lucien Bégule, *Les Vitraux du moyen âge et de la Renaiſſance dans la région lyonnaiſe*, Paris, 1911, in-4, p. 35.

2. *Mémoires sur les figures de l'Apocalypſe*, dans *l'Apocalypſe en français au XIIIe siècle*, publiée par la Société des anciens textes français, Paris, 1901, p. 1-cc.

Cambridge[1], dont les miniatures sont des œuvres de tout premier ordre[2] et dont les legendes en français ont deja attire l'attention du savant Samuel Berger[3].

Le second eſt un manuſcrit qui fit jadis partie de la « librairie » de Charles V et qui se trouve aujourd'hui à la Bibliothèque nationale, n° 403 du fonds français[4]. Ces deux manuſcrits, du XIIIe siècle, nous seront d'un précieux secours pour identifier d'une manière abſolue les deux ſragments de vitraux de cette epoque que notre cathédrale poſſède aujourd'hui.

Le manuſcrit de Cambridge expoſe ainſi la scène du martyre de l'apôtre : *« le empereur cruel, purſiur des creſtiens, a ki cummaundement il fut mis en un tonel de oiele ardaunt, pur la cunfeſſion del nun Jeſu Criſt, dunt il en iſſi si ne fu de ren bleſcé, par la grace de Deu. »*

L'empereur Domitien, vêtu d'une robe brochée verte que recouvre un manteau rouge, la tete ceinte de la couronne royale et tenant le sceptre, eſt aſſis sur un trône à droite. Près de lui, deux perſonnages debout. L'apôtre, nu, les yeux au ciel, les mains élevées dans l'attitude de la prière, eſt plongé à mi-corps dans une vaſque verte repoſant sur un trépied de fer. Au-deſſous, un braſier dont les flammes entourent la vaſque.

Si maintenant nous rapprochons de ce vitrail la miniature du ms. R. 16 de Cambridge et celle du ms. franç. 403 de la Bibliothèque nationale, nous trouverons une source commune d'inſpiration et une repréſentation iconographique à peu près identique.

Dans le ms. de Cambridge (fol. 1 v°), l'empereur Domitien eſt aſſis sur un trône, un petit chien blanc à ses pieds. Il porte une robe bleue à galon rouge à la ceinture et au col, recouverte d'un manteau brun clair doublé de blanc et semé de fleurons. Sur la tête une couronne royale d'or, et dans la main gauche un sceptre. Près de lui, se tient debout un perſonnage revêtu d'une robe blanche à capuchon lui recouvrant la tête : par-deſſus

1. Publie par M. R. James, *The Trinity college Apocalypſe*, printed for the Roxburghe Club, London, 1909, in-fol.

2. Voy. Waagen, *Treaſures of art in Great Britain*, t. II, p. 433. — *Galleries and Cabinets of art in Great Britain*, p. 321.

3. *La Bible françaiſe au moyen âge*, pp. 93-97-408.

4. Publie par L. Delisle et P. Meyer, *L'Apocalypſe en françaıs au XIIIe siècle*, Paris, 1901, in-8 et album in-fol.

sa robe. une dalmatique rose à galon d'or. Il tient de la main gauche une épée nue la pointe en l'air. Trois autres personnages assistent à la scène. et l'un deux semble vouloir arrêter l'apôtre. simplement vêtu d'une sorte de caleçon. qui se dispose à se plonger dans la chaudière. représentée ici par une cuve en bois. entourée de cercles rouges et bleus. Sur l'autre bord de la même cuve. l'apôtre en sort sans aucun mal à la grande stupéfaction d'un personnage qui se trouve devant lui. Dans cette miniature ne figure. en somme. que le commencement et la fin du martyre de l'apôtre.

Dans le dessin au trait. légèrement colorié en teintes rouges. vertes et bleues. du manuscrit de la Bibliothèque nationale (fol. 2). nous trouvons au contraire l'apôtre plongé dans la chaudière placée. comme dans notre vitrail. sur un trépied. au-dessus d'un feu ardent. que deux tortionnaires activent avec des soufflets. Un troisième verse sur la tête du saint le contenu d'une écuelle. A gauche. l'empereur est assis sur une banquette richement ornée. portant le costume royal. mais sans sceptre. écartant de la main gauche un personnage au profil caricatural qui lui parle à l'oreille. A droite. on voit le saint. complètement nu. sorti de la chaudière. sans aucun mal. les mains jointes. rendant grâces à Dieu.

Il n'est pas douteux que les verriers du XIIIe siècle aient connu ces figures de l'Apocalypse qui furent si souvent reproduites. non seulement sur les vitraux. mais en tapisserie. ainsi qu'en témoignent les fameuses tentures de la cathédrale d'Angers.

Le second fragment, qui semble bien avoir fait partie du précédent. est inscrit dans le vitrail placé au-dessus de l'autel Saint-Pierre : il représente une autre scène de la vie de saint Jean. La légende *Sanctus Johannes eva[ngelista]*. qui se lit au bas de ce fragment. semble bien démontrer que ces deux panneaux appartenaient primitivement à une même verrière décorant la chapelle Saint-Jean. qui se trouvait autrefois dans le croisillon Sud. La scène représentée ne comporte que trois personnages : l'apôtre. un homme debout à droite et au centre une femme. à moitié enveloppée d'un suaire. les mains jointes. assise sur un brancard. Nous avons devant les yeux la résurrection de Drusiana par l'apôtre saint Jean. Ce thème a été emprunté par Jacques de Voragine à un historien fabuleux de l'évangéliste. qui a joui de quelque crédit au moyen âge. On attribue ce récit à Abdias

de Babylone, dont l'œuvre fut publiée en 1551, par Wolfgang Lasius, sous le titre de *Historia certaminis apostolici*. Le pape Paul IV, en 1557, censura l'ouvrage et le rejeta comme apocryphe.

Quoi qu'il en soit, le récit d'Abdias, interprété par l'auteur de la *Légende dorée*, inspira les verriers du moyen âge, qui puisèrent dans les récits de Jacques de Voragine de nombreux sujets iconographiques pour l'illustration des légendes des saints.

Voici une adaptation du récit d'Abdias, que nous trouvons dans une ancienne traduction française de la *Légende dorée*, imprimée à Lyon vers 1482, par Nicolas Philippe et Marc Reynaud :

Et lors sainct Jean qui là avoit esté aporté à grant injure, fut amené en Ephese à grant honneur et toutes les gens couroient à l'encontre lui et disoient : Benoist es-tu qui viens au nom de Notre-Seigneur Jesus-Christ. Et quand il entra dans la cité, Drusiana, qui avoit moult désiré sa venue, étoit portée morte, et les parents d'icelle et les veuves, et les orphelins, dirent à Jean : Voici, Jean, Drusiana morte que nous portons, qui obéissoit à tous tes admonestements et nous nourrissoit tous et désiroit moult ta venue et après disoit : Ha, ha, si je voie l'apôtre Dieu avant que je mourusse, et tu es venu et elle ne te peut voir. Et lors commanda à mettre jus la biere et delier le corps et dit : Notre-Seigneur est ressuscité, Drusiana lève, sors, et va en ta maison et me appareille ma réfection. Et celle se leva tantôt et s'en alla vers sa maison toute curieuse du commande de l'apôtre et lui étoit avis que elle n'étoit pas revenue de mort, mais éveillée de dormir[1].

Dans le manuscrit de l'Apocalypse conservé à Cambridge (fol. 33) on trouve la représentation de la résurrection de Drusiana, représentée par une curieuse miniature avec les légendes suivantes : *Ci coment lemporte Drusiana pur enterer e cum seint Johan la resuscite par la priere des poeveres. Un deue es tri seint Johan preche e un verrai Jhesu Crist Nostre Segnur.*

Beau sire veez vostre amie Drusieine tre nus portum ci morte tre desireit

1. Cité par Firmin-Didot, *Des Apocalypses figurées*, Paris, 1870, in-8, p. 35. — Voy. aussi *La Légende dorée*, édition et traduction Roze, t. I, p. 94. — Eusèbe, *Hist. ecclés.*, lib. III, cap. 1.

voſtre repeir. — Li men segnur Jheſu Chriſt te reſuſcite Druſieine. Levez sus si va a ta mesum, si me aparaile a manger.

Dans ce manuſcrit, la scène se déroule à la porte même de la ville d'Ephèſe, où saint Jean se diſpoſe à entrer. L'aſſemblée eſt beaucoup plus nombreuſe, puiſqu'elle ne comporte pas moins de dix perſonnages. Deux d'entre eux préſentent à l'apôtre des sortes de pancartes, sur leſquelles se liſent les légendes que nous venons de reproduire. Druſiana eſt aſſiſe sur un brancard élevé sur quatre pieds et poſé à terre. Elle eſt encore, comme dans notre vitrail, à moitié vêtue de son suaire, sur lequel une ample draperie eſt rejetée. C'eſt le moment de la réſurrection.

Dans le ms. français 403 (fol. 43 vo), la scène eſt diviſée en deux parties. D'un côté, les gens d'Ephèſe sortent de la ville et viennent au devant de l'apôtre lui annoncer la fatale nouvelle. De l'autre, Jean vient de franchir la porte et se trouve devant le brancard que l'on a arrêté près de lui. Druſiana y eſt aſſiſe, nue, recouverte d'un drap aux plis multiples et compliqués. Elle joint les mains et regarde l'apôtre d'un air étonné. Elle semble une toute jeune fille, tandis que sur notre vitrail et sur le ms. de Cambridge c'eſt déjà une femme d'un certain âge. Près du brancard, deux cierges allumés et, à terre, deux clochettes et un vaſe d'eau bénite avec son aſperſoir. Cinq perſonnages, dont l'un porte une croix de proceſſion, se trouvent derrière le brancard et trois autres sont debout près du saint. Tous manifeſtent leur satiſfaction contenue et reſpectueuſe.

Nous avons cru bon de rapprocher ces deux manuſcrits des peintures de nos vitraux ; il réſulte clairement de cette comparaiſon que les verrières repréſentant des scènes de l'Apocalypſe ont été inſpirées directement par les manuſcrits qui ont tous à peu près reproduit les mêmes sujets.

A cette époque, les scènes sont en général réduites à leur plus simple expreſſion, aucun détail superflu ne surcharge l'image qui reproduit bien simplement, mais combien éloquemment, ce qu'elle veut exprimer.

Une inſcription, placée au bas du vitrail de droite, nous apprend que ces deux verrières ont été reſtaurées et complétées par Albert Gsell, peintre verrier à Paris, en 1895. Nous retrouverons, d'ailleurs, le nom de cet artiſte lorſque nous arriverons à l'examen des vitraux modernes.

Le xv[e] siècle eſt plus amplement repréſenté, mais ce ne sont encore que des fragments, qui nous font regretter la diſparition du merveilleux enſemble que devait offrir la vitrerie des chapelles des collatéraux.

Ce siècle marque une évolution rapide. Les artiſtes se sont affranchis de la direction du maitre de l'œuvre et semblent travailler moins pour l'édifice que pour leur propre réputation. Au lieu de ces éblouiſſantes moſaiques diaprées des plus vives couleurs, ils adoptent, autour des personnages s'enlevant sur de riches draperies damaſſées, un parti ornemental d'architectures, souvent envahiſſantes, et où dominent le blanc et le jaune d'argent. Le deſſin se perfectionne, les formes sont étudiées sur le corps humain, le modèle des draperies sur nature et, enfin, la perſpective va bientôt apparaitre dans le vitrail. Mais ce progrès eſt un danger pour l'art sévère du verrier, et la décadence eſt proche.

Les quelques spécimens de l'art de cette époque se trouvent dans les lobes des tympans des ſenêtres des chapelles du collatéral Sud.

La deuxième fenêtre, en entrant par le bas de la nef, a conſervé une *Pentecôte* [1] qui nous parait avoir subi de sérieuſes reſtaurations. La Vierge aſſiſe, vêtue d'une robe de brocart d'or, un voile blanc sur la tête, recouvert par un ample manteau à orfrois d'or, occupe le centre

Fig. 77. — La Vierge, vitrail de la Pentecôte

1. *Act. Apoſt.*, II, 1, 3, 4.

de la composition. Grégoire de Tours, Sophronius, Métaphraſte, saint Bernard et d'autres, montrent bien que la sainte Vierge partageait la vie des apôtres. C'eſt pourquoi, avec saint Jean Damaſcène, saint Chryſoſtome et saint Germain, toute l'Égliſe enfin, la proclame honorée au-deſſus de toutes les créatures, au-deſſus des chérubins, des séraphins et de tous les chœurs des anges. C'eſt dans cette penſée que les peintres de la Pentecôte n'hésitent pas à donner à Marie la place la plus honorable. Tous les monuments iconographiques, la *Bible* syriaque de Florence, le *Graduel* de Prün, le *Pſautier* du British Muſeum (Lanſdowne n° 383), nous montrent Marie occupant dans le cénacle, au milieu des apôtres, la place d'honneur [1].

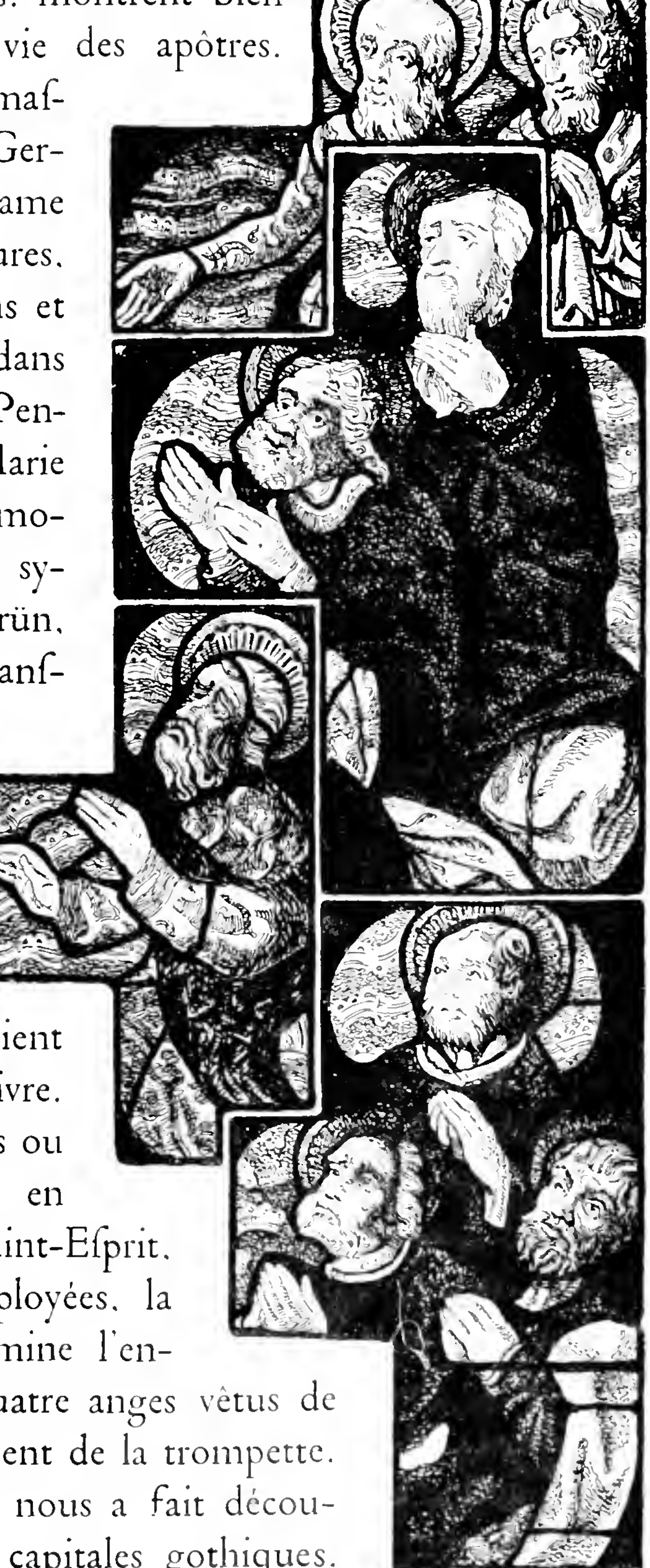


Fig. 78. — Les Apôtres, vitrail de la Pentecôte.

La Mère de Dieu eſt entourée d'un groupe d'apôtres et de diſciples au nombre de vingt-et-un. L'un tient un bourdon de pèlerin, un autre un livre. Tous sont à genoux, les mains jointes ou croiſées sur la poitrine, ou élevées en un geſte d'étonnement. En haut le Saint-Eſprit, sous forme de colombe, les ailes éployées, la tête ceinte du nimbe crucifère, domine l'enſemble. Dans les lobes inférieurs, quatre anges vêtus de blanc, aux ailes rouges et vertes, sonnent de la trompette.

Un examen attentif de ce vitrail nous a fait découvrir quelques inscriptions, tracées en capitales gothiques.

1. Voy. Rohaut de Fleury, *La Sainte Vierge*, t. I, p. 233 et suiv., t. II, p. 428.

sur la bordure des vetements des perſonnages. Sur l'orfroi retenant le manteau de la Vierge, on lit :

p. m. m.

Sur le manteau de l'apôtre tenant un livre, dans un des lobes supérieurs du vitrail à droite, se déroule une inſcription dont nous n'avons pu dechiffrer que :

... muncriis uxin...

L'enſemble de la compoſition s'enlève sur un fond bleu ondé. Les apôtres portent des robes de brocart blanches à broderies d'or, que recouvrent d'amples manteaux rouges doublés de vert. Quelques figures sont traitées magiſtralement et semblent offrir de véritables portraits. Les phyſionomies expriment ordinairement l'étonnement, quelques-unes sont empreintes d'une grande douceur et d'une puiſſante vivacité d'expreſſion. Les langues de feu de l'Eſprit saint ne sont pas apparentes, seule la colombe au nimbe crucifère occupe le lobe supérieur de la fenêtre. La poſe des perſonnages, le groupement habile et les oppoſitions de couleur font de cette scène une page très expreſſive et très agréable par l'enſemble iriſé du fond qui atténue la violence de certaines colorations.

La troiſième fenêtre a conſervé un *Couronnement de la Vierge*, qui a été étudié par Piel à qui nous en empruntons la deſcription. « Dans la troiſième chapelle à droite du portail, dit-il, il reſte une portion de vitrail aſſez curieuſe. Le gothique allemand des légendes, les plis des vêtements des anges, la forme de leurs ailes, indiquent un travail du xve siècle.

C'eſt un couronnement de la Vierge par Dieu le Père, Dieu le Fils et Dieu le Saint-Eſprit. La Vierge eſt à genoux les mains jointes. Elle eſt revetue d'une robe ou surcot d'or recouverte d'un manteau étoffé à manches tombantes, bordé d'un galon d'or. Ses cheveux sont liſſes sur le front et tombent en flocons d'or sur ses épaules.

Dieu le Père eſt coiffé d'une tiare d'or d'une seule couronne et surmontée d'une croix. Les cheveux et la barbe sont longs et blancs : un nimbe vert entoure sa tete. Son expreſſion eſt grave et immobile.

Dieu le Fils a les cheveux de la couleur de ceux de la Vierge, ils sont longs, peu ondoyants et serrés autour de la tête par une couronne d'épines;



TÊTES D'APOTRES. VITRAIL DU XVe SIÈCLE (Dessin de L. Leclerc).

son nimbe eſt également vert et crucifère. Le Père et le Fils tiennent la couronne de la main gauche et béniſſent la Vierge de la droite. Ils sont enveloppés tous deux dans un même manteau violet.

Dieu le Saint-Eſprit se trouve à la hauteur de leur figure, sous la forme d'une colombe voltigeant sur la tête de la Vierge, il a un nimbe d'or.

Quatre groupes, préſidés chacun par un ange, aſſiſtent au couronnement. Chaque ange tient à sa main une légende; ceux de droite sont recouverts d'une chape, celui qui reſte à genoux a une robe blanche.

Le groupe de droite, le plus voiſin du Chriſt se compose de deux vierges, deux diacres, un évêque, un moine chauve barbu, robe et capuchon jaunes, manteau vert, et d'une veuve.

Le deuxième du même côté, au-deſſous du précédent, eſt composé d'un roi, d'une reine, d'un pape entre deux cardinaux et de deux moines blancs ou religieuſes en prière (à notre avis ce sont des chanoines, fig. 79).



Fig. 79. — Chanoines avec leur aumuſſe sur la tête.

Dans le premier groupe à gauche, il ne subſiſte d'ancien que les ailes de l'ange et les trois moines à robes griſes. Dans le second, trois saints nus, deux moines à capuchon jaune et manteau blanc et deux autres moines à manteau et capuchon gris.

Tous ces perſonnages sont réguliers, de différentes couleurs. Il eſt à remarquer qu'ils sont sept dans chaque compartiment, non compris l'ange. Les anges de droite ont les ailes vertes, ceux de gauche les ont jaunes.

Il y a de plus quatre anges portant des légendes et des chérubins couverts de plumes, jaunes et vertes[1].

La Légende dorée ne décrit pas *le Couronnement de la Vierge*, elle

1. *Alexandre Piel*, Liſieux, 1866, pp. 100-102.

l'indique d'un mot. Il n'en fallait pas davantage pour éveiller l'imagination des artiſtes qui appliquèrent à Marie ces verſets du pſalmiſte : « La reine s'eſt aſſiſe à sa droite en un vêtement d'or[1] : » ou encore : « Il a posé sur sa tete une couronne de pierres précieuſes[2]. »

En général, c'eſt toujours le Fils seul qui couronne sa mère, surtout aux xiiie et xive siècles ; quelquefois c'eſt le Père, rarement les trois personnes enſemble. Au xve siècle, on retrouve le Père, en coſtume de pape ou d'empereur ; le Fils revêtu d'un simple manteau et tenant quelquefois sa croix et le Saint-Eſprit, sous forme de colombe planant entre eux[3].

Nous citerons un deſſin sur parchemin conſervé au muſée du Louvre ; le *Triomphe de la Vierge*, peint en 1453 par Enguerrand Charonton, musée de Villeneuve-les-Avignon[4], et un curieux vitrail de Notre-Dame-de-la-Couture de Bernay, donné avant 1506 par Louis des Haulles, abbé de Bernay[5].

Quelquefois encore, le cas eſt aſſez rare et mérite d'être signalé, les trois perſonnes divines, sous la forme humaine, procèdent au couronnement de Marie. Nous en connaiſſons un exemple dans une très curieuſe peinture circulaire, sur bois, conſervée en Suiſſe au muſée de Bâle. Les trois personnes divines, sous forme corporelle, sont aſſiſes sur un trône. Le Père, portant une couronne impériale, eſt aſſis au milieu ; à droite et à gauche, le Fils et le Saint-Eſprit, revêtus d'une robe blanche, tenant de la main gauche un sceptre fleuronné. Un seul manteau abrite les trois perſonnes qui, toutes, de la main droite, soutiennent la couronne sur la tête de la Sainte Vierge, à genoux devant le Père ; ce dernier soutenant de la main gauche le globe du monde. Des nimbes rayonnants entourent les têtes des trois personnes de la Sainte-Trinité. Cette peinture, que nous croyons appartenir à l'école d'Avignon, préſente tous les caractères du xve siècle avancé, préciſément la date de l'exécution de notre vitrail.

1. *Aſtitit regina a dextris ejus, in veſtitu deaurato.* Ps. XLIV, 10.

2. *Poſuiſti in capite ejus coronam de lapide pretioſo.* Ps. XX, 4.

3. Chanoine Porée, *Note sur quelques repréſentations de la Sainte-Trinité*, p. 2.

4. Voir André Michel, *Hiſtoire de l'Art*, t. II, 1re part., p. 158 ; t. III, 1re part., p. 158.

5. Voir Chanoine Porée, dans *Bulletin monumental*, t. XLVIII, 1881, p. 517. — E. Veuclin, *Un spécimen de la Peinture sur verre*, dans *Sociétés des Beaux-Arts des départements*, t. XXIV, 1900, pp. 135-138.

Il eſt facile de trouver dans les poéſies religieuſes du moyen âge des textes se rapportant à la gloire de Marie dans le ciel. Voici d'abord un paſſage d'une des plus anciennes séquences qu'on ait composées sur ce sujet : « De quel éclat brille dans le firmament cette étoile de la mer qui a mis au jour la lumière de tous les aſtres, des hommes et des eſprits céleſtes! »

Quam splendida pollo stella Maris rutilat,
Quæ omnium lumen aſtrorum et hominum atque spiritum genuit.

Dans une hymne anonyme, qu'on croit du IVe siècle, encore en uſage dans le bréviaire ciſtercien, nous liſons : « Que vous reſplendiſſez d'une lumière glorieuſe, royale fille de la race de David, sublime vierge Marie, qui siégez au-deſſus de tous les habitants des cieux! »

O quam glorifica luce coruscans
Stirpis davidicæ, regia proles,
Sublimis reſidens virgo Maria
Supra cæligenas etheris omnes.

Enfin ces vers d'Adam de Saint-Victor : « O Marie, étoile de la mer, vous occupez, par votre ineffable dignité, une place au-deſſus de toutes celles qu'occupent les habitants des cieux! »

O Maria, stella maris
Dignitate singularis,
Super omnes ordinaris
Ordines cœleſtium.

A ces témoignages poétiques, comment ne pas y ajouter les admirables paſſages que nous empruntons à une homélie de saint Germain, patriarche de Conſtantinople :

Ave, lucida nubes quæ spiritualem divinum rorem nobis superinſtillas, quæque per hodiernum tuum in Sancta sanctorum ingreſſum...

Ave, amæniſſimus et rationalis Dei paradiſus, benevolentiſſima et omnipotenti ejusdem dextera hodie ad orientem plantatus...

Ave, sacroſancte ædificatum, et immaculatum, puriſſimumque Dei, summi Regis, palatium, ejusdem magnificentia circumornatum...

Ave, nova Sion et divina Jerusalem, magni Regis civitas, in cujus domibus Deus ipſe cognoſcitur...

« Ave. Dei mons præpinguis et umbroſus : in quo enutritus rationalis « Agnus atque infirmatates noſtras portavit...

« Ave. sanctus Dei thronus, divinum donarium, domus gloriæ, perpulchrum ornamentum, et cimelium electum...

« Ave, Maria, gratia plena, sanctis sanctior, et cælis excelſior ; et Cherubim glorioſior, et Seraphim honorabilior, et super omnem creaturam venerabilior. Ave columba, quæ glorioſo ac splendido tuo in templum ingreſſu, nobis et fructum fers olivæ, et servatorem a spirituali diluvio, ac portum salutis annuntias, cujus pennæ deargentate et poſteriora dorſi in pallore auri, sanctiſſimi et illuminantis Spiritus fulgore irradiantur. Ave, urna ex puro auro conflata, et suaviſſimam animarum noſtrarum dulcedinem, Chriſtum scillicet, qui manna eſt, continens !...[1]

Une autre scène, non moins curieuſe, qui n'eſt malheureuſement qu'une reſtitution moderne, puiſqu'elle eſt signée Gſell dans le fond bleu de la peinture, mérite de retenir l'attention, d'autant plus qu'elle a été refaite d'après des données archéologiques et des documents anciens, c'eſt le *pèſement des âmes* qui occupe un lobe crucifère de la partie centrale.

Le pèſement des âmes, ou pſychoſtaſie, forme habituellement un sujet, un épiſode de la grande scène du *Jugement dernier*. L'auteur principal de cette scène c'eſt l'archange saint Michel. Il eſt debout et la balance eſt suſpendue dans sa main. L'âme eſt alors le sujet d'une vive conteſtation entre les anges et les diables ; souvent un diablotin — et le cas se préſente ici — placé traitreuſement sous le plateau accuſateur, cherche, en se cramponnant après, à le faire trébucher.

Cette scène n'eſt autoriſée par aucun texte évangélique, mais elle eſt née d'une métaphore auſſi vieille que le monde. On retrouve cette idée dans l'ancienne Égypte et l'Inde primitive[2]. Les pères de l'Égliſe emploient quelquefois cette comparaiſon, saint Auguſtin en particulier dit que les bonnes et les mauvaiſes actions seront comme suſpendues dans une balance[3], et

1. *Sanctus Germanus Conſtantinopolitanus patriarcha. Homilia de S. Virginis Deiparæ myſteriis.* — *Patr. græc. lat.*, t. XCVIII, col. 306-310.

2. Voy. Maury, *La Pſychoſtaſie*, dans *Revue archéolog.*, 1884, t. I, p. 235.

3. *Sermo L., in Vig. Pentecoſt.*



LA BÉATITUDE ÉTERNELLE, VITRAIL DU XVe SIÈCLE (Dessin de L. Leclerc).

saint Jean Chryfoftome reprend auffi cette penfée[1] qui frappa l'imagination populaire et que l'art réalisa si bien, les artiftes ne manquant jamais de représenter les démons très acharnés à la perte de l'âme dont le procès était pendant au tribunal divin[2].

Le pèfement des âmes que l'on rencontre sur tant de monuments eft-il simplement une allégorie, adoptée généralement par les artiftes, comme plus propre à exprimer la sévère juftice du jugement de l'Éternel? On serait tenté de le croire, et tout donne à penfer qu'ils n'étaient que des figures de langage, pour ceux qui en faifaient ufage, tandis qu'elles étaient traduites par le peuple dans un sens matériel et littéral.

La partie fubfiftante de ce curieux vitrail nous fait vivement regretter la perte du refte. Cette œuvre, par l'archaïfme de sa compofition, se recommande de l'art des bords du Rhin et fait songer aux anciennes figures au trait des vieux livres d'heures du moyen âge.

Comme la scène précédente, celle-ci se détache sur un fond violet sombre qui accentue le relief et les contours des perfonnages, prefque tous traités au blanc d'argent. D'un caractère beaucoup plus archaïque cette verrière se recommande par sa curieufe technique et surtout par l'ordonnance de sa compofition. Il s'y trouve des phyfionomies et des détails de coftumes intéreffants, traités avec beaucoup de soin et de précifion.

La scène du couronnement eft fort belle; les figures des perfonnes divines sont très expreffives malgré la rigidité de leurs lignes. La carnation brune de la sainte Vierge rappelle ces deux verfets du Cantique des cantiques (I, 4, 5). *« Nigra sum sed formofa... Nolite me confiderare quod fusca sim quia decoloravit me sol... »*

Les infcriptions gothiques qui se lisent sur ce vitrail sont toutes relatives à la Sainte-Trinité. Leur déchiffrement eft affez difficile par suite de leur difpofition et auffi à caufe des tranfpofitions qui semblent y avoir été faites lors des reftaurations de cette verrière.

Voici quelques-uns de ces textes que nous sommes parvenus à relever, et qui ont été très obligeamment revus par M. le chanoine Porée, le

1. Cité par Vincent de Beauvais, *Spec. hift. epil.*, cap. CXVIII.
2. Molanus, *De Hiftoria sacrarum imaginum*, édit. Paquot, p. 374.

savant curé de Bournainville, que nous tenons à remercier tout particulièrement.

in sancto spiritu
cum in veritate

Ces deux inscriptions peuvent se référer au texte de l'Évangile : *in spiritu et veritate oportet adorare* (Joan., IV, 23).

gloria tibi omnipotens deus trinus et unus
magnus et excelsus te deced ymnus (*sic*)

Ces trois derniers mots commencent le pſaume 64.

trinitas immensa lux angelorum
ejus celi spes... m... banorum
benedictus sit trinitas.

C'eſt le commencement de l'antienne du *Benedictus* à Laudes de la fête de la Sainte-Trinité.

vobiscum misericordiam (Judith, VIII, 17).
sancta unitasque trina deitas vera
atque in omnem...
confitebimur... fecit... que in voce...,
nos qui tibi menta devoti tu nos exaudi
nos quoque tibi psallimus tu nos exaudi
laus laus tua sit in eternum amen.

Un des anges porte une inſcription sur la bordure de son vêtement; nous n'avons pu lire que :

... r m a n...

La fenêtre suivante se rapporte à la vie de Notre-Seigneur, l'*Aſcenſion*. Jéſus vient de s'élever au ciel. La Vierge et les diſciples sont dans une sorte de contemplation en préſence du prodige, juſte le moment où les anges leur adreſſent cette queſtion : « Hommes de Galilée, pourquoi vous tenez-là, regardant au ciel[1] ? »

Les apôtres le suivaient des yeux, lorſqu'il fut enveloppé d'une nuée brillante, symbole de sa gloire; par où il faut entendre, suivant une expression familière aux Hébreux, la suite des anges qui l'accompagnaient[2].

1. *Viri Galilæi, quid statis aſpicientes in cœlum? Act. Apoſt.*, I, 11.
2. *Exod.*, XXV, 22. — *Lévit.*, XVI, 2.

Si l'Afcenfion eft une des scènes de l'Évangile dont l'iconographie chrétienne se soit emparée avec le plus d'amour et qu'elle ait le plus reproduite, il n'en eft peut-être pas dont la compofition ait mieux triomphé des variations. L'école symbolique n'influe prefque pas sur son origine et l'on retrouve déjà, aux portes de Sainte-Sabine, le Chrift dans son auréole, Marie ayant les apôtres à ses côtés.

La Vierge debout, vêtue d'une robe de brocart, amplement décolletée, recouverte d'un manteau bleu, bordé d'un orfroi à pierreries, ses cheveux dorés tombant en flots ondoyants sur ses épaules, eft entourée par les apôtres. Tous ont les yeux levés au ciel, et le seul sentiment qui paraît les animer eft une surprife mêlée d'effroi. A remarquer surtout celui qui se tient à demi renverfé, derrière la Vierge.

Cette dernière manque un peu de cette dignité calme, sereine, divine même que l'on retrouve dans les vierges françaifes du XIIIe et du XIVe siècle. Elle eft graffe, la figure bouffie, les lèvres épaiffes, rappelant à s'y méprendre les vierges de Martin Schongauer et de son école.

La préfence de la Sainte Vierge, au moment de l'Afcenfion, eft atteftée par des monuments d'une haute antiquité, notamment dans la peinture d'une *Bible* syriaque du VIe siècle confervée à la bibliothèque de San Lorenzo à Florence : Marie occupe le centre de la compofition, au premier plan, au milieu des apôtres. Elle eft debout, vêtue d'une robe violette, les bras en croix comme les orantes des catacombes [1].

Un des apôtres, à droite de la Vierge, porte sur la bordure de son manteau une infcription dont nous n'avons pu déchiffrer que les mots suivants :

... uenimus im x mox...

Par une fantaifie de l'artifte, le groupement des perfonnages compofant cette scène n'eft pas tout à fait rationnel. En effet, prefque tous semblent planer dans l'efpace. Le peintre a cédé évidemment à une exigence décorative, mais on ne s'explique pas très bien la pofition de certains apôtres qui manquent de point d'appui. Les figures, généralement anguleufes, très expreffives, dénotent une certaine incorrection de deffin.

1. Rohaut de Fleury, *L'Evangile*, t. II, 1874, p. 302. — *La Sainte-Vierge*, t. I, 1878, p. 227.

Ces verrières, qui appartiennent au xve siècle, étaient sans doute décorées, dans leurs panneaux inférieurs, de saints perſonnages en pied, encadrés dans des motifs d'architecture et s'enlevant sur de riches draperies damaſſées aux couleurs éclatantes. Dans l'égliſe de Notre-Dame de la Couture, à Bernay, il ſubſiſte une grande verrière de cette époque offrant une semblable diſpoſition. En bas, devaient se trouver les portraits des donateurs et les inſcriptions votives dont nous ne pouvons que déplorer la diſparition, ou bien encore de petites scènes ſuperpoſées comme à la Madeleine de Verneuil.

Une des hautes fenêtres du croiſillon Sud nous montre encore un intéreſſant fragment de la peinture sur verre à la fin du xve siècle. Nous voulons parler du *Saint Pierre Crucifié* qui se détache violemment sur le verre blanc dont on l'a encadré à la fin du xviie siècle. On sait que saint Pierre, le patron de la cathédrale, et c'eſt peut-être en cette qualité que nous devons la conſervation de cette intéreſſante peinture fut crucifié la tête en bas. Le prince des apôtres eſt attaché sur une croix, en forme de tau, avec des cordes aux mains et aux pieds. Il eſt entièrement vêtu de larges braies bleues à trois bandes jaunes horizontales; un justaucorps bleu serré à la taille par une ceinture de même couleur. La figure, très expreſſive, eſt traitée en griſaille et se détache sur un nimbe de couleur rouge.

Les critiques se sont demandés si, crucifié la tête en bas, saint Pierre avait été et devait être attaché à la croix avec des clous ou avec des cordes. Au point de vue théorique, la queſtion ainſi agitée n'a point été réſolue d'une manière péremptoire. Dans la pratique, l'uſage des cordes eſt plus ordinaire, mais non pas abſolu. La miniature du *Benedictional* de saint Ethelwold offre un exemple de l'emploi simultané des cordes et des clous; les bas-reliefs du ciborium de Sixte IV, dans la crypte du Vatican, en offrent un autre où les clous seulement sont employés. Chacun, à cet égard, reſte libre de suivre ses impreſſions perſonnelles [1].

Les hautes fenêtres du chœur conſervent encore, dans leur partie centrale, quelques roſaces et quelques jolies figurines du xvie siècle. Les anciennes verrières ont été employées comme bordure; nous avons retrouvé

1. G. de Saint-Laurent, *Iconographie de saint Pierre*, dans *Annales archéologiques*, t. XXV, 1865, p. 211.

des fragments de perſonnages et des lambeaux d'inſcription remontant au xvᵉ siècle encadrant les affreux verres blancs dont meſſieurs les chanoines du xviiᵉ se montrèrent si fiers.

Si nous en croyons le témoignage d'un auteur anonyme qui écrivait en 1870 [1], l'égliſe Saint-Pierre poſſédait encore à cette date, dans le déambulatoire, des dais du xvᵉ siècle qui servaient d'amortiſſement à de grandes figures, une lapidation de saint Etienne, de la même époque, un reſte de griſaille du xiiᵉ siècle et deux médaillons du xiiiᵉ repréſentant les traits de la vie de saint Urſin (?).

En admettant que ces fragments y fuſſent encore en 1870, ils n'y étaient certainement plus en 1911, ainſi qu'on l'a un peu trop légèrement affirmé aux membres d'une société savante qui viſitaient alors notre belle cathédrale [2].

La vitrerie moderne peinte de la cathédrale comprend les trois fenêtres supérieures de l'abſide, celles des collatéraux, du déambulatoire et de la chapelle de la Vierge, ces dernières sont décrites dans le chapitre spécial conſacré à cette remarquable addition faite au monument au xvᵉ siècle.

Les trois verrières de l'abſide, qui sortent des ateliers de Luſſon, repréſentent le Chriſt, saint Pierre et saint Paul. Ce sont des œuvres à prétention archaïque, d'une sécheresse de deſſin que rachète à peine un coloris aſſez vif.

Les fenêtres des collatéraux sont peintes en griſailles avec, au centre de la verrière, une bande hiſtoriée reproduiſant diverſes scènes de la vie de l'apôtre saint Pierre, patron de l'égliſe. Nous n'inſiſtons pas sur ces tableaux, dont la compoſition et l'exécution sont abſolument dénués de toute valeur artiſtique. Par une louable penſée, on a peint dans les lobes des tympans de ces fenêtres les armoiries des anciens évêques de Liſieux et des abbayes dépendant de l'ancien diocèſe. Diſons que ces vitraux, moins celui de l'ange gardien, sont dus à la munificence de Mˡˡᵉ Renier, décédée à Liſieux en 1883, et que leur exécution ne coûta pas moins de 17.500 francs.

Les vitraux de la chapelle de saint Joseph de Cupertino (1861) ont été offerts par M. de Moidrey, avocat général à la cour de Caen. Avant d'occuper ce dernier poſte, M. de Moidrey avait été subſtitut à Liſieux.

1. *Guide du Voyageur dans la ville de Liſieux*, pp. 25-26.

2. De Cenival, *Excurſion dans le Lieuvin et le pays d'Auge*, p. 25, dans *Bulletin de la Soc. hiſt. de l'Orne*, 1911, t. XXX.

Le vitrail de la chapelle dédiée à l'Ange gardien fut composé et exécuté en 1867 dans les ateliers de M. Duhamel, peintre verrier à Evreux. Du berceau jusqu'à la tombe, l'ange gardien suit ses protégés : tel était le programme. La composition du peintre, trop chargée de détails, manque de vigueur : le rayonnement de certaines couleurs affaiblit les autres. Malgré sa transparence et sa luminosité, ce vitrail n'est qu'un mauvais pastiche des brillantes productions du moyen age [1].

Vingt ans plus tard, un peintre verrier, doublé d'un archéologue, Laurent Gsell, s'engageait à décorer de verrières les fenetres du déambulatoire. Sa soumission fut approuvée, par l'administration des Beaux-Arts, le 12 aout 1887. L'œuvre de cet artiste se compose de médaillons, dans le style du XIIIe siècle, inscrits dans des grisailles. Cédant à une pieuse pensée, il a représenté un certain nombre de saints locaux, qui prouve avec quel soin on conserve le culte de nos saints. Dans nos cathédrales, les saints locaux tiennent, après les apôtres, la première place. Chaque personne retrouvait ainsi, dans la maison de Dieu, un peu de son passé. Tout ce qui, suivant les idées d'alors, méritait d'échapper à l'oubli dans les annales d'une ville, semblait conservé là pour l'éternité. L'humble peuple avait devant ces monuments une confuse idée de son histoire : il sentait qu'il n'était pas sans racine sur la terre, qu'il avait lui aussi ses aieux.

Les médaillons de Gsell font aujourd'hui l'admiration des connaisseurs et des artistes, précisément à cause du soin scrupuleux apporté par le peintre qui ne craignit pas de remonter directement aux sources de la tradition. Conçues dans le style du monument, dont elles sont la parure, ces compositions font grand honneur à l'artiste et demeurent un de ses plus beaux travaux. Voici les sujets représentés sur ces verrières, en suivant le déambulatoire du sud au nord : saint Victor, saint Clair, sainte Cécile, saint Thomas Becket, saint Aignan, saint Antoine de Padoue, sainte Elisabeth, saint Ambroise, saint Dominique et la Vierge du Rosaire, saint François d'Assise, La Cène, saint Roch, saint Patrice, saint Ursin, saint Bertivin, saint Sébastien.

La simple énumération de ces noms ne doit-elle pas rappeler aux Lexoviens des chers souvenirs de leur passé. Saints dont le culte se rattache à

1. Sur ce vitrail, voy. *Le Normand*, 1er juin 1867.

de pieuſes croyances, au souvenir d'aſſociations dont nos aïeux étaient si ſiers ou à des fondations charitables dont on ferait bien de s'inſpirer encore aujourd'hui.

Dans les collatéraux du tranſept, notons encore deux intéreſſantes tentatives de réſurrection de ces verrières irisées dont le moyen âge avait été si prodigue. Dans le croiſillon Nord, au-deſſus des deux derniers panneaux du XIII[e] siècle qui soient parvenus juſqu'à nous, Albert Gsell a, en 1895, reconſtitué deux autres parties de médaillons : la Cène et saint Jean écrivant l'Apocalypſe. Ainſi complétés, ces deux médaillons ont été enchâſſés dans une riche mosaïque où la combinaiſon du bleu avec le rouge donne à ces vitraux une nuance violacée un peu mélancolique.

Dans le croiſillon Sud, au-deſſus de l'autel de saint Urſin, deux autres verrières, œuvres du même artiſte, et conçues dans cet admirable style du XIII[e] siècle, repréſentent deux scènes de la vie de saint Germain et deux scènes de la vie de saint Urſin.

Ces vitraux portent des légendes latines que nous reproduiſons ici. Sur celui de gauche, conſacré à saint Urſin, on lit : *Sancti Urſini inveniuntur reliquiæ. — Sanctus Urſinus febricitantem sanat.* Il s'agit de l'invention ou découverte des reliques du saint et de la guériſon d'un fiévreux, obtenue par son interceſſion[1].

Le vitrail de droite reproduit deux scènes de la vie de saint Germain, évêque d'Auxerre, en souvenir de l'égliſe détruite, dédiée sous le vocable de ce saint, et qui s'élevait jadis non loin de la cathédrale. Ce vitrail porte les inſcriptions suivantes : *Sanctus Germanus salvat Armoricos. — Sanctus Germanus epiſcopus reſſuſcitat mortem.*

La première scène se rapporte à l'intervention du saint évêque en faveur des Armoricains[2], en 446, lorſque, à son retour de la Grande-Bretagne, il se diſpoſait à rentrer dans son diocèſe : saint Germain arrêtant, à la tête de son armée, Eocaric, roi des Allemnads, prince féroce et idolâtre, chargé par le général romain Aétius de châtier les Bretons rebelles.

La seconde rappelle la réſurrection du fils de Voluſien, chancelier du patrice Sigiſvulte, que saint Germain, par ses prières, rappel à la vie alors

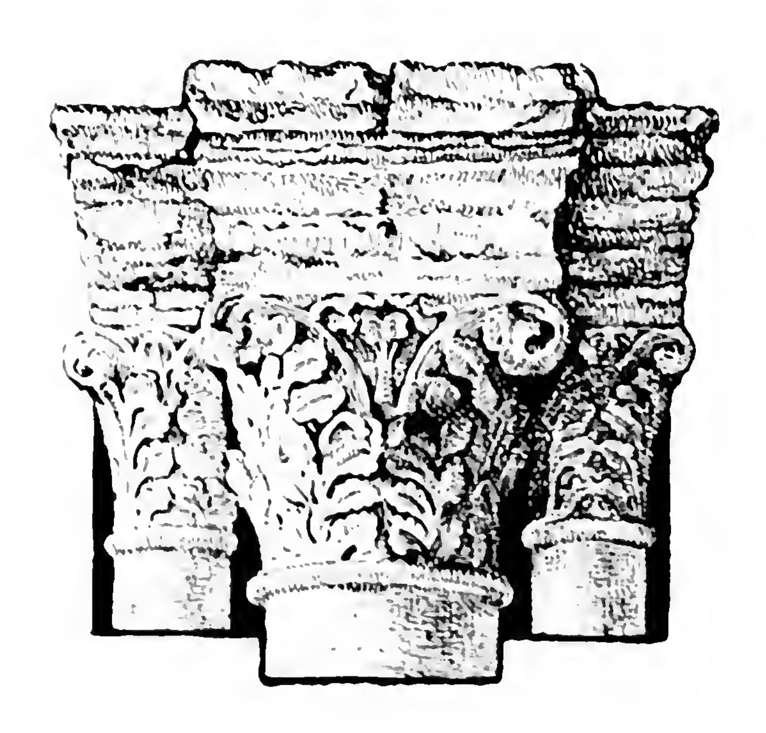
1. *Vie des saints Patrons*, p. 179 et suiv.

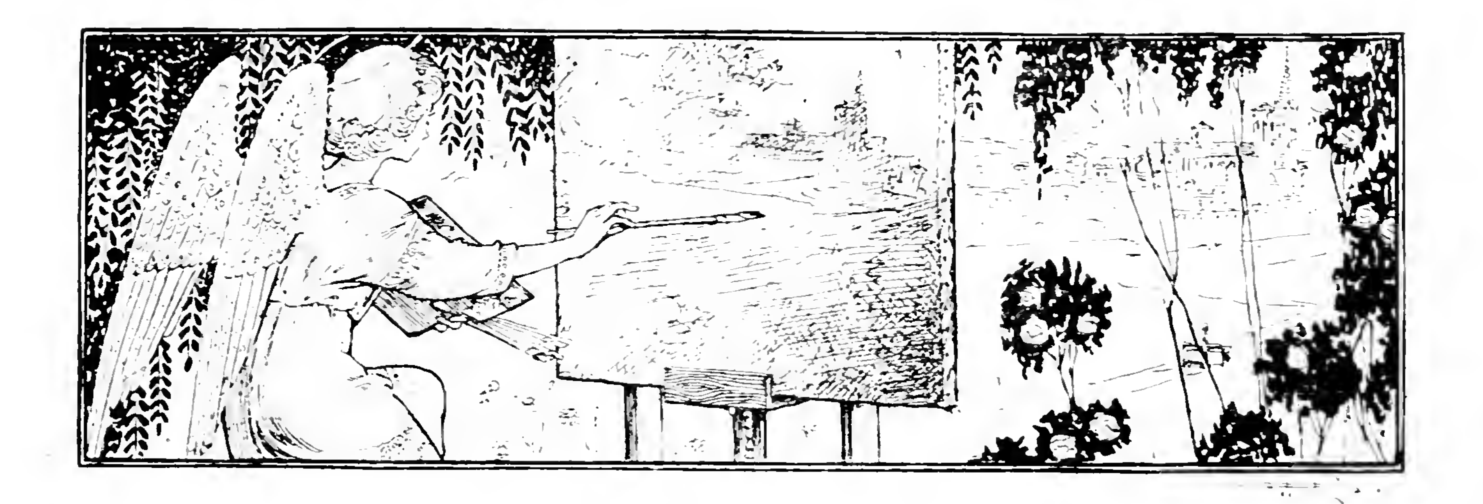
2. Godeſcard, *Vie des Saints*, Paris, 1828, t. IX, pp. 369-371. — *Vie des saints Patrons*, p. 227.

de son voyage à Ravenne, où il étiat venu, au nom des Bretons, implorer la clémence de l'empereur Valentinien III.

On eut un moment la penſée de garnir de griſailles le tympan du grand portail: le 18 juin 1888, M. Sainte-Anne Louzier, architecte, écrivait à ce propos à M. Simon, préſident du conſeil de fabrique : « Quant « au tympan de la grande porte, qui eſt une diſpoſition appelée à diſpa« raitre quand on fera une reſtauration de l'édifice, je suis d'avis qu'un « vitrail en griſaille serait une dépenſe inutile. Vous pourriez très bien faire « réparer le vitrage actuel: ce serait, je penſe, faire acte de bonne admi« niſtration. » On a suivi le conſeil de l'architecte, et on a eu bien raiſon.

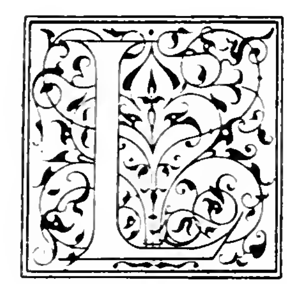
Le nombre des anciennes verrières diminuant de jour en jour, leur conſervation devrait être l'objet d'une sollicitude d'autant plus conſtante. La deſtruction aveugle de ces œuvres d'art du paſſé ne saurait être imputée qu'à une ignorance barbare qu'on s'étonne de rencontrer encore de nos jours. Devant la poſſibilité des plus coupables pratiques, on ne peut que souhaiter l'intervention des moyens légaux de préſervation et, d'abord, le claſſement d'office des vitraux anciens, qui sont des monuments hiſtoriques, au même titre que les édifices dont ils font partie.





CHAPITRE VIII

LES TABLEAUX



L'INTÉRIEUR de la cathédrale de Lisieux, n'eut longtemps d'autre ornementation que les saillies ouvragées dans la pierre de ses chapiteaux, le rude modelé de quelques bas-reliefs intéressants, les gravures hiératiques des pierres tombales et l'éblouissante parure de ses vitraux. En les cherchant un peu, on pouvait voir aussi quelques craintives peintures à la détrempe [1].

Il faut arriver au premier quart du XVIe siècle pour constater la présence dans la cathédrale de Lisieux d'un tableau peint à l'huile : celui du *Miracle de la Châsse de saint Ursin* [2].

1. En décembre 1866, dans l'ancienne chapelle Saint-Ursin, on a découvert des traces de peintures à fresque sur lesquelles on pouvait distinguer encore plusieurs évêques (*Almanach de Lisieux*, pour 1868).

En avril 1869, dans la chapelle du Sacré-Cœur, on a également retrouvé une peinture murale représentant l'arbre de Jessé ; un tableau moderne la dérobe au regard (*Le Normand* du 1er mai 1869).

Quelques autres peintures murales se devinent encore sur plusieurs colonnes de la nef ; mais elles sont si frustes qu'on ne saurait rien préciser.

Dans la chapelle Saint-Martin, il existe un reste de peinture à la détrempe du XIVe siècle, accompagnant une inscription obituaire d'un grainetier de Lisieux.

2. Ce chapitre des tableaux a été rédigé sur les notes prises par M. Salles au cours de ses visites à la cathédrale Saint-Pierre.

LE TABLEAU DU MIRACLE DE LA CHÂSSE DE SAINT URSIN

Il a connu bien des infortunes. Naguère haut placé, en 1703 il prit le chemin de l'exil, quitta la cathédrale grandiose et vint s'échouer dans un magasin d'antiquailles. Après la signature du Concordat, un généreux Lexovien l'aperçoit, le reconnaît aisément, l'arrache à la désolation et le fait accrocher au mur méridional de la chapelle de la Charité en l'église Saint-Jacques. Et c'est là qu'il faut se rendre pour deviner et comprendre le secret du tableau avec lequel nous désirons lier connaissance.



[illegible]

A vrai dire, jamais présentation ne fut plus désobligeante.

La lumière crue d'une verrière extrêmement transparente nuit beaucoup à l'aspect général de la toile. Elle se trouve plongée dans une obscurité si profonde que le regard s'exerce d'abord en vain à scruter ses ténèbres. Il faut tenir, regarder sans lassitude et sans hâte. Peu à peu, les yeux s'habituent à la tonalité morne et verdâtre, le tableau s'anime, sa conversation bridée se déride, elle devient instructive et captivante. Des silhouettes se dessinent sur le fond rembruni, le ciel se découvre, un paysage, puis un long défilé, des fievreux chaudement enveloppés dans des couvertures, enfin et surtout un superbe reliquaire.

Avant 1703, le tableau de saint Ursin se trouvait dans la cathédrale Saint-Pierre dans la chapelle dédiée aujourd'hui à saint Antoine de Padoue, à droite du maître-autel. Sur les piliers d'entrée de cette chapelle, à environ quatre mètres du sol, se remarquent encore des traces de crampons. Ne serait-ce pas ceux sur lesquels était fixé le tableau?

En 1731, l'auteur de la *Vie des saints Patrons du diocese de Lisieux*, p. 183, présente ainsi cette toile à ses lecteurs : Il y a dans notre eglise cathedrale une belle chapelle de Saint-Ursin, en titre de benefice. On y voit un tableau en long, divisé en quatre carrés, au-dessus desquels on lit ces mots : COMMENT LES RELIQUES DE M. SAINT URSIN FURENT APPORTEES PAR MIRACLE EN CETTE VILLE EN L'AN , PAR LES SOINS DE HUGO EVESQUE DE LISIEUX .

Un peu d'histoire locale s'impose pour pénétrer le sens de cette toile rapiéciée et maladroitement retouchée.

C'était en 1055. Depuis une cinquantaine d'années, les architectes bâtiſſaient les grandes égliſes uniquement en pierre. Encouragés par l'évêque Herbert et par Hugues d'Eu son ſucceſſeur, les Lexoviens s'empreſſèrent d'édifier une cathédrale qui par sa phyſionomie grave et son immenſité provoqua bientôt l'admiration des diocèſes avoiſinants.

Tout heureux du ſuccès, l'évêque Hugues d'Eu avait par avance arrêté les moindres détails de la dédicace de ce merveilleux édifice, ſublime abri pour la méditation pieuſe de ses fidèles.



Fig. [illegible]. — Statue de l'égliſe Saint-Jacques.

Au moment où s'achevaient les préparatifs de la grandioſe cérémonie, une cruelle épreuve, un friſſon de ſouffrance traverſa le pays d'Auge et le Lieuvin. La peſte noire creuſa de larges vides dans tous les rangs de la société. Quelles heures d'angoiſſe et d'inexprimable inquiétude, durent vivre les habitants de Liſieux et des alentours! Quel déchirement en particulier pour l'âme toute de douceur et de bonté de l'évêque Hugues! Ce qu'il y avait de terrible, c'eſt que la maladie était ſouvent foudroyante, on était bien portant la veille, mort le lendemain.

Avec ferveur la population se recommandait à Dieu. Égliſes et chapelles regorgeaient de monde. Dans tout le pays, le bruit se répandit qu'un ſaint très honoré à Bourges, ſaint Urſin, poſſédait le privilège de guérir les maladies contagieuſes. Depuis un temps immémorial, les populations du Berry lui donnaient leur confiance ainſi qu'à ſaint Juſt son compagnon. Ses reliques opéraient partout d'éclatants prodiges. L'évêque de Liſieux trouva le moyen de décider le clergé et les habitants de Bourges à lui confier momentanément les reliques du généreux guériſſeur. A peine arrivées à Liſieux elles firent merveille. Subitement la peſte ceſſa d'exercer ses ravages, la joie de vivre prit rapidement la place de la déſolation de jadis. Les délégués de Bourges qui avaient accompagné juſqu'à Liſieux les

reliques de saint Urſin ne recevaient que remerciements chaleureux de la part des nombreux malades revenus à la santé. Une place d'honneur leur fut réservée durant les fêtes de la Dédicace de la Cathédrale. Telle est, dans ses grandes lignes, la fiction que le chapitre de la cathédrale ſit repré-senter par un peintre normand dont le nom n'eſt malheureusement point parvenu jusqu'à nous. Mise en belle place, dans l'égliſe principale du diocèſe, la légende tant jolie pourra plus sûrement pénétrer les eſprits et les cœurs. Miſe à la portée de tous, elle ébranlera davantage les foules, et durant de longs siècles encore, les fiévreux viendront dévotement se recommander à saint Urſin, pieuſe figure incertaine dont l'hiſtorien pourra peut-être quelque jour préciſer le rôle tutélaire.

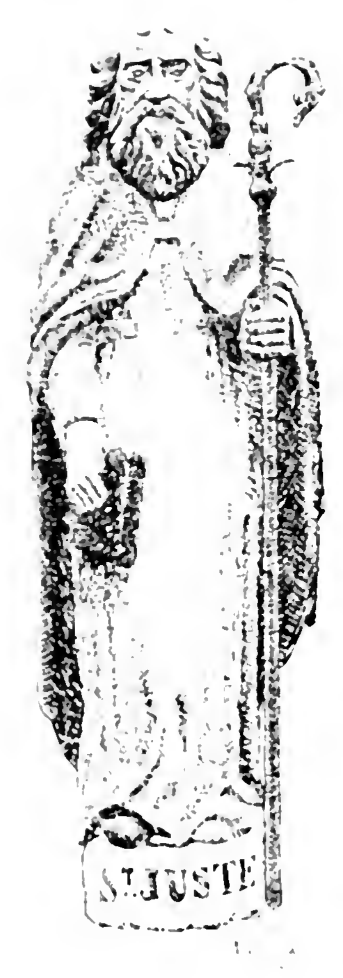


Fig. ... Statue de l'égliſe Saint Jacques

Des quatre scènes, formant jadis un tableau de 1 m. 50 de largeur sur un mètre de hauteur, sorte de friſe diviſée en quatre parties inégales par de frêles colonnes imitant le marbre, il ne reſte que les trois de gauche.

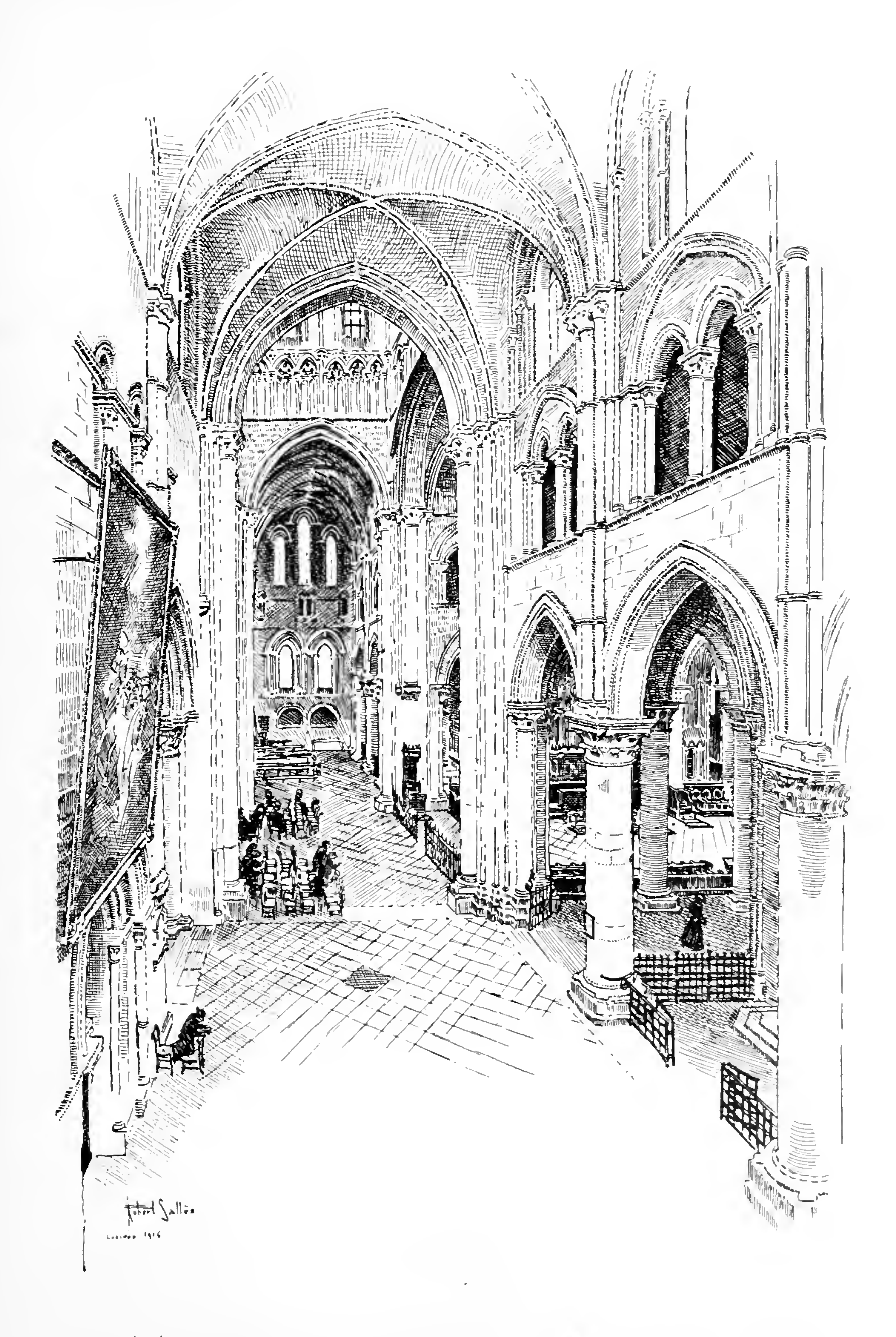
Dans le premier panneau, saint Urſin s'entretient familièrement avec le Maitre de l'Evangile dont il avait été le sur confident.

Dans le deuxième panneau, le clergé et les habitants de Liſieux accompagnent la châſſe de leur protecteur juſqu'à la sortie de la ville.

Dans le troisième panneau, les glorieux reſtes de saint Urſin regagnent Liſieux au milieu des chants d'allégreſſe de la multitude.

Le quatrième panneau, aujourd'hui diſparu, repréſentait saint Urſin faisant la lecture à la Cène. Par sympathie pour son diſciple, Jésus lui avait confié cette haute mission.

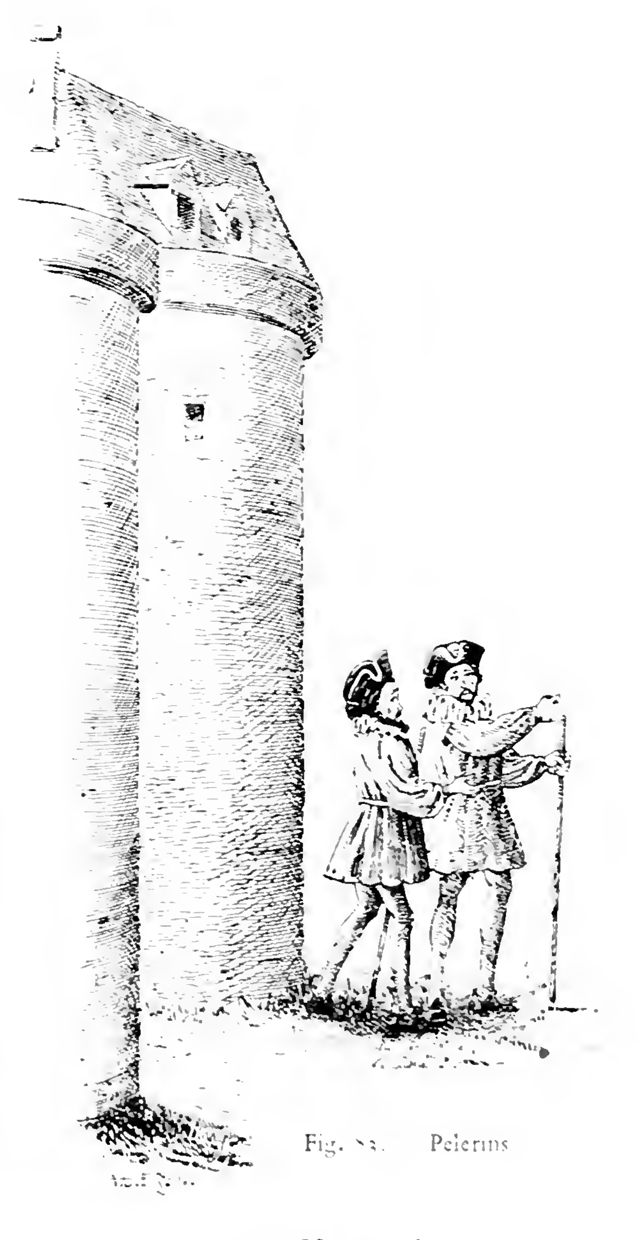
Que le Chriſt eût fait à *Monſieur sainct Urſin* l'honneur de le choiſir pour lecteur à la Cène, qu'il eût daigné s'entretenir avec lui sous le figuier, ces épiſodes savoureux de l'hiſtoire de l'archevêque de Bourges plaisaient infiniment aux Lexoviens du XVI[e] siècle ; mais ce qui les charmait plus encore c'était le souvenir des merveilles qu'il avait accomplies parmi leurs ancêtres.



VUE GÉNÉRALE SUR LES CROISILLONS ET LE CHŒUR (Dessin de R. Sallès).

« Réconforter » la tradition locale, tel fut le noble but proposé à l'artiſte par le fabriquier de la cathédrale Saint-Pierre [1]. Auſſi, sur sa toile, les scènes d'intérêt général n'occupent qu'une place limitée, tandis que les épiſodes d'intérêt local se déroulent sur la partie centrale du tableau et sont ainſi judicieuſement mis en valeur.

Après la sublime cérémonie, les délégués de Bourges se hâtèrent de réclamer la reſtitution du précieux dépôt dont ils avaient la garde. Quelques jours plus tard, la châſſe de saint Urſin eſt placée sur un chariot. Le chapitre de la cathédrale, le clergé des autres paroiſſes, la population toute entière accompagne les reliques jusque sous les châtaigniers séculaires de la forêt Rathouin, à peu de diſtance de la ville de Liſieux, sur la route de Paris. Les belles maſſes de verdure de la forêt offraient un cadre magnifique aux proceſſions, les foules pouvaient s'abriter sous les arches de feuillage.


Fig. [illegible]. Pelerins

Déjà le cortège atteignait presque le sommet de la colline boiſée, quand soudain le cheval qui traînait le chariot s'arrêta brisé de fatigue. Impoſſible de le faire avancer, tant le reliquaire devenait pesant. Dans une ferme proche, les envoyés de Bourges vont chercher une géniſſe : peut-être sera-t-elle plus docile à la voix des charretiers? Le souffle précipité et les persévérants efforts de la bête ne parviennent pas à faire démarrer le véhicule. A la vue de ce prodige, l'évêque Hugues s'écrie : « O saint Urſin! si vous déſirez reſter parmi nous ou regagner Bourges, manifeſtez votre volonté. » Le conducteur aiguillonne avec plus d'inſiſtance la géniſſe épuiſée. Encore un effort, encore un, dit-il, la montée va s'adoucir. Les roues maſſives du

1. En 1681, le chapitre de la cathédrale fit recopier le tableau de saint Urſin par un peintre normand : « Payé à Villers painctre pour avoir refaict le tableau de l'hiſtoire de saint Urſin, 45 livres 7 sols. » (Comptes de la cathédrale, en 1681.)

lourd chariot ne tournent toujours pas. Quel parti prendre? Le soleil déclinait à l'horizon; les saintes reliques ne pouvaient reſter la nuit expoſées à l'inclémence du temps, au milieu d'une épaiſſe forêt.

L'évêque invite le cortège à faire demi-tour. Auſſitôt la géniſſe se met à marcher d'un pas allègre. Donc plus de doute, au lieu de s'en retourner vers le Berry, Monsieur saint Urſin déſire reſter au milieu des populations normandes. Le cortège rentre immédiatement en ville frénétiquement acclamé par la foule enthouſiaſte. Interdits, stupéfaits, les délégués de Bourges font la moue. Comment se présenter devant leurs concitoyens, comment leur raconter la vraie, la dramatique hiſtoire? La joie des uns devient souvent le malheur des autres!



Fig. [illegible]
[illegible]

Tout en haut du tableau, sur un étroit bandeau blanc, le peintre a inſcrit en lettres noires cette inſtructive deviſe : COMMENT LES RELIQUES DE MONSIEUR SAINCT URSIN FURENT APPORTÉES PAR MIRACLE EN CETTE VILLE EN L'AN 1055, PAR LES SOINS DE HUGO EVESQUE DE LISIEUX

Tout en bas du tableau se lit cette curieuſe et pittoreſque indication : CE TABLEAU A ESTÉ REFAIT SUR L'ORIGINAL VIEL EN L'AN [illegible] AUX DESPENS DE LA FABRIQUE

Le caractère archaïque des inſcriptions précédentes n'eſt pas fait pour nous déplaire, bien au contraire, en aſſemblant ces mots preſque vieillis nous nous sentons plus près de nos aïeux, nous redevenons leurs voisins d'une heure...

✣ ✣ ✣

Le *premier panneau* se présente en hauteur. Saint Urſin, vêtu en archevêque, s'entretient avec le Sauveur.

La phyſionomie de saint Urſin eſt pleine d'attirance, de jeuneſſe et d'onction. Une ample chape faite d'étoffe rouge et souple, fermée sur la poitrine par une belle agrafe, enveloppe le saint archevêque. Le rochet et la soutane violette paraiſſent très riches. La tête eſt coiffée d'une mitre aſſez haute ornée de galons d'or, de perles et pierres précieuſes. Les



Fig. [illegible] — Saint [illegible]

fanons de cette mitre, terminés par des effilés d'or, retombent gracieufement fur les épaules. L'attitude de saint Urfin indique nettement qu'il prêche la foule. Le Chrift écoute et approuve son difciple... Ne dirait-on pas que les rôles sont renverfés. Jéfus, dans la circonftance, s'efface devant saint Urfin. C'eft une marque de bienveillance sacrée, bien faite pour impreffionner les fidèles, et leur donner une haute idée de la valeur intellectuelle et morale de leur saint patron. L'artifte a mis toutes les modeftes reffources de sa science à donner à ce pieux perfonnage un grand accent de douceur et de bonté. Il a également admirablement traduit le caractère divin de Notre-Seigneur. Le vifage, surtout, eft remarquable d'expreffion, de beaux yeux profonds, un front et un nez réguliers, une longue chevelure soigneufement étudiée, une barbe soyeufe ; le drapé harmonieux des vêtements, l'attitude digne, donnent au Chrift beaucoup de nobleffe et de grandeur... Au loin, sous un figuier, Jéfus s'entretient familièrement avec le saint évêque.

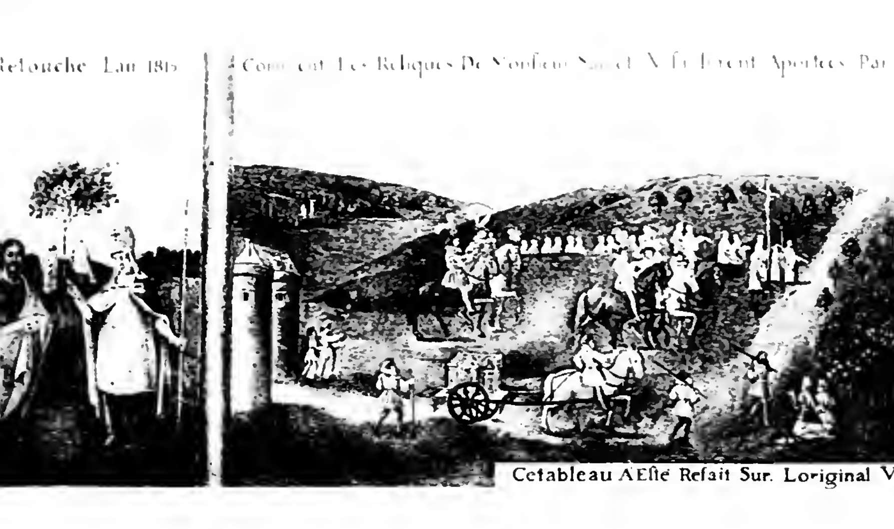


Fig. 90. — Entretien de Jesus et saint Urfin sous le figuier.

Le payfage repréfente une prairie légèrement mouvementée ; à l'horizon se détache une colline voilée de brume et un petit taillis. Dans le ciel un peu tourmenté, une éclaircie agréable à l'œil relève l'afpect monotone de la compofition.

Le *grand panneau de gauche* repréfente le Départ de la Châffe de saint Urfin pour Bourges.

Toute en bois doré, rehauffée de brillants et d'émaux, elle repofe sur un drap de couleur rouge. Il eft très intéreffant de pouvoir distinguer les détails sculptés et gravés qui ornent les côtés et le deffus de cet ineftimable reli-







LE TABLEAU DE SAINT-
RSIN, d'après un crayon de
. Sallès. — Autrefois en pos-
ſſion de la cathédrale Saint-
erre, ce précieux triptyque se
ouve actuellement dans l'égliſe
int-Jacques de Lisieux.



quaire. L'éclat brillant des ors, s'accrochant aux angles et aux saillies, forme contrafte avec l'ombre des creux et affirme ainfi le relief des sculptures [1].

La mort dans l'âme, les habitants de Lifieux accompagnent les reliques de saint Urfin jufqu'à la sortie de leur ville... Les habitants de Bourges, au contraire, s'en retournent joyeux avec leur tréfor. Ils se redreffent avec fierté sur leurs chevaux blancs, se cambrent dans leur pourpoint de velours aux

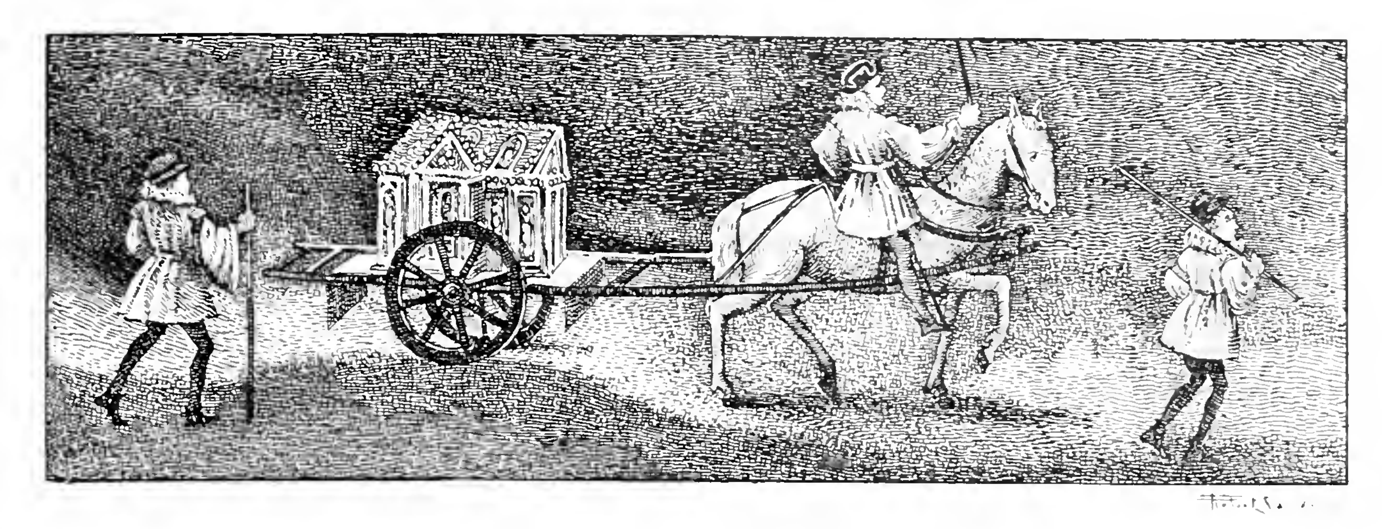


Fig. 87. Départ des reliques pour Bourges.

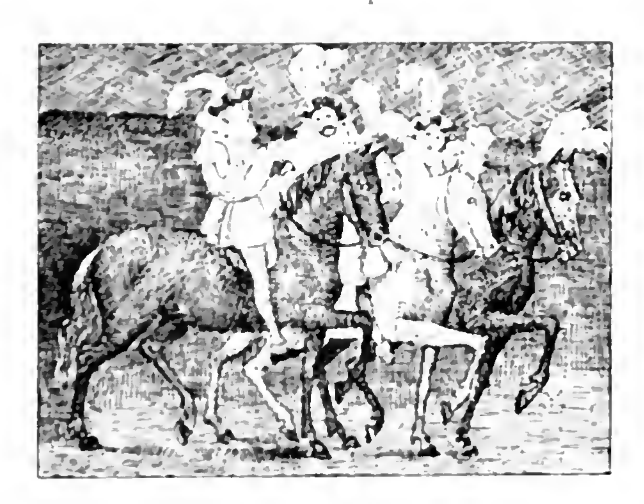
couleurs éclatantes [2]. Sur leurs beaux « capels », des plumes soyeufes ondulent gracieufement sous l'emprife difcrète d'un vent très doux. C'eft bien un drame qui plane sur ce cortège. D'un côté, se devinent la triftesse, l'amertume, les regrets; de l'autre, rayonne le bonheur le plus vif et le plus enthoufiafte.

Au point de vue iconographique, il convient d'obferver que les geftes de ces cavaliers, leurs coftumes, leur attitude, ainfi que le deffin, le mou-

1. Dans un procès verbal datant du 14 avril 1399, Guillaume d'Eftouteville donne la defcription de la châffe : « C'eft, dit-il, une châffe d'environ six pieds de long, de deux pieds de large, et de deux pieds de haut, sans y comprendre la couverture en forme de toit qui eft auffi à peu près de deux pieds; elle eft couverte d'argent de tous cotez, dorée sur la couverture et enrichie d'ailleurs de pierres précieufes et de différentes figures ou images, sçavoir eft à un bout du côté droit : l'image de N.-S., repréfenté affis donnant d'une main la bénédiction et tenant un livre de la main gauche; à l'autre bout, l'image de notre B. Patron saint Pierre auffi repréfenté affis et tenant des clefs et un livre; au milieu du côté de l'autel, de l'image de la Sainte Vierge portant son fils sur son sein; et au milieu de l'autre côté, de l'image de notre autre Patron, saint Urfin en habits pontificaux... » — *Vie des saints Patrons du diocèfe de Lifieux.*

2. Remarquer l'anachronifme des coftumes qui sont du XVIe siècle alors que la scène hiftorique se paffe au XIe.

vement et l'anatomie de leurs chevaux rappellent en tous points les détails d'un groupe de cavaliers des magnifiques bas-reliefs de l'hôtel du Bourgtheroulde à Rouen repréſentant la célèbre *Entrevue du Camp du Drap d'or*[1].







Groupe de cavaliers du tableau de saint [illegible]. Fig. [illegible]. Cavaliers du bas-relief de l'hotel Bourgtheroulde.

Il faut croire que le créateur du tableau de saint Urſin n'ignorait pas le chef-d'œuvre rouennais que nous signalons. Peut-être en poſſédait-il un croquis? Le rapprochement pourrait être un point de repère pour retrouver le nom de l'imagier anonyme qui travailla pour le chapitre de la cathédrale Saint-Pierre.



Fig. [illegible]. Pelerines.

La cérémonie de la *Reſtitution de la chaſſe de sainct Urſin* revêt un caractère eſſentiellement religieux. Point de guerriers bardés de fer, pas d'archers ni d'arquebuſiers mêlés à la foule. Tout juſte deux gardes, la lance sur l'épaule, précèdent de quelques pas le chariot et guident le conducteur. Profondément pénétrés de la grandeur de leurs fonctions, l'un et l'autre paſſent allègrement devant deux « pèlerines » pieuſement agenouillées à l'ombre d'un pommier chargé de fruits.

1. Bas-reliefs exécutés après le mariage d'Eleonor d'Autriche et de François Ier en 1530. Voir de la Querrière, *Deſcription hiſtorique des maiſons de Rouen*, t. I, p. 174 et suiv. — Jules Adeline, *l'Hotel Bourgtheroulde* dans *la Normandie monumentale* (Seine-Inférieure), t. I, [illegible], p. [illegible]

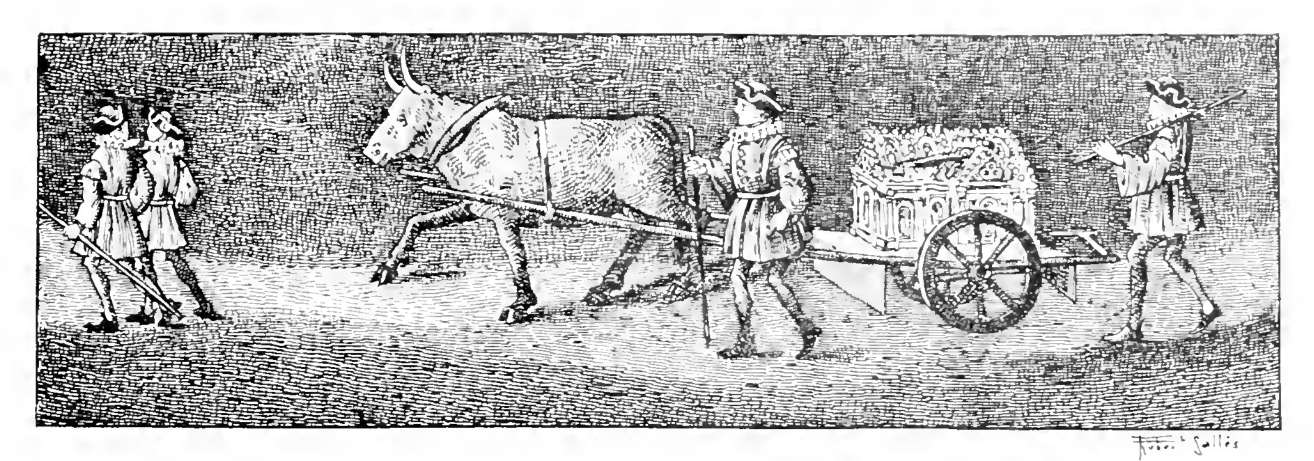


Fig. 90. — Retour des reliques à Lisieux.

Enfin, pour terminer sa composition, l'auteur a peint les chanoines de Lisieux marchant en bel ordre et chantant quelque litanie en l'honneur de leur glorieux bienfaiteur.

Malgré ses imperfections, ce panneau nous plaît. Y aurait-on songé ? Les teintes assombries du coloris achèvent d'attrister, très à propos, la scène, et la complètent par leur note mélancolique.



Fig. 91. — Délégué de Bourges avant le miracle.

Le *second panneau*, nous détaille le retour imprévu de la châsse de saint Ursin à Lisieux.

Le cortège qui accompagnait les reliques de saint Ursin vient d'arriver près de la forêt Rathouin. Soudain le cheval qui emportait le précieux fardeau s'est arrêté, accablé par l'incroyable lourdeur de la châsse. La foule anxieuse s'associe avec une religieuse ferveur aux prières de l'évêque Hugues. Saint Ursin, ému de tant de spontanéité dans la supplication, se rend aux vœux de cette multitude et fait comprendre sa volonté de demeurer dans la paisible cité lexovienne.

C'est le moment choisi par l'artiste pour peindre la scène qui nous occupe.

Il montre la multitude dévalant la côte. La tête de la colonne s'apprête à franchir la porte de Paris. Tout ce monde remplit l'atmosphère du bruit de ses pas. Un chant grave, lent, se fait entendre. Ce sont les chanoines tout là-bas, en queue, qui

chantent les louanges du Seigneur. Le maître des cérémonies, en un clin d'œil, est parvenu à reformer les rangs brisés de la procession. Déjà la croix et les acolytes ont repris la tête du cortège.



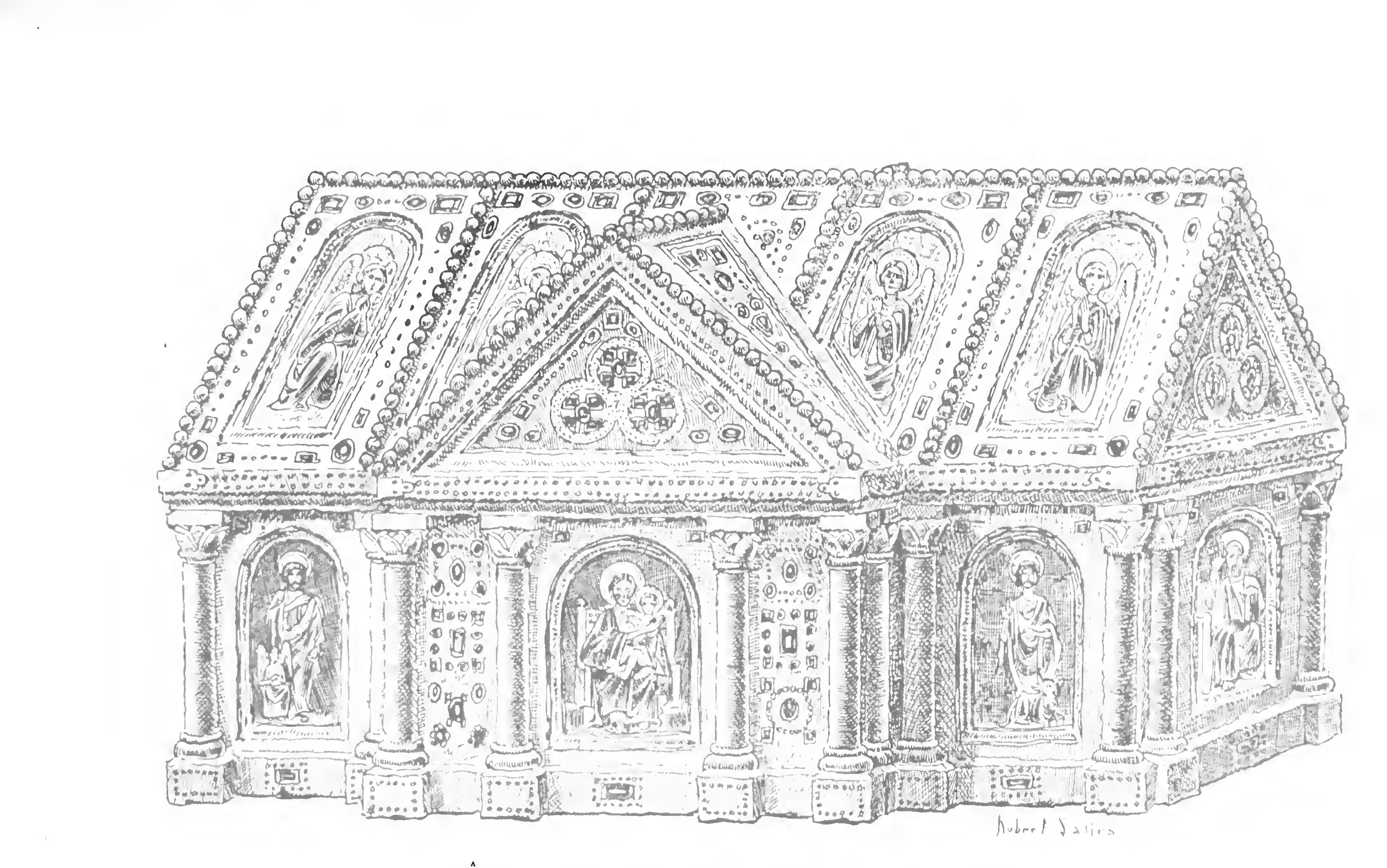
F... — C... escortant les reliques de saint Ursin

La nouvelle du miracle s'est vite répandue en ville, une femme a eu le temps de faire transporter sur un matelas son mari alité par la fièvre. Comme elle implore avec ferveur et pitié pour lui! Les conversations vont leur train. A la porte de Paris, des témoins du miracle l'expliquent aux habitants des faubourgs accourus dès l'annonce de la joyeuse nouvelle. Ils écoutent tout yeux, tout oreilles, tandis que sur la route la châsse avance lentement, traînée par la génisse et flanquée de ses deux gardes. Le conducteur, désarçonné, est obligé de revenir pédestrement. Un riche Lexovien s'attarde, par condescendance, à consoler un des deux délégués de Bourges, douloureusement affectés par les événements qui viennent de s'accomplir.



Fig. ... — Un délégué de Bourges après le miracle

L'ordonnance très symétrique de cette scène, le pittoresque des détails, enchantent nos regards. Cependant le travail pèche par excès d'austérité et de mélancolie. Vraiment on voudrait plus d'allégresse dans les physionomies, plus de mouvement dans les attitudes. A cette heure où les Lexoviens sont dans l'enchantement de savoir que la châsse de saint Ursin restera dans leur ville, comment le peintre n'a-t-il pas compris qu'un peu d'enthousiasme était de mise et devait détendre et adoucir les gestes de ces



CHÂSSE DE SAINT-URSIN (Eſſai de reſtitution par Robert Sallès).

figures rigides? La couleur n'aide pas non plus à faire comprendre le sujet. Les tons sont vraiment trop mornes et trop éteints. Bref, heureux comme miſe en scène, ce panneau n'eſt pas auſſi expreſſif que le précédent, il manque d'âme et de vérité. En fait, les deux scènes du *Miracle de la Châſſe* se déroulent sur un fond de payſage preſque identique.

Il est manifeſte que l'artiſte a cherché à camper ses perſonnages dans un cadre *vrai*. Copier sur nature la vue qu'on découvre du sommet de la côte Saint-Urſin en regardant vers le Nord, tel ſut le premier soin de l'*Imaygier*. Même aujourd'hui, le touriſte qui voudra bien aller sur la vieille route de Paris remarquera de suite que le payſage n'a guère changé depuis le seizième siècle. Si la topographie du tableau de saint Urſin reſte très proche de la nature, la coloration de la verdure et du feuillage s'en éloigne notablement. Les verts employés sont de couleurs sombres. Par places, ils sont comme enfumés, brûlés, terreux. Ces tons conventionnels ne rappellent en rien les couleurs gaies et claires que l'œil se plait à contempler dans les prés, les champs, les « clos » de notre merveilleux pays normand.

Le coloris aſſombri du tableau s'explique par les traditions picturales de l'époque où il fut créé. En Italie, nombre de peintres en renom employaient la formule des fonds sombres. En acceptant cette technique, en noyant dans une atmosphère ténébreuſe les taches claires réparties sur les perſonnages et les objets de la compoſition, l'auteur du tableau de saint Urſin chercha à imiter la manière des plus savants théoriciens de l'eſthétique nouvelle. Pourquoi lui en tenir rigueur?



Fig. 94.
Les Lexoviens commentant le miracle

Malgré sa perspective défectueuse, malgré le manque de proportion entre les êtres et les choses, malgré l'anachronisme des costumes, le tableau de saint Urſin reste une œuvre attachante.

Les yeux fureteurs des artistes s'attardent volontiers sur cette toile où le sentiment n'est pas voilé par le métier. Point d'effets inédits, mais quelle simplicité dans le récit, quelle naïveté dans le décor! Jolie légende interprétée sans recherche par un peintre de chez nous. Ce tableau émeut l'imagination autant que sa vue plait aux yeux : toujours le poète a guidé la main de l'artiste.

LES SIX GRANDS TABLEAUX

Dans la seconde moitié du XVII[e] siècle le chœur de la cathédrale était tendu de tapisseries. Ce fut l'official de Lisieux, le chanoine Lerat, qui eut l'idée de les remplacer par six grands tableaux de mêmes dimensions. Dans une réunion extraordinaire du chapitre, le 27 avril 1700, M. l'abbé Lerat fit savoir à la « Compagnie » qu'il avait en mains une somme d'argent destinée à l'achat de six grands tableaux. Le vœu des donateurs était, après assentiment du chapitre, de mettre ces œuvres d'art dans le chœur de la cathédrale, à la place des tapisseries déjà bien usagées. Une pareille initiative reçut de chaleureuses approbations, surtout *parce que, dans l'exécution d'ycelle, ni la fabrique ni les particuliers n'en seraient grevés*[1].

D'ailleurs, c'étaient les chanoines qui s'étaient cotisés pour offrir à leur église cette décoration importante[2]. Les toiles furent commandées sans retard.

1. *Registre du Chapitre*, délibération du 27 avril 1700.

2. Etat des sommes qui m'ont été données par Messieurs cy-nommés pour être employées à la décoration de la cathédrale de Lisieux et à l'achat de six tableaux qui y sont posés :

M. l'abbé Dufresne, doyen	524 l.	M. Friquier de La Cauviniere.	109 l.
M. l'abbé de la Ville-du-Bois, chanoine et tresorier.	1.500 l.	M. Dubois, chanoine.	24 l.
M. de Mery, chanoine	500 l.	M. Fontaine, chanoine	72 l.
M. Le Bourg, chanoine.	48 l.	M. Despana, chanoine	72 l.
M. De Vigneral, chanoine.	60 l.	M. Monsaint, chanoine	23 l.
M. Godefroy, chanoine.	48 l.	Total :	5.980 l.

Le 4 octobre 1773 de M. Baillard Descours, chanoine, 500 livres.

Le 9 octobre 1773, reçu de Mgr l'Evêque de Lisieux, par les mains de M. Naudin, chanoine, la somme de mille quarante livres que Sa Grandeur a bien voulu donner pour les ouvrages de la decoration du chœur, laquelle somme avec le billet de M. Descours chanoine, faisant celle de 1.540 livres au moyen de quoi je suis rempli des avances par moi faites pour les ouvrages.

Signé : LE RAT.

(Copie faite sur les quittances par M. Puchot, president de la *Société historique de Lisieux*.)

Presque tous les guides, sur la foi des historiens normands les plus qualifiés, attribuent à *Lemonnier* la paternité de ces six tableaux.

Le peintre rouennais n'est l'auteur que d'une seule de ces toiles, les autres ont été peintes par des artistes parisiens, élèves de Vien, ayant une certaine notoriété. Les noms de ces artistes figuraient sur les quittances autrefois conservées aux archives de la cathédrale. Aujourd'hui, elles ont malheureusement disparu. En 1895, M. Puchot en avait par bonheur pris une fidèle copie et nous l'avait communiquée, en 1911.

Les sujets religieux imposés aux peintres devaient retracer les principaux épisodes de la vie des deux glorieux apôtres saint Pierre et saint Paul. Ils furent interprétés par Larrieu, de la Cour, H. Lagrenée, Taillasson, Robin et Lemonnier qui tous livrèrent leurs œuvres dans le courant de 1771, sauf Robin, qui expédia la sienne le 13 juin 1772. Chaque tableau, de $6^{m}70$ de hauteur sur $3^{m}58$ de largeur, fut payé 350 livres, excepté celui de Robin. Un léger supplément fut alloué à cet artiste en raison du succès marqué obtenu par sa toile au Salon du Louvre. Discrètement, l'artiste avait insinué que cette délicate attention du chapitre lui serait très sensible. Une lettre adressée à l'official de Lisieux par M. Chevalier, emballeur de tableaux à Paris, nous apporte à cet égard quelques précisions : « Je viens de faire encaisser et emballer votre sixième tableau, la voiture sur laquelle il sera chargé devant partir après-demain, vous le recevrez vers la fin de la semaine. Je laisse à M. Rambaud à rendre compte de ce que demande M. Robin, notre peintre, et de ce qui a été promis. La place dans le Salon sera un témoignage de la bonté de l'ouvrage. »

Les tableaux parvinrent sans accident à Lisieux, chez M. l'abbé Chevalier, chanoine de Saint-Honoré, qui était chargé de les recevoir. L'emballage avait été particulièrement surveillé. Les toiles étaient roulées sur des cylindres de bois, les châssis et les cadres soigneusement emprisonnés dans des boîtes de 15 pieds de long sur 2 pieds de large et 18 pouces de profondeur. Précautions utiles lorsqu'on songe qu'en route, pendant plusieurs jours, ces précieux et fragiles objets seraient exposés aux intempéries de la saison et à la nonchalante insouciance des charretiers. Quelle déception pour le chapitre de la cathédrale s'il fût arrivé malheur à ses tableaux si impatiemment attendus ! Cadres et toiles arrivèrent heureusement en bon

état. A la vue de ces richesses artistiques, les chanoines ne manquèrent pas d'exprimer hautement leur complète satisfaction et de faire diligence pour les mettre en bonne place au-dessus des stalles du chœur. Les tableaux furent apposés contre les piles dans l'ordre suivant :

Entre les deux premiers piliers, du côté sud : la *Conversion de saint Paul*, par de la Cour ; puis, sur une même ligne : *Saint Pierre guérissant les malades de son ombre*, par Robin ; la *Prédication de saint Pierre*, par Larrieu. De l'autre côté du chœur, en descendant, on voyait : *Saint Pierre délivré de prison*, par Taillasson ; *Saint Pierre ressuscitant Thabite*, par Lemonnier, et le tableau de H. Lagrenée représentant *Saint Paul devant l'Aréopage*.

Confortablement assis pendant les offices dans les magnifiques stalles du XIVe siècle, les chanoines, entre deux prières, avaient la douce satisfaction de pouvoir admirer tout à leur aise ces imposantes peintures nées de leurs deniers, et de méditer à loisir les scènes édifiantes qu'elles représentaient. Ils pouvaient être fiers de « leur œuvre » : c'était un irréprochable spécimen de l'art de leur temps. Ces vastes pages religieuses tenaient utilement et largement la place des vieilles tapisseries accrochées jadis aux piles du chœur. Les tableaux isolaient complètement le chœur du déambulatoire et avaient l'avantage appréciable d'intercepter les courants d'air[1].

En 1793, les mains révolutionnaires ne respectèrent pas ces nobles productions d'art. C'est aux soins et au zèle généreux de l'artiste peintre Duval Le Camus que nous devons l'heureuse restauration de ces tableaux[2]. Actuellement, l'un d'eux est placé dans le croisillon Sud, trois dans les chapelles du collatéral Sud et deux dans les chapelles du collatéral Nord.

1. D'après les notes de M. l'abbé Le Rat, les tableaux, lambris et peintures du chœur revinrent à 7.520 livres.

2. *Le Normand*, journal de Lisieux, année 1838.

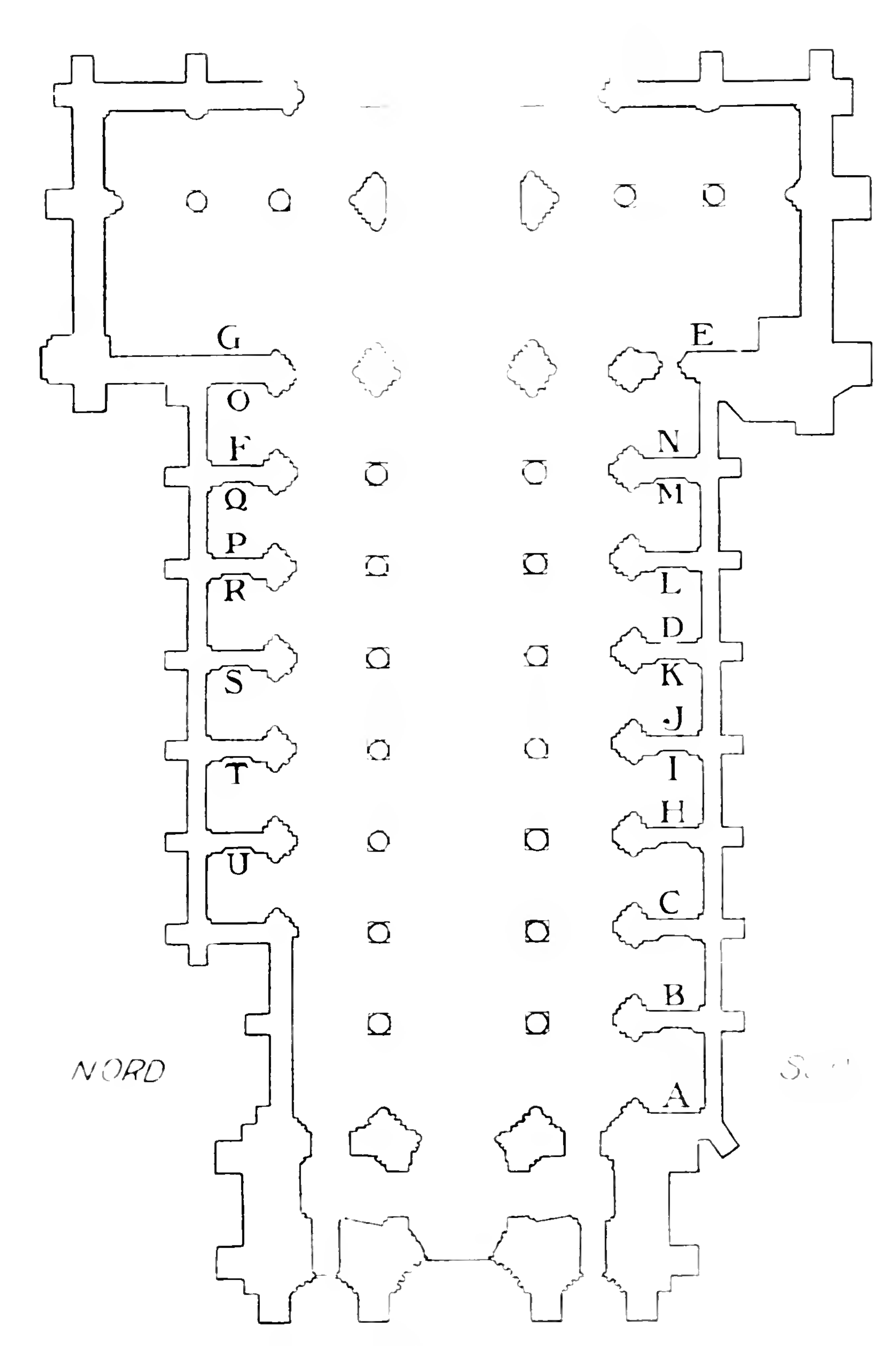


Fig 95. — Emplacement actuel des Tableaux.

A. Prédication de saint Pierre.
B. Saint Paul devant l'Aréopage.
C. Délivrance de saint Pierre par l'Ange.
D. Résurrection de Thabite.
E. Conversion de saint Paul.
F. Saint Pierre guérissant les malades de son ombre.
G. Martyre de saint Sébastien.
H. L'Extase de saint Jérome.
I. Sainte Cécile.
J. La Cène.
K. Sainte Anne faisant lire la Vierge.
L. Saint François-Xavier.
M. L'Ange gardien.
N. L'Apothéose de saint Charles.
O. Présentation de la Vierge au Temple.
P. Pieta.
Q. La Nativite du Sauveur.
R. Apparition du Sacre-Cœur à la Bienheureuse Marguerite-Marie.
S. Présentation de Jésus au Temple.
T. La Visitation.
U. L'Annonciation.

COLLATÉRAL SUD — PREMIÈRE CHAPELLE

PRÉDICATION DE SAINT PIERRE

PAR LARRIEU [1]

L'Apôtre parle à un groupe attentif. Il est debout à l'entrée d'un temple qui s'élève à côté des murailles de la ville. Larrieu l'a représenté avec un viſage claſſique, le front dénudé avec une légère mèche, une toge bleue recouverte d'un vaſte manteau de teinte jaune biſtre. Pour le reconnaître, l'artiſte lui a mis à la main droite les clés emblématiques.

Un groupe de femmes et de quelques hommes se tiennent à droite de l'Apôtre. Un vieillard et des disciples recueillent ses enseignements. Ce groupe de perſonnages eſt traité hâtivement, avec des fautes marquées de compoſition et de couleur. Le perſonnage le mieux rendu, celui où l'auteur a révélé sa maîtriſe, eſt la femme habillée de blanc, coiffée d'un turban de la même couleur, aſſiſe au bas des degrés : son attitude attentive et émue, remarquablement traduite, provoque l'admiration de

Fig. 2. — Une femme écoute la prédication de saint Pierre

1. Le seul document concernant cet artiſte eſt le suivant : « Je reconnais avoir reçu de M. Le Rat par les mains de M. Le Chevalier, chanoine de Saint-Honoré, la somme de trois cent cinquante livres pour le tableau repréſentant la Prédication de saint Pierre, que j'étais chargé de faire pour la cathédrale de Liſieux. »

A Paris, le 21 avril 1771
Signé : LARRIEU.

tous les artiſtes. Moins heureuſes sont les deux femmes à gauche du tableau et les cinq autres placées à la droite. leur geſte dramatique dépaſſe la meſure. Des erreurs anatomiques et techniques. trop nombreuſes. enlèvent à l'enſemble de sa valeur artiſtique.

✣ ✣ ✣

DEUXIEME CHAPELLE

SAINT PAUL DEVANT L'ARÉOPAGE

PAR LAGRENÉE LE JEUNE.

Le tableau qui orne la deuxième chapelle eſt de Jean-Jacques Lagrenée. dit le Jeune. né à Paris en 1740 et mort dans la même ville en 1821. Il fut élu membre de l'Académie des Beaux-Arts. le 30 juin 1775. Dans cette toile. il a repréſenté la prédication de saint Paul devant l'aréopage. en y apportant une débauche de mouvement. de couleur et de deſſin contre laquelle devait réagir David et son école.



Fig. 97. — Saint Paul.

Dans le monument italien où il fait siéger l'aréopage grec. Lagrenée a groupé d'une manière harmonieuſe les savants et vieillards de l'aréopage au milieu desquels il a dispersé agréablement quelques jeunes figures qui ne sont point les moins charmantes. ni les moins bien traitées du tableau. A gauche de la toile. monté sur un énorme socle. le chef de l'aréopage. vêtu de bleu. écoute Paul et manifeſte son attention par un geſte contenu qui n'eſt pas sans éloquence. Auprès de lui. un autre vieillard plus calme. prête auſſi une grande attention aux propos de l'Apôtre. Aux pieds de ces deux hommes. accoudé sur le bord de la tribune. un jeune éphèbe écoute avec

emotion l'orateur. La robe roſe delicatement ouvrée, la poſe des mains et leur deſſin remarquable, font de cette figure qui occupe au deuxième plan le centre de la compoſition l'une des parties les mieux traitées. L'apotre Paul, le sujet principal de la toile, par la vulgarité de ses traits, le manque de nobleſſe de son front, semble avoir trahi la conception de l'auteur. Il parait de beaucoup moins bien étudié que les perſonnages acceſſoires. L'œuvre de Lagrenée fut cependant eſtimée lors de son apparition. Elle figura au Salon de 1771. (*Catalogue n° 214.*) Voici en quels termes on l'appréciait : « Saint Paul prêchant dans l'aréopage, de M. Lagrenée le Jeune, quoique non terminé, semble aux connaiſſeurs de bon style. »

✣ ✣ ✣

COLLATERAL SUD — TROISIÈME CHAPELLE

DÉLIVRANCE DE SAINT PIERRE PAR UN ANGE

TABLEAU DE J. TAILLASSON

Le tableau qui orne la troiſième chapelle eſt de Jean Joſeph Taillaſſon, peintre d'hiſtoire et écrivain [1]. Né à Blaye, en 1740, il mourut à Paris le 11 novembre 1809. Il fut élu membre de l'Académie, le 20 novembre 1780. Tallaiſſon repréſente saint Pierre délivré par un ange et s'inſpire du récit des Actes des Apôtres, chapitre 5, verset 17-21.

Pierre eſt éveillé, au milieu de la nuit, par l'apparition du meſſager divin. Un rayon lumineux emplit sa cellule, et d'un geſte un peu maniéré, mais très harmonieux, l'ange porté sur une nuée lumineuſe montre à l'Apôtre le chemin qu'il doit suivre pour fuir de priſon. La tête de l'ange, ses ailes déployées sont teintés avec une élégance, une légèreté, une harmonie qui répondent remarquablement à l'idéal que s'en était formé l'artiſte. Cet ensemble fait un contraſte charmant et heureux avec l'Apôtre, vieillard aux traits émaciés mais vigoureux. Ses traits, traduiſant à la fois l'admiration et la reconnaiſſance, sont peints avec une vigueur magiſtrale. Ces deux perſonnages suffiraient à emplir la toile : cependant l'artiſte a diſpoſé à gauche et dans le coin deux gardes endormis qui, placés au premier plan, néceſſitent

1. Marionneaux, *J.-J. Taillaſſon*, Bordeaux, 1892, in-8°. — Bellier de la Chavignerie, *Dictionnaire des Artiſtes*, t. II, p. 530.



Fig. 95. — La Resurrection de Tabithe, detail du tableau de Lemonnier.

d'être traités avec vigueur : ils l'ont été, d'une manière heureuſe, et la couleur cuivre de leurs vêtements forme, avec celle du manteau de Pierre et l'éclairage doré qui règne autour de l'ange, une dégradation savante qu'accentue encore le bleu complémentaire qui orne le coſtume des gardes et la robe du meſſager céleſte. L'architecture s'eſtompe dans la nuit et diſparait heureuſement. La miſe en toile, l'arrangement de la compoſition, l'autorité du deſſin, l'aiſance de la facture montrent qu'à 30 ans Taillaſſon poſſédait des connaiſſances techniques complètes et faiſait honneur à l'école de Vien, dont il fut un des plus brillants élèves. Malheureuſement, l'humidité de la cathédrale a terni d'une manière irréparable le premier plan du tableau.

✣ ✣ ✣

COLLATÉRAL SUD — SIXIÈME CHAPELLE

LA RÉSURRECTION DE TABITHE

PAR LEMONNIER

Le tableau qui garnit la sixième chapelle, eſt une belle œuvre du peintre Lemonnier né à Rouen le 6 juin 1743, décédé à Paris, le 17 août 1834 dont la renommée artiſtique a illuſtré l'école de Rouen au XVIIIe siècle. Il eſt, à juſte titre, conſidéré comme l'un des plus grands peintres de cette période. On lui avait injuſtement attribué tous les autres tableaux de la cathédrale Saint-Pierre de Liſieux. On diſtingue sa large signature au bas, à droite du tableau, alors que les signatures des autres toiles sont presque diſparues. C'eſt à ce détail qu'il faut attribuer l'erreur qui a perſiſté si longtemps sur l'origine des tableaux de Saint-Pierre de Liſieux.

La réſurrection de Tabithe eſt une magnifique compoſition à la fois, par la beauté du deſſin et la couleur du procédé.

Une jeune femme morte eſt couchée sur un lit, et autour d'elle sa famille se soulève et fait des geſtes de prière et de supplication dirigées vers l'Apotre qui se tient debout, au pied du lit, les bras écartés, le viſage tourné vers le ciel dans un mouvement d'imploration puiſſante. La minute pathétique a été admirablement traduite par une unité de sentiments et de geſtes qui domine dans le tableau. La richeſſe des couleurs le ferait admirer s'il n'avait pas d'autres qualités eſthétiques. Toutefois, on pourrait lui repro-

cher l'excessive multiplicité des draperies qui atténue la noblesse de l'ensemble.

Voici le passage de l'Écriture où l'artiste a puisé son sujet : *Il y avait à Joppé, parmi les disciples, une femme nommée Tabithe; elle était riche en bonnes œuvres et faisait beaucoup d'aumônes. Elle tomba malade et mourut... Les disciples ayant appris que Pierre se trouvait à Lydda à côté de Joppé, ils envoyèrent deux hommes pour le prier de venir jusque chez eux. Pierre partit avec eux. Dès qu'il fut arrivé, on le conduisit dans la chambre mortuaire... Pierre fit sortir tout le monde, se mit à genoux et pria; puis, se tournant vers le cadavre, il dit : « Tabithe, lève-toi ! » Elle ouvrit les yeux, et ayant vu Pierre, elle se mit sur son séant.* (Actes des Apôtres, chap. IX, 36-43.)

Dans sa notice sur Lemonnier, A. de Lespinois estime que son tableau de la résurrection de Tabithe est une œuvre de jeunesse, mais d'une jeunesse déjà mûre et qui donne la mesure de son avenir. Il paraît que, dans sa vieillesse, Lemonnier vint revoir le tableau de Tabithe et le contempla longtemps. C'est qu'il avait pour lui une prédilection marquée, et qu'il y retrouvait l'idée première du groupe des pestiférés de la peste de Milan, son chef-d'œuvre qu'il exécuta quatre ans après le tableau destiné à Saint-Pierre de Lisieux. Prix de Rome en 1770, Anicet-Charles-Gabriel Lemonnier contribua efficacement à la création du musée de Rouen. Il fut directeur de la manufacture des Gobelins de 1810 à 1816. Parmi ses œuvres de choix, quatre s'inspirent des Actes des Apôtres : Saint Pierre guérissant les paralytiques, 1770; la Mission des Apôtres, 1777; la Résurrection de Tabithe, 1771 et la Prédication de saint Paul [1].

✣ ✣ ✣

CROISILLON SUD

LA CONVERSION DE SAINT PAUL

PAR DE LA COUR

Pierre de la Cour, élève de Vien, fut professeur à l'Académie de Bordeaux pendant près d'un demi-siècle. Il était aussi graveur et littérateur.

1. Pierre Marcel, *La collection de dessins de Lemonnier au musée de Rouen*, Paris, 1913, in-8°, p. 467 et suiv. — A. Lemonnier, *Notice historique sur la vie et les ouvrages de H. Lemonnier*, Paris, 1824, p. 6 et suiv. — A. de Lespinois, *Notice sur Lemonnier peintre d'histoire*, Rouen, 1870, in-8°, pp. 8-9.

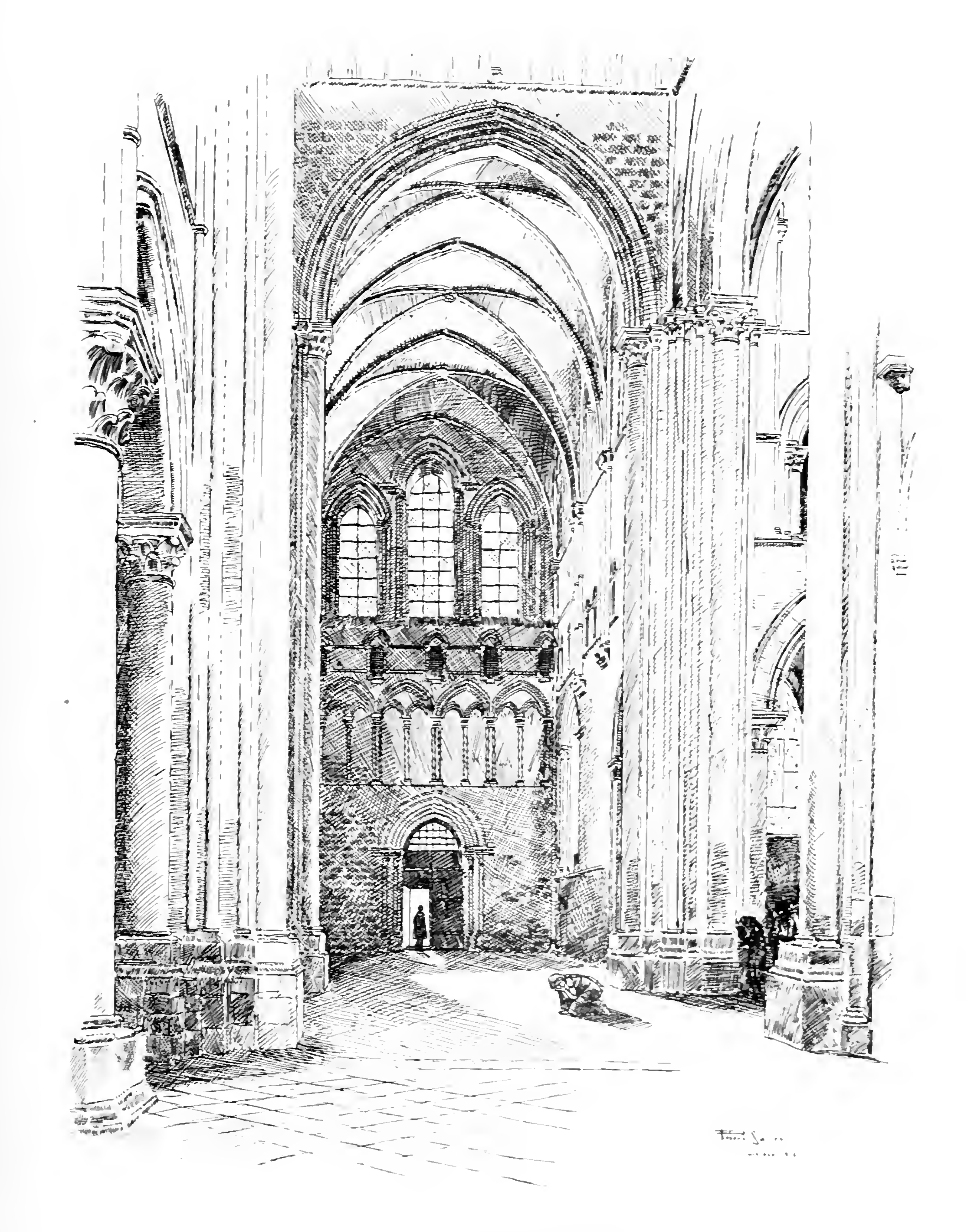
Né à Bordeaux, le 15 avril 1715, il eſt mort en cette même ville le 28 janvier 1814.

Les Actes des Apôtres (ch. IX, 1-30) préſentent ainſi la converſion miraculeuſe de Saul, plus connu sous le nom de Paul : *Saul ne reſpirant que haine et menace contre les diſciples du Seigneur, alla trouver le grand prêtre et lui demanda des lettres pour les synagogues de Damas, afin que, s'il trouvait des gens de cette croyance, hommes ou femmes, il les amenât enchaînés à Jéruſalem. Comme il était en chemin et qu'il approchait de Damas, tout à coup une lumière venant du ciel reſplendit autour de lui. Il tomba par terre, et entendit une voix qui lui diſait : Saul, Saul, pourquoi me perſécutes-tu ? Il répondit : Qui êtes-vous, Seigneur ? Et le Seigneur dit : Je suis Jéſus que tu perſécutes. Lève-toi et entre dans la ville ; là on te dira ce que tu dois faire. Les compagnons de Saul demeurèrent saisis de stupeur ; car ils percevaient le son de la voix, mais ne voyaient perſonne. Saul se releva de terre, et bien que ses yeux fuſſent ouverts, il ne voyait rien ; on le prit par la main et on le conduiſit à Damas.* Paul paſſa quelques jours au milieu des chrétiens de ce pays, recouvra la vue, fut baptiſé, et auſſitôt il se mit à prêcher dans les synagogues que Jéſus eſt le fils de Dieu.

Le peintre de la Cour avait à évoquer sur sa toile les péripéties de cette scène dramatique, l'émouvante grandeur de ce combat imprévu où se rencontrent la volonté humaine et la volonté divine. Tâche certainement laborieuſe et qui décourage les plus pathétiques des peintres.

De la Cour a repréſenté Saul, avec beaucoup de logique, au moment même où le trait fulgurant de la lumière céleſte le frappe et l'éblouit. Il chancelle sur son cheval et étend les bras avec un geſte de détreſſe et d'abandon ; le coursier s'écroule également, de même les compagnons de route du citoyen romain.

Le mouvement d'effroi cherché par l'artiſte se traduit fatalement par une regrettable confuſion de lignes et de plans. Certains raccourcis, malgré l'habileté avec laquelle ils sont exécutés, manquent d'élégance. Le mouvement des bras de Saul retire du mérite à la facture. Les fonds ont été interprétés, en des couleurs aſſombries, pour donner plus d'effet à la lumière qui inonde le buſte de l'apôtre. Les qualités du peintre s'impoſent cependant au spectateur : couleur puiſſante et riche, compoſition pleine



LE CROISILLON SUD

d'imagination, draperies et coſtumes somptueux, académie supérieurement traitée. De la Cour a produit une œuvre séduiſante pour les amateurs éclairés d'alors — adverſaires déterminés de toute innovation picturale — qui ne se déclaraient satisfaits que par les œuvres cent fois répétées des élèves appauvris de Rubens.

⁂ ⁂ ⁂

COLLATÉRAL NORD — SIXIÈME CHAPELLE

SAINT PIERRE GUÉRISSANT LES MALADES DE SON OMBRE

TABLEAU DE J.-B. ROBIN.

Jean-Baptiſte Robin, l'auteur du tableau accroché dans la sixième chapelle du collatéral Nord naquit le 24 juillet 1734, il fut reçu à l'Académie des Beaux-Arts en avril 1772. Il mourut à Chouſy (Loir-et-Cher) en novembre 1818.

La scène se déroule au pied d'une colonnade monumentale qui, dans l'eſprit du peintre figure probablement les portiques du temple de Jéruſalem. Pierre, vêtu d'une tunique bleue recouverte d'un manteau brun, s'avance vers les nombreux malades avides de réconfort et de guériſon.

L'attitude de l'apôtre, son regard, le geſte si expreſſif de ses mains donnent une haute idée de sa puiſſance.

Cependant, de toute évidence, le peintre a concentré tout son effort artiſtique sur un malade à demi enveloppé dans une couverture de laine crème, rayée de bleu, bordée de rouge. Ce perſonnage de premier plan, par sa poſe savamment étudiée et la vérité de son anatomie irréprochable, nous montre que Jean-Baptiſte Robin était un deſſinateur étonnant de préciſion et de vie. La luminoſité du tableau, quoique manquant de chaleur, reſte néanmoins harmonieuſe. Les effets de clair et d'ombre sont judicieuſement équilibrés. En jetant discrètement quelques reflets sur les maſſes sombres, l'artiſte eût donné plus de relief à son œuvre.

Dès son apparition, en 1773, le tableau de J.-B. Robin figura à l'exposition nationale des Beaux-Arts au Louvre. L'un des critiques de l'époque l'appréciait en ces termes : « *Nous admirons le délire de M. Robin, agréé, qui a pris pour son sujet de tableau de réception saint Pierre guériſſant les*

malades par son ombre. La première question qu'on fait en considérant cette grande machine c'est de se demander où est l'ombre du saint, qui n'en jette d'aucun coté. Car il aurait fallu, pour exprimer cette action bizarre, surtout en peinture, prendre le moment du lever ou du coucher du soleil, où les ombres sont très prolongées, diviser les malades en trois plans, dont les guéris, plus éclairés, annonceraient par leur joie, par leurs gestes de remerciement et d'acclamation, le miracle qui viendrait de se faire en eux : les autres seraient supposés dans le fort de l'opération, et les derniers attesteraient par l'état désespéré où ils se trouveraient, quelle va être la puissance de l'ami de Dieu. »

Le critique d'art est obligé de s'incliner devant l'incontestable valeur de l'artiste : « *Au reste, en blâmant l'extravagance et le défaut de bon sens du compositeur, il faut applaudir à son talent. Des plans bien distincts, de grandes masses et une touche assez large font dire aux connaisseurs que cet ouvrage est dans le bon style.* »

Devant ce jugement plein de contradictions qui ne songera, comme nous le faisons nous-même, au mot du poète :

La critique est aisée et l'art est difficile.

Que le chroniqueur du salon de 1773 formule des réserves, rien de plus naturel, mais au moins qu'il détaille les nombreuses qualités indéniables de l'œuvre qu'il apprécie.

✣ ✣ ✣

CROISILLON NORD

LE MARTYRE DE SAINT SÉBASTIEN

TABLEAU ATTRIBUÉ A CARRACHE

C'est dans le croisillon Nord que se voit le plus précieux des tableaux de la cathédrale. Il représente le martyre de saint Sébastien, thème que les artistes normands des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles abordèrent maintes fois. Aussi bien la plupart des confréries de charité de notre région avaient saint Sébastien pour patron. Le tableau de la cathédrale Saint-Pierre parait le plus beau de tous ceux qui subsistent encore en Normandie.

En 1760, dans l'inventaire dreſſé à la mort de Mgr de Brancas, un Martyre de saint Sébaſtien et un saint Jean au Déſert furent eſtimés 6.000 livres, somme élevée pour l'époque. Pluſieurs érudits lexoviens affirment que le saint Sébaſtien de la cathédrale ne serait autre que le remarquable panneau inventorié au XVIIIe siècle. Ce n'eſt, en réalité, qu'une simple suppoſition. En effet, il ne faut pas oublier qu'à cette époque, l'une des chapelles de Saint-Pierre de Liſieux était dédiée à saint Sébaſtien. Qui nous garantit qu'un tableau repréſentant ce grand saint n'y était pas appendu ?



Fig. . — Saint Sébaſtien.

Saint Sébaſtien nous apparait sous les traits d'un jeune adolescent, expirant, attaché à un arbre, le corps percé de flèches. Pour le maitre, qui l'a traité dans la poſe claſſique, le sujet devint l'occaſion d'une admirable académie. L'ensemble des chairs, d'un ton ivoirin, éclairées partie en pleine lumière, partie en clair-obſcur sent la technique d'une grande école. Les raccourcis des bras, l'anatomie du buſte sont juſtement appréciés des connaiſſeurs. La figure du jeune homme mourant, vue des trois-quarts, exprime la suprême angoiſſe dans le goût théâtral du temps. On peut toutefois reprocher à ce remarquable morceau de peinture un excès de recherche dans les lignes et les formes du corps, un manque de logique dans la poſe du mourant qui défaille ; mais l'œuvre garde les belles qualités décoratives, l'émotion reſſentie et rendue, l'heureuſe compoſition de l'enſemble et

surtout la splendeur de la couleur malheureusement altérée par de nombreuses moisissures. Il serait à souhaiter que des précautions exceptionnelles soient prises pour la conservation de cette belle œuvre.

✣ ✣ ✣

AUTRES TABLEAUX

QUATRIÈME CHAPELLE DU COLLATÉRAL SUD

L'EXTASE DE SAINT JÉROME

Assis sur un tertre, saint Jérôme étudie la Bible non loin d'un crucifix bizarrement fixé dans un arbre dépouillé de son feuillage. Une longue barbe blanche donne de la gravité à la figure. Le buste se détache sur un fond d'étoffe de tonalité sombre. Derrière le solitaire pensif, dans l'ombre, apparaissent vaguement une tête de lion et une tête de mort. Médiocre toile, à demi effacée. Les couleurs sont mornes. Seul, un rayon lumineux donne du relief au haut du front, à l'épaule droite du saint et vient caresser les feuillets du texte sacré. Est-ce une œuvre italienne au XVIe siècle ou une simple copie ? L'absence de signature ne permet pas de résoudre le problème. Toutefois au bas de la toile se détachent ces mots : *Ex dono D. D. Debonfils Canonicus Lexoviensis 1710.*



Fig. 1. — Saint Jérome.

✣ ✣ ✣



Fig. 100 bis. — Sainte Cécile.

MÊME CHAPELLE

SAINTE CÉCILE

PAR P. H. GUÉRIN[1]

Sainte Cécile, vêtue d'une robe blanche serrée à la ceinture et d'un manteau bleu clair, doublé de rose, pince de la harpe. L'attitude de la sainte semble indiquer qu'elle prend part à un concert céleste. Elle accompagne sans doute l'angelot, debout, à son côté. A terre deux hautbois et une partition. Un cahier de musique est déposé sur un meuble recouvert d'un tapis de velours vert frangé d'or. La physionomie de sainte Cécile n'est point d'un modelé savant, mais la couleur doucement lumineuse repose les yeux, les égaye, et fait valoir cette toile de petite dimension. Le pinceau de l'artiste ne se serait-il pas attardé complaisamment à imiter une tapisserie du xviiie siècle ?

✣ ✣ ✣

CINQUIÈME CHAPELLE DU COLLATÉRAL SUD

LA CÈNE

PAR MICHEL-PIERRE DESCOURS

L'auteur de ce tableau, Michel-Pierre Descours naquit à Paris, le 27 février 1711 et mourut à Bernay (Eure), le 10 mai 1814[2].

C'est la Pâque juive que l'artiste a mise en toile. Sans souci d'exactitude locale et d'époque, le peintre bernayen groupe autour d'une table ovale Jésus et ses douze apôtres. Une salle circulaire ornée de hautes colonnes rappelle vaguement le Cénacle. Quelques têtes, observées avec justesse, intéressent les amateurs éclairés; mais, même aux meilleures physionomies, l'émotion et la douceur manquent. Prêt à transmettre aux siens un souvenir très tendre, le Christ laissa-t-il transparaître tant de dureté et de froideur ? Les jansénistes furent seuls à le croire fermement. Or, la Cène de Descours remonte à une époque où leur doctrine avait encore de chauds partisans. Elle date en effet de 1785.

1. Sur un tableau de l'église de Saint-Martin de Mailloc (Calvados), nous avons lu cette inscription : « Ph. Guerin, peintre à Pont-l'Evêque 1808. »

2. Sur cet artiste, voir Chanoine Porée, *Un peintre bernayen, Michel-Hubert Descours*. Paris, 1880, pp. 17-20.

MÊME CHAPELLE

SAINTE ANNE FAISANT LIRE LA VIERGE

L'auteur anonyme de cette toile aime les tons sans éclat. Son art évoque l'âpre saveur d'œuvres efpagnoles. La Vierge et un angelot enveloppé dans un nuage sont seuls traités en teintes lumineufes.

✣ ✣ ✣

SIXIÈME CHAPELLE DU COLLATÉRAL SUD

SAINT FRANÇOIS XAVIER

Pauvre peinture. Elle ne mérite pas de retenir l'attention.

✣ ✣ ✣

SEPTIÈME CHAPELLE DU COLLATÉRAL SUD

L'ANGE GARDIEN

PAR ÉDOUARD KRUG.

C'eft en 1875 qu'Édouard Krug compofa ce tableau pour la chapelle de l'Ange gardien, à la cathédrale Saint-Pierre. Krug naquit à Drubec (Calvados) le 5 juillet 1833. Elève de L. Coignet, il créa de nombreufes œuvres d'infpiration chrétienne. L'églife Saint-Pierre de Mâcon renferme plufieurs de ses frefques. L'Ange gardien de Krug a été scrupuleufement étudié par le peintre Robert Salles. « Au milieu d'un paysage montagneux, au bord de la mer, éclairée à l'horizon par un soleil couchant très lointain, un ange debout, tout en blanc, tient une croix lumineufe. Il sert de guide à un jeune voyageur portant sur l'épaule un paquet au bout d'un bâton. Cet adolefcent eft vêtu d'un manteau bleu qui flotte derrière lui.

« Peinture très endeuillée. Inconfciemment on évoque de suite la palette de Prudhon et de Henner et l'on en cherche vainement la vibrante émo-

1. Sur cet artifte voir Chanoine Porée, *Un Peintre bernayen, Michel-Hubert Descours*. Paris, 1889, pp. 17-20.

tivité. Cette croix noyée dans un halo crayeux et glacé, sorte de phare polaire, occupe trop d'importance dans la composition. Il est étonnant qu'un artiste aussi avisé que Krug soit tombé dans une pareille erreur de goût. Le bleu, le rouge des étoffes et la note blanche des ailes de l'ange forment une harmonie de tons certainement choisis pour symboliser les couleurs du drapeau français. Idée touchante qui complète le caractère romantique de l'œuvre et cadre bien avec sa haute intention morale. »

✣ ✣ ✣

HUITIÈME CHAPELLE DU COLLATÉRAL SUD

APOTHÉOSE DE SAINT CHARLES

Saint Charles, debout, un long crucifix en main, est accueilli par des anges soutenant avec déférence son chapeau et sa cappa de cardinal.

Dans le haut de la composition, un autre ange, pauvrement dessiné, porte la couronne destinée à l'élu du ciel. Malgré son cachet archaïque, l'apothéose de saint Charles parait dater du XVIIIe siècle. La chaleur du coloris ne parvient pas à voiler le convenu de la draperie et de la perspective. L'artiste n'a pas su rendre avec vigueur l'impression d'ardente extase d'un visage de saint.

✣ ✣ ✣

TABLEAUX DES CHAPELLES DU COLLATÉRAL NORD

SIXIÈME CHAPELLE DU COLLATÉRAL NORD

LA PRÉSENTATION DE LA VIERGE AU TEMPLE

L'auteur de cette Présentation de la Vierge au Temple n'a pas cherché à imaginer une scène émouvante. Son pinceau interpréta simplement le texte évangélique. Agenouillée sur les marches du siège du grand prêtre, la Vierge enfant porte une robe blanche. Une blonde chevelure enserrée par un ruban rose s'arrête à la naissance des épaules. Le grand prêtre accueille avec grâce celle qui va se consacrer à Dieu. Saint Joachim et sainte Anne la regardent avec tendresse. Le caractère juif des personnages est nettement marqué surtout pour le grand prêtre et l'un des servants du Temple. Il

eſt fâcheux que l'artiſte n'ait point donné à la Vierge des traits plus distingués et un air moins vieillot. La tradition veut que ce tableau ait appartenu à l'égliſe Saint-Germain. Un superbe cadre en chêne sculpté donne du relief à la toile de couleurs aſſez ternes.

✣ ✣ ✣

CINQUIÈME CHAPELLE DU COLLATÉRAL NORD

PIETA

Aſſiſe au pied de la montagne sur laquelle s'éleva la croix, la Vierge des Douleurs tient sur ses genoux le corps inanimé de son divin Fils. Dans le lointain, s'eſtompent quelques monuments de Jéruſalem. Peinture fruſte, sans émotion profonde et sans poéſie. Le bleu et le rouge dominent dans les vêtements. C'eſt une œuvre du déclin du XVII[e] siècle.

✣ ✣ ✣

MÊME CHAPELLE

LA NATIVITÉ DU SAUVEUR

Adroitement compoſé, ce panneau formant retable dénote une tranquille aſſurance de métier. Que n'eſt-il plus touchant de sentiment? La vivacité du coloris diſparaît sous une abondante couche de pouſſière.

✣ ✣ ✣

QUATRIÈME CHAPELLE DU COLLATÉRAL NORD

APPARITION DU SACRÉ-CŒUR A LA BIENHEUREUSE MARGUERITE-MARIE

L'auteur de ce tableau, M[lle] Godard, une Lexovienne qui aimait beaucoup la cathédrale Saint-Pierre, a fait preuve de bonne volonté en entreprenant un tel travail. La rigueur du deſſin, le modelé du viſage de Jéſus s'impoſent à l'attention des connaiſſeurs, mais n'emportent pas leur enthouſiaſme.

Il faut l'avouer sans détour, l'imagerie religieuſe ne poſſède pas de repréſentation du Sacré-Cœur satiſfaiſante. L'apparition du Christ à la bienheureuſe Marguerite-Marie attend toujours son peintre. Avec tout son souffle de croyant, *Maurice Denis* a déjà amorcé le sujet. S'il y revient, nul doute qu'il ne nous donne un chef-d'œuvre.

✣ ✣ ✣

TROISIÈME CHAPELLE DU COLLATÉRAL NORD

LA PRÉSENTATION DE JÉSUS AU TEMPLE

Si l'artiſte anonyme de la Préſentation qui orne la troisième chapelle du collatéral Nord ne comprenait guère la divine beauté de la lumière, il saiſiſſait à merveille le côté myſtique d'un sujet. Le souci du sentiment, l'expreſſion naïve des figures, les geſtes vécus aident à oublier la pauvreté du deſſin et l'exécution défectueuse de la draperie et des chairs. L'attitude de la Vierge rappelle les procédés de certains primitifs.

Un curieux défaut d'arrangement provoque le sourire. Un cierge porté par un perſonnage d'arrière plan vient se planter bien d'aplomb sur la tête d'un perſonnage de premier plan. Détail pittoreſque et qui paſſe inaperçu d'un grand nombre de viſiteurs. La toile remonte vraiſemblablement aux premières années du XVIIIe siècle.

✣ ✣ ✣

DEUXIÈME CHAPELLE DU COLLATÉRAL NORD

LA VISITATION

« Toile d'une belle eſthétique, très influencée par l'art italien du milieu du XVIIe siècle. Un groupe de quatre perſonnages se détache sur un fond d'architecture romaine, aux lignes savantes et harmonieuſes. La Vierge occupe le centre de la compoſition. Son geſte rappelle celui de la Vierge glorieuſe de Murillo. Le faire de cette figure eſt très soigné ; il y a même un peu d'affectation dans le modelé. Le viſage de Notre-Dame eſt d'une belle expreſſion. Sainte Eliſabeth et les deux autres femmes offrent des harmonies de lignes charmantes

« L'enſemble du coloris eſt très monté de ton : celui du ciel bleu aſſombri eſt d'une richeſſe incomparable. Quel dommage que le nom de cette intéreſſante compoſition ne nous soit pas connu ! L'autel placé tout contre le bas de la toile empêche peut-être de le poſſéder [1]. »

⁂

PREMIÈRE CHAPELLE DU COLLATÉRAL NORD

L'ANNONCIATION

Les cheveux noués par un mince ruban roſe, un voile jaune biſtre sur la tête, la Vierge porte un manteau bleu et une robe roſe dont le drapé manque d'aiſance et d'harmonie.

Le profil de Notre-Dame rappelle celui de Louis XIV, et ses mains, d'une groſſeur démeſurée, seraient volontiers celles d'une payſanne. Autant l'attitude de la Vierge révèle un métier héſitant et timide, autant l'ange Gabriel intéreſſe par sa largeur de facture et son réaliſme de bon aloi. Nous croyons savoir que cette toile aſſez inégale et repréſentative de deux procédés singulièrement différents fut donnée à la cathédrale, en 1802, par F. Miſtral, ancien imprimeur des derniers évêques de Liſieux.

Telles sont les toiles que nos aïeux léguèrent à l'égliſe Saint-Pierre. Plusieurs d'entre elles seraient peut-être plus à leur place dans un vaſte et somptueux muſée. Qu'importe, en les conſervant, le clergé reſpecte la volonté de ceux qui, par amour de l'idéal nouveau, les achetèrent à prix d'or, pour orner la cathédrale. Le temps et les éléments ont meurtri, ridé, noirci certaines de ces œuvres d'art. Couronnées d'ans, chargées de souvenirs, embellies de la poéſie du paſſé, elles ont pris un aſpect qui achève à nos yeux leur beauté aſſez inégale.

De tout cet héritage, la Viſitation de la Vierge et le martyre de saint Sébaſtien reſtent les deux plus savants morceaux. Là se trouvent concentrées toutes les nobles qualités du véritable artiſte : la pureté des lignes, l'équi-

1. Note de M. R. Salles.

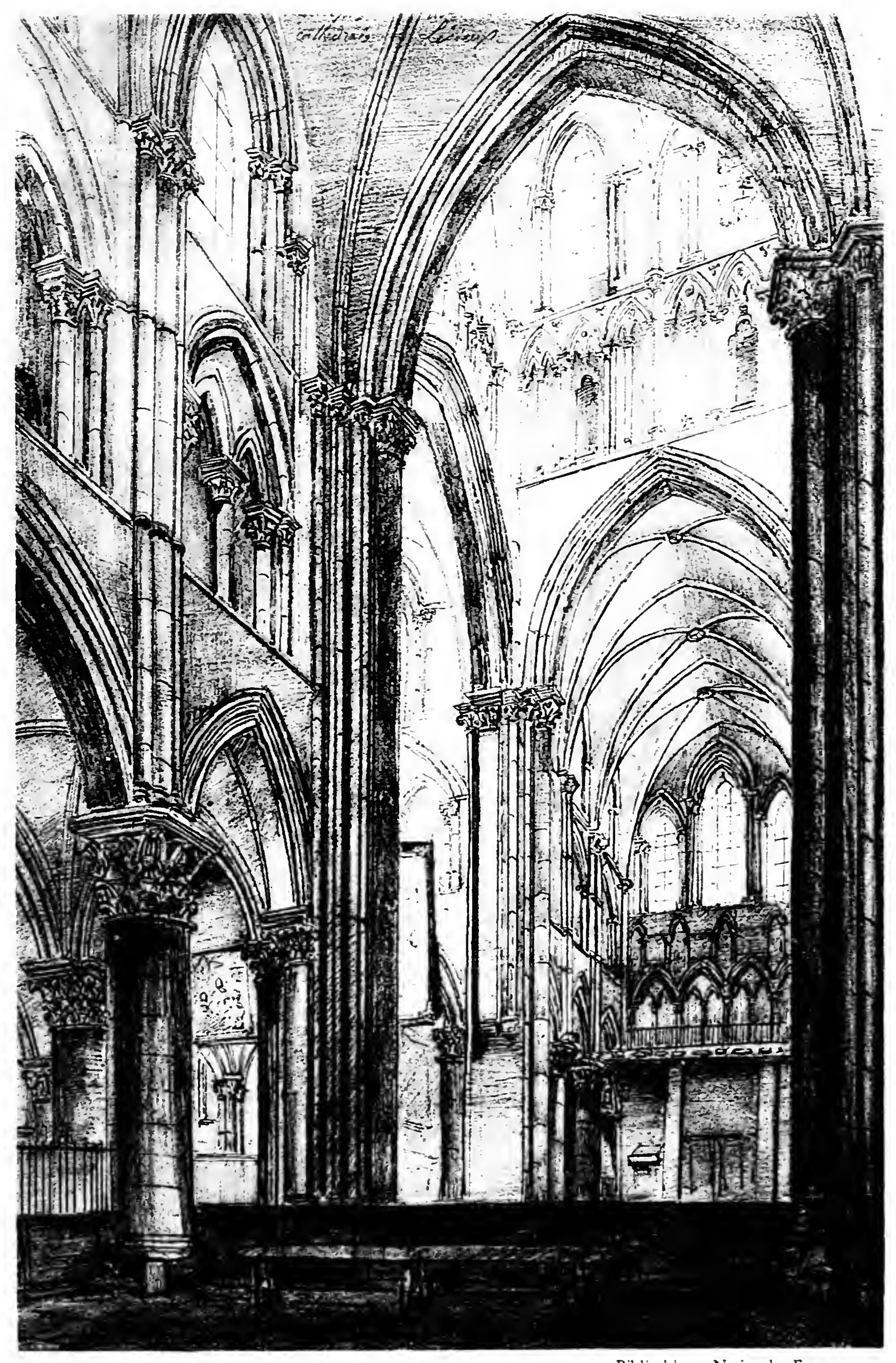
libre heureux de la compoſition, l'harmonie des tons. Comme les auteurs anonymes de ces toiles peignaient bien, et juſte surtout!

Sans atteindre au même degré de perfection, les six grands tableaux du xviiie siècle conſtituent un document précieux pour indiquer les tendances de l'école françaiſe à l'époque où ils parurent. De la Cour, Lagrenée, Larrieu, Robin, Taillaſſon, Lemonnier sont les derniers repréſentants d'une manière que David allait dépaſſer à partir de 1785 : le ſouillis décoratif de Vien et de ses élèves : les Romains empanachés, les draperies faſtueuſes soulevées par des zéphyrs importuns, la diſperſion des lignes, les mouvements maniérés, tout cela va diſparaitre devant un sentiment plus sobre de la compoſition et de la couleur. Comme les peintres qui travaillèrent pour le chapitre de la cathédrale Saint-Pierre, Louis David avait fréquenté l'atelier de Vien déjà vivement préoccupé du retour à la gravité antique. En voulant continuer son maitre, le diſciple le surpaſſa.

Par la perfection de ses reſtitutions, il séduiſit ses contemporains et devint à son tour chef d'école. De même que Vien, David aimait Rubens : mais, dans les scènes grandioſes et mouvementées, il apporte davantage de calcul, d'application et de connaiſſance de l'antique.

David prétendait ne rien peindre que d'après nature. Malheureuſement, ses héros, ses perſonnages poſent et n'agiſſent. Il ne les regarde que pour les rendre selon les formes de la statuaire gréco-romaine. Les six grands tableaux de Saint-Pierre de Liſieux permettent de comprendre en quel sens l'école de David modifia la technique de Vien, déjà influencée par l'art antique, et réagit contre le maniériſme de Boucher et de Fragonard.

Trop vastes pour être minutieuſement travaillées dans toute leur surface, les six toiles préſentent néanmoins des détails bien venus et parfois très pouſſés. Créées par des artiſtes dont l'Académie des Beaux-Arts avait conſacré la renommée, ces larges compoſitions religieuſes durent longuement défrayer les commentaires du monde eccléſiaſtique volontiers cauſeur et pétillant d'eſprit. Imaginez qu'à la Noel de 1917 M. l'archiprêtre de Saint-Pierre commande pour l'égliſe six magnifiques toiles aux maitres de l'heure : à Cormon, Dagnan-Bouveret, Flameng, J.-P. Laurens, Lhermitte, L.-O. Merſon, quelle émotion ne serait-ce pas dans le clergé de Liſieux et dans le



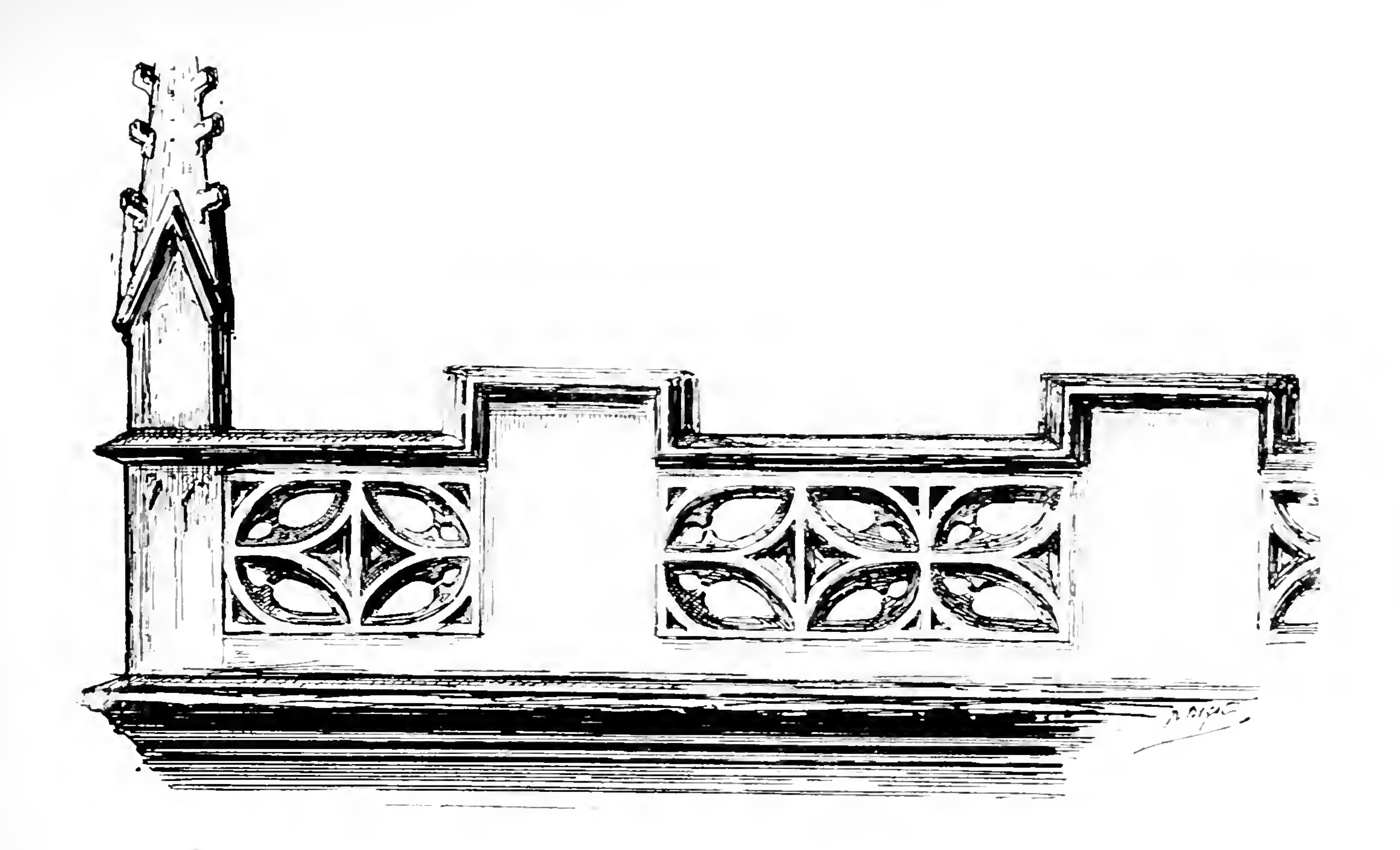
Bibliothèque Nationale. Estampes.

LE CROISILLON NORD (Dessin de Thorigny).

monde des artiſtes! Certes, nos peintres modernes pourraient livrer de belles œuvres, mais beaucoup moins apparentées entre elles que ne le furent les travaux de Charles Lemonnier et de ses collègues de l'Académie.

Plus franchement claſſiques que les peintures modernes, certaines productions du XVIIIe siècle avaient-elles le même accent de sincérité et d'émotion? Etaient-elles auſſi uniperſonnelles? Queſtion singulièrement attachante et que nos lecteurs se feront un ſenſible plaiſir de réſoudre.





CHAPITRE IX

LES DÉPENDANCES DE LA CATHÉDRALE

L'ANCIENNE SALLE CAPITULAIRE ET LA BIBLIOTHÈQUE

Il exiſtait encore au début du dix-neuvième siècle, au sud de la cathédrale, une vaſte salle accolée au croiſillon. C'était la salle capitulaire. Édifiée dans la seconde moitié du treizième siècle[1], après 1258, elle occupait une superficie double de celle des chapelles actuellement dédiées à Notre-Dame de Grâces et à l'Ange Gardien. Le bâtiment primitif comprenait deux pièces superpoſées. La première, voûtée sur croiſées d'ogives, au rez-de-chauſſée, servait de salle de réunion aux membres du chapitre. En 1790, les commiſſaires du diſtrict, chargés d'appoſer les scellés sur les portes du chœur de la cathédrale et des lieux capitulaires, conſtatent dans la salle du chapitre la préſence de divers objets d'or et d'argent, plus le grand reliquaire de saint Urſin : « Peſée en fut faite par le sieur Courdemanche et qui s'eſt trouvé d'un poids net de 22 marcs déduction faite par eſtimation d'un marc pour les reliques qu'il contient, d'une plaque de cuivre servant

1. *Regiſtre des viſites de l'Archevêque Eudes Rigaud*, édition Bonnin, p. 296.

a soutenir les dites reliques et de quelques petits médaillons de verre attachés au dit reliquaire, plus un médaillon en or orné de plusieurs pierres fines et d'un camée également attaché au dit reliquaire et dont le dit sieur Courdemanche a évalué l'or au poids d'environ une once[1]. » Avant la Révolution, le reliquaire de saint Ursin était bien déchu de son antique splendeur.

Jusqu'en 1880, il était relativement facile de se rendre compte de la physionomie primitive de la salle capitulaire. La base du pilier central sur lequel venaient retomber les arcs ogives de la voûte était encore visible, ainsi qu'un banc de pierre bordant le mur extérieur et le pavage[2]. La négligence des couvreurs a laissé récemment disparaître ces vestiges anciens. Les tuiles

BIBLIOTHEQUE

Curavimus Volentibus Legere.

2. Mach. 2.

Fig. [illegible] Inscription de la porte d'entrée de la bibliothèque du chapitre.

brisées s'entassant les unes sur les autres ont fini par les recouvrir entièrement.

La seconde pièce, située à l'étage, servait de chartrier et de bibliothèque. Des fenêtres en tiers-point éclairaient les deux salles. Un escalier logé dans l'angle du croisillon Sud permettait au public de pénétrer dans « la librairie » ou bibliothèque les mardis et jeudis de chaque semaine, de neuf heures à midi. Au-dessus du linteau de la porte d'entrée se lit encore l'inscription ci-dessus gravée sur une plaque de marbre noir.

La Révolution qui travaillait, disait-elle, à répandre toutes les lumières, commença par les éteindre toutes. La bibliothèque fut d'abord fermée,

1. Etat du recensement des effets mobiliers de la cy-devant cathédrale de Saint-Pierre de Lisieux, dressé par les commissaires nommés à cet effet par le département du Calvados pour le district de Lisieux suivant leur procès-verbal des 14, 15, 16, 17 et 18 décembre 1790. — *Archives du Calvados*. Registre in-fol. de 72 pages.

2. Voir en appendice une description abrégée de la salle capitulaire et de la bibliothèque.

puis inventoriée (14, 15, 16, 17 déc. 1790) et pillée. Nombre de livres ornés de gravures sur bois, les manuſcrits offerts par Thomas Basin se trouvèrent diſperſés [1]. Combien à l'heure préſente reſte-t-il des 3.580 volumes mis à la diſpoſition des lecteurs avant la tourmente révolutionnaire, bien peu, sans doute. Un bréviaire de Liſieux in-4° de 1018 pages sur vélin richement illuſtré, se trouve à la bibliothèque publique de la ville de Caen. Le cartulaire de Thomas Basin, bel in-folio sur parchemin, avec premières lettres enluminées, eſt conſervé à la bibliothèque de Liſieux. Ce précieux document d'hiſtoire locale, a été analyſé par M. de Formeville [2] et étudié avec soin par M. Henri Moisy [3]. La perte des autres manuſcrits eſt d'autant plus regrettable que pluſieurs avaient été copiés dans les grandes abbayes bénédictines de la contrée, et probablement dans le prieuré de Sainte-Barbe-en-Auge, et sans doute dans sa succurſale de Bequefort en Angleterre où séjournaient des copiſtes d'une indéniable

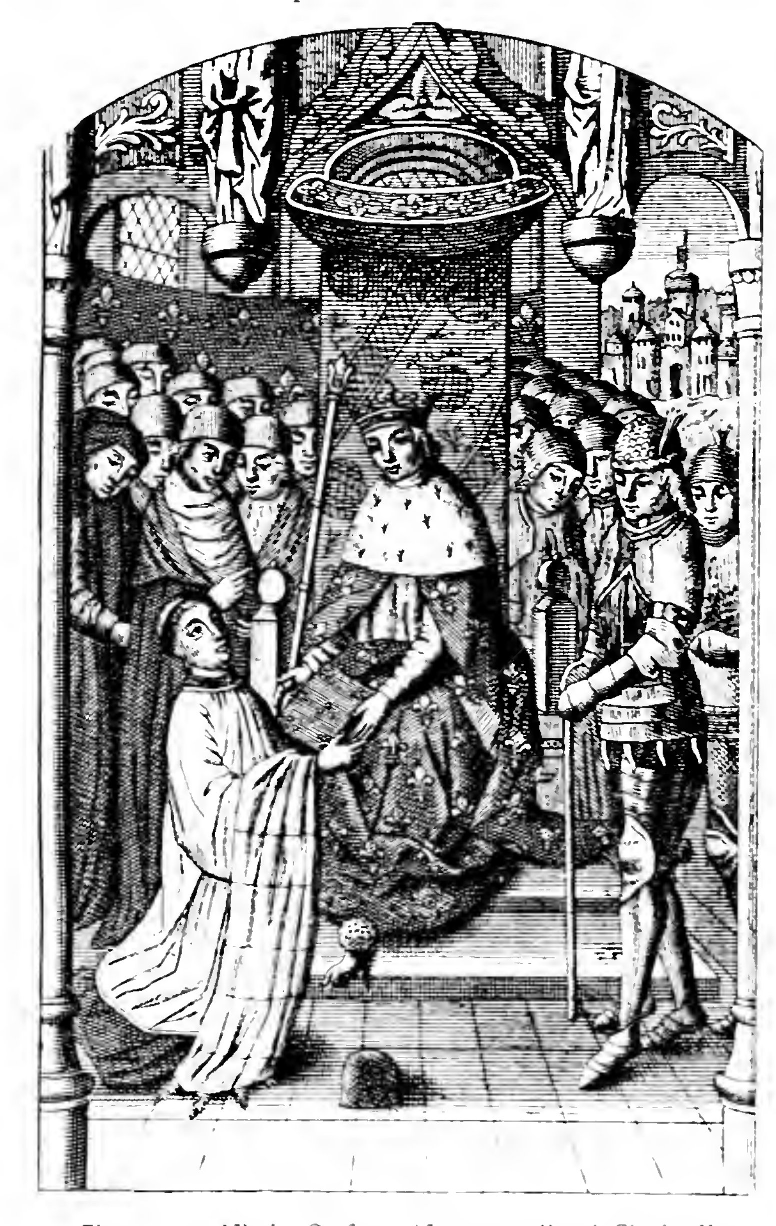


Fig. 102. — Nicolas Oreſme préſentant un livre à Charles V.

1. Sur la Bibliothèque du chapitre, voir Thomas Baſin, *Hiſtoire des règnes de Charles VII et de Louis XI*, édit. Quicherat, t. III, p. 207 et suiv., t. IV, p. 107, 208. — Etienne Deville, *Notices sur quelques manuscrits normands conſervés à la Bibliothèque Sainte-Geneviève*. Fasc. V. *Manuſcrits lexoviens*. Evreux, 1905, in-8.

2. Formeville, *Hiſtoire de Liſieux*, t. II, p. 315.

3. H. Moiſy, *Notes pour servir à l'hiſtoire de Liſieux au XVe siècle* dans *Bulletin Société Hiſtorique de Liſieux*, année 1874, n° 5.

habileté. La miniature anglaise a-t-elle été influencée au XIIe et XIIIe siècles par la miniature continentale spécialement par la miniature normande ? question toujours en suspens par suite de la disparition des travaux français de cette



Fig. [illegible]

période. Les révolutionnaires lexoviens se préoccupaient peu de ces problèmes d'influence artistique : ils préféraient voir les luxueux travaux des calligraphes s'abîmer dans les flammes avec les titres de propriété du chapitre... Leur lourdeur d'esprit ne pouvait s'affiner pour comprendre la spontanéité, le pittoresque, l'intérêt anecdotique, la technique légère et libre de ces vieilles images [1].

Après la renaissance du culte catholique, officiellement consacrée par le concordat de 1801, des réparations onéreuses devinrent nécessaires pour protéger la salle capitulaire. Le plomb des gouttières avait été volé, et la pluie, traversant la toiture, s'infiltrait peu à peu dans les voûtes. Des lézardes et des crevasses profondes se voyaient dans les murs extérieurs. La fabrique ne pouvait pas grand chose pour enrayer une telle désolation. Un des marguilliers, ancien imprimeur de Mgr de la Ferronays, F. Mistral, après avoir pris l'avis de deux experts en maçonnerie, entama des pourparlers avec le pro-

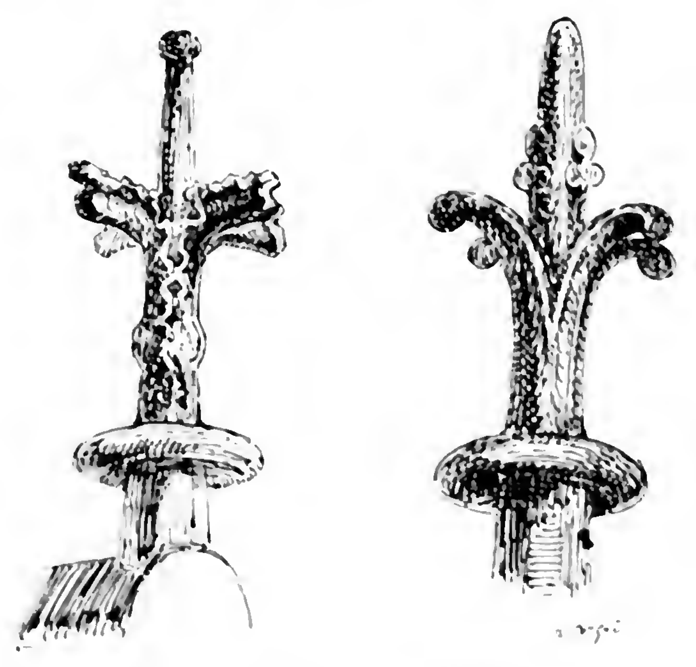
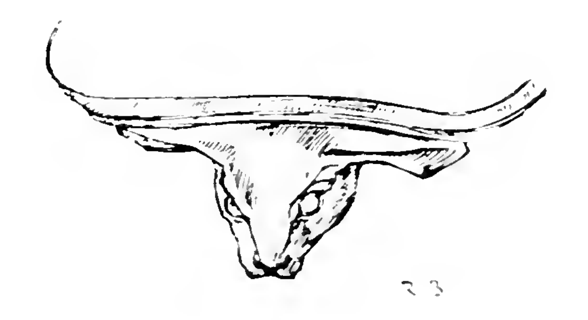
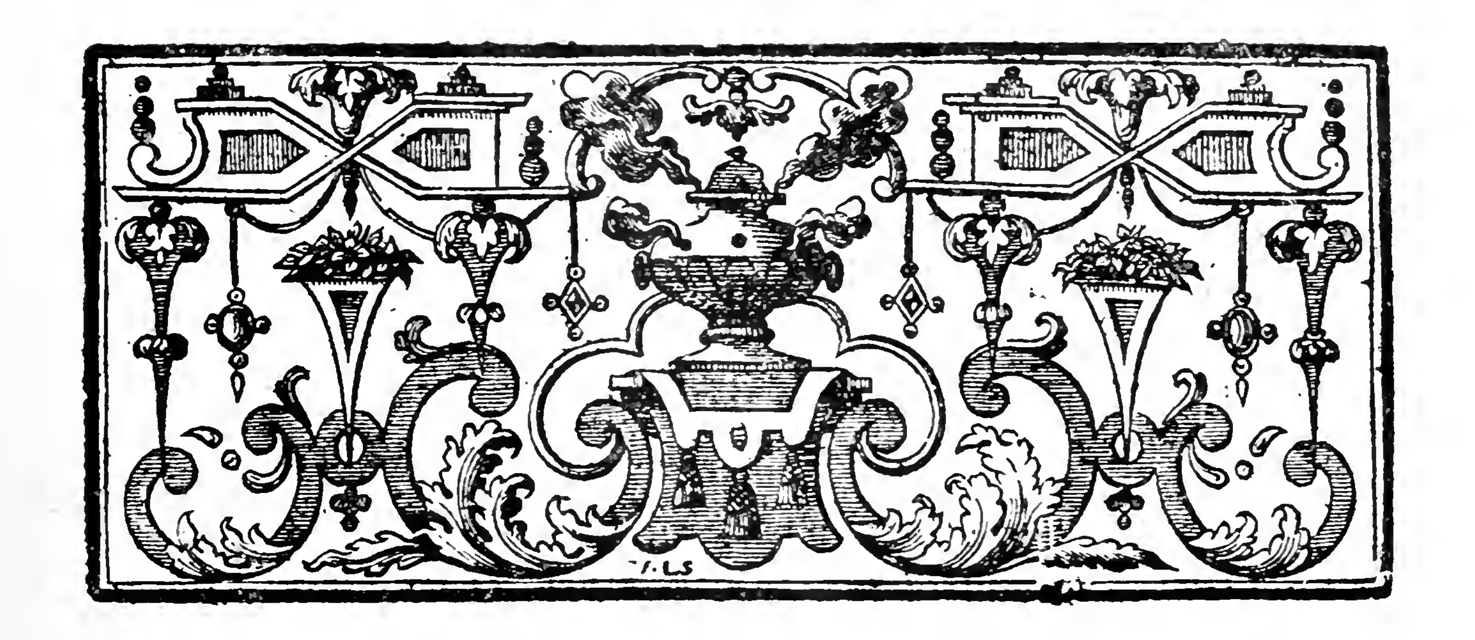


Fig. [illegible]. — Pinacles fleuronnés de l'abside.

1. L'inventaire de décembre 1790 donne la liste de la plupart des livres de la Bibliothèque dans l'ordre suivant : Écriture Sainte, Liturgie, Vies des Saints, Conciles, Droit civil et canonique. Aux murs de la bibliothèque étaient appendus « huit tableaux d'anciens évêques encadrés ». Parmi ces portraits figurait celui de l'évêque Hennuyer. Cf. *Registre des Délibérations du Chapitre*, juillet 1788. Une fois les scellés apposés sur les titres et papiers du chapitre tous ces objets furent « laissés en charge et garde de Pierre Vivien et de Charles Cuillier. »

priétaire de la cour la plus rapprochée de la salle capitulaire. M. Jean-Jacques Lebrun. Celui-ci. « voulant manifester tout son dévouement au bien de l'église ». se chargea volontiers de faire démolir de fond en comble la salle capitulaire et de solder les dépenses occasionnées par la réédification des murs de clôture. des contreforts. des verrières et des couvertures. Le samedi 15 septembre 1804 (28 fructidor an XII) un accord est conclu entre les parties. Au dire des entrepreneurs. Mistral et Le Brun. la démolition absolue s'imposait à tous les égards. « Il serait très avantageux de retrouver près du chœur deux chapelles qui n'avaient été employées à un autre usage que par la nécessité des circonstances... l'ouverture de ces deux chapelles procurerait à cette église une grande commodité. rendrait au centre de ce vaste édifice un beau jour et un coup d'œil agréable. et rétablirait dans sa distribution et son ensemble. une régularité et une symétrie dont l'absence est choquante. » Ainsi raisonnaient les entrepreneurs et les fabriciens du début du XIXe siècle. raisonnement intéressé mais médiocre au point de vue artistique. Les vitraux « à la moderne ». malgré leur transparence et leur puissante armature de fer. étaient d'un dessin assez mesquin: les deux nouvelles chapelles semblaient bien pauvres de lignes pour quiconque voulait établir la comparaison avec les dispositions architectoniques du bâtiment disparu. Fidèle à sa promesse. J. Lebrun employa les meilleurs matériaux à la réfection et à l'appareillage des murs. les colonnes furent sciées par les maçons et noyées dans le blocage. au simple aspect. le visiteur peut encore se rendre parfaitement compte de ce curieux détail.



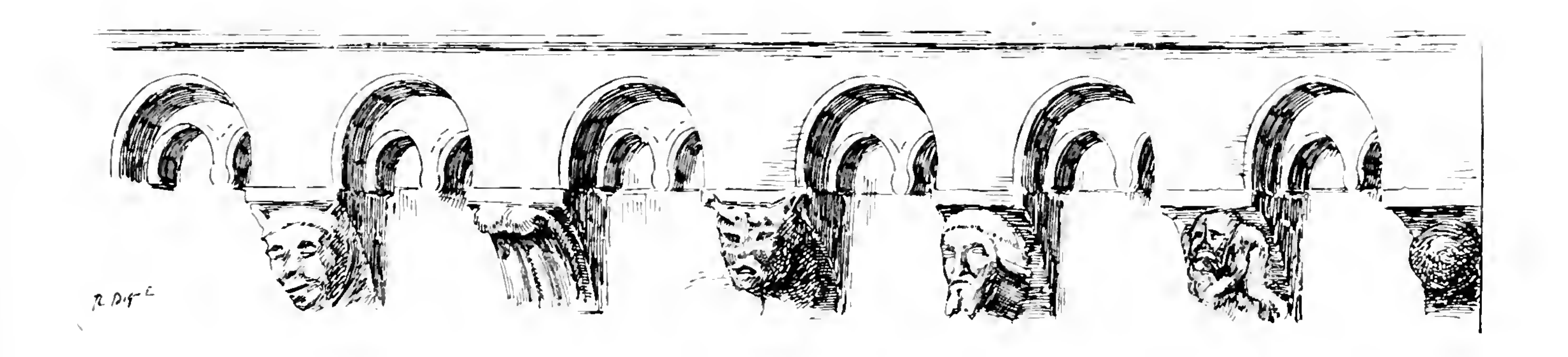


LE CLOITRE

C'était une enclave de bâtiments situés le long de la nef de la cathédrale, du côté sud. Un seul document, le cartulaire de Thomas Bafin, dans un acte du 9 septembre 1436, signale l'exiftence du « clouaiftre Saint-Pierre ». Plus tard, la démolition de cette annexe de la cathédrale s'impofa pour conftituer un cimetière à l'ufage du perfonnel de l'évêché.

Le cloître se dreffait sur l'efpace compris entre les chapelles du collatéral sud et l'arrière des maifons de la Grande rue, terrain aujourd'hui occupé par une habitation particulière et un jardin d'agrément. Nous savons, qu'à brève échéance, la municipalité de Lifieux se propofe d'élargir l'étroit passage qui borde la cathédrale du côté méridional. Ne pourrait-on pas donner à cette rue le nom de l'évêque Arnoul, dont la mémoire eft étroitement liée à la conftruction de l'églife Saint-Pierre? En accueillant avec bienveillance ce défir qui fut à diverfes reprifes exprimé par des artiftes et des hiftoriens, le Confeil municipal donnera une preuve nouvelle de l'intérêt qu'il porte au paffé de la ville de Lifieux.





DOCUMENTS ANNEXES

I

Extraict d'un livre en parchemin attaché en une chaisne dans le Chapitre de l'église cathédrale de Lisieux intitulé *Secundus liber cartarum capituli* au feuillet XCXV. Ce qui ensuit.

Universis presentes litteras inspecturis, frater Petrus, humilis abbas Sti Victoris Parisiensis totusque ejusdem loci Conventus, salutem in Domino. Notum facimus quod nos, pensata utilitate ecclesiæ nostræ vendidimus et nomine venditionis perpetuo concessimus et quittamus venerabili viro Guillelmo de Ponte Arche, decano Lexoviensi, executori, ut dicitur, testamenti defuncti Petri Gallici quondam Lexoviensis canonici, fundatoris, ut dicitur (altarium Beati Dionisii et beati Taurini in ecclesia Lexoviensi ad opus) altarium prædictorum, undecim libras turonensium annui redditus, quas habebamus et percipiebamus annuatim in episcopatu Lexoviensi, ultra centum solidos turonensium per manum reverendissimi patris Lexoviensis episcopi, et sex libras turonensium in ecclesia de Gaceyo, per manum personæ ejusdem loci, habendas et percipiendas annuatim a dicto emptore vel ab ipso causam possidenti, habendas per manus prædicti episcopi et rectoris, qui pro tempore fuerint in ecclesiis antedictis, pro undecim viginti libris turonensium nobis ab eodem emptore solutis, traditis et liberatis in pecunia numerata computabili et legali et de qua tenemur nos pro nobis et ecclesia nostra bene pagatos, renunciantes exceptioni non numeratæ pecunio, non habitæ et non receptæ, et promittimus bona fide et stipulatione legitima quod contra venditionem et quittacionem hujusmodi per nos vel per alios non veniemus in futurum, cedentes et transferantes in dictum executorem, ad opus dictorum altarium, omne jus, dominium, proprietatem et possessionem et omnem actionem realem et personalem, utilem et directam, quæ vel quas in dictis undecim libris turonensium annui redditus habebamus vel habere poteramus et quæ nobis et ecclesiæ nostræ competebant et competere poterant in eisdem quoquo jure seu ratione quarumque vel etiam omni juris auxilio canonici et civilis et omni privilegio a sede apostolica vel legato ejusdem pro nobis impetrato et impetrando, beneficio restitutionis in integrum et omnibus aliis exceptionibus tam juris quam facti, quantum ad hæc renuntiando penitus et expresse in hac parte et per traditionem presentis instrumenti et aliorum instrumentorum quæ super hoc habebamus, scilicet litteræ collationis, concessionis et confirmacionis prædicti redditus. Investissimus presentem emptorem, nomine quo supra, de undecim

ibris turonensium annui redditus antedictis. In cujus rei testimonium et perpetuam rei memoriam, sigilla nostra presentibus litteris duximus apponenda. Datum anno Domini millesimo ducentesimo octogesimo, mense Martis.

Collation faite, signée : Taupin et L. Belot, chacun un saing et un paraphe.

Collation faite sur ledict regiftre par moi soubfigné Guillaume de La Flèche, p[bre], notaire apoftolique en l'évefché de Lifieux, pour valloir et servir qu'il appartiendra, inftance et requefte de M[e] Jacques Flambart clerc pourveu de la[d]. chapelle de Saint-Denis fondée en la[d]. églife cathédrale, ce vingtième jour de juin, l'an mil six cent cinquante.

de Laflèche.

Archives du Calvados. G. Évêché de Lifieux. Cathédrale de Lifieux. Chapelle Saint-Denis.

II

Extrait d'un gros cartulaire en velin attaché d'une chaifne de fer au bureau du Chapitre de l'églize cathédralle de Saint-Pierre de Lifieux, intitulé : *Tabula, seu calendarium ad inveniendas omnes et singulas cartas hujus cartularii per parrochias computando munerum in fine cujuslibet capituli modo quo sequitur*, ce qui enfuit folios ccc. XXXIIIJ, recto.

Omnibus Christi fidelibus præsentes litteras inspecturis Willermus divina permissione Lexoviensis Episcopus, salutem in Domino. Noverit universitas vestra quod nos dedimus et concessimus Capitulo Lexoviensi duas partes decimarum parrochiæ sancti Dionisii de Vanneræq habendas et tenendas post decessum O... thesaurarii Lexoviensis, in puram et perpetuam elemosinam, ad procurationem capitulo et clericis de choro in festo Assumptionis Beatæ Mariæ Virginis faciendam. Dedimus insuper et concessimus tertiam partem decimarum illius ecclesiæ presbitero ministranti ad altare Beatæ Mariæ in ecclesia Beati Petri Lexoviensis et tribus clericis quos, in celebratione missæ, singularis diebus, coadjutores habebit, habendam et possidendam in puram et perpetuam elemosinam post decessum dicti. O... thesaurii, qui singulis annis, quamdiu vixerit, dictis presbytero et clericis persolvet septem libras dimidium turonensium. Ut hoc autem in posterum ratum et stabile observetur, præsenti scripto sigillum nostrum duximus apponendum. Actum anno gratiæ millesimo ducentesimo trigesimo tertio, mense novembri.

Collation faite, signée : Taupin et Belot avec paraphes.

Le préfent fait sur le dit gros cartulaire attaché comme dit eft et délivré à M. Robert Le Roux, maitre de mufique de la dite églife cathédralle, pour luy valloir qu'il appartiendra, par moy souffigné secrétaire ordinaire dudit chapitre de Lifieux, ce quatriefme jour de febvrier mil sept cents cinq.

A. Moeffard, sec.

Archives du Calvados. G. Évêché de Lifieux. Cathédrale de Lifieux. Chapelle Notre-Dame.

III

VISITES DE L'ARCHEVÊQUE DE ROUEN EUDES RIGAUD[1].

Visite de 1250 (n. st.) 12 Kal. Februarii 1249.

« Venimus Lexovias, et recepti fuimus a capitulo, cum processione et ecclesia parata, et sermonem fecimus in capitulo congregato seu convocato in domo domini episcopi[2]. Ibidem visitationem exercuimus, et inquisivimus utrum episcopus exerceret pontificalia: responderunt quod in ecclesia Lexoviensi non celebravit, annus est elapsus; nesciunt quid faciat alibi, nec potest exercere pontificalia, ut pote dedicando ecclesias et consecrando crisma, benedicendo moniales et hujusmodi; item, non sermocinat, licet peroptime loquatur; non potest celebrare, nec ecclesias visitare. Requisiti quomodo et quibus confert beneficia sua, responderunt quod aliquando contulit talibus qui fuerant infamati sua postmodum restituti. Decanatus rurales venduntur seu affirmantur pro certo precio[3]. Magister Nicholaus de Chievrevilla, archidiaconus, non residet in ecclesia. Requisiti utrum episcopus habeat familiam honestam: responderunt quod sicut credunt. Requisiti quomodo conservat jura et bona ecclesie: responderunt quod nemora sua multum pejorata sunt, propter sui impotenciam. Item, utrum capitulum visitet: responderunt quod sic. Item, requisiti qualiter celebratus officium; responderunt quod bene; et si fiat marrencia; bene levatur. Requisiti qualiter servantur ornamenta: responderunt quod sufficiencia ornamentorum ibi est, sed minus munda tenentur. Item, requisiti utrum in ecclesia sint aliqui clerici infamati: responderunt quod bene corriguntur per decanum. Item responderunt quod statutum silencii bene servatur. Item, clerici et canonici chorum exeunt et vadunt confabulando per ecclesiam, dum celebratur officium... »

Visite de 1258 (n. st.) 8 id. Januarii 1257.

« Processione facta in ecclesia Lexoviensi, et nobis presentibus, fecimus sermonem canonicis ecclesie et populo. Quo facto, magnam missam celebravimus in pontificalibus. Quo facto canonicis et domino episcopo congregatis in revestiario quo utuntur loco capituli, quia aliud capitulum non habent, visitavimus eos... »

Visite de 1268 (n. st.) 2 non. Januarii 1267.

« Per graciam Dei intravimus vestibulum matricis ecclesie Lexoviensis, et ibi canonicis et capellanis ac clericis chori ipsius ecclesie congregatis, proposuimus verbum Dei in latino...

Inquisito autem de statu ipsius ecclesie, invenimus per Dei graciam, ipsam in bono statu existere et spiritualiter et temporaliter, et nihil in ea vice illa correctione dignum. »

1. D'après Th. Bonnin. *Regestrum visitationum archiepiscopi Rothomagensi.* Rouen, 1852, in-4.

2. Guillaume II, du Pont de l'Arche, 19e évêque de Lisieux.

3. Les statuts arrêtés au synode de Rouen, en 1245, défendaient expressément de trafiquer des doyennés ruraux et d'affermer les églises.

IV

Dans un Inventaire des Titres et Ecritures de la Fondation de la chapelle Sainte-Madeleine et Saint-Gatien, dressé au XVIIIe *siècle, on lit :*

Un cahier en papier et copies touchans lad. fondacion. La première eſt une conceſſion accordée, le jour de samedy après l'Assomption de la Bienheureuſe Vierge Marie l'an 1270, par Guy du Merle, évêque de Liſieux, à Thibaut de Falaiſe, chanoine de Liſieux, tout ou partie de ce que ledit de Falaiſe a achete et acquis dans le village des Coquerels, situé dans lad. banlieue et domaine dans le fief de l'abbesse de Liſieux, dans le fief des orfèvres et ailleurs, dans lad. banlieue et domaine dudit évêque, tant en terres, maiſons, poſſeſſions, bois, qu'en revenus et généralement quelconques, et que le tout fut amorty, ladite conceſſion fut agréée et ratifiée par les Doien et Chapitre de Liſieux, au mois d'août de l'année 1270, pour l'utilité de leur égliſe.

La seconde est une copie de la fondation faite par Thibaut de Falaiſe, chanoine et archidiacre de l'égliſe de Liſieux, au mois de juillet de l'an 1277, d'une chapelle dans la principale égliſe de Liſieux, dans l'aile du côté droit de la nef d'icelle égliſe, en l'honneur de la Bienheureuſe Marie-Madeleine, et de saint Gatien confeſſeur, par l'acte de laquelle fondation il a donné pour le vivre d'un prêtre deſſervant continuellement, tous les achats et acquets qu'il a faits dans icelle fondation, par laquelle il est porté que ledit de Falaiſe veut et ordonne que le chapelain pourvu de ladite chapelle célèbre tous les jours une meſſe à l'autel de ladite chapelle, laquelle copie de la dite fondation fut vidimée par Guy, évêque dud. Liſieux, le mercredi, feſte de saint Gilles de l'année 1277, au mois de septembre, à Canapville.

Archives du Calvados, série G. Evêché de Liſieux, Cathédrale de Liſieux. Chapelle Sainte-Madeleine et Saint-Gatien.

V

EXTRAIT DU DEVIS

Dressé par Pierre Fontaine, architecte-expert, en 1781.

« Enſuite avons viſité le bâtiment de la bibliothèque, derrière led. bas coté (Sud) et la chapelle de Saint-André, lequel contient trente-trois pieds de large sur trente de long, y compris l'emplacement de l'eſcalier de la Tour...

A la Bibliothèque au deſſous (du comble) éclairée de quatre croiſées à grands carreaux, carrelée en carreaux de terre cuite et contenant vingt pieds de long sur trente un dans œuvre, dont le plancher supérieur eſt supporté sur deux sommiers, le tout plafonné en bourre — avec corniche — eſt néceſſaire de reprendre les lézardes au plafond le long des sommiers, le surplus en bon état. A l'eſcalier montant à la Bibliothèque et grenier au-deſſus eſt néceſſaire de retailler

douze marches qui sont usées et d'en remplacer six qui sont hors d'état de servir, le tout en pierre de longueur et d'épaisseur pareille aux anciennes.

Ensuite sommes descendus au Chapitre, sous ladite Bibliothèque, voûtée en ogives avec pendant en pierre et supportée par une colonne dans le milieu formant deux arcades. Eclairée par deux croisées à chassis à verre du coté du midi, carrelée en carreaux de terre cuite.

La porte d'entrée du Chapitre est à deux vantaux et est placée dans la chapelle de Saint-André. Le dit Chapitre en bon état, toutes les quelles réparations portées au présent article nous avons estimées à la somme de quatre cent douze livres, dont les deux tiers à la charge du dit seigneur évêque sont de deux cent soixante-quatorze livres. » (Article 98e du devis.)

(In-folio de 272 pages. — Lisieux, Bibliothèque municipale.)

VI

LA « CHARITÉ » DE LA CATHÉDRALE

« La dite Charité ayant été fondée sous l'invocation des apôtres saint Pierre et saint Paul et de saint Ursin, patron de la ville et de lad. cathédrale, dès le temps du transport miraculeux des reliques dud. saint Ursin faict par les soins de Hugues, évesque dud. Lisieux, nepveu de Richard, segond duc de Normandie, en l'an mil cinquante-cinq, et la preuve de tous les habitants de lad. ville et banlieue, et dont on conserve la mémoire par une solennelle et généralle procession qui se fait tous les ans en lad. ville. Laquelle Charité fut réformée en mil quatre cent quarante-trois dont led. Evesque et le Chapitre et tous les plus considérables sont et ont toujours esté les premiers frères depuis lequel établissement premier et de plus aud. qu'aucune de lad. ville et banlieue elle a toujours jouy des honneurs et préférance... [1] »

Bulle et martyrologe de la Charité de l'église cathédrale de Saint-Pierre, laquelle bulle était, en 1666, reliée et attachée dans un livre servant à la dite Charité, couvert en cuir noir et fermant à clef.

En l'an de grâce mil quatre cents et six, le jour de la feste des Reliques de l'églize Saint-Pierre de Lisieux, qui furent le 4me jour du mois d'apvril, plusieurs bonnes personnes tant de l'églize comme bourgeois et habitans de la ville et cité de Lisieux pour ce assemblez en lad. église de Lizieux, considérant les grands miracles comme préservaons d'ennemis et adversaires, restituons de biens perdus, garisons de diverses maladies et autres miracles plusieurs que Nre Seigr a faictz et fait de jour en jour en lad. ville et cité de Lisieux et en plusieurs autres lieux par les mérites de Monsrs St Pierre et St Paul apostres de Dieu et patrons de l'églize dud. lieu et aussy par les mérites de Monsrs St Ursin, duquel le corps et les reliques reposent en lad. églize, désirant à la louange de la Benoite Trinité et la véneraon et honneur que la Vierge Marie et des dessusd. Monsrs St Pierre, St Paul et St Ursin, et qui vaille à effacer péchés et grâces acquérir envers Dieu ont ordonné une Charité estre faicte dorénavant en lad. Eglize de Lizieux à la chapelle dud. Monsr St Ursin en la manière qui ensuit.

1. Extrait de l'arrêt du Parlement, du 8 mars 1667, dont il va être question plus loin.

Item, cette presente Charite fut reformee et innovee selon les articles cy après déclarez par Messrs du Chapitre de lad. Eglize de Lizieux et les frères dicelle Charité concordablement. Laquelle Charite est fondee de Monsr St Pierre, St Paul ajoutez et mis aujourd'hui, avec la premiere fondaon qui estoit de Monsieur St Ursin. Les articles furent accordez par mes dictz seig^rs du Chapitre eux tenant leur Chapitre en laq. Eglize et lieu acoustumé, le mercredy vingt-deuxiesme jour de may l'an mil iiij^c x liij. (1443.)

Item, reverend père en Dieu Monsr Guille Destouteville par la grâce de Dieu Evesque de Lizieux, a tous ceux et celles qu'en lad. Charite, par devotion ce rendront, ou charitablement elargiront de leurs biens, en estat de grace soit par huict jours après octroié et donné XX jours de vraie indulgence et de vray pardon.

Suit la teneur des nombreux articles de ce Règlement, dont voici l'analyse :

1. — Reception : 6 deniers pour l'entree.
2. — Freres quittant le diocese.
3. — 1 prevost, 1 echevin, 12 freres servants et 1 clerc.
4. — Chaperon.
5. — Fetes de la Charite en la chapelle St Ursin : (on sonnera la cloche St Ursin).
6. — Procession a la croix Saint-Ursin.
7. — Messe de Requiem le lendemain des trois fetes.
8. — Fetes Saint-Pierre et Saint-Paul.
9. — Le lendemain, messe solennelle.
10. — Messe de Requiem.
11. — Messes de la Charite.
12. — Amendes.
13. — Déces des frères ou sœurs en la ville et faubourg de Lisieux.
14. — Messe journalière pour la Charite.
15. — Revenu de la Charite ; son emploi.
16. — Secours aux confrères nécessiteux.
17. — Convoi de prevosts.
18. — Boite ou tresor de la Charité.
19. — Attributions de l'echevin.
20. — Deces d'un frere : soin et assistance.
21. — Décès d'un frere : drap et bannière.
22. — Devoirs des chapelains.
23. — Processions generales et du chef de Mons. saint Ursin.
24. — Testament en faveur de la Charité.
25. — Pelerinage des associés.
26. — Excommunication.
27. — Prières pour les associés.
28. — Frères decédés hors la ville de Lisieux.
29. — Habits convenables.
30. — Recouvrement des deniers.
31. — Messel ou Messelle (Lépreux).
32. — Torches aux inhumations.
33. — Cierges aux inhumations.
34. — Difficultés par suite de grande mortalite.
35. — Devoirs du crieur.
36. — Patenostres aux carrefours.
37. — Obéissance au prévost et échevin.
38. — Defunts portes aux paroisses voisines (ornements de la Charité).
39. — Retribution aux chapelains et chantres.
40. — Retribution aux diacre et sous-diacre.
41. — Retribution aux sous-chantres.

En mars 1666, la Charité de Saint-Germain empeche celle de Saint-Pierre de faire la levée d'un corps et de suivre l'ordre ordinaire du convoi. Appuyée par le Chapitre de la cathédrale, la Charité intente une action judiciaire à celle de Saint-Germain ; l'affaire, d'abord portee en l'officialité, puis au bailliage d'Orbec, se termine devant le Parlement de Rouen, lequel, par un arret du 8 mars 1667 [1] donne gain de cause à la Charité de Saint-Pierre et la maintient dans ses droits de preséance qu'elle exerçait depuis un temps immémorial [2].

1. Ce procès fut poursuivi par les soins du Chapitre, et l'un des chanoines, M. Charles du Thiron, en a recueilli toutes les pieces dont il forma un registre actuellement depote aux Archives departementales du Calvados, serie G. Eveche.

2. F. Veuclin. — *Les six confreries funeraires ou Charités de la ville de Lisieux*, dans *Bulletin Soc. hist. de Lisieux*, N° 16, 1902, p. 10-13. Voy. aussi Veuclin, *Documents concernant les confréries de charite normandes*, Evreux, 1892 in-8, p. 72 et suiv. dans *Recueil des travaux de la Societe libre de l'Eure*, 4e serie, t. IX.

VII

Département du Calvados. District de Lifieux.

État de l'argenterie trouvée dans les églifes et communautés supprimées, dont l'envoi a été fait à l'Hôtel des Monnaies de Rouen pendant l'année 1792.

Noms des établiffements dont l'argenterie est provenue.	*Situation des établiffements.*	*Détail des objets d'argenterie.*	*Poids de chaque objet.*	*Époque de l'envoi fait à l'Hôtel des Monnaies de Rouen.*	*Obfervations.*
Églife de Saint-Pierre, cy-devant cathédrale de Lifieux.	Lifieux.	Un plat	5 marcs 3 gr.		Le fourneau en tôle de l'encenfoir a été retiré.
		Un encenfoir, sa navette et cuiller	5 — 4 onces. —		
		Le baton de la croix haute	5 — 1 — 3 »		Le bois et autres matières du bâton de grand chantre ont été retirés.
		Le bâton de grand chantre avec sa lanterne	8 — 1 — 6 »		Le bois et autres objets du bâton de la croix haute ont été retirés.
		6 chandeliers d'autel	35 — 1 — —		
		Deux bâtons d'appariteur, une vieille coquille pour l'eau bénite, deux petites cuftodes	2 — 1 — —	Avril 1792.	Il y a eu cinq petits morceaux de cuivre de forme triangulaire qui ont été retirés des six chandeliers.
		L'argent qui était au bâton de la croffe	2 — 6 — 5 gr. 1/2.		Il y a un peu de fer-blanc de retiré des bâtons d'appariteurs.
		Une croix en argent	9 — 5 — 2 gr.		Le surplus de la croffe en cuivre.
			73 — 5 — 9 gr. 1/2.		

Le présent état certifié véritable par nous, adminiftrateurs compofant le Directoire du diftrict de Lifieux, le 19 avril 1792, l'an IV de la liberté.

Signé : Delaunay, Cordier, Allaire, Bretheaume.

Collationné à l'original, pour être, la préfente expédition, adreffée au Miniftre des Contributions publiques, à Paris, à Caen, ce 25 avril 1792, l'an IV de la liberté.

Signé : Bougon, secrétaire général.

(Bibl. Nat. Ms. franç. 7777.) Communiqué par M. J. Béranger.

VIII

Etat de pierreries fines ou fausses et matieres etrangeres aux objets d'or et d'argent trouvées dans les eglises et communautes supprimees, dont la remise a été faite à M. Asselin, trésorier du district.

Egliſe Saint-Pierre, ci-devant cathedrale de Lisieux.	Liſieux.	Un baton en bois de la croſſe qui etait garni en argent, un autre baton en bois de grand chantre qui etait garni en argent ; six petites plaques en fer-blanc qui etaient sur les chandeliers d'autel ; deux petits batons de bois d'appariteur qui etaient garnis d'argent ; un petit bassin en tole qui etait dans l'encenſoir ; une couronne en etoffe garnie en perles qui etait sur la tete de la reliquaire de Saint-Urſin. Une petite medaille en cuivre garnie de pierres qui etait attachee a la dite reliquaire. Un petit morceau de fer-blanc et une petite vis en fer et son ecrou. Un petit tuyau et une petite plaque en cuivre battu. Cinq petits triangles en cuivre tres légers qui etaient dans le pied des chandeliers d'autel.	20 avril.

(Cet etat eſt clos comme le précédent.)

(Bibl. Nat. Lo[illegible] cit.) — Communique par M. J. Beranger.

IX

Etat des pieces d'or et d'argent doré trouvees dans les egliſes et communautés supprimées, dont l'envoi a été fait à l'Hôtel des Monnaies, à Paris pendant l'année 1792, l'an IV de la liberté.

Noms des etabliſſements d'où les pieces deſignees sont provenues	*Situation de ces etabliſſements*	*Deſignation des diverſes pieces tant en or qu'en argent*	*Epoque de l'envoi à l'Hotel de la Monnaie*	*Observations*
Egliſe St Pierre, ci devant cathedrale de Liſieux.	Liſieux.	Six calices dores, six patennes dorees, deux burettes en vermeil, deux instruments de paix dores, deux ciboires dores, une croix haute en vermeil, une petite croix d'autel, dont les extremites sont dorees. Un petit saint dore, lequel etait dans la lanterne du baton de grand chantre. Un vaſe de vermeil pour les Saintes huiles. Un grand reliquaire de Saint-Urſin.	Avril 1792.	Tous les objets compris au preſent etat ſont partie de l'argenterie trouvee dans l'egliſe Saint-Pierre, ci-devant cathédrale de Liſieux, l'autre partie devant, aux termes de la loi du 27 mars 1791, etre envoyes a Rouen comme n'ayant aucunes dorures.

(Cet etat est clos comme les precedents.)

(Bibl. Nat. Loc. cit.) — Communique par M. J. Beranger.

X

17 prairial, an II (5 juin 1794).

État de l'argenterie trouvée dans les églises du district de Lisieux (Calvados), dont l'envoi a été fait à l'Hôtel des Monnaies de Paris ce jour 17 prairial.

(Il comprend un total de 1002 marcs, 4 onces, 5 gros d'argenterie, 127 provenances y sont indiquées avec détail).

On y relève :

Cy-devant cathédrale et église Saint-Germain de Lisieux.

Un soleil d'argent doré, orné d'une agathe et de pierres, 5 calices et leurs patennes, un ciboire doré, deux autres ciboires, dont un très petit, une custode, trois vases et une coquille, pesant ensemble 49 marcs, 1 once, 1 gros.

(Bibl. Nat Ms franç. 7786.) Communiqué par M J. Beranger

XI

Lisieux, le 17 prairial l'an 2 de la Rép. fr. une et indivisible (5 juin 1794).

Les administrateurs composant le directoire du district de Lisieux au citoyen Président de la Convention Nationale.

Citoyen,

Nous t'avons annoncé précédemment l'envoi de 1002 marcs d'argenterie provenant d'une partie des ci-devant paroissiales de notre district.

Nous t'adressons aujourd'hui la ceinture du ci-devant évêque de Lisieux émigré, sa croix de l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel, son cachet et son cure-dent en or, un autre cachet en argent, une cuillère, une fourchette aussi en argent et trois portefeuilles brodés sur lesquels sont prodigués les signes caractéristiques de l'orgueil féodal et ecclésiastique qui parlait toujours d'humilité et de pauvreté, preuve du honteux esclavage qui afflige encore l'humanité sur une grande partie du globe.

Ces objets ont été trouvés cachés, avec beaucoup d'autres du même genre, dans une maison qu'il avait fait louer par l'un de ses chanoines émigré comme lui, d'un autre émigré encore.

Les précautions qu'avaient prises tous ces vampires affamés du bien et du sang des Français, et dont la France fourmillait, prouvent l'espoir qu'ils avaient de revenir et l'envie de frustrer la République des ressources que nous offrent les biens qu'ils n'ont pu emporter avec eux, s'ils ne revenaient point.

Signé : Lerebours, Foucquier, Gaunel, Caplain.

(Arch. Nat C 305, 1138.) Communiqué par M. Béranger.

XII

Le 22 vendemiaire an IV (14 octobre 1795).

Le diſtrict de Liſieux envoie à l'Hôtel des Monnaies à Paris.

Objets des émigrés :

Jules-Bazile Ferron de la Feronnaye, évêque de Liſieux.

Deux glands de ceinture, un cordon en or, au bas duquel sont deux glands, un cordon de canne, une jarretière en or et soie verte, une petite boite ou poivrière en coco garnie en argent, un bord de chapeau, un bouton, une ganſe en or, un petit cercle en fil d'argent, pluſieurs croix, roſettes, boutons, cachets, dont quelques-uns en cuivre, galon d'or et d'argent, bourſes à mettre de l'argent et bourſes à mettre sur les calices, cordons de montre et de canne, petites bagues, boucles d'oreilles à pierre noire.

Aucun poids ni évaluation ne sont donnés.

(Bibl. Nat. Ms franç. 7709, p. 176.) Communiqué par M. J. Béranger

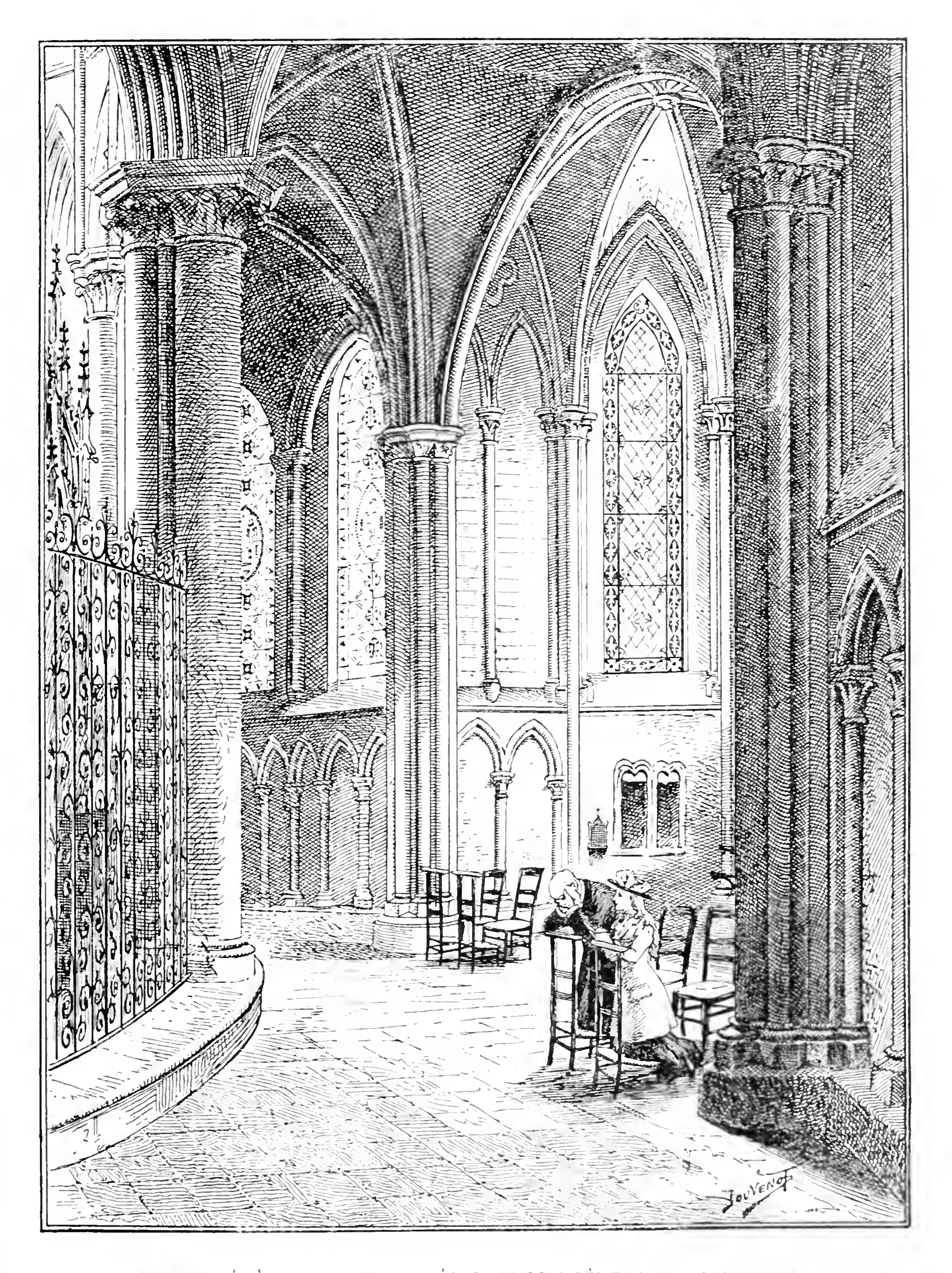
XIII

Dans un procès-verbal dreſſé le 14 septembre 1796 par Alexandre-Louis Roettiers, Me de la Monnaie de Paris et Lazare-Salomon Routier, membre de la Commiſſion établie au dit hôtel, des objets, diamants, pierres de couleur et autres, qui leur ont été remis par divers départements, on y trouve la déſignation suivante :

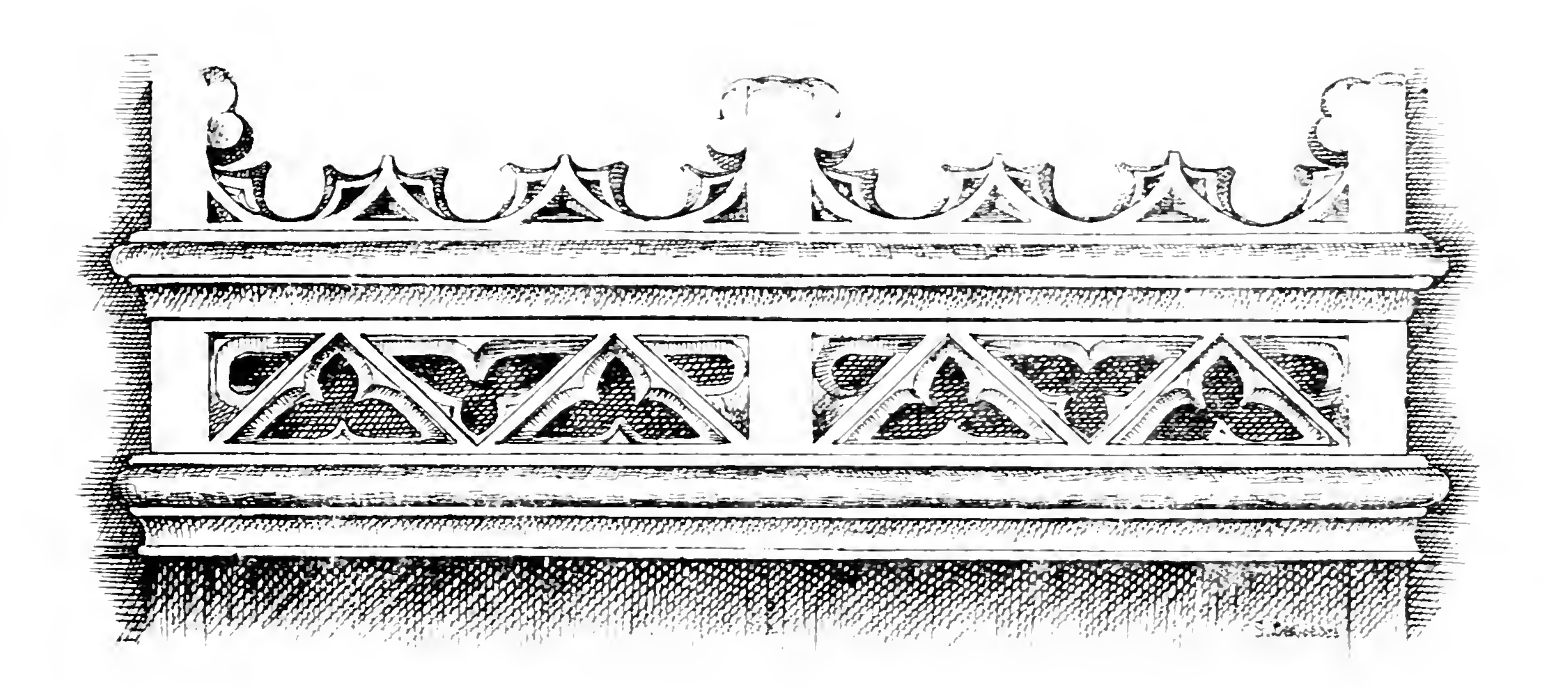
N° 183. De la ci-devant cathédrale, diſtrict de Liſieux, département du Calvados, perles retirées du mitre, poids 2 onces.

(Bibl. Nat. Ms franç. 7781.) Communiqué par M. J. Béranger





SŒUR THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS ET SON PÈRE Dessin de Jouvenot.



CONCLUSION

Telle eſt la vieille cathédrale, telle fut son hiſtoire. Relique précieuſe des âges lointains, confidente de nos aïeux, à ce titre elle intéreſſe les poètes & les hiſtoriens. La légende & l'hiſtoire vont de compagnie sous ses hautes voûtes. Que d'érudits y sont venus méditer & deviſer entre deux lectures! Quand on a paſſé de longues heures à contempler les lignes de son architecture, il devient plus facile de sympathiſer avec la vie du Moyen Age, vie myſtique & sereine, si laborieuſe & si calme, en regard de notre vie moderne inquiète & fiévreuſe.

Chef-d'œuvre de simplicité harmonieuſe, la vieille cathédrale, tant de fois lavée par les pluies & les neiges fondantes, avec son porche à trois portes, termine agréablement la plus spacieuſe place de Liſieux. Souvent enveloppée d'une atmoſphère griſâtre qui se marie avec la couleur des vieilles demeures blotties autour de son abſide, Saint-Pierre attire les artiſtes par l'aſpect vigoureux de sa silhouette extérieure & par la mâle beauté de son élévation intérieure. Tout est prévu & agencé pour produire une décoration sobre. Toutes les lignes concourent à une même harmonie, elles ont un rythme & elles ont un ordre admirable.

Toutefois ce n'est point aſſez de pénétrer dans ce bel édifice ogival avec l'ardent déſir de retrouver les formules appliquées par ses conſtructeurs. Il peut être agréable d'y éprouver de délicates senſations d'art, d'y surprendre des effets

de colonnes & de nervures imprévus, des points de vue pittoresques & variés; mais ce qui fait sa suprême attirance, c'est d'être une âme destinée à faire vivre les âmes. La cathédrale est avant tout l'abri superbe du Maître Eternel. Les pierres s'effritent au cours des âges, d'autres pierres viennent les remplacer. Lui, le Christ demeure. Par sa présence personnelle, il assure l'unité de la cathédrale. Aussi bien, elle n'a été consstruite que pour lui & les âmes qui le cherchent ou le suivent. Pour la maison de Dieu, la grande désolation, l'irréparable malheur ce serait d'être vide; sa plus précieuse parure c'est la foule qui s'y presse. Là, d'ailleurs, est sa sécurité. A la dernière page de son livre sur la grande pitié des églises de France, Maurice Barrès insiste avec raison sur cette idée : « Le jour où les églises deviendraient des objets respectés à cause de leur passé, des monuments curieux... elles seraient perdues. La solidité physique des sanctuaires, c'est d'être moralement féconds... Devant ces églises, ça et là demi-désertées, demi-écroulées, je me surprends à murmurer la grande vérité, le mot décisif : les églises de France ont besoin de saints. » Telle est, en effet, la condition essentielle de leur durée & de leur conservation.

Aux heures les plus glorieuses de sa vie mouvementée, lorsque la cité tout entière emplissait ses nefs, lorsque de puissants évêques & un imposant cortège de chanoines & de clercs passaient devant ses colonnes drapées de merveilleuses tapisseries, l'église Saint-Pierre n'eut point la joie de voir la solennelle glorification d'un saint de Lisieux ou des alentours.

Dans un prochain avenir, une telle consolation sera peut-être réservée à cette bonne aïeule. Elle mérite ce souverain honneur. Les personnes pieuses qui ont quarante ans & plus se souviennent aisément d'avoir maintes fois rencontré, dans la cathédrale, Thérèse Martin, aujourd'hui connue dans le monde entier sous le nom de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus. Pendant une dizaine d'années, de 1877 à 1888, la servante de Dieu vint entendre fréquemment la messe matinale dans la chapelle Notre-Dame. Quelles supplications recueillies, quelles demandes pleines d'espoir elle adressait silencieusement à Celui qui suscite, & encourage & protège les saints. Sa piété n'avait rien d'exubérant, & pourtant elle était attirante & suggestive. Un charme merveilleux se dégageait de toute sa personne; aussi ceux qui la virent prier ne trouvent qu'un seul mot, pour traduire leur impression : mais quoi, Seigneur, est-ce donc si simple de vous aimer?

Chaque dimanche, en compagnie de son père & de ses sœurs, la petite

Thérèse aſſiſtait à la meſſe & aux vêpres dans la chapelle de saint Joseph de Cupertino. Avec sa blonde chevelure, avec sa toilette élégante & diſcrète, son attitude candide & pure, elle provoquait la sympathie des fidèles, émus de tant de réſerve & de suave diſtinction. Comme elle lisait avec attention les paroles si divines & si humaines de la liturgie! « Au moment du sermon, écrit-elle [1], *notre chapelle étant éloignée de la chaire, il fallait deſcendre & trouver des places dans la neſ : ce qui n'était pas très facile. Mais pour la petite Thérèſe & son père tout le monde s'empreſſait de leur offrir des chaiſes. Mon oncle (M. Guérin, marguillier de la cathédrale) se réjouiſſait en nous voyant arriver tous les deux, il m'appelait son petit rayon de soleil, & diſait que, de voir ce vénérable patriarche conduiſant par la main sa petite fille, c'était un tableau qui le raviſſait. Moi, je ne m'inquiétais guère d'être regardée, je ne m'occupais que d'écouter attentivement le prêtre. » Dans le cadre grandioſe de la cathédrale, quel médaillon exquis, bien digne de tenter un peintre illuſtre. Les grandes fêtes, comme le cœur de l'humble enfant les aimait! Elle n'était jamais plus heureuſe qu'à la Fête-Dieu, lorſque, vêtue de blanc, elle levait ses yeux*

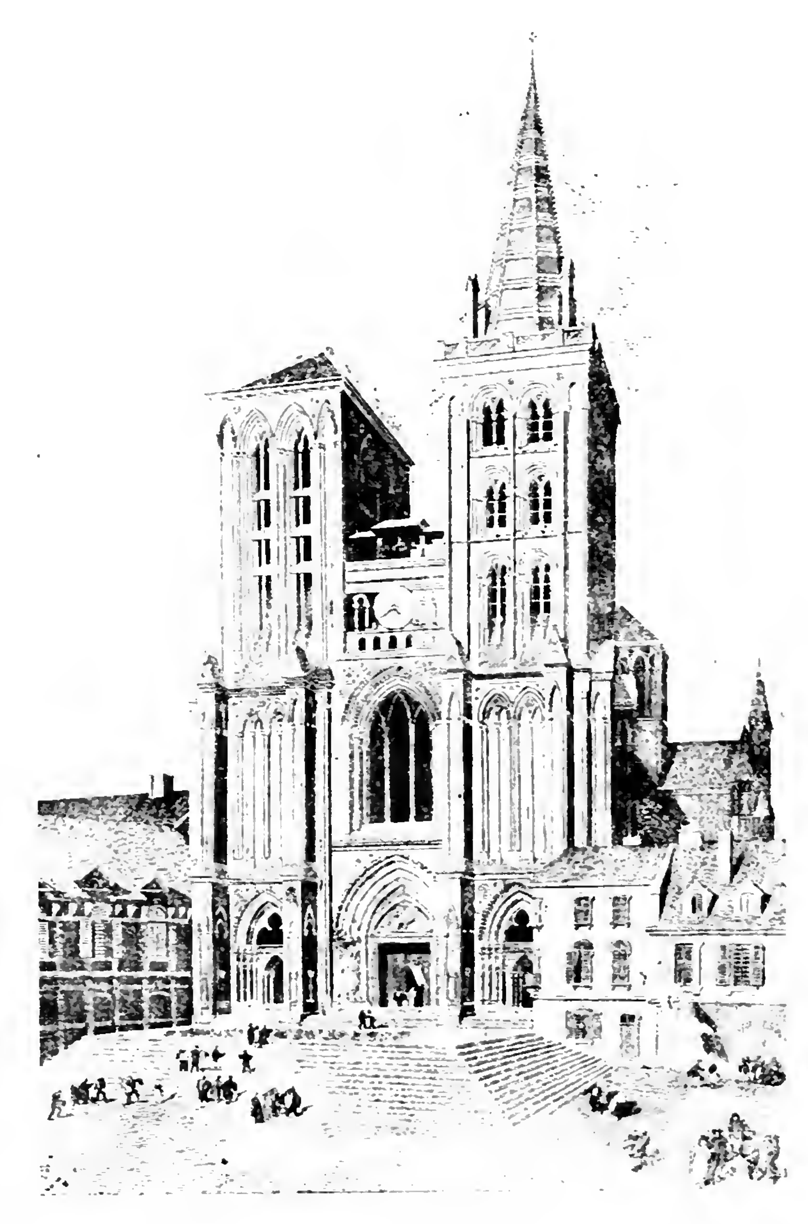


Fig. 105. — Aspect de la Cathedrale vers 1840.

1. *Sœur Thérèſe de l'Enfant-Jéſus et de la Sainte-Face, religieuſe carmélite, 1873-1897. Hiſtoire d'une âme écrite par elle-même.* Bar-le-Duc, 1898, in-8°, pp. 28-29. — *Sœur Thérèſe of Liſieux, the little flower of Jeſus.* London, 1913, in-8°, pp. 35-36.

clairs vers l'Hoſtie vivante &, selon la vieille coutume, jetait des roſes effeuillées près des repoſoirs éblouiſſants.

« J'aimais ſurtout les proceſſions du Saint-Sacrement : quelle joie de ſemer des fleurs ſous les pas du Bon Dieu. Mais, avant de les y laiſſer tomber, je les lançais bien haut, & je n'étais jamais auſſi heureuſe qu'en voyant mes roſes effeuillées toucher l'oſtenſoir d'or. »

C'eſt encore dans la cathédrale Saint-Pierre, en la chapelle de la Délivrande, que la ſainte enfant ſe confeſſa pour la première fois. Bien doux ſouvenir pour elle.

« Je ſortis (écrit-elle) du confeſſionnal ſi contente & ſi légère que jamais je n'avais ſenti autant de joie. »

En ſouvenir des pieuſes émotions que votre cœur goûta dans la vieille égliſe, Sœur Thérèſe de l'Enfant-Jéſus, montez bonne garde ſur elle, après les magnificences d'autrefois, il ne faut pas qu'elle connaiſſe l'iſolement, l'abandon & la ruine.





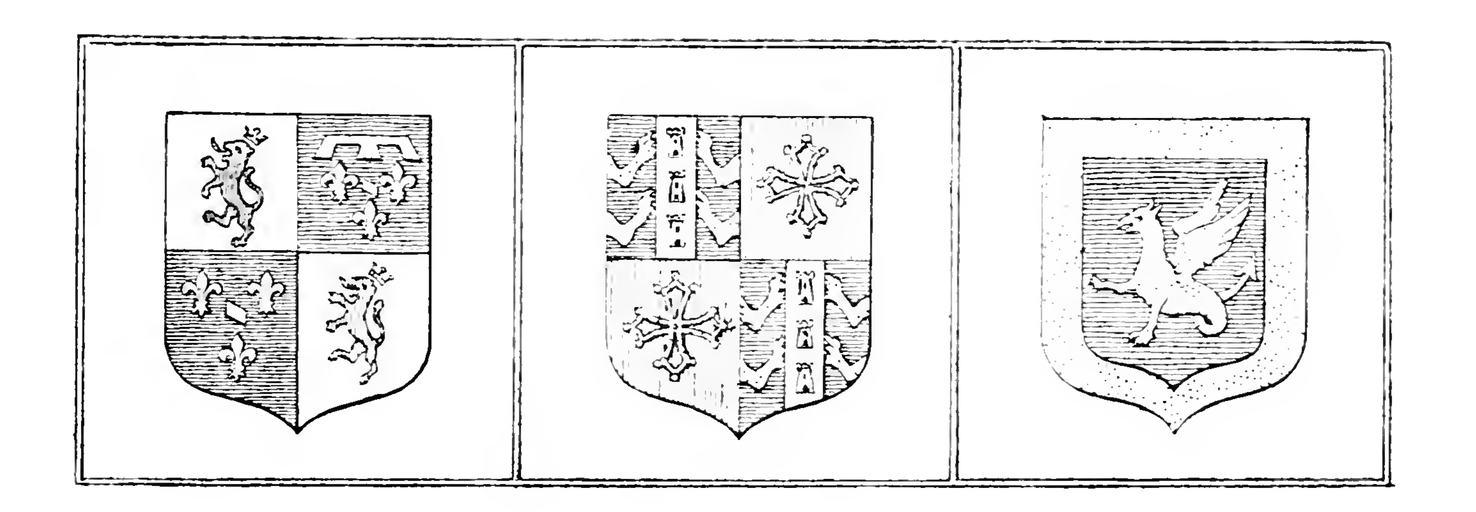
Cliché du lieutenant Renault.

SOUVENIR DE LA GRANDE GUERRE



Cl Abbé Debon.

LES CHARITÉS EN PROCESSION (Gouache de Léon Leclerc).



BIBLIOGRAPHIE

I. — MANUSCRITS

Archives départementales du Calvados. Liasses non classées concernant la cathédrale Saint-Pierre de Lisieux.

Archives de la paroisse Saint-Pierre de Lisieux.

Archives de la Société historique de Lisieux. Séries H*. M*. N*. P*.

Archives municipales de Lisieux.

Séries D*. Délibérations du conseil général et du corps municipal.

— E*. Procès verbal de remise. Actes de catholicité. 1792.

— AA. « Te Deum » et fetes. 1703-1783.

— FF. Procédure au sujet des pillages des protestants. 1577.

Bibliothèque municipale de Lisieux. Cf. spécialement. *Cartulaire de Thomas Basin*. xve siècle. Ms. n° 5.

Chartes du diocèse de Lisieux (Bibl. Nat., ms. lat., 9209).

Obituaire de la cathédrale de Lisieux. xvie siècle (Bibl. Nat., nouv. acq. lat., n° 1778).

Statuts de l'évêché de Lisieux en 1321 (Bibl. Nat., ms. lat., 15172, fol. 137).

Minutes de Me Delarue, notaire à Lisieux.

Notes manuscrites de M. l'abbé Bosquain, ancien vicaire de la cathédrale Saint-Pierre; de MM. Rémy Du Vivier, Ch. Puchot et Ch. Vasseur.

II. — PÉRIODIQUES

Almanach de Lisieux pour 1764. Lisieux. J.-A. du Ronceray. in-8°.

Almanach de Lisieux pour les années 1773, 1774, 1777 et 1787. Lisieux. F.-B. Mistral. in-8°.

Almanach de la ville et du district de Lisieux pour 1791. Lisieux. chez Delaunay. in-8°.

Almanach du Normand, 1867 et 1873. Lisieux. in-8°.

Almanach du Lexovien. Lisieux, 1904, in-8°, pp. 14-15.

Ami (l') du Clergé, année 1910, in-8°, pp. 902 et 910.

Annales archéologiques, par Didron aîné. Paris, 1844-1881, 25 vol. in-4°.

Ba[illegible] R[illegible] de documents pour servir à l'histoire du diocèse. in-8°.

Bulletin de la Société des Antiquaires de Normandie. 30 vol. in-8°.

Bulletin de la Société historique de Lisieux. Nos 3, 6, 11, 12, 17, 18 et 22.

Bulletin monumental publié sous les auspices de la Société française d'Archéologie.

Tomes II, 18[illegible], p. 371; — VI, 1840, pp. 34, 37, 111; — VII, 1841, pp. 58, 173, 2[illegible], [illegible]; — X, 1844, pp. 647, 649; — XIII, 1847, pp. 190-194, 559; — XIV, 1848, p. [illegible]; — XVIII, 1852, pp. 158-161; — XIX, 1853, p. 378.

Journal Le Normand. Articles de M. Artheme Pannier.

Cf. spécialement les numéros des 16 janvier, 2 et 30 mars, 14 septembre 1867; 6 et [illegible] mai, 9 juillet 1870. Le numéro du 2 mars 1867 renferme un plan terrien de la cathédrale.

M[illegible] littéraire et pittoresque.

Articles de M. Fabre sur la généalogie des cathédrales.

Revue de l'Art chrétien. 1866, in-4°.

Revue illustrée du Calvados. Lisieux, in-4°.

III. — OUVRAGES IMPRIMÉS

ANTHYME SAINT-PAUL. — *Histoire monumentale de la France.* Paris, 1911, in-4°.

L'auteur étudie les monuments du moyen âge avec beaucoup de sagacité et trace d'une main sûre leur généalogie. Les quelques réflexions qu'il consacre à la cathédrale de Lisieux montrent qu'il la connaît *de visu*.

ARNOUL. — *Éditions de ses Lettres.*

Epistolæ Arnulphi ep. Lexov. nunquam antehac in lucem editæ. (Edit. Minos.) Paris, 1585, in-8°. *Epistolæ ad Henricum II... e aliis e codice ms. Oxoniensi*, edit. A. Giles. Oxford, 1844, in-8°. Migne. *Patrologie latine*, t. CCI, col. 5 et suiv. d'Achery. *Spicilegium.* Paris, 1723, 3 vol. in-fol. R. Poupardin. *Dix-huit lettres inédites d'Arnoul.* Paris, 1902, in-8°.

BASIN (Thomas). — *Histoire de Charles VII et de Louis XI*, publiée pour la Société de l'Histoire de France par J. Quicherat. Paris, 1855-59, 4 vol. in-8°.

Dans le t. IV, pp. [illegible], extraits de deux registres de la fabrique présentant le compte de travaux faits à la cathédrale sous Thomas Basin, en 145[illegible]-[illegible]2 et 1462-63.

BAUDOT (A. de). — *La Sculpture française au moyen âge*, 2e édit., Paris, 1884, in-fol.

BAUDOT (A. de) et PERRAULT-DABOT (A.). — *Les Archives des Monuments historiques*, t. II, Paris, s. d., in-fol. Contient, p. 6 et pl. 33, un plan général et des coupes de la cathédrale.

BAYET (C.). — *Précis de l'Histoire de l'Art.* Paris, 1908, in-8°.

BEAUNIS (P.). — *Le Tou-Beau-Feu de la mémoire du maréchal de Fervacques*, édit. Le Verdier. Rouen. 1892, in-4°.

Détails curieux sur les grandes cérémonies funèbres à Lisieux au XVIe siècle.

BÉGULE (Lucien). — *Les Vitraux du moyen âge et de la Renaissance dans la région lyonnaise.* Paris, 1911, in-4°.

BÉTHUNE (baron de). — *La Cathédrale Saint-Pierre de Lisieux*, dans *Bulletin de la Gilde de Saint-Thomas et de Saint Luc*, t. IX, 2e partie, 1895, pp. 640-65[illegible]. Trois planches, le bas-côté sud et les deux enfeux du croisillon nord.

BILLON (le docteur). — *Notice sur une pierre sépulcrale découverte dans l'Hôtel-de-Ville de Lisieux*, dans *Bulletin monumental*, t. XIII, 1847, pp. 190-194.

Campanologie, études sur les cloches et les sonneries. Caen, 1866, in-8°. Extrait de l'*Annuaire... publié par l'Association normande*, t. XXXI-XXXIII.

BILSON (J.). — *Les origines de l'Architecture gothique. Les premières croisées d'ogive en Angleterre.* Paris, 1902, in-4°. Extrait de la *Revue de l'Art chrétien*, 1901, pp. 365 et 463.

BOUQUET (dom). — *Rerum Gallicarum et Francicarum scriptores*. Paris. 1738-1833. in-fol.. t. I-XIX : continué par l'Académie des Inſcriptions et Belles-Lettres. Paris. 1840-1904. t. XX-XXIV.

BRÉARD (Ch.). — *L'Abbaye de N.-D. de Greſtain de l'ordre de saint Benoit à l'ancien dioceſe de Liſieux*. Rouen. 1904. in-8°.

BRÉHIER (L.). — *Les Égliſes gothiques*. Paris. s. d.. in-12.

Excellent travail ou sont condenſees les plus judicieuſes obſervations sur l'art ogival.

BRUTAILS (J.). — *Précis d'Archéologie du moyen âge*. Paris. s. d.. in-8°.

Livre de vulgariſation. net. subſtantiel. d'une lecture facile.

CAUMONT (A. de). — *Statiſtique monumentale du Calvados*. t. V. Caen. 1867. in-8°.

Étude hiſtorique et archeologique sur la cathédrale. pp. 200-233 : Le texte. illuſtre d'une vue générale par E. Sagot. a été rédigé par Ch. Vaſſeur et A. Pannier

CÉNIVAL (de). — *Excurſion dans le Lieuvin et le pays d'Auge*. Alençon. 1911. in-8°. Extrait du *Bulletin de la Société hiſt. et archéolog. de l'Orne*. t. XXX.

CHAMARD (Dom François). — *L'établiſſement du Chriſtianisme et les origines des egliſes de France*. Paris. 1873. in-8°.

CHARMA (A.). — *Liſieux*, dans *La Normandie illuſtrée*. t. II. Calvados. pp. 59-65. Nantes. 1852. in-fol.

Un beau deſſin de F. Benoiſt. la façade occidentale. avec figures. par J. Galdrau

CHASTILLON. — *Topographie françaiſe*. Paris. 1655. in-fol.

CLOQUET (L.). — *Les Cathédrales gothiques*. Paris. s. d.. in-4°.

Intéreſſante étude sur la cathédrale. pp. 160-172 : l'auteur fait de nombreux emprunts au travail de Lambin. Une vue du bas-côté sud de la nef est reproduite.

Congrès archéologiques de France. XXXVIIᵉ seſſion. tenue à Liſieux en 1870. Caen. 1871. in-8°.

Congrès archéologiques de France. LXXVᵉ seſſion. tenue à Caen en 1908. T. I. Guide du Congrès. Paris, Caen. 1909. in-8°.

CORNEILLE (Thomas). — *Dictionnaire univerſel. géographique et hiſtorique*. Paris. 1708. in-fol.

COTMAN (John). — *Antiquités monumentales de la Normandie*. notes hiſtoriques de P. Louisy. Paris. 1881, in-fol.

Deux magnifiques planches deſſinées et gravées par Cotman : façade est et tranſept sud

COURAJOD (L.). — *Leçons profeſſées à l'école du Louvre (1887-1896)*. Paris. 1899. 3 vol. in-8°.

DE LAPORTE. — *Sur un caveau funéraire de l'égliſe Saint-Pierre de Liſieux*. dans *Bulletin de la Soc. des Antiq. de Normandie*. t. VII. 1874. p. 245.

DELISLE (L.). et MEYER (P.). — *L'Apocalypſe en français au* XIIIᵉ *siècle*. Paris. *Societe des anciens textes français*. 1901. in-8° et album in-fol.

DIDRON. — *Iconographie chrétienne. Hiſtoire de Dieu*. Paris. 1843. in-4°.

DIDYME (Charles). — *La journée d'un Lexovien en 1757. Étude de mœurs locales*. Liſieux. 1888. in-8°.

La cavalcade des chanoines et l'hiſtoire de saint Urſin intereſſent surtout l'auteur qui connait bien son « vieux Lisieux ».

DINGREMONT. — *Mémoires sur la ville de Liſieux et sur les environs*. S. l. n. d.. in-8°.

DUBOIS (Louis). — *Hiſtoire de Liſieux*. Liſieux. 1845. 2 vol. in-8°.

Pendant longtemps. cet ouvrage a fait autorite. Aujourd'hui. il convient de ne le conſulter qu'avec précaution. Ennemi de l'art médiéval. il en parle à tort et à travers. et ne comprend pas la beaute du ſtyle ogival. Interprete et modèle trop les faits avec ses idées perſonnelles. Parmi les lithographies illuſtrant cet ouvrage, une vue de la cathedrale d'après un deſſin de Doeſnard

DUCAREL. — *Antiquités anglo-normandes*, traduction de Léchaudé d'Anisy. Caen, 1823, in-8°.

Livre de seconde main ; l'auteur ne s'est point préoccupé des sources historiques. On y trouve, p. [illegible], une lithographie représentant la cathédrale.

DUCHESNE (André). — *Historiae Normannorum scriptores antiqui*. Paris, 1619, in-fol.

DU MONSTIER (A.). — *Neustria pia*. Rouen, 1663, in-fol., pp. 552-556.

DU MOULIN (Gabriel). — *Histoire générale de Normandie*. Rouen, 1631, in-fol.

DURAND (Guillaume). — *Rationale divinorum officiorum*, édit. Ch. Barthélemy. Paris, 1854, 5 vol. in-8°.

ENGELHARD (Ch.). — *Pierre Cauchon*. Le Havre, 1906, in-8°.

— *Le manoir Formeville*. Paris, 1911, in-8°. Extrait de *Sociétés des Beaux-Arts des départements*, t. XXXV, p. 203 et suiv.

Plans intéressants des XVI[e] et XVIII[e] siècles.

— *Essai sur Lisieux pendant le haut moyen âge*. Caen, 1914, in-8°.

L'auteur, longtemps capitaine à Lisieux, aimait à déchiffrer les parchemins intéressant le passé de la ville. Chacune de ses études abonde en documents souvent inédits, mais il s'efforce trop de tirer des textes plus de renseignements qu'ils en contiennent en réalité. Sa brochure sur le repentir de Cauchon est d'une grande utilité pour l'étude de la chapelle Notre-Dame dans la cathédrale.

ENLART (C.). — *Manuel d'Archéologie française*, t. I. *Architecture religieuse*. Paris, 1902, in-8°.

— *L'Architecture gothique au XIII[e] siècle*, dans *Histoire de l'Art*, publiée sous la direction d'André Michel, t. II, 1[re] partie, p. 3 et suiv.

Études lexoviennes, t. I, Paris, Caen, 1915, in-8°.

EXPILLY (Abbé J.-J. d'). — *Dictionnaire géographique des Gaules*. Paris, 1766, in-fol., t. IV, p. 324.

FABRE (Joseph). — *Les bourreaux de Jeanne d'Arc*. Paris 1915, in-8°.

FAROLET (Abbé). — *Discours... Notes pour servir à l'histoire de l'ancienne cathédrale de Lisieux*. Lisieux, 1840, in-8°.

Malgré le peu de documents qu'il avait à sa disposition, l'auteur donne une idée généralement juste de Saint-Pierre. Nous croyons savoir qu'il avait beaucoup profité des observations orales de l'architecte Piel.

FIRMIN-DIDOT (Ambroise). — *Des Apocalypses figurées, manuscrites et xylographiques*. Paris, 1870, in-8°.

FORMEVILLE (H. de). — *Sur les droits des chanoines de Lisieux*, dans *Bulletin de la Soc. des Antiq. de Normandie*, t. III, 1864, p. 121.

— *Notice sur les chanoines de l'ancienne cathédrale de Lisieux*, dans *Mémoires lus à la Sorbonne, Histoire et philologie*, 1865-66, pp. 177-199.

— *Histoire de l'ancien Évêché-comté de Lisieux*. Lisieux, 1873, 2 vol. gr. in-8°.

De tous les historiens de Lisieux, Formeville est le plus précis, le plus sûr, malheureusement le moins clair. Le second volume contient les *Mémoires* de Noël Deshays, érudit impartial et généralement bien informé, qui écrivait en 1754. Il avait consulté les archives de l'évêché de Lisieux et profité des matériaux rassemblés par dom Brice pour le tome XI de la *Gallia christiana*.

Gallia christiana, vetera edit., 1656, t. II, 610-652 ; nova edit., 1759, t. XI, 762-814 ; instr. 199-218.

Indispensable à consulter pour bien connaître l'histoire de la construction et de l'entretien de la cathédrale.

GALLY-KNIGHT. — *Relation d'un voyage archéologique fait en Normandie*. Londres, 1836, in-8°.

Les passages relatifs à Saint-Pierre sont empruntés à la bibliothèque de Caen. Ouvrage d'intérêt secondaire.

GODESCARD. — *Vie des Saints*, t. IX. Paris, 1828, in-8°.

GONSE (Louis). — *L'Art gothique*. Paris, s. d., in-fol.

L'auteur a le souci de se mettre à la portée de tout le monde. Langue claire et savoureuse. Dans ce volume, il est question de Saint-Pierre de Lisieux, pp. 206, 207 et [illegible]. Tendance excessive à rajeunir la cathédrale.

GOUDIER (Chanoine). — *Esquisse de l'histoire de Lisieux pendant le* XIX*e* *siècle*. Bayeux, 1911, in-8°.

Renseignements puisés dans les journaux locaux.

GRÉGOIRE DE TOURS. — *Le Livre des miracles et autres opuscules*, publiés pour la *Société de l'Histoire de France* par H. Bordier. Paris, 1857-65, 4 vol. in-8°.

Guide du voyageur dans la ville de Lisieux. Lisieux, 1870, in-8°.

Guide illustré, publié par le syndicat d'initiative de Lisieux. Lisieux, 1909, in-8°.

La plupart des indications techniques données par ce guide sont empruntées à la *Statistique monumentale du Calvados* de de Caumont.

GUILMETH (Auguste). — *Notices sur diverses localités du Calvados*. Rouen, s. d., in-8°.

Livre superficiel et bien insignifiant.

— *Notice historique sur la ville et les environs de Lisieux*. Rouen, 1850, in-8.

Vue de la cathédrale, façade occidentale, lith. de Polycles Langlois, d'après un dessin de T.-D. Jolimont, 1845

HOURTICQ (Louis). — *Histoire générale de l'Art*. 2e édit., Paris, 1914, in-8°.

JACQUES DE VORAGINE. — *La Légende dorée*, traduction de l'abbé J.-B.-M. Roze. Paris, 1902, 3 vol. in-8°.

JAMES (M.-R.). — *The Trinity college Apocalypse a reproduction in facsimile of the manuscript R. 16. 2 in the library of Trinity college*. *Cambridge*, printed for the Roxburghe Club. London, 1909, in-fol.

JONSOHN (R.-J.). — *French gothic churches*. London, 1864, in-fol.

LA GORCE (Pierre de). — *Histoire de la Révolution*. Paris, 1909, 2 vol. in-8°.

LA MARTINIÈRE (Buzen de). — *Grand dictionnaire géographique, historique et critique*, t. III, 2e part., p. 155. Paris, 1740, in-fol.

LAMBIN (E.). — *La cathédrale de Lisieux* dans *Revue de l'Art chrétien*, 4e série, t. VII, 1896, pp. 448-452.

— *La Flore des grandes cathédrales de France*. Paris, 1897, in-8°.

LASTEYRIE (R. de). — *L'Architecture religieuse en France à l'époque romane*. Paris, 1912, gr. in-8°.

Le chapitre X est rempli de pénétrantes observations sur les principes essentiels du style gothique.

LE COURT (Henry). — *Les Possessions du chapitre de Chartres au pays d'Auge*. Vannes, 1901, in-8°.

LELONG (Jacques). — *Bibliothèque historique de la France*, édit. Fevret de Fontette. T. I et IV. Paris, 1768, 1775, in-fol, nos 1079, 1080, 4272, 6561, 6562, 9984-97.

LE PRÉVOST (Auguste). — *Mémoires et notes pour servir à l'histoire du département de l'Eure, recueillis et publiés sous les auspices de la Société libre de l'Eure*, par Léopold Delisle et Louis Passy. Evreux, 1862-1869, 3 vol. in-8°.

LE PRÉVOT (Chanoine J.). — *Les Vies des saints patrons du diocèse de Lisieux*. Lisieux [1740], in-12.

Livre très rare, rempli de renseignements sur l'histoire de la cathédrale. Doit être consulté avec contrôle et précaution à cause de ses tendances vraiment trop traditionnalistes.

L'HOPITAL (J.). — *Le vieux Lisieux*. Lisieux, 1903, in-4°.

Bien jolie plaquette où l'auteur a déployé son grand talent d'écrivain et mis tout son cœur de Normand. Sur Saint-Pierre, pp. 10-14.

MALE (Emile). — *L'Art religieux du* XIII*e* *siècle en France*. Paris, 1902, in-4°.

Ouvrage d'une érudition très sûre: excellente initiation à la symbolique du moyen âge.

MARIE (Abbé). — *Saint-Pierre de Lisieux*, dans *La Normandie pittoresque et monumentale*. Le Havre, 1896, in-folio.

Une magnifique héliogravure de Dujardin et quelques jolis clichés du photographe caennais, H Magron, donnent à cette étude de seconde main un certain aspect artistique

MARIE-CARDINE. — *Histoire de Lisieux*. Lisieux, 1899, in-8°.

Résumé, à l'usage des enfants, des ouvrages de de Caumont, Louis du Bois, de Formeville et Vasseur.

MARTIN-SABON (F.). — *Catalogue des photographies archéologiques...* Paris, 1910, in-8°.

Vingt photographies inédites sur la cathédrale figurent dans ce catalogue, bien connu de ceux qui étudient l'art du moyen âge.

MAURY. — *Psychostasie* dans *Revue archéologique*, 1844, t. I, p. 235 et suiv.

MÉLY (F. de) et MONTAIGLON (A. de). — *Histoire et description du musée de Lisieux*. Paris, 1892, in-8°. Extrait de l'*Inventaire général des richesses d'art de la France, province, monuments civils*, t. VI, pp. 232 et suiv.

MILLIN (A.-L.). — *Antiquités nationales*, t. II, XIX, p. 13, Paris, 1791, in-4°.

MOLANUS. — *De Historia sacrarum imaginum et picturarum*, edit. J.-N. Paquot, Lovanii, 1771, in-4°.

MONTFAUCON (Bernard de). — *Les Monumens de la monarchie françoise*, t. III, Paris, 1731, in-fol.

Nicolas Oresme présentant un livre à Charles V, fig. p. 32.

ORDERIC VITAL. — *Orderici Vitalis Angligenæ Uticensis monachi, Historiæ ecclesiasticæ libri tredecim; ex veteris codicis Uticensis collatione emendavit et suas animadversiones adjecit Augustus* Le Prevost. Paris, *Société de l'Histoire de France*, 1838-1855, 5 vol. in-8°.

Traduction française par Louis du Bois, *Histoire de Normandie*, dans la *Collection des mémoires sur l'histoire de France*, publiées par Guizot. Caen, 1826-1827, 4 vol. in-8°.

OTTIN. — *Le Vitrail, son histoire, ses manifestations à travers les âges*. Paris, s. d., in-4°.

PANNIER (A.). — *Notes sur les découvertes faites dans l'église Saint-Pierre de Lisieux*, dans *Bulletin monumental*, t. XXXI, 1865, pp. 294-305.

PIEL (Abbé). — *Inventaire historique des actes transcrits aux Insinuations ecclésiastiques de l'ancien diocèse de Lisieux*. Lisieux, 1891, 5 vol. in-8°.

Mine précieuse de renseignements pour l'histoire de la cathédrale et du chapitre pendant le XVIII° siècle.

PIEL (Alexandre). — *Miscellanées*. Lisieux, 1866, in-8°.

Pages intéressantes du célèbre architecte sur les peintures et les vitraux.

PORÉE (Chanoine). — *L'Art Normand*. Paris, 1914, in-8°.

L'auteur connaît bien la cathédrale qu'il admire sans restriction. L'une des planches, p. 24, représente la porte nord du portail occidental de Saint-Pierre.

POUPARDIN (R.). — *Dix-huit lettres inédites d'Arnoul*. Paris, 1902, in-8°. Extrait de la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. LXIII, 1902, pp. 352-378.

Ces lettres, publiées d'après le ms. 6024 du Vatican, avaient déjà vu le jour dans un volume imprimé à Florence en 1563, sous le titre de *Spicilegium Liberianum digessit et recensuit Franciscus Hiverani*.

RIGAUD (Odon). — *Regestrum visitationum archiepiscopi Rothomagensis* (1248-1269), publié par Th. Bonnin. Rouen, 1847, in-4°.

ROBERT DE TORIGNI. — *Chronique de Robert de Torigni, abbé du Mont Saint-Michel, suivie de divers opuscules historiques*, publiée par Léopold Delisle. Rouen, *Société de l'Histoire de Normandie*, 1872-1873, 2 vol. in-8°.

Contient des renseignements très précis pour fixer l'âge de la cathédrale.

ROBERTSON (J.-C.). — *Materials for the history of Thomas Becket*. London, 1875-1885, 7 vol. in-8°.

ROHAULT DE FLEURY. — *L'Évangile. Études iconographiques et archéologiques*. Paris, 1874, 2 vol. in-4°.

— *La Sainte-Vierge. Études archéologiques et iconographiques*. Paris, 1878, 2 vol. in-4°.

RUSKIN (John). — *The seven Lamps of architecture*. London, 1913, in-8°.

SAINT-LAURENT (G. de). — *Iconographie de Saint-Pierre*, dans *Annales archéologiques*, t. XXV, 1865, in-4°.

SARRAZIN (A.). — *Pierre Cauchon, juge de Jeanne d'Arc. Paris, Beauvais, Rouen, Lisieux.* Paris, 1901, in-8°.

SAUVAGE (R.-N.). — *Un vol de reliques à Saint-Pierre de Lisieux en 1512*, dans *Bulletin Soc. hist. de Lisieux*, n° 18, 1910, in-8°.

SCHOPPER (Jean). — *L'art du Moyen Age, la Renaissance néo-classique et les travaux de Peiresc*, dans *Bulletin archéologique*, t. XVII, 1899, p. 334 et suiv.

Sur les tombeaux de l'église de Lisieux, cf. *Bull. de la Soc. des Antiq. de Normandie*, t. III, p. 413.

SEGUIN (Richard). — *Histoire du pays d'Auge et des évêques-comtes de Lisieux.* Vire, 1832, in-8°.

SERBAT (Louis). — *Guide du Congrès archéologique de Caen.* Paris, 1909, in-8°.

Étude destinée aux archéologues de profession : le texte descriptif nécessite la plus grande attention. L'illustration comporte d'intéressantes photographies de M. Eug. Lefèvre-Pontalis.

TASSIN. — *Plans et profils des villes de France.* Paris, 1631, 2 vol. in-4°.

TAYLOR (J.), NODIER (Ch.), et CAILLEUX (A. de). — *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France. Normandie.* t. III. Paris, 1878, in-fol.

Contient pp. 4-6, quelques notes relatives à la cathédrale et cinq lithographies hors texte.

TEYSSIER (Am.). — *Notice biographique sur Louis-Alexandre Piel.* Paris, 1843, in-4°.

Theophili presbyteri et monarchi libri III seu diversarum artium schedula, édit. de l'Escalopier. Paris, 1843, in-4°.

TRIGAN (Charles). — *Histoire ecclésiastique de Normandie.* Caen, 1759-1761, 4 vol. in-4°.

TURNER. — *Account of a tour in Normandy.* London, 1820, 2 vol. in-8°.

Ouvrage de vulgarisation. A la page 152 du tome II, une très curieuse gravure de J.-S. Cotman représentant les médaillons du croisillon nord.

VASSEUR (Charles). — *Quelques réflexions sur le tracé de l'enceinte gallo-romaine de Lisieux*, dans *Bulletin monumental*, t. XXVI, 1880, pp. 314-322.

— *Études historiques et archéologiques sur la cathédrale de Lisieux.* Caen, 1882, in-8°. Extrait du *Bulletin de la Soc. des Antiq. de Normandie*, t. X, 1882, pp. 419-501.

Etude consciencieuse, très documentée, œuvre capitale au point de vue de l'histoire du monument

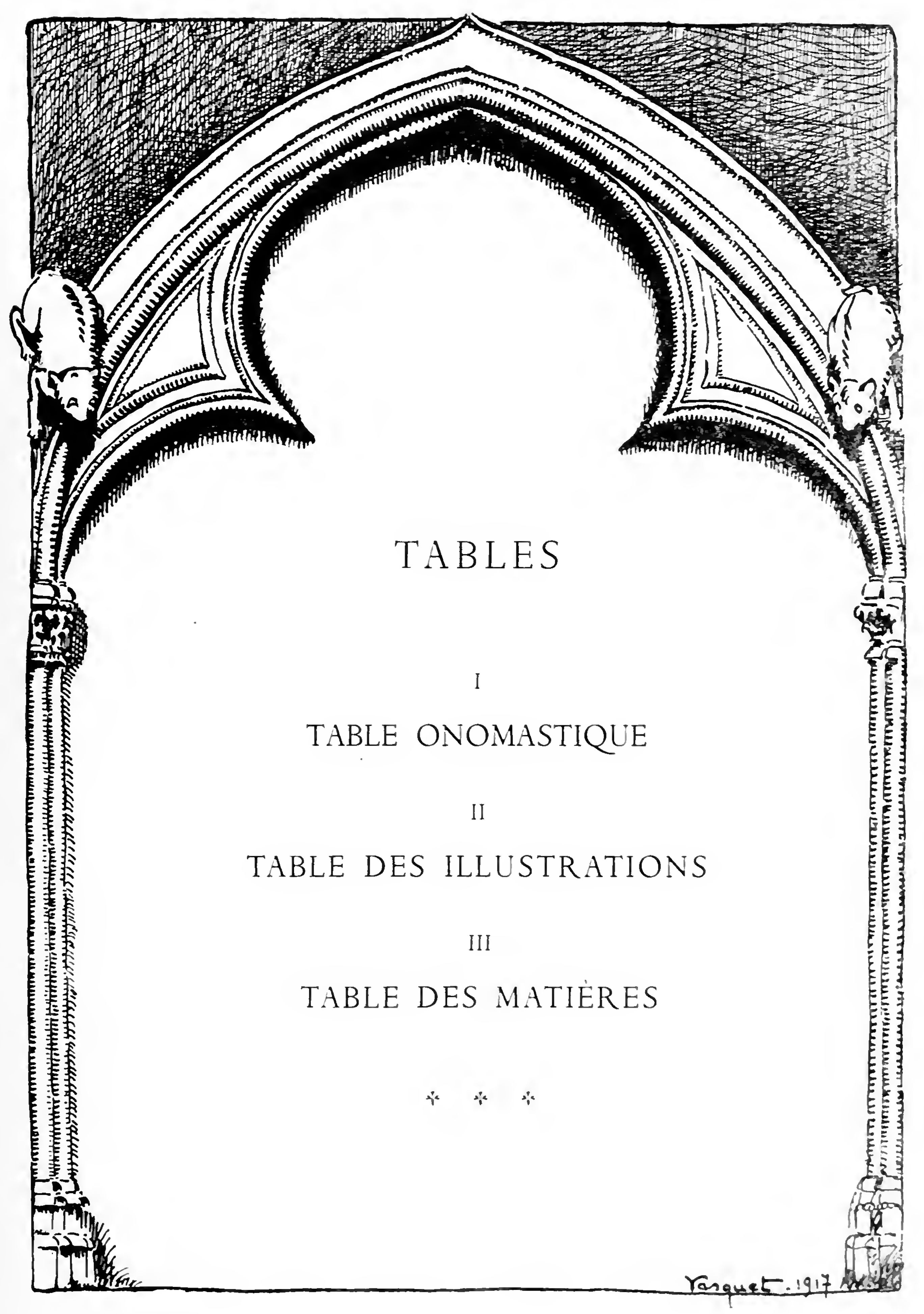
VILLEMIN (N.-X.). — *Monumens français inédits pour servir à l'histoire des arts.* t. I, Paris, 1806, in-fol.

Contient, p. 44 et pl. 67 la description et la représentation des deux statues tombales qui se trouvent dans un des enfeux du croisillon nord.

VIOLLET-LE-DUC. — *Dictionnaire raisonné d'Architecture.* Paris, 1854-1869, 10 vol. in-8°.

ZEILLER (Martin). — *Topographia Galliæ.* Francofurti, 1657, in-fol.





TABLES

I

TABLE ONOMASTIQUE

II

TABLE DES ILLUSTRATIONS

III

TABLE DES MATIÈRES

⁂

Dessin de Pasquet.

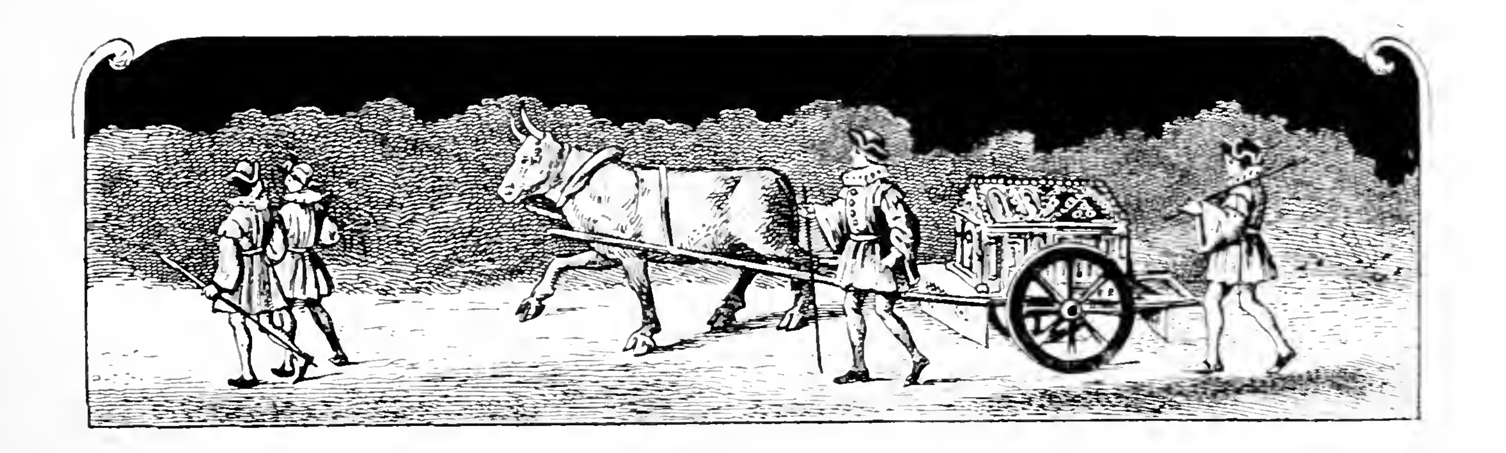


TABLE ONOMASTIQUE

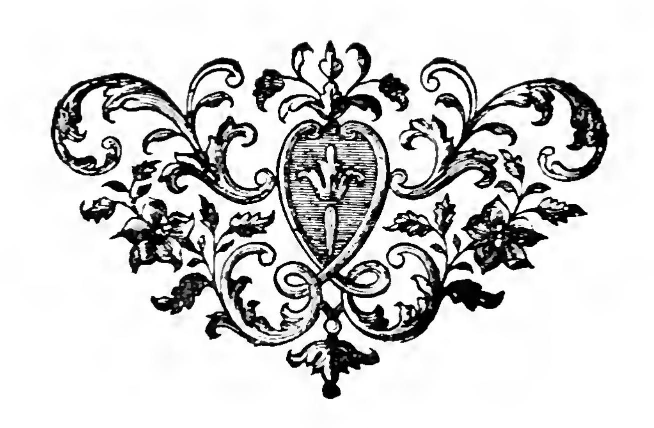




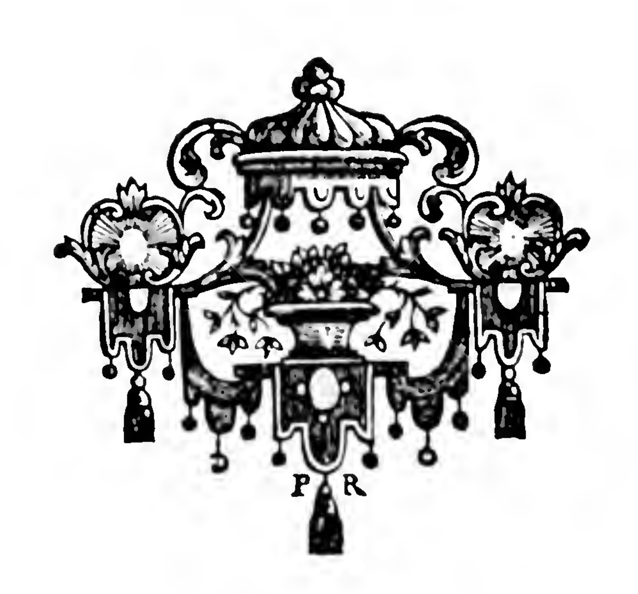
TABLE DES ILLUSTRATIONS

I. — TABLE DES PLANCHES HORS TEXTE

18. Detail du narthex. — Le bas-cote Sud et la nef.
19. Entrée du bas-cote Nord.
20. Intérieur de la tour-lanterne. — Le triforium du chœur. — Le deambulatoire du Nord.
21. Le croisillon Nord, ses enfeux ses statues.
22. Médaillons circulaires décorant le soubassement d'un enfeu du croisillon Nord.
23. Le croisillon Nord et son collatéral.
24. Plafond de bois sculpté provenant de l'ancienne tribune des musiciens. — Groupe d'anges, bas-relief pierre, enfeu du croisillon Nord.
25. Monument funéraire d'un chanoine du titre de saint Sébastien (croisillon Sud). — Monument funéraire d'un chanoine du titre de saint Michel (chapelle Notre-Dame).
26. Le triforium et les voûtes du chœur.
27. Les colonnes du chœur, coté nord.
28. Le déambulatoire et les colonnes du chœur, coté nord.
29. La Cathédrale vue du narthex.
30. Le déambulatoire, coté nord.
31. Vue générale : abside, croisillons, tours.
32. Statue de Jeanne-d'Arc. — L'intérieur de la chapelle Notre-Dame. — L'extérieur de la chapelle Notre-Dame.
33. Monuments funéraires de la chapelle Notre-Dame. — Monument funéraire d'un chanoine du titre de saint Jacques, chapelle Notre-Dame. — Monument funéraire d'un chanoine du titre de saint Paul, chapelle Notre-Dame.
34. Monument funéraire d'un chanoine, chapelle Notre-Dame. — Fragments de l'ancien jubé, chapelle Notre-Dame. — Statue tombale, croisillon Nord.
35. Curieux écoinçons de la chapelle Notre-Dame.
36. Détail d'un monument funéraire de la chapelle absidale.
37. Arcatures du narthex. — Le chevet de la Cathédrale.
38. Le chœur et le croisillon Sud.
39. Travée du chœur et croisillon Nord.
40. Sculptures du narthex. — Chapiteaux du chœur.
41. Piles du chœur et de la nef. — Piles de la nef. — Aspect primitif du collatéral Nord de la nef. — Entrée du déambulatoire Sud.
42. Groupe de stalles du xive siècle.
43. La charité, saint Michel, le mendiant et sa bienfaitrice, panneaux des stalles.
44. Monseigneur Hugonin, évêque de Bayeux et Lisieux.
45. La Cathédrale et son ancien autel.
46. Vue générale de la Cathédrale, coté nord.
47. Le Christ en majesté, vitrail du xiie siècle.
48. Têtes d'apotres, vitrail du xve siècle.
49. La béatitude éternelle, vitrail du xve siècle.
50. Vue génerale sur les croisillons et le chœur.
51. Le tableau de saint Ursin.
52. Châsse de saint Ursin, essai de restitution.
53. Le croisillon Sud.
54. Le croisillon Nord.

II. TABLE DES FIGURES DANS LE TEXTE

III. TABLE DES TETES DE CHAPITRES

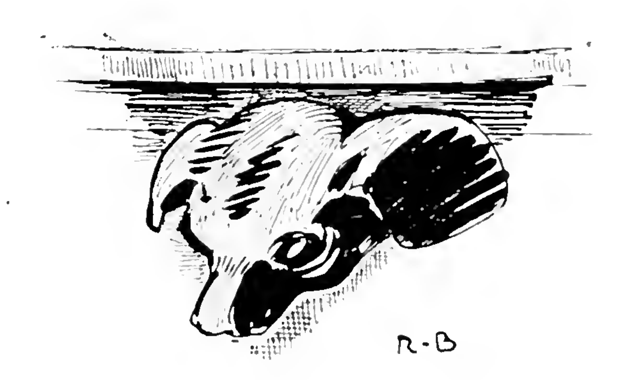


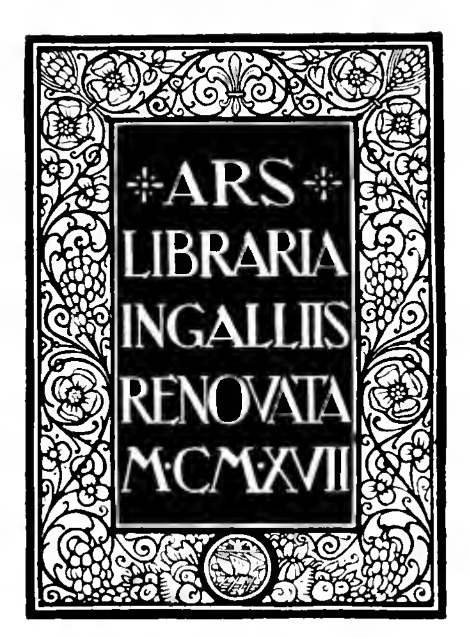
IV. — TABLE DES CULS-DE-LAMPE





TABLE DES MATIÈRES





ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 15 OCTOBRE 1917, AVEC LES CARACTÈRES TORY-GARAMOND, SUR LES PRESSES DE FRAZIER-SOYE, IMPRIMEUR D'ART, 168, BOULEVARD DU MONTPARNASSE, PARIS.